Physiologie des passions : ou, nouvelle doctrine des sentimens moraux / par M. Le Baron Alibert.

Contributors

Alibert, Jean-Louis-Marie, 1768-1837.
Francis A. Countway Library of Medicine

Publication/Creation

Paris : Béchet, 1837.

Persistent URL

https://wellcomecollection.org/works/fckq6af3

License and attribution

This material has been provided by This material has been provided by the Francis A. Countway Library of Medicine, through the Medical Heritage Library. The original may be consulted at the Francis A. Countway Library of Medicine, Harvard Medical School. where the originals may be consulted. This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

wellcome collection

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
https://wellcomecollection.org

19. Lo. 15

Dr. Wigglesworth
108 BOYLSTON ST
BOSTON.

Dr. Wigglesworth
full green cloth

PHYSIOLOGIE
DES PASSIONS.

TOME I.

Paris. — Imprimerie et Fonderie de Rignoux, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, 8.

PHYSIOLOGIE

DES PASSIONS,

OU

NOUVELLE DOCTRINE

DES SENTIMENS MORAUX,

PAR

M. LE BARON ALIBERT.

TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

TOME PREMIER.

PARIS.

BÉCHET JEUNE, LIBRAIRE,

PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 4;

DELAUNAY, PALAIS ROYAL.

—

M DCCC XXXVII.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Open Knowledge Commons and Harvard Medical School

http://www.archive.org/details/physiologiedespa00alib

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

Descartes a dit avec raison que s'il y avait un moyen de rendre les hommes meilleurs, et par-conséquent plus heureux, ce moyen se trouverait dans la médecine. Il n'est donc pas étonnant que les hommes livrés à cette profession si honorable aient cherché dans tous les temps à faire entrer la morale dans la plus attrayante des sciences : je veux parler de la physiologie. Il est naturel qu'ils en aient fait la base essentielle de leurs méditations.

Tel est le but spécial de l'ouvrage dont nous présentons aujourd'hui une édition augmentée de quelques points théoriques, qui d'abord avaient été trop brièvement exposés. On sait que cette œuvre doit le jour aux entretiens de l'auteur avec un souverain aussi éclairé que sage, dont les lumineuses conversations font époque, et que la France regret-

tera toujours. Ce roi savant avait souhaité qu'on composât un ouvrage philosophique à la portée de la cour et des gens du monde; il désirait un livre élémentaire sur les sentimens moraux, qui pût entrer dans un système d'éducation propre à toutes les conditions de la société.

N'est-ce pas pour arriver au même résultat que le célèbre Cureau de La Chambre, premier médecin ordinaire de Louis XIII, esprit fécond et lumineux, composa les Caractères des Passions, *ouvrage plein de pensées ingénieuses et profondes, et qui avait devancé les progrès de son siècle. Cureau de La Chambre mérite d'autant plus d'éloges que la carrière était nouvelle, et qu'il y était entré sans guide et sans précurseur.*

Plus tard, et sous le grand siècle de Louis XIV, Bossuet, ce génie si fécond et si éclairé, composa pour l'éducation d'un dauphin de France, le Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même, *ouvrage remarquable par son extrême clarté, et accessible à tous les bons esprits, tra-*

vail admirable, auquel le savant Dodart et l'habile anatomiste Duverney eurent la gloire de coopérer. Bossuet sentit la nécessité de faire entrer la morale dans la physiologie. Nul n'a donné peut-être des conseils plus sages pour modérer ou pour arrêter les suites désastreuses des passions portées à l'excès. Ce livre, d'une haute portée philosophique aussi bien que chrétienne, devrait être dans les enseignemens de toutes les écoles; il durera autant que les vérités utiles qui s'y trouvent consacrées.

Enfin, M. le docteur Abercrombie, dans sa Philosophie des Sentimens moraux, *a récemment prouvé que les médecins ne sauraient être étrangers aux méditations religieuses de l'entendement et de la raison; et que l'art qui instruit des phénomènes du corps peut aussi nous instruire des phénomènes de l'âme. L'ouvrage profond qu'il a publié n'en est pas moins à la portée des plus humbles intelligences. L'auteur établit avec un rare talent de logique nos rapports nécessaires avec la Divinité; il montre les fondemens de cette*

foi instinctive qui appelle l'homme à des destinées immortelles.

Les mêmes intentions se remarquent dans la Physiologie des Passions. *Cet ouvrage a été composé, comme ceux dont nous venons de parler, pour faire aimer la science à toutes les classes du monde civilisé. La clarté, comme le dit Vauvenargues, est le plus bel ornement des pensées profondes. L'auteur a très bien vu qu'au lieu d'égarer ses lecteurs dans le dédale des abstractions et des subtilités métaphysiques, il valait mieux les instruire dans le champ de la vie extérieure; qu'il fallait surtout approprier des notions si importantes à tous les esprits, et qu'il n'y a d'utile que ce qui se comprend sans aucun effort prolongé de l'intelligence.*

L'homme ne voit qu'en dehors de lui; au dedans de son être, tout lui est à peu près inconnu. Il décompose en vain ce qu'il éprouve. Combien d'esprits, cherchant à descendre trop avant dans certaines profondeurs, se laissent cheoir

dans le royaume des ténèbres! On a dit avec raison qu'il fallait étudier les âmes, comme les astronomes étudient les planètes, sans se perdre dans la région des nuages, sans prétendre aborder des problèmes inexplicables, sans aspirer à ôter les voiles dont il a plu à la Providence de les couvrir.

Toutefois, pour procéder avec un certain ordre dans des recherches d'un si grand intérêt, l'auteur signale quatre lois, ou, plutôt, quatre principes d'action, d'où dérivent, comme d'autant de sources fécondes, tous les phénomènes du système sensible. Ces quatre pivots primitifs, sur lesquels s'appuie toute l'existence physique et morale sont : 1° *l'instinct de conservation, qui ouvre le cercle des fonctions de la vie, qui les met en exercice, qui souvent les répare et les maintient dans une intégrité constante ;* 2° *l'instinct d'imitation, si actif dans la première période de notre existence, qui nous perfectionne, et qui peut donner à l'âme tant de directions avantageuses ;* 3° *l'instinct de relation, si bien servi par le don*

admirable de la parole, qui donne naissance à la société politique, qui nous porte à rattacher notre bonheur à celui des autres, qui croît en raison directe du perfectionnement de l'intelligence; 4° enfin, l'instinct de reproduction, qui perpétue les espèces, et préside à la rénovation des individus. Telle est la coordination établie par l'auteur pour le classement des faits, coordination qui doit nécessairement obtenir les suffrages, parce qu'elle est fondée sur la nature même de notre organisation.

Tous les états de l'âme affectée se rapportent à ces quatre phénomènes primitifs, ou, si l'on veut, à ces quatre impulsions natives qui constituent l'ensemble de l'économie animée. Tous les devoirs humains y sont pareillement contenus, et l'homme n'est véritablement vertueux que lorsqu'il y a harmonie entre ses actions et les rapports qui l'attachent au corps social dont il fait partie; il y puise tout ce qui peut contribuer à sa conservation, à sa perfectibilité, à son bonheur, à sa sécurité. D'une autre part, tous les animaux sont

pareillement subordonnés à ces mêmes lois primordiales, qu'ils ne sauraient enfreindre sans manquer le but de leur destination.

C'est, ce nous semble, une idée heureuse, d'avoir ainsi rallié autour de ces points principaux d'étude et de méditation toute la physiologie morale et physique des sentimens moraux. L'instinct de conservation est celui par lequel la durée de tout être vivant est, pour ainsi dire, confiée à lui-même. C'est en vertu de cet instinct que toutes les existences individuelles luttent sans cesse contre la nature universelle qui finit par détruire ce qu'elle a créé; et c'est pour remplir ce but, que toutes les passions de l'égoïsme sont continuellement en éveil. Mais n'est-il pas triste de voir chaque créature défendre une vie presque toujours incertaine et périssable! Que de peines on se donne pour se maintenir pendant un temps donné sur une terre de deuil et de regrets! et qui donc consentirait à traverser cette carrière de souffrances, si Dieu n'avait promis l'immortalité!

L'auteur de la Physiologie des Passions

n'insiste pas moins sur la loi instinctive de l'imitation, qui, de toute part, gouverne le monde sensible. Il a démontré toute l'importance morale de ce phénomène du monde animé. Les grands effets de cette puissance sont si avantageux au bonheur de l'homme, que toutes les sociétés humaines ont jugé utile de les diriger. La mémoire, et toutes nos facultés intellectuelles, jouent ici leur rôle pour reproduire à volonté les divers matériaux de l'imitation qui devient un penchant irrésistible. Je ne sais quel métaphysicien a écrit que s'il était possible de transporter l'homme tout à coup parmi des êtres d'un ordre supérieur au sien, nul doute qu'il ne s'appropriât à la longue les hautes facultés de ces individus avec lesquels il se trouverait en fréquentation, tant le privilége imitatif lui a été départi au plus haut degré.

L'instinct de relation nous impose mille devoirs. Il n'est point permis à l'homme de rompre l'harmonie qui l'attache aux autres créatures. Cet instinct donne à la fois naissance aux passions fortes et énergiques, aussi bien qu'à ces

passions douces, que certains philosophes regardent comme des vertus. Ce n'est point la philosophie, ce n'est point la science, qui a porté les hommes à s'associer, pour se défendre les uns par les autres contre les atteintes d'un sort ennemi : c'est une impulsion innée, et que partagent tous les êtres vivans. « Voyez si les abeilles se séparent, si les hirondelles voyagent à part, » dit l'auteur de la Physiologie des Passions. *La sociabilité maîtrise ce grand univers ; mais, dans l'homme civilisé, elle se charge d'élémens artificiels. L'instinct de relation a nécessité l'établissement de l'ordre politique, qui n'est point l'effet d'une convention arbitraire : nous naissons tous pour être soumis à cet ordre. L'homme a donc tort, s'il se proclame tout-à-fait indépendant : il n'y aurait plus d'harmonie dans le monde habité ; ce serait le chaos. Tout se lie ici-bas par la relation et la subordination ; tout marche par la supériorité des puissances.*

L'instinct de reproduction est celui auquel la nature a attaché le plus d'attrait : elle en a fait la

source la plus abondante de nos jouissances et de nos plaisirs. Cette considération n'est pas sans importance; sans cette précaution, le monde courrait le risque d'être troublé dans ses lois harmoniques, et interrompu dans sa marche; sa perpétuité serait compromise. Examinez avec quel ordre admirable le monde animé se conserve et se reproduit! La nature n'a-t-elle pas arrêté le temps où les sexes se rapprochent, où les semences doivent germer, etc.! Ainsi l'homme peut, sans beaucoup d'efforts, pénétrer les intentions de son Créateur, contempler partout sa sagesse infinie dans le gouvernement de cet univers; il marche continuellement sous l'impression de sa surveillance et de sa bonté.

Ecrite d'après ce plan, qui paraît si positif et si lumineux, la Physiologie des Passions *obtint un grand succès à l'époque de son apparition. Toutefois, au milieu de cette multitude de lecteurs qui jugent diversement les productions de l'esprit, quelques personnes avaient d'abord pensé que les épisodes ou récits historiques qui*

s'y trouvent consignés altéraient peut-être la gravité qui convient aux ouvrages sérieux; qu'ils étaient contraires aux procédés didactiques d'une froide raison: mais l'objection tombe d'elle-même, si l'on fait attention que ce livre est destiné aux gens du monde, particulièrement à ceux qui entrent dans la carrière de la vie, et qu'il faut les attacher pour les mieux instruire. C'est d'ailleurs l'habitude des hommes qui se livrent à l'observation de la nature, d'appuyer les préceptes sur des exemples qui captivent l'attention, et donnent un plus grand attrait à la morale: Ils doivent appeler à eux toutes les ressources de la persuasion.

Ce qui intéresse surtout dans la Physiologie des Passions, *c'est l'authenticité de tous ces faits historiques qui s'y placent avec tant d'harmonie, pour se rattacher à divers sujets: la curiosité est plus profondément émue par ces anecdotes touchantes de la vie humaine. Qui n'admirerait le courage et la fermeté stoïque de ce pauvre* Pierre, *cette ruine vivante, ce débris du Portique,*

oublié en quelque sorte parmi nous, comme on l'a dit énergiquement (1), *de ce vieillard austère, qui cachait son nom, mais dont l'existence n'est point une fiction! Qui ne déplorerait les mécomptes de l'ambition trompée, dans la folie du prétendu* Diogène *de Bicêtre! les malheurs et les consolations d'une âme résignée dans le soldat de Louis XIV, le même qui fut pansé de ses blessures par Fénelon après la bataille de Malplaquet! l'ardeur militaire de La Pérouse, ce digne rival des plus grands hommes de marine! le courage civil du magistrat Pomairols, dans la peste de Villefranche! les effets de l'émulation et de l'amour des arts chez la servante Marie! et dans l'histoire de Couramé, l'amour de la terre natale, ce sentiment si naïf et si pur du premier âge! L'enseignement de la vertu se vivifie par tous ces exemples.*

Au surplus, ces épisodes moraux, écrits pour le délassement des lecteurs, ont été singulièrement

(1) M. Henri Aubertin.

goûtés et appréciés par les gens du monde. Les personnages qu'on y représente ont figuré dans les compositions de quelques poëtes de la jeune France, qui ont paru y trouver un aliment à leur brillante imagination. Feu Pichat, l'auteur de Léonidas *et de* Guillaume Tell, *ce talent extraordinaire, moissonné par la mort à son aurore, fit exécuter dans les salons de la capitale un chant de marine très remarquable en l'honneur de La Pérouse, et Garat lui prêta le charme de son inimitable voix ; la lyre de mademoiselle Desbordes célébra le pauvre Pierre ; et madame Colet de Révoil fit une heureuse imitation de la touchante histoire de Couramé. Le célèbre musicien Boïeldieu avait aussi composé une romance qui retentit souvent sur les cordes harmonieuses de la harpe de Naderman. Enfin madame la comtesse de Guiccioli, de Venise, aussi renommée par ses grâces et sa beauté, que par les qualités éminentes de son esprit, a composé un sonnet plein de verve, où le souvenir de la servante Marie se trouve fort heureusement consacré. Des peintres ont également transporté sur la toile des sujets em-*

pruntés à la Physiologie des Passions : *preuve irrécusable que ces récits historiques peuvent être d'un grand intérêt. Ceux qui connaissent l'auteur savent d'ailleurs qu'il n'y ajoute qu'une médiocre importance, et qu'il ne les envisage que comme de simples accessoires à son plan principal.*

On n'aime pas moins à retrouver dans ce livre l'amour de la famille, si bien exposé dans le Banquet de Plutarque. *On y admire ces joies paternelles qui charment l'âme, ces agrémens indéfinissables qui l'enivrent d'orgueil et d'espoir. L'éloquent entretien entre Epicure et Pythagore retrace les plus nobles doctrines de l'antiquité : on sait que les dialogues ont été adoptés dans les littératures primitives, même pour les discussions de la plus haute philosophie ; on aime à mettre les opinions dans la bouche des grands personnages qui les ont professées. L'auteur de la* Physiologie des Passions *a imité les Grecs, dont l'imagination riante donnait à tous les récits un intérêt dramatique. Dans ces conversations feintes, dans ces entretiens représentés, on entend, pour*

ainsi dire, les interlocuteurs ; on les voit se dessiner avec leurs véritables caractères ; on est témoin de leurs artifices ; on apprécie les argumens qu'ils emploient pour faire valoir leurs assertions, et les persuader à leurs disciples : témoin Cicéron dans ses ouvrages philosophiques. Platon lui en avait donné l'exemple, et ses dialogues jouissent encore de la plus haute renommée.

Cette édition se trouve surtout augmentée de quelques considérations morales sur le sentiment de l'amour. L'auteur avait pensé d'abord qu'il importait de garder le silence sur une passion qui est accompagnée de tant d'orages, et dont les résultats sont souvent si malheureux ! Il en donne lui-même la raison dans l'intéressant chapitre que nous présentons aujourd'hui au public. Il paraît, toutefois, que ses lecteurs n'ont pas été de son avis ; et si nous sommes bien informé, des réclamations sans nombre se sont élevées contre cette lacune. Il s'agit, en effet, d'une passion qui, par son extension intellectuelle, a, pour ainsi dire, civilisé le monde. Les femmes elles-mêmes,

dont plusieurs se livrent de nos jours au recueillement de la méditation et de la pensée, se sont associées à ce blâme, et ont demandé de toutes parts le chapitre omis.

En effet, pourquoi ne dirait-on rien d'un sentiment qui s'est tant agrandi et tant compliqué par nos institutions sociales, et qui influe si directement sur toutes les destinées humaines! Pour notre propre compte, nous croyons que les philosophes ont eu tort de redouter les égaremens d'une passion à laquelle ils pouvaient donner eux-mêmes la direction la plus avantageuse. Ils ont communiqué leurs craintes au sexe qui est le mieux fait pour l'éprouver; et c'est ainsi qu'ils ont fortifié son empire sur les imaginations alarmées.

Les considérations morales sur l'amour sont suivies de quelques réflexions sur la jalousie, que l'auteur considère seulement dans ses rapports avec ce premier sentiment. C'était encore une omission à réparer; car cette passion n'en est pas

moins funeste à notre bonheur quand elle dépasse certaines limites : un de ses plus graves inconvéniens est de nous isoler, de nous précipiter dans l'égoïsme, de nous séparer de nos semblables. Êtes-vous dans l'âge des espérances? avez-vous dans le monde un ami sincère qui s'associe à vos plaisirs comme à vos peines, qui est de moitié dans vos projets, qui seconde vos entreprises, vous le perdrez infailliblement, s'il unit son sort à celui d'une femme, et s'il en devient jaloux; vous ne recevrez plus ses confidences ni ses bons offices; un autre sentiment l'agite et l'absorbe; il disparaît pour vous dans le nouveau lien qu'il a formé.

La jalousie attaque principalement les tempéramens mélancoliques, les atrabilaires, ceux dont la susceptibilité nerveuse est facilement portée à l'excitation; peu d'individus peuvent d'ailleurs s'y soustraire. On rencontre néanmoins çà et là quelques êtres tout-à-fait à l'abri de ces attaques : tels sont, par exemple, ces optimistes au teint fleuri, que la nature oublie en quelque sorte

de façonner au véritable sentiment de l'amour, qui appartiennent au troupeau d'Épicure, qui se consolent de tout dans les jouissances ignobles d'une vie purement matérielle, que rien n'inquiète, parce que la vanité les aveugle : quel que soit le péril qui les menace, ils veillent ou dorment engourdis dans une sécurité imperturbable.

On reprocherait peut-être avec plus de fondement à l'auteur de la Physiologie des Passions *d'avoir trop resserré son cadre, et de n'avoir pas donné assez de latitude à ses attrayans chapitres, dont quelques-uns finissent trop tôt. Mais on doit songer aussi que cette production n'est absolument qu'une diversion aux travaux habituels qui remplissent la carrière de celui qui l'a composée; que ce livre a été, pour ainsi dire, improvisé au milieu des fatigues journalières d'une profession pénible qui laisse peu de loisirs pour le recueillement. D'ailleurs, il est bon de le redire, le but de l'ouvrage n'est autre que de présenter sous des formes simples, abstraction faite de toute vaine hypothèse, les affections les plus remar-*

quables qui puissent être réveillées dans le cœur de l'homme ; de bien établir les vérités sommaires d'une science qui inspire un si vif intérêt, et qui touche de si près au bonheur social.

Un seul chapitre paraît manquer à un ouvrage qui a pour objet spécial la peinture actuelle de nos sentimens moraux. C'est celui qui traiterait de la guerre des opinions, ou, ce qui est la même chose, de l'esprit de parti. Jamais époque ne fut peut-être aussi fertile en matériaux que la nôtre pour aborder un semblable sujet. En effet, pendant que le globe est en feu pour des prétentions politiques, de toute part représentées, que de dissensions s'élèvent parmi les intelligences contemporaines ! La discorde agite tous les cerveaux et dérègle les mouvemens de la pensée. On se concerte, on lutte à chaque instant pour soutenir des idées étranges et paradoxales, pour mettre en crédit des théories fausses qui dépravent le goût et le caractère. Que de troubles suscités entre les classiques et les romantiques, entre les philosophes du Portique et les philosophes du Lycée ! Aux

schismes littéraires et scientifiques se joint le scandale des schismes religieux. L'esprit de parti est donc le genre d'affection le plus déplorable qui puisse affliger notre triste humanité; c'est la rebellion qui lui donne naissance, et c'est la vanité qui lui imprime tant de consistance et de durée. Il serait curieux de disserter sur cet orgueil incurable qui nous égare. Quel champ étendu et varié pour la méditation!

On doit particulièrement louer l'auteur d'avoir fait abnégation de toute théorie vaine et systématique, d'avoir surtout mis de côté toutes ces erreurs ingénieuses qu'on a souvent louées parce qu'elles se retranchent dans des théorèmes obscurs, mais qui s'évanouissent aussitôt qu'on cherche à s'en rendre compte. Combien d'esprits ont désenchanté la philosophie, en voulant remonter témérairement jusqu'à l'origine des causes, en assignant parfois à nos plus généreux sentimens des sources peu honorables! Il nous semble voir un peintre vouloir mettre de l'anatomie dans une représentation de l'amour. Effeuillez les plus belles

fleurs, que deviennent-elles? A quoi bon d'ailleurs tant disputer sur les bases fondamentales de la morale? Ne suffit-il pas de dire que la conscience l'inspire, et que la raison la confirme? L'homme a tout intérêt à donner une direction louable à son activité. Il ne se déprave qu'autant qu'il résiste aux dispositions innées qu'il tient des bontés de la Providence.

Ce qui charme dans l'ouvrage que nous présentons pour la troisième fois au public, c'est l'exposition brillante de cette philosophie sans tache, que Malebranche et Bossuet ont fait descendre de si haut, de cette science première, qui grave dans les âmes ce que l'homme doit à Dieu, ce qu'il doit à ses semblables, ce qu'il se doit à lui-même; c'est le respect pour cette Divinité tutélaire, qui nous voit et nous suit dans nos jouissances comme dans nos peines, dans nos égaremens comme dans notre repentir. N'est-ce pas le cas de reproduire ici cette belle prédiction d'un des plus grands génies dont s'honore l'Angleterre, et qui a été répétée à l'envi par plusieurs

journaux ; je veux parler de sir John Herschell : « *Un jour viendra, dit-il, et ce jour n'est pas très* « *éloigné, où la religion et la science naturelle* « *marcheront de concert, et deviendront des alliées* « *fidèles.* » *Le mouvement des esprits semble, en effet, se diriger d'une manière frappante vers l'accomplissement de cette prophétie consolante.*

Sous ce point de vue, la Physiologie des Passions *sera toujours lue avec un intérêt extrême ; car elle prouvera que la doctrine des sentimens est inséparable de celle des mœurs ; elle démontrera que la raison ne suffit pas pour instituer un philosophe, qu'il lui faut encore la sagesse. La sagesse seule enseigne sans le bruit des paroles et le mélange confus des opinions, sans le choc des disputes véhémentes, sans le faste orgueilleux des prééminences, sans le pompeux étalage des vains argumens :* Sine strepitu verborum, sine confusione opinionum, sine fastu honoris, sine pugnatione argumentorum.

Avant de terminer cet avant-propos, nous croyons devoir payer un tribut de louanges aux

nouveaux artistes qui, par l'élégance et la pureté de leur pinceau, ont contribué au perfectionnement du matériel de cette nouvelle édition. M. Giraud, jeune peintre, plein du feu sacré pour son art, a reproduit, avec le talent de vérité qui lui est propre, l'emblème du bonheur imaginaire, qu'on n'atteint jamais dans ce bas monde, et qu'on se contente de rêver : cette planche sert de frontispice au second volume. L'entrevue de Pétrarque et de Laure, dans l'église de Notre-Dame d'Avignon, est due à mademoiselle Théodelinde Dubouché, qui, dans l'âge où l'on apprend encore, montre la maturité d'un talent achevé. M. Charles de Chatillon, déjà connu par les plus intéressans travaux, a bien voulu aussi concourir, pour sa part, au succès de l'entreprise, en donnant la scène du jaloux comte Raymond, qui présente à son épouse Marguerite la tête du page devenu son rival qu'il vient d'immoler. Il est, du reste, superflu de reparler des hommes estimables qui avaient fourni des figures pour les éditions précédentes, puisque leurs noms se trouvent déjà mentionnés dans cet ouvrage.

On aime à voir cette noble association, cette magnifique union de la science avec les beaux-arts, qui prennent tant de formes séduisantes pour nous surprendre et nous captiver. Ma reconnaissance particulière n'est pas moindre pour le célèbre auteur de la Physiologie des Passions. *Plein, depuis long-temps, de la plus profonde gratitude pour les soins éclairés que j'ai reçus de lui dans les maladies de mon enfance, il m'a été doux de devenir l'éditeur d'un livre qui m'avait vivement intéressé dès sa première apparition, et dont j'avais conservé le souvenir le plus agréable.*

Le Comte **ERNEST DE RO...**,
Éditeur.

CONSIDÉRATIONS

PRÉLIMINAIRES

SUR LE SYSTÈME SENSIBLE.

Pour connaître l'homme, il faut le chercher dans son âme, et non dans les organes matériels de son enveloppe corporelle. C'est, en effet, dans le fond de l'âme que se trouvent les plus hautes comme les plus sublimes doctrines de la philosophie humaine. Les fondemens de la morale y reposent ; les principes immuables de nos devoirs y sont écrits en caractères sacrés.

Les médecins surtout ne doivent pas rester étrangers à cet ordre de recherches,

puisque les philosophes de tous les siècles n'ont cessé de s'y livrer; puisque Platon dit expressément que le corps humain n'est qu'un instrument harmonique propre à réfléchir, à imiter, à reproduire les phénomènes de l'âme; puisque les poètes, les sculpteurs, les peintres, les musiciens ne doivent leurs compositions admirables qu'à l'étude profonde qu'ils ont faite des sentimens moraux.

Le système sensible est l'appareil le plus surprenant que nous présente l'organisation de l'homme; ses nombreux résultats se dérobent, pour la plupart, aux yeux du corps; mais nous n'en sommes pas moins spectateurs intellectuels de ses phénomènes incompréhensibles. Nous aimons à pénétrer, à suivre les divers actes de cette sensibilité merveilleuse qui offre tant de

problèmes à l'esprit humain ; car, dans l'étude de la philosophie, le plus étonnant mystère pour l'homme est, sans contredit, l'homme lui-même.

L'homme est le seul être vivant qui se recueille par la réflexion, qui assiste, pour ainsi dire, aux propres opérations de son entendement; qui voit couler ses pensées comme les flots de la mer; qui se blâme ou s'approuve, se condamne ou se loue; qui affranchit lui-même ses idées de tout ce qui peut en entraver la marche; qui creuse à chaque instant de nouveaux sentiers dans le domaine de l'intelligence; qui garde et accumule, en quelque sorte, les trésors de ses méditations. Que d'efforts néanmoins, que de tentatives ne faut-il pas pour estimer toute l'étendue de notre raison, pour la débarrasser de tous les nuages

qui la cachent aux esprits vulgaires, pour mettre dans tout son jour le grand système des passions humaines !

On n'est pas plus d'accord aujourd'hui qu'on ne l'était autrefois sur les vérités philosophiques. La plupart de nos métaphysiciens ressemblent plutôt à des sectateurs qu'à des savans : ils se séparent et se rassemblent par groupes pour se déclarer la guerre ; ils se combattent au milieu des ténèbres et sans point d'appui ; ils ne cessent de se harceler par des contestations aussi futiles que chimériques. Comme ils luttent dans l'obscurité, ils s'imaginent qu'ils se blessent alors même qu'ils ne se touchent pas. Les géomètres, les physiciens, les médecins surtout s'amusent beaucoup de leurs divisions, et de leurs victoires fantastiques.

L'homme doit être considéré comme un être raisonnable jeté dans l'espace, pour y subir la loi inexorable du temps, pour y être continuellement à la merci des prestiges et des illusions de la vie. Ce n'est qu'après avoir long-temps médité sur la grande énigme de l'existence, qu'on peut assigner au corps et à l'âme les fonctions qui leur appartiennent; ce n'est qu'après une longue habitude de l'observation, qu'on parvient à approfondir les lois de la conscience, qui sont aussi naturelles, aussi inhérentes au système sensible, que les impressions de la vue, de l'ouïe, du goût et de l'odorat.

Quand on fait l'histoire de l'aigle, dit un écrivain philosophe, on a soin de parler de l'élévation de son vol, de la portée incompréhensible de sa vue, de son agilité extraordinaire, pour saisir une proie, etc.;

quand il s'agit de l'homme, il importe donc de signaler le pouvoir qu'il a d'étendre ses moyens de conservation et de bonheur; il convient de faire mention de son penchant à aimer ses semblables, à étendre le cercle de ses relations, de son aptitude à exprimer ses désirs et ses volontés. Il faut décrire toutes les émotions dont il est susceptible, quand aucun obstacle ne le détourne de ses fonctions.

Mais c'est surtout au milieu des hommes civilisés et qui ont profondément senti toutes les influences, que le philosophe doit procéder à ses études sur la physiologie morale. En effet, si nous voulions procéder à la recherche des phénomènes purement physiques, que nous apprendrait l'anatomie sur des organes qui n'auraient jamais été exercés? l'œil qui n'aurait pas été frappé

par la lumière, l'ouïe que les rayons sonores n'auraient point atteinte, pourraient-ils révéler des faits intéressans à l'observateur ?

Pour bien estimer le flux et le reflux de nos passions, sachez donc considérer l'homme dans tous les états, dans toutes les conditions, dans tous les rangs, parmi tous les intérêts qui l'agitent, au milieu de toutes les contrariétés dont il est sans cesse l'objet. Sachez le suivre dans tous les combats qu'il livre à ses pareils ou à lui-même ; apprenez à le voir tour à tour vainqueur ou esclave de ses sens, tantôt attiré par la sympathie, tantôt repoussé par la haine, tantôt épuré par ses vertus, tantôt abruti par ses jouissances ; dans l'état de guerre ou dans la paix, analysez avec discernement tout ce qui le trouble, tout ce qui le

rassure, tout ce qui l'afflige, tout ce qui le console.

L'homme n'est ni déchu ni perfectionné; examinez les pays et les siècles, vous les verrez pencher alternativement vers la civilisation ou la barbarie. La nature humaine a ses momens d'éclat et ses éclipses; tout disparaît, tout renaît. Ce qu'on a dit de la condition primitive de l'homme tient un peu de la rêverie et de l'esprit d'hypothèse. S'il était permis de considérer l'espèce humaine tout près des sources de son existence, on verrait que, si elle n'a pas toujours eu les mêmes acquisitions, elle a eu néanmoins les mêmes penchans, les mêmes aptitudes.

La méthode est le rameau d'or qui nous conduit dans les profondeurs incommensu-

rables de la pensée ; on peut la comparer à ces talismans que les poètes donnent aux héros pour les retirer des embarras les plus périlleux. La vie d'ailleurs est si courte pour l'étude de la philosophie, qu'il faut mettre un grand prix à tout ce qui nous abrége les procédés de notre raison.

Toutefois l'homme qui est vivement inspiré ne demande point qu'on donne des règles à son esprit; il n'a besoin ni d'instrumens ni de leviers pour accroître les forces de son entendement, pour en faciliter l'application. Le génie a des ailes pour franchir les intervalles; c'est en se jouant dans toutes les directions, c'est en s'élevant jusqu'aux cieux que l'aigle mesure toutes les hauteurs de l'espace, et qu'il arrive toujours où il veut atteindre. [1]

[1] Leibnitz dit avec raison que celui qui ne connaît point

Quand Descartes viendrait me dire qu'il doit toute sa supériorité intellectuelle à la méthode qu'il a suivie, je ne le croirais point. Les esprits naissent inégaux; il en est de si pauvres et de si défectueux, que les idées s'y rangent sans harmonie et sans la moindre liaison ; donnez des béquilles

encore la théorie d'un art est plus capable d'y faire de véritables découvertes que celui qui en connaîtrait déjà tous les principes. En effet, le moyen d'inventer et de pénétrer dans des routes inconnues, c'est de marcher sans guide et loin des sentiers de la routine; on approfondit davantage les sujets ; je dirai plus, on voit les choses sous un aspect absolument nouveau. Cette vérité s'applique à tous les genres de composition littéraire. Restaut, d'Olivet, Domergue, étaient médiocres dans l'art d'écrire; et pourtant ils avaient étudié plus longtemps la grammaire que Racine. En général, les beautés du style tiennent à des qualités d'imagination et de génie qui placent au-dessus de toutes les méthodes l'homme qui pense avec sagacité et profondeur. Un très savant professeur de physique, M. Charles, me disait que, dans ses conversations familières, il n'avait jamais pu inculquer à Grétry certaines règles d'acoustique; la même chose lui arriva lorsqu'il entreprit de faire un cours sur le même objet à Méhul et à quelques autres musiciens, d'ailleurs très dignes de leur célébrité.

à un individu estropié, il marchera, mais moins vite que celui qui aura tous ses membres. Vouloir communiquer à une multitude d'esprits la même étendue, la même capacité, est certainement une absurde entreprise ; c'est comme si l'on avait la prétention d'imprimer la même légèreté, la même dextérité à des gladiateurs qui combattraient dans une arène.

Jean Huartez a composé jadis un livre très piquant sur la différence des esprits. Hippocrate d'ailleurs n'a-t-il pas dit quelque part que l'intelligence humaine est à l'instruction ce que la terre est à la semence ? Il est des aptitudes originelles, il est des organisations privilégiées qu'il n'est pas permis de méconnaître : l'art peut bien frayer la route de la science ; mais c'est la nature qui donne le pouvoir de la saisir et de la com-

prendre. Cette prééminence de certains esprits est si évidente, qu'il serait déraisonnable de la contester ; il n'appartient à personne de créer la trempe de son génie ; il la reçoit d'en-haut.

L'exemple et la culture morale peuvent sans doute influer sur la perfection et l'activité de l'esprit humain ; mais avec si peu d'avantage, que presque toujours les connaissances qu'on veut y introduire par force n'y prospèrent point ou rapportent peu de fruits. Celles qui viennent naturellement et sans contrainte y sont au contraire d'une grande vigueur, et obtiennent un accroissement rapide.

Le système sensible a une multitude de qualités imperceptibles, qui sont un sujet inépuisable de méditation, et qu'on ne

connaît jamais à fond ; on remarque même que ces qualités n'ont le plus souvent aucun rapport avec l'harmonie plus ou moins apparente de notre organisation physique; c'est ainsi que l'homme faible de corps pense quelquefois plus rapidement que l'homme robuste ; l'hypocondriaque a les yeux du lynx, l'oreille de la taupe, etc.

Il est des esprits abondans et féconds, mais qui manquent de rectitude ; il en est qui procèdent avec une étonnante vitesse, mais qui s'arrêtent au moindre obstacle ; il en est d'autres qui n'avancent qu'à pas de tortue, mais dont aucune puissance ne saurait empêcher la marche : ils vont lentement, mais ils vont toujours ; leur force, comme l'a dit Ferguson, ressemble à l'action d'un ressort qui presse insensiblement tout ce qui lui résiste.

Il est même curieux de voir comme chaque esprit se sert par préférence d'une faculté particulière de l'entendement : les uns de l'imagination, les autres de la mémoire, etc. Les passions qui nous agitent n'influent pas moins sur la nature de nos conceptions intellectuelles. L'homme cultivé fait passer en quelque sorte toute sa constitution morale dans ses écrits ; il y met ses habitudes, ses goûts, ses inclinations ; on y retrouve jusqu'à la sécheresse de son cœur, jusqu'à la faiblesse de son caractère.

C'est, du reste, dans leur ensemble qu'il importe d'étudier tous les attributs du système sensible ; car, dans le travail de la pensée, toutes les facultés de l'esprit s'entr'aident réciproquement ; elles agissent toutes de concert pour le complément de notre nature intellectuelle ; elles se vivifient par

leur réunion ; elles ne sont rien si on les isole. Que ferait la mémoire sans l'office de la réflexion ? et que ferait la réflexion sans l'office de la mémoire ? C'est ainsi que dans le corps humain les diverses fonctions se prêtent un secours mutuel. On pourrait aussi démontrer comment les émotions et les impressions plus ou moins fortes du système sensible s'associent également dans un ordre digne d'admiration ; comment le chagrin produit la colère ; comment la colère engendre la haine ; comment la joie fait naître l'amour.

Bossuet a énoncé une profonde maxime en insistant sur la nécessité de rallier la physiologie humaine à la morale. Il pensait que l'union de ces deux sciences était la véritable philosophie [1]. La morale, en effet,

[1] Traité de la Connoissance de Dieu et de soi-même.

ne prospère, ne s'étend, ne s'inspire que par le sentiment; il faut la faire aimer pour la faire comprendre. Les raisonnemens spécieux dont on l'environne ne servent que trop souvent à en dégoûter. L'homme ici-bas n'est vivement frappé que par des faits ou par des images.

C'est le sentiment qui met, pour ainsi parler, le feu à nos idées, et nous arrache à l'aridité des abstractions. D'une autre part, la philosophie ne doit donner à l'âme que des dispositions graves et sérieuses; elle doit tendre aux plus hautes vertus pour mieux mériter la vénération des mortels.

L'homme est mu manifestement par deux ordres de phénomènes intellectuels : les premiers s'opèrent par le ministère des sensations; les autres dérivent du foyer de

l'âme, source véritable de nos plus vives jouissances ; les uns s'exercent dans le monde extérieur, les autres se rattachent à ce qu'on nomme la vie intérieure. Il y a deux sortes d'idées dans notre nature : les idées acquises, et les idées inspirées ; celles qui tiennent aux circonstances de notre conservation corporelle, et celles qui nous ramènent à l'ordre général établi par le Créateur.

Indiquons séparément ces divers attributs ou facultés élémentaires de notre entendement, qui s'appliquent à toutes nos manières de penser et de sentir ; aucune étude ne me paraît plus importante ; elle convient à toutes les conditions de la vie. Nos poètes vont tous les jours réchauffer leur verve dans des fables et des allégories mythologiques ; mais ils arriveraient à des peintures

plus attrayantes, s'ils suivaient d'un œil attentif les mouvemens des passions des hommes : les grands traits qui nous touchent le plus sont ceux qu'on emprunte au cœur humain.

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA VIE EXTÉRIEURE DU SYSTÈME SENSIBLE, ET DES ATTRIBUTS INTELLECTUELS QUI S'Y RATTACHENT.

L'HOMME est fait pour posséder le monde physique, puisqu'il sait en jouir en le contemplant : nul être d'ailleurs n'a plus étendu que lui l'empire des sens extérieurs. L'intelligence humaine est un miroir où viennent se peindre, par une inconcevable magie, les merveilles innombrables dont se compose l'univers; le brillant organe de la vue, celui de l'ouïe, de l'odorat, etc., sont en quelque sorte les avenues de cette âme immortelle, qui est à chaque instant modifiée par la présence des corps qui l'environnent.

L'homme est le seul confident des se-

crets de la nature; car jamais la brute ne porta un œil curieux sur le dessein des œuvres de la création. Les animaux ne connaissent ni le mécanisme, ni le but, ni la cause finale des choses visibles : ils n'ont ni les organes appropriés à la culture des arts, ni l'intelligence qui dirige ces organes. Il est pourtant vrai que la plupart d'entre eux ont des sens plus fins et plus déliés que ceux de l'homme; mais l'homme a la facilité de se les approprier : l'odorat du chien lui appartient, ainsi que la vitesse du cheval, pour ses besoins artificiels ; il faut donc regarder comme une preuve de la supériorité de l'homme sur les autres créatures, le privilége qu'il a d'étendre à l'infini ses désirs et ses besoins, d'embellir sa vie et d'accroître ainsi ses jouissances.

L'homme est naturellement avide de tous

les phénomènes qui se passent en dehors de son esprit; il est à la poursuite de toutes les impressions : ses pensées ne sauraient rester cachées dans son sein; il faut qu'il les exprime : il s'efforce à chaque instant d'agrandir l'horizon de cette vie extérieure qui fait ses délices ; il y cherche continuellement la fortune, la gloire, le bonheur; il a d'ailleurs le besoin d'être continuellement affecté par les couleurs, par les sons, par les odeurs, par les saveurs, quand ses organes se trouvent dans les conditions requises pour ces divers genres de perceptions.

Rien n'est plus pénible pour l'âme que l'inactivité des organes des sens, et les mouvemens qui s'effectuent d'une manière trop lente sont d'un poids insupportable pour l'existence. Les voyageurs anciens nous rap-

portent fabuleusement qu'on a vu des dauphins, au son d'une musique mélodieuse, venir, à la surface des eaux, s'agiter en cadence, imiter les mouvemens de ceux qu'ils voyaient danser sur le rivage, charmés à leur tour d'attirer l'attention des spectateurs : telle est l'image du monde sensible, où les hommes arrivent à l'envi pour s'exciter mutuellement à vivre, pour comparer leurs forces, pour mesurer leur capacité intellectuelle; où chaque être de la création est sans cesse influencé par tout ce qu'il aperçoit, par tout ce qu'il entend, par tout ce qu'il touche.

ARTICLE PREMIER.

DE LA CURIOSITÉ.

C'est ainsi que nous désignons cet attribut particulier de notre système sensible, qui nous porte à nous enquérir sans cesse

de ce que nous ignorons; ce penchant de l'âme à diriger son activité vers toutes les choses qui sont susceptibles d'affecter nos organes extérieurs : c'est une faculté très simple, dans son action comme dans ses effets. Tout ce qui est nouveau pour la vue, pour l'oreille, pour le goût, l'excite avec plus ou moins de force : c'est le premier mobile de l'être qui fait l'essai de la vie. Il est essentiel de remarquer que ce mouvement devance toujours celui de l'attention : cette affection inconstante vole d'objet en objet; elle agite continuellement l'existence; mais elle repousse le plus souvent ce qu'elle connaît, et qu'on lui a présenté plusieurs fois.

Les plaisirs que donne la curiosité sont innombrables. Suivez et examinez cet ardent naturaliste parcourant les prairies, gra-

vissant les montagnes, pénétrant dans tous les réduits solitaires, éprouvant à chaque heure les plus délicieuses extases, les plus vifs ravissemens ; une loupe à la main, s'émerveillant sur une plante ou sur un insecte. Ainsi la curiosité influe sur le bonheur de celui qui se livre à ces contemplations attrayantes.

La curiosité est le premier attribut du système sensible, la première faculté active de notre entendement. J'ai déjà dit qu'il ne faut pas la confondre avec l'attention, qu'elle précède ou qu'elle détermine. En effet, elle ne cause aucune impression permanente; elle ne fait qu'effleurer les surfaces: l'attention, au contraire, comme on le verra plus bas, s'arrête et se concentre dans un même objet; elle ne s'en détache souvent qu'avec difficulté. Les enfans sont

curieux à l'excès ; mais leur mobilité naturelle les empêche d'être attentifs.

La curiosité suppose peut-être le don de pressentir, en quelque sorte, les avantages de l'objet vers lequel elle se dirige ; car on observe que les sauvages sont très rarement agités par cette passion, à moins qu'elle n'ait pour but une utilité réelle : c'est ainsi qu'ils se montrent indifférens pour les plus beaux de nos arts et le luxe de notre civilisation, dont ils n'ont que faire ; mais ils voient avec un plaisir extrême le soleil, les fruits des arbres, le gibier des forêts, les flèches, les haches, en un mot tout ce qui sert à leur usage et à leur entretien journalier.

Plutarque, en sa qualité de moraliste, insiste sur l'abus que l'on fait de la curio-

sité, passion si voisine de la malignité et de l'envie; il présente sous plusieurs points de vue ce phénomène intéressant du système sensible : il donne des conseils pour le diriger et l'ennoblir.

La curiosité, qui tient au besoin d'être ému, est si impérieuse pour l'homme, qu'il se livre à des luttes, à des combats; qu'il s'expose à la mort pour la satisfaire. Les animaux, du moins, ne se tuent point pour se repaître du spectacle de la nature; chacun d'eux la voit à sa guise et comme bon lui semble. Malgré ces écueils, la curiosité n'en est pas moins le don le plus précieux que le Créateur ait fait à l'espèce humaine, quand elle n'en use point à son propre détriment.

ARTICLE II.

DE L'ATTENTION.

L'ÉTYMOLOGIE du mot qui sert à désigner cet attribut nous éclaire déjà sur ses merveilleux phénomènes ; ce mot exprime la direction de notre organe intellectuel vers un point quelconque, vers un objet qui se trouve dans la sphère de notre intelligence, et par conséquent à notre portée ; c'est l'œil de la pensée que l'on fixe : c'est, comme le dit un célèbre académicien, l'image de l'arc tendu vers le but que l'on veut atteindre. Je doute qu'on puisse recourir à une comparaison plus juste pour caractériser cet acte particulier de notre entendement.

L'attention n'est point, comme on l'a prétendu, la faculté première du système sensible : car on est curieux avant d'être

attentif ; mais cette faculté bien conduite n'en est pas moins une des plus grandes puissances de l'esprit humain : elle embrasse alternativement les plus énormes masses et les plus minces détails ; un profond métaphysicien la compare à la trompe de l'éléphant, qui tour à tour arrache au chêne ses robustes rameaux, et relève de terre une paille imperceptible.

L'attention remplit mieux son but quand une vive curiosité la devance. Les physiologistes ont néanmoins déterminé plusieurs circonstances qui rendent cette faculté plus active ; telle est celle d'une impression forte produite sur le système nerveux : c'est ainsi qu'un coup de tonnerre, un tremblement de terre, l'éruption d'un volcan, l'apparition d'un météore, etc., écartent en quelque sorte toutes les sensations pour n'attacher

l'esprit qu'à une seule. Ce que nous appelons le sublime dans les productions des beaux-arts, est également très propre à concentrer notre attention par l'extrême surprise qu'il nous cause; la surprise, en effet, est un des plus vifs sentimens qui puissent entrer dans notre âme : elle peut aller jusqu'à produire l'extase, qui n'est qu'une sensation ou une idée assez forte pour suspendre toutes les autres. A cette théorie se rattache le phénomène de la distraction, état habituel de certains individus qui laissent errer leur esprit dans le vague de la rêverie et d'une contemplation incertaine.

L'attention suppose un esprit fin, persévérant et dispos. Chez certains aliénés il est facile de voir que cette faculté est nulle : ces sortes de malades sont assiégés par une multitude d'idées incohérentes; malgré leurs

agitations, ils n'ont aucune conscience d'eux-mêmes; ils ne peuvent ni recueillir, ni coordonner leurs idées : ils ont les yeux ouverts et ne distinguent point les objets; la musique même ne saurait ébranler leur tympan.[1]

Souvent l'attention s'attache à un seul objet sans qu'elle puisse, en aucune manière,

[1] M. le professeur Esquirol a fait des remarques aussi ingénieuses que positives sur ce point intéressant de psychologie; il a démontré, par exemple, que chez les aliénés, il y a tantôt divagation de l'attention, ainsi qu'on l'observe dans les transports de la manie furieuse; tantôt concentration de l'attention, comme dans les idées fixes de la *monomanie;* tantôt faiblesse ou défaillance de cette même faculté, comme il arrive dans cet état du cerveau communément désigné sous le nom de *démence.* L'un de nos plus illustres maîtres, feu le docteur Pinel, s'était rendu recommandable par des aperçus analogues. Pour approfondir et bien connaître l'homme il ne suffit donc pas de le voir dans le plein exercice de sa raison; il faut le suivre dans toutes les maladies de son esprit; l'homme privé de sa puissance intellectuelle est encore un sujet de méditation pour le métaphysicien qui veut juger sainement de la nature et de l'importance de ses attributs moraux.

s'en départir ; dans ce cas, cette faculté est tout-à-fait soustraite à l'empire de la volonté : elle constitue alors ce triste état de notre système sensible désigné sous le nom de *monomanie*. On vient quelquefois à bout de suspendre, par une perturbation salutaire, cette attention forcée et maladive ; mais celui qui s'en trouve atteint ne tarde pas à y être ramené par un penchant irrésistible ; tels sont, par exemple, les individus qu'un excès de superstition égare, qui se croient irrévocablement damnés ou poursuivis par un esprit malin.

C'est un fait remarquable dans l'histoire du cœur humain, que cette attention pour ainsi dire maniaque, qui se dirige avec tant de force vers certaines choses de la vie. Quelques hommes ont la manie des livres ; quelques autres ont la manie des tableaux ;

certains s'attachent de préférence aux êtres vivans, et on en rencontre qui recherchent passionnément les oiseaux ou les quadrupèdes : on connaît les habitudes des *fous-tulipiers*. Il semble que l'homme ne puisse rester dans le vague, et qu'il ait besoin d'être constamment fixé ou retenu par une idée dominante. Cette concentration de toutes les facultés du système sensible vers un objet unique devient une passion violente que la raison ne saurait maîtriser.

La curiosité, que nous avons déjà représentée comme le premier attribut intellectuel du système sensible, est le résultat d'un mouvement involontaire ; mais il n'en est pas de même de l'attention, que nous dirigeons à notre gré pour prendre connaissance des objets qui nous intéressent. Le plus souvent elle seule nous fait apprécier

la différence et la conformité des choses; elle nous identifie avec ce que la nature a de plus secret. Sans elle, aucune idée positive ne pourrait s'établir dans le cercle de la vie intérieure; rien ne serait connu dans cette philosophie expérimentale, qui, au milieu de la civilisation, a tant favorisé le progrès des lumières.

Nul philosophe, du reste, n'a contesté les avantages de l'attention; et de nos jours même un des esprits les plus clairs, les plus éminens dans la science de la métaphysique, nous montre cette faculté comme travaillant en première ligne sur les matériaux de la sensibilité; comme le phénomène générateur de toutes les merveilles de la pensée [1]. Buffon a rendu un pareil hommage à ce noble attribut de l'intelligence, lors-

[1] M. le professeur Laromiguière.

qu'il a énoncé que le génie n'était que l'*aptitude à la patience*, la persévérance d'un grand talent. [1]

L'attention met tout à notre portée dans le monde des sciences; elle est au métaphysicien ce que le télescope est à l'astronome. Ajoutons qu'elle nous rapproche aussi de toutes les vérités morales; que l'art de diriger l'attention suppose nécessairement celui de rectifier les mauvais penchans, et que, sous ce point de vue, cette faculté est aussi favorable au perfectionnement de la vertu, qu'aux succès de l'esprit.

[1] S'il n'est pas tout-à-fait exact de dire que la *patience* soit le génie, avouons du moins qu'aucune faculté n'est plus propre à faire valoir les produits de l'inspiration.

ARTICLE III.

DE LA PERCEPTION.

C'EST la perception qui, comme l'a dit Bossuet, imprime un caractère intellectuel aux impressions reçues. Elle suppose une certaine activité de l'esprit ; cette activité est nécessaire, en effet, pour atteindre le principe des choses, pour juger sainement de leurs rapports, pour saisir le lien par lequel se tiennent les objets plus ou moins importans de la connaissance humaine.

La perception est donc cet acte de notre esprit qui fait que nous nous approprions, pour ainsi dire, les objets soumis à nos sens dans la sphère du monde extérieur. On a défini, ce me semble, d'une manière trop vague, cette faculté si importante du système sensible, qui est d'autant plus ac-

tive, que l'attention a été plus vive et plus soutenue; car c'est la force de l'attention qui détermine presque toujours la force de la perception.

Quand l'esprit est tendu et fixé sur un objet, il en prend connaissance ; il en est diversement affecté : voilà la perception. Ce qu'on a écrit à ce sujet n'est donc point satisfaisant ; pour bien s'entendre, il suffit néanmoins de remonter jusqu'à l'origine du mot qui l'exprime.

Rien n'existe pour nous dans la nature qu'autant que nous le percevons ; il est de l'essence des êtres qui sont hors de nous de devenir dépendans de notre intelligence et de nos idées. La mollesse, la dureté, la douceur, la couleur, la saveur, etc., seraient nulles sans la faculté qui soumet

toutes ces qualités à l'activité du système sensible. Fermez vos yeux; bouchez vos oreilles; les deux fonctions de ces organes de la vie extérieure cessent aussitôt pour vous : votre perception n'a plus lieu; vous n'en conservez que le souvenir.

Le mot *perception* s'applique principalement à la couleur, à la forme, à la figure, à la solidité, à l'étendue, à l'espace; au temps, au repos, au mouvement, à l'action, etc. Non seulement ces idées nous frappent et nous affectent; mais nous avons la conviction qu'elles arrivent et se succèdent, avec un certain ordre, dans notre entendement. Nous les voyons se développer, s'éteindre, renaître pour s'évanouir encore.

Notre âme perçoit la moralité d'une action, comme l'œil perçoit la lumière,

comme l'oreille perçoit les sons, etc. L'impression des objets moraux est donc aussi positive que celle des rayons solaires. L'esprit s'applique à tout ; il perçoit des signes, il perçoit des rapports, il perçoit des images, il perçoit des jugemens. De tous les êtres animés, l'homme est celui qui exerce le plus de pouvoir sur ses idées.

Charles Bonnet regarde la perception comme l'effet de la réaction de l'âme sur les objets, quand ces objets ont affecté nos sens. Cette vue de l'esprit est très véritable, quoi qu'en disent les adversaires de cette opinion : car l'âme est certainement active dans le phénomène dont il s'agit ; et l'effet qui dérive de sa réaction est, dans tous les cas, un sentiment de peine ou de plaisir, quelquefois un état d'indifférence.

Lorsque j'assiste à un brillant spectacle, je rapporte à l'organe de la vue les objets qui sont devant moi, et qui modifient diversement le principe intellectuel qui m'anime; quand je suis dans un parterre émaillé de fleurs odorantes, je rapporte instantanément ce que j'éprouve à mon organe olfactif; je le caractérise, et je me distingue alors complétement des objets qui produisent une impression si agréable sur le système sensible. Personne n'ignore d'ailleurs que la sensibilité peut, dans quelques circonstances, transformer la perception la plus calme en un mouvement très passionné.

Le plaisir naît souvent de la multiplicité des impressions que les objets produisent sur nous. Addison remarque que les perceptions agréables qui nous arrivent par plusieurs sens à la fois, se donnent plus de

force, et, pour ainsi dire, plus de relief. C'est ainsi que la musique vient rehausser la beauté d'un spectacle qui s'offre à nos regards; c'est ainsi que les fleurs charment à la fois l'odorat et les yeux; et que la vue est doublement réjouie par des couleurs vives qui forment des contrastes plus ou moins prononcés.

Il dépend de nous de diriger notre esprit vers un objet; mais il ne dépend pas de nous de percevoir toutes les sensations que peut faire naître en nous la présence de cet objet. Il suit de là que la faculté percevante s'accroît et se perfectionne en raison directe de la délicatesse ou de la finesse de nos sens; c'est ainsi que le sauvage dans sa pirogue aperçoit les rivages de la mer à des distances qui nous étonnent.

Il est des esprits qui ne possèdent qu'à un

très faible degré le don de percevoir, qui ne saisissent les objets que par un petit nombre de leurs faces ; tandis qu'il en est de très puissans, qui embrassent l'universalité des choses. Il est certains malades dont les perceptions sont erronnées ; des fantômes s'interposent entre notre âme et nos sens. L'idiot perçoit des impressions, mais il ne saurait leur donner le caractère de l'intellectualité.

L'homme a néanmoins perfectionné cette belle faculté de son entendement : il a recours à des règles, à des procédés ; il a agrandi l'art de percevoir par ses instrumens et ses méthodes. Quand on voit la science de très haut, quand on l'embrasse dans son ensemble, on étonne les esprits vulgaires par une prévision qui est en quelque sorte prophétique. On aperçoit toutes les

lacunes qui sont à remplir, et on mesure tous les points de ce monde nouveau, sur lesquels notre esprit sait exercer son activité.

La faculté de la perception est si importante, que la régularité des fonctions intellectuelles en est, pour ainsi dire, dépendante; c'est par elle, en effet, que nous apprenons à apprécier avec plus ou moins de justesse les divers genres de beauté et de perfection qui viennent frapper nos yeux dans la nature extérieure; c'est à sa culture que se rattache incontestablement la théorie du goût, qui règle, modère ou affermit nos décisions dans les jugemens littéraires; de cet instinct si prompt et en même temps si délicat, qu'on voudrait en vain définir, qui puise son infaillibilité dans les qualités du système sensible, et qu'un écrivain de notre

temps appelle ingénieusement la *conscience de l'esprit.* [1]

Quelques auteurs n'usent du mot *perception* que pour exprimer la faculté de distinguer du sentiment de notre existence des modifications de l'âme qui ne sont accompagnées ni de peine ni de plaisir; ils prétendent que les modifications affectives sont mieux indiquées sous le nom spécial de *sensations.* Je remarquerai à ce sujet que les philosophes devraient s'accorder pour l'adoption définitive de certains termes qui ont pour objet de désigner les phénomènes de la pensée.

La langue adoptée dans un pays est une propriété commune à tous les savans; il n'appartient à personne de l'altérer, et de

[1] Caractères et Réflexions morales, par M. le vicomte de L.-C.

pervertir des acceptions consenties depuis long-temps par les peuples éclairés ; car alors on assemble des nuages sur la science, et on obscurcit la matière qui a le plus d'attrait pour l'esprit humain.

C'est, sans contredit, une des facultés les plus remarquables de notre âme que celle qui s'empare de tous les matériaux de la pensée, qui établit nos relations avec ce vaste univers, et nous dispose ainsi aux plus nobles jouissances de l'esprit. Jusqu'ici pourtant nous n'avons présenté l'homme vivant que par sa surface ; jetons maintenant un coup d'œil rapide sur les principaux phénomènes intérieurs dont se compose le système sensible. Il est au fond des cœurs des notions positives qui servent de fondement au système de notre raison ; ces notions constituent les vrais philosophes.

SECONDE PARTIE.

DE LA VIE INTÉRIEURE DU SYSTÈME SENSIBLE, ET DES ATTRIBUTS INTELLECTUELS QUI S'Y RATTACHENT.

Désirer, chercher, fixer, percevoir, tels sont les attributs intellectuels du système sensible considéré dans le monde extérieur; mais des phénomènes plus importans se passent au-dedans de nous. L'homme se replie sur lui-même; il descend dans le fond de son être pour étudier les mouvemens de son âme tranquille ou agitée; sa langue s'arrête; sa vue se ferme : il cesse d'écouter les sons. Pour mieux s'appartenir, il se dérobe à toutes les impressions physiques; il s'abandonne entièrement aux inspirations de sa conscience; il étudie ses penchans; il analyse ses perceptions; il associe des idées, des images, en reconnaît tous les rapports;

il conserve ce qu'il a appris ; il décompose ce qu'il éprouve. Telles sont, en partie du moins, les fonctions intérieures de son entendement.

Les impressions qui affectent intérieurement le système sensible peuvent seules donner à notre âme une activité digne d'elle et de ses hautes destinées. C'est quand l'homme est seul avec sa raison qu'il goûte les véritables charmes de la philosophie contemplative ; c'est sur les ailes de la pensée qu'il s'élève jusqu'aux régions de l'infini, qu'il s'identifie avec tous les lieux, avec tous les temps, avec tous les peuples.

Tout étonne l'observateur dans le spectacle de la vie intérieure, non seulement chez l'homme qui veille, mais chez celui qui accorde quelques courts instans au sommeil.

Alors même que les organes physiques de relation se trouvent dans un état passif, les fonctions de l'âme s'exercent en tout ou en partie; souvent même elles se manifestent avec plus d'activité ; les dormeurs associent aussi des idées, forment des comparaisons et des raisonnemens, parlent, expriment des vœux, déclarent leur volonté, quoiqu'on ait prétendu le contraire. Il y a plus : l'imagination consolatrice vient encore exercer sa douce influence dans cet état extraordinaire du système sensible ; des hommes qui se sont couchés bien malheureux embrassent l'espérance et ses jouissances anticipées ; leur cœur palpite de beaucoup d'autres passions qui traînent après elles les biens et les maux de la vie ; souvent ils sont poursuivis par la crainte, qui joue un rôle si important dans la nature humaine, et dont le réveil vient les affranchir.

Pour peu qu'on approfondisse l'étude de l'homme, on voit qu'il est composé d'aptitudes et d'inclinations tout-à-fait naturelles, tout-à-fait indépendantes de l'expérience et du ministère des sensations. Notre âme n'est pas vide quand nous arrivons à la lumière : tous les germes du bien s'y trouvent; il ne s'agit que de les imprégner du souffle de la fécondation. L'homme est doué intérieurement d'un sens moral et sublime, en vertu duquel il juge ses actions bonnes ou mauvaises avec autant de sûreté que notre goût juge des saveurs, que notre ouïe juge des sons. La nature a voulu que ce sens fût infaillible, que ses décisions fussent immuables : elle a voulu qu'à l'aide de ce sens un enfant pût condamner les mouvemens défectueux de son âme. Cette disposition innée n'a rien de commun avec notre volonté, pas plus que le mouvement

de notre cœur, la circulation de notre sang, etc. : elle se développe spontanément et sans réflexion préalable.

La vie intérieure des animaux présente des phénomènes non moins dignes de l'attention du physiologiste. L'abus qu'on a fait des théories a fait méconnaître jusqu'à ce jour les opérations évidentes de cet instinct, qui est manifestement coercitif. C'est ainsi qu'en naissant, et avant d'avoir essayé son bec et ses pieds palmés, le cygne a déjà les inclinations qui sont propres à son espèce ; le jeune canard s'élance dans l'eau, au grand étonnement de la poule qui l'a couvé, et qui est bien éloignée de se confier à un semblable élément ; à peine sorti de son œuf, le crocodile est déjà féroce ; les jeunes lions, dans leur bas âge, ne laissent voir que la beauté de leurs formes ;

tous les mouvemens de leurs organes sont innocens : mais bientôt ils s'en servent pour déchirer. C'est sans fondement, comme j'aurai occasion de le dire encore, qu'on a voulu expliquer ces penchans par la conformation mécanique des corps vivans. Les qualités occultes des anciens sont bien préférables aux raisonnemens hypothétiques de Descartes sur les fonctions animales ; elles sont l'expression fidèle des faits qui laissent subsister tous les rapports, au lieu que les théories de la physique moderne les dénaturent.

Les plaisirs attachés à l'exercice de la vie intérieure sont à la fois les plus vifs et les plus purs que puisse goûter notre nature intellectuelle et morale. Dans quelque situation que le hasard ou les circonstances nous placent, des joies ineffables

nous attendent. C'est donc par la perspective de la félicité, que la nature invite l'homme à la méditation. Le recueillement du rêveur solitaire a un charme secret qui lui fait oublier les joies vulgaires du monde extérieur. On aime à se réfugier dans son âme; on aime à se trouver face à face avec le principe impérissable qui nous anime : toutes ses révélations sont délectables.

ARTICLE PREMIER.

DE LA RÉFLEXION.

La réflexion est cet attribut intellectuel qui fait que notre âme s'arrête plus ou moins long-temps sur ce qu'elle a perçu par une attention vive et continue. C'est, comme le dit l'un des plus illustres professeurs de notre époque, une opération essentiellement rétrograde [1]. C'est la faculté de se

[1] Fragmens philosophiques, par Victor Cousin.

replier sur les connaissances acquises pour les apprécier ce qu'elles valent, et en faire ensuite la matière du raisonnement, acte secondaire qui nous dirige pour faire un emploi convenable des acquisitions de notre esprit. La nature nous donne la réflexion pour rectifier nos penchans, pour mûrir nos actions, pour éclairer nos déterminations.

Les métaphysiciens ont quelquefois recours à des comparaisons, à des images, pour être mieux entendus et pour jeter plus de clarté sur leurs définitions. Voici, ce me semble, ce qui peut donner une idée juste de l'attribut intellectuel qui nous occupe; vous soumettez un procès à l'attention de vos juges; vous invoquez la rectitude de leur esprit; ils ont à peine écouté les plaidoyers, qu'ils se retirent dans un

lieu solitaire, pour balancer les raisons, pour peser en quelque sorte les preuves et les argumens; ils examinent le point contesté sous ses diverses faces : tel est l'utile ministère de la réflexion.

D'après ce que nous venons d'exposer, on voit que la réflexion n'est à peu près que l'attention portée au-dedans de nous. L'homme plonge dans les profondeurs de son âme; il y retient ses impressions, les calcule, les compare et les juge; la réflexion *couve,* pour ainsi parler, les idées, les féconde et les multiplie. Elle se sert à chaque instant de la mémoire; car elle a un besoin continuel de la reproduction des objets que nous savons nous approprier par les opérations diverses de la pensée.

La réflexion est la première des facul-

tés qui appartiennent à la vie intérieure du système sensible; elle soumet à un examen attentif tout ce qui nous arrive par les voies ordinaires de nos sens. L'ordre, dit un sage penseur, est le but nécessaire de la réflexion [1]. Elle rectifie et perfectionne les divers procédés de notre esprit; elle empêche les égaremens de la volonté, et détermine les forces mouvantes de nos organes.

La réflexion est une des plus énergiques puissances de l'âme. Elle n'a besoin ni des organes qui s'adaptent à tel ou tel genre d'impression, ni de la lumière qui nous guide, ni des sons qui nous frappent, ni des saveurs qui nous affectent; elle ne con-

[1] *Voyez* l'intéressant ouvrage qui a pour titre : *Libres méditations d'un solitaire inconnu*, par M. de Sénancour.

naît ni lieu ni espace; elle procède, dans l'intérieur de l'entendement, d'après les résultats acquis par l'acte préalable de la perception.

Nous n'exerçons jamais mieux la réflexion que lorsque nous sommes parvenus à la maturité de l'âge, que lorsque nous avons subi un certain degré de culture morale, que lorsque nous avons beaucoup vu et beaucoup examiné. Toutefois, cette faculté se montre dans tous les temps de la vie. Un enfant, dit Buffon, ne réfléchit à rien; s'il veut dire par là qu'il ne réfléchit pas comme un autre, il a raison; mais si sa proposition est absolue, elle est fausse; car les enfans ont leur logique; elle est même très déliée : ils combinent, avec une sagacité qu'on admire, tous les objets relatifs à leurs petits intérêts.

Les animaux se servent toujours, à leur profit, de la faculté de la réflexion ; on peut même dire qu'ils ont tout ce qu'il faut pour l'exercer sous ce point de vue. Ils doivent avoir une idée, du moins confuse, du temps; sans cela se presseraient-ils, et les verrait-on précipiter leur marche pour arriver plus vite à un but? On aura de la peine à leur refuser celle de l'espace, si on fait attention à tout ce qu'ils exécutent pour abréger leur chemin ; aucun d'entre eux ne se trompe, lorsqu'il veut, par un saut, se transporter d'un endroit à un autre; il sait mesurer, avec une justesse surprenante, le terrain qu'il doit franchir, et le comparer avec ses forces.

La réflexion est certainement une faculté très distincte de l'imagination; en effet, on verra plus bas que cette dernière faculté est

en quelque sorte le dépôt des images, des tableaux, qui s'y placent sans effort et dans l'âge où l'on est le moins susceptible de raisonner. Les femmes, chez lesquelles l'imagination est si vive et si brillante, sont certainement moins propres que l'homme à chercher les rapports qui peuvent exister dans le système de nos idées, et à tirer des conséquences de leurs comparaisons.

Malgré les avantages de cet attribut intellectuel qui féconde le champ de la pensée, qui nous rend aptes aux combinaisons les plus importantes, qui n'imprime à la volonté que des impulsions bien ordonnées, l'homme se montre comme un être sans cesse attristé par la réflexion. Peu de gens, en effet, savent conduire cette faculté; et c'est en voulant agrandir la sphère de la raison, qu'on s'afflige de toutes les

bornes que la nature lui a assignées. Plus l'homme veut pénétrer dans son âme, plus il trouve de la difficulté à se comprendre; plus il expie le frêle avantage de comparer les idées qui arrivent dans son entendement. Ce qui fait sa supériorité, fait à chaque instant son supplice. « Homme orgueilleux, dit un de nos profonds moralistes, exerce convenablement les puissances de ton esprit; n'aspire à découvrir que ce que la nature veut que tu saches, et non ce qu'elle voulut te dérober. »

ARTICLE II.

DE LA RÊVERIE.

Nous venons de parler de la réflexion, et nous l'avons considérée comme un mouvement rétrograde de la pensée, à l'aide duquel notre esprit s'attache, se fixe et se concentre sur un objet pour le considérer sous diffé-

rens points de vue. Il est aisé de comprendre que tout système de conduite dans la vie humaine dérive des actes plus ou moins prolongés de cette faculté conservatrice; les philosophes la regardent, avec juste raison, comme le grand levier de l'entendement humain.

Mais ce qu'on nomme *réverie* dans notre commun langage n'est autre chose que la réflexion errante, que la réflexion égarée sur divers objets, qui tour à tour captivent notre âme avec plus ou moins d'attrait. Dans cet état particulier du système sensible, plusieurs idées traversent en quelque sorte notre esprit, et souvent aucune ne s'y arrête.

La rêverie procure généralement plus de jouissances que la réflexion, parce qu'elle n'exige aucun effort de la part de l'âme;

parce qu'elle n'impose ni gêne ni contrainte. La volonté n'est souvent pour rien dans cette disposition intellectuelle; l'esprit flotte, pour ainsi dire, au hasard, au milieu des plus libres pensées, qu'on ne se donne pas la peine de diriger.

La rêverie est un des phénomènes les plus habituels de notre vie contemplative. C'est une sorte de monologue à l'aide duquel l'homme s'interroge et réveille à son gré tous ses souvenirs; le plus souvent, il se rend compte de ses projets, de ses actions, et procède à un examen rapide des objets qui se rapportent à sa destinée.

Tous les actes de la raison peuvent s'exécuter dans la rêverie : l'homme associe des idées; il compare ce qu'il aperçoit; il coordonne et énonce des jugemens; il affirme,

il conclut; il éprouve même une multitude de sentimens parfois tristes, mais le plus souvent agréables : il passe de la crainte à l'espoir, de la douleur au plaisir, des regrets à la jouissance ; mais presque toujours les émotions qu'il éprouve sont mixtes, vagues, ou indéterminées.

La rêverie s'établit surtout chez un individu qui marche, chez celui qui est traîné par un char, ou embarqué dans un vaisseau, etc.; on dirait que l'agitation ranime des idées que le temps avait éteintes. « Vous ne sauriez croire, dit Pline, combien le mouvement donne de la vivacité à l'esprit : *Mirum est ut animus hâc agitatione motuque corporis excitetur.* Quand vous vous livrerez à l'exercice de la chasse, ajoute-t-il, portez, si vous voulez, votre pannetière, mais n'oubliez pas vos tablettes. »

Ce sont les objets extérieurs qui mettent presque toujours en jeu cette faculté de l'esprit ; elle est surtout le partage de ceux qui aiment à s'enivrer du spectacle de la nature. La rêverie semble s'alimenter par les plaisirs de la vue, de l'ouïe, de l'odorat. La verdure des campagnes, le concert des oiseaux, l'ombre des forêts, le parfum des fleurs, l'aspect d'un monument, d'une ruine, d'un cimetière ou d'un illustre tombeau ; le souffle des vents, le murmure d'un ruisseau, le roulement d'un torrent, la chute d'une cascade, un ciel parsemé d'étoiles, les approches du jour ou du crépuscule, en général, tout ce qui excite l'intérêt du promeneur solitaire n'est pas moins propre à faire naître d'heureuses pensées.

Les sujets de la rêverie varient à chaque instant, selon le jour où l'on se trouve, le

soleil qui nous luit, le lieu que l'on parcourt, le site qui nous charme, le point de vue qui nous amuse. Mais c'est la solitude qui est particulièrement favorable à cette situation paisible de l'âme; l'homme qui se recueille a besoin de se soustraire au vain fracas d'une vie agitée; il doit s'affranchir des intérêts matériels de la terre; il doit oublier le corps pour être tout entier aux plaisirs de l'esprit.

Les mélancoliques ont une tendance spéciale vers la rêverie; il en est qui se complaisent de préférence dans ces distractions idéales de l'âme, dans ces contemplations solitaires qui ouvrent le plus vaste champ à nos conjectures, souvent même à nos espérances.

Dans ce retour contemplatif, l'homme s'appartient, et jouit pleinement de lui-même.

Il se laisse plus ou moins pénétrer par tous les divers sentimens qui l'animent. La rêverie est surtout favorable au développement des émotions religieuses : on sait qu'elle place souvent les prêtres de l'Inde dans une sorte d'immobilité extatique.

Les plaisirs que nous procure l'exercice de cette faculté, tiennent quelquefois à la paresse naturelle de l'homme. En général, nous chérissons ce repos des organes et cette sorte de nonchalance de l'esprit, durant laquelle la rêverie berce notre âme avec délices, et n'y laisse que des impressions légères ou fugitives. La rêverie est la volupté des âmes aimantes ; dans le vague heureux où elle nous balance, dans ce calme ravissant qu'elle nous procure, nous maudissons tout être incommode qui vient nous arracher à ses douceurs.

ARTICLE III.

DE LA MÉMOIRE.

Une des plus merveilleuses facultés du système sensible est, sans contredit, celle que nous avons de reproduire fortuitement, ou à notre gré, les idées qui se sont antérieurement présentées à l'activité de notre esprit; cette faculté les réveille soit isolément, soit dans leur ensemble, et presque toujours dans le même ordre qu'elles ont été perçues.

Dieu a voulu que la plus usuelle de nos facultés fût soumise à plusieurs influences, et qu'elle dépendît non seulement du besoin, mais d'une foule de circonstances qui la mettent en exercice ; on connaît, en pareil cas, le pouvoir des analogies. Il est curieux de voir, dans les jeux de la mémoire,

où souvent, au gré de nos désirs, tout le passé se répète : pour la reproduction de certaines idées, elle a souvent besoin du travail prolongé de la réflexion. Tantôt nette, tantôt confuse, elle ne sert pas de même tous les hommes. C'est le trésor où puise le génie; mais, comme l'a dit très judicieusement un des premiers flambeaux de notre éloquence parlementaire, *la mémoire, pour les esprits bornés, est un fonds qui ne rapporte pas.* [1]

On a, du reste, inventé bien des systèmes pour expliquer l'action mystérieuse de cette grande faculté de l'âme; les sectateurs de Locke, qui ne tiennent compte que des phénomènes de la pensée sans s'inquiéter de ses causes premières, et qui sont

[1] Pensées et réflexions morales, etc., *attribuées à M. le comte de L. T.*

à la métaphysique ce que les empiriques sont à la médecine, n'ont pas craint d'avancer que la mémoire n'était qu'une sensation transformée. Certes, il faut avoir la manie de l'unité dans l'étude de la nature humaine, pour coordonner ainsi tous les faits d'une science à un seul principe ; il n'est pas, du reste, de rêverie philosophique avec laquelle l'esprit humain ne se familiarise : il suffit d'un peu d'éloquence pour la faire adopter.

La mémoire se rattache à tous les prodiges du système sensible. C'est une faculté tellement active, qu'il n'est rien qu'on ne mette en œuvre pour la perfectionner ; que les monumens, que les plus belles inventions des arts n'ont d'autre but que de perpétuer des souvenirs. On a inventé l'histoire, dont on se sert pour faire abhorrer

le crime, ou pour réveiller dans notre entendement les images des plus nobles vertus. Ce que les hommes appellent la *renommée*, n'est que la mémoire planant sur tous les siècles.

Ainsi donc la mémoire n'est pas seulement destinée à la conservation des idées, elle garde aussi nos plus chers sentimens, et prend les formes les plus passionnées. Qui n'a pas connu les impressions vives que réveille en nous le simple aspect de certains objets qui ont appartenu à des personnes pour lesquelles nous étions pénétrés d'une tendre affection ? On dirait que des portions de leur âme sont adhérentes aux gages précieux qu'elles nous ont laissés ; cette vue adoucit nos regrets, et, par la plus touchante des illusions, nous croyons encore les voir, nous croyons encore les entendre.

On a dit que la mémoire était une faculté à la fois morale et physique; il est certain qu'elle est sans cesse en rapport avec les objets du monde extérieur; qu'elle est soutenue par leur présence; qu'elle est avertie par tous les sens. Elle nous retrace souvent l'effet de ces échos qui donnent plus d'énergie à nos impressions, en répétant les paroles qui les expriment; elle répond à certains signes comme la voix répond à l'ouïe; on connaît l'effet des emblèmes pour la mémoire sentimentale: le symbole sert aussi à la mémoire; c'est un langage indirect à l'aide duquel on veut représenter à l'esprit une idée intellectuelle ou affective.

La faculté mémorative n'est pas toujours subordonnée à la volonté; elle est sujette à des inégalités, à des caprices; souvent elle se trouble, quand on l'interroge d'une

manière brusque et inattendue ; elle résiste parfois à nos désirs ; mais, en général, les besoins la commandent, les occasions la déterminent, les analogies la réveillent.

Il serait trop long d'exposer ici les divers procédés par lesquels elle est le mieux asservie. Je demandais un jour à mon ami le docteur Roussel pourquoi on apprend mieux les vers que la prose : « Ce goût pour le rhythme et pour tout ce qui est mesuré, me répondit-il, plaît à l'âme, parce qu'il la soulage. » A quoi il ajoutait que plusieurs choses liées en séries déterminées se réduisaient, pour ainsi dire, en une seule, et qu'ainsi elles exigeaient moins d'efforts pour la mémoire. Il est certain que tout ce qui imprime de l'unité à une suite de pensées est plus facile à retenir. La rime dans nos compositions poétiques est merveilleusement inventée pour obtenir

un pareil résultat; ce sont deux sons qui se rappellent; et la mémoire triomphe encore ici par le pouvoir de l'analogie.

La mémoire est infiniment précieuse pour notre entendement, et la perte de cette faculté est presque toujours un signe précurseur de notre décadence prochaine. Il n'appartenait qu'à l'homme d'en faire une source intarissable de jouissances et de plaisirs. Il est vrai que par la plus funeste des compensations elle est aussi la cause des plus grands maux; les anciens pensaient qu'il fallait l'ôter aux malheureux; c'est pour cela sans doute que, dans leur monde poétique, l'imagination consolante des Grecs avait créé un fleuve dont les eaux faisaient oublier toutes les inquiétudes de la vie.

Terminons ici nos considérations: j'aurais

pu grossir ce chapitre, en exposant toutes les théories de nos physiologistes sur le prétendu mécanisme de la mémoire; il en est qui, pour expliquer ses effets, allèguent les *traces physiques* des objets qu'on prétend se conserver dans la substance pulpeuse du cerveau. Mais que peut nous apprendre le scalpel des anatomistes! qu'a de commun avec nos doctrines la dissection d'un organe uniquement destiné à faire valoir les feux de l'âme! C'est comme si, pour connaître à fond la théorie de la lumière, on se contentait de l'examen matériel du verre qui condense ou fait resplendir ses rayons.

ARTICLE IV.

DE L'IMAGINATION.

L'IMAGINATION est une faculté spirituelle qu'il n'est pas toujours très facile de distinguer de la mémoire. Elle consiste dans le

pouvoir que nous avons de disposer dans notre organe intellectuel les objets tels qu'ils pourraient exister et se présenter à nous dans la nature extérieure. La mémoire rappelle les mots, les signes; réveille les idées, les jugemens, etc. : mais l'imagination crée des images, des situations. Il y a vraiment quelque chose d'inventif dans cet attribut intellectuel, qui nous donne une supériorité bien remarquable sur tous les animaux.

C'est la plus agile des facultés de l'entendement ; on la représente avec des ailes. L'imagination joue un grand rôle dans nos passions comme dans nos maladies ; car elle influe particulièrement sur nos craintes et sur nos espérances, en augmentant la probabilité des biens et des maux de la vie.

L'imagination est une mémoire exaltée,

embellie par le sentiment ; elle ne montre jamais que le côté merveilleux de la nature animée ; par son secours nous rassemblons les objets qui avaient disparu de notre entendement, et nous leur donnons selon notre volonté les plus agréables formes. La plupart de ces objets ont d'abord été admis dans le cerveau par l'intermède de la vue, qui est le plus délié et le plus étendu de nos sens ; mais ensuite nous leur imprimons une multitude de changemens et de modifications. L'imagination fait ici l'office de la peinture : elle colore tout à son gré ; elle agrandit tous les points de vue ; elle substitue au monde réel un monde enchanté.

Les hommes mettent un grand prix aux produits de l'imagination, parce qu'elle excite des surprises ; elle a la magie de ces *panoramas* dont la propriété miraculeuse

est de reproduire à nos regards les lieux, les sites, les pays, et jusqu'aux arbres qui les décorent. C'est un tableau tracé dans notre âme ; et ce tableau nous fait voir ce que la nature pourrait créer de plus attrayant et de plus enchanteur. Nous avons ensuite recours à notre jugement pour apprécier l'harmonie et la convenance des images ou des représentations que cette faculté produit et dispose.

On voit que l'imagination met, pour ainsi dire, en scène les faits déposés dans notre mémoire ; qu'elle replace sous les yeux de l'esprit tout ce qui nous a plus ou moins vivement intéressé dans le monde extérieur. Elle fonde des villes, construit des palais, et peuple les déserts ; elle berce notre existence par des possessions chimériques ; elle nous fait jouir d'avance de ce que nous

espérons : elle nous rend au centuple ce que nous avons perdu ; elle arrache des victimes à la mort ; elle donne à la vie le bruit et la vitesse du torrent ; mais elle est souvent cause des mouvemens désordonnés de l'âme, qui sont aussi funestes que ceux du corps.

Cette faculté décevante, qui marche si vite quand elle n'est assujettie à aucune règle, va toujours au-delà de notre horizon intellectuel ; de là vient que les idées de l'étendue et de la grandeur nous causent une sorte de satisfaction et de ravissement ; quand nous nous trouvons dans un jardin, quand nous entrons dans un édifice, nous sommes flattés qu'il nous procure ce qu'on appelle communément une *belle vue* ; tout ce qui varie un paysage nous charme pareillement, parce qu'il est dans notre na-

ture de ne pas supporter long-temps une sensation trop uniforme.

Les plaisirs de l'imagination sont les plaisirs les plus naturels, parce que nous n'avons besoin d'aucun effort pour en jouir ; mais souvent ce qui occupe pour elle une si grande place n'existe réellement pas. C'est ainsi que cette immense voûte d'azur, qui domine sur nos têtes ne nous offre que des apparences purement fictives et sans réalité ; c'est ainsi que les jeux de la lumière et des couleurs ne sont véritablement que des idées de l'esprit, et ne sont point inhérens aux corps qui nous frappent. L'imagination des femmes surtout les rend beaucoup plus susceptibles des illusions que les hommes ; c'est pourquoi leur sexe est plus adonné à la créance des songes, à la crédulité des superstitions. « Il

leur est souvent advis, dit un ancien, qu'elles voient ce qu'elles ne voient pas ; qu'elles sentent ce qu'elles ne sentent pas. »

Malgré tout le mal qu'on a dit de l'imagination, ses jouissances seront toujours nécessaires au monde civilisé ; nous avons besoin de ses prestiges : elle nous charme par des séductions innombrables. Source du bonheur et de l'infortune, elle nous abuse et nous réjouit; elle nous égare pour nous enchanter; elle berce le pauvre dans l'espérance, et crée un monde intérieur pour refuge à l'homme trahi par la fortune. Je ne sais quel auteur a dit qu'Euclide était le premier des souverains, et que l'évidence peut gouverner infailliblement les hommes : celui qui a soutenu cette étrange maxime n'avait point éprouvé des passions profondes. Pour l'homme indifférent et dé-

pourvu d'imagination, la ligne droite est, sans doute, la plus courte; mais il n'est pas sûr qu'elle soit telle pour l'individu qui a intérêt de la trouver plus longue.

ARTICLE V.

DE LA CONSCIENCE.

Un philosophe de notre temps, qui honore sa vie par l'excellence de ses doctrines, fait très bien remarquer que le terme dont nous nous servons pour exprimer cet attribut intellectuel de notre système sensible se trouve dans toutes les langues [1]. C'est, en effet, la science qui naît, pour ainsi dire, avec nous, que nous ne devons à aucune étude, dont la nature nous gratifie. Les hommes sont tellement convaincus de l'existence de ce sens intérieur et moral,

[1] Rapport de la nature à l'homme et de l'homme à la nature, par M. le baron Massias.

qu'ils ont institué des tribunaux où l'on ne juge que d'après les inspirations de la conscience, mises au-dessus de tous les témoignages authentiques.

Le nom qu'on donne à la conscience exprime d'ailleurs très bien qu'elle est innée. Une preuve qu'elle est inhérente au cœur humain, c'est qu'elle est la même chez tous les peuples civilisés, sans qu'ils se soient jamais vus ni consultés ; c'est que, de toute antiquité, la connaissance positive du bien et du mal se perpétue.

Parcourez toutes les contrées du globe, partout vous retrouverez ce gouvernail de l'âme, ce guide de nos actions. Cette faculté, qui n'est jamais inactive, juge de la même manière chez tous les hommes : il y a plus ; nous avons la faculté sublime

de discerner en nous ce qui appartient à la conscience et ce qui appartient au monde extérieur. On n'a besoin d'aucun effort de combinaison ni d'aucun raisonnement pour faire cette distinction ; notre esprit la fait dès les premiers temps de la vie.

Le philosophe Reid est admirable, quand il parle des vérités fondamentales, que nous n'avons besoin d'apprendre ni par l'expérience ni par l'éducation ; ces vérités jaillissent, en quelque sorte, de la conscience, à moins qu'elle ne soit pervertie ou fascinée par les préjugés ; mais, pour les saisir comme il convient, il faut les étudier avec un cœur simple et exempt de toutes les préventions humaines. L'homme le plus vulgaire est averti qu'il porte en lui ces vérités, et leur existence ne cesse d'être

journellement démontrée par les avantages infinis qui résultent de leur admission.

Notre âme est donc à la fois imprégnée du juste et de l'injuste. La conscience est ce qui constitue spécialement l'homme intérieur; c'est en elle que s'effectue la conviction : nous jugeons par elle de la beauté, de la laideur, de toutes les perfections et de tous les vices de l'espèce humaine. La conscience est, à proprement parler, le sens du cœur ; elle est le foyer des vérités morales ; elle épure toutes les lumières de notre esprit ; c'est le plus digne ressort des volontés passagères des mortels.

L'homme ne saurait contester les vérités augustes que lui révèle la conscience; c'est

comme s'il voulait se nier lui-même. Il est des écrivains qui ne tiennent aucun compte de cette grande puissance de notre système sensible ; et cependant il n'est pas d'effort qu'ils ne tentent depuis des siècles pour nous dévoiler les formes innombrables de l'entendement humain.

Dieu, en accordant à l'homme la faculté de penser et d'agir, a voulu qu'il pût exercer tout empire sur ses déterminations. N'est-ce pas un des faits les plus surprenans et en même temps les plus dignes de notre admiration, que cette voix intérieure qui nous accuse ou nous justifie, qui nous punit par le blâme ou nous récompense par une approbation manifeste, qui nous ramène au bien par ce repentir religieux, la plus consolante des impressions humaines, puisqu'elle nous montre la route de nos de-

voirs, puisqu'elle se rattache à une grande espérance. [1]

Le supplice du remords est un des phénomènes les plus extraordinaires de la conscience ; les médecins remarquent qu'il peut conduire à la folie ou au suicide ; les poètes ont personnifié cet attribut du système sensible : ils ont représenté par des furies symboliques ces mouvemens involontaires qui s'excitent dans l'âme et la remplissent de terreurs alarmantes.

A la vérité, la conscience humaine a be-

[1] Ceux qui se livrent à l'étude des sentimens moraux liront avec un grand intérêt le beau poëme que M. le comte de Sabran a composé sur *le Repentir*. L'auteur retrace en style harmonieux et sous toutes les formes, cet heureux phénomène de la conscience, ce regret humiliant mais salutaire qui, comme on l'a dit souvent, *place quelquefois le coupable à une plus grande distance du crime que celui qui ne l'a jamais commis.*

soin de culture ; car tous nos penchans instinctifs réclament un développement ultérieur. On apprend à voir par la conscience, comme on apprend à voir par le sens de la vue ; mais, quand nous suivons fidèlement les leçons de notre inspiration morale, nous ne tardons pas à nous convaincre que la justice est innée dans le cœur des hommes, et que cette faculté souveraine qui constitue en nous la *conscience* est comme une émanation de l'intelligence infinie d'un Dieu créateur.

Certains philosophes sont tombés dans une grande erreur lorsqu'ils ont prétendu que l'idée de l'existence de Dieu n'avait point été suggérée par les révélations de la conscience ; il suffit d'avoir développé complétement les facultés de notre âme, pour que cette idée y arrive sur-le-champ. On avait jadis conduit en France un sauvage

tout-à-fait inculte : on chercha à débrouiller les obscurités de son intelligence ; on lui fit apprendre la langue. Dès qu'il sut s'exprimer, il demanda le nom de celui qui avait créé le soleil, les étoiles, en un mot, le firmament ; il accablait de questions ceux qui avaient présidé à son instruction morale.

Il est par conséquent impossible d'étendre le cercle de nos idées, sans recevoir l'inspiration d'une intelligence supérieure à la nôtre. La nature est pour nous marâtre toutes les fois qu'elle nous refuse cette révélation salutaire ; de là vient que la terre est couverte d'hommes qui s'inclinent devant la divinité pour lui rendre hommage ; les peuples les plus barbares cherchent Dieu dont ils ont le pressentiment. Il suffit que l'homme ait aperçu la cause d'un seul effet, pour que toutes les causes deviennent l'objet de ses

recherches. L'homme d'ailleurs a naturellement besoin d'espérer et de boire au fleuve d'une vie immortelle ; il se sent la créature la plus favorisée, et aspire à des jouissances auxquelles il ne voudrait mettre aucune borne.

Les idées de l'infini auront toujours pour l'homme un charme inexprimable ; ceux qui ont le bonheur d'y croire seront toujours consolés par la perspective d'une justice infaillible, lorsqu'ils auront à se plaindre de la perversité des hommes ou qu'ils seront en proie aux angoisses du désespoir. L'homme n'est ici-bas qu'un être errant et qui cherche une autre patrie ; dans quelque lieu qu'il se trouve il est à chaque instant saisi par toute l'activité de l'influence céleste : il respire en quelque sorte cette divinité dont il voudrait en vain contester la présence ; il vit en elle ; il ne se console que par elle.

Il n'y a que l'homme malade ou corrompu qui puisse méconnaître cette émotion inexplicable mais positive, cet instinct pur et céleste, cette science innée qui nous distingue si bien des animaux, cette raison par excellence qui luit sur toutes les actions des hommes, qui rassure l'innocent, qui agite le coupable. C'est le juge sévère qu'on ne peut tromper; c'est la loi inflexible à laquelle on ne peut se soustraire. Dieu et les hommes pardonnent; la conscience ne pardonne pas.

ARTICLE VI.

DE LA VOLONTÉ.

Les êtres inorganiques agissent les uns sur les autres par les qualités ou attributs généraux de la matière; telles sont l'étendue, l'impénétrabilité, la pesanteur, l'impulsion, etc. Les êtres vivans, en tant que matériels, exercent une action analogue qui

résulte des mêmes propriétés physiques, et dont on peut se rendre compte par le secours des lois de la mécanique, comme l'a fait le savant Borelli dans son admirable traité sur les mouvemens des animaux [1].

Un oiseau ne fend l'air, un poisson ne sillonne l'onde que par des moyens mécaniques, qui ont servi de modèles à l'art; le loup qui s'élance sur un agneau et le déchire n'exerce qu'une action physique; l'homme et tous les animaux terrestres ne se transportent d'un lieu à un autre, ou ne développent leur puissance sur les êtres qui les environnent, qu'avec des organes ou des moyens de même nature; leurs membres sont des leviers, et les muscles qui y sont attachés sont des cordages. La seule différence qu'il y ait à cet égard entre des êtres

[1] *De Motu animalium.*

animés et des êtres purement matériels, c'est que les premiers sont eux-mêmes le principe de leur action, et que les autres le reçoivent du dehors.

Il y a une portion de l'homme dont l'empire est confié à lui-même ; l'homme ne peut changer le jeu et le mécanisme de ses fonctions matérielles ; il ne peut suspendre et précipiter, à son gré, les battemens de son cœur ; mais il peut modifier et changer, comme il le veut, ses déterminations : c'est ce qui constitue sa moralité. Dieu nous a donc donné une volonté indépendante de lui : de là découle le mérite ou le démérite des actions humaines.

La volonté est le phénomène par lequel l'âme se détermine à agir ; elle met en jeu la force motrice ; elle suit, avec plus ou moins

de célérité, les ordres de l'entendement; elle hâte ou diffère ses manifestations d'après les conseils de la prudence et de la réflexion. Un souverain veut faire la conquête d'un pays; il se recueille, il médite, il combine, il compare, il raisonne, il se décide, et des milliers de soldats se lèvent : ils partent à la voix de leur capitaine. C'est ainsi qu'aux grands hommes, la volonté tient lieu de destin.

La volonté, comme l'a dit Bossuet, n'est point attachée à nos organes; elle préside à leur action [1]. L'homme est une créature intelligente mue par des rouages vivans, et qui s'obéit à elle-même. Les membres qui la transportent ressemblent à ces trépieds d'or que fabriquait le dieu Vulcain, et qui, à la voix de leur maître, se rendaient aux assemblées des dieux.

[1] Traité de la Connoissance de Dieu et de soi-même.

La volonté n'est que le mouvement imprimé à l'existence, qui, à son tour, ne doit être mise en action que par les lois qui constituent son essence. Qui croirait que c'est peut-être la moins énergique de nos facultés? c'est une puissance le plus souvent captive et subordonnée, et il n'y a guère de volonté forte que celle qui est produite par les passions qui nous agitent. Jetez l'ambition dans le cœur de l'homme, vous aurez une volonté qui subjuguera l'univers; quand les passions se taisent, les hommes rentrent sous l'empire de la raison, qui ne produit qu'une volonté faible, souvent à la merci des moindres obstacles.

La raison n'est donc pas toujours un principe d'action pour la volonté; il importe qu'elle se convertisse en passion pour devenir active; abstraction faite de ce mo-

bile, elle ne saurait poursuivre ses projets; sans l'amour de la gloire, où seraient les grands hommes? Ainsi donc l'âme est plus puissante si elle est sensible, que si elle est uniquement libre et raisonnable.

La volonté reçoit une multitude de modifications qui lui sont communiquées par les autres facultés du système sensible. L'état convulsif de certaines passions augmente les forces, et c'est par là qu'elles remplissent mieux leur but. L'homme qui est excité par la colère fait souvent des choses dont il s'abstiendrait dans un moment de calme; les crimes de violence, que l'on commet sur ses semblables, doivent être rapportés à ce phénomène.

C'est aux irrégularités de la puissance nerveuse qui s'exerce par alternation qu'il

faut attribuer la faiblesse de la volonté chez les hypocondriaques ; chez eux le système sensible manque de cette stabilité d'énergie qu'il faut apporter dans tous les actes importans de la vie. En général, les maladies qui nous surviennent paralysent la volonté, parce qu'elles jettent l'âme dans le vague et dans une sorte de fluctuation qui fait qu'on éprouve une multitude de sensations opposées. On est dans une pénible incertitude quand plusieurs désirs se présentent en foule et simultanément dans notre entendement; mais si l'un de ces désirs prédomine, il constitue aussitôt une volonté ; c'est donc la variété des idées qui rend cette faculté versatile, et qui le plus souvent la fait défaillir.

Dans le spleen mélancolique et la tendance au suicide, l'homme a une volonté malade, puisqu'elle est contraire à l'instinct

de conservation. Une volonté saine tend toujours à l'harmonie des actions vitales; et les mouvemens convulsifs ne nous paraissent si désordonnés que parce qu'ils sont indépendans de la volonté.

Les mœurs et les vertus dérivent des impulsions natives de la volonté de l'homme. Quand cette faculté n'est point atteinte par la corruption ou par la maladie, elle penche toujours vers le bien; mais l'homme se donne quelquefois des directions contraires à son propre bonheur; le but suprême de nos institutions sociales est de faire en quelque sorte l'éducation de la volonté, et d'ennoblir toutes ses tendances; les législateurs ont recours à la crainte pour corriger ses écarts et ses déviations. La nature d'ailleurs a placé dans notre cœur des sentimens qui se tempèrent : nulle volonté n'agit en nous

sans la réflexion nécessaire qui la précède.

Parmi les attributs intellectuels du système sensible, il en est peu qui distinguent autant l'homme des animaux. Car les animaux n'ont que des volontés éphémères ou fugitives; l'homme, au contraire, fait valoir la sienne long-temps après sa mort: il trouve des successeurs qui le continuent, en quelque sorte, dans la vie, qui font prévaloir ses projets, ses entreprises, etc. Les fondations, les testamens, etc., ne sont que des volontés posthumes. L'imagination est confondue quand on songe à ces générations innombrables qui travaillaient jadis à creuser le même lac, à élever la même pyramide.

La volonté fait vivre: il en est de cette faculté comme de la mémoire; son affai-

blissement est un symptôme de caducité. Avec elle disparaît ce que les hommes appellent le *caractère*, attribut non moins essentiel qui constitue la physionomie de l'âme, et qui n'est autre chose que la volonté mise en action et appliquée d'une manière stable à tous les actes moraux de la vie.

C'est donc par la volonté que les hommes se montrent et se dessinent dans l'ordre social; c'est par la volonté qu'on les voit triompher de tous les obstacles, et diriger, en quelque sorte, les événemens des lieux et des siècles. Mais peu d'entre eux ont à leur disposition cet immense levier de la grandeur humaine; peu savent vouloir avec force et persévérance; Dieu seul a une volonté permanente, parce qu'il n'est pas susceptible de vieillir.

ARTICLE VII.

DE L'HABITUDE.

L'HABITUDE est une de ces dispositions naturelles qui tiennent à l'essence des êtres vivans : elle enveloppe tout le système sensible; c'est un sujet vaste et sur lequel on a beaucoup d'aperçus; mais les idées dont ce puissant phénomène est l'objet, n'ont point encore cette liaison qui doit les mettre chacune à sa place; de là résulte une certaine obscurité qui arrête l'esprit, et ne lui permet que des tâtonnemens incertains.

La plupart des actions des hommes ont plus ou moins de tendance à devenir habituelles. Beaucoup d'individus paraissent être des machines montées pour exécuter des mouvemens qui reviennent sans cesse. Il suffit, par exemple, d'avoir goûté le plaisir

du jeu, pour devenir quelquefois un joueur incorrigible ; celui qui s'est livré à l'agitation des affaires, éprouve, lorsqu'il est arrivé au repos, une certaine difficulté d'exister. Les besoins qu'on satisfait aujourd'hui se représentent le lendemain, et viennent, pour ainsi dire, frapper à la porte ; il n'y a que les corps bruts et inorganiques, qui ne se meuvent point par l'influence de l'habitude ; et si les plantes laissent apercevoir quelques traces de cette faculté surprenante, c'est qu'elles ont quelques nuances plus ou moins prononcées de sensibilité.

La force de l'habitude paraît tenir à un artifice que le principe de la vie emploie dans ses opérations ; cet artifice consiste à les enchaîner de manière que l'une amène nécessairement l'autre. Par ce moyen, la

nature abrége son travail ; toutes les fonctions d'une période de temps, d'une journée, par exemple, ne sont, en quelque sorte, qu'une seule fonction; l'impulsion donnée à la première sert à toutes les autres. En un mot, la vie n'est qu'une formule de mouvemens identiques, qu'un seul acte qui se répète.

Ainsi l'habitude nous a donné la première leçon, le premier modèle des méthodes; ce qu'elle fait par rapport aux mouvemens physiques du corps, elle le pratique à l'égard des idées; elle cimente leur association. Les métaphysiciens ont signalé depuis long-temps les habitudes de l'imagination et les habitudes de la mémoire.

C'est donc par le ministère de l'habitude que nos idées s'arrangent, se disposent et

se succèdent avec une harmonie merveilleuse ; il suffit d'en rappeler une pour que toutes celles qui y tiennent se représentent en même temps. Les objets isolés que l'esprit est contraint de rassembler, fatiguent son attention ; il en forme un faisceau, et, par ce moyen, il se délivre d'un embarras.

Si, dans le cercle des actes physiques de la vie, nous pouvons faire entrer de nouveaux mouvemens pour qu'ils y prennent le caractère d'une habitude, il n'est pas moins en notre disposition d'introduire, dans le système de nos idées, celles qui nous plaisent davantage, et de leur donner la liaison la plus conforme à nos vues et à celles de la société dont nous faisons partie ; c'est là le grand objet de l'éducation. Que seraient les règles d'un art, les principes d'une science, sans l'assistance de l'habitude !

Le propre de l'habitude est de donner plus d'aisance aux divers actes de la vie, et d'anéantir l'espèce de résistance que les organes opposent à la volonté ; nos mouvemens de locomotion, nos attitudes, nos gestes, l'accent et le son de notre voix, en sont la suite ou le résultat. On peut même dire que cette admirable faculté imprime à chaque être vivant son caractère et sa physionomie : elle prend l'homme à son berceau, pour lui ouvrir toutes les routes de ses perceptions. L'enfant, jeté dans un océan de lumières, a besoin d'apprendre à démêler les impressions vives qui l'affectent. Les opérations de notre entendement s'appuient aussi sur l'habitude, ce qui rend leurs effets plus persévérans ; car c'est par elle que nos pensées s'attachent aux signes qui les rappellent.

Il suit de là qu'il est manifestement utile

à la conservation de notre être de ne pas brusquer certaines habitudes; quand elles sont aisées à satisfaire, elles rendent la vie plus douce et plus facile; leur principal avantage est d'amoindir tous les frottemens, de diminuer toutes les résistances; elles font que les besoins s'appellent et s'enchaînent sans secousse. Ainsi la nature s'épargne des essais fatigans et inquiets, qui accompagnent toute action insolite; elle n'a point à essuyer le choc et la rudesse des objets nouveaux; elle peut presque se dispenser de prêter son attention aux mouvemens qu'elle exécute; elle n'a qu'à se laisser aller mollement à leur cours paisible. *Il me semble*, disait un disciple d'Épicure, *que, sur le duvet de mes habitudes, je n'ai presque pas besoin de me donner la peine de vivre.*

CONCLUSION.

Après cet examen préliminaire des attributs les plus élevés de la raison, après cette courte exposition des principaux phénomènes intellectuels de notre système sensible, offrons à nos lecteurs le tableau de notre nature passionnée ; quittons le champ des abstractions, pour procéder à la recherche des faits qui se rapportent le plus directement à notre bonheur.

Rappelons à notre esprit, à notre imagination charmée, le jeu secret, les lois instinctives qui animent l'être le plus favorisé des cieux. Tâchons surtout de faire, de cette étude, la science de nos devoirs, la doctrine de nos mœurs. Cette étude ne consiste point à éteindre nos passions, mais à les modérer, à leur imprimer un noble et généreux es-

sor ; tant de faux philosophes cherchent à rabaisser la nature humaine, essayons de leur apprendre ce qu'elle vaut.

Montrer les sentimens moraux sous toutes les formes, en calculer les effets, apprécier leur intensité, les disposer dans un cadre méthodique et régulier n'est pas l'affaire d'un jour : c'est néanmoins ainsi qu'il convient de procéder, quand on envisage la science sous tous ses points de vue. Considéré dans son ensemble, le monde animé n'est qu'une échelle progressive de créatures vivantes, dont la plus raisonnable cherche à approfondir les secrets renfermés dans ce vaste univers ; mais il y a un ordre digne d'admiration dans les phénomènes sur lesquels l'esprit de l'homme peut exercer son activité.

La nature nous crée et nous conserve ;

elle nous perfectionne dans nos facultés ; elle nous fait sympathiser avec nos semblables ; elle nous perpétue dans notre espèce ; voilà la série des lois qu'il faut approfondir et développer ; voilà les bienfaits qu'il faut signaler et décrire. Toutes les règles de la moralité se rapportent manifestement à ces quatre principes d'action, à ces quatre penchans primitifs qui nous dirigent vers notre destination ultérieure.

On s'évertue depuis long-temps à créer des systèmes ; mais de quoi servent ces artifices humains pour nous rendre un compte exact de tant de merveilles ? hélas ! c'est plutôt dans son cœur que l'homme doit chercher ses doctrines ; comment se conduire autrement au milieu de tant de mystères impénétrables !

J'ose donc présenter cette faible esquisse

de la science de l'homme, dégagée de tous les vains raisonnemens et de toutes les subtilités scolastiques : je m'efforce de la tracer avec la simplicité qui lui appartient. Nous exécutons tant de choses pour notre corps, selon la remarque d'Épictète; nous mettons en œuvre tant de remèdes pour rendre l'harmonie à la santé, et nous négligeons ces beautés intérieures de l'âme qui donnent tant d'éclat à notre supériorité intellectuelle.

Nous procédons à des inventions pour abréger les distances, pour mieux parcourir la terre, pour mieux traverser les mers; nous sommes sans cesse occupés à rehausser nos monumens, à changer la face de nos villes; nous marquons le nombre de nos jours par des découvertes, pour rassasier nos besoins physiques, souvent pour satisfaire une vaine

curiosité; et nous ne faisons rien soit pour ajouter au nombre de nos vertus, soit pour nous affermir dans ces principes invariables qui sont le guide de la conduite publique et privée.

Les vérités morales de la philosophie sont, toutefois, les plus importantes dont les hommes puissent orner notre esprit; ils doivent s'en nourrir à l'entrée de leur vie; car, comme l'a dit un de nos écrivains les plus éloquens: « C'est quand on est jeune, qu'il faut pratiquer la sagesse, pour la pratiquer quand on est vieux. »

PHYSIOLOGIE

DES PASSIONS.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR LES SENTIMENS MORAUX.

ÉTUDIER les sentimens moraux, c'est étudier l'homme dans les plus précieux et les plus nobles attributs de son être. Quelle science est plus digne de l'esprit humain ! Mais n'est-ce pas aux médecins qu'il appartient spécialement de s'y livrer ? On ne saurait croire combien la connaissance approfondie de nos infirmités physiques peut leur ouvrir de routes vers la véritable théorie des passions. Descartes n'avait médité qu'imparfaitement sur l'organisation du corps vivant. Il possédait à peine les données physiologiques qu'on avait acquises de son temps. De là vient, sans doute, que la plupart de ses explications sont généralement considérées comme défectueuses et insuffisantes. Ce grand homme disait toutefois que la science de la médecine pouvait seule trou-

ver la solution d'une multitude de problèmes qui rentrent essentiellement dans la doctrine des sentimens moraux.

Malgré l'attrait infini de ces recherches, peu de personnes y portent en général leur attention. L'homme ici-bas évite de s'observer. Craindrait-il donc de se connaître? Il est triste néanmoins d'arriver à la mort sans percer les ténèbres de notre ignorance, sans pénétrer les merveilles de notre esprit, sans plonger nos regards dans le fond de notre âme, sans remonter jusqu'à la source primitive de nos sensations et de nos idées, sans expliquer le secret de nos propres émotions, sans avoir appliqué nos facultés à cette immense étude de la nature intellectuelle, à laquelle se rattachent les plus hautes méditations de la philosophie spéculative; sans avoir soulevé quelques uns des voiles qui couvrent encore la grande énigme de l'existence. Socrate avait raison de regarder cette science comme la plus digne d'occuper notre entendement, et de repousser, comme futiles, toutes les notions qui n'avaient point un si noble objet. Il est vrai que trop d'obstacles s'opposent à celui qui s'engage dans ce dédale inextricable. L'homme n'est qu'un instant sur cette terre. Il y a tant de mystères à découvrir! et le temps de la raison est si court!

Les ouvrages qu'on a publiés jusqu'à nos jours sur la théorie de notre nature morale sont entachés de beaucoup d'erreurs. Les plus hautes doctrines de la philosophie ont été avilies par des hypothèses mensongères. On a voulu tout soumettre à des explications mécaniques. On a constamment méconnu le foyer unique d'où partent toutes les émanations de l'âme sensible. On a ignoré la source de ces facultés divines dont l'action harmonieuse excite tant notre surprise. On a vainement cherché le principe ordonnateur qui crée et développe toutes nos affections, qui fait subir à la pensée des transformations innombrables, qui est le premier moteur des instrumens de la vitalité. C'est pourtant dans l'étude de ce principe que les véritables observateurs doivent démêler les lois naturelles qui forment la base de la physiologie morale. La bienveillance, l'amitié, l'amour, toutes les passions en dérivent et se modifient à l'infini, selon mille circonstances plus ou moins attrayantes pour la méditation.

Je n'ai pas, du reste, le projet de réfuter ici les assertions de ceux qui ont écrit avant moi sur des matières aussi délicates. C'est néanmoins un grand écart de leur imagination d'avoir voulu se rendre compte de la perfectibilité de l'intelligence

chez l'homme, et des opérations de l'instinct chez les animaux, par la forme, la configuration et la disposition physique de certaines parties du corps vivant. Qui ne sait que cette disposition n'a d'autre rapport avec les phénomènes que l'on observe, qu'une aptitude plus ou moins prononcée pour exécuter certains mouvemens propres à l'économie animale ! Mais que peuvent être ces actes sans l'entendement qui les réfléchit, et sans la volonté qui les dirige? Donnez au bœuf la trompe de l'éléphant; agrandirez-vous son intelligence, sans lui avoir préalablement communiqué des facultés autres que celles dont la nature l'a pourvu ? Quand nous assistons à un concert, ces sons merveilleux qui nous ravissent, et qui semblent partir des instrumens, ont ailleurs leur principe ; ils sont le résultat d'un talent intrinsèque dont la cause nous est inconnue, mais qui ne se lie en aucune manière à l'organisation grossière que nos yeux nous font apercevoir; ceci s'applique à tous les arts. Je connais un de nos plus célèbres dessinateurs, muni en apparence des mains les plus grossières et le plus mal conformées; cet inconvénient, dont tout le monde s'étonne, ne l'empêche point de peindre les fleurs avec un talent admirable, et de reproduire dans toute sa vérité ce qu'il y a de plus gracieux dans l'univers.

Quand on lit le *Traité des Passions*, de Descartes, qui veut soumettre à ses calculs les plus fines et les plus subtiles opérations de notre entendement, on ne peut s'empêcher de déplorer la faiblesse de l'esprit humain. Expliquer de telles opérations par les principes ordinaires de la mécanique, n'est-ce pas un jeu par lequel on cherche uniquement à faire parade de son imagination? Le moyen, par exemple, de faire croire que la fuite d'un lièvre, la rapidité de sa course, ses momens de repos pendant lesquels il écoute et s'enquiert de tout ce qui se passe autour de lui, sont un effet semblable à l'explosion d'une étincelle de feu dans la poudre à canon! L'exercice de la force semble, à la vérité, exiger peu de combinaisons; mais les ruses par lesquelles les animaux y suppléent en demandent beaucoup. Tout être qui a des sens arrange et dispose ses idées; les sens seraient inutiles s'ils devaient agir aveuglément et d'après une impulsion purement physique. Le monde serait sans expression et sans vie aux yeux du philosophe qui voudrait l'envisager comme l'unique résultat d'une cause matérielle; il perdrait dès lors son intérêt et son plus grand charme: l'attraction, par laquelle on explique tout de nos jours, a, pour ainsi dire, tué la nature: elle semble avoir opéré sur les esprits l'effet qu'elle a produit sur l'univers. Si tout dépendait

de cette cause, tout serait réduit à un repos stérile et froid.

Les détracteurs des causes finales, pour prouver que les actions des animaux sont absolument fondées sur le mécanisme, objectent l'exemple de certaines poules qui couvent des œufs de craie; mais voilà, ce me semble, un bien faible argument: il est un temps, à la vérité, où les poules sont déterminées à couver par une impulsion impérieuse qui devient une espèce de délire; est-il surprenant qu'à cette époque, ces êtres faibles prennent le change sur l'objet spécial de leur passion? Si l'instinct s'égare quelquefois dans les animaux, la passion qui manque d'aliment dans l'espèce humaine ne cherche-t-elle pas souvent à s'abuser? ne la voit-on pas s'attacher à des fantômes? S'il était permis de lever le voile qui couvre ses honteuses bizarreries et les tentatives monstrueuses de l'impuissance jointe au besoin, on verrait qu'on ne peut tirer aucun indice des méprises qu'on vient d'alléguer.

Il y aurait bien d'autres systèmes à réfuter. Le champ des conjectures est si vaste, que chacun semble vouloir y déposer le tribut de ses rêveries et de ses erreurs. Ceux qui dédaignent les théories mécaniques ont été chercher la source de nos plus

doux sentimens, de nos plus belles actions, dans celle de nos affections qui intéresse le moins nos semblables, dans l'amour-propre enfin. Mais, sans rappeler ici tous les argumens qui combattent une assertion si peu digne de la nature humaine, il me semble qu'on pourrait considérer les effets moraux des phénomènes qui se passent dans le corps vivant sous un point de vue plus noble et plus digne de nos destinées ultérieures.

Sachons nous abstenir de détails superflus, et posons sur des bases plus solides la théorie scientifique des faits intéressans dont nous voulons traiter dans cet ouvrage. Pour peu qu'on considère l'homme moral dans son ensemble, pour peu qu'on approfondisse l'action universelle de son économie, on s'aperçoit qu'il existe dans tout être vivant quatre penchans innés qu'on peut envisager comme les lois primordiales de l'économie animale. Dans les diverses situations de la vie, tout ce que nous éprouvons, tout ce que nous pensons, tout ce que nous exécutons se rapporte à ces quatre impulsions primitives, d'où s'échappent, comme de leur source naturelle, tous les phénomènes du système sensible.

Le premier de ces penchans intérieurs, et pour ainsi dire irrésistible, est celui par lequel l'animal

réagit contre les causes de destruction et résiste aux périls qui le menacent. C'est une puissance toujours active, à l'aide de laquelle l'être vivant s'approprie et s'applique toutes les substances nécessaires au maintien et à la durée de son existence; on peut la nommer *instinct de conservation*. Il y a même cette remarque à faire, relativement à cette puissance importante, c'est que les besoins par lesquels les animaux lui obéissent sont en quelque sorte coactifs. La nature leur interdit tout désir artificiel qui compromettrait les fonctions inhérentes à leur organisation. Par l'effet de la plus impérieuse nécessité, le tigre s'abreuve de sang; la chèvre broute l'herbe qui croît sur le flanc de nos montagnes; l'oiseau cueille le grain tel que la nature le produit : l'homme seul perfectionne, améliore à l'infini les alimens qui servent à sa nutrition. Sa volonté le guide pour donner plus d'étendue à l'usage qu'il en fait; il accepte ou refuse les biens dont la Providence le gratifie ; il ajoute à ses dons ou les modifie à son gré par une industrie savante et féconde. Les végétaux ne jouissant pas de la faculté locomotrice, les sucs nourriciers se rendent directement vers eux. Le ruisseau serpente et vient arroser la fleur qui ne peut se mouvoir. On dirait que moins un être est parfait, plus la nature fait de frais pour le conserver.

On remarque un deuxième penchant par le secours duquel l'être vivant agrandit, fortifie ses facultés natives, et perfectionne en quelque sorte l'ouvrage de la nature : c'est l'*instinct d'imitation*, dont nul individu ne saurait s'affranchir. Il faut même dire que cette loi est un des plus solides fondemens de la vie sociale. Nos idées, nos sentimens, nos mœurs, nos devoirs, tous les actes de notre organisation s'effectuent par un enseignement réciproque et successif, qui imprime constamment à chaque homme, à chaque peuple, son caractère et sa physionomie. De là vient que tant d'individus se traînent dans le sentier de la routine, et sont pour la plupart enchaînés par des habitudes nationales. Nous développerons plus amplement la théorie de cette faculté imitative, qui offre les détails les plus intéressans.

Il est un troisième penchant qui nous détermine à rechercher nos semblables, à correspondre avec eux par une mutuelle sympathie, à communiquer avec leurs pensées par la parole, par des cris et autres signes toujours entendus; à mettre, pour ainsi dire, en commun nos actions, nos efforts, nos peines et nos jouissances : c'est celui que nous désignerons sous le titre d'*instinct de relation*. Il est commun aux animaux qui se rassemblent, qui

marchent et vivent en troupes, qui voyagent en caravanes. C'est par l'instinct de la sociabilité que s'établit et se conserve l'harmonie de cet univers. Nous lui devons nos plaisirs les plus doux et les plus naturels; c'est le premier besoin de nos âmes: il faut être malade ou dépravé pour y être insensible. Le misanthrope lui-même ne manque jamais de faire parade de son caractère noble et franc, de ses inclinations loyales et désintéressées; ce qui prouve qu'il tient encore aux rapports dont il est l'objet.

Enfin quel être vivant peut se dérober à l'impulsion énergique de l'*instinct de reproduction*, qui a donné naissance à la plus noble, à la plus généreuse des passions humaines? C'est la force que la nature a le plus multipliée et le plus diversifiée; car c'est par elle que tout se renouvelle et se perpétue. Cette force est inépuisable; elle est dans le monde que nous voyons et dans celui qui se dérobe à nos regards: aucune ne se montre avec plus d'attrait. L'univers est, pour ainsi dire, enchanté de sa présence; elle est tantôt prodigue, tantôt avare des feux qu'elle répand; elle se montre à la fois continue, périodique, lente comme les siècles, ou rapide comme les éclairs; rien n'égale sa mobilité et sa persévérance.

Exposons avec méthode les faits qui entrent naturellement et sans effort dans le cadre que je me suis tracé : la matière est féconde, et les métaphysiciens de nos jours ne tiennent, ce me semble, que des lambeaux de cette physiologie morale qui offre à l'esprit humain des difficultés insurmontables. Il n'est pas donné à l'homme de pénétrer dans la nature intime des choses ; trouver et calculer les effets est l'unique but qu'il lui soit permis d'atteindre. On peut même dire que les organes de ses sens, dont il use pour y parvenir, ne sont bons qu'entre des limites au-delà desquelles ils perdent leur certitude et n'offrent plus que des objets illusoires.

C'est ainsi, par exemple, que la science dont les astronomes sont si fiers ne se réduit souvent qu'à de simples calculs sur le temps et sur l'espace : ils peuvent prédire le retour d'une comète ; mais ils ne sauraient fournir aucune notion précise sur une température prochaine qui doit exercer la plus grande influence sur nos récoltes et sur nos moissons : ils n'ignorent pas le nombre de minutes que la lumière met pour arriver du soleil à nous ; mais ils sont embarrassés pour expliquer comment s'élève le brin d'herbe que la chaleur fait éclore. Les mêmes lacunes se trouvent dans les doctrines émises sur la théorie des

sentimens moraux. Si, dans un ordre de méditations aussi élevé, il est des faits susceptibles d'une démonstration rigoureuse, il en est d'autres dont il faut uniquement chercher les preuves dans cette inspiration universelle qui est partout l'apanage des êtres sensibles. Les plus intéressans à recueillir sont ceux qui nous rendent meilleurs et plus heureux.

SECTION PREMIÈRE.

DE L'INSTINCT DE CONSERVATION,

CONSIDÉRÉ COMME LOI PRIMORDIALE DU SYSTÈME SENSIBLE.

L'INSTINCT de conservation est inné dans tous les animaux. Tous les corps animés luttent avec plus ou moins de puissance contre la mort : sans l'instinct de sa conservation, l'homme ne serait qu'une statue de chair en butte au choc des divers élémens. Son cerveau, ses nerfs, ses muscles, ses viscères, sont par conséquent doués d'une force particulière pour le maintien de son existence. Si la maladie nous surprend, l'instinct nous suggère de nous guérir; si quelque péril nous menace, l'instinct nous porte à nous en préserver. Nous partageons cette faculté précieuse avec tous les êtres qui jouissent comme nous du bienfait de la vie. Quand la pluie tombe par torrens, quand la foudre éclate dans les nues, l'oiseau se cache sous le feuillage ou dans le trou d'un arbre. Ajoutons que les animaux arrivent ordinairement sans trouble et sans accident au terme de leur

conservation. Il n'y a que l'homme qui compromette à chaque instant la sienne : il est le seul qui se donne volontairement la mort, et qui s'expose à tous les hasards.

Il est vrai que cette faculté de conservation a ses limites. La durée de notre existence est renfermée dans un certain cercle d'années au-delà duquel on ne passe jamais. Non seulement il n'est donné à personne de franchir le terme assigné pour la durée de la vie humaine, mais encore la puissance conservatrice de la nature ne nous conduit pas toujours au bout de la carrière. Les uns succombent en y entrant ; les autres sont arrêtés au milieu de leur course : certains d'entre eux, après avoir donné le jour à leurs semblables, s'éclipsent pour céder leur place ; d'autres disparaissent avant d'avoir pu payer leur tribut à l'instinct général de la reproduction ; et quoiqu'il n'y ait qu'un petit nombre d'hommes qui arrivent à leur destination, la nature a tellement combiné le nombre des morts et des vivans, que son but se trouve toujours rempli. Quelle que soit la quantité relative des individus, l'espèce se soutient toujours.

Tous les animaux sont conformés de la manière la plus convenable pour leur conservation

et leur durée. L'organisation particulière de l'unau et de l'aï les a fait regarder par Buffon comme des êtres disgraciés, que la nature a dévoués à l'infortune, et comme placés par elle dans les rangs inférieurs de la création ; mais certainement ces animaux ne sont pas aussi misérables qu'ils le paraissent. Le malheur provient de la disproportion entre nos désirs et nos moyens. Les jouissances qui sont réservées à ces êtres sont sans doute assorties à leur sensibilité. L'impétuosité et la pétulance ne sont pas d'ailleurs la disposition la plus favorable au bonheur : les hommes qui s'agitent beaucoup ne sont pas les plus heureux. Buffon même avoue que ces animaux sont forts et vivaces, qu'ils supportent long-temps les privations, qu'ils engraissent par le repos, qu'ils sont presque impassibles sous le scalpel, et que par là ils se rapprochent beaucoup des vers et autres reptiles, qui n'ont pas un centre de sentiment unique et bien distinct.

Dès les premiers jours de son existence, l'homme n'est mu et gouverné que par ses appétits corporels, que par les besoins toujours renaissans d'une organisation qui se développe ; il fait, en quelque sorte, l'apprentissage de la vie : les soins maternels l'environnent ; ses cris, ses larmes appellent le sein qui doit le nourrir : toutes ses détermina-

tions, tous ses mouvemens se dirigent vers l'aliment réparateur qui doit agrandir et fortifier les instrumens matériels de ses fonctions. Son instinct conservateur s'est absolument concentré dans l'intérieur des voies digestives. Ainsi s'ouvre le cercle des phénomènes qu'il est destiné à parcourir.

Le spectacle de cette personnalité n'a rien qui blesse les regards de l'observateur, tant que la faiblesse innocente conserve des droits à l'intérêt protecteur de la force et de la puissance. Mais, à mesure que les lois de l'accroissement s'accomplissent, l'homme épanche déjà sur ses semblables une portion du feu céleste dont la nature le forma. Les facultés affectives se développent bientôt dans cet organe qui, plus tard, doit être le trône de l'intelligence et de la raison. L'enfant tourne ses bras caressans vers les auteurs de sa vie : le sourire de ses lèvres annonce l'éveil de sa reconnaissance; son cœur palpite de tendresse et d'amour. L'instinct de sa conservation va puiser une force nouvelle dans ses rapports moraux avec tous les êtres dont il est entouré.

Jusqu'ici néanmoins on n'a pu voir dans les changemens que nous venons d'exposer que le tableau d'une sorte de végétation physique et morale. L'homme se *spiritualise*, pour ainsi dire, à

mesure que son intelligence se déploie. Le cours du sang s'accélère; des feux inconnus parcourent tous ses organes; sa physionomie rayonne de toutes les flammes de l'espérance; son âme s'exhale sur tous les objets qui sont hors de lui; la personnalité disparaît : mais la bienveillance, l'amitié, la piété filiale, etc., lui font sentir doublement les charmes attachés à son existence. Que de motifs d'aimer la vie, quand le bonheur nous fixe à la terre par des liens si doux et si nombreux!

Parmi les passions qui signalent cette période orageuse de notre jeunesse, il en est une surtout qui semble fermer toute avenue aux sentimens égoïstes; je veux parler de l'amour, qui est la félicité première des êtres sensibles. Cette faculté, qui dans l'état sauvage ne procure que des émotions rapides et, pour ainsi dire, instantanées, est susceptible d'une plus longue durée dans l'ordre social, parce qu'elle s'y fortifie toujours par une multitude d'obstacles. Il est digne d'observation que ceux qui sont profondément affectés par cette fièvre incompréhensible, ne parlent que d'affronter la mort au sein même des extases délicieuses où ils se trouvent pour la plupart plongés. Cette exagération dans le langage, ces expressions délirantes tiennent sans doute à l'égarement du cerveau qui transporte sur un autre être tous les inté-

rêts de sa conservation, ou à la préférence que l'on donne constamment à la vie morale sur la vie physique.

L'âge mûr n'est pas moins favorable à l'instinct de conservation. Le bandeau des illusions est déjà tombé; mais l'homme jouit, avec une sécurité salutaire, de tous les fruits de l'expérience et de la sagesse. D'après mille faits qu'on pourrait alléguer, l'exercice habituel des facultés intellectuelles est singulièrement utile pour la durée physique de nos organes; c'est, par exemple, une remarque constante des médecins observateurs, qu'on rencontre beaucoup de vieillards parmi les savans et les gens de lettres. Les registres de nos académies confirment cette assertion. Nous voyons aussi journellement que les personnes qui n'ont subi aucune culture morale, et dont l'existence a été, pour ainsi dire, toute matérielle, sont plus exposées que d'autres à l'action des intempéries atmosphériques et à toutes les chances de la mortalité. L'homme doit apprendre à combiner ses idées, comme il apprend à mouvoir ses membres. Que penser d'un individu né avec des pieds et des bras vigoureux dont il ne voudrait faire aucun usage? Si, pour acquérir de la force, les ressorts physiques de notre organisme ont besoin de ne pas rester dans l'inaction, comment ne pas croire

que le jeu bien ordonné des fonctions mentales peut contribuer à la longévité ?

Qu'on ne pense pas, du reste, que l'instinct de conservation abandonne l'homme alors même qu'il touche à son déclin : il est un principe réacteur qui protége encore la nature particulière contre les efforts de la nature universelle, selon la remarque d'Hippocrate; c'est spécialement à cette triste époque de notre vie que la personnalité se remontre avec tout le cortége des passions privées. L'amour-propre, l'égoïsme, l'avarice, etc., viennent, s'il est permis de le dire, au secours de notre faiblesse. Toutefois, heureux les vieillards privilégiés qui, exempts de pareils vices, conservent jusqu'à leur dernier jour cette dignité naturelle qui assigne à l'espèce humaine un rang si élevé dans l'échelle des êtres! Heureux ceux qui se maintiennent avec toutes les qualités de l'âge mûr, et dont les facultés morales ont su braver la décrépitude! ils deviennent précieux à la génération qui arrive, et qui met journellement à profit les résultats féconds de leur expérience. On voudrait toujours les retenir dans la vie.

Dans tous les âges, l'instinct de conservation est donc le plus fort des sentimens qui agitent l'existence de l'homme, et ce sentiment prédo-

mine constamment sur tous les autres. Il a sans doute dicté ces formules de politesse qu'on voit dériver de nos rapports sociaux, et qui ont presque toujours la santé pour objet. L'empressement avec lequel les divers individus qui se rencontrent dans le monde s'interrogent sur l'état plus ou moins régulier de leurs fonctions physiques, les vœux que s'expriment mutuellement les hommes civilisés dans leurs relations journalières, dans leurs correspondances épistolaires, prouvent jusqu'à l'évidence que la conservation est le plus vif et le plus constant désir de notre âme.

Les plus grands malheurs, les plus vives souffrances, ne portent qu'une faible atteinte à l'instinct fondamental et primitif dont il s'agit. J'ai toujours fréquenté les hôpitaux et les différens refuges de l'indigence. J'y ai vu des milliers d'hommes abreuvés d'amertume. Quelque accablante que fût leur destinée, aucun d'eux n'eût voulu s'y soustraire par le sacrifice de ses jours. Je me souviens d'un infortuné qui était privé de l'usage de tous ses sens ; on lui comptait plusieurs infirmités dont une seule eût suffi pour le dégoûter de l'existence, cependant il n'en implorait pas moins sa conservation ; il était encore agité de toutes les espérances qui font battre le cœur des mortels. « Je supporte avec résignation, me disait-il, les

douleurs que le ciel m'envoie. Je puis me passer d'être heureux; mais je ne puis me passer de vivre.» Pendant les désastres révolutionnaires qui ont si long-temps tourmenté la France, une dame tomba tout à coup du plus haut degré de prospérité dans un état d'extrême pauvreté et de souffrance; elle devint impotente, aveugle, et pour comble de misère, par l'effet d'une maladie qui avait été longue autant que funeste, elle éprouvait continuellement l'horrible sensation d'un charbon brûlant qu'on aurait promené dans ses entrailles. J'emprunte les propres expressions de cette victime de la fortune, qui, malgré ses angoisses, formait encore des entreprises; elle voulait encore rester parmi les siens. Les peines sans nombre qui traversent la vie ne sont donc pas un motif pour l'abandonner. Les malheureux qui invoquent la mort sont dans un état de subversion mentale, ou du moins ne sont pas sincères. Si elle se montrait avec ses voiles sombres, aussitôt que leur voix l'appelle, tous lui diraient comme le pauvre bûcheron de la fable : *Je n'ai imploré ton assistance que pour que tu m'aides à ressaisir mon fardeau.*

L'homme a beau avoir vieilli long-temps, il ne se lasse point du banquet de la vie. Quand même un siècle aurait passé sur sa tête, quelles raisons

n'alléguerait-il pas si on venait lui proposer d'en sortir ! je suppose toutefois qu'il eût été constamment heureux, et que, par une de ces exceptions rares dans l'ordre social, mais dont on peut trouver des exemples, la vieillesse n'eût point opéré progressivement en lui le dépérissement de l'organe qui préside aux facultés intellectuelles et affectives : « O Providence ! s'écrierait-il, ne brisez pas les liens d'une existence dont je n'ai point assez goûté toutes les enivrantes délices. Je ne sais point encore pourquoi et comment je respire. Attendez; laissez-moi apprécier davantage toute l'étendue des biens dont vous m'avez comblé. Ces murs que j'ai bâtis, ces arbres que j'ai plantés, ces champs que j'ai ensemencés, ces sillons que j'ai creusés, ne m'ont pas payé de mes sueurs. Laissez-moi me réchauffer encore aux rayons de votre soleil. Laissez-moi surtout répondre à la douce voix qui m'appelle. Je ne saurais me séparer si tôt de la compagne que je me suis donnée. Je voudrais jouir du spectacle de ces générations successives dont je suis la première source. Ne glacez pas ce cœur que vous avez embrasé des feux d'une si vive tendresse. Le vent de la destruction ne doit souffler que pour les êtres insensibles. Je suis encore digne de vivre, puisque je suis capable d'aimer ! »

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉGOÏSME.

Voulez-vous savoir ce que c'est que l'égoïsme? contemplez une armée en déroute, battue à la fois par la puissance des armes et par la rigueur de la saison : ce n'est plus cette réunion d'individus aussi courageux que dévoués, impatiens de triompher, qu'un élan sublime conduit au but le plus glorieux; ce n'est plus ce faisceau de volontés qui s'assujettissent au même plan, qui obéissent au même signal; c'est un amas confus d'hommes qui sont retombés dans leur personnalité, qui se replient sur eux-mêmes, qui ne connaissent plus ni compagnons ni chefs, qui s'abandonnent réciproquement, qui rejettent toute discipline, qui se livrent sans retenue au pillage et à tous les désordres de l'insubordination. Chaque soldat se croit seul, ou, pour mieux dire, s'isole de ses frères d'armes, pour n'obéir qu'à l'impulsion de sa cupidité. Rien n'est sacré pour lui toutes les fois qu'il s'agit d'étancher sa soif ou de satisfaire une faim désespérée.

Rapprochez de ce tableau celui d'un naufrage au milieu des flots soulevés par une épouvantable tempête. Figurez-vous un vaisseau qui est depuis plusieurs jours le jouet des orages, et qui va se briser contre un rocher. Les vastes mers retentissent des cris superflus de tout l'équipage. Que peuvent quelques frêles planches contre tant d'abîmes entr'ouverts? C'est alors que les dégradations du cœur humain offrent le spectacle le plus effrayant et le plus hideux. La famine se déclare; on n'entend plus la voix du capitaine; des hommes si près de la mort osent même se tourner contre leur chef et l'accuser du malheur commun : la rage et le désespoir les aveuglent; les passagers se battent, on se dispute un fruit, un reste de pain, etc. Un seul sentiment anime la troupe : celui de se conserver et de survivre pendant quelques instans à ses compagnons d'infortune. Le *moi*, l'horrible *moi* est prononcé par toutes les bouches. L'égoïsme se montre jusque dans les caresses que l'on prodigue à des marins étrangers qui viennent apporter des secours.

Préférez-vous observer l'égoïste tel qu'il se présente au sein de nos villes et dans les situations ordinaires de la vie? soyez le témoin d'un de ces splendides festins auxquels assiste son incommode personne; c'est là surtout qu'il mani-

feste dans toute son étendue le désir exagéré de sa propre conservation. Il s'est arrogé la meilleure place ; il s'attribue déjà les meilleurs mets ; il ne respecte aucun usage ; il viole à chaque instant les règles de la bienséance ; il opprime ses voisins par l'inconvenance de ses manières, par l'omission complète des devoirs qu'impose l'étiquette, par l'indiscrétion de ses demandes, par le despotisme de sa conversation ; en quelques minutes sa gloutonnerie a fait disparaître ce qu'il y a de plus recherché et de plus exquis. Le repas est-il fini, il se retire à l'écart ; il craint que les discours des autres convives ne viennent troubler ou même suspendre le cours paisible de sa digestion.

L'égoïsme n'est pas seulement le vice habituel des célibataires et de tous ceux qui résistent à l'instinct des relations sociales, il est encore celui des vieillards, des malades et des valétudinaires. Voyez cet ennuyeux mortel qui est depuis si longtemps travaillé par tous les symptômes de l'hypocondrie. L'amour excessif de la vie a conduit ses pas aux eaux minérales ; c'est le type parfait de l'égoïsme. A peine est-il logé, qu'il emploie seul tous les serviteurs de l'hôtellerie ; sa voix prédomine sur celle de tous les arrivans ; il poursuit les médecins ; il les fatigue par des détails inutiles et fastidieux ; il ne les entretient que de ses

chaleurs d'entrailles, de ses laborieuses digestions, etc. Si on lui raconte les maux d'autrui, il se montre distrait et rêveur; il ne connaît ni la bienveillance, ni la commisération, ni les regrets. Pour lui, il n'y a absolument qu'un seul fléau dans le monde : c'est la maladie dont il est atteint.

Les physiologistes remarquent que le sentiment de l'égoïsme tient le plus souvent à la faiblesse ou à l'imperfection de notre organisation physique. Si l'on pouvait à volonté supprimer successivement un ou deux sens à un individu, et diminuer ainsi ses facultés de relation, on augmenterait sa personnalité. On a recueilli à ce sujet des observations curieuses à l'institution des Sourds-Muets et à celle des Aveugles-nés. Avec quelle avidité la plupart d'entre eux se partageaient les dépouilles de ceux de leurs camarades d'école qui succombaient à quelque maladie! De là vient que, dans ces derniers temps, le célèbre abbé Sicard avait interdit ces sortes de distributions. Il disait qu'elles étaient trop affligeantes pour l'âme, et qu'elles mettaient trop à nu la prédominance des intérêts privés. Les idiots, les crétins, et divers aliénés vivent également dans une indépendance complète de tout ce qui les environne; ils végètent dans un égoïsme continuel.

Le mot dont on se sert pour désigner le sentiment privé dont il est question dans ce chapitre, est un des plus heureux de notre langue; il est très propre à exprimer ce mouvement intérieur de l'âme par lequel l'homme dirige toutes ses affections vers lui-même et renonce au bien qu'il devrait ou pourrait faire à ses semblables. L'égoïsme est à la tête de nos passions personnelles. C'est une maladie malheureusement trop commune, qui compromet souvent les intérêts de l'ordre social, et qui s'est manifestée sous plusieurs formes à toutes les époques de la civilisation.

Quoique le sentiment de l'égoïsme fasse partie de la nature humaine, il devient néanmoins un vice odieux, s'il n'est pas contenu dans de justes bornes. L'homme qui méconnaît ses rapports sociaux est toujours coupable envers ses semblables. Aussi est-il convenu qu'il faut cacher avec soin ce premier mobile de notre durée et de notre conservation. C'est une imperfection honteuse qu'on n'avoue pas plus que l'avarice.

L'égoïste est donc un être essentiellement antisocial; c'est un esclave qui tourne sans cesse autour de sa propre organisation, et qui ne reconnaît d'autre loi que celle que ses besoins lui imposent;

il est, en quelque sorte, dans la servitude de ses appétits les plus grossiers; il ne voit devant lui que le présent, et passe sa vie entière à arranger son bien-être matériel; il ne tente pas le moindre effort pour dépasser le cercle des intérêts qui l'agitent. Ce n'est que sur les jouissances du moment qu'il fait travailler sa pensée; il se regarde comme la première et la plus importante partie de la création; il préfère à tout son insupportable individualité; il s'approprie tout ce qui le touche.

Qui croirait que l'égoïsme peut s'amalgamer même avec les passions les plus généreuses par leur nature? L'homme qui en est empreint porte sa personnalité jusque dans le sentiment de l'amour. Veut-il obtenir la main d'une jeune femme accomplie et dont la fortune brillante pourrait agrandir son patrimoine, séduit par ses charmes, mais surtout alléché par ses richesses, peu lui importe d'en être aimé, pourvu qu'on l'immole à ses désirs; il ne veut rien faire partager à sa future compagne, il n'aspire qu'à s'en rendre maître; sa dot et son obéissance lui suffisent; il restera seul encore dans la plus intime des relations.

Il est des cas où l'égoïsme gagne et corrompt les hommes en masse; tel est celui qui caractérise la décadence des sociétés; c'est cet égoïsme qui

a fait imaginer à quelques penseurs que l'intérêt personnel était l'unique mobile des actions humaines. Les lettres d'Atticus à Cicéron peuvent nous donner une idée du changement qui s'était opéré dans la manière de sentir des Romains. Au doux attachement pour la patrie avait succédé une insouciance pour la chose publique, fomentée par les principes d'Épicure, principes qui ne justifiaient que trop la mauvaise opinion que Caton avait de la philosophie des Grecs.

On a du reste très diversement parlé de cette secte fameuse qui s'était propagée jadis dans toute la Grèce, et qui avait érigé en système le sentiment de l'égoïsme. Ces prétendus sages voulaient qu'on n'imprimât à l'âme que des mouvemens doux. Ils excluaient toute sensation violente; ils balançaient le système humain dans un vague agréable; et c'est à ce charme, qu'on ne sait définir, qu'ils donnaient le nom de *volupté*. On pouvait les comparer à ces papillons vifs et brillans qui vont prendre le suc de toutes les fleurs. C'étaient des cosmopolites joyeux qui ne connaissaient pas même les regrets que donne la perte de la patrie; ils ne prenaient de l'amitié que les douceurs, s'inquiétant peu de ses vicissitudes; ils ne s'attachaient qu'aux hommes qui contribuaient à leurs jouis-

sances ; ils commerçaient en quelque sorte avec eux d'égards, de prévenances, de services, etc. ; ils recherchaient les femmes sans concevoir aucune inquiétude pour elles, et uniquement pour le plaisir qu'elles donnent ; ils n'étaient en aucune manière sensibles aux pertes du cœur et à celles de la fortune. Un plaisir les quittait, ils couraient à un autre ; ils fuyaient tous les lieux où ils auraient pu rencontrer quelque sujet de douleur, ils étaient étrangers à la haine, à l'envie, à l'ambition, passions trop pénibles pour l'existence ; ils ne voulaient rien de ce qui porte le trouble et le tumulte dans le fond de l'âme. On assure qu'ils étaient d'une telle indulgence pour les offenses dont ils étaient quelquefois l'objet, qu'elles effleuraient à peine leur épiderme. Leur insouciance les rendait invulnérables contre les peines et les contrariétés de la vie. Enfin le grand secret de ces philosophes était de rendre leur bonheur indépendant de celui d'autrui. Toute leur félicité était intérieure et concentrée en eux-mêmes ; ils avaient raffiné leur doctrine jusqu'à modérer leurs jouissances pour les mieux sentir. Ils aimaient pourtant le luxe, les mets, la bonne chère ; ils se paraient avec recherche, portaient des robes de pourpre ; c'étaient des égoïstes mitigés dont on retrouve encore des modèles parmi nous.

Au surplus, de quelque charme qu'on l'embellisse, le sentiment exclusif que l'homme manifeste pour lui-même est odieux à considérer. On supporte avec peine celui qui met constamment ses appétits les plus vulgaires à la place des plus doux sentimens. Sous ce point de vue, il est en désaccord avec ses semblables ; il végète sans affection et sans rapports; il s'est détaché de la chaîne qui unit tous les membres du corps social : ses contemporains le repoussent comme un mauvais convive de la vie ; sa mort n'excite pas le moindre regret : le monde se débarrasse avec joie de l'homme inutile qui n'a voulu faire partager à personne ni ses jouissances ni son bonheur.

CHAPITRE II.

DE L'AVARICE.

On n'aime point à écrire sur un semblable sujet. Après l'égoïsme, l'avarice et sans contredit la passion où il entre le plus de personnalité. C'est celle dont on rougit le plus, et que dans aucun cas on n'ose montrer, parce qu'elle est flétrie par l'opinion unanime des hommes; elle appartient à toutes les conditions; elle asservit les dernières années de l'existence, et en rend la fin aussi triste que misérable.

Il est facile de trouver l'origine de l'avarice dans notre propre organisation; elle est manifestement fondée sur un amour excessif de la vie. Il y a, comme le dit fort bien Vauvenargues, dans le cerveau de tous les avares, des craintes exagérées sur l'instabilité des événemens et de la fortune. On s'arme alors d'une prévoyance outrée pour parer à des malheurs ou à des pertes qui pourraient survenir.

La nature de nos passions est d'aller toujours au-delà du but. L'objet d'un avare, dans ses travaux et dans ses épargnes, est d'abord de se ménager une ressource pour la vieillesse; mais le résultat ordinaire des soins qu'il prend, est qu'il se donne beaucoup de peine, qu'il ne jouit de rien, et qu'il laisse ses richesses à d'autres qui en profitent.

Je le répète donc; lorsqu'on accumule des trésors, c'est moins le plaisir que l'on cherche qu'une vie longue et à l'abri de tous les besoins. L'avare redoute d'être pauvre; telle est l'idée fixe qui met constamment sa cervelle à la torture. On a vu cette crainte s'accroître à un tel point chez certains individus, qu'ils aimaient mieux se laisser mourir que de payer les soins nécessaires pour la guérison des maux qui les accablaient. Il est d'autres faits non moins étranges qu'on pourrait raconter à ce sujet. Je me souviens d'avoir vu une vieille de quatre-vingt-douze ans qui, suffoquée par le râle de l'agonie, agitait encore ses bras pour demander les clefs de ses coffre-forts; elle les fit placer sous le coussin qui soutenait sa tête défaillante, et sur lequel elle était sur le point de rendre le dernier soupir.

Il est digne d'observation que l'avarice et la

parcimonie semblent être le partage de certaines classes d'animaux, parce qu'elles ont jusqu'à un certain point le sentiment de la propriété. Un oiseau est avare d'un peu de paille qui doit servir à la confection de son nid. Les castors, les mulots ramassent et accumulent quelquefois plus de fruits qu'il ne leur en faut pour passer la durée de l'hiver. Il n'y a certainement rien de machinal dans les soins qu'ils prennent pour se préserver de la famine. L'homme n'est donc pas le seul à qui il soit donné d'être insatiable.

Dans l'espèce humaine, l'avarice est communément la passion des gens faibles; ceux qu'elle tourmente sont d'ordinaire vieux ou cacochymes. Elle ne saurait s'allier ni à la fleur de la jeunesse ni à une complexion robuste et vigoureuse; des êtres bien organisés sont pleins de confiance dans leur avenir; ils ne peuvent se persuader qu'il leur manquera un jour quelque chose. J'ai surtout remarqué que les personnes frappées d'un vice radical dans le système lymphatique sont plus sujettes à l'avarice que celles qui vivent sous la prédominance sanguine ou bilieuse; en sorte qu'on pourrait souvent apprécier la valeur physique de l'homme d'après la nature de ses imperfections morales. J'ajouterai que, comme cet odieux penchant résulte souvent de la faiblesse de notre

organisation, il doit s'ensuivre que les infirmités du corps peuvent fréquemment la développer. Une dame de haute condition était vaporeuse et mélancolique pendant six mois de l'année, et pendant tout ce temps elle usait de ses revenus avec une parcimonie sordide; dès que ses fonctions reprenaient leur harmonie, elle se faisait adorer par une générosité sans bornes.

Je ne sais s'il faut accuser la nature ou la civilisation; mais il semble que l'avarice ne devrait jamais entrer dans le cœur des vieillards, parce que, dans l'état de faiblesse où ils se trouvent, ils ont besoin d'une assistance continuelle. C'est par de nombreux bienfaits qu'ils devraient s'attacher ceux qui les servent. On peut en dire de même des hypocondriaques, des mélancoliques et autres malades de ce genre. Pourquoi faut-il qu'ils soient constamment dominés par ce vice honteux, qui tient à un désir mal éclairé de leur propre conservation!

Il y a quelque chose d'aveugle dans l'instinct des avares; la plupart d'entre eux pourraient être comparés à ces oiseaux de nature mobile et turbulente, qui s'agitent sans cesse pour recueillir et cacher automatiquement tous les objets brillans qui se rencontrent sur leur passage, sans que

jamais il leur soit permis d'en jouir. Telle était une femme qui avait été à bon droit surnommée *la pie voleuse*, à cause de la manie qu'elle avait de prendre et de receler entre les matelas de son lit, des perles, des pierres précieuses et autres bijoux de valeur, des pièces de monnaie, etc.

Ce bizarre penchant a été suivi, dans une circonstance particulière, du résultat le plus tragique. Un homme opulent avait fait pratiquer auprès de sa cave un réduit solitaire qu'il ouvrait seul, à l'aide d'une serrure à secret; c'est là qu'il allait furtivement passer des heures entières pour se donner le plaisir inexprimable de compter son argent. Un jour qu'il s'y était rendu pour cet objet, il oublia par mégarde hors du cabinet souterrain la clef qui lui était nécessaire pour sortir de cette impénétrable retraite; s'y trouvant renfermé, il y mourut de faim et de désespoir. On s'imagine aisément quelles durent être les inquiétudes d'une famille qui ignorait absolument et son habitude et le lieu où il se cachait. Avertie néanmoins par l'ouvrier qui était l'auteur de la serrure, elle se transporta dans l'affreux manoir, et aperçut bientôt le cadavre à côté du monceau d'or que cet infortuné grossissait depuis plusieurs années.

Qu'elle est étrange cette passion qui nous tour-

mente sans relâche pour acquérir ce que nous aimons le mieux, et nous empêche d'y toucher; qui nous rend esclaves de ce que nous possédons, et nous impose le supplice des privations au sein même de l'abondance; qui agrandit tous les jours le cercle de nos besoins, et nous met dans l'impuissance de les satisfaire!

Pour corriger l'avare, il conviendrait peut-être de lui présenter tous les jours le tableau des probabilités de la vie humaine. Je ne connais rien qui aille plus directement à la guérison de cette folie incompréhensible. Insensés que vous êtes! vous comptez votre or : comptez donc plutôt les jours qui vous restent! On sait que le célèbre docteur Roussel jouissait d'un revenu très modique. Je lui demandais un jour pourquoi il négligeait d'aller prendre les quartiers échus de la pension que lui faisait un ministre. « Mon ami, me répondit-il, je crains d'avoir trop d'argent : nous passons si vite sur la terre! »

Les philosophes ont eu raison de prétendre que l'avarice est en quelque sorte le premier germe de tous les mauvais penchans de l'homme. Ils ont judicieusement démontré que l'orgueil, la vanité, l'ambition se rapportaient à un désir unique: celui d'avoir ou de posséder. Supprimez de la so-

ciété la fortune, les emplois, les rangs, vous n'aurez plus d'avarice. On voit manifestement que cette passion est une des suites fâcheuses du sentiment de la propriété.

L'avarice d'ailleurs n'est point une passion qui se contente; elle est aussi avide, aussi absolue que l'ambition. L'argent ne l'affaiblit jamais; il l'augmente. C'est sous ce point de vue qu'elle ressemble à cette faim canine et maladive qui semble croître à mesure qu'on fait des efforts pour l'apaiser. L'avare est comme Tantale au milieu des ondes: il a beau entasser des trésors; la terre n'est point assez fertile pour ses besoins; il n'est jamais riche; ses désirs sont toujours là pour l'appauvrir.

Il suffit de ces réflexions pour montrer toutes les différences qui existent entre l'égoïsme et l'avarice. La première de ces passions tient à l'amour excessif de la vie; la seconde à une crainte exagérée de la perdre. C'est l'abus de cette prudence qui a été départie à l'homme ainsi qu'aux autres animaux pour leur propre conservation. L'égoïste ne songe qu'au présent: l'avare ne s'inquiète que de l'avenir. Le premier accorde tout à ses désirs; le second s'impose sans cesse des jeûnes et des privations de tout genre. L'égoïste dort sans interruption: l'avare est agité par des insomnies. L'un

est ingénieux à se créer des jouissances; l'autre à se donner des perplexités. L'égoïste se préfère à tout: l'avare préfère tout à lui-même. Tous deux n'ont de commun que le mépris qu'ils inspirent. Ils ont rompu le pacte de la sociabilité. Mais le plus coupable envers ses égaux, est sans contredit celui qui arrête dans sa circulation ce métal si précieux qui est le premier mobile de l'industrie humaine. Avares fastueux de tous les rangs, avares sordides de toutes les classes, cessez d'enfouir cet or qui est encore moins périssable que vous! ouvrez vos portes à l'indigence! l'homme bienfaisant est le vrai sage; il se fait aimer pendant sa vie, et se fait pleurer après sa mort.

CHAPITRE III.

DE L'ORGUEIL.

L'ORGUEIL est un phénomène moral qui tient au sentiment intime des qualités plus ou moins éminentes que nous possédons ou que nous croyons posséder. Ce n'est point une passion acquise, comme l'a prétendu Helvétius, mais une passion qui provient d'une disposition innée, et qui est manifestement liée au système de la conservation des êtres. Il est vrai que les sources et les causes d'un pareil sentiment se sont singulièrement accrues par les progrès de la civilisation et par l'effet des relations sociales.

L'homme orgueilleux n'emprunte rien aux objets qui sont hors de lui; il se complaît en quelque sorte dans le cercle de ses perfections, dont l'idée lui procure une jouissance paisible; il se préfère à toutes choses avec autant de conviction que d'indépendance. Il s'élève avec certitude; et c'est parce qu'il est fort, qu'il dédaigne quiconque cherche à le rabaisser ou à lui opposer des obstacles.

C'est la puissance unie à la supériorité; rien ne l'atteint; il n'a par conséquent nul besoin de combattre. Alors même qu'il est victime de la fortune, l'orgueil sait s'allier avec le courage, et se couvrir encore des restes de sa grandeur.

L'action physiologique d'un pareil sentiment produit une sorte d'expansion dans les fibres du corps vivant; et quand on dit vulgairement d'un individu qu'il est *gonflé d'orgueil*, cette expression est rigoureusement vraie au physique comme au moral: les extrémités nerveuses s'épanouissent et s'étalent en quelque sorte pour occuper un plus grand espace. Jetez les yeux sur un homme que le bonheur de sa situation met à même de s'enivrer de cette passion exhalante, vous le reconnaîtrez sans peine à la manière dont il s'offre aux regards publics; sa démarche est assurée, son maintien est imposant; il porte la tête haute; tous les traits de sa face prennent une direction élevée: on dirait qu'il cherche à se placer continuellement dans le point de vue le plus favorable pour attirer l'attention de ses semblables. Ces signes extérieurs décèlent si bien la présence de l'orgueil, que, dans le vide même de la nature, des êtres insensibles nous paraissent animés de cette passion, selon qu'ils affectent plus ou moins les attitudes de la grandeur et de la puissance. Tels se

montrent à nos yeux les arbres de prodigieuse stature, comme le chêne de nos forêts, le cèdre du Liban ; telles sont encore ces montagnes escarpées et sourcilleuses, dont la cime semble se perdre dans les nues et menacer notre continent.

Les premiers législateurs ont blâmé l'orgueil comme une passion trop personnelle et qui s'oppose à la sociabilité; mais cette passion n'a rien de condamnable quand elle est mise en jeu par les qualités que l'on estime le mieux, et qu'elle répond aux vues suprêmes de la nature. En effet, il est un orgueil qui sait se passer de vaines paroles, qui n'a ni faste ni ostentation, qui provient uniquement de la conviction intime que nous avons de notre propre valeur, qui réagit sans cesse contre les injustes humiliations qu'on voudrait faire subir à notre être, qui n'éclate que pour rehausser les traits d'un beau caractère, qui se fait un besoin continuel de l'honneur, et s'impose toutes les perfections dont notre nature est susceptible. L'orgueil, tel que je le conçois, est donc un sentiment pur autant qu'élevé; il est la plus noble de nos dispositions originelles; il doit toujours faire partie de notre constitution morale.

Les philosophes n'ont point assigné jusqu'ici la source primitive et le but final de cette passion

dans l'économie animale. Il n'est pas vrai, comme on l'a dit, que l'orgueil nous soit généralement inspiré par la possession des choses dont la vue procure du plaisir aux autres; mais plutôt par la certitude où l'on est qu'on a reçu en partage celles qui contribuent à la durée et au perfectionnement de notre organisation physique et morale. L'homme qui est pénétré de ce sentiment ne cherche point à faire envie; il jouit avec calme de tous les avantages qui lui assurent une prééminence marquée sur ses semblables.

Toutefois, les motifs qui enfantent l'orgueil sont très variables dans le monde. Chez les sauvages, par exemple, c'est la supériorité des forces physiques qui fait communément les orgueilleux: chez les peuples civilisés, au contraire, on met peu de prix à cet avantage, et l'on ne saurait se prévaloir que des attributs plus précieux de l'esprit et de la raison. On voit déjà, d'après ces courtes réflexions, que l'orgueil et toutes ses nuances entrent dans l'ordre des desseins d'une providence conservatrice. C'est la nature humaine qui réagit et se hausse, pour ainsi dire, en face de toutes les prétentions qui tendent à la rabaisser.

Concluons que l'orgueil est une passion primi-

tive et nécessaire, une passion véritablement sociale, qui doit se transmettre religieusement dans les familles, pour y maintenir l'ordre et l'exemple des plus hautes vertus; pour y être la sauvegarde des mœurs, le préservatif de toute souillure, le garant des bonnes actions; pour y conserver dans tout son éclat cette pureté héréditaire sans laquelle le don de la vie serait sans charme et sans attrait. « Il est peu d'âmes faites pour s'élever jusqu'à l'orgueil, dit l'éloquent abbé de la Mennais; presque toutes croupissent dans la vanité. »

Tous les hommes se rallient, s'unissent pour partager et sentir en commun cette noble passion de notre existence, et l'orgueil national fut toujours un des plus utiles instrumens de la félicité des peuples. Sur la terre il n'est donc permis à personne de laisser avilir cette dignité originelle que nous avons reçue de la nature. Il y a dans le fond de notre âme quelque chose de fier et de généreux qui nous défend contre l'abjection, et qui nous fait tendre sans cesse vers l'agrandissement de notre destinée. Sous ce point de vue, l'orgueil doit être considéré comme une vertu; il épure toutes les inclinations de la vie; il aiguillonne l'émulation. C'est par ce sentiment que l'homme se perfectionne et s'achève, pour ainsi dire, en sortant des mains du Créateur.

CHAPITRE IV.

DE LA VANITÉ.

Ne confondez pas l'orgueil avec la vanité; celle-ci est une passion presque toujours factice, et fortifiée par toutes les séductions d'un monde frivole ou corrompu. On lui a donné l'épithète de *misérable*, parce qu'elle suppose peu d'idées, parce qu'elle efface, pour ainsi dire, le caractère primitif de l'homme.

On fait pour la vanité ce que l'on fait pour l'avarice : on la déguise comme une faiblesse. Elle perce néanmoins dans toutes nos actions, dans toutes nos démarches, jusque dans les traits de notre physionomie. C'est alors qu'elle devient l'objet d'une moquerie universelle. Au faîte des grandeurs, elle est insultée : au sein même de l'infortune, elle n'excite ni intérêt ni commisération.

La vanité est l'orgueil des faibles; elle les met en quelque sorte sur des échasses, pour leur faire

atteindre le niveau des forts. Elle est très active chez les enfans et les vieillards; chez les femmes surtout, c'est la passion qui s'agite le plus; on la rencontre dans toutes les conditions. L'esclave lui-même montre la sienne jusque dans la manière dont il porte les marques de la servitude.

On rougirait de dire les futilités dont cette passion se nourrit; c'est par toutes les avenues qu'elle pénètre dans notre âme. L'homme tire vanité de tout : du père qui l'a engendré; du pays qui l'a vu naître; du bien dont il a hérité; du toit qu'il habite; du vêtement qui le couvre; du char qui le traîne; de la femme qu'il aime; du dieu qu'il encense; du maître qu'il sert; de l'ami qu'il fréquente; de l'homme qui le salue; de celui qui lui parle; de celui qui l'écoute. La vanité fait en outre son profit d'une multitude de préjugés; même de nos jours un gentilhomme verrier se garderait de troquer ses indigentes armoiries contre les coffre-forts de l'opulence manufacturière.

La vanité se glisse jusque dans les noms que prennent les hommes pour se distinguer les uns des autres; et, comme l'a dit un ancien, c'est presque toujours cette passion qui nous baptise. On sait que les héros d'Homère portent le plus souvent des noms qui indiquent quelque grande et

sublime vertu : ce que faisaient les Grecs se pratique encore de nos jours. Toute qualification bien expliquée renferme en elle un sens honorable. Celle qui exprime la force, la gloire, le courage, la valeur, semble imposer un devoir à celui auquel elle se transmet comme un héritage; mais souvent elle n'inspire aux descendans des hommes illustres que la plus déplorable des vanités.

Quelquefois la vanité se cache; elle contente alors ses désirs toujours renaissans par des subterfuges ou par des détours; elle dévore dans le plus profond secret les humiliations dont on l'abreuve, les affronts qu'on lui prodigue, les supplices qu'on lui fait subir. Dans le cas contraire, si le succès seconde ses tentatives, les hommes qu'elle agite tombent dans une sorte d'enivrement qui les porte à des discours déraisonnables et aux actes les plus insensés. Combien de personnes douées d'un véritable mérite se sont discréditées par ce ridicule! Il y a dans le monde tel individu follement avide de ses prestiges, qui, s'il osait, ferait lui-même les frais de sa statue.

Il n'est pas de sentiment humain que la vanité ne profane; elle désenchante les plus douces affections de la vie; elle cherche les regards publics au milieu même des larmes et des regrets. C'est

une singulière passion que celle qui prend naissance parmi les chimères, qui ne se repaît que de fumée, et qui pourtant est inextinguible. Les affreuses atteintes de la paralysie ne sauraient frapper votre cerveau sans le priver de ses facultés les plus précieuses ; mais elles y laissent toujours la vanité, qui s'y maintient par des racines aussi vivaces que celles de l'avarice. Cette passion est, pour me servir de l'expression ordinaire des physiologistes, l'*ultimum moriens* de notre organisation morale.

Il y a eu des siècles pour la gloire; il y en a eu d'autres pour le fanatisme ; mais le siècle où nous vivons est manifestement celui de la vanité. Jamais on ne vit tant d'hommes privés sortir de l'espace où le hasard les a circonscrits, et abandonner leur condition native; jamais on n'en vit un si grand nombre convoiter la domination et le pouvoir ; jamais tant de gens médiocres ne furent à la poursuite des rangs, des titres, des distinctions.

J'ai dit plus haut que la vanité était une passion acquise et l'unique résultat de nos rapports sociaux. Les indices de cette passion se retrouvent néanmoins chez les sauvages, qui se peignent le visage et le corps avec de la craie, qui placent autour de leurs cheveux les plumes colorées des oiseaux

d'Afrique, qui se composent diverses parures avec des graines rouges, des coquillages, des pierreries, des fragmens de cristal, etc.

En civilisant les animaux, en les associant à nos labeurs, à nos entreprises, à nos combats, nous leur avons transmis cette passion singulière. Dans nos régimens, dans nos parades, dans nos exercices, on voit des chevaux qui sont tout fiers des ornemens dorés qui les recouvrent, et qui sont presque toujours de moitié dans la vanité de celui qui les monte. On connaît le mode de punition infligé aux mulets et autres bêtes de somme dans les voyages de long cours. S'ils commettent quelque faute, s'ils désobéissent au maître qui les conduit, on a l'habitude de placer les délinquans à la queue des autres. On les prive momentanément des plumets qui flottent sur leur tête, et on leur ôte pour quelque temps la sonnette. Rien ne les corrige plus efficacement que ce genre particulier d'humiliation.

On observe que la vanité est toujours en rapport avec la forme du gouvernement chez les peuples où elle se développe avec plus ou moins d'énergie. C'est du reste le sentiment dont ceux qui gouvernent savent tirer le meilleur parti ; ils l'excitent et le caressent très souvent, pour déter-

miner les hommes aux grandes actions. Ils ont imaginé des signes de distinction ou plutôt des hochets brillans dont ils décorent ceux qui ont plus ou moins servi leurs projets.

J'ai dit beaucoup de mal de la vanité; elle n'en est pas moins le plus fort mobile du progrès des arts et de la prospérité publique. Sous ce point de vue, elle offre les mêmes avantages que l'orgueil. Il n'appartient qu'à l'homme de faire servir les vices au développement des plus grandes vertus. Chassez la vanité de la terre, elle se couvrira de paresseux. Demandez à ce général d'armée comment il a aiguillonné la valeur bouillante de ses soldats : c'est par la vanité, la plus misérable de nos faiblesses. Qui a fortifié ces villes, qui a creusé ces canaux, qui a construit ces palais magiques, qui a élevé avec tant de persévérance ces pyramides, qui a embelli avec tant de magnificence ces portiques, qui a fait fleurir ces manufactures industrieuses, qui a organisé ces intrépides armées, qui a conduit ces vaisseaux au milieu des écueils et des naufrages, qui les a chargés de provisions et de trésors? c'est la vanité. Qui a secouru ces malheureux, qui a prodigué tant d'aumônes, qui a fondé tant d'hospices pour la bienfaisance? c'est encore la vanité.

CHAPITRE V.

DE LA FATUITÉ.

La fatuité doit trouver place dans ce livre, puisqu'elle est une dégénérescence de la vanité humaine. Aucune maladie d'ailleurs n'a reçu une dénomination plus juste et plus convenable à sa nature. C'est en effet une sorte d'aliénation mentale, aussi digne de notre mépris que de notre pitié : c'est l'exaltation plus ou moins prolongée d'un esprit faible de complexion, et totalement dénué d'idées.

Cette affection prend naissance au sein des cités vastes et populeuses, surtout dans celles qui sont corrompues par un excès de civilisation. Elle fait partie du luxe qui règne dans les grandes capitales de l'Europe. Elle se montre spécialement chez les jeunes gens, s'empare de leur oisiveté, et remplit le vide dans lequel s'écoulent des jours frivoles et absolument perdus pour la raison.

Le fat diffère de l'homme vaniteux en ce qu'il

s'inquiète peu du suffrage d'autrui : le sien lui suffit; aussi ne vous entretient-il que de ses goûts, de ses fantaisies, de ses talens, de ses richesses, etc. La solitude lui est à charge; à chaque heure du jour il faut qu'il se montre; il porte en tous lieux sa bruyante personnalité.

On a beaucoup écrit sur les travers des personnes atteintes de fatuité. Mais ces travers varient selon le temps et les circonstances. Il y a toujours quelque nouveau symptôme à recueillir. En général, le fat vise à la singularité; il ne veut pas être ce que sont les autres; il voudrait même imposer à ceux-ci l'obligation d'être ce qu'il est lui-même. En résistant à la loi d'imitation, en s'éloignant de la nature, il lui arrive parfois d'éblouir ou d'étonner un vulgaire ignorant.

Quoique la maladie dont nous parlons soit moins commune que la vanité, il est néanmoins très facile de la reconnaître. Les sots peuvent faire des dupes, parce qu'il en est souvent qui savent se taire; mais il n'en est pas de même du fat, qui met tout le monde dans la confidence de ses égaremens. On le distingue sans peine au ton tranchant et au décousu de sa conversation, à l'irréflexion de ses paroles, à la légèreté de ses jugemens, à la témérité de ses censures, à l'indis-

crétion de ses récits, au mauvais goût de ses persiflages, au faux clinquant de ses saillies, enfin à la prétention de ses manières, à la suffisance de son maintien, à la familiarité de son abord, à l'égoïsme de sa contenance, surtout à la bizarrerie de sa toilette, au ridicule de ses attitudes, et à l'air de contrainte que semble lui imposer l'étroite dimension de ses vêtemens.

Il est impossible de sympathiser avec le fat. Il est tout aussi incommode que l'homme importun; car il ne craint pas de heurter à chaque instant le bon sens et la raison. Sous ce point de vue, il fait le désespoir de ceux qui le fréquentent. Tous les mots qu'il profère sont irréfléchis. Rien n'est plus éphémère que sa conversation. Est-on au spectacle, il siffle ou applaudit avec excès; il s'agite à un tel point, qu'on dirait qu'il veut par intervalles se substituer aux acteurs et avoir sa part dans l'attention qu'on leur prête. Au milieu de nos cercles, il n'est pas moins absurde: il commence toujours ses phrases avant que les autres aient achevé de parler; il prend avec les gens du plus haut mérite des familiarités impertinentes; il les aborde avec irrévérence; il les interroge sans pudeur.

Le fat n'a qu'une admiration, et c'est pour lui

qu'il la réserve. Possède-t-il quelque talent, celui de la danse, par exemple, il en est mille fois plus satisfait que ceux qui le complimentent sur ce point : il leur demande s'ils ont pu le voir tout à leur aise et comment ils étaient placés.

Les jeunes oisifs de nos cités ont d'autres travers non moins remarquables. On en voit qui imitent ridiculement la voix claire et flûtée des femmes ; d'autres simulent une sorte de grasseyement, pour s'éviter de prononcer les plus dures lettres de notre alphabet ; ils vont jusqu'à s'interdire certains termes de notre langue : ils ont recours à des circonlocutions ou à des périphrases pour exprimer les accidens de *banqueroute*, de *mort*, etc. D'autres fois le fat exagère à froid toutes les idées, comme il arrive à tous les cerveaux faibles : c'est ainsi que les mots de *désespoir*, d'*horreur*, d'*épouvantable*, etc., n'ont qu'une signification vague dans sa bouche, et ne font pas la moindre impression sur l'âme de ceux qui les entendent.

L'homme orgueilleux se hausse ; le vaniteux s'étale ; mais le fat s'agite sans cesse, uniquement pour se montrer. Son bonheur est de faire spectacle ; il sort de son hôtel pour qu'on admire son équipage et ses chevaux ; il étonne les passans par la bizarrerie de son costume. Son tailleur s'est

escrimé pour donner à son habit la forme la moins usitée. S'il se trouve à pied dans nos promenades, il avance en se donnant des attitudes hardies et en affectant une démarche qui est tout-à-fait hors de la nature : il a l'air de distribuer partout un mépris qui lui est bien rendu. On rencontrait jadis un grand nombre de ces jeunes insensés sur nos boulevards. Ils passaient les uns devant les autres pour se considérer réciproquement, et se procurer ainsi le plaisir d'une mutuelle surprise.

J'ai déjà dit que la fatuité était une sorte d'aliénation passagère du cerveau. Je devrais ajouter qu'elle est, dans beaucoup de cas, un véritable principe de folie. J'en pourrais citer plusieurs exemples. Le fameux danseur Trenitz, que nous avons vu si brillant et si frivole dans les salons de Paris, tomba un jour dans un tel état d'extravagance, qu'il fallut ordonner sa réclusion : son idée fixe était de se croire prince et un personnage très important ; il avait simulé divers ordres de chevalerie avec du papier peint, et il les attachait aux boutonnières de son habit. L'infortuné vit encore, et ses facultés mentales ne se sont jamais rétablies. Ceci nous rappelle l'histoire du comte Dusserre, que la nature avait gratifié de tous les dons de la beauté physique. Il s'imagina un jour

qu'il était Cupidon. Il se parait avec une recherche extrême, et courait se montrer dans les lieux publics avec un costume toujours nouveau. Dans ses appartemens, il n'était occupé qu'à se mirer continuellement, comme Narcisse. Il dépensa des sommes considérables à son père, qui le chérissait tendrement, et dont il était l'unique fils. Il finit par tomber dans des accès de manie furieuse, qui se convertirent en un idiotisme incurable.

Le fat sert communément de risée au philosophe et à l'homme sensé. Quelle que soit notre tolérance, comment supporter de sang-froid un être qui s'avilit jusqu'à s'égayer sur les difformités physiques de son prochain, jusqu'à railler la vieillesse ou à violer le respect dû aux femmes; qui ose se prévaloir des avantages précaires de la jeunesse et des agrémens futiles qu'elle donne? Toutefois, au milieu de ses inconséquences, le fat s'estime heureux, et son bonheur est toujours paisible. Il est même ravi de se voir l'objet des caricatures et de la censure comique : on prononce partout son nom; c'est ce qu'il ambitionne; il croit d'ailleurs que la moquerie est une arme qui n'appartient qu'à lui.

C'est sans doute une bien triste folie que celle dont je ne présente ici qu'une faible esquisse.

Il est néanmoins consolant de faire observer qu'elle n'est point, comme tant d'autres, une maladie incurable. Elle s'affaiblit à mesure que l'on avance dans la carrière de la vie : il arrive un temps où le jeune fat est détrompé de tout, même de lui. Les sollicitudes, les tribulations de l'existence privée, le sérieux de l'hymen, les devoirs envers sa famille, les soins domestiques que réclame la conservation de nos biens, les vicissitudes de la fortune, les leçons du malheur et celles de l'expérience, les faux calculs, les mécomptes, les reproches de la conscience, les infirmités de la vieillesse, la goutte, l'hypocondrie, tout concourt à ramener son esprit vers les idées saines dont la fougue de la jeunesse l'avait momentanément éloigné. Il n'y a que la vanité qui soit de tous les temps, de tous les âges et de toutes les situations : elle suit l'homme jusqu'à sa dernière heure ; elle se montre dans ses dernières volontés, dans ses dernières paroles, jusque sur la pierre de son tombeau.

CHAPITRE VI.

DE LA MODESTIE.

Le mot dont nous nous servons pour désigner cette précieuse vertu a diverses acceptions dans notre langue. La modestie est en général un mouvement prompt et délicat de notre âme, qui s'effectue en sens contraire de la vanité et de l'orgueil des hommes : c'est en quelque sorte la pudeur de l'esprit. C'est le résultat d'une susceptibilité nerveuse qui nous porte à nous cacher aussitôt que nous sommes exposés aux regards d'autrui. Souvent ce n'est qu'un voile dont on couvre adroitement son amour-propre.

La véritable modestie suppose néanmoins dans celui qui l'éprouve un sentiment de défiance relatif à l'état de ses forces et de ses moyens. Ce sentiment plaît en général à tous les hommes, parce qu'il laisse en paix leurs prétentions, parce qu'il ne soulève aucun amour-propre, parce qu'il annonce que l'individu dont il s'agit est au-dessus de toutes les faiblesses qui dégradent notre triste

humanité. Le bonheur vous environne, la fortune vous a souri, la nature vous a comblé de ses dons; soyez modeste, si vous voulez que les autres supportent votre présence et les avantages qu'elle leur rappelle.

Etre modeste, c'est donc savoir contenir le mouvement le plus impétueux de notre âme, qui est la vanité; c'est envisager avec douceur l'orgueil et la présomption de nos semblables; c'est leur attribuer une grande supériorité sur nous-mêmes; c'est faire des concessions continuelles à leurs prétentions; c'est s'assujettir à toutes les déférences qu'inspire la conviction complète où nous sommes de leurs qualités et de leur mérite; c'est professer en toute occasion notre insuffisance, soit par nos actions, soit par notre maintien; c'est surtout être sage dans nos opinions, autant que réservé dans nos discours; en effet, il est une multitude d'hommes qui ne doivent leur réputation de modestie qu'au prestige de leur modération ou à la magie de leur silence.

Toutefois cette modestie de paroles n'est souvent que le manteau d'un immense orgueil. Telle était sans doute celle de Zénon dans une circonstance dont Plutarque a fait mention. Un riche Athénien donnait une grande et magnifique fête

aux ambassadeurs du roi de Perse. Pour mieux intéresser ses convives, il avait invité tous les philosophes de la ville. Ceux-ci avaient mis tout en œuvre pour faire concevoir à ces nobles étrangers la plus haute idée de leur science et de leur doctrine. On avait éloquemment disserté sur la nature des atomes, sur la formation de l'univers, sur la théorie du bonheur, etc. Pendant tout ce temps, Zénon seul s'obstinait à garder le silence. Les ambassadeurs, surpris, l'interpellèrent en lui disant : Et de vous, Zénon, que rapporterons-nous au roi notre maître? *Rien*, répondit froidement le chef de l'école du Portique, *si ce n'est que vous avez rencontré dans Athènes un vieillard qui savait se taire.*

La modestie est une vertu tout-à-fait obligatoire dans l'ordre social. Il est impossible que deux individus, tant soit peu policés, se rencontrent sans s'incliner réciproquement l'un devant l'autre. Examinez surtout deux auteurs qui se complimentent; ce sont des aveux d'une condescendance mutuelle qui ne tarissent pas. Il est de convention qu'il faut nous humilier quand on nous loue. C'est une remarque curieuse pour le physiologiste observateur que celle de l'homme le plus vaniteux du monde qui se défend néanmoins avec obstination contre les éloges qu'on

lui prodigue, qui se déclare indigne des égards qu'on lui témoigne, qui raconte toutefois avec une surprise simulée la réception qu'on lui a faite à la cour, qui montre les lettres honorables qu'on lui écrit encore de toutes parts, qui parle sans cesse des faveurs qui lui surviennent, pour ainsi dire, à son insu, etc. Ces subterfuges de l'amour-propre se remarquent à chaque instant dans le commerce des hommes.

Vous voulez réjouir une grande assemblée; vous voulez charmer à la fois le goût et l'oreille de vos amis : pour donner plus d'éclat à cette réunion, vous appelez ce joueur de harpe consommé qui fait entendre les accords d'Amphion, et qui est en possession de tous les suffrages; vous attirez dans vos amusemens du soir cette sirène fameuse qui est la merveille de tous les concerts. Ils sont à peine près de vous qu'ils prennent déjà divers prétextes pour retarder l'heure fortunée de leur triomphe et de vos plaisirs. Quelle peine vous avez pour qu'ils se déterminent à vous donner des preuves non équivoques du talent qui les distingue! Vous surmontez enfin cette première résistance par vos prières et vos supplications réitérées. C'est ainsi qu'une modestie convenue imprime un caractère de bienséance à nos relations les plus agréables.

Ces convenances sociales sont autant de règles auxquelles il faut s'assujettir dans la vie civile, et qu'une bonne éducation nous apprend à ne jamais enfreindre : les ignorer, c'est s'exposer à la censure. De là vient que ceux qui ont profondément médité sur les passions du cœur humain et sur les rapports qui nous lient avec nos semblables, prennent le parti d'être modestes. Les académiciens les plus chéris sont ceux qui parlent peu et qui s'abstiennent d'endoctriner leurs contemporains. Si celui d'entre eux qui a la malheureuse habitude de disserter et de faire étalage de son savoir pouvait entendre toutes les épigrammes dirigées tout bas contre sa personne, comme sa contenance serait intimidée ! J'ai quelquefois assisté à ces séances solennelles où chacun de ces savans renommés s'imagine être contraint d'apporter le tribut de ses grandes lumières. Il est curieux de voir comme celui qui cherche à s'emparer de l'attention générale est tout à coup en butte à la réaction d'une multitude d'amours-propres. Quelle diversité dans les physionomies de ceux qui l'écoutent ! plusieurs le fixent d'un air dédaigneux, mais très peu l'honorent d'un regard approbateur. Il en est qui s'occupent du soin de réfuter toutes les assertions qui lui échappent, et qui épiloguent ses moindres expressions. On s'abandonne en général à toutes les

saillies, à tout l'enjouement d'une amère critique.

S'il se trouve dans cette assemblée quelques auditeurs de nature indulgente, ils sont presque toujours distraits ou inattentifs. Combien n'en voit-on pas d'ailleurs qui languissent dans une inaction léthargique! Il est aisé d'apercevoir déjà tous les écueils auxquels on s'expose dans une situation aussi étrange. C'est en effet comme si l'orateur disait aux assistans : « Vous ignorez des choses « que je puis vous apprendre ; j'ai des droits à votre « admiration aussi-bien qu'à votre reconnais- « sance. » Or, cette confession tacite d'une prééminence que l'on s'arroge choque manifestement les prétentions d'autrui. Certes, il faut être parvenu à un rang bien élevé dans l'opinion des hommes pour ne pas subir en pareil cas tout le blâme que l'on mérite.

Les philosophes de nos jours devraient tenir école pour inspirer à leurs contemporains cette modestie morale qui est le garant du bonheur et de la tranquillité de l'homme sur la terre; ils devraient leur apprendre à se tenir dans l'ombre, particulièrement à la jeunesse, qui est presque toujours vaine et superbe. Rien ne s'oppose tant à la sociabilité que cette assurance présomptueuse que donne au maintien d'un individu la possession d'une place, d'un rang, d'une immense

richesse, l'attribut d'un talent que personne ne conteste, etc. La modestie convient surtout à tous les hommes que les circonstances ou leur mérite personnel ont fait parvenir à quelque haute fonction de l'ordre civil, à tous ceux qui font partie des castes privilégiées de l'État, etc. Ils doivent éviter de se montrer dans les lieux publics avec les marques des dignités dont ils se trouvent revêtus. Il est messéant de ne pas cacher son luxe et sa grandeur. Il faut marcher sans bruit sur la route de l'ambition, quand on ne veut pas réveiller l'envie.

Pour exciter la sympathie et mériter l'approbation des hommes, la modestie doit être sincère autant qu'ingénue. Elle doit avoir, s'il est permis de s'exprimer ainsi, toute son innocence et toute sa candeur. On se souvient de ce bon et vénérable Ducis, qui se défiait tant de lui-même, qui consultait sur ses ouvrages les jeunes poètes de son temps, qui disait qu'on pouvait prendre des leçons même d'un enfant. On n'a pas oublié le docteur Roussel, homme simple et naïf, justement surnommé le La Fontaine des médecins, qui ne sut jamais ce qu'il valait, qui fuyait sans cesse un monde dont il était aimé, qui refusa toutes les offres du grand Frédéric; qui, devenu l'ami et le pensionnaire de madame Helvétius, se réfu-

giait dans les bosquets, dans les chaumières des villageois, toutes les fois qu'il arrivait de grands personnages en visite chez sa respectable bienfaitrice. Je rapporte ces différens traits, parce qu'on aime à voir le talent qui s'ignore. On applaudit toujours à cette réserve de l'âme, à cette retenue de l'esprit qui fait éclater le véritable mérite par l'effet du contraste qu'elle nous présente.

On peut appliquer à la modestie ce que Bacon disait du silence, qu'elle donne du poids aux actions et du crédit aux paroles. En effet, elle a tout le prestige de ces voiles qui semblent ajouter du prix aux objets qu'ils nous dérobent, et qui irritent notre curiosité par le charme secret d'une prévention favorable. Elle agit sur l'imagination, qui elle-même a tant d'empire sur la pensée. L'homme n'est jamais jugé plus grand que lorsqu'il semble se soustraire aux regards de ceux qui l'observent ou qui le cherchent.

La modestie a bien d'autres avantages : elle nous met à couvert des traits de l'envie; elle réconcilie les vainqueurs avec les vaincus; elle resserre et fortifie toutes les inclinations; elle répand sur la société entière une sorte de douceur et de tolérance qui en augmente le charme et l'agrément. « Qui que tu sois, disait un philosophe

de la Grèce, si tes écrits t'ont rendu célèbre, porte humblement ta renommée. Fais surtout mystère de ta demeure : l'art d'être heureux est l'art de se cacher. »

CHAPITRE VII.

DU COURAGE.

C'est le nom que l'on donne à un sentiment placé par l'opinion au rang des plus nobles attributs de l'homme. Il consiste le plus souvent à braver, à affronter un danger que le commun des individus n'envisage qu'avec crainte. Le cerveau joue un rôle manifeste dans l'exercice de cette faculté : il combine avec plus ou moins de vitesse ses moyens de résistance. Le danger disparaît alors, parce qu'il est soudainement jugé moins grand que les moyens qu'on a de le surmonter.

Le courage est donc la faculté de vaincre le sentiment ordinaire de la peur, ce trouble de l'âme qui se manifeste à l'aspect de quelque péril vrai ou imaginaire. Il tire son origine de l'état de confiance où se trouve celui qui l'éprouve. L'homme reste alors sans effroi, et sa sécurité est établie sur l'habitude qu'il a de s'exposer à ce qu'il devrait le plus redouter. Tel est, par exemple, un général d'armée qui a assisté à plusieurs batailles.

Le courage est une émanation de cette force de résistance vitale dont la nature a doué tous les êtres sensibles. Ceux qui ont voulu expliquer et apprécier ses phénomènes d'après le volume du cœur, ou d'après l'état plus ou moins robuste de l'organisation, ont mal indiqué les véritables sources de ce généreux sentiment. Le courage, au contraire, semble avoir été départi aux espèces vivantes en compensation de l'infériorité des forces physiques. De là vient que tant d'hommes de petite taille, ou d'une constitution frêle et délicate, en sont éminemment pourvus.

Selon le besoin, la nature a dispensé plus ou moins libéralement le courage aux êtres vivans. La faim le développe chez les animaux carnassiers, qui, pour se nourrir, doivent toujours se disposer à l'attaque. Chez l'homme, cette passion est communément le résultat d'une impulsion purement morale. Tous les sentimens louables qui sont l'apanage de l'espèce humaine viennent, pour ainsi dire, à son appui. Combien n'est-il pas d'individus qui, sans autre mobile que la compassion, s'exposent volontairement pour arracher leurs semblables à un danger manifeste! Nous avons vu naguère un homme courbé sous le poids des années se jeter à la nage pour recueillir un enfant qui allait devenir la proie des vagues.

Quoique le courage soit une passion primitivement personnelle, elle n'en exerce pas moins la plus heureuse influence sur la vie de relation. En effet, dans l'état social, elle est journellement mise en action pour l'avantage de nos semblables. Le lion, qui est le plus généreux des animaux, ne combat que pour sa progéniture; mais l'homme emploie toutes ses forces à la défense de ses égaux, de sa patrie, de ses alliés, etc. C'est parce que le courage place au premier rang celui qui en est doué, que tant de poltrons se vantent d'en avoir; c'est parce que cette faculté est utile à la conservation des autres qu'on prodigue tant de louanges aux gens de cœur.

Comme le courage est une passion franche, et qu'elle agit sans ruse et sans détour, cette passion s'exprime communément par une démarche noble et assurée, par une aisance naturelle dans tous les mouvemens, par la dignité des manières, par le calme imposant qui règne dans le maintien, par une sorte d'autorité dans le geste et dans le regard, par un air de grandeur exempt d'orgueil et d'ostentation, par une loyauté constante dans tous les actes de la vie. C'est surtout chez les hommes de guerre qu'il est intéressant pour le physiologiste d'observer les résultats physiques du courage humain. Il y a quelque chose de

superbe et de fier dans toutes les attitudes de ce magnanime capitaine qui conduit ses soldats à la victoire. Il promène un œil de feu sur des milliers de bras dont les muscles s'agitent au gré de sa volonté. Il est beau de voir toutes ces puissances individuelles s'avancer à l'ombre de son courage, et y puiser leur principe d'action et de mouvement.

Le courage donne une sorte de fièvre qui se transmet instantanément comme la peur. Ses impulsions, ainsi que celles de toutes les passions fortes, augmentent de violence en se communiquant. C'est ainsi que les hommes réunis sur le champ de bataille s'excitent réciproquement au combat.

Cette confiance qui est le résultat d'une inspiration mutuelle, et sur laquelle repose essentiellement la noble faculté dont il s'agit, se manifeste jusque dans l'instinct des animaux. Le tigre fuit avec la vitesse et la pusillanimité d'un cerf à l'aspect des chiens sauvages du Bengale qui ne marchent que par troupes, et qui, devenus redoutables par leur réunion, lui déclarent une guerre à mort. Quand les vautours affamés voyagent ensemble, on les voit quelquefois fondre sur de grands animaux, quoiqu'ils soient lâches

de leur naturel, et qu'ils ne se nourrissent habituellement que de la chair des cadavres. On a publié l'histoire d'un malheureux Européen qui s'était égaré dans les déserts de la Guyane. Il fut attaqué par des légions de fourmis, qui, aussi nombreuses que des grains de sable, couvraient un long espace de terre. Malgré les efforts qu'il fit pour se défendre, il fut totalement dévoré par ces insectes, qui avaient puisé dans leur association une audace incroyable. C'est ainsi que les abeilles s'élancent avec impétuosité et de concert sur l'ennemi qui vient troubler les travaux de la ruche.

L'homme agrandit son courage par toutes les facultés de son âme. Aucun animal ne se défend comme lui avec des armes dont il est le créateur. C'est l'homme qui a inventé l'art terrible de se ranger en bataille; c'est lui qui sait donner un but, une intention à une grande armée, et qui fait passer dans l'âme de son coursier son ardeur belliqueuse; c'est lui dont la voix commande et fait obéir des milliers de bras au même signal : il est l'inventeur de ces foudres d'airain qui font écrouler nos remparts, et qui répandent autour de nous une terreur plus funeste que celle des volcans. Le courage étant, comme je l'ai dit plus haut, une faculté du système sensible, la coutume qu'on a de le provoquer par les sons

d'une musique bruyante contribue encore à le fortifier. Dans tous les temps on s'est servi de ce moyen pour mener les guerriers au champ d'honneur. Comme il y a quelque chose de spontané dans l'exercice d'un si beau sentiment, l'effet de cette harmonie est moins de flatter l'oreille que d'arrêter la puissance de la réflexion et de placer l'homme au-dessus de toutes les craintes.

Il est des philosophes qui ont prétendu que le courage pouvait s'enseigner, et qui ont proposé d'établir des écoles pour atteindre un but aussi avantageux. Il est certain que le courage a aussi son expérience et ses préceptes. C'est dans le temps de la jeunesse, c'est dans l'âge de la présomption et des ressources, c'est quand la vie surabonde dans les organes, c'est quand le sang bouillonne dans les artères, qu'il convient de procéder à ce noble et glorieux apprentissage. Le courage prend donc sa place parmi celles de nos facultés qu'on peut perfectionner comme nos membres, à l'aide de l'exercice et des épreuves.

La première source du courage humain dérive sans contredit de cette passion extraordinaire qu'on nomme *enthousiasme*, et qui a peuplé la terre de héros. Mais peut-on parler de cette passion sans y mêler les souvenirs de la cheva-

lerie française? C'était sans doute une grande idée que celle qui consistait à n'user de la force que pour le service de la faiblesse, à tempérer la férocité des combats par la plus loyale générosité, à mettre enfin sous la protection des armes terribles de la guerre le plus doux sentiment de notre existence. Non, jamais le courage ne fut une faculté plus sublime ; jamais le courage ne mérita mieux le nom de *vertu*.

Nous sommes naturellement en admiration devant ces temps héroïques, et il serait peut-être utile de ressusciter des institutions dont l'unique but était d'ennoblir et de rehausser le sentiment du courage en l'associant à l'humanité. L'épée devenait plus chère au gentilhomme, quand elle lui avait été solennellement attribuée par la plus imposante des cérémonies. Les femmes surtout influèrent singulièrement sur la prospérité de ces mémorables coutumes. Ce sont elles qui avaient créé tous ces chevaliers sans peur et sans reproche dont on a tant préconisé les exploits.

L'exercice des tournois fortifiait le corps en donnant plus d'énergie à l'âme. Rien n'était négligé pour encourager ces joûtes qui amusaient les spectateurs par des chocs habilement combinés et des rencontres savantes. Les curieux de

tous les âges, de toutes les conditions, accouraient en foule pour assister à de semblables fêtes. Le lieu de la scène était environné de galeries où siégeaient les parens, les étrangers venus des pays les plus lointains. Il y avait des places distinguées pour les premiers nobles de l'état, qui honoraient ce magnifique spectacle de leur présence. On voyait briller sous des tentes privilégiées des femmes d'une beauté ravissante, qui semblaient goûter à longs traits le plaisir du triomphe ou de l'espérance. Les gens des classes inférieures de la société montaient sur la cime des arbres, sur des tours ou sur les toits des plus hautes maisons, pour prendre leur part de l'émotion générale.

Bientôt les preux s'avançaient au son belliqueux de la trompette. Le hennissement des coursiers, les acclamations du peuple, le déploiement des bannières, les devises des étendards, l'agitation des lances, enflammaient tous les cœurs d'une généreuse audace. Ces jeux terribles étaient certainement destinés à fortifier, à entretenir le sentiment du courage, et leur intérêt paraissait s'accroître en raison directe du péril auquel s'exposaient les assaillans.

Au surplus, cette belle et louable passion offre mille formes, mille nuances à l'observation, selon

les circonstances qui la développent. Il est un courage auguste, c'est celui que donne une grande infortune; il est un courage passif, bien plus estimable que celui qui consiste à immoler ses égaux à son ressentiment, c'est celui qu'imprime la nécessité. A l'époque de nos dernières guerres, on voyait dans nos hôpitaux des militaires de tout rang subir les opérations les plus douloureuses sans pousser un seul cri, sans proférer une seule plainte. Un soldat contemplait avec une curiosité stoïque son bras fracassé, dont les chairs palpitaient encore à quelques pas de lui.

Le vrai courage, dit un de nos penseurs les plus ingénieux, *se sert autant de bouclier que d'épée*[1]. Pour se dérober aux proscriptions de Sylla, Jules César, à la fleur de ses ans, se réfugie chez Nicomède, roi de Bithynie. Quelque temps après, il rentre par mer et tombe dans les mains des plus cruels pirates. Il en éprouve si peu de crainte, qu'après avoir fixé lui-même le prix de sa rançon, il leur interdit de faire le moindre bruit, pendant qu'il va se livrer au repos. A son réveil, il joue avec eux, résiste à leurs volontés, les gourmande par intervalles, les associe à ses propres occupations, leur donne lecture de quelques vers qu'il a composés. Ceux-ci loin de

[1] *Principes de Philosophie et de Morale*, par M. le baron Massias.

s'en offenser, ne peuvent se défendre d'une sorte d'admiration pour le sang-froid imperturbable de ce jeune Romain. César passe plusieurs jours à la merci de ces brigands, sans que son courage en soit le moins du monde ébranlé. Il marche, s'agite, va et vient dans l'intérieur de leur vaisseau ; l'attitude de sa supériorité morale arrête et paralyse leur férocité.

Enfin, ne faut-il pas sanctionner par une commune approbation cette valeur indispensable qui est partout fondée sur le point d'honneur ? Il n'y a rien d'insensé, quoi qu'on en dise, dans ce sentiment réfléchi, dans cet effort extraordinaire autant que sublime, qui nous fait affronter le trépas, pour nous sauver d'une honte indélébile. Mourir ainsi, c'est ennoblir toute sa vie. Le jour n'est supportable qu'à celui qui sait se relever du mépris. Mais je connais un courage plus grand encore : je veux parler de celui qui pardonne. Il fut pétri d'un limon céleste ce noble rejeton d'une race adorée, ce prince tant regretté, qui, au milieu des publiques désolations, demandait au roi la grâce de son assassin, pendant que le sang ruisselait encore de sa blessure.

Tels étaient, du reste, les dogmes que les Grecs allaient puiser jadis dans l'école de Zénon, ce

prince fameux de tous les adeptes du Portique (*figure* 1.). Les disciples de ce grand philosophe se félicitaient avec raison de subsister sans peur comme sans tristesse. C'étaient les vrais sages de l'antiquité; ce sont eux qui instruisaient l'homme à triompher des faiblesses inhérentes à la fragile humanité, et à s'immoler sans cesse à la pratique des choses honnêtes. Ils regardaient comme criminelle toute action qui était le résultat de la crainte. Les tyrans ne pouvaient rien contre eux; ils étaient de fer pour la résistance. Environnez les stoïciens de tous les fléaux de l'univers, assemblez sur eux toutes les tempêtes, portez le fer et la flamme dans leurs possessions, ils demeurent impassibles, et leur vie entière est en harmonie avec leur doctrine. Jamais les stoïciens ne s'avouent vaincus et ne prennent volontairement les chaînes de la servitude. Il en est même qui se montrent tellement insensibles aux accidens de la fortune et du sort, qu'on croirait que leur corps est dénué de nerfs et que leur âme est en léthargie.

Zénon était devenu la providence d'Athènes; son âme brûlante inspirait sans cesse l'émulation et l'industrie, le courage et la valeur. Il n'a rien enseigné qui ne fût utile, il n'a rien exécuté qui ne fût grand; il regardait la vertu comme le pre-

mier instrument de la félicité des peuples, et il ne cherchait à éclairer l'intelligence que pour mettre un frein aux passions les plus impétueuses de l'homme. Il voulait imprimer aux mœurs une harmonie analogue à celle qui règne dans la marche et les révolutions des corps célestes.

Quelle fut surtout la supériorité de son auditoire sur celui d'Épicure! On ne le trouvait jamais, comme ce dernier, dans des jardins délicieux, justement comparés par un ancien à ces îles enchanteresses où la voix des sirènes attirait les navigateurs pour les dévorer comme des victimes. On ne voyait point auprès de lui cette jeunesse présomptueuse, pleine de confiance et d'orgueil, sans cesse égarée par les prestiges décevans d'une doctrine mensongère. Ses disciples étaient, pour la plupart, des hommes parvenus à l'âge mûr, presque tous enveloppés de leur manteau ou revêtus des couleurs sombres du deuil, qui venaient chercher un refuge dans le temple de la philosophie. C'étaient des citoyens maltraités de la fortune, et qui avaient été en butte à la persécution de leurs semblables; des individus bannis qui avaient enduré l'affront de la servitude, et qui portaient encore les cicatrices de la tyrannie; de vieux guerriers qui fuyaient une patrie ingrate; des époux trahis; des pères abandonnés;

des amis lâchement trompés; souvent même des souverains détrônés ou des magistrats dépouillés du pouvoir, qui cherchaient des consolations et venaient endurcir leur âme contre les revers. Parmi ces auditeurs on en comptait même un grand nombre dont la vieillesse avait ridé le front; en sorte que cette école ressemblait parfois à un congrès de philosophes réunis pour l'instruction de l'univers. Zénon régnait sur eux comme sur lui-même; il leur apprenait à supporter la vie, à conserver la patience, la liberté, l'égalité de l'âme; à s'affranchir des appréhensions de l'esprit; à ne succomber ni aux voluptés; ni aux douleurs; à se montrer inflexibles contre la corruption; à braver la mort; à s'élancer sans trouble au milieu des occasions les plus périlleuses; à rester debout sur les ruines de la fortune.

Qu'y a-t-il de comparable à cet héroïsme, qui fut dans tous les temps l'apanage des philosophes du Portique? Il est des âmes qui semblent destinées à imprimer le mouvement à toutes les autres. Que ne pourrait un homme doué d'un génie tel que celui de Zénon! Si son école pouvait se reformer de nos jours dans le sein d'Athènes, cette ville fameuse verrait bientôt relever ses murailles; elle s'étonnerait du retour de sa gloire. Mille bras industrieux rameneraient

l'espérance dans ses vallées, et mettraient à profit tout ce que le ciel a fait pour elle ; le Pirée verrait affluer des vaisseaux qui lui apporteraient le tribut des plus lointaines contrées ; la lyre des poètes reproduirait ses immortels accords ; les savans surtout feraient revivre cette belle législation qui charme encore tant de souvenirs. Ah! s'il est vrai que le courage fut dans tous les temps la grande lumière de l'adversité, que manque-t-il donc à ce peuple, que les fers de la plus odieuse servitude n'ont pu dégrader ni avilir? l'appui des cœurs généreux et l'affranchissement de sa pensée. Défendez les Grecs; donnez-leur des lois et des institutions; agitez devant eux l'auguste poussière de leurs aïeux, ils auront bientôt une patrie.

Je n'ai point encore parlé du courage inspiré par la religion; j'ajouterai même par le fanatisme. Presque toutes les nations de l'Europe fourniraient les traits les plus remarquables à ce sujet. Cette faculté a dû se déployer d'une manière funeste et terrible parmi les hommes, aussitôt qu'ils se sont créés des dieux vengeurs, cruels et jaloux. Toutefois, la religion bien éclairée épure le sentiment du courage; elle lui ôte tout ce qu'il peut avoir de vulgaire et de personnel. Elle rehausse les motifs des penchans les plus grossiers de l'or-

ganisation. Elle imprime à l'âme humaine des élans qu'on ne saurait comparer avec aucune des émotions ordinaires de la vie.

C'est surtout chez les martyrs de la religion chrétienne qu'il faut admirer cette intrépidité passive, cette résignation absolue autant qu'immuable au sein des plus grandes calamités; ces chants d'allégresse, ces joies saintes au milieu des épreuves les plus déchirantes; ce calme imperturbable qui déconcerte une injuste fureur, ces victoires réitérées sur les passions les plus fougueuses qui tyrannisent notre existence, cette abnégation constante de toutes les jouissances, ces mortifications incompréhensibles, cet abandon total de la volonté, ce noble dédain des choses de la terre qui nous élève jusqu'aux régions de l'infini, ces sacrifices de tous les momens au culte évangélique. Est-il en effet une puissance morale qui fasse éclater des sentimens plus purs et plus magnanimes?

Nous en avons dit assez, ce me semble, pour démontrer que ce beau mouvement de notre organisme, quand il est dirigé par la raison, est celui qui mérite le plus de gloire. Ainsi la guerre, qu'on croirait être l'effet de la violence ou de la haine, devient, au milieu de la société, l'exer-

cice habituel de tous les cœurs nobles et généreux. L'homme a besoin de faire éclater son courage, comme toutes les autres qualités de son âme : les premiers jeux de son enfance sont déjà des luttes et des combats, preuve manifeste de cette destination importante ; c'est parce que l'homme vit au milieu des périls, que le ciel l'a fait brave et belliqueux.

Ainsi donc, sous quelque point de vue que l'on considère le courage, cette faculté est d'un prix inestimable pour la conservation de l'espèce humaine. Elle est une source de vie pour le corps politique ; dans l'état social, c'est le bouclier que la philosophie donne à l'infortune ; c'est le rempart de la vertu opprimée. On remarque même que cette passion salutaire influe souvent sur la durée de notre existence physique, et sur le retour de la santé dans les maladies. Il est prouvé par des faits irrécusables qu'on peut triompher des atteintes de la destruction, ou retarder du moins le dépérissement des organes, en bannissant toutes les craintes, en imprimant plus d'énergie à la volonté. L'expression vulgaire de *se laisser mourir* vient sans doute de ce que tant de gens succombent par un effet inévitable de leur faiblesse ou de leur lâcheté. Les prêtres d'Esculape avaient observé que les stoïciens obtenaient une plus

longue vie que les autres humains, et que le temps seul pouvait les abattre.

Il n'appartient qu'à l'homme de perfectionner le sentiment du courage et de l'élever sans cesse au-dessus des pures impulsions de l'instinct. On dirait qu'une intelligence supérieure le conduit avec sûreté à travers les chances et les hasards. C'est ainsi qu'Homère fait sortir la prudence du cerveau d'un vieillard, pour modérer ce qu'il y a de trop bouillant dans cette passion généreuse.

Le courage prend d'ailleurs la teinte des mœurs et le caractère de la civilisation ; il suit en quelque sorte tous les degrés de l'âme irritée ; il puise sa force ou sa durée dans les motifs qui l'excitent ou le réveillent ; s'il est inflexible dans la vengeance, il se tempère et devient généreux après la victoire. Il fallait bien que cette faculté subît une multitude de modifications dans l'être qui doit combattre spécialement avec son génie et sa raison, qui doit combiner ses plans d'attaque ou de défense, conclure des trèves ou consentir des traités d'alliance.

Il est des races, dans les états monarchiques, auxquelles le courage est particulièrement imposé, et nul des individus qui leur appartiennent

ne saurait descendre dans la tombe sans payer son tribut de vaillance à l'opinion. C'est le courage qui a édifié toutes les grandes renommées de l'histoire. C'est cette puissance morale qui fait briller l'homme aux yeux de son semblable, et qui l'environne d'une sorte de culte. C'est par elle que de simples mortels se sont rendus les arbitres du bonheur des autres, et qu'ils ont mérité les honneurs divins.

LE

PAUVRE PIERRE.

AVERTISSEMENT.

Il faut honorer la grandeur morale, sous quelque forme qu'elle se présente. D'après cette considération, la destinée du pauvre Pierre est digne d'un intérêt particulier. Il n'est donc pas étonnant que son existence mystérieuse ait excité la curiosité d'une multitude de personnes; mais il serait difficile de la satisfaire, attendu que cet infortuné vieillard est mort sans faire la moindre révélation sur ce qui concernait sa famille. Il n'aimait pas les questions, et n'y répondait presque jamais. « Vous ne saurez pas qui je suis, disait-il à ceux qui l'interrogeaient; il y a cinquante ans que je cache ma vie, et je cherche un lieu pour cacher ma mort. »

Le pauvre Pierre était un mélancolique

*exalté, une espèce de philosophe ambulant, tout-à-fait retiré en lui-méme, et qui n'estimait rien de ce qui tient le vulgaire en admiration. Il ne pouvait occuper long-temps la méme place ; le mouvement était son bonheur et sa vie. Quelques personnes prétendaient avoir obtenu sa confiance, et le donnaient comme un gentilhomme breton qui avait déserté la maison de son père bien avant l'époque de la révolution française. Ce qu'il y a de certain, c'est que son éducation avait été très soignée, et qu'il possédait très bien plusieurs langues anciennes et modernes. Il récitait des fragmens de l'*Iliade *et de l'*Odyssée. *Il se comparait à Ulysse, parce qu'il avait erré comme ce héros sur toutes les mers. Dans son fol enthousiasme pour Zénon, il avait adopté la doctrine du stoïcisme ; mais il nous disait familièrement qu'il ne fallait pas juger cette doctrine telle qu'elle nous a été transmise dans les livres ; qu'elle avait été dénaturée, et surtout calomniée par les épicuriens. D'ailleurs, il préten-*

dait l'avour corrigée et améliorée dans plusieurs points.

Le pauvre Pierre avait été militaire, si l'on en juge par les cicatrices nombreuses dont sa poitrine était couverte. Depuis son retour d'Afrique, il avait l'habitude de demander l'hospitalité dans les lieux les plus obscurs de Paris, quand il n'avait pas une obole pour subsister. Jamais pourtant son courage ne l'abandonnait. Il avait vécu long-temps en donnant des leçons d'arithmétique aux enfans des pauvres. Il avait exercé la méme industrie dans l'intérieur des vaisseaux, pendant ses voyages maritimes.

Ce stoïcien réformé, supérieur à tout, méme à la crainte, avait pris l'ascendant le plus remarquable sur tous ceux qui l'entouraient. Ce qui ajoutait à l'empire de ses paroles, et lui donnait en quelque sorte une éloquence de situation, c'est qu'il se trouvait au milieu d'une multitude d'hommes qui

avaient subi comme lui toutes les chances de la mauvaise fortune. Par l'effet du hasard, l'hôpital Saint-Louis servait alors de refuge à plusieurs gens de lettres, que d'amers souvenirs tourmentaient, aussi-bien que les infirmités de la vieillesse. On remarquait entre autres, parmi les individus qui assistaient aux leçons de notre philosophe, le laborieux traducteur de toutes les œuvres de Bacon; un jurisconsulte retiré depuis longtemps des affaires, et qui composait des thèses pour les étudians, moyennant une très légère rétribution; des réfugiés venus à Paris pour se soustraire aux suites des troubles qui avaient agité la ville de Naples; surtout un poète improvisateur fort émerveillé de l'éloquence de Pierre; il y avait enfin un peintre assez habile, et quelques autres artistes plus ou moins estimables.

Le pauvre Pierre était suivi par un chien fidèle qui avait l'air de souffrir de ses peines, et qui ne voyait que lui dans la nature. Cet

animal était, comme son maître, endurci à toutes les fatigues, et d'une sobriété surprenante. Il fut légué par testament à un lépreux qui n'a jamais voulu s'en séparer, et qui l'a emmené depuis ce temps dans les colonies.

Notre malheureux vieillard mourut après quinze mois de séjour à l'hôpital Saint-Louis. Son corps s'était, pour ainsi dire, desséché par l'activité de son âme. L'histoire de ce singulier personnage intéresse parce qu'elle est vraie; il faut la regarder comme une sorte de supplément au chapitre du courage : c'est un épisode destiné au délassement de mes lecteurs dans un livre écrit avec les formes sévères de la philosophie. Il ne m'a pas été permis d'être plus simple dans le récit de ses aventures; ce n'eût plus été le pauvre Pierre qui s'exprimait toujours par images, et qui n'était pas plus modéré dans son langage que dans ses opinions. Je le reproduis donc ici tel que je l'ai vu et entendu.

Ce genre d'exaltation ne doit pas surpren-

dre ceux qui savent qu'au seizième siècle, époque à laquelle toutes les écoles retournaient à l'étude des anciens, on observa pareillement, dans les hôpitaux de France et d'Allemagne, un grand nombre d'enthousiastes ou de mélancoliques dont les idées fixes et prédominantes avaient pris naissance dans les doctrines philosophiques des Grecs. Il n'est pas étonnant que le même phénomène se soit présenté de nos jours.

LE

PAUVRE PIERRE.

(*Fig.* II.)

Abandonne ta vie à Dieu : même au sein du malheur, qu'il soit encore l'objet de ta louange !

(*Maxime du pauvre Pierre.*)

Il y a plusieurs années qu'on vit paraître à l'hôpital Saint-Louis un individu qui ne se donnait d'autre nom que celui de *Pierre*. Il s'obstinait à ne pas révéler le lieu qui l'avait vu naître. Il gardait pareillement un profond silence quand on l'interrogeait sur sa profession, sur ses habitudes, sur ses souffrances présentes et antérieures. Il avait une figure noble et des manières peu communes. La dignité de son maintien, le charme de ses discours, étaient en opposition manifeste avec l'état de misère où il se disait plongé. Ses vêtemens tombaient en lambeaux; ils

étaient serrés et contenus dans une large ceinture noire. J'avoue que cet homme m'intéressa vivement; il produisit sur moi l'effet d'un philosophe qui aurait hérité du vieux manteau et de la robe déchirée de Zénon. Il était armé d'un bâton noueux à la manière des pélerins, et se faisait suivre par un chien qui léchait par intervalles les plaies de ses jambes meurtries par la fatigue et par les longues excursions qu'il avait entreprises chez les nations étrangères. Nous avons su depuis qu'il était tellement dominé par le goût des voyages, qu'il n'y avait pas un seul point du globe qu'il n'eût visité et parcouru.

Voici quel était en somme le portrait de ce mystérieux personnage. Sa taille était haute, ses bras musclés et vigoureux. La fierté régnait dans ses regards; il se présentait toujours dans l'attitude d'un homme qui a banni toute crainte de son esprit, et qui est prêt à braver tout ce qu'il rencontre. Il avait la voix forte et sonore; son vieux front était

animé par la pensée et par cet air vénérable que donne l'habitude de la méditation : il s'exprimait d'ailleurs avec beaucoup d'élégance dans la langue française, sans qu'on pût reconnaître dans sa conversation l'accent d'aucun idiome particulier. Le teint de sa face était noirci par les feux du soleil, ce qui lui donnait une sorte de ressemblance avec celui d'un Égyptien. Cet inconnu excita singulièrement notre sollicitude et notre commisération. Nous crûmes devoir lui accorder un asile, ainsi qu'au courageux animal qui s'était rendu le compagnon fidèle de ses malheurs.

Étrange effet de la force morale et de la puissance du caractère! en quelques jours, Pierre prit un tel ascendant sur cette multitude d'infortunés qui partageaient son triste sort, que tous le regardaient avec une sorte de crainte respectueuse. Les cours de l'hôpital Saint-Louis sont plantées d'arbres, qui, pendant les chaleurs de l'été, offrent

une ombre salutaire aux malades, lorsqu'ils ont besoin de calme et de repos. C'est là que notre philosophe tenait tous les jours une espèce d'école; c'est là qu'il venait donner des leçons de courage, de résignation et de stoïcisme. On croyait voir en lui un envoyé de la Providence. Un grand nombre d'hommes, longuement affaiblis par les plus graves infirmités, des vieillards, des aveugles, des paralytiques, se traînaient avec empressement à son auditoire, et ranimaient à son entretien les restes d'une vie frêle et languissante. Les malheureux ont besoin d'écouter et de croire. Dès qu'il paraissait, on se rangeait en foule autour de lui; on l'interrogeait, et on attendait impatiemment ses réponses; il inspirait une telle confiance, qu'on ne se lassait pas de l'entendre. Plus les hommes ont à souffrir, plus ils se trouvent disposés aux impressions puissantes de l'éloquence qui les rassure. Quel parti ne pourrait-on pas tirer de ce prestige consolateur dans des lieux de refuge où la douleur se

présente sous toutes ses formes, où toutes ses victimes se trouvent rapprochées et, pour ainsi dire, confondues pêle-mêle comme dans le tombeau!

Avec quel bonheur on voyait arriver le coucher du soleil, qui était l'annonce ordinaire des leçons que devait donner notre philosophe stoïcien! C'est au clair de la lune, c'est pendant les belles soirées de l'été, lorsque des vents frais venaient assainir l'atmosphère et remplacer la chaleur du jour, que les auditeurs arrivaient en foule sur le gazon. Pierre venait aussitôt les entretenir et les consoler. Il est difficile de décrire l'effet qu'il produisait sur tous ces esprits abattus ou découragés par l'infortune. Quand ces malheureux l'avaient écouté, leurs douleurs devenaient moins vives, leur ennui se dissipait, leur sommeil était plus paisible; ils avaient fini par lui attribuer tous les secrets d'Esculape. Il régnait d'ailleurs tant de décence, tant de moralité et tant d'entraînement dans

ses discours, que des hommes perdus de débauche exprimaient des regrets et versaient des larmes de repentir. Dans la foule qui l'environnait, celui qui se montrait le plus attentif était un pauvre lépreux qui, depuis plusieurs années, ayant perdu tout espoir de guérison, croyait avoir encouru la malédiction du ciel. Notre vieillard lui répétait souvent cette maxime de Zénon, qu'il faudrait inscrire sur les colonnes de tous les temples consacrés au soulagement de l'humanité. *Abandonne ta vie à Dieu : même au sein du malheur, qu'il soit encore l'objet de ta louange!*

On prodiguait de toutes parts de si grands éloges à notre vieillard stoïcien, que je fus vivement ému du désir de l'entendre. Je me glissai une seule fois parmi les nombreux auditeurs qui l'entouraient, et je me crus transporté sous le Portique d'Athènes. Ce soir-là précisément, Pierre était plus inspiré que de coutume. Le ciel était parsemé

d'étoiles, et la lune éclairait tout l'hôpital de sa lumière argentée. Le philosophe promena d'abord un regard de bienveillance sur tous les assistans; et, comme dans la séance précédente on l'avait fatigué de questions indiscrètes sur le mystère qui l'enveloppait, il prit un air plus austère, et commença ainsi sa harangue :

« Mes amis, leur dit-il, vous m'interrogez vainement sur mes inquiétudes privées; je ne suis pas de ceux qui soulagent leurs maux en les racontant. Un stoïcien ne confie ni sa joie ni ses peines. Ma vie n'est qu'un long et douloureux secret, et je ne suis venu ici que pour cacher ma mort; aucun astre bienfaisant n'a d'ailleurs conduit ma destinée; je subsiste au gré du hasard; je ne tiens par aucun anneau à la chaîne de la sociabilité. Quel être est plus solitaire que moi! je ne suis aimé que de mon chien.

« Je m'abstiens donc de satisfaire une vaine

curiosité sur des choses qui n'ont aucun rapport direct avec le noble projet que vous m'inspirez. Que vous importe ma déplorable histoire? l'unique but auquel j'aspire, est de vous épargner ce que j'ai souffert, en vous communiquant ma philosophie. Sans entrer dans aucun détail particulier sur ma personne, qu'il vous suffise d'apprendre que nul d'entre vous n'a enduré des maux plus cruels que les miens. Si je vous découvrais mon corps, vous y verriez les cicatrices profondes qui attestent les périls que j'ai affrontés. Ces mains que j'agite devant vous ont été tantôt chargées de liens, tantôt condamnées aux travaux les plus rudes et les plus humilians. J'ai subi toutes les persécutions : toutefois, les tourmens ne m'ont pas vaincu ; mon âme, sans cesse raffermie par les préceptes du stoïcisme, n'a rien perdu de son énergie primitive. Aujourd'hui même qu'à force d'années et de revers ma force physique est presque anéantie, aujourd'hui que les ressorts de ma frêle machine corporelle sont

sur le point de s'arrêter, et que je me trouve subjugué par cette multitude de besoins que la vieillesse traîne après elle, je brave et je défie encore la fortune. Je cours au-devant de mes dernières peines comme un guerrier au-devant de l'ennemi, et je leur fais face par mon courage. C'est se rapprocher de Dieu, que de s'affranchir de toute faiblesse. Vous voyez devant vous un philosophe malheureux que la terreur n'a jamais saisi; jamais il n'entra dans son âme ni faiblesse ni pusillanimité.

« J'ai choisi cet hôpital pour en faire le théâtre de mon enseignement; et quel lieu serait plus convenable pour développer les dogmes sublimes de la doctrine stoïcienne! les murs attristés de ce bienfaisant édifice ne recueillent que des douleurs. Ici, je trouve un auditoire tel que Zénon lui-même l'aurait souhaité; ici, l'homme est secouru par l'homme; c'est ici que tant de malheureux viennent répandre leurs dernières larmes et

achever la route qui les mène au tombeau. Ici, chaque heure nous instruit à mourir. Que d'autres parlent aux gens heureux : quant à moi, je m'attache à vous par une sympathie invincible.

« Singulière métamorphose pour un philosophe stoïcien! Vous l'avouerai-je? je ne sais plus m'expliquer moi-même depuis que je me trouve au milieu de vous. J'ai tant souffert depuis que je respire, que je devrais être arrivé au terme proposé par Zénon à tous ses élèves, l'apathie ou l'insensibilité morale. La vanité ne berce plus mon âme; la gloire est un bien chimérique pour moi; et pourtant mon cœur palpite de joie quand j'entends vos murmures d'approbation, et quand votre affection répond à la mienne. Je ne crains pas la mort, puisque je me suis volontairement arrêté dans le lieu où elle fait le plus de victimes. Toutefois, malgré mes longues infortunes, je ne suis point encore rassasié de jours; je veux lutter encore contre

la fatalité qui m'entraîne; je veux défendre les restes d'une vie misérable, mais à laquelle j'attache du prix, puisque je puis vous la consacrer. »

Ce début touchant de notre stoïcien, sa noble franchise, son généreux dévoûment, excitèrent le plus vif intérêt dans toute l'assemblée. Pierre, lui-même, se trouvait heureux de l'impression qu'il produisait; il n'avait énoncé que quelques mots de sa doctrine, et déjà il se voyait chéri, admiré par son auditoire. Il y avait véritablement quelque chose de religieux dans cette soirée brillante et solennelle dont je ne perdrai jamais le souvenir.

La lune est un doux flambeau dont la clarté douteuse semble spécialement propre à la méditation et aux entretiens mystérieux de la philosophie; elle ajoute à la magie des belles paroles de l'éloquence; son pâle reflet montrait à nu le front rêveur et mélanco-

lique du pauvre Pierre, dont les attitudes, les mouvemens, les gestes, les regards s'accordaient si bien avec son langage. On aime à voir les plus hautes sentences de la sagesse sortir de la bouche d'un homme que la vieillesse accable : Pierre semblait revêtu d'une sorte de sacerdoce. On eût dit que les astres du firmament ne faisaient éclater leur lumière que pour l'assister dans son entreprise, en éclairant le lieu de cette mémorable séance. Un calme profond régnait d'ailleurs dans l'intérieur de l'hospice. La douleur même était attentive ; on n'entendait plus ses plaintes. Le stoïcien continua de parler. Voici quelques phrases que j'ai retenues de sa courageuse exhortation; elles étaient concises et rapides comme celles des philosophes du Portique ; mais Pierre avait une voix pénétrante qui électrisait ses auditeurs.

« Imitez ma vie, leur disait-il, et soyez, ainsi que moi, supérieurs à toutes vos souf-

frances! supportez avec courage les privations, la pauvreté, la maladie! que votre âme s'accoutume à tous les périls de l'existence! oubliez, s'il se peut, les jouissances que vous avez perdues, et ne réclamez rien de ce que le hasard vous a ravi! Le monde, qui vous repousse, est plein d'êtres insensés et frivoles qui se fatiguent vainement à la recherche du bonheur. On croirait qu'il est partout, puisqu'on prétend y arriver par tant de routes différentes; mais Dieu n'a pas voulu que l'homme pût le rencontrer sur la terre; il n'en a donné que le besoin. Nous ne faisons qu'approcher la coupe de nos lèvres; nos désirs ne sont qu'excités; des plaisirs courts, de longs malheurs, voilà le partage des créatures.

« L'homme est tombé nu sur cette terre infortunée; c'est à lui de tirer parti de lui-même, et de remplir complétement sa destination. Si le malheur vient à l'abattre, que la philosophie le relève! Le ciel l'a gratifié du

courage pour se défendre, comme il lui a donné des pierres pour bâtir sa demeure. Il doit tout acquérir, tout exécuter par ses méditations et par ses labeurs. C'est la faculté d'agrandir les dons que Dieu nous dispense qui nous distingue de ces groupes innombrables d'êtres créés pour partager avec nous le bienfait de l'organisation et de la vie. L'animal doit tout à la nature ; l'homme doit tout à sa raison.

« Mais, par une fatalité inexplicable, l'homme se défigure sans cesse lui-même sous le vain prétexte de se perfectionner. Il altère ses jugemens, ses opinions, ses mœurs, son caractère ; il n'agit que d'après des impulsions composées, et fait dégénérer, pour ainsi dire, tout ce qui sort des mains du Créateur. C'est ce qui m'a déterminé à fuir le monde, où l'on me donnait le nom de *misanthrope*. J'ai voulu faire à part la route de la vie, pour ne pas voyager avec des méchans dont les misérables discordes m'étour-

dissaient. Le bruit affligeant de l'ambition humaine interrompait le cours de mes méditations philosophiques. Je m'estime heureux depuis que je passe par des chemins détournés, et que je marche seul à mes destinées ultérieures. L'attrait des plaisirs ne tente plus mon âme désabusée. Je n'admire rien de ce que les autres poursuivent avec tant d'ardeur : il ne faut au stoïcien que des jouissances pures et sévères. J'ai toujours négligé mon corps pour ne nourrir que les feux de l'âme. A l'exemple des pythagoriciens, j'épure mon esprit par la retenue et l'abstinence : pour exister ici-bas, il me suffit d'un morceau de pain ; et grâce à mon courage, je ne l'ai jamais trempé de mes larmes. Un peu d'eau pure me désaltère. Je ne connais point le prix de l'or ; une étoffe grossièrement tissue me protége contre les rigueurs de l'atmosphère. Mes organes d'ailleurs sont depuis long-temps aguerris contre l'inclémence de l'air ; et quand l'aquilon siffle sur ma tête blanchie par la vieillesse, il me

semble qu'il m'apporte un surcroît de vie et de santé. »

Après ces paroles énergiques, quelqu'un se leva pour demander au nom de l'assemblée ce que c'était que les stoïciens. Cette question fut adressée à Pierre par un homme bien malheureux, qui, après avoir consumé sa vie dans des travaux utiles à ses concitoyens, ne trouvait plus où reposer sa tête.

« Les stoïciens, répondit le vieillard d'une voix animée, sont les athlètes de la philosophie, les soutiens constans du courage dans l'espèce humaine. Le véritable stoïcien est un soldat armé contre la destinée, qu'aucune menace n'intimide, qui n'abandonne rien à ses ennemis, qui n'attaque pas, mais qui résiste sans cesse ; qui ne sait ni fuir, ni courber sa tête ; qui répond aux insultes des faibles par son indifférence, aux outrages des forts par son héroïque fermeté. Nul ne porte mieux que lui le fardeau du malheur ; son caractère est immuable.

« Le stoïcien risque volontiers sa vie et sa fortune; les chances du hasard lui plaisent, parce qu'elles sont pour lui une occasion de déployer sa résistance et sa valeur. Il est infatigable; il ressemble à ces guerriers toujours prêts à combattre la nuit et le jour; il couche avec ses armes; il a toujours la main sur la poignée de son cimeterre; il s'indigne de l'esclavage; il regarde son corps comme une prison qui retient son âme; il voudrait courir aussi vite que la pensée : la gloire ni la richesse ne le tentent point; il ne repaît son âme d'aucune chimère; il est sobre; il dédaigne tous ces breuvages enivrans qui troublent la marche de la raison; il étanche sa soif dans l'eau d'une simple fontaine; il vit de fruits et de racines; il n'use jamais de sa raison que pour mettre des bornes à ses désirs.

« On a calomnié les disciples de Zénon en les proclamant comme les apologistes du suicide; mais les philosophes du Portique sont

trop courageux pour chercher un refuge dans le sein de la mort ; ils savent l'attendre et la braver. Chez eux, la haine ou l'amour n'admettent aucun sentiment intermédiaire ; ils s'enflamment pour la vertu et repoussent le vice avec horreur ; ils ne souillent jamais une grande action en lui donnant pour base l'intérêt personnel.

« Tout stoïcien reconnaît un Dieu et sa providence immortelle ; son cœur aime à se reposer dans la justice de ses jugemens, et vit sur la foi de ses espérances ; son culte est dans le travail et dans la bienveillance qu'il porte à ses semblables. Il faudrait des stoïciens dans tous les lieux de misère pour y enseigner la résignation et la soumission aux décrets du ciel ; ils vous feraient trouver une sorte de charme dans votre indigence et votre obscurité. »

Jusqu'ici Pierre n'était entré dans aucun détail sur sa propre histoire. Tous ses audi-

teurs le conjurèrent de leur dire au moins où il avait puisé des notions si salutaires sur l'emploi de la vie. Quoique le stoïcien se fût fait une loi de rester inconnu, il consentit à leur révéler quelques uns des secrets ensevelis dans le fond de son cœur. Il était bien sûr d'exciter leur intérêt; car, ainsi que je l'ai dit plus haut, Pierre possédait au plus haut degré l'art de prononcer ses éloquentes paroles. Il n'hésitait point d'ailleurs à fouiller dans les replis de sa conscience. Quand les fautes sont expiées, on peut interroger sans crainte ses souvenirs.

« Mes amis, dit alors le pauvre Pierre, je vais, en partie du moins, satisfaire vos désirs. Il m'est doux d'abréger, par mes discours et mes consolations, les longues nuits de mes compagnons d'infortune. Apprenez d'abord que je n'eus jamais de patrie : je suis cosmopolite. Le hasard seul jusqu'à ce jour a pris soin de ma vie et de ma fortune. L'amour des voyages a toujours fait le bonheur de

mon âme libre et indépendante. Une inquiétude indéfinissable, une curiosité innée que je ne pouvais nourrir que par la variété et le renouvellement des sensations, une activité dévorante dont je ne savais pas me rendre maître, m'ont conduit sur tous les points de l'univers. J'ai parcouru tous les continens de la terre, sans jamais me plier aux habitudes des peuples que je visitais, ce qui m'a attiré des persécutions innombrables; mais j'ai toujours déconcerté par mon courage les hommes inhospitaliers qui ont voulu se jouer de ma misère. J'ai longtemps erré dans les vastes solitudes de l'Asie; j'ai traversé les sables brûlans de l'Afrique; j'ai vogué sur l'immensité des mers, et j'y ai commandé le vaisseau qui m'avait reçu au rang de simple pilote; j'ai pénétré dans des déserts où nul être humain n'avait encore empreint la trace de ses pas; je suis parvenu chez des sauvages qui se croyaient les seuls habitans du globe; et pour obtenir d'eux quelque bienveillance, je leur ai appris l'art

de dompter les chevaux, et quelques uns des métiers les plus lucratifs de notre vie sociale. Partout mon séjour a été utile. Ce qui surprendra sans doute ceux qui m'écoutent, c'est que, dans des courses aussi périlleuses, mon corps ne soit pas devenu la proie de quelque assassin; mais, dépourvu de biens comme de besoins, je ne portais rien sur moi qui pût servir d'appât à l'avarice, ou tenter la cupidité des hordes nomades qui se rencontraient sur mon passage. Toute ma puissance était dans mon âme; toute ma richesse dans ma volonté, que je savais en quelque sorte rendre surnaturelle.

« Toutefois, si j'ai eu mille peines, j'ai eu aussi mille plaisirs. Personne n'éprouve une satisfaction plus ineffable et plus étendue que le philosophe voyageur : tout ce qu'il admire lui appartient. Je regrette ma vie errante et aventureuse; je regrette surtout cette époque délicieuse de ma jeunesse où, fatigué de mes incursions, je dormais sur une pierre avec

plus de volupté que le riche sur les coussins de l'indolence. La joie me transportait quand je voyais un navire mettre à la voile. J'enviais le sort de ces aigles de mer par qui l'espace est sitôt mesuré et parcouru ; j'étais toujours étranger et impatient sur la terre qui venait de me recueillir ; je voulais tout quitter pour tout revoir ; et aujourd'hui même que les plaies sanglantes de mes pieds affaiblis me condamnent à un douloureux repos, mon âme languit et se consume d'ennui. Quoi qu'en dise mon maître Zénon, tout stoïcien devrait mourir quand le sort le réduit à être malade ou impotent.

« J'ai épuisé toutes les jouissances de la vie active, et pourtant je voudrais recommencer mon existence ; je voudrais recevoir du Créateur une organisation nouvelle pour l'exposer à de nouveaux dangers. Sans les infirmités qui m'accablent, on me verrait retourner encore sur la plaine agitée de l'Océan pour y chercher des spectacles et des

émotions. Comme l'oiseau précurseur des orages, je suis depuis long-temps accoutumé aux convulsions de la nature en désordre; j'ai grandi dans l'adversité.

« Qui me rendra les hasards dont j'ai triomphé, les obstacles que j'ai vaincus? Il n'y a que les scènes violentes de cet univers qui conviennent à mon goût pour l'agitation et la turbulence. Pour que mon âme s'entretienne, il me faut d'ailleurs une surabondance de température que je ne trouve nulle part comme dans les contrées asiatiques et africaines. Le calme de l'atmosphère me fatigue, et l'uniformité des impressions m'est insupportable. Je ne sommeille jamais mieux qu'au bruit des vagues soulevées par les vents contraires; et c'est parce que la mer est féconde en tempêtes qu'elle produit sur moi l'effet de la terre natale.

« J'avais à peine atteint ma vingtième année, quand je quittai la maison de mon père

comme un fugitif, sans lui dire un dernier adieu, m'inquiétant peu s'il pleurerait mon absence. Je formai le coupable projet d'aller porter ma vie sur des plages lointaines, au milieu de gens qui ne me connaissaient point. Ceux qui m'ont vu partir ne sont déjà plus; mais j'avoue que je ne puis songer aux tourmens que je dus causer aux auteurs de mes jours, sans avoir l'âme en proie aux remords. Je ne puis, sans un sentiment bien triste, me rappeler le temps où la raison n'avait encore aucun empire sur mes sens toujours disposés à la révolte. La mémoire se montre si puissante dans notre jeunesse, que les fautes qu'on a commises y restent gravées comme sur une table d'airain. Tout ce qui mérite le blâme se représente à nous dans notre vieillesse. On a beau fuir, errer, changer de lieu, notre souvenir est là pour provoquer nos larmes. » — En prononçant ces mots, le vieillard s'était involontairement attendri; son visage avait changé de couleur. « Mes enfans, s'écria-t-il, daignez excuser

ce moment d'oubli et d'abandon ; les pleurs du repentir ne déshonorent pas le courage.

« Ce cœur que je vous révèle n'a pas toujours eu l'insensibilité du rocher. Il survient des orages dans toutes les âmes. Quel est celui d'entre vous qui n'aime quelquefois à rétrograder dans sa propre vie pour y chercher, à l'aide de sa pensée, les traces de ses impressions anciennes et primitives ? Qui peut surtout raconter sans douleur comme sans effroi les premiers écarts d'une raison égarée ? »

Cette réflexion produisit le plus grand effet sur cette foule de vieillards attentifs qui composaient la majeure partie de l'auditoire. Il y avait dans leur attitude, et surtout dans leur immobilité, quelque chose d'imposant qui commandait le silence ; et, pendant que Pierre parlait, chaque trait de leur physionomie semblait recéler un profond mystère.

Notre philosophe voulait néanmoins ter-

miner ici son entretien et renvoyer ce qu'il avait à dire pour la leçon du lendemain ; mais il est des narrations d'un intérêt si touchant, qu'on ne saurait les interrompre sans agiter ceux qui les écoutent de l'impatience la plus pénible. On supplia en conséquence l'orateur de ne pas suspendre son récit. Il est naturel d'ailleurs que des hommes privés depuis long-temps des douceurs du sommeil cherchent à prolonger leurs veilles, ne fût-ce que pour distraire leur attention d'une douleur toujours plus active au sein des ténèbres. Pierre n'était point fatigué ; il puisait à chaque instant une force nouvelle dans la confiance qu'on lui témoignait. Il continua de raconter sa propre histoire avec la plus vive émotion.

« Toutes les passions ont fermenté dans mon âme, s'écria-t-il ; mon cœur a subi toutes les tempêtes ; j'ai eu tous les penchans, tous les goûts, même celui de la science, dont je suis pourtant désabusé, depuis que

j'apprécie comme il convient le triste usage que l'on en fait. J'ai embrassé toutes les illusions, même celle de l'amour, cette maladie des êtres oisifs, la plus tyrannique des impulsions humaines, tout-à-fait indigne d'un stoïcien. Je touchais alors à cette époque orageuse de l'existence où l'homme est entraîné par l'impétuosité de ses propres organes, où l'on ne respire que pour sentir. Un philosophe peut se soustraire à la crainte, au joug de l'opinion ; mais il ne saurait échapper à cet attrait moral et irrésistible des sexes que les obstacles irritent et que les larmes font tant durer.

« J'avais besoin d'avoir un fils, pour répandre sur lui toute mon affection ; j'enlevai la fille du brave et généreux capitaine qui m'avait reçu dans son vaisseau. La complice de mon égarement osa suivre volontairement celui qui venait de faire un tel outrage à l'autorité paternelle ; mais le ciel réprouva l'hymen qui s'était formé

sous d'aussi malheureux auspices ; il ne voulut point que je trouvasse le bonheur dans des liens domestiques : tant il est vrai que les plus doux sentimens de la vie entraînent des maux irréparables, quand ils nous écartent de la vertu ! La nuit même qui suivit le jour où j'avais flétri mon caractère par un attentat aussi horrible, il y eut un déchaînement extraordinaire des vagues de l'Océan. Le supplice du remords est, dit-on, plus terrible chez les hommes que le péril environne ; à chaque instant je croyais entendre la voix de la nature courroucée me reprocher ma lâche trahison. Le bruit de la tempête soulevait contre moi ma propre conscience, et il me semblait que tous les coups de tonnerre étaient dirigés contre le plus coupable des ravisseurs.

« Je fus bientôt puni de mon crime. Peu de temps après je fus délaissé par la jeune compagne que je croyais à moi sans aucun partage. Elle me quitta pour s'attacher à un

homme que j'avais rendu le confident du peu de joie que je goûtais sur la terre. Jugez de mon tourment quand je me vis à la fois trahi par l'amour et par l'amitié. Si, à l'époque où ce coup affreux vint me frapper, j'avais été plus profondément initié dans les hautes leçons de la doctrine du Portique, j'aurais triomphé de ce revers; j'aurais dédaigné cette injure du sort; j'aurais vu d'un œil sec s'éloigner le vaisseau qui séparait à jamais de moi une épouse infidèle : mais les principes que j'avais puisés dans les ouvrages de Zénon n'avaient point encore germé dans mon esprit; j'étais ardent, présomptueux, tout plein d'une affection que le premier accord de nos âmes n'avait que trop vivement cimentée.

« Novice encore dans l'école des sages que j'avais pris pour modèles, j'oubliai cette modération stoïque qui, depuis ce temps, est devenue la règle immuable de mes sentimens et de mes actions. Je supportai

sans courage un châtiment qui m'était infligé par une main divine et cachée ; je versai des pleurs, je proférai des plaintes ; je fus même assez faible de cœur pour m'abandonner à des mouvemens extraordinaires de dépit et d'indignation à la manière des hommes vulgaires. Ma rage impuissante la poursuivait au milieu des flots, et jusqu'aux lieux où elle allait ensevelir sa honte et perpétuer mon désespoir.

« Pour adoucir l'horreur de ma situation, on me conseilla de voyager ; mais les malheureux sont comme les coupables ; ils n'échappent point à leurs souvenirs. J'avais beau m'éloigner, mes douleurs me suivaient partout ; partout je retrouvais l'image de celle qui m'avait si inhumainement trahi et délaissé : vainement je mettais entre elle et moi l'immense intervalle des mers, des montagnes, des royaumes, des continens, mes regrets, ma tendresse même, me reportaient toujours vers l'indigne objet de mon culte.

Les cicatrices de l'amour offensé ne se consolident jamais; elles se rouvrent au moindre trouble qui vient agiter l'âme. Aujourd'hui même que tant de jours ont passé sur ma tête, aujourd'hui que des renseignemens certains m'ont informé qu'elle n'était plus, mes blessures sont loin d'être fermées: elle a désolé ma vie, et pourtant, si j'avais la puissance d'un dieu, j'en profiterais pour la rendre à la terre qui l'a perdue; je ferais couler mon sang pour ranimer la femme perfide qui m'a meurtri le cœur par son ingratitude; j'éprouverais encore le besoin de la voir, de la chérir, de la protéger contre ses remords, ou, pour mieux dire, de la consoler. »

Parmi les sentimens mixtes que l'espèce humaine est susceptible d'éprouver, il n'en est point de plus touchant que celui du respect mêlé à la compassion. Tel était le mouvement qui se passait dans l'âme des auditeurs du pauvre Pierre. On s'attendrissait

sur ses longs malheurs; quant à lui, on voyait qu'il était honteux de montrer tant d'émotion. Les statuts de nos hôpitaux prescrivent aux malades de se coucher à des heures déterminées; pour cette fois seulement on transgressa la règle commune, et les disciples de Pierre s'obstinaient à demeurer encore sur le gazon. Ils encourageaient leur maître de la voix et du geste. Le stoïcien continua; mais, comme la nuit s'avançait, il prévint l'assemblée qu'il allait précipiter la marche de sa narration.

« Je m'étais réfugié dans l'Inde, pays sacré par ses souvenirs, berceau de la philosophie, et peut-être du stoïcisme, patrie des premiers sages, contrée riante où les rapports sociaux de l'homme sont dans leur primitive simplicité, où l'hospitalité est une vertu facile, parce qu'elle y est constamment entretenue par l'instinct puissant de relation. Je me croyais à la fin de mes peines; mes tribulations étaient à leur comble; mais le

ciel fit naître dans mon âme un besoin plus dévorant encore que celui de l'amour. Les peuples qui m'avaient accueilli me confièrent la direction de leurs armées ; ils m'élevèrent aux postes les plus éminens ; ils m'aimaient, parce que je savais imprimer une énergie extraordinaire à leurs résolutions, parce que je leur apprenais à trouver dans leur intelligence des ressources pour se conserver et pour se défendre.

« Que ne peut une doctrine qui a pour but de chasser la crainte, sans inspirer une téméraire présomption ! Les stoïciens sont les meilleurs capitaines ; leur constitution morale les rend particulièrement propres à commander. Des soldats qui sortiraient de l'école du Portique seraient d'une valeur incalculable ; tout fuirait devant leurs étendards. Je haranguais souvent les Indiens sur les bords sacrés des grands fleuves où ils allaient se purifier. On sent tout l'effet que devaient produire sur eux l'ascendant de mon caractère et l'éner-

gie de mes discours. Rien ne subjugue des hommes timides et superstitieux comme l'enthousiasme et la fermeté. C'est ce qui détermina le choix qu'ils firent de moi pour assurer le succès d'une guerre qu'ils avaient entreprise. J'épousai leurs dissensions, leurs querelles ; je me battis de concert avec eux, et pour eux; je les enflammais par mon exemple. Tout servait merveilleusement nos projets, tout, jusqu'à la vigueur prodigieuse de nos éléphans; ces grands animaux traînaient avec orgueil notre vaste artillerie, et les guerriers que je conduisais ressemblaient à une marche de triomphateurs.

« La gloire et l'opulence m'environnaient. J'en fus ébloui, et bientôt je me perdis par un désir exagéré de la domination et du pouvoir. Dans l'Inde, comme ailleurs, la montagne de l'ambition est entourée de précipices. Les passions de la multitude y sont capricieuses comme les élémens. Victime d'une sédition, je tombai sans retour; mes

soldats cessèrent de reconnaître ma voix ; ils m'abandonnèrent à la première blessure dont je fus atteint, comme si je pouvais disposer du hasard des batailles. Il n'y avait que quelques jours que j'étais séparé d'eux, et déjà j'étais complétement oublié de cette troupe ingrate et indisciplinée. Comment espérer de se maintenir dans des lieux où depuis tant de siècles la raison n'a plus d'interprètes, où l'opinion n'a que des esclaves ?

« J'étais sous le poids d'une proscription universelle. Il ne me restait d'autre moyen de salut que la fuite, dernière ressource des ambitieux désolés. J'aurais voulu trouver des champs déserts où il n'y eût aucune trace de civilisation. Je me cachai dans le fond des forêts : nous aimons à nous réfugier sous des arbres toutes les fois que nous avons à nous plaindre des hommes ; nous demandons des consolations même aux êtres qui occupent le dernier échelon de la sensibilité.

« Les solitudes que je parcourais m'inspi-

raient néanmoins une terreur mortelle, à cause de la quantité innombrable de bêtes féroces qu'on y rencontre. Certes, il faut être bien familiarisé avec la nature sauvage pour ne pas être effrayé par les rugissemens des tigres qui l'habitent : j'allumais des feux pour les éloigner. Je me cachai quelque temps parmi les rochers des hautes montagnes du Bengale : j'y rencontrais des hommes chasseurs qui s'imaginaient que j'étais médecin, et qui m'accordaient l'hospitalité.

Les esprits cultivés ont d'ailleurs des moyens de communication dont ils se hâtent de profiter dans les circonstances périlleuses de la vie. Je savais chanter, ce qui me mit de suite en rapport avec certains Indiens qui ont un penchant naturel pour l'exaltation poétique, et qui célèbrent par des rimes grossières les événemens mémorables de leurs contrées. J'allais les visiter dans leurs chaumières, construites avec de la terre glaise et des bambous. Ils m'accueillaient du moins pour un temps,

en m'associant à leurs concerts, à leurs fêtes, à leurs plus douces jouissances. Les impressions de la musique sont indéfinissables; sa puissance magique transforme les cœurs les plus inhumains, accorde les âmes les plus disparates, et les dispose à la sympathie.

« Cependant je me fatiguai bientôt d'une condition aussi incertaine. Je m'imaginais d'ailleurs que je serais plus en sûreté chez des peuples tout-à-fait barbares. Je m'embarquai sur un bâtiment qui me jeta sur les côtes d'Afrique; mais je ne fus pas moins malheureux parmi les noirs habitans de ces plages brûlantes. Partout je rencontrais des hommes qui m'inquiétaient par leur curiosité; ils me demandaient de quelle religion j'étais, quel était le dieu que j'adorais. L'aspect de mon teint était pour eux un objet de surprise : comme ils me voyaient pâle et décoloré, ils voulaient savoir si j'étais malade, ou maudit du soleil.

C'est surtout dans ces lieux arides que

j'eus à souffrir les tourmens de la faim. Je me souviens qu'un jour je fus réduit à manger des sauterelles, que le vent jetait par nuées au milieu de mon désert. La terre était tellement desséchée, que j'attendais avec impatience la rosée de la nuit pour me rafraîchir; j'étais au comble de la joie quand quelque être charitable restaurait mes forces en m'accordant un peu de vin de palmier. Une circonstance de ma vie, qu'il est bon de dire aux malheureux qui m'écoutent, c'est que je n'ai jamais contracté aucune de ces fièvres pestilentielles, calamités inévitables pour des étrangers. Une année que je faisais une longue traversée, je vis périr les deux tiers de l'équipage, sans me ressentir le moins du monde du fléau qui m'environnait. Il y a, comme je l'ai souvent remarqué, dans l'âme du stoïcien un principe de réaction extraordinaire qui repousse long-temps la maladie et la mort.

« D'autres peines m'attendaient, et je ne

tardai pas à être effrayé de tous les périls de ma solitude. Pour me garantir des ardeurs du soleil, je m'étais soigneusement construit une cabane, dont je fus chassé par un sauvage qui la trouva plus commode que la sienne. Je vieillissais, et d'ailleurs je commençais à ne plus pouvoir me défendre, parce que la chaleur, jointe à l'humidité des forêts, détruisait progressivement la souplesse de mes membres : mes nuits étaient aussi tristes que mes jours; l'odeur infecte des marécages m'empêchait de respirer : mon sommeil était à chaque instant interrompu par les coassemens des reptiles aquatiques, par le chant lugubre des chouettes, et par la crainte que m'inspiraient les chacals, dont les cris discordans ressemblent aux vagissemens d'un enfant qu'on égorge. Je mourais de fatigue, et le besoin des relations sociales parlait d'ailleurs à mon âme sensible. J'abandonnai les déserts pour pénétrer dans l'intérieur des villes et me placer sous l'égide des lois. Mais s'il est doux

de se dérober à la poursuite des panthères et des lions, on va voir qu'il est souvent dangereux de tomber dans les mains des hommes.

« Pour assurer ma subsistance, j'avais suivi quelques marchands maures que des motifs de spéculation conduisaient dans les pays soumis à la domination du roi des Achanties; Vous avez sans doute entendu parler de ces peuples, que la superstition a rendus si barbares, qui se délectent à faire ruisseler le sang de leurs semblables, qui se réjouissent au son de la trompette par le spectacle de la mutilation et de la mort. Tout est extrême en eux, jusqu'à leur danse, qui n'est qu'une suite de mouvemens frénétiques : leurs chansons même ne sont autre chose que des cris de carnage. Ma tête fut réclamée pour être offerte en sacrifice dans la célébration d'une fête prochaine, et mon corps fut promis aux vautours, qui abondent sur cette terre désolée. En attendant le jour sinistre, on

me renferma dans une prison obscure, d'où l'on me faisait sortir tous les jours pendant quelques heures pour m'assujettir aux plus vils travaux. Quelle vicissitude ! je commandais en Asie, je servais en Afrique.

« C'est encore dans cette funeste conjoncture que je dus mon salut à la sublime doctrine que j'avais embrassée. Si je m'étais présenté en suppliant, je n'eusse jamais pu me soustraire à l'horrible sort qu'on me réservait ; mais rien ne désarme la férocité comme la présence d'un homme qui se montre exempt de toute terreur. Dans des lieux où la force est tout, la résistance plaît alors même qu'elle est impuissante.

« On me conduisit devant le roi : ma stoïque intrépidité me concilia sa bienveillance ; il m'affranchit de la cérémonie sanguinaire, et voulut me revêtir d'une charge dans l'intérieur de son palais. Je n'ac-

ceptai point cette faveur insigne ; j'étais désabusé de la fortune ; et, par une singularité des plus remarquables, après tant d'années, l'amour de la patrie vint pour la première fois se faire entendre dans le fond de mon cœur. Les philosophes sont malheureux en Afrique ; rien n'équivaut pour eux aux biens immuables de la vie intellectuelle, et sous ce ciel inhumain, tout recueillement est impossible.

« L'air volcanique que je respirais engendrait sans cesse autour de moi des milliers d'animalcules malfaisans qui paralysaient mon attention. On a des ailes quand on fuit la terre de l'esclavage ; en quelques mois je saluai le sol de l'Europe, et je m'arrachai pour jamais à cette nature dévorante, ennemie irréconciliable de la pensée. Si vous saviez tout ce que j'ai souffert pour regagner les côtes de France! Partout je n'ai rencontré que des êtres qui me repoussaient comme un vagabond. Les animaux goûtent le repos

dans leurs retraites ; les plus vils serviteurs dorment tranquillement chez leurs maîtres, et moi, j'ai trouvé tous les cœurs et toutes les portes inaccessibles.

« Depuis cinquante ans que je voyage, j'ai presque toujours subsisté du produit des leçons que je donnais dans les vaisseaux et chez les peuples les moins civilisés. Je leur enseignais les combinaisons du calcul, la géométrie, l'écriture, etc. Ils n'auraient pas voulu de ma philosophie : il n'y a que les malheureux qui puissent l'entendre. Après tant de périls et de traverses, j'ai traîné jusqu'ici le fardeau de mes ans ; je suis arrivé dans cette cité fameuse, séjour de la misère et des grandeurs, asile de l'intrigue et des talens ; dans cette capitale enchantée, où l'esprit s'alimente, où le génie se féconde, où tout arrive pour s'éteindre, où tout se perfectionne pour se dégrader ; dans ce vaste rendez-vous de tous les peuples et de tous les hommes, qu'un profond penseur surnom-

mait avec raison la *grande hôtellerie de l'univers*.

« Enfin, mes amis, il est devant vous cet homme qui a tout obtenu et tout perdu sur la terre; cet homme qui a été le jouet des sermens frivoles de l'amour et des perfides promesses de l'amitié. Le voilà tel que l'ambition l'a rendu. Voyez où m'ont conduit les idoles auxquelles j'ai tant sacrifié! » En parlant ainsi, le stoïcien montrait sa tête chauve, son front ridé par toutes les traces de ses anciennes passions, ses bras décharnés, ainsi que son sein tout couvert des cicatrices de la guerre.

Les assistans fondaient en larmes. Mais ils furent encore bien plus attendris quand il ajouta d'une voix touchante et qui pénétrait l'âme de conviction : « Mes chers amis, vous recevrez bientôt mes adieux. Je suis averti de ma fin prochaine par des symptômes dont je prévois les sinistres effets. Il me semble

que les âmes de tous ceux qui ont succombé dans cet hôpital planent au-dessus de ma tête, et qu'elles sont prêtes à me recevoir. Mes pieds chancellent, mes yeux sont comme voilés par un nuage, et bientôt je perdrai jusqu'au spectacle de la nature. Je n'aurai garde d'imiter mon maître Zénon qui se laissa vaincre par la faim pour aller respirer plus vite la Divinité qui l'attendait. Je n'irai point au-devant de la mort : je saurai l'attendre sur les confins de la vie. »

Le vieillard avait constamment parlé avec une voix si entraînante, que la nuit entière s'était écoulée sans que personne s'en fût aperçu. Les lampes des salles étaient éteintes; le feu scintillant des étoiles s'était évanoui, et déjà le jour commençait à poindre, que les malades se trouvaient encore sous le charme des paroles de Pierre. Ce ne fut pas sans exciter un commun regret que l'aurore trop prompte vint terminer ce touchant entre-

tien. Chacun des auditeurs regagna paisiblement sa couche, emportant avec lui ce calme salutaire qui soulage le cœur du poids qui l'oppresse.

Les dernières phrases du stoïcien avaient néanmoins contristé toutes les âmes. Ses pressentimens étaient fondés ; sa santé déclinait d'une manière alarmante. Depuis quelques semaines, il n'avait plus qu'un sommeil factice, entrecoupé de rêves qui décelaient les inquiétudes dont il était agité. Il est vrai que Pierre avait contracté des habitudes tout-à-fait préjudiciables à sa conservation. Son penchant pour la mobilité était tellement irrésistible, qu'il marchait toujours à grands pas dans les cours de l'hôpital, ce qui ne contribuait pas peu à exaspérer l'affreuse plaie qui dévorait sa jambe. Une de ses jouissances ordinaires était aussi d'exposer sa tête à l'action d'une température forte, particulièrement aux rayons du soleil. Il buvait ensuite de l'eau très froide, qu'il appelait

plaisamment la tisane des philosophes du Portique.

Il est une multitude de soins vulgaires et minutieux qui contribuent singulièrement au maintien de notre existence. Si Pierre les eût moins négligés, s'il avait été moins rude à lui-même, il est probable qu'il aurait prolongé plus long-temps sa carrière, à l'exemple de Chrysippe, de Cléanthe, et de tant d'autres sectateurs de l'antique doctrine. Peut-être aussi que son nouveau genre de vie influa sur son dépérissement et sa décadence. Car il nous disait souvent : « Je me trouve trop resserré dans cet hôpital. J'ai toujours existé dans un horizon sans bornes ; je ne puis me contenter de l'air que vous respirez. Ceux qui n'ont habité que la terre ne conçoivent pas les jouissances des marins. Pour nous, vivre, c'est se mouvoir. J'éprouve tous les regrets d'un naufragé, qui s'indigne de finir ses jours sur le rocher où vient de le jeter la tempête. »

Mais il arrive un temps où la puissance du malheur triomphe de tout ce qu'il y a d'invincible dans l'organisation physique du stoïcien. Pierre avait enduré tous les maux qui peuvent accabler le corps. Il fut contraint de s'aliter ; dès-lors plus de joie, plus de sécurité, plus de consolation dans l'hôpital. Les infortunés que soutenait son courage retombèrent dans leur abattement. On s'entretenait tout bas et d'une voix alarmée ; on se demandait avec inquiétude des nouvelles du stoïcien ; on allait en foule le visiter. Pour ne pas causer trop d'émotion au malade, les religieuses éloignaient autant que possible les personnes qui se présentaient. De son côté, Pierre ne concevait rien aux hommages qu'on lui rendait. Il remerciait de l'œil et avec une expression pleine de bonté.

En quelques jours, son état empira à un tel point, qu'on parla de le transporter dans la salle des agonisans. C'était alors l'usage de

recueillir à part ceux que le péril menaçait de trop près, pour épargner les plus tristes scènes à l'individu convalescent, ou qui approchait de la guérison. On isolait les malades aussitôt qu'on apercevait en eux les moindres signes avant-coureurs d'une fin prochaine. L'intérieur de cette salle déterminait d'ailleurs les impressions les plus douloureuses, par les longs soupirs qu'arrachait la souffrance, par le murmure des prières adressées à Dieu près du lit des mourans, par la présence des prêtres chargés de la purification des consciences, par les mouvemens religieux imprimés à l'âme dans les derniers momens de l'existence, par les révélations solennelles d'une inviolable amitié, par les dispositions affectueuses des testateurs; car il n'est pas de pauvre qui n'ait aimé quelqu'un au milieu du monde qui le rejette.

La volonté et la bienveillance se montrent dans toutes les conditions des hommes. On veut imprimer une sorte de stabilité

aux actes qui en proviennent ; on les confie communément à la généreuse hospitalière dont le ministère est de consoler les parens qui viendront réclamer les dépouilles. Ces derniers apprennent d'elle les paroles touchantes qu'on a proférées avant d'expirer, et dont les familles gardent religieusement le souvenir. C'est dans un lieu semblable que fut relégué le pauvre Pierre. Je voudrais maintenant pouvoir raconter dans toute sa vérité la mort admirable de cet intéressant philosophe : rien ne prouverait mieux que l'école de Zénon émane de celle de Socrate.

Quoiqu'il fût atteint d'une fièvre brûlante, le ciel lui épargna le délire, et il conserva jusqu'à son dernier jour toute l'intégrité de sa raison. Ses mains étaient néanmoins agitées par des mouvemens convulsifs, et il les promenait autour de son lit comme pour ressaisir la vie qui lui échappait.

Les médecins auguraient si mal de son état, qu'on lui proposa de se confesser à l'aumônier de l'hospice, ce qu'il accepta avec autant d'humilité que de résignation. Cet acte religieux lui coûtait d'autant moins, que Pierre était doué d'une grande piété, et qu'il avait (étant bien portant) l'habitude de procéder tous les soirs à l'examen des actions de sa journée ; il se jugeait, se blâmait ou s'approuvait lui-même avec sa raison. Il reçut donc avec reconnaissance les consolations du prêtre qui vint l'assister. L'entretien qu'il eut avec lui était souvent interrompu par de longs intervalles de silence. Il avait l'air de se recueillir pour mieux interroger sa mémoire. « J'ai beau sonder le fond de mon âme, s'écriait-il, je n'y trouve plus de remords. J'ai tout expié par mes longues souffrances. Ce ne sont donc pas mes souvenirs qui m'occupent, ce sont les liens que j'ai contractés avec les bons pauvres de cet hôpital. »

Le malade exhorta ensuite ses compagnons d'infortune, et dit à ceux qui l'environnaient: « Mes chers amis, d'où vient cet attendrissement général que je remarque autour de ma personne? J'étais venu ici pour me cacher: qui m'eût dit qu'on y pleurerait ma mort! Je reçois vos larmes avec gratitude comme sans orgueil; mais pourquoi regretter un stoïcien? laissez-le sortir de sa prison. Il ne fait que changer de lieu. On se revoit ailleurs. »

En proférant ces mots, le vieillard sentit renaître un certain calme dans sa situation. Il en profita pour procéder à la rédaction de son testament. Il fit présent à l'aumônier de son bâton de bambou qui l'avait conduit dans ses voyages et dans les circonstances les plus chanceuses de sa vie. Quant à son chien, ce qu'il avait de plus cher au monde, ce fut le lépreux qui en hérita, comme étant celui de ses auditeurs qu'il avait jugé le plus à plaindre. Ce dernier s'approcha de son lit, le remercia, et combla de bénédictions son

bienfaiteur. « Je me sens défaillir, dit enfin le pauvre Pierre d'une voix éteinte et languissante. Enterrez-moi, je vous prie, dans le cimetière de cet hôpital. Couvrez de la poussière des malheureux le corps corruptible que je vous laisse. »

C'est ainsi que Pierre termina son existence, après avoir subi la vieillesse la plus douloureuse; car, indépendamment du mauvais état de ses jambes, il était en proie aux insomnies les plus fatigantes. Quand il eut rendu le dernier soupir, soit illusion, soit réalité, on remarqua que son visage n'avait rien perdu de l'expression active de sa physionomie; on y retrouvait encore toute l'empreinte d'une aussi belle âme.

J'ai rassemblé, sur le caractère particulier de Pierre, beaucoup d'anecdotes que je crois superflu de reproduire. La considération dont il jouissait dans son infortune, avait jeté autour de lui une sorte de voile mystérieux qui

provoquait la curiosité. Ses mœurs étaient graves et austères. On ne le voyait jamais rire, quelle que fût d'ailleurs sa satisfaction intérieure.

Comme il n'était pas donné à tout le monde de comprendre ses belles et judicieuses paroles, il y avait dans l'hôpital quelques individus qui s'abandonnaient à leur penchant particulier pour la moquerie; mais le disciple de Zénon n'était aucunement atteint par les sarcasmes dont il était l'objet; cette arme, qui n'a rien de commun avec le sérieux de la vie, lui était absolument inconnue.

Quand on cherchait à le blesser, il n'éprouvait pas la moindre émotion; et lorsqu'un esprit mal fait ou présomptueux s'avisait de le réfuter par des objections vaines et futiles, sa patience était exemplaire. C'était un parfait conciliateur; il cherchait à éteindre la haine partout où elle s'allumait; il mettait

d'abord un peu de rudesse dans ses sages avertissemens; mais, par réflexion, il tempérait sa vivacité à la fin de toutes ses phrases; accoutumé à se combattre, il ne laissait jamais échapper qu'une partie de son ressentiment.

Nous avons déjà fait mention de son extrême sobriété. Je lui présentai un jour des alimens d'une qualité supérieure, je lui fis pareillement apporter une provision de fruits habilement confits et sucrés; il les refusa avec dédain, ainsi que des flacons d'un vin exquis que je lui avais destinés. Il s'imagina que je voulais le flétrir et attenter à sa doctrine. Il disait que son misérable corps avait toujours plus qu'il ne méritait. Il se faisait gloire d'être supérieur à toutes les tentations.

Phénomène extraordinaire! la lune semblait être le seul astre favorable aux inspirations de son âme. Le jour il se taisait, et on le voyait constamment absorbé dans ses rê-

veries mélancoliques. La mémoire de ce philosophe vertueux est restée en grande vénération à l'hôpital Saint-Louis ; et toutes les fois qu'un malheureux s'y fait remarquer par sa résignation, sa fermeté, son courage, on dit toujours : *C'est comme était le pauvre Pierre !*

CHAPITRE VIII.

DE L'ESPÉRANCE.

Pour qu'un bien nous flatte et nous réjouisse, quand nous parvenons à l'obtenir, il est bon que notre âme ait été préalablement agitée par le désir de l'avoir en notre possession. La nature semble en effet avoir attaché un sentiment délectable aux émotions qui résultent des vœux que nous formons, quand un grand espoir les accompagne. Que serait une vie où tout serait positif et inévitable, où les troubles de l'incertitude seraient étrangers à tous les mortels!

L'espérance devait donc habiter un monde où le bonheur n'est qu'en perspective; car, tout ce qui constitue notre bien-être se trouve à peu près dans cette affection qui nous tient en haleine sur toutes les routes que nous parcourons. « Celui qui donna tout ce qu'il avait, et ne se réserva que l'espérance, dit un médecin célèbre, ne se fit pas un si mauvais partage que l'on se pourrait imaginer; il prit pour lui tout ce qu'il y avait de plus

doux dans la vie ; il choisit le bien le plus durable qui s'y puisse trouver. » [1]

L'homme en effet est le seul des êtres vivans qui soit heureux par ses espérances, qui les pleure quand il les a perdues ; il est le seul qui s'enivre de joie, en songeant aux causes qui pourraient réaliser la possession d'un objet désiré. Il suffit qu'il soit probable qu'un bien lui arrive, pour que son esprit s'attache à ce bien, pour que son imagination se plaise à embellir tous les avantages qui en proviennent.

Ainsi donc notre âme se complaît dans la poursuite du bien. Si l'on veut y réfléchir, il n'y a rien d'actuel dans les sensations que nous éprouvons ; c'est toujours dans l'avenir que nous posons le but de nos jouissances. Nous n'inventons, nous n'exécutons que pour arriver à un terme que nous appelons celui de nos désirs. Toute notre vie se consume en entreprises. Si l'homme se repose, c'est, comme on l'a dit, pour aller plus loin : détruire l'espérance, c'est presque vouloir arrêter le temps ; de là vient que les peintres nous la représentent comme une divinité riante,

[1] *Les Caractères des Passions*, par le sieur Cureau de La Chambre, conseiller du roi Louis XIII, et son médecin ordinaire, etc.

qui vient se montrer à chaque instant aux regards des malheureux.

Les divers degrés de chaleur que la nature met dans toutes nos autres passions, se retrouvent aussi dans nos espérances. Il faut attribuer à ce phénomène la manière dont chacun combine ses forces, pour atteindre le même résultat dans la conduite et la direction des affaires humaines. Que l'homme soit souverain ou sujet, qu'il soit riche ou pauvre, il a des projets à concevoir, des désirs à satisfaire. Nul ne peut se contenter d'une puissance qui a des limites. Espérer, c'est jouir ; le bonheur de l'homme est dans l'attrait de ce qu'il attend.

C'est parce que l'espérance est l'affection qui se rattache le plus directement aux intérêts de notre organisation, qu'il est impossible de s'en séparer. Contemplez cette créature mourante, naguère parée de tous les attraits de la jeunesse : le péril qui l'environne est au-dessus des ressources de l'art ; sa vie ne brille plus que d'une flamme incertaine ; la parole expire sur ses lèvres décolorées ; l'espérance se montre néanmoins dans son langage et dans ses actions. Ses forces s'abattent ; mais, prompte à oublier tout ce qu'elle éprouve, son âme se relève, et ses tristes regards

se raniment à la moindre consolation qu'on vient lui offrir. Ses mains, glacées par le frisson précurseur du trépas, arrangent encore ses atours. Elle rêve les apprêts d'un hymen ; elle sourit à l'aspect d'une fête qu'on lui prépare.

Un de nos plus anciens physiologistes a décrit avec vérité les principaux phénomènes physiques de cette passion conservatrice [1]. Celui qui espère, dit-il, a plus de fermeté dans la voix, plus d'assurance dans les regards : son visage exprime la confiance ; il est empreint de sérénité. Ses forces augmentent toutes les fois qu'il s'agit d'une entreprise à accomplir. L'espérance met en jeu tous les ressorts du système sensible ; elle entretient dans le sang une douce et vivifiante chaleur. C'est l'affection la plus favorable à l'équilibre, à l'harmonie des fonctions humaines.

L'espérance donne des émotions dont le cœur est avide, parce que l'âme chérit tout ce qui la met agréablement en action : de là vient que notre imagination va toujours en aplanissant les obstacles ; de là vient que l'homme est toujours porté à bien présumer de sa fortune. Cet heureux mouvement s'établit dans son cerveau,

[1] Ouvrage cité de Cureau de La Chambre.

même au milieu des rêves qui viennent agiter son sommeil. L'espérance donne l'impulsion au cours de nos idées, et nous ramène toujours vers ce qui n'existe pas encore ; il y a certainement une sorte de bonheur dans toutes les peines que l'on se donne pour réaliser les projets qu'on a conçus.

C'est à tort que des esprits sombres ont représenté l'espérance comme un rêve creux et mensonger, propre à nous abuser dans nos infortunes. Quand on pense à tout le bien qu'elle fait opérer sur la terre, on ne saurait l'envisager comme une affection vaine et illusoire. Jetons les yeux sur une ville qui commence; nous y verrons chaque habitant regarder la fortune publique comme l'objet le plus ardent de ses vœux ; nous verrons tous les citoyens s'estimer heureux de ce qu'on ouvre une carrière nouvelle à leur activité. L'homme est tellement organisé pour l'espérance, que la nature entière semble ne s'animer que pour répondre à ses désirs, que pour le combler des dons qu'elle lui réserve.

Toutefois, l'espérance est une passion mixte, ainsi que tous les physiologistes le remarquent. La peur l'accompagne, comme pour en amortir les élans ou pour en diminuer le charme. L'homme est presque toujours en face du bien qu'il espère

et du mal qu'il redoute; les sentimens les plus contraires s'entremêlent, pour ainsi dire, dans son économie morale; et tous les accidens heureux et malheureux viennent successivement imprimer leur teinte aux mouvemens de son âme.

L'homme est un être menacé sans cesse par le destin; l'aspect d'un criminel livré à l'opinion de ses juges nous montre assez combien l'espérance est incertaine, et comme elle touche de près à la peur. Le marin est comme le joueur; son âme flotte continuellement dans les craintes, les inquiétudes, les perplexités : voyez pourtant comme il prend confiance dans les avertissemens que lui donnent certains oiseaux ; avec quelle avidité il écoute les vents pour en étudier le souffle et la direction. S'il a perdu l'espérance de revoir son pays, voyez comme il la reprend aussitôt que le ciel est sans nuage, et que les voiles de son heureuse frégate s'enflent au gré des zéphirs.

L'abattement le plus sinistre succède d'ordinaire aux espérances trompées; cette chute de l'âme déconcertée est même souvent suivie de la mort. On a décrit la fin tragique d'un homme qui, dans un commun naufrage, s'étant jeté à l'eau pour sauver une jeune épouse qu'il adorait, ramena sur le rivage une autre femme que la sienne.

Thésée reçoit l'ordre d'aller en Crète pour exterminer le Minotaure ; mais Égée son père lui recommande expressément de mettre des voiles blanches au vaisseau qui le ramenera vainqueur ; celui-ci trop occupé de son triomphe, oublie la promesse qu'il a faite ; il revient avec les mêmes voiles qui l'ont dirigé vers ce mémorable combat. Le roi d'Athènes, impatient de revoir un fils qu'il aime, monte sur un rocher qui domine sur la mer ; il n'aperçoit pas le signe convenu, le chagrin qu'il éprouve fait qu'il se précipite au milieu des flots.

Souvent la vue d'un péril auquel il paraît d'abord impossible de se soustraire, porte l'homme à des actes inattendus, qui le font promptement arriver au but qu'il ambitionne. Le désespoir, dans quelques cas, roidit notre âme contre l'infortune. Il est des circonstances où notre raison, tout à coup avertie des obstacles insurmontables qui vont s'opposer à nos projets, rassemble toutes les forces pour les prodiguer, pour ainsi dire, en un instant. Ce qu'on obtient alors vient d'un grand effet de la volonté, qui chez certains individus est d'une énergie qu'on ne peut concevoir ; cette faculté agit en introduisant en nous une sorte de fureur aveugle qui, comme le dit un ancien, *grossit* momentanément le courage.

Il est une espérance immodérée, qu'on qualifie du nom de *présomption*, et qui vient de la trop grande opinion qu'on a de ses forces. Les philosophes ont eu raison de la proscrire, ou de donner des règles pour la modérer. Hélas! l'homme passe souvent sa vie à se promettre des biens qu'il n'obtient pas; ses désirs renaissans le rendent impatient et téméraire. N'est-ce pas un grand malheur que d'aspirer à tout sur la terre, et la défiance n'a-t-elle pas ses avantages, puisqu'elle met un frein à tous les vains désirs qui nous tourmentent?

De quelque manière qu'on l'envisage, l'espérance n'en est pas moins le principe immédiat de tout mouvement social, et de tous les efforts que les hommes font pour se maintenir sur la terre. Quand elle réside au fond des cœurs, on n'aperçoit plus les obstacles que d'une manière confuse; c'est la passion la plus persuasive; qu'on ne s'étonne donc pas, si elle est le bien que nous avons le plus agrandi. C'est par elle que nous aimons à vivre, et c'est aussi par elle que nous nous résignons à mourir. L'espérance est ici-bas la divinité sensible de tous les mortels : sans elle que ferions-nous au milieu des maux dont l'univers abonde? L'homme ne soupire-t-il pas après un bonheur impérissable? que deviendrait la vertu si on la déshéritait de son espérance?

CHAPITRE IX.

DE LA PEUR.

La peur est un état de l'âme tout-à-fait contraire à celui qui constitue le courage. Elle n'est pas toujours un symptôme de la faiblesse de notre organisation, comme tant de gens le croient et le prétendent; car il est une multitude d'hommes d'un physique grêle et débile, qui sont très médiocrement affectés par ce sentiment. On en voit souvent qui sont doués de la plus petite stature, et qui n'en exercent pas moins la réaction la plus énergique contre les êtres qui sont, du moins en apparence, les plus vigoureux et les plus robustes.

La peur entre dans le système de conservation, si bien ordonné par la nature, en déterminant l'animal qui en est affecté à prendre la fuite pour se soustraire au danger. Il est même remarquable que les animaux les plus susceptibles de concevoir un pareil sentiment sont aussi ceux qui courent avec le plus de vitesse : tels sont le

lièvre, le chevreuil, etc. Tous les quadrupèdes qui ont les pieds de devant courts et le train postérieur très long, sont organisés pour la peur, et par conséquent pour la fuite. Le bouquetin des Alpes, que la moindre cause épouvante, est surtout remarquable par la rapidité prodigieuse de sa course; plus agile que l'éclair, il franchit en peu d'instans des abîmes sans nombre, et s'élance au milieu des pics les plus escarpés, par des sauts successifs qui ressemblent aux rebondissemens d'un globe élastique.

Souvent aussi l'excès de la peur agit d'une manière opposée sur nos organes, et les met dans l'impuissance absolue de se mouvoir pour se dérober au danger. Beaucoup d'oiseaux chancellent comme s'ils étaient paralysés, et se blottissent sous l'herbe à l'aspect de l'épervier. Les quadrupèdes s'arrêtent pareillement à la vue de quelques reptiles monstrueux de l'Afrique. On dirait que leur sang se glace, et qu'ils sont, en quelque sorte, cloués à la terre. Dans les forêts de l'Asie, les chiens et les chevaux éprouvent le même effet à l'approche du tigre. Le spasme qui résulte d'une crainte subite les rend tout-à-fait immobiles. Un voyageur rapporte qu'un énorme boa s'était dressé sur un arbre à l'entrée d'une forêt; il fascinait par ses regards une troupe de singes qui tournaient

autour de lui en poussant des cris lamentables : ces pauvres animaux ne pouvaient s'éloigner malgré l'agilité qui les constitue. Les Indiens attribuent ce phénomène à une espèce d'enchantement. Ce qu'il y a de positif, c'est que l'homme lui-même est quelquefois sous l'influence de ce pouvoir magique. J'ai lu quelque part qu'un chasseur, s'étant égaré dans les déserts de la Guyane, fut tout à coup comme asphyxié par la présence d'un serpent à sonnettes qui, ouvrant sa gueule, le fixait avec des yeux enflammés de colère.

Chez la plupart des animaux, la peur n'est le plus souvent qu'une sensation fugitive et passagère ; elle ne dure que pendant le temps du danger. Il n'y a que l'homme qui ait le triste privilége de grossir et de prolonger ce sentiment à travers le prisme de son imagination : l'homme est le seul de tous les êtres vivans que le tonnerre fasse trembler, sans doute parce qu'il en connaît les effets sinistres.

C'est l'incertitude qui crée la peur que nous éprouvons quand nous sommes au milieu des ténèbres. Dans l'obscurité, nous nous forgeons des monstres prêts à nous dévorer ou à nous nuire ; les cavernes, les souterrains, les labyrinthes, inspirent pareillement une crainte qui

répand le trouble dans toutes les fonctions, et nous ne sommes véritablement rassurés que lorsqu'une lampe officieuse nous prête sa clarté. Un bruit inattendu, une commotion extraordinaire, la chute d'un corps grave et qui heurte un obstacle avec violence, produisent un résultat analogue, par l'ignorance où nous nous trouvons des périls qui pourraient exister autour de nous.

La sensation de la peur tourmente l'homme jusque dans son sommeil; elle vient inquiéter les malheureux dans l'acte même qui devrait suspendre le cours de leurs peines; elle les éveille en sursaut après les avoir violemment agités par des rêves sinistres. Leur front se couvre d'une sueur froide; ils tombent dans une sorte d'épuisement; tous leurs nerfs, tous leurs muscles, sont agités d'un tremblement universel. Un accès de cauchemar n'est souvent qu'un accès de terreur. Les visions de la nuit présentent communément à celui qui les éprouve, des gouffres, des précipices, des abîmes sans fond, des monstres, et tout ce qu'on peut imaginer de plus redoutable. Il est manifeste que les présages, les pressentimens, sont enfans de la peur. Les anciens croyaient à certaines apparitions comme à des avis du ciel.

Il n'est pas nécessaire que le danger soit cer-

tain pour que la peur prenne naissance dans le cœur de l'homme : il suffit qu'il soit probable. Vous devez traverser les déserts de l'Afrique : vous croyez déjà entendre les rugissemens des tigres et des panthères ; mille terreurs vous environnent. C'est ainsi qu'un individu qu'on embarque pour la première fois, redoute déjà le naufrage, et qu'il lui faut les motifs les plus puissans pour l'engager à parcourir les mers. A peine est-il parti, que le moindre soulèvement des vagues porte l'épouvante dans son âme ; tout est à ses yeux d'un mauvais présage ; il est glacé de frayeur à l'aspect des nuages sillonnés par les éclairs, et qui roulent comme des tourbillons dans l'espace ; il s'imagine voir se renouveler pour lui les horribles scènes qui se passent sur l'Océan. Toutes les fois que le vaisseau s'incline et que les vents manifestent un peu plus de violence, il frémit et promène des regards désespérés sur l'horizon.

La peur s'empare de nous, même à l'idée des maux dont nous nous trouvons individuellement garantis. Un infortuné qu'un accès d'épilepsie vient surprendre en notre présence est pour nous un objet de terreur ; nous éprouvons une pareille sensation quand nous sommes sur le bord d'un précipice, et nous n'osons le contempler sans

frémir. On connaît l'effet journellement produit sur le cerveau des femmes par certaines représentations théâtrales. Ce sentiment de la peur, artificiellement suscité, n'est même pas sans attrait pour l'imagination; et nous en avons fait un ressort dramatique pour émouvoir le système sensible et exciter un grand intérêt dans notre âme. Dans les spectacles, on a tiré parti de la peur pour procurer une sorte de joie. *Homo occiditur in hominis voluptatem.* C'est ainsi que la populace espagnole se délecte à voir l'homme lutter contre un taureau furieux; et celui qui risque sa vie pour le plaisir des autres se pare d'un vêtement doré pour ce genre de combat.

La peur commence avec la vie; on nous élève par la peur, on nous gouverne par elle; la peur nous comprime pendant tout le cours de notre existence: on dirait que nous n'arrivons dans le monde que pour nous inspirer réciproquement cette pénible et funeste sensation; on se plaît même à la développer de bonne heure chez les enfans, par les fictions et les fables dont on alimente leur imagination alarmée. Rien n'est donc plus redoutable pour l'homme que l'homme lui-même; et c'est pour se défendre contre les siens qu'il s'efforce de rendre inaccessibles les portes de sa demeure.

L'homme tremble à l'aspect de l'homme. L'apparition d'un voleur, d'un assassin au milieu des ténèbres de la nuit, peut déterminer un saisissement auquel on ne résiste pas. L'homme a d'ailleurs partout des sujets de crainte et de perplexité ; il a la peur des orages, la peur des épidémies, la peur des tyrans, la peur du présent, la peur de l'avenir, la peur de la vie, la peur de la mort ; il se sent défaillir à la vue d'un serpent qui s'élance à l'improviste du milieu d'un buisson ; il évite avec soin jusqu'aux insectes qui peuvent se rencontrer sous ses pas.

La peur nous poursuit dans la solitude; nul doute que ce ne soit ce sentiment, aussi-bien que le besoin d'établir des relations, qui a déterminé les premiers hommes à bâtir leurs habitations auprès de celles de leurs semblables : ce qui a donné naissance aux bourgs, aux villages, aux grandes cités ; leur instinct a dû les porter dans tous les temps à se fortifier par le voisinage. L'aigle, le tigre, le lion, etc., n'en agissent point ainsi ; ils n'ont rien à redouter de leur isolement, puisque tous les autres animaux prennent la fuite à leur aspect.

On ne peut se défendre d'une profonde affliction quand on songe qu'il y a au moins un tiers

de l'espèce humaine moissonné par les effets terribles de la peur. Dans mille cas, cette passion détermine une mort soudaine chez l'individu qui a la faiblesse de s'y abandonner. On n'ignore pas combien elle est pernicieuse dans le cours des plus graves maladies. Quand la peste ravage une contrée, on ferait un long catalogue des victimes de la peur. Lorsque, dans un vaisseau qui est depuis long-temps en butte aux vents contraires, les passagers se laissent pénétrer par cette sensation funeste, on observe que le scorbut étend ses ravages avec une célérité alarmante. L'effroi qu'éprouvent les individus renfermés dans une ville assiégée donne le même résultat.

L'espèce humaine est sujette à beaucoup de maladies dont le principal caractère est de produire le sentiment de la peur : telles sont la paralysie, l'hypocondrie, etc. L'état d'abattement qui suit l'apparition de ces maux est le plus grand obstacle que les médecins trouvent pour assurer le succès de leurs traitemens ; la peur est presque toujours le phénomène le plus saillant de la monomanie. Voyez ce qui se passe à l'hôpital des fous : l'un croit avoir avalé un serpent; l'autre prétend être poursuivi par un esprit malin ; un troisième s'imagine qu'on lui prépare partout du poison, etc.

La peur est une contagion rapide ; son action est en quelque sorte instantanée. Vous connaissez ces signaux mystérieux à l'aide desquels les volontés, les ordres, les événemens se transmettent avec tant de vitesse : ainsi marche la peur de contrée en contrée ; la plus légère cause peut la faire naître ; souvent même elle tire son origine d'un vain fantôme : en quelques minutes elle gagne une grande masse d'individus. Les sentimens communicatifs ressemblent à l'orage qui, à mesure qu'il marche, grossit et s'étend sur un horizon immense. La peur est d'ailleurs la sensation qu'on dissimule le moins. Pour la propager, il suffit que les hommes se regardent ; la physionomie trahit bientôt l'état de leur âme.

Il est des hommes qui, par état ou par des circonstances relatives à leur manière d'exister, ont appris à surmonter le sentiment de la peur : tels sont et ont été dans tous les temps ces corsaires, ces chevaliers errans, habitués à une vie aventureuse, qu'on voit se réjouir dans l'espoir d'un combat, et qui confient leur existence au hasard pour conquérir la sécurité d'un avenir incertain. Le sentiment de la peur est généralement interdit à tous les hommes de guerre ; c'est même pour l'inspirer aux autres que la plupart d'entre eux se fabriquent des casques

avec des fourrures d'ours, de tigre ou de panthère, avec les crinières de leurs chevaux. Leur but est de terrifier leurs ennemis par ces panaches effrayans; ils cherchent même à se donner quelque chose de rude et de farouche par l'expression de la physionomie; ils laissent croître leur barbe, pour imprimer à leur visage une sorte de férocité.

La peur est souvent aussi chimérique que l'espérance; et il est des gens qui, par une disposition défectueuse de leur organisme, voient toujours dans l'avenir des maux qui n'arrivent pas. Toutefois, on peut vaincre ce sentiment naturel en produisant une grande excitation morale. C'est à quoi tendent les sons d'une musique guerrière et les harangues des capitaines, quand on est sur le point de livrer un combat. On observe pareillement que les hommes lâches et pusillanimes cherchent à se ranimer par l'abondance de leurs paroles et par la violence de leurs discours. La colère, comme l'a dit un ancien, est l'*éperon* du courage; et sous ce point de vue, il faut aussi la considérer comme un préservatif contre la peur. La nature en a fait présent aux êtres faibles, parce qu'elle accroît momentanément le système des forces, et les rend par ce moyen susceptibles de résister aux plus grands dangers.

La peur est-elle un sentiment inné? est-elle une funeste acquisition de notre expérience? Je n'oserais résoudre cette question. Cependant, lorsque des voyageurs ont pénétré pour la première fois dans un pays inhabité par l'espèce humaine, ils n'ont pas été peu surpris d'y rencontrer une multitude d'oiseaux qui n'éprouvaient aucune frayeur à leur aspect. Un naturaliste de ma connaissance fut jeté dans une île déserte où il trouva des animaux qui ne songeaient point à fuir, qui se laissaient prendre à la main et venaient manger à côté de lui. Il finit par avoir peur lui-même de l'espèce de familiarité avec laquelle certains quadrupèdes s'approchaient pour le flairer. Il s'avançait d'un pas timide et craintif au milieu de ces plages inconnues.

Quoique les impressions de la peur soient intérieures et profondes, elles se décèlent néanmoins par des signes extérieurs et sensibles. Rien, par exemple, n'enlaidit le visage comme l'état habituel de contrainte où elle jette l'homme, dans quelques parties du globe. Tous les voyageurs qui ont parcouru les forêts de l'Inde rapportent que les individus attachés à la caste infortunée et vagabonde des Paria, ont les traits de la face hideux et repoussans, qu'il est difficile d'en supporter l'aspect. L'empreinte de la peur a quelque chose

d'antipathique qu'on ne peut considérer sans être comprimé d'un mortel effroi.

Le premier effet de cette passion ressemble beaucoup au frisson par lequel débute la fièvre. Ceux qui l'éprouvent sont affectés d'une sorte de resserrement spasmodique; leurs muscles tremblent, leur visage pâlit, leur langue reste glacée et comme immobile pendant toute la durée de la sensation. Un froid subit semble opérer la rétrocession du sang de l'extérieur à l'intérieur. On se sert communément du mot *atterrer* pour rendre un des phénomènes les plus ordinaires de la peur: l'expression est pleine de justesse; car la précaution de tout individu saisi par la crainte est de se cacher, de s'ensevelir dans une retraite, de s'anéantir, pour ainsi dire, devant l'ennemi qui le poursuit.

La peur comprime toutes les fonctions assimilatrices; elle arrête ou ralentit instantanément l'acte de la respiration. On lit, dans les mémoires de nos jours, une anecdote qui se rapporte directement à ce phénomène physiologique. Il s'agit d'un conquérant redoutable qui a dominé sur notre patrie avec un grand éclat de puissance et de renommée. Lorsqu'il parcourait ses vastes salons, où des milliers de courtisans l'attendaient,

il les tenait, par sa présence, dans un tel état de gêne et d'asservissement, que leur haleine en était en quelque sorte suspendue; mais à peine était-il sorti, que les individus rassemblés reprenaient le libre usage de cette fonction; on entendait, pour ainsi dire, les libres contractions de leurs poumons, ainsi que les balancemens alternatifs de leur diaphragme. Telle était l'influence d'un homme qui regardait la peur comme l'un des plus importans ressorts de la politique humaine.

Le phénomène de la peur, considéré dans le monde moral, conduirait aux développemens les plus étendus. Je pourrais la peindre quand elle met à nu l'égoïsme de la nature humaine, quand elle imprime à l'âme des mouvemens faux et serviles qui la dégradent, quand elle pétrifie le cœur de l'esclave, quand elle étouffe les cris de toutes les consciences; mais la plume se refuse à de pareils tableaux. Disons plutôt que la peur est aussi une de ces affections d'où dérivent les plus grands avantages. Elle suppose qu'on n'est pas toujours malheureux, puisqu'on a quelque chose à perdre. Les biens que nous possédons auraient moins d'attrait pour nous, si nous n'avions pas constamment sous nos yeux les maux qui peuvent en amener la fin; la peur est un

moyen de doubler en quelque sorte les plaisirs qu'ils nous procurent.

La peur provoque d'ailleurs la prudence, dont il sera question dans le chapitre qui suit. Cet enchaînement, ces rapports réciproques de nos affections, sont intéressans à considérer. Le monde est plein d'individus que la folie exalte et jette toujours au-delà du vrai. Ceux qui ont approfondi les mystères de la vie sociale usent salutairement de cette passion, pour contenir l'effervescence d'une organisation trop active. La peur aussi-bien que le courage, a donc son utilité dans les institutions de la providence. On triomphe du malheur par le courage, on s'en préserve par la peur.

CHAPITRE X.

DE LA PRUDENCE.

La prudence est la faculté de prévoir, par le secours de la raison, ce qui est favorable ou funeste à notre conservation personnelle. Cette faculté, malheureusement trop tardive, est en quelque sorte destinée à nous défendre contre les chances du hasard. La nature semble l'avoir donnée à tout être vivant, comme une boussole, pour le diriger et le conduire au milieu des orages qui agitent notre existence passagère.

L'exercice de la prudence suppose les leçons de l'expérience. De là vient que, dans la mythologie des anciens, on la représente comme une divinité à deux visages, dont l'un se retourne vers le passé, et l'autre se dirige vers l'avenir.

On peut donc regarder la prudence comme la faculté essentiellement conservatrice des êtres vivans. Sans la prudence, que deviendrait le monde animé? Retranchez-la de cet univers, et

vous pourrez calculer d'avance les maux sans nombre qui vont l'assaillir. Partout les faibles seront à la merci des forts; la terre sera dominée par les brigands ; la mer sera couverte de naufrages; rien n'aura été prévu pour résister aux désordres des élémens; les débordemens des fleuves vont submerger les moissons. Comment se garantir des intempéries de l'air, des effets sinistres de la foudre? Le toit hospitalier ne sera point réparé; les arbres ne seront point replantés; la famine désolera nos villes : nos troupeaux iront s'abreuver à des sources empoisonnées; on les verra brouter les plantes vénéneuses qui infestent nos prairies, ce qui est contraire aux faits observés. Il est rare en effet que l'animal se trompe lorsqu'il s'agit d'éviter ce qui est contraire au maintien et à l'intégrité de son organisation.

La prudence est une faculté essentiellement délibérante; c'est plutôt une vertu qu'une passion. Elle est le gouvernail de l'âme, pour me servir de l'expression d'un ancien: elle la dirige contre les mouvemens irréguliers que peuvent lui imprimer les vices d'une organisation défectueuse; elle assigne de justes limites aux actions morales; c'est la raison perfectionnée de l'être vivant. La fortune peut avoir sa part dans les choses humaines; mais il faut croire aussi que la prudence

et l'habileté réussissent trop souvent pour ne pas être considérées comme des causes actives des événemens de la vie.

Combien de fois n'a-t-on pas à regretter d'avoir trop peu suivi les conseils de la prudence! combien d'hommes ne disent-ils pas : *Si on m'avait écouté, si on m'avait cru, nous n'aurions pas à déplorer les suites d'un pareil accident, etc.!* Avec quel art sublime Homère met sans cesse en action cette incomparable vertu! on dirait qu'il est doué d'une sorte de divination. Quand les vieillards ont profondément médité sur les causes de la décadence des empires, il est naturel qu'ils aient le droit de commander l'estime et la déférence pour leurs opinions. Ils peuvent imprimer à la volonté des déterminations plus sages et plus précises; c'est par la connaissance du passé que l'on se rend maître de l'avenir. Épicure lui-même regardait la prudence comme le premier appui du bonheur de l'homme sur la terre.

La prudence a ceci de commun avec le sentiment de la peur, qu'elle est spécialement un principe de conservation pour tous les êtres faibles. C'est ainsi qu'elle brille moins dans l'audacieux épervier que dans l'oiseau timide qui doit devenir sa proie. C'est ainsi que l'homme qui a reçu de

la nature une complexion débile est aussi celui qui communément use le mieux de la prudence. Il se dirige toujours d'après cette faculté dans la science pratique de la vie, et il combine tous ses moyens de salut d'après une association d'idées qu'elle lui suggère.

Si la faculté de la prudence est souvent nulle chez le sauvage qui déracine l'arbre pour en avoir le fruit, il faut avouer qu'elle est susceptible d'un perfectionnement extraordinaire au sein de la commune civilisation. Nous lui devons l'art de nous vêtir pour nous préserver de la rigueur des frimas; les biens dont la fortune nous comble ne se conservent que par des soins, par des précautions dont la connaissance est importante. L'homme policé s'arme constamment de la prudence pour déjouer toutes les chances hasardeuses de son existence. C'est ce qui a amené tant de changemens utiles dans la construction des maisons, des édifices, et de tout ce qui sert aux commodités de la vie. L'homme va jusqu'à consulter ses semblables, toutes les fois qu'il les croit plus éclairés que lui sur des accidens qui peuvent répandre du trouble dans ses fonctions physiques et en déranger l'organisation.

C'est la prudence qui fait que nous cherchons

à conserver l'estime, la considération, surtout la bienveillance et l'amitié de nos semblables. C'est la prudence qui donne la direction la plus avantageuse aux mœurs sociales ; elle a fait inventer les égards, les prévenances, la politesse dont nous usons envers tous les hommes qui entrent en communication avec nous ; car nous désirons que nos contemporains aient intérêt à nous servir, et nous craignons de blesser ceux qui pourraient un jour user de représailles envers nous ou envers nos proches.

Toutes les fois que la prudence ne se rapporte qu'à notre sûreté personnelle, cette qualité n'obtient qu'une estime médiocre dans l'opinion des hommes, parce qu'elle est trop empreinte de l'amour de soi ; mais quand ses résultats s'appliquent à tout un peuple, à toute une nation, on lui accorde les plus grands éloges. De là vient que la prudence est d'un prix infini dans le corps social. Celui qui la fait servir à l'intérêt public est un être précieux pour ses concitoyens, qui lui doivent leurs moyens de richesse et de prospérité.

La prudence est donc la vertu la plus immédiatement applicable au bonheur de la vie. Dans toutes les sociétés policées, elle est invoquée pour donner suite aux plus vastes et aux plus impor-

tans desseins. Une des plus utiles institutions qu'on ait pu imaginer dans un état, est sans contredit celle qui réunit autour du prince qui le gouverne un certain nombre d'hommes particulièrement doués du don de la prudence. Ce sont des esprits qui s'interrogent, et dont les communications réciproques font tourner au profit commun les fruits de la sagesse et de la maturité. Ces conseils privés n'ont pas même l'inconvénient des assemblées tumultueuses. Là, chacun aperçoit et discute avec sagacité les points les plus difficultueux qui touchent à la félicité publique. C'est là qu'on approfondit tous les rapports d'une question, et qu'on démêle tous ses nœuds avec autant de facilité que d'avantage.

Il est en effet des hommes essentiellement créés pour faire éclater la prudence; il est des esprits qui conçoivent, combinent et apprécient rapidement toutes les idées ; qui tranchent toutes les difficultés; qui saisissent la vérité par toutes ses faces, et qui dirigent sur tous les objets la vue la plus nette et la plus distincte: il part de leurs âmes comme autant de rayons qui éclairent les discussions les plus importantes. Ces hommes servent efficacement la patrie par la fécondité de leurs ressources, par la finesse de leurs aperçus, par la sûreté de leur jugement.

Mais la prudence n'est pas seulement un attribut exigible pour l'homme d'état; elle est à chaque instant nécessaire dans toutes les professions de l'ordre civil; car nous avons peu d'estime pour celui qui n'a pas prévu les malheurs d'une entreprise périlleuse, qui a mis sans discernement son or ou celui de ses proches dans la balance incertaine de la fortune, qui a mal profité de ses faveurs, qui s'est égaré dans des spéculations commerciales, qui a mal calculé les événemens, etc. On ne pardonne le défaut de prudence que lorsque les calamités qui en résultent sont déterminées par un excès de courage ou de quelque haute vertu.

La prudence suit l'homme jusqu'au milieu des combats. Représentez-vous un guerrier que cette vertu rend invincible : l'art de diriger la marche de son armée suppose en lui une multitude d'idées qu'il a dû acquérir par des études profondes et par une expérience laborieuse, souvent même par de longs malheurs. Quel art particulier ne faut-il pas pour imprimer à une grande masse d'hommes une puissance qui résulte de la subordination et du devoir! de quelle prudence on a besoin pour soumettre et diriger cette multitude de passions jeunes et vigoureuses qui doivent obéir au même signal! ce sont autant de volontés qui se taisent ou plutôt qui se confondent en une.

Quelle sagesse pour livrer ou éviter l'attaque, pour coordonner le plan de défense, pour ne pas risquer ses bataillons, pour choisir le lieu, le jour et l'heure du combat, pour distribuer les emplois, pour communiquer ou transmettre les ordres, pour ranimer le courage, pour réprimer la cupidité, pour contenir la fureur dans de justes bornes, pour réchauffer ou modérer l'enthousiasme, pour n'entrer qu'à propos dans une ville assiégée, etc. Ainsi, chez l'homme civilisé, la vengeance a été réduite en art par la prudence.

L'homme qui use avec excès de la prudence a une physionomie qui le caractérise; l'air de la réserve se distingue sur son visage; mais quelquefois il manque de franchise : il est en général discret, taciturne; il ne s'explique jamais sur les personnes, de peur d'encourir l'animadversion de ses semblables; il vit communément retiré, solitaire; calcule sa conduite, pèse ses actions, en apprécie d'avance les suites et les résultats; il ne se détermine que d'après des réflexions profondes; il observe jusqu'à la minutie, les habitudes, les usages; il est scrupuleux sur les égards que l'on doit au rang, à la naissance; il craint d'empiéter sur le domaine d'autrui; il ne dépasse jamais le cercle de ses obligations et de ses devoirs; on ne le trouve guère dans les

conspirations, dans les querelles de parti ; il n'est pas même une jouissance dont il ne redoute les conséquences fâcheuses pour sa tranquillité individuelle.

L'homme qui est trop prudent joue souvent le rôle d'un fâcheux, parce qu'il annonce des malheurs auxquels on aime à ne pas croire ; tant il est vrai qu'il n'est point de vertu qu'on n'exagère. C'est la prudence qui nous rend économes ; mais c'est elle aussi qui nous rend avares.

La prudence est une faculté dont les idiots et les aliénés manquent absolument : on est contraint de les isoler, souvent même de les contenir par les plus forts liens, pour empêcher le désordre et l'irrégularité de leurs actions. Un pauvre crétin, placé sur une chaise et exposé aux rayons du soleil, ne saura pas se garantir d'un coup de pied de cheval, des attaques d'un chien furieux, d'un torrent de pluie qui tombera tout à coup sur sa tête, etc. ; il a besoin que l'officieuse vigilance de ses voisins vienne le préserver du péril qui le menace : l'imprudence qui tient à l'altération des facultés intellectuelles n'excite communément que la pitié.

Je ne sais jusqu'à quel point les animaux sont

doués de la prudence; mais on peut dire que tous en sont pourvus, puisque tous sont dominés par l'instinct de conservation. Quand l'horizon s'obscurcit, quand le tonnerre gronde, les mouches se retirent dans les maisons, où l'hirondelle les poursuit. Qui croirait qu'une qualité aussi supérieure que la prudence puisse se déployer avec tous ses avantages dans des êtres aussi petits que des fourmis? Il est néanmoins certain que ces insectes connaissent la dépendance et la liaison des choses, qu'ils tirent des conclusions de tout ce qu'ils observent, pour la sûreté et le maintien de leur existence. Il est certain qu'il est des points relatifs à leur conservation sur lesquels la nature les a rendus tout-à-fait raisonnables, qu'il ne leur manque aucun degré d'intelligence toutes les fois qu'il s'agit de se garantir de la famine ou de l'injure des élémens.

Chaque être animé sur la terre a donc son rang et ses avantages dans le monde idéal et intellectuel. La taupe a, pour ainsi dire, le sens de la prudence. Mais ce sont les chasseurs qu'il faut surtout interroger sur la prudence des lièvres, des lapins, des cerfs, etc. C'est surtout chez ces animaux qu'il faut admirer cette qualité exquise qui prend le nom de *circonspection*, et qui consiste à s'enquérir de tout ce qui se passe autour

de soi. C'est un fait mille fois répété par les colons de l'Amérique, que, lorsque les singes veulent piller une habitation, on les voit placer des sentinelles à l'entrée, et se faire passer successivement les fruits à mesure qu'ils les dérobent.

Un phénomène non moins propre à exciter la surprise des naturalistes, est cet instinct conservateur donné à tous les êtres sensibles, à l'aide duquel ils savent si bien lutter contre tout ce qui est contraire à leur bien-être ou aux besoins de leur organisation. Le célèbre professeur M. Geoffroy Saint-Hilaire m'a communiqué un fait relatif à un castor vivant qu'on avait apporté au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Une nuit que le froid était excessif, cet industrieux animal se servit de la grille de sa cage, comme d'un canevas, pour en faire un mur impénétrable, avec un art digne de la prudence la plus consommée; il employa, pour arriver à ce but, des fragmens de carottes et quelques autres légumes qu'on lui avait donnés pour sa nourriture. La nature a deux grands avertissemens pour instruire les êtres vivans de ce qui leur est salutaire ou nuisible : le plaisir et la douleur.

Les animaux qui paraissent être les moins intelligens font éclater une prudence qui confond

d'étonnement le physiologiste observateur. Prenons pour exemple les marmottes, qui se plaisent à résider sur les sommets inabordables des montagnes de la Savoie : elles établissent leurs demeures dans l'intérieur des grottes désertes, au milieu des rocs sauvages et solitaires, pour y subir pendant l'hiver leur engourdissement léthargique. Mais aussitôt que la saison du froid s'éloigne, elles se réveillent et se raniment en quelque sorte avec la nature. Rien surtout n'est plus intéressant à considérer que les marmottes mères abandonnant leurs retraites au point du jour pour aller brouter l'herbe et déterrer les racines des végétaux. Pendant que leurs nombreux petits saluent l'aube matinale de leurs jeux répétés, et courent çà et là sur le gazon, on les voit lever leur tête par intervalles et promener un œil vigilant autour de leur progéniture, pour la préserver de tous dangers. Les marmottes vont souvent par troupes chercher leur nourriture dans les bois : là, dans un état continuel de crainte et de méfiance, elles s'avertissent réciproquement des périls qui pourraient les menacer. Au moindre bruit, la première d'entre elles qui l'entend donne le signal de la fuite par un cri perçant semblable à un coup de sifflet ordinaire : ce cri est aussitôt et successivement répété par chacun de ces animaux, qui disparaissent au même instant.

Je cite ce fait, et j'en pourrais alléguer mille autres ; car il n'est point jusqu'au plus chétif des insectes qui ne soit plus ou moins profondément imprégné de ce principe de la prudence, comme d'une arme pour sa sûreté personnelle, de cette faculté régulatrice qui l'instruit à éviter tout ce qui est incompatible avec sa prospérité individuelle. Ainsi donc chaque être ici-bas est, pour ainsi dire, confié à lui-même, et s'enquiert de toutes les circonstances qui peuvent le maintenir dans un état de bien-être plus ou moins parfait. Cette sorte de science innée se développe progressivement avec son organisation ; nul d'entre eux n'est abandonné aux chances du hasard.

La prudence est donc un guide qui nous fait arriver à tous les résultats dans lesquels consiste toute la perfection dont notre nature est susceptible; elle entre en première ligne dans le plan de notre constitution morale. Mais si l'animal n'en use que pour se défendre et pour s'assurer de tout ce qui est nécessaire aux besoins du corps, il appartenait à l'homme d'en faire une vertu, en lui donnant pour but spécial le bonheur et la conservation de ses semblables.

CHAPITRE XI.

DE LA PARESSE.

Qui croirait que la paresse est aussi une passion! Il est certain qu'il est des individus pour lesquels elle est le plus doux des besoins. On connaît les délices du *far niente* des peuples du Midi : chez eux, ce plaisir surpasse tous les autres. La plupart des hommes ne sauraient continuer leur activité jusqu'au coucher du soleil : ils se reposent vers le milieu du jour. Les animaux nous donnent aussi l'exemple de cette intermittence d'action, qui est un des états les plus suaves de l'économie des êtres vivans.

Il faut que la paresse soit d'un grand intérêt pour le bonheur, puisque tout le monde aspire à en jouir. On ne s'agite sur la terre que pour conquérir le repos; on ne travaille que pour arriver au terme désiré de toutes les fatigues. Voyez ce négociant laborieux; voyez ce vaillant militaire; voyez cet artiste aussi passionné qu'infatigable : tous s'entretiennent avec une vive satisfaction du temps où ils seront, comme on le dit vulgairement, *retirés des affaires*, où ils se

trouveront dans un calme parfait. Il n'est personne qui n'appelle par ses vœux le moment fortuné où il pourra s'affranchir de tous les devoirs importuns de la vie.

Il est d'ailleurs une époque où le repos est le seul bien désirable. Quand nous avons été longtemps agités par les orages d'une vie active et laborieuse, nous cherchons un port pour nous mettre à l'abri. Quand nos organes sont épuisés par le mouvement, nous évitons toutes les commotions; nous nous dérobons à toutes les impressions violentes : nous invoquons autour de nous le silence de la nature, et nous nous contentons du plaisir de vivre. Il y a un charme indéfinissable attaché à cette vague contemplation des choses de la terre. L'âge et la réflexion donnent du penchant pour l'incurie et le quiétisme; c'est le plus doux état de l'âme désabusée.

Le repos du corps ne nous paraît si délectable que parce qu'il met notre âme dans le cas de jouir d'elle-même : tant de plaisir s'attache à certaines idées, particulièrement à celles qui nous viennent d'un sentiment affectueux ou d'un souvenir agréable! Qu'ils sont heureux pour l'homme les momens qu'il passe dans une retraite tranquille, au milieu des bosquets que l'art créa tout

exprès pour lui : ceux où, mollement couché sur un gazon odorant, il s'abandonne paresseusement au doux penchant de la rêverie ! il sent à peine la fuite des heures ; ses forces se complaisent dans cette délicieuse langueur.

Comme le berger de Virgile, étendu dans un antre vert, il voit de loin les chèvres suspendues au rocher de la colline ; ses pensées s'écoulent sans trouble dans cette solitude ; il n'entend pas le tumulte des cours : c'est là que son existence est voluptueusement balancée ; aucune distraction ne l'importune : si les oiseaux le réveillent, le murmure du ruisseau l'endort ; les fruits de la terre mûrissent à côté de lui ; il les cueille sans aucune peine : c'est sous le soleil du midi qu'on peut s'enivrer d'un tel bonheur ; mais, je le répète, il faut être désenchanté d'un monde frivole pour sentir le prix de cette douce situation de la vie où l'oisiveté fait durer le temps.

Les épicuriens connaissaient une espèce de volupté qui consistait dans un calme absolu et dans une abnégation complète de toutes les affaires de la vie : leur maître prêchait le plaisir du repos bien plus que le plaisir de l'action. Les Sybarites ont un nom célèbre dans la mémoire des hommes. Ils avaient banni de leur ville tous les

arts bruyans et tous les métiers mécaniques qui pouvaient troubler la tranquillité dont ils jouissaient; pour eux le sommeil était le bien suprême; une pensée, un souvenir même, étaient un poids; ils dormaient pour tout oublier.

Les Orientaux nous offrent aujourd'hui le même spectacle : tous leurs meubles sont adaptés au bonheur que procure la paresse; s'asseoir, pour eux est une fatigue; ils sont habituellement couchés; jamais de pareils hommes ne portent un fardeau; ils peuvent à peine se traîner eux-mêmes, selon la remarque d'un philosophe moderne. Nul d'entre eux n'imite ses voisins dans leur industrie et leur travail; une aveugle routine les conduit silencieusement dans la vie.

Presque tous les voyageurs ont été témoins de la paresse de l'homme dans les lieux qui n'ont point encore éprouvé les bienfaits de la civilisation. Les sauvages regardent ordinairement le travail comme l'un des plus grands maux de l'existence. Ceux qu'on a observés en dernier lieu ne s'inquiètent guère des travaux des champs; ils laissent tout faire à leurs femmes, qu'ils traitent aussi durement que des bêtes de somme. Pendant qu'ils se bercent dans leurs hamacs, ce sont elles qui labourent, qui pilent le maïs pour en composer

une espèce de potage ou du pain cuit sous la cendre, qui coupent le bois de chauffage. Quant à eux, on ne les voit chasser que lorsque la faim les presse : ils n'ont aucune prévoyance de l'avenir; ils aiment les sensations agréables, mais celles qui ne coûtent rien.

Le fatalisme est un système qui rend l'homme constamment oisif et tout-à-fait inutile aux autres. C'est l'opinion qui a le plus influé sur la paresse des peuples. Beaucoup d'individus croient que tout existe et arrive sur la terre par l'effet d'une nécessité absolue, que nous ne saurions rien changer à la commune mais irrévocable destinée. Cette pensée décourageante paralyse toutes les forces de la société humaine; elle peuple l'univers d'esclaves : l'homme n'ose appliquer ses efforts à aucune résistance.

Les paresseux voudraient que le temps fût immobile comme eux; il n'y a point d'horloge dans leur asile; les heures s'y écoulent avec trop de bonheur pour qu'on s'inquiète de les compter. De là vient qu'ils prolongent leurs nuits comme leurs jours; de là vient qu'ils mettent tant de lenteur dans leurs actes les plus ordinaires, qu'ils voudraient néanmoins abréger ou éviter. Toutes leurs facultés muettes et inactives les tiennent dans

une sorte de supplice quand il s'agit de les exercer; ils sont économes de leurs mouvemens; ils craignent de dépenser leurs forces, de prodiguer leur être; ils sacrifient jusqu'aux plus doux plaisirs pour ne pas se donner la peine de les chercher.

L'homme paresseux, jeté dans la vie, n'y marche pas; le temps l'y *traîne à reculons*, pour me servir de l'expression de Montaigne. Les oisifs des grandes villes ressemblent, pour la plupart, aux disciples d'Aristippe : ce sont des épicuriens couchés. Nos auteurs comiques exposent journellement aux yeux de la multitude les nombreux ridicules de l'avarice humaine : on pourrait en faire autant pour la paresse. Il existait naguère à Paris un individu fort bizarre, qui trouvait tant de plaisir à ne rien faire, que, ne pouvant subsister sans travail, il cherchait à gagner pendant trois mois la somme d'argent qui lui était nécessaire pour se reposer pendant trois autres. Il était réellement singulier de voir cet homme traîner la brouette, porter la hotte à certaines époques de l'année, servir dans les hôtelleries, etc., pour acheter sa tranquillité durant quelques semaines, et s'abandonner ensuite à la paresse, qui était pour lui la première des voluptés. Le trait suivant n'est pas moins curieux pour l'observation. Nous avons connu un aimable paresseux dont l'ami le plus

intime était parvenu à un rang très éminent. « J'espère, lui dit ce dernier, que, pendant que je suis en place, vous profiterez de mon crédit, et que vous me ferez connaître vos désirs; je les seconderai de mon mieux. » Le paresseux demanda quelques jours pour réfléchir; au bout de ce temps, il prit un nouveau délai. Enfin, un soir que son puissant protecteur le pressait de s'expliquer : « Je voudrais, répondit-il, que vous pussiez obtenir du Roi qu'on supprimât ces cloches importunes qui sont si près de ma demeure, et qui m'empêchent de sommeiller. »

Il est des paresseux qui connaissent si peu le prix du temps, qu'ils en savourent en quelque sorte la perte; la plupart d'entre eux se livrent au jeu, quand l'oisiveté pèse trop sur leur existence. On en voit d'autres qui parlent toujours des choses qu'ils se proposent d'accomplir, et qui roulent dans leur tête mille projets. Il n'y a pas une grande peine pour eux à concevoir une entreprise : la tâche la plus difficile est de l'exécuter. Presque toutes les journées sont perdues pour des hommes si fainéans; elles sont employées à des futilités, à des soins de toilette tout-à-fait superflus et insignifians. Durant ce même temps, les ronces croissent et se multiplient dans le terrain qu'ils ont reçu de leurs pères.

On ne peut se défendre d'une impression douloureuse lorsque l'on considère les suites inévitables de la paresse dans une ville ou dans un pays. Partout des ruines, des édifices renversés par le temps; partout les tristes empreintes de la destruction; souvent même, par un affreux contraste, la plus belle végétation à côté de l'indolence incurable des habitans. Un pareil spectacle afflige les regards du voyageur au milieu des amandiers, des citronniers et des oliviers de la Grèce. C'est là que la paresse a véritablement déshonoré l'espèce humaine.

La paresse tient souvent à une maladie particulière de la volonté, qui, chez l'homme, est sujette à des intervalles d'activité et de repos. Ce phénomène se remarque surtout chez les mélancoliques, les hypocondriaques, et chez tous les individus dont la susceptibilité nerveuse est plus ou moins altérée par les travaux, le genre de vie, la disposition héréditaire, les peines de l'âme, etc. Je connais un littérateur, doué d'un talent que tout le monde admire, mais qui n'exerce puissamment sa volonté que pendant les six premiers mois de chaque année; au bout de ce temps, cette faculté de son esprit tombe dans une nullité complète; il abandonne aussitôt tous les travaux qu'il a commencés; ses entreprises s'arrêtent; il

ne peut donner un seul ordre dans sa maison; il devient incapable du moindre effort : c'est un engourdissement général qui le saisit, et dont il n'y a plus moyen de le délivrer.

Il est un autre état de l'âme qu'on prendrait pour de la paresse, et qui n'est que l'état paisible d'un philosophe qui veut oublier les vanités du monde, ou se soustraire au bruit chimérique d'une renommée devenue importune. L'histoire de l'épicurien Desyveteaux doit trouver ici sa place : il était né près de la ville de Falaise, dans l'un des plus beaux sites de la Normandie. On l'avait choisi pour être précepteur du duc de Vendôme, fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées ; mais la licence de ses mœurs le fit renvoyer de la cour. Loin d'en concevoir du chagrin, ce singulier sybarite se renferma dans un jardin où il prétendait mener une vie tout-à-fait pastorale. Sur la fin de ses jours il avait associé sa destinée à celle d'une jeune musicienne qui l'endormait aux sons mélodieux de sa voix. Il était devenu si indolent, qu'il ne prenait pas même la peine de lire les lettres qu'on lui écrivait. « Le bonheur nous fuit, disait-il, parce que nous prenons trop de soin pour l'obtenir ; il faut commencer son repos dans la vie, si l'on veut mourir sans regret. Il faut fuir le monde avant qu'il nous quitte. Le loisir rend l'homme à lui-même. »

La paresse, proprement dite, est une volupté perfide; elle n'est pas seulement funeste à l'instinct de conservation; elle est contraire au véritable bonheur, puisqu'elle nous met sous la dépendance du premier homme actif et industrieux qui trouve son intérêt à nous asservir; elle rétrécit en nous le cercle de la vie de relation; elle avilit l'âme déjà subjuguée par la mollesse, et ne lui donne que des penchans sordides. La paresse fait qu'on a recours à la ruse, à la tromperie, à de vils détours qui compromettent la dignité humaine. Dès-lors il n'y a plus de probité, plus de franchise, plus de droiture dans les rapports sociaux.

La paresse d'ailleurs mène insensiblement à la servitude, qui est le plus affreux des malheurs. La culture et la perfection des arts étant le fruit naturel du désir que nous avons d'améliorer notre condition, l'esclave, en proie à des maux physiques, privé de la perspective d'un avenir plus heureux, n'a aucune espèce d'intérêt à augmenter ou à perfectionner son travail. La paresse est le seul bien qui lui reste, le seul plaisir qu'il puisse désormais goûter sur la terre; mais les rigueurs qu'elle rend nécessaires, alors même qu'elles ne sont pas exercées par le despotisme ou le caprice, ne laissent voir d'un côté qu'un maître brutal et

féroce, et de l'autre qu'une victime souffrante et avilie.

Un philosophe a donc eu raison de dire que toutes les passions relatives à l'intérêt privé de notre système individuel sont offensantes pour la société, dont l'homme est une partie intégrante; elles sont outrageantes pour la vertu. La nature n'isole rien sur la terre; nul n'est fait pour être solitaire et indépendant; chaque individu est essentiellement coordonné à ses semblables; tous les êtres tendent à la sociabilité.

Le repos n'est donc légitime que lorsqu'il a été conquis par d'utiles et honorables travaux. Considéré d'ailleurs sous le rapport physiologique, l'homme ne saurait s'abandonner à la paresse sans contrarier l'ordre de la nature. Il est de l'essence de notre organisation de renouveler les mouvemens du corps comme ceux de la pensée. Tout passe dans l'univers; rien ne s'y arrête. Si le présent pouvait se perpétuer, il serait aussi insupportable pour nous que les eaux stagnantes d'un marécage. Il faut occuper l'âme pour la faire vivre; et comme l'a dit un auteur célèbre, toute jouissance sur la terre est inséparable d'une véritable action.

CHAPITRE XII.

DE L'ENNUI.

L'ENNUI est une des plus tristes prérogatives de l'homme civilisé; c'est une disposition maladive de notre être, qui nous conduit souvent à la consomption ou à la mort; c'est une sorte de paralysie de l'âme, qui succède à toutes les émotions qu'on a tant cherchées, et qu'il n'est plus facile de renouveler; c'est enfin l'état le plus pénible de l'économie vivante. Il n'est pas un seul individu qui ne consentît à échanger son ennui pour une véritable douleur.

L'homme qui est consumé par l'ennui ne sait guère définir ce qu'il éprouve : c'est ordinairement une inquiétude accablante, une langueur indéfinissable dans l'exercice des fonctions, une torpeur qui enchaîne et qui engourdit tous les membres, une impuissance de réfléchir et d'agir, un dégoût invincible pour tous les biens et tous les plaisirs de l'existence, une difficulté de vivre et de jouir, etc. Ces divers symptômes tiennent au

besoin de changer de situation, et de substituer des sensations vives à des sensations trop faibles.

L'ennui provient d'une multitude de sources, et a mille issues pour s'introduire dans le système sensible. Cette fâcheuse disposition de notre âme succède communément à la perte des biens qui font nos délices, à l'éloignement des lieux que l'on aime, à l'absence des personnes que nous chérissons, à la répression trop brusque de certaines habitudes, à la privation de la liberté, à mille désirs déçus ou contrariés, etc. Il est surtout un ennui qui attaque les personnes complétement heureuses aux yeux du vulgaire, celles qui sont rassasiées de jouissances, qui sont blasées sur tous les plaisirs, qui se dégoûtent des réalités pour courir sans cesse après des chimères, qui cherchent vainement à agiter leur vie par les plus fortes impressions. On connaît les résultats tragiques de cet ennui à certaines époques de l'année, particulièrement en automne.

Ainsi donc l'ennui change continuellement de forme; et, de tous les maux dont l'existence est accablée, il n'en est aucun qui soit plus universellement répandu. Parcourez tous les âges, tous les rangs, toutes les conditions, tous les lieux; partout, le monde est plein de gens qui cherchent

à éviter cette sensation pénible. Tous nos arts sont employés à retirer l'âme de cet état d'apathie et de langueur insipide; de là, ce goût général que nous manifestons pour les spectacles, les bals, les concerts, et autres divertissemens qui naissent du besoin de se distraire. On dirait que nous sommes constamment à la recherche des émotions nouvelles; et il n'est pas une seule de nos passions que l'homme ne mette en jeu pour se les procurer; il fait concourir à ce but la tristesse même et la douleur. Son instinct le porte à désirer ce qui peut exciter en lui la sympathie, l'amour, la pitié et tous les sentimens tragiques dont la nature humaine est susceptible. Les désastres qu'on lui raconte intéressent son cœur attendri et semblent l'attacher davantage à la terre. Les enfans eux-mêmes sont à peine entrés dans la vie de relation, qu'ils se plaisent déjà à écouter le récit des événemens malheureux; et on a souvent recours à ce stratagème pour dissiper leurs premiers ennuis.

Ajoutons que l'ennui est un mal d'autant plus inévitable, qu'il est le résultat journalier de nos relations sociales. Toutes les fois, par exemple, qu'on arrache quelqu'un à la sphère de ses idées favorites pour l'occuper d'un objet dont il est désagréablement affecté, il éprouve ce tourment

insupportable. Celui qui agit d'une manière aussi fâcheuse sur son esprit ne sent pas lui-même l'effet qu'il produit; et sous ce point de vue, les importuns sont toujours à l'abri de ce poison somnifère, qu'ils communiquent à tout le monde par leurs fades et insipides entretiens; aussi n'épargnent-ils pas leurs victimes. Si, dans notre civilisation, on pouvait agir avec pleine franchise, on repousserait ces sortes d'individus avec autant de violence que les ennemis les plus acharnés; mais il est dans nos mœurs et dans nos usages de ne leur échapper que par la fuite ou par la ruse.

Les premières sources de l'ennui, au sein des sociétés nombreuses et policées, dérivent, sans contredit, de l'inégalité des esprits et des antipathies qui en résultent; nous différons par les forces de notre entendement comme par les conditions physiques de notre organisation. Il est des âmes d'une haute lignée qui ne sauraient se faire à des relations subalternes, et qui planent sur le reste des humains par l'unique ascendant de leur supériorité morale; celles-là doivent constamment se nourrir au milieu des rayons qui partent des points les plus élevés de la destinée humaine. L'homme trouve l'ennui dès qu'on cherche à le faire descendre des hauteurs où il s'est placé par

la culture et le perfectionnement de ses facultés intellectuelles.

La variété d'ailleurs est un besoin de nos sens, et une loi pour tous les arts dont l'objet est de les flatter et de les émouvoir. Toute perception devient importune, si elle est trop long-temps prolongée. L'âme est un flambeau qu'il faut agiter par intervalles ; et nos passions, aussi-bien que nos désirs, doivent changer souvent de but et de direction. Il n'est, sur cette terre, aucune jouissance qui ne s'émousse, et qui puisse résister à cette loi universelle des organes du sentiment.

Les plus vifs plaisirs perdent à chaque instant une partie de leurs attraits, et l'enchantement qu'ils avaient causé ne tarde pas à s'évanouir. Le plus beau spectacle ne charme pas long-temps les yeux. Des airs de musique qui nous avaient d'abord transportés, la répétition finit par les rendre insipides. Il en est de même des parfums et des mets les plus exquis; il semble que nous ne puissions sentir long-temps de la même manière. Les sensations sont pour nos organes ce que les attitudes sont pour nos membres, qui ne peuvent en soutenir de trop prolongées. La nature elle-même ne s'anime que par la diversité; elle s'éteint dans la monotonie.

Cette même loi nous explique pourquoi les hommes qui ont l'habitude de discourir très longuement sont presque toujours à charge à ceux qui les écoutent. Un plaidoyer trop étendu, un sermon trop diffus, fatiguent bientôt l'attention générale, et agitent un auditoire d'une impatience insurmontable. Le Français est peut-être, de tous les peuples, celui auquel cette prolixité est le plus incommode, à cause de son aversion naturelle pour la continuité des mêmes impressions. De là vient que les hommes réputés les plus aimables sont ceux qui racontent avec plus de brièveté et de concision. Ce qu'on appelle *esprit*, dans la société, n'est qu'un trait qui brille instantanément comme l'éclair. La nécessité qu'il y a d'accroître l'intérêt d'un drame, d'une tragédie, d'un discours, tient certainement au besoin de changer de sensation et de préserver notre âme d'une fatigante uniformité.

Les physiologistes ont voulu rendre compte de ce défaut de teneur dans les organes et de persévérance dans nos sensations; il y a lieu de croire qu'il dépend en grande partie de la débilité radicale de notre constitution; car les êtres faibles, tels que les femmes et les enfans, dont la fibre a peu de consistance, sont aussi les êtres les plus sujets à l'ennui et les plus avides de sensations

nouvelles. Ils se soulagent néanmoins en dirigeant leur attention sur d'autres objets; à moins qu'on ne pense, avec un de nos métaphysiciens les plus célèbres, qu'il y a dans notre système intellectuel une fibre nouvelle pour chaque nouvelle sensation, ce qui est une supposition sans vraisemblance comme sans preuve.

Cependant, quelque variété que l'on mette dans ses travaux, lorsque nous sommes parvenus au terme de cette série d'actions qui constitue la journée, nous avons besoin que le silence et les ténèbres viennent jeter un voile sur nos sens, et que le sommeil, en les restaurant par le repos, les rende propres aux occupations du lendemain. La nature ne nous a donc départi qu'une certaine somme de sensibilité, dont il faut nécessairement être économe. Si, pour éviter cet état où l'on cesse de sentir, et que l'on appelle *ennui*, on se presse de jouir, on ne fait que s'y précipiter plus vite, puisque la lassitude des organes produit le même effet que le défaut de sensations.

L'abus des jouissances peut même nous conduire à quelque chose de pire que l'ennui, à ce point extrême de dégradation et de malheur qui consiste dans l'impuissance absolue de sentir; alors les sens paraissent irrévocablement fermés

à tous les objets qui viennent les solliciter. On se trouve séparé de tous les autres êtres, sans rapports avec eux, sans liens, sans affections; et cette pénible existence, devenue un fardeau insupportable, ne laisse plus que le désir de s'en délivrer.

Cet acte extraordinaire est presque toujours le résultat d'un état maladif du cerveau; ce fait est manifestement démontré par l'observation des physiologistes et des médecins. Celui qui résiste à l'instinct de conservation est manifestement dans un état de délire; sa raison s'éclipse dans ce moment critique de son existence. Nous sommes livrés sur la terre à l'action d'une force qui nous porte sans cesse à nous maintenir; et quand, par l'effet d'une catastrophe inouïe, cette faculté se dépraye, nous devons subir toutes les conséquences funestes de ses écarts.

J'ai souvent interrogé les malades qu'une pente irrésistible entraînait vers le suicide. Il paraît que cette idée fixe a pour eux une sorte de volupté. Ils ressemblent à ces voyageurs fatigués qui aspirent au terme d'une route trop longue et trop uniforme; ils ont d'avance un avant-goût du calme désiré qui les attend; ils se couchent avec délices dans ce tombeau où doit se fermer pour eux la porte de toutes les sensations.

Il est, du reste, des climats où cette fâcheuse disposition est plus commune que dans d'autres. Il est des lieux où l'ennui semble avoir spécialement fixé son empire; l'espoir s'abat dans ces désolantes contrées. L'homme s'y abreuve de cette mélancolie consomptive qui émousse les désirs, glace les affections, flétrit les plus douces jouissances, et désenchante jusqu'à la vertu.

C'est certainement un malheur pour l'homme d'avoir reçu du ciel le triste privilége d'observer et d'apprécier sa propre existence; c'est précisément ce qui la lui rend insupportable. Quand ses jours ont été longuement et diversement agités, quand il a goûté de tout au banquet de la vie, il se replie sur lui-même et perd les deux sentimens les plus précieux de son être, la curiosité et l'admiration. Il ne conçoit plus rien à l'importance que l'on met à certaines choses, à tous les soucis, à tous les embarras qui remplissent une carrière active; son âme a perdu tous les besoins, même celui du bonheur; l'uniformité l'accable, l'ennui le gagne, et il cherche naturellement à s'endormir dans la situation même où ce mal affreux est venu le surprendre.

La vie n'est qu'un assemblage d'apparences, ainsi que l'a dit un profond penseur; c'est un ta-

bleau que l'on n'aime que par l'illusion de ses perspectives. Tout doit y être embelli par le prisme inépuisable de notre imagination. Il ne faut y rien voir de trop près ; et c'est à l'ignorance de beaucoup de choses que nous devons quelquefois nos plus grands plaisirs.

Bienheureux celui qui ne fatigue point son esprit par de téméraires investigations, qui respecte les voiles impénétrables dont la nature a couvert ses merveilles, et s'abandonne doucement à la voix bienfaisante de ses inspirations intérieures ! Bienheureux le sage dont le travail a rempli les jours, dont les affections ont embelli la vie, et qui, parvenu sans ennui au bout d'une longue et glorieuse carrière, se soumet courageusement à sa destinée, se console par la philosophie, et meurt avec sécurité entre ses souvenirs et ses espérances !

CHAPITRE XIII.

DE L'INTEMPÉRANCE.

Les plus grands philosophes de l'antiquité ont parlé des dangers de l'intempérance et de ses résultats funestes sur le système de notre conservation. L'homme est le seul parmi les êtres vivans qui abuse de ses organes digestifs. Les animaux ont un instinct plus sûr qui les avertit et les guide; un brin d'herbe ou de feuillage suffit au chameau asiatique; le bœuf se modère au sein de nos plus gras pâturages; l'aigle a beau être vorace, s'il est rassasié, il n'achève pas sa victime: il s'arrête toujours à temps.

Il n'y a que les hommes civilisés qui se rassemblent autour d'un même festin pour s'exciter, pour se provoquer mutuellement à tous les excès de l'intempérance. Chez un peuple qui n'est pas très éloigné de nous, on attend que les femmes aient quitté la table pour faire circuler des flacons tout pleins d'un vin qui enivre, et ranimer ainsi la gaîté des convives; pour mettre l'âme en

toute liberté et donner toute licence à l'entretien. Un tel repas est certainement un spectacle peu agréable pour un étranger qui voyage, et le philosophe qui l'observe n'y trouve rien d'attrayant.

Qui croirait qu'il a existé dans Paris une association qui se faisait gloire d'être intempérante, qui tenait ses assemblées, qui avait son code, ses registres, son mode d'initiation, ses réglemens, ses usages, etc.! Elle ne ressemblait pas mal à cette académie de cuisiniers, dont Plutarque fait mention, qui s'était formée jadis en Égypte par la protection de Cléopâtre, sous le titre pompeux des *inimitables*. J'ai donné moi-même des soins à plusieurs membres de cette moderne confrérie; car de graves maladies venaient souvent les surprendre au milieu des longues orgies dont ils fatiguaient leur oisiveté.

Qu'est devenu ce temps où l'on servait un repas sans apprêt, au milieu d'un champ ou d'une prairie, où l'on se contentait d'un brouet clair et de quelques fruits cueillis sur l'arbre le plus voisin; où de simples légumes, le miel des abeilles, un pain cuit à la hâte, venaient calmer la faim du laboureur fatigué; où l'on buvait fraternellement dans la même coupe un peu de vin frais! Comparez cette vie économique avec la somptuosité

des festins de nos jours. Voyez tous ces convives qui se réunissent cérémonieusement à la manière des superbes Athéniens : leur table est surchargée des productions de tous les climats ; les richesses de la mer se joignent à celles de la terre ; chaque saison y apporte, pour ainsi dire, ses tributs.

Ce n'est point assez d'agacer le goût de nos incomparables épicuriens ; on veut encore éblouir leurs regards : c'est sur des plats d'or et d'argent qu'on étale ce qu'il y a de plus exquis et de plus recherché ; on se salue par des souhaits joyeux ; chacun indique à son voisin ce qui peut flatter son caprice ou contenter ses fantaisies. On a recours aux supplications pour faire accepter des mets nuisibles, ou du moins superflus.

Le peuple même se gorge de substances malfaisantes ; partout l'homme se présente comme un automate dévorant ; on le rassasie pour le tromper, on l'enivre pour le séduire. Les gens de la plus basse condition ne sauraient proposer un mariage, passer une transaction, établir une vente, conclure un marché, sans se témoigner par un banquet leur satisfaction mutuelle, sans former le verre en main des vœux réciproques pour la santé des contractans. C'est en se désaltérant que nos pères confirmaient leurs alliances ; et l'histoire

des anciens Germains assure qu'il n'y avait pas de plus intrépides buveurs.

Ajoutons que, par une des impulsions les plus puissantes de son instinct, l'homme est rarement satisfait de ce que la nature lui offre, qu'il cherche sans cesse à corriger et à améliorer ses dons. Il a recours à la greffe pour obtenir des fruits plus succulens et rendre la séve plus généreuse; il a approfondi l'art de modifier les alimens par l'action du feu, art inconnu aux animaux; cet art exige de nos jours des études et des combinaisons savantes. Il faut avoir long-temps réfléchi sur les productions du globe pour employer avec habileté les assaisonnemens et déguiser l'amertume de certains mets, pour en rendre d'autres plus savoureux, pour mettre en œuvre les meilleurs ingrédiens. Le cuisinier européen est celui qui brille surtout dans l'art d'opérer ces merveilleux mélanges.

C'est en outre un phénomène extraordinaire dans l'espèce humaine que ce penchant à l'ivresse, ce délire passager, cette folie temporaire qu'on se procure pour faire trève à de longs chagrins. Il semble que le besoin de s'étourdir soit particulier à l'homme. De là vient qu'il tourmente, pour ainsi dire, toutes les substances qui sont

à sa disposition, afin d'en retirer des liqueurs spiritueuses. Bacchus même s'est approprié les dons de Cérès pour en composer une bière qui délecte tous les convives. Les Tartares, au défaut du raisin, font fermenter le lait et savent en extraire le principe enivrant; c'est pour troubler agréablement l'exercice de la raison que d'autres peuples mettent à contribution le miel des abeilles. Presque tous les fruits sont employés au même usage : témoin le vin de palmier chez les Indiens. Les boissons alcoholisées offrent tant d'attrait, que les sauvages de la Louisiane échangent les plus belles peaux de chevreuil pour une petite provision de tafia. Le Turc aime à s'égarer au milieu des vapeurs narcotiques de l'opium, et c'est ainsi qu'il parvient à bannir la crainte de son âme, à redoubler son intrépidité. La fumée du tabac fait les délices de tous les habitans des pays froids; partout l'homme cherche à exciter ses organes, comme s'il était pressé de consumer le peu de jours que la nature lui accorde.

Rien pourtant ne rabaisse notre condition comme l'état déplorable où nous nous trouvons réduits par l'abus du vin et des liqueurs fortes. Celui qui s'abandonne à de pareils excès déroge à la dignité humaine; il perd le jugement qui doit le guider dans les affaires sérieuses de la vie; il

se ravale au-dessous des plus vils animaux par une joie indécente et désordonnée, par des discours insensés, par des révélations inconvenantes ; il va jusqu'à offenser ses amis les plus chers, et à diriger ses outrages contre ce qu'il y a de plus saint et de plus religieux : ses fureurs tiennent de la frénésie ; il devient la risée de ses semblables.

Nous sommes naturellement portés à concevoir du mépris pour l'homme qui ne craint pas de se séparer un instant de sa raison, et il n'y a que les personnes les plus abjectes du peuple qui osent alléguer l'ivresse comme excuse de leurs emportemens. On remarque même que l'individu qui se réveille de ce honteux assoupissement a l'air aussi humilié que s'il sortait d'une attaque d'épilepsie ; et si dans cette triste situation il pouvait se bien connaître, il rougirait des transports auxquels il s'est livré.

Telles sont les suites déplorables de l'intempérance ; et cette passion est néanmoins celle qui a le plus de charme et d'entraînement pour le genre humain. De là vient que notre cerveau s'exalte toutes les fois qu'il s'agit de chanter les plaisirs de la table. La verve de nos poètes est soudainement enflammée par un breuvage perfide. L'homme est le seul de tous les animaux qui se

plaît à célébrer ainsi son incontinence et ses excès. On a vu des sybarites opulens qui ne pouvaient manger sans y être en quelque sorte sollicités par les sons d'une musique enchanteresse.

Malheur à l'homme qui s'approprie avec immodération tout ce qui flatte sa sensualité ! il n'y a qu'un corps malade qui puisse franchir les bornes de la nature. L'intempérant végète dans une sorte d'abrutissement qui le conduit par degrés insensibles à une mort triste et douloureuse ; son âme se ferme aux vrais plaisirs ; mille dégoûts l'inquiètent, et son temps s'écoule dans les digestions pénibles d'un organe qui semble n'obéir qu'à regret.

Celui-là se trompe qui croit trouver le bonheur dans une satisfaction complète de ses désirs. Qu'il s'environne de tout ce que la nature a produit de plus délicieux ; que tout se multiplie, que tout se perfectionne pour satisfaire ses caprices, on le verra regretter la vie simple et frugale d'un pauvre villageois ; il viendra une époque où il demandera vainement des jouissances à ses sens ; les mets les plus exquis perdront pour lui leur parfum et leur saveur. Tout est faux dans l'homme des villes, jusqu'à son appétit ; sa soif même est trompeuse, et il est presque toujours inaccessible à ces per-

ceptions douces qui sont le partage du laborieux habitant de nos campagnes.

Que sont donc les intempérans aux yeux du physiologiste observateur? Des êtres qui se rassasient et qui s'acheminent vers l'ennui, en consumant le don de la sensibilité ; leur cœur se vide et se dessèche à mesure qu'ils approchent du terme de leur carrière. Tous les anciens ont parlé de ce délicieux jardin où Épicure instruisait ses disciples; c'est là qu'il s'était flatté de fixer le printemps et de réaliser la chimère du bonheur; mais la vieillesse arrivait avec son triste cortége. L'homme peut se créer de nouveaux tourmens; il n'invente pas de nouveaux plaisirs. Épicure ne fut point un sage heureux; il eut à lutter contre les maux inséparables d'une organisation faible et valétudinaire. Il philosopha toute sa vie pour n'arriver qu'à la douleur.

Tout captivait l'âme et enchantait les regards dans ce riant séjour, qu'on eût pris plutôt pour un temple consacré à Momus que pour la demeure d'un sage de la Grèce. Tout semblait disposer l'esprit à des doctrines licencieuses; le parfum des fleurs, l'excellence des fruits, la pureté des sources qui fournissaient une eau claire et limpide; les vins exquis dont on s'enivrait. Épicure semblait

inspiré par le dieu des illusions et des songes : c'était sous des dômes de verdure, c'était au milieu des banquets que ce beau génie dissertait sur les avantages de la vie privée et sur les effets salutaires de la vertu ; c'était là qu'une jeunesse effervescente applaudissait aux leçons du trop indulgent philosophe ; souvent même les courtisanes d'Athènes venaient distraire l'attention, et troubler la paix d'une solitude particulièrement destinée à la méditation et à l'étude de la sagesse.

Il convenait sans doute qu'une doctrine par laquelle l'auteur cherchait à flatter les sens fût enseignée au milieu des objets les plus propres à réjouir la vue ; c'était dans des lieux où les biens du corps se trouvaient, pour ainsi dire, à côté des biens de l'âme, qu'il faisait entendre son éloquente voix. Ses disciples charmés respiraient avec lui cette belle nature dont il dévoilait toutes les merveilles ; aussi était-il toujours accueilli par des acclamations unanimes. Les stoïciens eux-mêmes, qui s'étaient déclarés contre lui, ne pouvaient se défendre d'une sorte d'admiration pour la grâce de son langage et la sublimité de quelques unes de ses maximes.

Mais, comme je l'ai dit plus haut, le bonheur ne répondait point à la séduction de ses paroles ; il

abusait par des prestiges une multitude d'hommes dont il eût fallu humilier l'orgueil et réprimer les passions; il énervait leurs sens en polissant leur esprit. Son école était manifestement dirigée contre l'émulation et les véritables lumières. On y regardait comme une chimère la gloire procurée par les grandes et généreuses actions. On élevait des doutes coupables sur ce qu'il y a de plus religieux dans le cœur humain.

On a comparé jadis les épicuriens à un troupeau d'esclaves célébrant les fêtes de Saturne, et fatiguant tous les gens sensés de leur bruyante joie. Toutefois ce n'était que pour un temps qu'ils parvenaient à alléger le poids de leurs peines : le plaisir ressemble à la gloire; il disparaît bientôt comme une ombre devant ceux qui le cherchent. Rien ne dure ici-bas que la douleur.

S'il est une philosophie particulièrement propre à la conservation du bonheur et à l'entretien de la santé des hommes, c'est, sans contredit, celle de Pythagore. Ce grand homme avait les facultés les plus éminentes pour subjuguer l'esprit de ses nombreux auditeurs, l'imagination, la sensibilité, tous les feux de l'enthousiasme. C'était un de ces génies élevés que les dieux chargent d'instruire les autres, et auxquels ils confient, s'il

est permis de le dire, le dépôt de la sagesse. La saine raison présidait aux dogmes qu'il avait établis. La seule détermination de certaines règles diététiques annonce combien il était versé dans la connaissance de la nature. Il a dicté des préceptes dont les plus célèbres médecins de la Grèce ont su faire leur profit. Hippocrate n'a rien dit de mieux que lui sur le régime qui convient à l'espèce humaine. Toutes ses prohibitions portent sur des alimens dont l'expérience avait constaté les funestes effets. C'est ainsi qu'il avait interdit la chair des vieux animaux, les poissons huileux, les légumes lourds à l'estomac, et beaucoup d'autres substances indigestes.

Pythagore voulait que l'état moral de ses disciples fût à l'abri de toutes les tempêtes; c'est ce qui l'avait déterminé à bannir de son hygiène les sucs fermentés des fruits et des graines céréales; et comme la plus grande perte que puisse faire un philosophe est celle de la conscience de soi-même, il rejetait pareillement toutes les liqueurs enivrantes qui portent le désordre dans les fonctions de l'esprit.

Les maximes de Pythagore forment un code de la plus haute morale, fondé sur la modération. On doit le considérer comme le père,

comme le créateur de la véritable philosophie. Il veut que notre âme lutte contre tout ce qui tend à la déprimer, qu'elle ait en horreur tout ce qui la ramène aux choses corruptibles ; il veut que la raison règne sur tous nos appétits, et c'est par la tempérance qu'il met constamment les hommes en harmonie avec leurs suprêmes destinées. C'est par la tempérance qu'il fait résister leurs cœurs à toutes les atteintes du découragement et du désespoir ; car Pythagore regardait comme dignes de toute la colère de Dieu ceux qui avaient attenté à leurs jours, pour se dérober au malheur ou aux coups de la justice humaine. La vie, disait-il, est un poste qu'on ne saurait abandonner sans l'ordre de celui qui commande.

On assure que la doctrine de Pythagore a été dénaturée par ses élèves, et que, sous ce point de vue, son auteur a éprouvé le sort des premiers sages de l'antiquité. Ses plus beaux dogmes ont été ternis. Lui seul savait leur imprimer un caractère divin ; lui seul savait convertir en rites religieux les pratiques d'abstinence qu'il jugeait les plus salutaires pour la conservation du genre humain. Il imitait les prêtres d'Égypte, dont les pieuses cérémonies n'étaient souvent que des leçons de tempérance.

Pythagore pensait que les hommes prennent les mœurs des animaux dont ils se nourrissent. Il avait la conviction que les sucs des viandes contribuent à rendre la méchanceté robuste, et que le vin est contraire à la modération aussi-bien qu'à la pureté de l'âme. Il envisageait la sobriété comme le plus puissant moyen conservateur, non seulement pour les premiers temps de la vie, mais encore pour l'âge avancé. Qui ne sait pas que les hommes à jeun sont plus propres à la méditation, et qu'après un long repas, l'esprit tend à l'affaiblissement, ou se couvre d'épaisses ténèbres.

Ce philosophe sensible et compatissant abhorrait dans l'espèce humaine l'affreux penchant pour la destruction. Il s'opposait sans cesse au meurtre de ces animaux innocens qui se confient à nous sur la terre, et qui trouvent une sorte de jouissance à nous servir. Il avait interdit à ses élèves le plaisir de la chasse, persuadé que l'habitude de verser le sang dispose l'homme à la cruauté. Il voulait que la faiblesse rencontrât bonheur et protection à l'ombre de sa philosophie. On citait avec attendrissement, parmi ses contemporains, le jour où il avait acheté des poissons vivans sur le bord de la mer pour les rendre à l'élément qui devait les nourrir. La nature seule,

disait-il, régit en souveraine tous les êtres qui respirent la vie en même temps que nous. Il ne nous appartient pas d'en abréger la durée. Ainsi la doctrine de Pythagore était, en quelque sorte, une émanation de la bienfaisance générale et constante du Tout-Puissant.

La vie des pythagoriciens était aussi douce que paisible. Leur mort arrivait sans aucune souffrance ; ils s'endormaient. L'excellence de leur régime les exemptait de toutes les maladies. O temps heureux où prospérait cette doctrine sacrée ! On se levait avec l'aurore ; on se couchait avec le soleil. Les animaux n'avaient rien à redouter de la part de l'homme. Des bœufs dociles labouraient affectueusement une terre qui n'était jamais teinte de leur sang. Les troupeaux s'engraissaient sans qu'on méditât leur meurtre pour le luxe d'une table. On se contentait des dons de Cérès. On n'en usait qu'avec sobriété, et les désirs des initiés étaient aussi limités que leurs besoins. Rien ne déprave les appétits de nos organes comme les profusions et la prodigalité. L'être qui se conserve le mieux est souvent celui qui emploie le moins pour sa subsistance. L'art de bien vivre est l'art de s'abstenir.

ENTRETIEN

D'ÉPICURE AVEC PYTHAGORE.

VISION PHILOSOPHIQUE.

ENTRETIEN

D'ÉPICURE AVEC PYTHAGORE.

VISION PHILOSOPHIQUE.

PROLOGUE HISTORIQUE.

Est-il vrai que nous conservions dans l'autre monde les idées que nous avons conçues dans celui-ci? demandait à Socrate un de ses disciples. Il est du moins probable que nos souvenirs nous restent, ainsi que nos affections, lui répondait son maître. Il est à croire aussi que, dans un lieu destiné à des récompenses ineffables, les dieux nous rendent l'amitié, l'amour maternel, la piété filiale, etc. Pour moi, je ne vois guère de quel autre genre de bonheur ils pourraient nous gratifier.

L'homme, après la mort, est purgé de l'orgueil, de la vanité, de l'ambition et de toutes les passions corruptrices qui s'étaient attachées à sa nature physique; mais les sentimens vertueux sont impérissables.

Oui, sans doute, ceux qui ont aimé sur la terre ont besoin de croire que les dieux ne changeront rien aux rapports de leurs âmes dans un monde plus heureux. Puisque la vertu nous vient du ciel, elle nous est sans doute rendue après le trépas. Il n'y a que la source du crime qui se tarit. Telle est, je ne me trompe point, la destinée humaine. Les âmes, dégagées à jamais de leur organisation matérielle, ont des communications intellectuelles et morales d'une étendue inappréciable; elles jouissent de la faculté qui rappelle le passé, et se trouvent constituées de manière à pouvoir sentir tout le bien qu'elles ont opéré dans cette vie de tribulations et de

souffrances. Ce n'est point en vain que le maître de toutes choses berce le cœur des mortels par des espérances inépuisables ; il remplace sans doute nos organes corporels par un ensemble de puissances nouvelles. L'homme, épuré de son égoïsme, conserve son intelligence immortelle ; il n'a perdu que sa misère ; il n'a fait que s'affranchir d'une enveloppe sujette à mille maux, dévorée de mille besoins.

Au-delà du tombeau, l'Éternel recompose ses créatures, et c'est précisément la mort qui les enfante à la vie ; elles renaissent sous des formes sublimes autant qu'inaltérables ; elles se rangent et se coordonnent dans une harmonie nouvelle ; elles se ressouviennent de leur imperfection antérieure. Tout s'opère ainsi par l'unique pouvoir de celui qui tient dans ses mains les lois et les conditions de l'existence. Nous ne passons dans ce monde frivole que pour mériter l'immortalité.

Tous les peuples de l'univers ont cru à la conservation de cet état moral des personnages après le trépas. C'est la persuasion où nous sommes que les ombres des morts éprouvent des affections, des regrets, surtout des repentirs, qui a fait imaginer ces dialogues dont se servaient les sages de l'antiquité pour vivifier les méthodes de leur enseignement. A leur exemple, j'ai voulu mettre en scène deux esprits de l'ordre le plus élevé, qui ont tenu le sceptre de la philosophie à deux époques très éloignées l'une de l'autre. J'ai supposé que Pythagore et Épicure s'étaient rencontrés dans l'autre monde, et qu'ils avaient eu ensemble un entretien. Je vais essayer de le redire tel que j'ai cru l'entendre dans mon rêve philosophique. On peut se permettre un tel artifice. Les plus hautes questions de la science semblent doubler d'intérêt, quand elles sont ainsi fictivement discutées par tant d'hommes illustres dont

on voudrait ranimer la voix. Cette forme dramatique donne une expression plus vive aux sentimens qu'on veut inspirer, aux maximes que l'on veut apprendre.

Pythagore et Épicure sont éminemment remarquables par le rang qu'ils ont occupé dans la vie, par l'influence qu'ils ont exercée sur les vertus et les vices de leurs contemporains. Le premier a jeté les fondemens du bien public et universel; le second a ébranlé les colonnes du temple de la sagesse. L'un a efficacement constitué l'édifice du bonheur politique en coordonnant la religion à l'intérêt de l'homme, en lui assignant ses sources dans le sentiment moral; l'autre a flatté les penchans grossiers de l'organisation, et ne réprimait rien dans l'âme de ses disciples. Il les instruisait à douter des dogmes les plus utiles à la conservation du genre humain; il fournissait des argumens contre les vérités

éternelles qui les consacrent, et cherchait à affaiblir des certitudes qui sont la consolation de tous les siècles : l'ignorance vaut mieux que ce qu'il enseignait. Pythagore voulait rendre les hommes meilleurs; Épicure prétendait les rendre plus heureux.

Pythagore se montrait humble, silencieux et réservé. Il serait trop long de retracer ici toutes les qualités précieuses dont il était orné et que la modestie embellissait; il était surtout persuadé que la philosophie est une science divine, et qu'il faut éloigner du vulgaire qui la profane. Mais Épicure admettait à ses leçons un grand concours d'auditeurs; il sacrifiait à la gloire, et personne ne fut plus sensible que lui aux applaudissemens de la multitude. Ses partisans s'accrurent dans tous les lieux : les passions dont il avait brisé le frein étaient intéressées à le soutenir. La doctrine de Pythagore porte l'empreinte

de la création ; dans celle d'Épicure tout est d'emprunt, jusqu'aux sophismes séduisans dont il embellissait ses dissertations.

Le philosophe de Crotone voulait substituer les joies intellectuelles aux joies physiques : celui d'Athènes suivait une route contraire ; il immolait tout aux plaisirs des sens. Le premier disait : Abstenez-vous pour mieux vivre ; le second : Abstenez-vous pour mieux jouir. Ce dernier tenait son école dans un jardin, au milieu des fêtes et des jeux ; il regardait la volupté comme le but unique où devait tendre notre vie, comme le premier bien de la nature humaine, comme le moyen le plus efficacement adapté à la durée de notre existence. Il est facile de voir que ses principales instructions étaient fondées sur l'égoïsme et sur le principe de l'*amour de soi*. La plupart de ceux qui venaient l'entendre étaient des hommes blasés par les

jouissances superflues, des riches amollis qui n'usaient des fleurs que pour les flétrir, des victimes de la débauche qui paraissaient à peine sur la scène du monde et descendaient dans le tombeau par une vieillesse anticipée. Si cette doctrine fut une de celles qui se maintinrent le plus long-temps chez les Athéniens, c'est sans doute à cause du bonheur qu'elle promettait. On croit, du reste, que la faiblesse ordinaire de la santé d'Épicure avait influé sur la nature et le choix de ses dogmes : c'était la *personnalité* ingénieusement réduite en système. On se laissait aller doucement à ce langage harmonieux par lequel il attirait à lui le monde civilisé ; on s'attachait avidement à toutes les émotions qu'il inspirait.

Mais Pythagore avait des vues plus vastes et plus dignes des hommes qu'il voulait instruire et perfectionner ; il pensait avec raison que toute morale qui a pour base des

intérêts terrestres est essentiellement irréligieuse, qu'il faut chérir la vertu pour elle-même, et non pour les avantages qu'on en retire; il affaiblissait le corps pour donner plus de force à la raison, et faisait trouver le bonheur dans une courageuse renonciation à tous les biens de la vie. C'était pour détacher ses disciples du sein de la terre qu'il les occupait principalement de l'étude et de la contemplation du ciel; et comme, dans un monde où tant de soins vulgaires nous rabaissent, l'âme a besoin d'être exaltée, la musique venait imprimer à leurs esprits le plus doux et le plus délicieux des élans. Ils s'éveillaient au bruit d'une harmonie ravissante, et c'était encore ce bel art qui les délassait des fatigues du jour. C'est ainsi qu'il ôtait, pour ainsi dire, à l'existence tout ce qu'elle peut avoir d'impur et de matériel.

Le plus grand mal que les Épicuriens aient

fait à la terre, c'est de l'avoir affranchie de la crainte des dieux, d'avoir ôté à l'âme son repentir, et de n'avoir ainsi donné à la vertu que des motifs frivoles ou des récompenses passagères. Ce n'est donc pas sans raison qu'on les a dépouillés du titre de *sages*. On leur reprochait de s'être trop occupés de la physique, et d'avoir en quelque sorte *matérialisé* la philosophie. A les voir accourir en foule dans les jardins de leur maître, on eût dit que le bonheur n'était qu'ici-bas, et qu'ils n'avaient pas assez de temps pour en jouir. Quant aux élèves de Pythagore, on pourrait les comparer à ces cénobites de nos jours, qui anéantissent tous les sentimens fragiles de l'existence pour un sentiment pur et immatériel, qui abjurent toutes les joies vulgaires du monde pour les ravissemens d'une nature idéale, qui se dépouillent de toute souillure terrestre et se perfectionnent pour l'éternité. Cinq années de silence étaient pour

eux l'apprentissage de la circonspection, le noviciat de la philosophie. Dans cette auguste institution, tout se rapportait à la tempérance. L'art suprême des initiés était de savoir contenir et diriger l'essor de leurs âmes, de commander à de vains désirs.

Pythagore fut le premier qui imprima une sorte de solennité au culte des dieux, et qui envisagea la philosophie comme le sacerdoce de la raison. C'est ce qui l'avait déterminé à donner ses leçons dans l'intérieur des temples : c'est là qu'il rassemblait les Crotoniates pour les exhorter à la modestie, et les détourner du luxe qui les corrompait. Son éloquence avait quelque chose de sacré, et digne des lieux où l'on accourait pour l'entendre. Il se montrait néanmoins aussi sobre dans ses discours que modéré dans ses actions. Ses sentences brillaient comme des éclairs, et il s'exprimait avec la concision des oracles. Les

paroles rares frappent et attachent l'imagination des mortels; il semble qu'une divinité invisible les dicte à celui qui les prononce. L'incorruptible Pythagore avait l'air d'être conduit par une puissance surnaturelle pour assurer le triomphe de la vertu. Il fit descendre du ciel toutes les lois dont il gratifia les hommes; il prouva que l'incrédulité était un sentiment factice émané de l'orgueil et de la corruption : il regardait la vie comme un rêve qu'il faut enchanter par l'espérance.

La philosophie est une sorte de jurisprudence morale plus puissante que tous les gouvernemens. Les vastes conceptions de Pythagore eurent l'application la plus utile sur ses contemporains; on eût dit que les dieux l'avaient revêtu d'une portion de leur empire. Tous les intérêts de la terre disparaissaient dès qu'on avait éprouvé le charme

de son éloquence irrésistible. On accourait de toutes parts pour se mettre en communication avec cet esprit incomparable, pour se pénétrer de ses idées, pour se remplir en quelque sorte de sa sagesse : on se sentait meilleur et perfectionné, dès qu'on avait joui de sa conversation.

Il y avait d'ailleurs dans tous les actes de ce réformateur sans tache une prévoyance paternelle qui lui assigne un des premiers rangs parmi les bienfaiteurs du genre humain. Toute son habileté politique consistait à inspirer ce que les lois ordonnent ; sa droiture, ses hautes lumières, l'excellence de sa morale, lui concilièrent l'estime et la reconnaissance des magistrats, qui le consultaient sur les affaires publiques, qui assistaient même à ses leçons, et ajoutaient par leur présence à la majesté imposante de son auditoire.

Qui pourra croire que celui qui avait donné le bonheur à tant d'hommes ait succombé lui-même sous le poids de l'infortune et de la douleur, qu'il ait erré de ville en ville pour se soustraire à la persécution la plus injuste, qu'on l'ait abreuvé d'outrages jusque dans les lieux où on lui avait dressé des autels, qu'il ait vu ses dogmes dédaignés, ses écoles proscrites? L'exil l'attendait au déclin de ses jours, celui qui avait agrandi le sort de l'humanité et consumé sa vie au service de ses semblables. Il fut victime du ressentiment et de la haine, l'homme qui n'eut jamais de colère et qui avait fait de l'amitié un sacrement. Le peuple, dans sa fureur insensée, éteignit le flambeau qui l'avait éclairé. Les détails précis sur une fin aussi triste que déplorable se sont perdus dans la nuit des temps. On sait seulement que ce beau génie fut immolé dans un temple où il avait cru trouver un asile ; on sait aussi qu'il dé-

voua sa tête avec courage, et que le souverain maître en l'art de vivre se montra sublime en l'art de mourir.

Pour ce qui est d'Épicure, il eut en partage tout ce que la vie a de plus amer. Il faut pourtant le dire à sa louange : il ne fut jamais plus admirable qu'à son lit de mort. Ses nombreux amis avaient beau le questionner sur ses douleurs, il étouffait ses soupirs et ne proférait aucune plainte. Son âme était tranquille alors même que son corps était en proie aux commotions les plus déchirantes. Leucippe et Démocrite l'avaient tellement abusé par leurs systèmes ingénieux, qu'il discourait sur la volupté et parlait sans cesse des avantages d'une santé régulière, quand les plus fameux médecins d'Athènes dissertaient sur la gravité de son mal. Il opposait des digues au trépas qui l'enveloppait ; il inventait des forces pour expliquer les merveilles

de la nature. Mais, au milieu de toutes ses suppositions, rien n'était réel que ses souffrances. C'est surtout en vain qu'il entretenait ses disciples des fondemens du vrai bonheur; le bonheur n'est point parmi les mortels : on peut le rêver sur la terre; on ne le goûte que dans les cieux.

ENTRETIEN

D'ÉPICURE AVEC PYTHAGORE

SUR LA TEMPÉRANCE.

L'EXTASE ressemble quelquefois à ces songes de la nuit que les dieux font naître dans le cerveau des mortels. Ses merveilleux phénomènes ne sont, le plus souvent, que le résultat d'une attention fortement concentrée. Pythagore a très bien connu cet état physiologique de l'âme où conduit la puissance de la méditation. Nos membres sont immobiles comme s'ils étaient liés par un sommeil invincible ; nous vivons dans une abstraction complète des choses de la terre. C'est dans cette situation étrange que nous nous imaginons voir les ombres de ceux dont nous ché-

rissons la renommée traverser les airs et venir errer au milieu de nous. Nous sommes frappés de leur apparition, comme si nous nous trouvions placés dans le monde visible : nos yeux sont pourtant fermés, et nos mains ne sauraient les atteindre. Elles se glissent en quelque sorte entre l'âme et les organes qui servent de porte aux sensations vulgaires. Nous croyons toucher leurs formes vaporeuses; elles nous communiquent leurs volontés. Nous nous pénétrons de leurs avertissemens; et, dans l'illusion qui nous charme, nous croyons entendre jusqu'à leurs paroles. Tel j'étais moi-même une nuit que je me livrais sans contrainte et sans interruption au plaisir ardent de mes réflexions prolongées. Épicure et Pythagore étaient en ma présence; leurs fronts sublimes s'étaient rencontrés. Voici leur dialogue que je reproduis; voici comme ils ont parlé durant cette vision extatique, et dans un lieu où il n'y a ni erreurs

ni prestiges ; où l'homme n'a plus ni besoins, ni désirs, ni craintes; où l'esprit s'élève sans effort jusqu'à la cause première des choses humaines ; où tout repose dans la perfection morale entre l'innocence et la vérité.

ÉPICURE.

Hommage à Pythagore! respect à l'interprète des dieux! honneur au modèle des sages! amour au législateur philanthrope! je jouirai donc du charme de vos paroles; je pourrai recueillir de votre bouche éloquente quelques uns de ces oracles sacrés qui ont tant contribué au bonheur et à la conservation des peuples. Et moi aussi, j'étais philosophe dans l'autre monde : à la vérité je ne suivais pas votre route; mais nous avons tous deux traversé le tombeau. Nous sommes dans le séjour où l'on boit l'oubli de toutes les vaines contestations de

la terre. Ici se brisent les fureurs de la haine; ici s'éteignent les rivalités. Que nos ombres se réconcilient! j'abjure à vos pieds une doctrine qui vous offense, et dont mes réflexions m'ont désabusé.

PYTHAGORE.

Je reconnais et j'embrasse Épicure. J'aime à voir arriver en ces lieux le prédicateur de la volupté, l'architecte de la vie heureuse; sa brillante renommée est depuis long-temps venue jusqu'à moi. Je m'étonne toutefois que mes maximes aient eu quelque part à son estime: jamais doctrine ne lui fut plus opposée que la mienne.

ÉPICURE.

Ma philosophie vous paraît sans doute répréhensible; mais on peut errer sans être coupable. Je vivais dans un monde où les passions se disputent l'homme comme une

proie, où les yeux ne sont que des instrumens illusoires; j'ai suivi la pente de mes sens, et c'est la nature même qui m'a égaré. Il n'appartenait qu'à vous, Pythagore, de pénétrer les mystères de la Providence, et d'avoir été initié dès l'enfance dans les desseins suprêmes de notre Créateur.

PYTHAGORE.

Gardez-vous de croire, mon cher Épicure, que je verse le blâme sur votre conduite. Ce n'est pas vous qui avez perverti la Grèce par le scandale de votre vie privée; ce sont vos disciples qui ont déduit de vos raisonnemens des conséquences pernicieuses; c'est l'abus insensé qu'ils ont fait de vos dogmes qui a calomnié votre enseignement. Qui peut ignorer d'ailleurs que vous avez vécu comme un sage? qui ne sait pas que vous avez abandonné la terre avec le courage d'un stoïcien?

ÉPICURE.

Vénérable Pythagore, votre générosité me confond; il est vrai que mes intentions étaient pures; mais c'est par leurs résultats qu'il faut juger les doctrines philosophiques. Vous seul possédiez la vraie théorie du bonheur; je n'ai enseigné qu'un vain système. L'époque où vous avez paru dans le monde doit certainement être consacrée comme une des révolutions les plus honorables pour l'esprit humain. Par quelle fatalité pourtant les générations que vous vouliez instruire ont-elles jeté des ombres et des ambiguités sur l'importance de vos préceptes ? Pourquoi chercher à ternir cette gloire immortelle par des récits fabuleux et des allégations mensongères ? A quoi sert donc la renommée quand la postérité la défigure ?

PYTHAGORE.

La postérité n'est pas toujours équitable

envers les philosophes ; elle blâme ce qu'elle ne peut entendre. J'ai vécu sous les tyrans ; j'ai dû couvrir mes dogmes d'un voile qui les dérobât aux malignes interprétations d'un vulgaire dénonciateur ; j'ai donc eu recours aux symboles, qui sont la première langue des religions persécutées ; et comme la multitude abuse de tout, je n'ai pas voulu qu'elle pénétrât trop avant dans les mystères de ma doctrine ; mais les dieux savent que je n'ai pas trompé les peuples qui s'étaient confiés à mes soins. O mon cher Épicure, qui mieux que vous a dû se convaincre que les leçons de la sagesse se dénaturent dans des cœurs corrompus ? Pour moi, je fus toujours si vivement pénétré de cette maxime, que j'exigeais une multitude d'épreuves de la part de ceux qui aspiraient à la connaissance de mes dogmes. Ce n'est qu'à travers de nombreux obstacles, et après une attente plus ou moins prolongée, qu'ils arrivaient à une

complète initiation. Il est dans l'instinct de l'homme de s'attacher davantage à des vérités conquises par de grands efforts. D'ailleurs, à l'époque où j'enseignais, les vérités de la science étaient dans les mains d'un petit nombre d'hommes; nous les recélions comme des trésors.

ÉPICURE.

Sublime et incomparable institution! On vous doit les plus sages lois qui ont gouverné le monde. Vous avez enchanté l'Italie par les belles sciences que vous y avez transportées; et les Grecs venaient y chercher le flambeau qui les avait abandonnés. Platon fut redevable à votre école de ces notions physiques sur lesquelles il avait fondé ses plus séduisans systèmes. Ce furent vos disciples qui lui transmirent tout ce qu'il a énoncé de plus ingénieux sur l'économie générale du monde et sur la formation de l'univers. Que sont devenues les

semences de la doctrine sacrée? Comment les hommes ont-ils perdu la mémoire de vos bienfaits?

PYTHAGORE.

Quand je fondai ma doctrine, je n'avais ni l'orgueil ni la prétention de croire qu'elle serait éternelle parmi les hommes. Quel législateur peut soutenir l'épreuve des siècles? Qui ne sait pas que les vicissitudes de la fortune exercent leurs ravages sur les institutions le mieux établies? L'inconstance est une infirmité humaine; les peuples veulent être diversement servis. Les philosophes se succèdent sur la scène du monde; ils abusent constamment la multitude par des hypothèses nouvelles. Cependant neuf générations ont fidèlement gardé le dépôt des doctrines que je leur avais confiées. Ce long règne me console un peu des vaines attaques des sophistes et des sarcasmes de leur malignité.

ÉPICURE.

Il est certain que les mœurs changent perpétuellement dans un monde où tout est mouvant comme la surface de la mer. D'autres habitudes entraînent les hommes; de nouvelles idoles obtiennent leur encens. Souvent les mêmes vérités présentées sous d'autres formes captivent leur admiration, et ils deviennent tout-à-fait incapables d'apprécier les actions de ceux qui les ont dès long-temps précédés dans la carrière de la vie. Consolez-vous pourtant, immortel Pythagore! votre nom est toujours en vénération sur la terre. On y bénit votre morale; on y respecte votre gloire; on y compatit à vos malheurs.

PYTHAGORE.

On vous a donc informé des persécutions que j'ai subies pendant le règne funeste de

Polycrate ? Que le Dieu de l'univers pardonne à ses égaremens ! son injustice et ses offenses n'ont laissé aucune cicatrice dans mon âme. Mon cher Épicure, je vous épargne le récit des maux qui m'ont accablé. C'est aux prêtres vénérés de la savante Égypte que je dus les premiers documens de la sagesse ; leurs sublimes entretiens avaient porté la lumière dans mon âme ; car j'étais né sous les auspices d'Apollon, et la plus auguste des religions avait guidé mes premiers pas dans le sentier de la philosophie. Le désir d'apprendre ne me laissait aucun repos. Je devais aux dieux cette curiosité insatiable qui attirait mon attention sur les objets mystérieux de toutes les sciences. Mon bonheur était de fréquenter les mages, les pontifes, les législateurs. J'allais étudier près d'eux l'art de modérer mes passions et de contenir l'élan de ma jeunesse. Après une absence plus ou moins fructueuse à mon instruction,

je repris la route de Samos ; mais je n'y trouvai plus de patrie. Il fallut bientôt quitter une terre déshonorée par la servitude. J'étais au sein d'une cour voluptueuse où j'avais à lutter contre une nuée d'esclaves à gages qui m'entouraient de leurs regards curieux. Qui le croirait! pendant ce temps, Anacréon contribuait à corrompre le cœur du tyran par le son harmonieux de sa lyre. Il fit l'apologie de la débauche et préconisa l'intempérance. La dépravation fut universelle. Des histrions s'établirent dans tous les carrefours de la ville. Les Samiens étaient devenus les plus voluptueux des Grecs. Polycrate éloignait de lui tous les censeurs austères de ses débordemens; il s'était environné de flatteurs. Ses exploits guerriers, ses crimes heureux étaient célébrés par les poètes et consacrés par des monumens. La fortune encourageait de plus en plus son audace; mais sa chute fut aussi rapide que son élé-

vation. Un supplice affreux l'attendait au-delà des bornes de son empire.

ÉPICURE.

Polycrate avait mérité son triste sort. Par sa tyrannie, son intempérance, il fut un fléau pour ses sujets. Mais vous, sage et généreux Pythagore, quel mal aviez-vous fait au monde pour y mourir de la main des ingrats ?

PYTHAGORE.

Vous le savez, le peuple est inconstant pour ses idoles. Comme tant d'autres, j'ai bu le calice des amertumes humaines ; mais j'ai tout pardonné. Les philosophes sont les envoyés des dieux sur la terre ; ils doivent accepter leur message avec les tribulations qui l'accompagnent.

ÉPICURE.

Votre courage a toute mon admiration ; mais l'excellence de votre doctrine excite

toute ma curiosité. Les maximes de votre morale sont pour moi comme les discours des dieux. Vous l'emportez en science comme en sagesse sur tous les philosophes qui vous ont succédé. Je vous conjure de me dire quelle est cette jurisprudence extraordinaire qui a attiré sur vous tant de gloire et de renommée. Dévoilez-moi ces règles austères qui firent revivre parmi les humains l'amour et le culte de la vertu. Découvrez-moi les motifs sublimes de cet institut mystérieux qui ramena chez les Crotoniates la bonne foi, la justice, la bienfaisance, la force, la frugalité, la simplicité des mœurs, l'ardeur pour la religion et le respect pour la vérité.

PYTHAGORE.

Quand je quittai la Grèce pour chercher un refuge sous le beau ciel de l'Italie, je n'y trouvai que des peuples vaincus, oubliant

leurs défaites au milieu des plus honteuses débauches. Les vices étaient en honneur; tous les désordres étaient tolérés. Je dus tout faire pour régénérer une multitude aveugle qui avait perdu l'instinct de sa conservation. Le climat de Crotone inspire d'ailleurs une indolence qui réclamait des institutions vigoureuses. Mon premier soin fut d'imprimer aux esprits un essor généreux vers tous les actes vertueux de la vie. Je proclamai des lois pour arrêter efficacement les déviations criminelles de la volonté humaine; j'inspirai surtout à mes disciples le goût de cette existence intellectuelle qui depuis cette époque devint pour eux une source intarissable de vraies jouissances. Je leur appris à se rendre heureux par le choix de leurs actions et par la modération de leurs désirs. L'homme n'a été créé que pour les voluptés de l'esprit. Il faut affaiblir son organisation matérielle pour lui ôter le pouvoir d'être méchant.

ÉPICURE.

Ainsi donc, d'après vos pensées, l'homme est esclave-né de lui-même; il n'existe que pour se contraindre; sa vie entière n'est qu'une suite de privations, une éducation qui se prolonge par une série de devoirs plus ou moins onéreux. L'homme est-il donc fait pour dédaigner les dons de la nature? N'arrive-t-il sur la terre que pour y cueillir des fruits amers? Pour qui sont les fleurs que les dieux font croître aux pieds des mortels? Quant à moi, j'ai toujours pensé que c'était complaire à la Providence que de s'abandonner docilement aux divers penchans qu'elle nous suggère; nos désirs viennent de ses lois; nos besoins, de ses inspirations.

PYTHAGORE.

O mon cher Épicure, c'est avec de tels principes que, sans le vouloir, vous avez

fait tant de mal à la ville d'Athènes. C'est ainsi que s'exprimaient Anacréon et tous les voluptueux de son temps, à l'époque où ils corrompaient mes concitoyens.

ÉPICURE.

La vie est un banquet où chacun peut prendre sa part d'allégresse et de bonheur.

PYTHAGORE.

La vie est un concert destiné à célébrer l'éternelle bienfaisance d'un dieu créateur. L'homme intellectuel est une portion de la raison divine, mue par des organes fragiles qui doivent apprendre à résister. Mille dégoûts attendent celui qui épuise la coupe du plaisir. Les excès du corps nuisent à la méditation, et les jouissances de l'âme ne sont réservées qu'au philosophe frugal et tempérant. J'ai long-temps médité sur le bonheur des peuples; il n'est qu'un moyen de les

épurer et de les rendre plus dignes de leur destination ; c'est de mettre un frein à leurs passions, et de diminuer la somme de leurs besoins. Imprudent Épicure, vous avez pris le monde pour une fête ; mais bientôt la nuit a succédé à vos danses bruyantes. La mort suspendait son glaive sur vos assemblées tumultueuses ; elle moissonnait tous vos disciples au milieu des roses de leur printemps.

ÉPICURE.

Et vous aussi, divin philosophe, vous partageriez l'erreur commune sur le but de la secte que j'ai fondée ! vous adopteriez sans examen des bruits calomnieux sortis du Portique ou du Lycée ! J'ai constamment bravé toutes les opinions ; mais celle de Pythagore est nécessaire à ma félicité. Il importe que je me justifie. Quoi qu'en disent mes adversaires, je n'ai jamais toléré la débauche ; je

ne me suis point comparé aux dieux créateurs souverains de mes atomes. J'ai rêvé seulement qu'on pouvait atteindre le bonheur, et j'ai voulu conduire mes disciples au bien par les sentiers que la nature indique. Les hommes sont comme les fleuves ; ils doivent suivre sans résistance les mouvemens que leur imprime la pente même de leur organisation. Je cherchais à adoucir les épreuves qui attendent tous les mortels dans une vie périssable. J'ai enseigné la vertu dans un jardin, au milieu des bienfaits de la Providence. Ces festins que l'on nous reproche n'ont jamais été célébrés sous des lambris dorés ; l'art et le luxe n'y étaient pour rien ; c'était à bien peu de frais que nous nous procurions les véritables biens de l'existence. O vous, qui fûtes le plus sage et le plus éclairé des hommes, ne reviendrez-vous pas de vos préventions ? Aussi bien que vos adeptes, les épicuriens savent borner les

besoins de leur âme; mais ils ne sauraient se persuader que les impulsions natives de l'instinct puissent égarer celui qui s'y abandonne. Observons l'homme à sa naissance: il se dirige vers le bonheur comme la plante vers l'astre du jour. Il entre à peine dans la vie, qu'il recherche déjà les situations les plus naturelles et qui sont le mieux appropriées à sa conservation; il ne craint rien tant que la douleur. Comment ne pas croire que le plaisir est un guide? comment ne pas chérir la volupté, quand les dieux l'attachent à nos inspirations les plus généreuses? Quel plus bel hommage peut-on rendre à la vertu que de lui rallier tous les humains par les plus douces inclinations de leur être, et par une chaîne de sentimens agréables?

PYTHAGORE.

Aimable Épicure, tous les sophismes de votre école n'ont pas tari une seule larme;

vous avez fait les plus ingénieux raisonnemens sur le bonheur, et vous n'avez pas suivi la route qui y conduit. Vos festins, vos breuvages, vos essences, vos suavités, ne servaient qu'à faire vivre plus vite; mais les regrets succédaient à toutes vos jouissances, et aucun homme sensé ne sympathisait avec votre joie. Il n'y a que la satisfaction d'une conscience pure qui pénètre délicieusement nos organes. Vous avez égaré vos disciples en dissipant les trésors de leur âme sensible; comme ils ont payé cher leurs libations au dieu corrupteur qu'ils encensaient!

ÉPICURE.

Quelques déserteurs de mon école ont pu sortir de la route que je leur avais tracée; ils ont pu errer sur les conséquences; mais les intentions du maître n'étaient point criminelles. Je disais à mes disciples : « Le

plaisir est le souverain bien ; mais malheur à celui qui s'en rassasie ! La douleur est un mal ; mais sachons l'affronter et la vaincre quand la nécessité l'ordonne. Soyons heureux ; mais préférons l'infortune à tout bonheur acquis par des voies déshonnêtes : la vertu seule doit épurer nos jouissances. Sachons surtout nous soustraire à toutes les passions désordonnées ; elles sont corruptrices de la volupté. » Ainsi donc les épicuriens ne sont point intempérans ; ils acceptent, il est vrai, les dons de la fortune ; mais ils savent les lui rendre avec courage dans les jours de malheur.

PYTHAGORE.

Vos maximes sont séduisantes ; mais elles ne dérivent pas d'une source très pure, puisque vos disciples ont tout appris, hors l'art de contenir leurs passions. La sagesse et la tempérance ne s'enseignent point au milieu des

fêtes. Mon cher Épicure, vous avez vu quelquefois des milliers d'insectes s'agiter dans les airs et fatiguer l'espace par un vain bruit : tels sont les hommes que la volupté entraîne, quand on les contemple du haut des cieux.

ÉPICURE.

Je ne défends que ma morale, et je vous abandonne mes systèmes : je vivais au milieu des hommes; j'ai partagé toutes leurs faiblesses. Mais c'est trop vous parler de moi, divin Pythagore; revenons à vos dogmes; continuez à m'initier dans ces grands mystères dont vous avez rempli l'âme de vos disciples. Dites-moi, je vous en conjure, quel motif secret vous fit prononcer une interdiction aussi rigoureuse que celle des viandes. L'organisation humaine ne saurait admettre un pareil précepte. Il faut obéir à la nature, quand on veut commander à l'humanité.

PYTHAGORE.

Je n'ignore pas combien ce dogme particulier de mon école a excité les railleries du vulgaire et des esclaves de la sensualité; la vérité est qu'on a énoncé cette défense d'une manière trop absolue; j'ai seulement souhaité que l'on se modérât davantage sur l'emploi de la chair des animaux. Des motifs puissans m'ont dirigé dans cette règle d'hygiène publique. L'homme sur la terre se complaît essentiellement dans la destruction; il aime à voir couler le sang des victimes; il en fait hommage aux dieux, qui repoussent une pareille offrande. A l'époque où je dictai ce précepte, il existait des peuples qui faisaient présider la mort à leurs fêtes, et pour lesquels les sacrifices étaient un spectacle réjouissant. Je voulus abolir ou tempérer du moins ces inclinations monstrueuses, dont le germe funeste avait jeté des racines profondes dans le

cœur humain. D'ailleurs, comme ma doctrine avait aussi pour objet de procurer à mes disciples une vie longue et exempte d'orages, j'avais retranché de leur régime tout ce qui pouvait nuire à l'harmonie de la santé; j'avais donc défendu qu'on eût jamais recours à l'art perfide des cuisiniers de Syracuse. On ignorait les moyens de raffiner les délices de la table, et d'imprimer aux mets plus de saveur; on ne connaissait aucune de ces combinaisons savantes qui émoussent les forces sensitives des organes: le lait des troupeaux nous suffisait. Le miel de Sicile est suave et odoriférant; nous avions oublié celui du mont Hymette. C'est folie de croire que la nature refuse des qualités aux fruits que sa libéralité dispense. Nous usions des alimens dans toute leur simplicité. Dans aucun temps, mes disciples n'ont fait la guerre au gibier timide des forêts; dans aucun temps, on ne vit le pythagoricien lancer une flèche dans les airs

pour faire tomber à ses pieds une proie palpitante, ou tromper l'habitant des eaux par un perfide hameçon; nous repoussions jusqu'aux tributs de la mer. Je trouvais pareillement de la barbarie à priver de leurs œufs tant de volatiles que le ciel nous donne comme compagnons de notre vie. Nous n'avions point d'esclaves éthiopiens pour nous servir. Toute notre science économique consistait à nous enquérir dans quel temps, dans quelle saison nos herbages, nos légumes, nos fruits avaient le plus de saveur et de bonté; dans quelles circonstances ils pouvaient être le plus favorables à la santé du corps. J'avais banni surtout des simples repas de mes disciples ces liqueurs fermentées, ces vins généreux qui portent l'âme à des joies immodérées: nous nous contentions d'une eau pure et limpide, telle qu'elle jaillissait de nos fontaines. Le régime des athlètes ne convient point à des philosophes. La sobriété rend

l'esprit sain et le corps vigoureux. L'homme qui se tempère finit par se bien connaître. Il faut être sur une mer calme pour s'endormir avec sécurité.

ÉPICURE.

Désirer ou haïr, poursuivre ou éviter, voilà, ce me semble, toute la destinée humaine. C'est par ces actes qu'elle se conserve. Sous ce point de vue, la tempérance est, sans contredit, la plus utile des vertus terrestres; mais elle n'a pas uniquement pour objet de prémunir l'homme contre les infirmités de sa nature physique; car les maux du corps ne sont rien en comparaison de ceux de l'âme. Comme être sociable, l'homme est dans un rapport constant avec ses semblables, avec l'univers. Savant Pythagore, les passions ressemblent aux cordes de votre lyre; elles ne rendent d'harmonieux accords que lorsqu'elles sont excitées ou distendues d'a-

près les règles que vous avez si ingénieusement établies.

PYTHAGORE.

Il est certain, mon cher Épicure, que la tempérance n'est pas seulement l'art de circonscrire ses désirs touchant les choses terrestres qui servent à l'entretien de l'organisation de l'homme; c'est la modération appliquée à tous les actes moraux de la vie; c'est l'art de n'imprimer à l'âme que des impulsions conservatrices qui la dirigent vers le vrai bonheur; elle influe sur tous les rapports; elle comprend toutes les vertus; elle réunit elle seule tous les attributs de la sagesse humaine; elle instruit les mortels à user sans faste comme sans orgueil de tous les biens que la nature leur prodigue, à se montrer insensibles à la vaine pompe des honneurs de la terre, à supporter sans murmure les malheurs même qu'ils n'ont pas mé-

rités. La tempérance est la vertu dont on retire le plus de fruit; elle donne des règles à la conduite, aux affections, à la pensée; elle préserve l'homme des prestiges de l'ambition; elle comprime le ressentiment, apaise la vengeance; elle arrête les progrès du luxe; elle est le garant de la foi conjugale; elle est l'ornement du courage comme elle est le symptôme de la puissance. Tous les fondemens d'une bonne société reposent sur elle. Que deviendrait un empire, si ceux qui l'habitent s'abandonnaient à toute la fougue de leurs passions? C'est la tempérance qui préserve les états du délire frénétique de l'anarchie. Il vaudrait mieux que toutes les villes du monde fussent réduites en cendre que de les voir secouer le joug de la subordination et du devoir. La tempérance est la vertu de ceux qui commandent et de ceux qui obéissent. L'homme qui se modère devient son propre législateur; car il y a au-dedans de nous une

flamme divine qui nous conduit à la sagesse quand nous écoutons ses inspirations. Celui qui ne maîtrise point ses penchans est dépourvu de ce sentiment dont les dieux nous gratifient, et auquel doivent obéir toutes les générations humaines. Instruire l'homme à la tempérance, c'est donc lui préparer une grande force. Il est des âmes sublimes auxquelles la prospérité et la fortune ne sauraient donner l'égarement de l'orgueil, qui sont intrépides dans l'adversité, qui quittent avec indifférence le rang suprême, et qui rougiraient de s'appuyer sur des faveurs mensongères; telles sont les âmes formées par cette vertu modeste et silencieuse qui coordonne si admirablement tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie, qui réprime les désirs nuisibles, et nous affranchit de toutes les servitudes des passions. Sans elle, l'homme est sans cesse agité par des inquiétudes nouvelles, et ses vœux les plus ardens

l'appellent toujours où il n'est pas. Enfin, mon cher Épicure, la tempérance fait des heureux; le plaisir ne fait que des victimes.

ÉPICURE.

Pythagore, j'aime autant que vous la paix de l'âme et tous les mouvemens qui y conduisent; mais je pense que toute vertu pratiquée avec excès est incompatible avec le bonheur de l'espèce humaine. L'homme, en domptant ses passions, peut embellir sa vie de mille délices. Les dieux aiment la volupté, puisqu'elle est inhérente aux actions qu'ils inspirent, puisqu'elle est le résultat de cette approbation intérieure que nous nous donnons à nous-mêmes dans le calme d'une conscience pure. La véritable philosophie n'est, à mon gré, que l'art de créer et de perpétuer en nous ces émotions douces qui sont la félicité des êtres sensibles.

PYTHAGORE.

Mon cher Épicure, c'est, ce me semble, une folle entreprise que de vouloir faire servir à la recherche du vrai bonheur les procédés de l'art et de la raison. Qui vous avait donc persuadé que l'organisation humaine était propre à tous les biens dont vous prétendiez la combler? Étiez-vous le rival des dieux, qui ont créé l'homme pour les souffrances? Vous avaient-ils révélé les lois de la vie? Aviez-vous le don de suspendre à votre volonté les coups du sort et de la fortune? Quand un de vos disciples s'était rendu criminel, était-il en votre pouvoir de ramener le calme dans sa conscience? De quelle utilité furent donc pour leur patrie tant d'hommes formés à votre école licencieuse? Où sont les peuples qu'ils ont affranchis? où sont les institutions qu'ils ont perfectionnées? quels vices ont-ils détruits? quels

secrets ont-ils dévoilés? quel soulagement leur durent la vieillesse et le malheur? La nature était plus savante que vous, Épicure. Les bergers de l'Arcadie étaient étrangers à vos leçons. Ce ne sont pas vos préceptes qui faisaient palpiter leur cœur de tendresse et d'amour; ce ne sont pas vos raisonnemens, c'est l'heureuse disposition de leurs organes qui les mettait en rapport avec la verdure du printemps, avec les abondantes productions de l'automne. Par un seul fait je puis achever de vous convaincre. Si votre système avait eu quelque fondement, seriez-vous mort sur un lit de douleur? La branche se sépare de sa tige sans avoir gémi, et vous n'avez pas su remettre le calme dans vos veines. Vous avez charmé l'aurore de votre vie, et vous n'avez pu en consoler le déclin. Vous le voyez, Épicure, l'arbre de la volupté ne fleurit qu'un jour, et ses fruits sont pleins d'amertume.

ÉPICURE.

Ainsi donc la philosophie n'est d'aucune utilité sur la terre, puisqu'elle ne peut donner le véritable bonheur.

PYTHAGORE.

La philosophie est une science consolatrice ; c'est l'art de guérir les maux du cœur et de façonner l'homme à toutes les vertus qui le conservent. Le bonheur est une étoile qui n'a que des lueurs instantanées. Sur la terre, on ne se juge heureux que par l'espoir qu'on a de le devenir. C'est ainsi que les bornes de l'horizon reculent devant le voyageur fatigué à mesure qu'il croit les atteindre. Il n'est point d'ailleurs de l'essence de l'homme d'être toujours dans un état serein ; comme il vit sous l'empire de la nature, il doit en subir les vicissitudes. Tous ses jours se consument pour conquérir un calme dont on ne jouit qu'aux lieux que nous habitons.

Je suppose, mon cher Épicure, que vous comptiez encore parmi les mortels; quand tous les dieux se réuniraient pour embellir votre demeure; quand ils vous placeraient sous un ciel sans nuage, au milieu des campagnes les plus fertiles, au bord des eaux aussi pures que celles du Pénée, de ce fleuve enchanteur qui promène partout la vie et la fécondité; quand le printemps déploierait pour vous toute la magie de ses richesses; quand vous seriez environné des cœurs les plus tendres et les plus purs, au sein de toutes les joies domestiques, vous n'auriez point atteint le terme de vos vœux; vos désirs auraient bientôt franchi le vallon où vous seriez renfermé; vous invoqueriez les orages; vous demanderiez la saison des frimas.

ÉPICURE.

Toutes ces vérités sont dans mon âme. Personne n'est plus convaincu que moi que

toutes les joies du monde sont mortelles, que la volupté a ses interruptions, que tout nous échappe sur la terre. Il n'y a que le bonheur céleste qui ne change point comme les saisons; mais c'est parce que la fortune est inconstante, que je voulais profiter de ses dons à son passage. Quand on reçoit les maux de la vie, faut-il en dédaigner les biens? Je voyais les hommes se flétrir autour de moi, et trembler sans cesse devant un avenir incertain. J'ai cru qu'il existait un remède à leurs maux; j'ai cru que, pour arracher leur âme aux appréhensions qui la tourmentent, on pouvait recourir utilement aux leçons consolantes de ma philosophie. O temps fortuné de mon enseignement! Je me souviens encore de cette journée si mémorable où Métrodore ravi m'exprimait par mille paroles son contentement et sa reconnaissance. La jeune Léontium m'enivrait de ses éloges; Colotès embrassait mes genoux.

Comme ils étaient profondément émus en contemplant la verdure de mon berceau champêtre! comme ils oubliaient les fatigues de leur existence en se vivifiant aux sources mêmes de la nature! Quant à moi, j'aurais voulu réaliser pour eux toutes les merveilles de l'âge d'or. J'étais heureux de leur félicité. Je me suis abusé peut-être, vénérable Pythagore; mais, tout en renonçant à ma doctrine, j'aime à me persuader qu'elle n'a pas été aussi funeste qu'on le prétend.

PYTHAGORE.

Vous avez pris pour le bonheur la joie bruyante et convulsive d'une multitude insensée. La plus pure morale n'est bonne à rien, quand elle repose sur un sable mouvant. A l'instant où je vous parle, vos nombreux disciples outragent votre mémoire par les fausses interprétations qu'ils donnent à vos maximes. Ah! s'il m'était permis de vous

prédire tous les maux qui vont résulter de cette doctrine tant vantée, vous frémiriez, Épicure, et vous maudiriez le jour où vous fûtes déçu par les principes de Démocrite. Les poètes licencieux vont s'étayer de vos principes; vous vivrez dans la mémoire des hommes qui encensent le dieu du plaisir; votre renommée servira de prétexte à la débauche; une jeunesse inconsidérée rappellera votre nom dans ses banquets. Voilà ce que l'on gagne à ne donner à la vertu que des motifs purement terrestres; voilà les suites de cette morale qui a fondé toutes les puissances de l'être vivant sur les bases sordides d'un intérêt de tous les instans. Oh! combien d'hommes pleurent sur la terre les espérances que vous leur avez ravies! Mon cher Épicure, les dieux n'aiment et ne récompensent que les actions qu'ils ont inspirées. Celui qui méconnaît leur influence n'est pas digne d'être immortel.

ÉPICURE.

Père de la philosophie, vous portez la conviction dans mon âme ; permettez néanmoins que j'interroge encore votre sagesse sur un point important de la félicité publique. Pourquoi toutes ces sciences que vous appreniez à vos disciples ? N'avez-vous pas craint qu'elles ne conduisissent à l'intempérance des hommes naturellement vains et présomptueux ? A quoi bon ces études opiniâtres, ces méditations prolongées ? N'est-il pas dans l'univers des secrets qu'il nous est interdit de pénétrer ? Faut-il torturer son âme pour mesurer ce qui est incommensurable, pour atteindre ce qui est incompréhensible ? N'est-ce pas ainsi que nous semons nous-mêmes sur la route de la vie les épines dont nous nous plaignons ? Le vrai philosophe n'est pas celui qui parle, c'est celui qui agit et qui verse l'espérance dans les cœurs affligés. La gloire est un fan-

tôme qui naît d'une vaine opinion de notre esprit. Puisqu'il faut mourir, que nous importe un bien périssable ? Vous le savez, Pythagore; à peine l'homme a-t-il atteint toute la perfection de son talent, à peine a-t-il jeté toutes les lueurs de sa renommée, qu'il penche déjà vers le tombeau. C'est pour les dieux immortels qu'il faut réserver toutes les louanges, puisque nous n'agissons que par eux. Quant à moi, j'ai toujours regardé la science comme un labyrinthe inextricable où les philosophes s'égarent et tourmentent sans cesse leur raison, sans aucun profit pour leur bonheur. Quand même un homme parviendrait à saisir le système entier de la nature, il n'en serait pas moins un être éphémère et passager.

PYTHAGORE.

Épicure, vous avez eu tort de dédaigner les muses ; ce n'est pas assez d'être généreux et

bienfaisant, il faut atteindre la vérité. La source de nos misères est dans nos erreurs ; et comme l'a dit Zénon, votre contemporain, le vice n'arrive dans le monde que par l'ignorance des choses qui constituent la vertu. Pour se modérer, il importe de se bien connaître. La première puissance est celle de l'esprit ; un empire sans lumières est à la merci du premier tyran. Le génie surtout mérite notre admiration et nos hommages ; c'est une étincelle du feu céleste que les dieux jettent par intervalles dans l'âme de quelques humains privilégiés. C'est par le génie que tout s'agrandit sur la terre, les idées, les penchans, les passions, les lois, les vertus. Par la possession de la vérité, l'homme s'élève jusqu'à la ressemblance divine. Il faut donc la rechercher, ne fût-ce que pour le bonheur qu'elle donne. Vous avez connu sans doute ces joies ineffables qu'éprouvent ceux qui pénètrent pour la première fois dans le vaste

champ des découvertes humaines. Est-il des ravissemens plus parfaits que ceux que l'on doit aux jouissances de la méditation et à la culture de la pensée? Mon cher Épicure, c'est par la tempérance qu'on conserve les biens de la vie; mais c'est par la science qu'on les rassemble.

Après ces paroles, ces deux grandes ombres se séparèrent et s'évanouirent à mes yeux; mais, depuis cette époque, j'ai toujours conservé l'impression profonde de leur mémorable entretien. En les écoutant, il m'avait semblé que j'étais délivré des liens du corps, et que je partageais en quelque sorte leur béatitude. Les maximes de ces deux philosophes ne sont pas sorties de ma mémoire. Je me dis souvent en songeant à eux : Épicure fait oublier les peines; mais Pythagore les guérit.

SECTION DEUXIÈME.

DE L'INSTINCT D'IMITATION,

CONSIDÉRÉ COMME LOI PRIMORDIALE DU SYSTÈME SENSIBLE.

Pour peu qu'on observe les divers phénomènes du système sensible, il est facile de s'apercevoir que l'instinct d'imitation est un des grands pivots sur lesquels roulent et se déploient les actes les plus importans de l'existence animée. C'est par cet instinct que chaque être vivant se modèle et se façonne en quelque sorte sur celui qui l'a précédé; c'est par ce même instinct que les mœurs et les habitudes se reproduisent dans la succession des espèces. Ainsi l'univers entier n'est que le spectacle de cet apprentissage mutuel, de cette imitation réciproque et non interrompue qui règle et coordonne tous les mouvemens de la vie.

L'imitation est donc une loi de l'économie animale très importante à approfondir. Il faut l'envisager comme un lien dont se sert la nature pour enchaîner tous les êtres sensibles. Qui pourrait

se soustraire à son influence? L'homme surtout excelle sur la terre par cette faculté extraordinaire; et ceux d'entre les animaux qui la possèdent à un certain degré sont aussi ceux qui, par leur nature particulière, se rapprochent de son organisation physique, ou qui sont spécialement destinés à vivre en société.

Il est donc une impulsion secrète qui porte l'homme à imiter une action, pour peu qu'elle lui plaise. On peut même dire que cette impulsion a pour lui quelque chose d'irrésistible; et on peut ajouter qu'il s'approprie par l'imitation tous les matériaux de sa destinée morale. Prenez le plus inculte de nos villageois; qu'il soit mis soudainement en communication avec les plus beaux génies de l'Europe : vous serez frappé d'admiration à l'aspect des changemens qui vont s'opérer dans ses facultés intellectuelles. Cet immense pouvoir de l'instinct d'imitation se remarque particulièrement dans les grandes villes qui sont le centre de la culture des arts et de la civilisation humaine. Pour s'élever à la perfection, il a souvent suffi de respirer l'air de Paris ou d'Athènes.

Qui croirait que l'imitation est l'apanage même du génie? Toutes les sciences lui sont redevables de leurs progrès; toutes les industries lui doivent

leur avancement et leur éclat. Que deviendrait l'univers, si ceux qui l'habitent pouvaient un seul instant se dérober à son empire! quelle discordance dans les rapports sociaux! tout se heurterait dans l'espace. Les esprits, aussi-bien que les corps, seraient livrés aux causes fortuites des circonstances. Il n'y aurait plus ni mœurs ni coutumes.

L'imitation est véritablement un principe de force, de perfectionnement et de grandeur : *Non ad rationem, sed ad similitudinem vivimus.* Elle exerce la plus heureuse influence sur les travaux de la vie domestique ; elle rallie constamment les hommes en les dirigeant vers le même but, en les attachant à la même entreprise, en les appliquant au même travail, en les occupant de la même idée. Les hommes laborieux se fortifient par leur association ; ils se montrent plus faibles dès qu'ils s'isolent ; c'est en s'imitant qu'ils viennent à bout de se surpasser.

Il est curieux de voir l'empressement que les hommes mettent à imiter tout ce qui vient s'offrir à leur admiration. En Europe, on cherche communément à égaler la nation qui a le plus de prépondérance. Les villes de la province reçoivent leur impulsion des capitales. C'est, dans quelques circonstances, l'instinct d'imitation qui rend notre

cerveau si paresseux pour inventer ; c'est ce qui affaiblit son originalité native.

Dans la société, ce que l'on nomme la *mode* résulte manifestement de ce besoin impérieux que nous avons tous d'obéir à l'instinct d'imitation ; elle est l'expression d'un assentiment général ; elle a la force et l'énergie d'une loi à laquelle personne n'oserait se dérober sans paraître digne de blâme. C'est ainsi que l'homme revêtu pour la première fois d'un habit qui étonne par sa nouveauté, s'excuse machinalement sur la nécessité qu'il y a d'obéir à la mode ; toute résistance à cet égard passerait chez lui pour un ridicule. Il n'y a que les vieillards qui s'habillent comme au temps passé, parce que c'est le propre de leur âge de ne plus se soumettre à la puissance de l'imitation.

La mode est une loi dictée ou imposée par la jeunesse, à laquelle appartient spécialement cette prérogative. La beauté, à laquelle tout le monde est sensible, a un grand ascendant pour la fonder. On se conforme pareillement à la mode établie par les rois, les princes, les personnes élevées en dignité. Il arrive quelquefois que la mode ne *prend pas*, pour me servir de l'expression vulgaire, quand ceux qui ont la prétention de la propager n'exercent qu'une influence médiocre sur

l'esprit de leurs contemporains. De là vient qu'elle est si souvent éphémère. L'empire de la mode n'est donc que l'empire de l'imitation.

L'instinct d'imitation se montre jusque dans les élémens de notre organisation physique. Il y a en nous des rapports d'harmonie qui nous sont inconnus, mais dont nous apercevons quelques effets. De là vient que, lorsqu'un organe est attaqué, les autres semblent y prendre part, et aller, pour ainsi dire, à son secours. Un point d'irritation sur une partie y détermine un courant d'humeurs. L'estomac est un des viscères dont l'ascendant est le plus manifeste et le plus étendu : il donne le ton aux autres, qui partagent ses affections, et qui imitent plus ou moins sa manière d'être.

Dans le corps vivant, il est des sympathies qui dépendent moins de la communication des nerfs que de la faculté d'imitation. Les voyageurs qui sont restés long-temps dans la même voiture éprouvent un effet bien marqué de cette disposition qu'ont les parties sensibles à répéter les mouvemens qui leur ont été fréquemment imprimés. Qui ne sait pas que tous nos actes organiques sont soumis à la même loi ? C'est ainsi que nous nous égayons de la joie des autres ;

c'est ainsi que nous pleurons de leurs peines. Le bâillement est encore un phénomène qu'on imite, pour ainsi dire, involontairement. Notre système nerveux imite les convulsions des frénétiques, des épileptiques, des enthousiastes, des aliénés.

L'imitation est ce qui constitue le triomphe des masses. Les conjurations, les émeutes, les révoltes ne sont que des passions imitées avec tous les accidens qui en dérivent. Dans les soulèvemens populaires, dans presque toutes les assemblées politiques, on voit un petit nombre d'hommes subjuguer les autres par l'opinion qu'ils ont énoncée. Les individus réunis en société sont enclins à une espèce de fièvre morale qui marche à la manière des maladies spasmodiques, et qui se communique instantanément par la toute-puissance de l'imitation. Aujourd'hui surtout ce pouvoir semble éclater d'un pôle à l'autre; les peuples les plus éloignés et les plus disparates s'unissent d'une intention commune pour établir les mêmes institutions, les mêmes formes de gouvernement. L'imitation est partout; partout l'esprit est entraîné par cet instinct si remarquable, et dont on pourrait tirer le plus grand parti pour le bonheur des hommes.

On a prétendu que l'instinct d'imitation pou-

vait être nuisible, en ce qu'il arrête, en quelque sorte, la perfectibilité humaine dans ses progrès, en circonscrivant les hommes dans la même sphère, en laissant ainsi leurs facultés dans un état de torpeur et d'apathie. Mais si nous portons nos regards jusque dans les siècles les plus reculés, si nous en jugeons par un examen approfondi des procédés antiques, qui ressemblent tant aux procédés modernes, et spécialement par celui des objets trouvés dans les tombeaux des Égyptiens, dont la plupart sont si admirablement conservés, nous ne sortons point du cercle où nous ont laissés nos pères; leurs inventions s'étaient perdues; nous ne faisons que les reproduire. Ainsi donc, combien d'hommes se font illusion en se croyant sur des routes nouvelles! combien de choses ne sont que retrouvées!

Quand on dit que l'exemple est contagieux, on veut dire que l'imitation est irrésistible, et qu'elle est une institution primitive de la nature. Voyez deux armées en présence dans un grand jour de bataille : toutes les physionomies se ressemblent, parce que toutes les âmes sont agitées de la même passion. Le signal est à peine donné que la soif de la vengeance est subitement communiquée par celui qui commande. L'uniformité des costumes, des armes, chez les soldats, n'est-elle pas ici le sym-

bole de l'uniformité d'action, de l'uniformité d'obéissance ?

La loi de l'imitation est, en quelque sorte, écrite sur la physionomie humaine. Entrez dans une ville étrangère ou dans un pays qui vous était inconnu : tous les visages y sont, en quelque sorte, calqués d'après le même type. C'est à l'instinct de la puissance imitatrice qu'il faut rapporter ces inflexions et ces accens de la voix qu'on observe chez les individus qui habitent les mêmes contrées; en sorte qu'il suffit d'en avoir entendu quelques uns pour reconnaître ensuite les autres à mesure qu'on les rencontre. Il en est ainsi de la démarche, des allures, en un mot, de tout ce qui constitue le *facies* de certains peuples, de manière qu'en tous lieux, l'imitation est véritablement le moule où se façonne l'espèce humaine.

Lorsqu'un homme a abandonné depuis longtemps sa terre natale, il perd d'ordinaire l'accent qui lui est propre, pour prendre celui des hommes au milieu desquels il est venu vivre. Tant il est vrai que le cerveau, qui est le premier instrument de l'imitation, se met constamment à l'unisson de tous les êtres qui nous environnent.

L'imitation règne donc en souveraine sur le

monde sensible ; il est d'abord intéressant de faire remarquer que les langues des différens peuples ne sont quelquefois qu'une sorte d'imitation des cris des animaux qui fréquentent les pays qu'ils habitent. Feu mon illustre ami, Bernardin de Saint-Pierre, fait lui-même cette réflexion. Il remarque, par exemple, que la langue des Anglais est sifflante comme celle des oiseaux qui se trouvent sur les rivages de leur île ; il ajoute que celle des Hollandais a quelque chose du coassement des grenouilles dont leurs marais abondent ; que le Hottentot glousse comme l'autruche ; et pour ce qui est du Patagon, il semble imiter la mer dans ses mugissemens.

Les termes les mieux choisis dont nous puissions nous servir, pour établir nos relations avec nos semblables, ne sont qu'une expression fidèle des accidens physiques qui nous affectent avec plus ou moins d'énergie. L'homme imite par la parole tout ce qu'il touche, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend ; il est contraint d'en agir ainsi par la puissance des analogies qui le frappent : sa langue est donc le tableau de ses impressions, le miroir de ses pensées ; et chaque mot qu'il profère se trouve en rapport avec la sensation qu'il veut peindre et communiquer.

Pour les animaux comme pour l'homme, imiter, c'est apprendre. C'est en effet une observation des naturalistes que le nid des oiseaux, par exemple, est moins artistement confectionné à la première ponte que dans les pontes suivantes. Ceci s'applique à tous les animaux qui sont susceptibles d'une sorte de perfectibilité dans les actes relatifs à la conservation de leur espèce. Il est impossible de révoquer en doute un semblable fait, pour peu qu'on veuille l'observer.

L'imitation est tellement un des phénomènes caractéristiques de l'homme, qu'elle est chez lui un mouvement machinal avant d'être un mouvement réfléchi. Il semble que la Providence, pour mieux nous diriger par ses intentions bienfaisantes, ait voulu que cet acte fût d'abord presque involontaire. Les enfans sont spécialement portés à l'imitation, parce que la mobilité est de l'essence de leur âme, et que, comme l'a dit un penseur ingénieux, ils trouvent plus commode d'agir d'après un modèle que d'après eux-mêmes. Nous ajouterons que la faculté dont il s'agit est celle qui se développe le plus vite dans tous les êtres organisés; elle est manifestement un des premiers produits de leur instinct; ils en usent aussitôt qu'ils ont acquis l'usage de leurs sens. Par l'imitation, l'enfant s'approprie tout ce qu'il observe dans les

mœurs et les habitudes de ses semblables, comme il s'approprie les rayons sonores, comme il s'approprie les rayons lumineux, etc.

Ainsi donc la moitié de la vie de l'homme se passe, en quelque sorte, dans l'exercice de cette faculté imitative, à l'aide de laquelle il dirige avec plus ou moins de succès ses facultés intellectuelles et physiques. Il est même des philosophes qui l'envisagent comme un véritable sens moral, puisque c'est par elle que nous nous approprions tout ce qui est avantageux à notre nature; mais cette faculté, qui se montre si énergique dans la première période de notre existence, s'affaiblit ensuite à mesure que nous avançons vers l'âge mûr, en sorte qu'elle ne serait plus d'aucune utilité pour nous, si nous arrivions au monde avec tous les attributs de la perfection.

Il est remarquable que la faculté d'imitation ne s'exerce point d'espèce à espèce, mais d'individu à individu. Qu'on élève un tigre avec du lait sans le concours de la mère, il sera féroce quand son accroissement sera complet. Un canard ne saurait, dans aucun cas, s'approprier par l'imitation les facultés instinctives d'une poule. Jamais l'alouette ne chantera comme le rossignol, quand elle l'écouterait pendant des siècles. Un animal

quelconque ne peut pas plus dévier de sa nature que l'arbre ne peut changer de fruits; il doit invariablement persévérer dans le mode de son existence primitive. Les castors de nos jours ne diffèrent en aucune manière des castors d'autrefois. S'il s'opère des changemens dans les mœurs des animaux, c'est lorsqu'ils se trouvent sous le joug de l'homme; mais ils ne tardent pas à reprendre le genre de vie qui leur est propre dès qu'ils retournent à l'état sauvage.

Le penchant à l'imitation est si naturel à tous les animaux, qu'il devient la règle de presque toutes leurs actions, qu'on le retrouve dans toutes leurs habitudes. Quand plusieurs oiseaux sont perchés sur les branches d'un arbre, il suffit que l'un d'eux s'envole pour que les autres suivent au même instant son exemple. Dans d'autres circonstances, on s'aperçoit qu'ils se réunissent pour s'instruire réciproquement et s'exciter tour à tour à chanter. Les coqs et les agamis ont un cri particulier qu'ils répètent les uns d'après les autres, et à l'aide duquel ils se répondent. On dirait que l'instinct d'imitation est pour eux aussi impérieux que l'instinct de conservation.

Mais c'est particulièrement dans l'espèce humaine qu'il faut considérer toute l'étendue de la

faculté imitatrice. Si un homme obtient une prééminence marquée dans la théorie des sciences ou dans celle des arts, on cherche toujours à désigner son modèle; on le compare avec quelqu'un de ceux qui l'ont précédé dans la carrière de la vie. La foule des humains est comme entraînée par le torrent de l'imitation. Je puis donc redire avec fondement que cette force est la reine du monde, et qu'il n'appartient qu'à un petit nombre d'hommes de pouvoir s'en affranchir.

Tous les arts qui font le charme de la vie doivent le jour au besoin de l'imitation. L'homme a chanté dès les premiers temps de la création; il a également manifesté pour la poésie un penchant pour ainsi dire natif. Ce phénomène provient de ce qu'il est naturellement porté à l'imitation par une loi primitive de ses organes. La danse est une imitation non moins naturelle des sons par les pas. On voit les enfans sauter en mesure dès qu'ils écoutent un instrument de musique. Qu'est le succès d'un orateur qui entraîne toute une assemblée? c'est un triomphe fondé sur l'instinct de l'imitation; les applaudissemens sont l'indice de cet assentiment imitatif de l'attendrissement, de la joie et de l'admiration qu'il excite.

Dans les arts, le don d'imiter suppose une fa-

culté première, qui est celle de conserver plus ou moins long-temps dans notre mémoire les modifications particulières qu'impriment à l'âme les objets continuels de notre attention; ce don suppose pareillement le pouvoir de reproduire avec vérité toutes ces modifications dans le même ordre qu'elles ont été saisies par notre intelligence, avec les mêmes formes, avec les mêmes dimensions, avec les mêmes couleurs qu'elles présentaient quand elles sont tombées sous nos sens. Mais il est des individus qui ont plus que d'autres le talent de garder ou de rendre les impressions reçues, et ce talent doit être considéré comme une faveur spéciale de la nature.

Nous sommes particulièrement avides des émotions artificielles que les peintres provoquent en nous. A la vérité, les passions qui ne sont qu'imitées agissent plus faiblement sur notre âme que les passions véritables; mais leur impression n'en est que plus douce et plus satisfaisante. La catastrophe la plus cruelle, lorsqu'elle est simulée par l'art, ne fait qu'effleurer notre système sensible, tandis qu'elle nous déchirerait, si nous pouvions en être les spectateurs ou les témoins. Les malheurs représentés nous causent même une sorte de volupté; c'est ce qui fait que les sensations artificielles sont si recherchées : car personne ne vou-

drait voir réellement tout ce qu'on imite avec tant d'habileté dans les drames ou dans les romans.

Le goût de l'homme pour l'imitation se retrouve jusque dans ces tableaux dont il recouvre les lambris de sa demeure, et où se trouvent souvent retracés les événemens les plus mémorables qui puissent intéresser son âme ; dans ces arts graphiques qui répètent ce que le pinceau a imité; dans ces portraits qui font revivre ses ancêtres avec une sorte de bonheur pour ses souvenirs; dans ces couleurs dont l'illusion toute-puissante reproduit autour de lui toutes les richesses de la nature champêtre. Ce talent de fixer ainsi sur la toile des physionomies vivantes, ou autres objets qui se présentent souvent à nos yeux, tient certainement au plaisir naturel que nous procure le spectacle des choses imitées avec plus ou moins de perfection.

Le même esprit nous dirige dans tous les arts conservateurs de la vie; et si nous creusions bien avant dans leur histoire, nous pourrions démontrer qu'ils reconnaissent tous la même origine. Je ne sais quel auteur a dit que l'architecture, qui dans ces temps modernes s'est élevée à des conceptions si vastes, n'avait été, dans sa première application, qu'un art purement imitatif.

Il a suffi à l'homme inculte et sauvage, remarque le même écrivain, de voir deux arbres touffus unir leur feuillage en forme de berceau, pour qu'il ait eu l'idée de se construire une cabane; cette idée, fécondée par les progrès de l'esprit humain, a produit les maisons, les temples et nos plus majestueux édifices.

La nature a attaché un vif plaisir à tous les actes imitatifs, afin que personne ne pût s'y soustraire. Les spectacles, qui forment nos principales distractions dans les grandes villes, ne sont que des scènes d'imitation plus ou moins pathétiques; ils consistent ordinairement dans la représentation des caractères les plus intéressans de la vie humaine. Nous voulons que le passé revienne nous charmer avec toutes les illusions qui l'embellissent. Nous plaçons devant tous les yeux jusqu'à la physionomie des personnages les plus anciens, et nous les proposons comme le type de la perfection idéale.

Enfin l'homme semble ne venir au monde que pour imiter l'homme. La langue de l'enfant ne se délie que pour reproduire les sons qu'il entend proférer; on fait même souvent des tentatives pour corriger les inflexions vicieuses que sa voix a pu contracter lorsqu'il a été plus ou moins long-

temps livré à une influence étrangère. Rien n'est donc plus important que de diriger par de bons exemples les premières habitudes de la vie. L'usage où l'on est d'imposer des noms célèbres aux nouveau-nés n'a eu d'autre but, dans son institution primitive, que d'offrir des modèles pour le penchant à l'imitation, et quelquefois le nom dont on a fait choix influe heureusement sur notre destinée.

La loi de l'imitation perd néanmoins de sa puissance à mesure que l'on avance dans la carrière de la vie; elle n'est jamais plus active qu'avant le développement complet de nos facultés physiques et morales; elle n'a presque plus d'influence sur les vieillards. De là vient qu'ils adoptent avec tant de peine les opinions nouvelles; de là vient qu'ils tiennent avec une opiniâtreté très remarquable à leurs anciennes coutumes : c'est presque un symptôme de décrépitude que de n'avoir plus le goût de l'imitation.

Il est digne d'observation que, dans les différentes époques de la vie, nous cherchons toujours à imiter ce qui est relatif à la nature de nos besoins les plus pressans. Ainsi, dans l'adolescence et la jeunesse, nos actes les plus habituels ont pour objet de plaire et de charmer;

c'est l'âge où l'on met le plus de recherche dans les vêtemens, dans les parures, etc. Pendant la durée de l'âge mûr, la faculté imitatrice se dirige spécialement vers les pensées et les opinions.

Nous remarquons même que chaque siècle se caractérise par une tendance naturelle de tous les esprits vers les mêmes objets. Toutes les têtes humaines se remplissent d'idées analogues; toutes ont la même propension. Au temps actuel, il ne s'agit que de politique ; dans le siècle qui vient de nous précéder, il n'était question que de philosophie. Dans les premières époques de la révolution de France, les hommes n'avaient que des passions exhalantes ; ils se parlaient à voix haute et déployée ; la franchise était l'âme de toutes les réunions. Plus tard, lorsque la terreur vint à s'appesantir sur tous les citoyens, on ne s'entretenait qu'à voix basse, on ne proférait que des demi-mots ; on portait dans les conversations autant d'astuce que de prévoyance; on calculait toutes les expressions.

Il est des peuples chez lesquels la faculté imitatrice est en quelque sorte stationnaire. Tels sont les Turcs et les Persans, dont les habitudes sont immuables ; tels sont les Chinois, qui se dirigent constamment d'après les mêmes coutumes. De-

puis plus de quatre mille ans cette nation marche d'un pas uniforme ; aucune opinion ne s'élève au-dessus des autres ; toutes les pensées sont pour ainsi dire de niveau : il semble voir des castors qui mettent toujours une industrie égale dans la construction de leurs demeures.

Malgré leur goût pour le repos et l'indépendance, les sauvages imitent ; ils s'accommodent surtout très bien de ceux de nos arts qui sont relatifs à leurs besoins et à leur conservation ; mais ils rejettent toutes nos superfluités, parce qu'ils ne conçoivent pas comment elles peuvent contribuer à notre bonheur. L'un d'eux riait aux éclats en voyant un Européen se servir d'une fourchette à ses repas ; mais il était rempli d'admiration pour une hache de fer, parce qu'il la trouvait beaucoup plus commode que les cailloux pour couper les arbres. Il en était ainsi pour tous les objets qui lui paraissaient utiles.

J'en ai dit assez, je pense, pour démontrer que l'instinct d'imitation n'est pas seulement un des plus puissans mobiles de notre organisation physique, mais qu'il faut en outre le considérer comme un principe de sociabilité et de morale. Pourquoi le plus utile de nos penchans, celui qui façonne l'homme pour le bonheur, se trouve-

t-il à chaque instant perverti par le vice de nos mœurs et par celui de nos institutions! Pourquoi l'homme s'est-il volontairement détourné des routes primitives que la nature lui a tracées! De nos jours, il est survenu un tel bouleversement dans les esprits, que la civilisation en a été ébranlée. Nul n'a l'espoir de jouir de la tranquillité de ses pères; il faut qu'il vive et meure au sein des calamités sociales; le danger de l'imitation le menace dès le berceau; on étouffe en lui des vertus innées pour y substituer le vice, qui est une plante étrangère au cœur humain. Sur quels tristes modèles se forment donc nos idées et nos passions? Qu'est devenu ce temps où nos premières inclinations se rectifiaient par le seul exemple des vertus paternelles? Dans ce siècle de fer, il faut, ce me semble, être né parfait pour se préserver du gouffre où nous entraînent de toutes parts tant de doctrines avilissantes.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉMULATION.

L'ÉMULATION est une affection innée qui nous détermine à imiter les actions de nos semblables, de manière à les égaler, souvent même à les surpasser dans les diverses carrières qu'ils sont appelés à parcourir. Cette affection tient à un état d'énergie du système sensible, qui éclate principalement à l'époque de notre vie où nos facultés se perfectionnent.

L'émulation dérive de cet attribut natif du système nerveux qui le rend apte à s'approprier tout ce qui tend à améliorer la condition humaine; c'est la loi imitatrice mise en action. Cette passion élève et multiplie les forces de l'âme; c'est par cette passion que l'homme grandit, pour ainsi dire, à l'aspect de celui qu'il s'est proposé pour modèle.

Le sentiment de l'émulation est un des phénomènes les plus intéressans de l'économie animée;

c'est par ce phénomène que le corps social se maintient avec tous ses avantages. L'émulation entre donc en première ligne dans le plan que suit la nature pour le perfectionnement des êtres vivans. Non seulement elle éloigne l'ennui, qui est le plus grand fléau de l'homme sociable, mais elle ajoute à la somme des momens heureux que nous pouvons goûter sur la terre.

Le premier mouvement de l'homme qui entre dans la vie est d'imiter l'homme qui lui ressemble, de l'égaler dans ses efforts, de le surpasser même dans ce qu'il entreprend, de diriger ses actions d'après ce qu'il voit faire autour de lui, d'apprendre à exécuter les mêmes choses, de chercher les mêmes résultats, etc. L'exemple influe à chaque instant sur sa destinée physique et morale.

Il serait facile de prouver que tout ce qu'il y a de grand et de beau dans cet univers doit son origine à cette passion généreuse qui est partout inhérente à la nature humaine. Sans l'émulation, où en seraient les arts? où en seraient les sciences? où en serait la civilisation?

C'est surtout dans le spectacle d'une ville maritime ou commerçante qu'il faut voir le tableau

de cette noble passion de notre âme. Les habitans y affluent : tous s'y meuvent et s'y agitent à la fois. Mille fabriques s'ouvrent, mille ateliers sont en train; le marteau, l'enclume font retentir les rues et les carrefours; chaque bras est en action, chaque industrie a son emploi. L'émulation est partout, partout elle éveille le courage, partout elle anime le travail. Les hommes se pressent sur les places publiques : on entend un murmure sourd produit par les dialogues qui s'établissent de toutes parts entre les négocians et les consommateurs. De nombreux chariots obstruent les passages; les serviteurs suivent leurs maîtres, le dos chargé d'énormes paquets. Il en est qui viennent des bords de la mer avec les épiceries et autres marchandises récemment arrivées de l'Inde. Les étrangers se rassemblent et s'abordent en souriant dans les lieux où les plus riches étoffes se trouvent étalées avec art. Le laboureur propose ses denrées; le berger conduit ses troupeaux, dont il ne cesse de vanter la laine et les produits. On s'appelle, on s'entretient des acquisitions, on se questionne sur le prix des grains. Les vendeurs calculent ce qui leur revient; on conclut les marchés, on scelle les promesses, on dispose les envois. Les conventions les plus importantes s'effectuent souvent à table, au milieu de la joie qu'inspire un banquet où le vin n'exalte le cer-

veau que pour resserrer les liens d'affection et de bienveillance mutuelle. Enfin la nuit vient obscurcir les airs ; toutes les relations s'interrompent. On se salue, on se sépare, et l'on s'ajourne au lendemain.

Le sentiment de l'émulation n'est point uniquement réparti à l'homme ; il influe d'une manière manifeste sur tous les êtres vivans. Il suffit de suivre de l'œil deux vigoureux coursiers qu'on aura lancés dans la carrière : l'un ne peut hâter le pas sans que l'autre ne s'apprête à le surpasser ; le simple bruit d'un char fait qu'il redouble d'effort. Mais voulez-vous voir en d'autres lieux tout ce que peut l'émulation sur une grande masse d'individus ? contemplez jusque dans l'intérieur de leur ruche cette multitude d'abeilles industrieuses et nourricières ; c'est un atelier des mieux ordonnés : chacune d'elles y remplit sa tâche avec ardeur. Chaque ouvrière a sans doute reçu son éducation pour le métier particulier qu'elle exerce ; car toutes n'ont pas le même emploi : on en voit qui choisissent uniquement les matériaux, tandis que d'autres s'appliquent à les mettre en œuvre. Le léger bruissement qui se fait entendre est l'indice de l'ardeur qui les anime. La mère-abeille peuple elle-même la petite république à laquelle il faut qu'elle commande ; elle est constamment

obéie. Survient-il quelque trouble, elle rétablit l'ordre par sa présence ! Ne dirait-on pas que ces admirables insectes ont employé le compas de la géométrie dans la construction de leurs alvéoles ? Pour ce qui est des abeilles ouvrières, elles sont des modèles de diligence et d'habileté ; elles s'excitent mutuellement au travail, sans que la moindre dissension intérieure vienne suspendre leur besogne. Seulement, on en voit quelquefois qui se disputent un nid construit depuis l'année précédente, et auquel il n'y a que quelques réparations à faire ; car ces animaux ont aussi le sentiment de la propriété. D'ailleurs, quelle subordination, quel ensemble, quelle entente dans les efforts ! comme tout concourt à un but commun ! Il y a réellement un esprit de corps dans tous les membres de cette petite république. Chaque abeille ne fait que ce qu'elle doit faire. L'émulation est partout ; l'envie n'est nulle part.

Quelques philosophes ont prétendu sans fondement que l'émulation n'était qu'un diminutif de l'envie, une envie modérée, etc. ; mais l'émulation est un sentiment fier et délicat, qui n'a rien de commun avec cette passion honteuse, tourment continuel de celui qui l'éprouve ; c'est un stimulant pour la paresse, maladie familière au système humain ; elle n'est mise en jeu que

par de nobles besoins; elle est l'apanage des grands hommes. Les trophées de Miltiade, disait Thémistocle, ne me laissent aucun repos.

Il importe que l'émulation soit alimentée par un avenir; les poètes nous la représentent comme une divinité assise sur un char traîné par le désir et par l'espérance; elle a les yeux constamment fixés sur des palmes que l'œil entrevoit sans peine au travers d'un nuage lointain. Il est si peu d'hommes qui aiment la nature pour elle-même, qu'ils se découragent s'ils ne voient point, au-delà du terme qu'ils veulent atteindre, les honneurs et toutes les récompenses que la gloire destine à de longs efforts.

L'émulation est donc constamment entretenue par l'incertitude de notre sort futur, dont nous nous occupons sans cesse. L'homme passe toute sa vie à désirer une situation meilleure que celle où il se trouve; on dirait qu'il lui tarde d'arriver au terme assigné pour la durée de son existence. Nous voudrions à chaque instant, dit un penseur célèbre, supprimer l'espace qui nous sépare de ce que nous souhaitons.

C'est encore un des caractères distinctifs de l'homme ici-bas de n'exister jamais heureusement,

s'il a démérité de ses semblables; et l'émulation est encore ici l'indice infaillible de son penchant à la sociabilité; c'est même en vertu de ce penchant qu'il fait servir le burin de l'histoire à l'entretien le plus utile de nos sentimens. Nous prenons un vif plaisir à retracer les mœurs antiques pour les opposer aux modernes. Nous exhumons les exemples les plus glorieux pour les offrir perpétuellement à l'imitation des contemporains.

L'émulation est l'âme des empires ; elle donne à la fois la puissance, la richesse, le rang, etc. : elle produit nos plus vifs plaisirs. On s'étonne de trouver à chaque peuple une physionomie particulière, un langage qui lui est propre, etc. C'est le résultat de cette passion, qui s'exerce sans relâche sur des individus soumis aux mêmes influences, placés dans le même lieu. Le monde n'est qu'un assemblage d'êtres vivans qui s'animent par le sentiment d'une émulation réciproque. Les hommes qui nous précèdent, ou avec lesquels nous vivons journellement, ne sont pas seulement nos modèles ; ils sont, en quelque sorte, nos précepteurs.

Ainsi donc, tout se régit, tout se gouverne ici-bas par ce sentiment inappréciable, qui n'est

que le développement d'un instinct primitif. C'est à l'aide de ce sentiment que l'homme agrandit par son travail ce qu'il a découvert par son génie; que les arts, les métiers, les professions, s'enchaînent et se coordonnent pour la prospérité générale des nations; c'est par l'effet de cette impulsion salutaire que les esprits se dégagent de la routine et des habitudes défectueuses, qu'ils s'excitent, s'égalent ou se surpassent dans les routes de l'industrie et de la science.

Ce sentiment généreux, ce besoin insurmontable de l'approbation d'autrui, qui met en jeu les forces de l'âme en les dirigeant vers un but glorieux, se développe d'une manière pour ainsi dire spontanée dans le cœur de l'homme. Une statue, une inscription, un monument, suffisent quelquefois pour provoquer toute notre ardeur et faire circuler dans notre sang une chaleur nouvelle. C'est au milieu des ruines de Pompeia, c'est dans les souterrains d'Herculanum, c'est sur la tombe de Pline, que Buffon alluma les premières étincelles de son génie créateur; et jadis, pour exciter leur verve naissante, les jeunes artistes de la Grèce allaient visiter les vestiges du temple de Phidias.

Rien n'est propre à remuer un grand cœur,

rien n'alimente les généreuses pensées comme le souvenir d'une action glorieuse. Parlez à un jeune guerrier des exploits de ses aïeux; la fièvre va circuler dans ses veines; vos récits vont enflammer son courage. Crillon, à la fleur de ses ans, s'apprête à voler au combat; son vieux père lui montre du doigt les nombreux portraits de ses ancêtres ; il le conjure par ce qu'il a de plus cher au monde de ne pas démentir son antique race ; l'impression profonde que laisse dans son âme cette noble et généreuse prière le rend désormais invincible.

Il faut bien que l'émulation ait ses racines dans la nature de l'homme, puisqu'elle figure dans toutes les institutions sociales, puisque dans tous les temps nous avons fait, des spectacles qui l'entretiennent, un des plus grands plaisirs de notre esprit. L'antiquité n'a jamais eu de jeux plus solennels que ceux qui tendaient à raviver le feu sacré de cette passion valeureuse. Les Grecs surtout avaient établi dans leurs villes des concours mémorables pour tous les avantages qui se rapportent à la vie extérieure, et l'on voyait jusqu'à les peuples barbares se disputer entre eux le prix de la force. On enivrait d'éloges les triomphateurs.

Mais l'émulation est une flamme qui s'éteint

dans l'isolement et la solitude. Les esprits qu'elle subjugue ont besoin de se mesurer, de s'essayer sur le même terrain, de s'alimenter de leurs travaux mutuels ; il faut aux talens des talens qui les jugent ; et tout dégénère dans un empire, quand le mérite cesse d'avoir de justes appréciateurs. Les lettres et les arts forment une arène que les souverains doivent animer. Malheur au prince qui donnerait des entraves au génie, ou qui empêcherait la marche d'une invention ! Les rois ont un grand intérêt aux progrès des lumières ; leur gloire s'enrichit des succès qu'ils inspirent.

LA

SERVANTE MARIE.

AVERTISSEMENT.

La servante Marie dont il est ici question ne fut connue qu'un instant à Rome, et par le succès que je vais raconter. Elle mourut à l'âge de vingt-six ans, d'épuisement et d'excès de travail, plusieurs années avant la révolution de France. Elle a trop peu vécu pour les arts, pour que son nom soit resté dans la mémoire des hommes. Sa gloire fut aussi courte que son bonheur. Les talens précoces disparaissent bientôt de la scène du monde. Il semble qu'il soit de la nature du génie de tomber rapidement quand il s'est élevé trop vite.

Nous avons vu à Paris un vieillard qui avait eu occasion de connaître cette intéressante personne, et qui la louait singulière-

ment pour les dispositions heureuses qu'elle manifestait. Il prétendait que, si sa carrière avait été plus longue, elle aurait donné à la sculpture un modèle de plus. Il est certain que son talent s'était développé avec une promptitude inconcevable.

A l'époque où Marie vivait, Corona florissait à Rome, où il excellait par de grands succès dans la pratique de la médecine. Ce docteur, comme je le raconte, était fort érudit et avait des connaissances très approfondies dans tous les genres de littérature et de philosophie. On le comparait à une encyclopédie vivante, qu'il suffisait d'interroger pour se dispenser de recourir aux bibliothéques. Les sculpteurs, les peintres, le consultaient souvent sur le mérite de leurs ouvrages. Partout on lui témoignait la plus entière confiance. C'est Corona qui favorisa particuliérement la vocation de Marie, et qui concourut à lui faire apprendre l'art du dessin, aussibien que celui de la sculpture. On peut dire

à la louange de ce savant si recommandable, qu'il n'apercevait jamais un véritable talent sans qu'il employât tous ses efforts pour le faire éclore.

Corona était d'autant plus utile aux artistes de son temps, qu'il leur apprenait de quelle importance est l'étude des sciences physiques pour le perfectionnement de leurs compositions. C'est à tort, leur disait-il, qu'on se contente d'enseigner l'anatomie aux peintres et aux sculpteurs ; c'est surtout la physiologie qu'il conviendrait de leur apprendre. Il faudrait leur montrer la vie en action, ainsi que tous les signes caractéristiques de la nature animée. La physiologie nous met dans la confidence des lois de la création ; c'est son type immortel qu'elle nous révèle. Deux arts qui ont pour but de nous charmer doivent s'élever par l'étude jusqu'à la source de nos plaisirs.

Les moyens d'instruction étaient d'ailleurs

très multipliés à l'époque dont je parle; c'était le temps où l'art de la conversation était en grande vogue parmi les artistes et les gens de lettres, où la manie des comparaisons et des parallèles avait gagné tous les esprits. On disputait à Rome sur la peinture comme on disputait à Paris sur la musique à l'occasion de Gluck et de Piccini. On répétait de toutes parts que Michel-Ange avait agrandi Raphaël, et que Raphaël avait embelli Michel-Ange. Il est certain que les hommes supérieurs s'inspirent réciproquement, quand le hasard les rend contemporains, et qu'ils se trouvent placés sur le même théâtre; il semble qu'ils se transmettent tour à tour la lumière qu'ils ont reçue du ciel.

Les succès de Marie rappellent ceux de Claude Gélée, dit le Lorrain; *il n'avait été, dans l'origine, que le simple domestique de quelques artistes flamands qui allaient étudier à Rome; placé ensuite chez un peintre de quelque distinction, pour broyer ses cou-*

leurs, il n'en devint pas moins le premier paysagiste de son siècle. Le Giotto n'était d'abord qu'un petit pâtre que Cimabué rencontra dessinant un de ses moutons.

Nous sommes en quelque sorte pétris avec certaines déterminations, et il réside en nous une divinité qui donne des directions à notre volonté aussi-bien qu'à notre intelligence. Je me plais à citer ici l'exemple d'un de nos artistes les plus distingués, M. Gayrard, qui, lorsqu'il était encore enfant, dépourvu de maître et de tout secours, dans un pays agreste, où les arts sont presque ignorés, s'amusait déjà à modeler les têtes qui s'offraient à son observation, avec la première argile qu'il rencontrait. Un jour il eut recours à la neige, qui, habilement façonnée par ses jeunes mains, se convertit en une statue dont les effets furent généralement admirés.

Je n'ai pas cru devoir désigner ici le célèbre artiste chez lequel la servante Marie

avait reçu les premières impulsions de son talent; mais trop de personnes l'ont connu, pour qu'on ne le devine pas. Après la mort de cette jeune personne, on trouva chez elle une multitude de sujets et d'esquisses qui prouvaient combien son génie était fécond et méditatif. Elle avait, disait Corona, une manière de concevoir la sculpture qui l'aurait conduite à de grands succès. Toutefois sa vie a été si courte, qu'il faut moins la juger d'après ce qu'elle a fait que d'après ce qu'elle promettait.

LA

SERVANTE MARIE.

ANECDOTE DU DOCTEUR CORONA.

(*Fig.* III.)

Il est des esprits que l'émulation enflamme d'une manière pour ainsi dire spontanée. Il est des âmes privilégiées qui, dans les situations les plus défavorables, jettent néanmoins les plus grandes lueurs et arrivent aux succès les plus extraordinaires ; témoin cette pauvre servante dont le docteur Corona nous apprit un jour l'intéressante histoire.

Ce docteur, qui n'existe plus, était lui-même un savant très recommandable. Il avait été malheureux par l'effet de quelques évé-

nemens politiques, et obligé de quitter l'Italie, lieu de sa naissance. Il vint se réfugier à Paris, où l'on sut apprécier son mérite et les talens qui le distinguaient dans l'exercice de sa profession.

Corona était surtout remarquable par le piquant de ses anecdotes, et par la vaste érudition qu'il avait acquise. Sur quelque sujet qu'on l'interrogeât, sa mémoire imperturbable le servait si bien, qu'il enchantait ses auditeurs. Or, voici ce qu'il nous racontait un soir que nous nous étions rendus chez lui pour jouir du charme inépuisable de son entretien.

L'un des plus fameux sculpteurs de Rome avait une servante qui portait le nom de *Marie*. Cette personne, née dans une chétive chaumière, de parens pauvres et obscurs, se faisait néanmoins remarquer par l'élégance de ses manières et la dignité de son maintien. Représentez-vous une jeune villageoise,

d'une physionomie plus piquante que belle, d'une vivacité extraordinaire dans le regard, modeste pourtant, ardente à s'instruire, n'oubliant rien de ce qu'elle entendait, vaquant avec célérité aux travaux domestiques pour se livrer ensuite à des occupations plus dignes d'elle, toujours pensive et passant avec promptitude du silence de la rêverie aux explosions de l'enthousiasme, inaccessible d'ailleurs à toutes les faiblesses de coquetterie et de vanité, vous aurez une idée véritable de cette femme étonnante, dont le nom était fait pour être historique. On assure que c'est en écoutant à la dérobée les grands hommes qui venaient le soir converser avec son maître qu'elle s'était initiée dans les mystères de l'art.

Ce qu'il y a de merveilleux dans son histoire, c'est que l'amour de la renommée vint s'emparer d'elle dans le rang le plus bas de la condition humaine. Elle commença d'abord par concevoir la plus vive admiration pour les ouvrages de l'homme célèbre qu'elle ser-

vait; mais bientôt elle fut tourmentée du désir d'être un jour applaudie par celui qu'elle regardait comme un objet de culte et de vénération. Voici le stratagème auquel elle eut recours. Elle confia son projet à un très habile artiste qui fréquentait la maison de son maître; elle le supplia de lui donner furtivement des leçons dans les courts intervalles que lui laissaient ses occupations domestiques.

Le docteur Corona, dont j'ai parlé plus haut, fut initié dans cet important secret, et dès-lors il se déclara son Mécène. Ce savant philanthrope voulut même contribuer aux frais d'un enseignement qui est aussi long que dispendieux. De son côté, la diligente Marie ne négligea rien pour mettre à profit les services que lui rendaient ses deux bienfaiteurs. Jamais elle ne se départit de cette émulation passionnée qui la subjuguait entièrement, et dont il lui eût été impossible de ralentir les effets. Son activité ne connut

plus de relâche. Une impulsion inconnue semblait diriger toutes ses facultés vers le but honorable qu'elle voulait atteindre.

Marie avait une de ces imaginations puissantes où toute la nature vient en quelque sorte se réfléchir. On était singulièrement surpris de rencontrer des qualités aussi éminentes chez une personne qui n'avait reçu aucune instruction première. Elle disait elle-même que son existence ne datait que du jour où elle s'était livrée à l'étude de la sculpture. Jamais on ne la trouvait dans l'inaction. Le désir de réussir était pour elle comme une idée fixe; venait-elle à se refroidir, elle courait au Vatican, où ses inspirations recommençaient.

On la rencontrait souvent dans les églises de Rome, cherchant à deviner les hautes pensées des grands artistes par la contemplation de leurs chefs-d'œuvre. Elle passait des heures entières au pied des statues an-

tiques, et ce que les autres voient froidement excitait en elle les émotions les plus profondes.

La servante Marie étudiait la sculpture, non comme un art, mais comme une science. Elle n'était plus la même depuis qu'elle avait quitté les champs pour venir habiter la terre classique du génie. Toutes les vérités se fécondaient à mesure qu'elles pénétraient dans son âme pleine d'espérance.

Il n'y a que des esprits stériles qui puissent contempler froidement les ruines de Rome. Tout est solennel dans cette ville inspiratrice; tout y agrandit l'âme par les plus nobles et les plus touchans souvenirs. Ces colonnes, ces obélisques, ces mausolées, ces sarcophages, rien n'est muet pour l'artiste observateur ; et de la tombe de tant d'illustres morts il sort comme des flammes qui viennent électriser les vivans.

La volonté est le don le plus précieux du génie ; on peut même dire qu'elle est le garant du succès. Marie triompha de tous les obstacles dans l'étude d'un art qui paraissait incompatible avec la faiblesse de son sexe ; mais elle était mue par la plus énergique des puissances morales, celle de l'enthousiasme.

On a calomnié jadis cette personne estimable. On a prétendu que le sentiment de l'amour avait particulièrement influé sur les efforts incroyables qu'elle fit pour obtenir un triomphe public et mériter l'approbation de son maître ; mais Marie était dominée par de plus nobles inspirations. Il y a d'ailleurs dans l'étude des beaux-arts quelque chose de religieux qui épure l'âme et la dégage de toute affection terrestre. Marie était inaccessible aux passions vulgaires, et c'est dans le sein de la vertu qu'elle avait puisé toute l'ardeur qui devait immortaliser son avenir.

Il en est des vérités que l'on dérobe comme de celles qu'on va chercher et conquérir, pour ainsi dire, dans des pays très éloignés ; elles se gravent irrévocablement dans la mémoire. La servante Marie, qui écoutait à toutes les portes, entendait son maître disserter avec ses disciples sur la valeur de l'expression morale dans les arts d'imitation ; et comme elle recherchait avidement toutes les impressions qui pouvaient faire arriver son âme à de grands résultats, elle ne perdait pas une seule parole.

Un jour qu'on célébrait un banquet, à l'occasion de la fête de son maître, il s'éleva une contestation sérieuse parmi les convives au sujet de la prééminence de la sculpture sur la peinture. Marie, qui servait à table, assista par conséquent à cette intéressante discussion, ce qui ne contribua pas peu à l'instruire. Son âme s'électrisa surtout quand on parla en sa présence du pouvoir de l'étude et des qualités suprêmes qui distinguaient les

talens opposés de Michel-Ange et de Raphaël.

On a dit que le génie n'était qu'une plus ou moins grande aptitude à la patience. Marie avait une persévérance peu commune dans ce qu'elle entreprenait, et toutes les heures qu'elle pouvait dérober à ses occupations étaient employées à la composition de ce bel ouvrage qui devait étonner tous les connaisseurs. Enfin, après deux années d'un travail caché, mais opiniâtre, Marie mit au jour une statue de Minerve qu'on crut animée d'un souffle divin. Cette production n'avait pas tout ce que l'art peut donner, mais tout ce que l'âme communique, tout ce qu'il y a de plus expressif dans le monde idéal, toute la majesté de la vie céleste.

Quelques jours après, les juges se rassemblèrent pour décerner la palme ; une foule impatiente de voir distribuer les couronnes, remplissait les salles du Musée. On ne parlait

de toutes parts que des ouvrages soumis à la censure du public, de la nature et de l'importance des sujets, ainsi que des faits historiques qu'on avait reproduits. Ce qu'il y a de plus intéressant dans cette anecdote, c'est que le maître de Marie présidait ce mémorable jury. Tous les suffrages se réunirent pour cette statue de Minerve, qui avait été secrètement envoyée au concours, et qui décelait le germe du talent le plus remarquable; mais personne n'eut garde de soupçonner qu'elle pût être le résultat des efforts d'une femme.

Sur ces entrefaites, Marie, sous le voile de l'*incognito*, avec le modeste habit qu'elle portait dans son humble condition, avait pénétré jusque dans la galerie où son chef-d'œuvre était exposé aux regards des curieux. Étonnée d'elle-même, ivre de gloire et de bonheur, elle savourait à longs traits les éloges que l'on prodiguait à son travail. Pas une critique ne vint troubler son triomphe. Tous les spectateurs étaient char-

més : on pardonne d'ailleurs au talent qui se cache.

Ajoutons que Marie éprouva une jouissance bien plus douce, lorsque, étant de retour dans la maison de son maître, elle l'entendit, en présence de ses amis, parler avec tant de prédilection de la statue couronnée. Ce dernier s'égarait en vaines conjectures sur le véritable auteur de cette œuvre anonyme. Il l'attribuait à un jeune artiste qui donnait les plus heureuses espérances, et qui avait craint sans doute de se faire connaître.

Mais l'admiration qu'on inspire produit souvent une agitation nerveuse à laquelle on ne résiste pas. Marie ne put entendre ce concert de louanges sans être émue jusqu'aux larmes ; et c'est ainsi que son secret fut divulgué. Elle se jeta aux pieds de son maître, qui la releva avec bonté, et qui étant loin de se douter qu'elle eût jamais fait la moindre étude des beaux-arts, demeura quelque temps

immobile de surprise et d'attendrissement. Il lui adressa plusieurs questions, et voulut savoir comment, au milieu des occupations vulgaires auxquelles sa vie se trouvait condamnée, elle avait pu s'élever si haut dans un art qui exige tant de persévérance et d'aussi profondes méditations. Marie répondit avec candeur, et révéla aussitôt toutes les circonstances de son stratagème. Son maître la complimenta ensuite sur le succès extraordinaire qu'elle venait d'obtenir, en lui déclarant qu'elle était digne d'une meilleure condition, et qu'il renonçait désormais aux soins domestiques qu'elle lui rendait. Il voulut même concourir de tous ses moyens au complément de son instruction, et lui assigna pour lieu de ses travaux son propre atelier. Marie, confuse, n'avait plus de paroles pour exprimer ce qui se passait dans son âme. La joie de Corinne, lorsqu'elle fut conduite au Capitole, n'était pas plus vive que la sienne.

Jamais concours académique n'avait pro-

duit une impression plus générale et plus agréable. Dans les premières sociétés de Rome, on ne s'entretenait que de la servante Marie. Les plus grands personnages briguaient la faveur de lui parler, et de rendre hommage à son talent. Les poètes chantaient des vers à sa louange, et les allusions fréquentes dont elle ne tarda pas à être l'objet sur les divers théâtres de l'Italie, étaient applaudies avec transport.

Mais, par la plus déplorable des catastrophes, Marie ne jouit pas long-temps des avantages que venait de lui procurer un si beau triomphe. Elle ne brilla qu'un instant, et s'éteignit comme un météore. Excédée par le travail et par ses pénibles veilles, elle fut frappée d'une maladie de consomption, et peu de temps après on la vit succomber à toutes les fatigues qu'elle s'était données.

Le savant docteur Corona, qui avait pris une part si active à ses succès, lui prodi-

gua tous les secours dans cette malheureuse conjoncture ; mais il ne put parvenir à écarter la mort de ce cœur noble et pur qui n'avait palpité que pour la gloire ; et bientôt les lauriers de Marie furent couverts d'un crêpe funèbre.

Tous ceux qui avaient connu cette intéressante personne la pleurèrent amèrement. Corona nous racontait cette histoire pour nous montrer ce que peut l'ascendant de l'exemple sur un grand talent. C'est donc une disposition innée que cette ardeur pour les beaux-arts, que cette fièvre de l'imitation qui nous subjugue pendant la veille, qui nous agite pendant les rêves de notre sommeil, et qui nous fait viser à l'excellence par l'impulsion même de nos facultés. Le génie est un don du ciel ; mais c'est l'émulation, ce sont les influences extérieures qui le fertilisent.

CHAPITRE II.

DE L'ENVIE.

L'ENVIE est une affliction honteuse que nous cherchons soigneusement à dissimuler, parce qu'elle nous dégrade et nous humilie à nos propres yeux ; c'est une réaction tacite de notre amour-propre contre une supériorité quelconque qui tend à nous subjuguer. Celui qui est certain de ses avantages se laisse rarement approcher par cette passion malheureuse; il surmonte l'orgueil d'autrui par un orgueil plus grand.

L'envie est communément le partage de la faiblesse ; elle dérive presque toujours de l'impuissance où nous sommes d'égaler ceux qui sont l'objet constant de notre imitation ; elle est le résultat du chagrin que nous cause le bien qui leur arrive, ainsi que du déplaisir que nous ressentons à la vue des qualités plus ou moins éminentes dont la nature a doué nos rivaux. Cette passion qui est une sorte d'émulation dépravée, quoique inhérente à notre constitution morale,

semble n'avoir aucun but utile dans la destination de l'homme, puisqu'elle n'ajoute rien ni à ses forces, ni à ses moyens de conservation.

Il n'est point de passion qui se rapporte plus directement à la personnalité; car elle consiste à convoiter avec plus ou moins d'ardeur les biens dont nos semblables sont pourvus. L'envie est, en effet, un désir désordonné des avantages que la nature départit à d'autres; or, cette mauvaise disposition de notre âme, où nous conduit notre égoïsme, devient préjudiciable à notre bonheur, puisqu'elle entretient un trouble continuel dans le système de notre organisation morale; toute passion est d'ailleurs condamnable, quand elle imprime des directions vicieuses à la volonté, quand elle tend à priver nos semblables de l'exercice de leurs droits, et de la tranquille possession de leurs attributs les plus légitimes.

Quelle déplorable passion que celle qui ne s'allume dans le cœur de l'homme que pour contester au génie ses inventions, au talent ses travaux, à la vertu ses bienfaits; qui cache ou désavoue tous ses subterfuges, qui recèle ses plus odieuses manœuvres sous le masque imposteur d'une bienveillance simulée! Qu'il est à plaindre celui qui remplit volontairement ses jours de peines et d'a-

mertume, qui s'abreuve lui-même aux sources impures de l'affreux venin que sa bouche distille, qui se consume lentement au feu des rayons qu'il veut éteindre !

L'envie est certainement un des plus tristes fléaux de notre condition terrestre ; c'est le côté le plus hideux de la misère humaine. Il faut des couleurs sombres pour peindre les travers qu'elle inspire ; mais c'est sur un grand théâtre qu'il faut particulièrement étudier ses sinistres effets. Racontez à un homme tous les succès de son rival ; vous verrez aussitôt l'envie s'échapper de son âme ; sa physionomie va vous révéler les inquiétudes qui le dévorent ; son visage pâlira ; il ne pourra dissimuler son affliction et son dépit ; il cherchera ensuite à affaiblir votre enthousiasme, et un serrement de cœur, dont il ne sera pas le maître, le portera à réclamer contre les éloges que vous prodiguez à tout autre qu'à lui.

Les envieux sortent rarement de l'obscurité : l'éclat des prospérités les offusque ; c'est dans les ténèbres de la nuit qu'ils font tout servir à l'affreux sentiment qui les agite ; ils n'attaquent jamais de front ; leur marche est basse, rampante, furtive, ténébreuse ; et c'est par les voies les plus

détournées que leurs traits venimeux arrivent au sein de leurs concurrens.

Il y a quelque chose de brutal et d'insensé dans les mouvemens de l'envie. Quelle inconséquence de la part des humains! vainement la fortune les a comblés de ses dons; ils n'en sont pas moins enclins à désirer des biens qu'ils savent n'avoir pas mérités, et qui sont légitimement échus à leurs semblables. Combien d'hommes consument leur existence en se desséchant par les succès d'autrui! Quelle affreuse passion que celle qui empoisonne tout le commerce de la vie, et qui corrompt jusqu'aux fruits de la gloire!

Cette passion est douloureuse et constamment fatale à celui qui l'éprouve. On a comparé les envieux à ces esclaves que les vainqueurs attachaient jadis à leur char de triomphe; ils font en quelque sorte l'office d'auxiliaires auprès d'une grande renommée. S'ils éprouvent quelques jouissances, elles ne sont jamais complètes comme peuvent être celles de la vengeance. J'ai rencontré tel individu qui avait usé sa rage et ses dents sur la statue de nos grands hommes; rien de plus misérable que sa condition! J'ai vu la vieillesse d'un littérateur qui avait passé sa longue vie à distiller le fiel de la satire;

à la fin de sa carrière, il se jugeait lui-même profondément malheureux. Il me rappelait cet athlète envieux qui fut écrasé par le poids de la statue de Théagène qu'il venait d'outrager. Que sont devenus tant de critiques jaloux qui insultaient à la gloire de nos plus illustres écrivains? Leur fureur s'est évaporée en imprécations impuissantes; ils s'imaginaient se rendre fameux en poursuivant le char d'une renommée étrangère; ils n'ont laissé pour héritage qu'un nom chargé de la haine publique et d'une honteuse immortalité.

Rien ne profite à l'envieux; il n'a point une minute de tranquillité sur la terre; sa maladie le ronge. Tant qu'il vit, il est au supplice; il a beau faire des vœux, tous les malheurs qu'il souhaite n'arrivent pas pour lui donner quelques instans d'une joie barbare; il a beau s'épuiser en expédiens, il ne saurait éteindre le soleil qui le blesse; il est d'autant plus malheureux, qu'il est contraint de souffrir sans aucune espérance.

Dans la chaîne des sentimens moraux, l'envie et la haine semblent se lier par des rapports manifestes. Toutefois le premier de ces sentimens est un résultat spécial de la sociabilité, et convient plutôt à l'homme qu'aux animaux. En effet, ces derniers se déclarent souvent des guerres inter-

minables par le simple motif de leur conservation personnelle; mais nul d'entre eux n'élève des prétentions relativement à des avantages dont il a plu à la nature de le priver; chacun suit sa pente, et jouit paisiblement des attributs qui lui sont départis. Le cheval n'ambitionne rien de ce qui appartient au lion. Jamais les oiseaux ne s'envient réciproquement la beauté du plumage ou la suprématie du chant.

Chez l'homme, le sentiment de la haine peut se fonder sur des raisons légitimes; telle est, par exemple, celle que voue aux méchans le plus honnête de nos misanthropes : mais l'envie est un sentiment toujours injuste, puisqu'il se dirige constamment contre le mérite ou la vertu; son inconvénient le plus funeste est de décourager l'âme, et d'arrêter souvent les plus nobles destinées du génie. Quel est l'homme qui voudrait recommencer sa carrière, s'il pouvait apercevoir devant lui toute la somme des dégoûts dont il doit nécessairement s'abreuver avant d'atteindre l'objet de ses vœux?

L'envie a une affinité bien plus remarquable avec l'ambition, puisque celle-ci dérive pareillement de l'instinct imitatif, que j'ai déjà signalé comme une des lois primordiales de l'économie

des êtres vivans. On pourrait même dire que l'envie n'est qu'une ambition impuissante. Elle a surtout ceci de commun avec cette passion, c'est qu'elle ne s'exerce guère qu'entre gens qui se trouvent sur un même terrain, qui suivent la même route, qui sont agités des mêmes désirs, qui aspirent aux mêmes avantages. Il est rare, en effet, qu'un grand géomètre envie les lauriers du poète ou du musicien, dont il fait en général très peu de cas. Il est même probable que méchans par nature, les envieux ne diraient rien contre la vertu, si la gloire ne la suivait pas.

J'ai déjà représenté l'envie comme une passion vile et infamante; je dois ajouter que ceux qui l'éprouvent trouvent presque toujours leur punition dans le sentiment d'horreur qu'ils inspirent à leurs semblables. Plutarque raconte que les Athéniens prirent dans une telle aversion les hommes pervers qui avaient causé la mort de Socrate par leurs basses calomnies, qu'ils dédaignaient même de leur parler et de leur répondre; qu'ils refusaient de les assister du feu et des autres choses nécessaires à la vie. Ils ordonnaient aux esclaves de porter bien loin l'eau dont ils avaient usé; ils ne voulaient avoir rien de commun avec eux. Qu'arriva-t-il? presque tous ces misérables se donnèrent la mort, ne pouvant supporter

plus long-temps le poids de l'animadversion publique.

Malgré la honte qui s'attache aux pas des envieux, c'est chose affligeante de voir comment leur théorie se perfectionne pour faire tomber une renommée, pour amoindrir un succès, pour discréditer une invention. On dirait qu'ils suivent l'esprit du siècle ; comme ils voient que le ridicule agit trop faiblement à leur gré, ils ont recours à tout ce que la calomnie a de plus acéré et de plus poignant. Sitôt qu'un grand génie paraît sur la scène du monde, tous se liguent et s'organisent comme une armée pour repousser l'admiration qu'il impose. C'est encore une tactique de l'envie d'entraver la marche des hommes supérieurs en préconisant avec excès tous les travaux des hommes médiocres : c'est ainsi qu'on opposait jadis Pradon à Racine.

On se demande ce que deviendrait l'empire des lettres, si l'on pouvait rayer l'envie de la liste des passions humaines, si l'on expulsait du monde cet horrible fléau. Le dirai-je? les lettres n'en iraient pas mieux. Ne blâmons pas la Providence, qui en toutes choses a voulu établir la loi des obstacles. Les esprits de haute portée seraient moins tourmentés sans doute ; mais leur orgueil

ne manquerait pas de s'accroître ; d'une autre part, les efforts seraient moindres, et par conséquent les succès plus rares.

Au surplus, le moyen d'affaiblir en nous cette mélancolie consomptive que l'on nomme *envie*, serait d'abord de nous bien pénétrer de l'idée que les biens que nous désirons ne seraient, en aucune manière, avantageux à notre bonheur; qu'ils sont plus appropriés à la situation des autres. L'homme ne serait jamais envieux, s'il n'avait que des désirs modérés et convenables à sa nature. Le ciel vous a assigné un rang dans le monde; pourquoi prétendre monter plus haut? pourquoi violer les lois harmoniques de la dépendance?

Qu'y a-t-il donc tant à envier quand il s'agit de la nature et de la condition de l'homme? Est-ce un rang, une faveur, une dignité, une vaine richesse? Pour moi, disait un ancien, je ne vois rien qui soit digne d'être convoité sur la terre, que les éminentes vertus dont l'homme social se décore. Envions plutôt à nos pareils l'impassibilité contre les offenses, le courage dans les revers, la modestie dans les grandeurs, la patience dans l'infortune.

Voulez-vous être à l'abri des traits de l'envie?

cultivez la science avec un cœur simple, et non pour ce vain bruit qu'on nomme la gloire. Si vous regardez autour de vous, vous n'arriverez jamais au terme de vos désirs. Soyez dans la vie comme dans le cercle des jeux olympiques; marchez au but, et méprisez tous les vains discours. Si vous allez vous égarer dans les défenses, dans les preuves, dans les justifications, que de temps perdu pour vos succès! L'envie, qui est toujours à terre, peut bien tenir compte de vos chutes; mais elle ne saurait atteindre le vol du génie qui s'élève sans le secours des autres, et trouve un refuge dans les cieux.

CHAPITRE III.

DE L'AMBITION.

L'AMBITION est le désir plus ou moins violent de devancer ceux qui parcourent la même carrière que nous, et qui sont par conséquent l'objet primitif de notre imitation. C'est une passion active, turbulente, absolue, qui nous conduit avec plus ou moins de rapidité vers le but que nous voulons atteindre. On désigne quelquefois sous ce titre la noble émulation de quelques esprits privilégiés qui veulent arriver aux places les plus éminentes de l'ordre social.

Le même instinct qui produit l'émulation et l'envie, donne manifestement naissance à l'ambition et au cortége qui la suit. C'est toujours en se comparant aux autres, que l'homme cherche à améliorer, à agrandir, à rehausser son existence. Il n'est pas difficile de concevoir qu'un tel sentiment est le premier ressort de notre civilisation morale, et qu'il dérive surtout de l'intérêt que nous attachons à notre conservation et à notre bonheur.

C'est le propre de l'homme d'apporter à chaque instant des perfections nouvelles dans ses édifices, dans ses vêtemens, dans ses consommations; il aime naturellement à conquérir tout ce qui annonce aux autres sa puissance physique ou sa prééminence intellectuelle; il aime surtout à voir ses semblables saluer son orgueil ou payer un tribut d'admiration aux qualités particulières qui le distinguent : il est commandé par ce noble désir, au point de mourir s'il ne le satisfait. Le sauvage lui-même, à mesure qu'il avance dans la civilisation, perfectionne sa massue, sa hache et ses outils. Il fait des innovations dans son carbet; il ajoute à ses vêtemens, à son tatouage; il cherche de nouvelles plumes pour s'embellir; il choisit mieux les coquilles dont il use pour ajouter quelques ornemens à sa toilette. Il introduit une sorte de raffinement jusque dans la manière dont il prépare le poisson ou le gibier dont il veut faire sa nourriture.

Mais comme cette passion est toujours empreinte d'égoïsme, elle est sans mesure comme sans limites. Jetez les yeux sur les grandes capitales du monde; observez les agitations des hommes qui les habitent; voyez ces princes, ces généraux, ces magistrats, ces grands institués par l'orgueil et par la puissance, ces beaux génies avides de gloire

et de renommée ; examinez comme ils luttent, comme ils se heurtent réciproquement sur la route escarpée qu'ils entreprennent de parcourir. Il semble voir des vaisseaux qui s'entre-choquent sur une mer agitée, et qui s'écrasent de leurs mutuels débris. L'ambitieux n'est donc qu'un être qui recueille des inquiétudes, qui assemble des regrets autour d'une existence fragile, qui se tourmente pour arriver avec plus ou moins de bruit à la mort.

L'ambitieux est comme l'aliéné : en proie aux furies qui le poursuivent, il ne se connaît plus ; il flotte péniblement entre des songes et des chimères. Victime d'une activité que tout irrite et que rien ne lasse, il est constamment essoufflé et haletant ; on dirait qu'il escalade une montagne. Le sommeil n'approche jamais de ses paupières, et tous les autres hommes lui paraissent endormis.

Les saisons ne changent point aux regards de l'ambitieux : il n'assiste à aucune scène riante de la nature ; les charmes du printemps lui sont inconnus, aussi-bien que ceux de la philosophie. Les mets les plus délicieux de nos tables sont pour lui sans saveur comme sans attrait ; les vins les plus exquis glissent dans son palais sans qu'il les goûte

ou les apprécie ; il prend ses repas à la hâte, d'un air distrait autant que rêveur. Que lui font les succès d'un fils ou l'amour d'une épouse qui lui a voué toute son existence ? il ne lui faut des relations que pour aplanir les obstacles qui peuvent retarder sa marche. L'espérance produit sur lui un effet tout différent que sur les autres mortels ; loin de dilater son cœur, elle le tourmente par les palpitations les plus douloureuses. L'ambitieux voudrait accélérer tous les momens de la vie; il voudrait donner aux siècles la vitesse des heures. Il porte la crainte dans ses entrailles. Nul n'est plus que lui en butte aux perplexités de l'impatience.

C'est au désir inné de surpasser nos semblables que nous devons ce goût invincible qui nous domine pour les affaires publiques. Un vieillard d'Athènes était pénétré de douleur et se lamentait sans cesse, parce qu'il avait reçu de la nature un organe trop faible pour se faire entendre dans les assemblées, ce qui l'empêchait d'arriver aux magistratures et aux emplois. Il est digne d'observation que rien ne peut dégoûter l'ambitieux de se placer au timon des affaires. On a beau lui montrer la triste perspective de la prison, du bannissement, de l'ostracisme ; il n'en est pas moins avide des faveurs populaires. Il a beau savoir qu'une

sédition peut entraîner la perte de ceux qui commandent; ne croyez pas qu'il s'en mette à l'abri: il suffit d'intéresser sa vanité par l'attrait d'une vaine gloire, pour qu'il s'abandonne à tous les hasards, pour qu'il s'apprête à braver toutes les disgrâces. Hélas! l'histoire des temps qui nous ont précédés n'est d'aucun profit pour notre avenir, puisqu'elle nous inspire si rarement la modération et la vertu!

L'ambition portée au plus haut degré est la démence de l'âge mûr; c'est une frénésie qui ne connaît ni assoupissement ni relâche, et qui se termine par la mort comme la fureur des maniaques. Cette passion souffle toutes les tempêtes dans le cœur de l'homme; et c'est surtout à ses vastes projets que la fortune est infidèle. Comme elle s'allie rarement avec la prudence, elle dépasse toujours le but qu'elle se propose. Ses pieds dédaignent vainement la terre; ses chutes n'en sont que plus fréquentes: l'orgueil peut élever un ambitieux; mais la vanité le précipite.

C'est une idée singulière de l'homme de vouloir perpétuer son nom par un marbre, par une pierre, par un livre, par une médaille, par une inscription: comme si toutes ces choses n'étaient pas la proie du temps, comme si les siècles ne se

dévoraient point entre eux. Vous célébrez votre gloire par une chanson ; mais la langue qui vous chante sera un jour une langue morte. Toutes les traditions se perdent. Nous vivons dans un monde où rien ne demeure. Peuples insensés, égorgez-vous maintenant pour illustrer un fameux capitaine !

Voulez-vous guérir de l'ambition ? voyez comme les renommées s'éclipsent dans ce vaste univers ! le temps détruit tout et ne reconstruit rien de ce qui a existé. D'innombrables villes sont dans le tombeau ; que de rois sont descendus du faîte de la gloire et de la puissance ! Les statues remplacent les statues. Regardez la Grèce déserte : dans cette terre où dorment tant de héros, il ne reste pas une seule pierre des monumens qu'ils avaient élevés. D'autres mœurs, d'autres goûts, d'autres penchans ont changé la face de cette fameuse contrée. Le torrent des siècles a tout emporté. Quelques urnes funéraires sont à peine aperçues par celui qui fouille la terre pour y rencontrer un peu d'or.

Quelle que soit notre habileté, nous trouvons toujours des vainqueurs dans ceux qui nous succèdent ici-bas. Les modernes insultent à leurs devanciers. Les noms les plus illustres se perdent au milieu des flots des générations dont se couvre

le sol que nous avons foulé : les grands hommes sont oubliés par ceux mêmes qu'ils ont comblés de bienfaits. La plupart n'ont qu'un peu de marbre pour consoler leur mémoire ; les années redisent leurs actions à d'autres années. Enfin ce vain bruit s'arrête; on n'entend plus rien : d'autres réputations, d'autres événemens viennent s'emparer de l'attention publique.

L'ambition est comme toutes les passions honteuses, elle ne s'avance souvent que par des détours; ainsi que l'envie, qui entre pour quelque chose dans sa composition, elle ne se repose jamais ; l'homme prodigue sa vie pour la satisfaire. Malheur à celui chez lequel la marche de cette passion toujours agissante se trouve tout à coup arrêtée par des obstacles invincibles ! Il s'opère alors un reflux intérieur aussi nuisible au système physique qu'au système moral. Dès que l'homme ne peut plus s'agrandir, il retombe sur lui-même. De là vient qu'on dit très vulgairement qu'une ambition *rentrée* est une maladie mortelle.

On ne saurait donc rétrécir soudainement le cercle des idées habituelles d'un individu placé sur un grand théâtre, sans compromettre son existence future ; et la plupart des hommes d'état disgraciés languissent sous le poids d'une oisiveté

plus accablante que la maladie elle-même. La précaution que prennent les souverains de dédommager les serviteurs dont ils ne veulent plus par des titres honorifiques ou autres récompenses qui flattent la vanité, est, en conséquence, parfaitement conçue; car, je le répète, sitôt que l'ambitieux est contraint de se restreindre dans la sphère de ses relations habituelles, la fièvre consomptive s'empare de ses sens; il meurt consumé de peines et d'ennuis.

Notre âme a horreur de l'inertie : elle ne subsiste en quelque sorte que par les émotions qu'elle se procure. Faites descendre un homme des honneurs où il est monté; profitez même d'un de ses momens d'humeur ou de fatigue pour le soustraire au tumulte ou à l'agitation, il viendra un jour où il regrettera jusqu'aux embarras qui avaient tant troublé sa première existence. Quels êtres plus malheureux que les gens en place, lorsque la nécessité les force à effectuer leur retraite! Les vieillards surtout éprouvent les plus vifs regrets, et se croient toujours aptes aux emplois qu'ils ont pu remplir dans l'âge du talent et de la vigueur.

L'ambition n'admet aucun dédommagement pour les sacrifices qu'on lui impose. Les hommes qui ont rempli des postes éminens supportent

difficilement le fardeau de la vie privée. Le bonheur domestique entretenu par la richesse ne compense jamais la perte d'un rang ou d'une dignité, etc. Après la transition terrible de la grandeur à une condition avilie, après une disgrâce éclatante, l'homme cherche vainement un asile dans la solitude : l'ennui l'y attend pour le dévorer.

Tant que notre système sensible conserve son énergie et son intégrité, tant que nous ne sommes pas flétris par cette apathie et par cette insouciance de l'âme qui est la véritable mélancolie, nous voulons être l'objet des regards et de l'approbation de nos semblables; et comme l'amour-propre survit à toutes les autres passions, les glaces de la vieillesse ne sauraient comprimer les symptômes d'une ambition mécontente et qui nous accompagne jusqu'à notre dernière heure.

Il n'est, sans contredit, aucune passion désordonnée qui ne traîne à sa suite les maux physiques les plus graves; mais les physiologistes remarquent depuis long-temps que la plupart de ceux qui s'abandonnent à l'ambition meurent souvent victimes de quelque commotion apoplectique. S'il en est qui survivent à leur infortune, on les voit traîner une existence chancelante, et

n'offrir aux regards de la pitié que des membres flétris ou des visages défigurés. L'homme est absolument effacé par cette maladie terrible, qui a pris son origine au milieu des abus de la civilisation ; qui éclate inopinément comme la foudre et ressemble à une punition du ciel.

Smith, ce me semble, n'a point connu les vraies sources de l'ambition, dont tous les phénomènes s'expliquent naturellement par la théorie de l'instinct d'imitation, et non par celle de la sympathie. Il est certain qu'il existe dans la constitution morale de l'homme une faculté qui le porte sans cesse à se faire grand. Cette faculté lui est tellement inhérente, que, lorsqu'un individu destiné à influer sur la prospérité du corps social arrive au plus haut degré d'élévation, les autres cherchent à se rehausser sous son regard protecteur, et à se rapprocher de lui, comme pour atteindre à quelque rayon de sa gloire.

Ceux qui prétendent que les souhaits et les entreprises de l'ambition dérivent de l'amour du plaisir ne sont pas mieux fondés. On remarque au contraire que les hommes maîtrisés par un sentiment aussi impérieux sont d'un caractère grave et austère, qu'ils ont presque toujours une aversion décidée pour toutes les jouissances de la

vie. Ne suffit-il pas de dire que nous venons au monde avec le désir insurmontable de la prééminence sur nos semblables? désir qui dérive manifestement de notre penchant primitif à l'imitation. Cette passion est donc un bien dans le système général du monde civilisé; quand elle se tient dans de justes limites, elle coordonne nos destinées sur la terre, et tend à les améliorer.

C'est par la force morale que l'ambition se développe. Ce sentiment ne serait point aussi condamnable, si, pour arriver à ses fins, il ne s'alliait jamais qu'à des penchans honnêtes; si chacun de nous suivait ici-bas la route qui lui est tracée par son génie ou par son caractère; mais les choses ne se passent point ainsi, et, chez les hommes même les plus dignes des faveurs de la renommée, l'ambition ne se satisfait souvent que par des ruines particulières. C'est au milieu des larmes, c'est dans des flots de sang que s'élève le monument de ses triomphes.

S'élever, ramper, s'enorgueillir, s'humilier, menacer, flatter, espérer, se décourager, troubler sa vie par mille craintes, la dessécher par d'inutiles désirs, perdre le temps en vaines poursuites, s'épuiser en efforts, louer les hommes en face, les calomnier dans l'ombre, prostituer son épée,

vendre sa conscience, se prosterner devant la bassesse, boire à longs traits l'ignominie, se morfondre à la porte des grands, s'accommoder à tous les caprices, tourner à tous les vents, adopter successivement toutes les maximes, se glisser dans toutes les avenues, prendre la vertu pour masque et le crime pour échelon, allumer des haines, semer des soupçons, faire naître des défiances, ourdir des trames, tendre des embûches, voilà les rôles, voilà les métamorphoses de l'ambition.

Il n'est sans doute point de remède pour apaiser une soif que rien ne tempère et que tout augmente. Dans le beau climat de la Grèce, lorsqu'autrefois un infortuné se trouvait en proie à cette passion dévorante, les prêtres d'Esculape lui prescrivaient d'aller visiter les ruines du mont Ossa. Son ardeur se calmait en contemplant les gouffres épouvantables où furent précipités les Titans. Il écoutait le vain bruit des vagues du Pénée qui s'élancent avec fracas dans les airs et viennent mourir au pied des rochers. Il ne tardait pas à se convaincre qu'il faut remplir avec calme sa destinée, et que les jouissances inquiètes de la gloire sont loin de valoir le pur bonheur que goûte le sage dans une parfaite sécurité.

LE

FOU AMBITIEUX,

OU

HISTOIRE D'ANSELME,

DIT DIOGÈNE.

AVERTISSEMENT.

J'ai extrait cette anecdote d'un recueil d'observations que j'ai rédigées autrefois sous la direction du célèbre professeur Pinel, pendant que je suivais ses doctes leçons, et qu'il se livrait avec tant d'ardeur aux recherches les plus intéressantes sur l'aliénation mentale.

Cette époque est, sans contredit, une des plus remarquables pour la médecine d'observation. On se rappellera toujours avec quelle constance il s'appliquait à ce genre d'étude. Personne, avant lui, n'avait montré plus de sagacité pour classer les maladies mentales et en étudier séparément les phénomènes. La police qu'il avait établie dans les deux hospices de Bicêtre et

de la Salpêtrière, qu'il a successivement dirigés, est un monument de sagesse et de perspicacité. Il possédait si bien la confiance des aliénés, qu'il suffisait souvent de sa présence pour calmer les plus furieux.

M. Pinel n'a jamais cherché à faire valoir ses traitemens; car, comme il le dit lui-même dans son profond ouvrage sur la manie : « L'homme instruit a bien mieux à faire que de vanter ses cures. » Il y a néanmoins une foule de choses qu'on ignore, et qu'il faudrait révéler pour sa gloire, puisqu'elles ne sont consignées nulle part. Rien, par exemple, n'est plus mémorable que le jour où cet habile professeur, accompagné de plusieurs de ses élèves, parmi lesquels je me trouvais, se rendit à l'hospice de Bicêtre, où il simula une assemblée de juges, dans une salle tendue de noir et préparée tout exprès, pour y absoudre un individu nommé Alause, *lequel*

était devenu fou par ambition. Son idée fixe était de se croire condamné au supplice de la guillotine, à l'occasion d'un crime d'état qu'il assurait avoir commis. Ce prétendu crime était d'avoir écrit un pamphlet contre la tyrannie de certains députés qui dominaient alors dans la Convention. La terreur qu'éprouvait cet infortuné était si violente, qu'il ne voulait presque plus manger ni boire, et qu'il se tenait constamment couché dans sa loge.

Pour assurer la réussite du traitement moral qu'il voulait opérer, M. Pinel rédigea lui-même, avec autant d'adresse que d'habileté, une sorte de procédure. Revêtu d'un costume de magistrat, pour mieux en imposer au prévenu, il eut l'air de provoquer ce singulier jugement. Deux étudians composèrent des plaidoyers, et firent l'office d'avocat pour et contre celui qui se disait irrévocable-

ment condamné à mort. De part et d'autre on épuisa tous les moyens d'accusation et de défense. Alause flottait entre la crainte et l'espoir. Ces deux sentimens contraires lui procuraient des émotions indicibles. Les juges se mirent ensuite à délibérer, et durant ce temps, le prétendu coupable fut transféré dans une chambre particulière; c'est là que des personnes officieuses vinrent aussitôt l'environner, pour lui alléguer tous les motifs qu'il avait de s'attendre à un meilleur sort. Enfin, Alause fut déclaré absous.

Cette ruse savante, cet appareil si ingénieusement arrangé, réussirent au-delà de toute espérance pendant plusieurs jours. Alause avait repris le fil de ses idées, et remerciait avec joie son libérateur. Malheureusement quelques personnes mal-intentionnées furent assez cruelles pour le dissuader et l'arracher à une illusion sa-

lutaire. Il retomba dans ses divagations, et quelque temps après il mourut misérablement.

Je passe maintenant à Anselme, qui est l'objet de l'observation que l'on va lire. Cet autre individu se trouvait alors parmi les fous de Bicêtre, et il était un objet de curiosité pour beaucoup de gens qui venaient visiter la maison. Un des successeurs de M. Pinel, M. le docteur Lanefranque, lui donnait des soins particuliers; mais il ne se flattait pas de le guérir, parce que les folies qui proviennent de l'ambition résistent à toutes les méthodes curatives.

Néanmoins, par une fatalité singulière, ces sortes de folies sont celles qui se manifestent avec le plus de fréquence. C'est la remarque de Van Helmont; c'est celle de tous les observateurs. Dans presque toutes les aliénations de l'esprit, l'orgueil ou la

vanité se montrent comme le symptôme prédominant. Il est rare en effet de trouver un insensé qui ne se croie supérieur aux autres humains par les qualités qu'il s'attribue, par les avantages qu'il se donne; son exaltation le rend enclin à trop présumer de ses forces, de ses talens, de son courage ou de sa valeur.

C'est presque toujours l'ambition trompée qui aliène la raison des hommes civilisés. Il n'y a que les médecins qui peuvent s'apercevoir des maux sans nombre qu'elle détermine, parce qu'ils fréquentent les maisons destinées à recevoir les victimes des événemens. L'espèce humaine est tellement dominée par le besoin du pouvoir, que dans tous les bouleversemens politiques, les hôpitaux où l'on traite les fous sont encombrés. C'est ce que l'on remarquait surtout en France et en Angleterre, quand ces nations étaient livrées au

déchirement des partis. Mais ce n'est pas seulement l'ambition des rangs qui trouble les têtes, c'est aussi celle des richesses. Du temps du fameux système de Law, la folie gagna tous les négocians; et de nos jours, il n'est point d'entreprise en finances qui ne dérange la cervelle d'une foule de spéculateurs, quand leurs combinaisons se trouvent déconcertées.

Anselme, dont il est ici question, avait l'ambition de la science; il avait égaré son esprit par la fréquentation trop assidue des bibliothéques publiques. Il s'y présentait quelquefois avec des habits déchirés et une grande besace sur le dos; de là vient que les étudians lui avaient conservé le nom de Diogène, *qu'il s'était d'abord donné lui-méme. Comme on ne cessait de le tourner en ridicule, et que son apparition dans les rues de Paris causait souvent du désordre, le gouvernement le fit*

enfermer à l'hospice de Bicêtre, où ses bizarreries maniaques ne finirent qu'avec lui.

Anselme appartenait à une famille pauvre, mais très honorable ; c'est ce qui m'a déterminé à taire son véritable nom. Je place ici son histoire, parce qu'elle se rattache à celle de l'ambition. Les idées fixes ne sont d'ailleurs que des sentimens exaltés, et il y a plus de rapport qu'on ne pense entre un homme profondément agité par une passion violente et l'être malheureux qui a perdu la faculté de gouverner son âme, qui n'a plus la direction de sa volonté, et ne saurait par conséquent apprécier les suites ni l'importance de ses actions.

LE FOU AMBITIEUX,

OU

HISTOIRE D'ANSELME,

DIT DIOGENE.

(*Fig.* IV.)

OBSERVATION RECUEILLIE

PAR LES ÉLÈVES DU PROFESSEUR PINEL.

PARMI les causes sans nombre qui contribuent à égarer la raison humaine, il n'en est aucune qui soit à la fois plus fréquente et plus énergique que l'ambition. Ce que j'avance peut se constater dans tous les établissemens consacrés à la guérison des aliénés : tant il est vrai que cette passion est celle qui tient le plus de place dans le cerveau des mortels, et qu'elle se mêle, pour ainsi dire, à tous les événemens de la vie. Il est dans l'instinct de

l'homme de rêver continuellement la domination et la puissance. Cet attribut, qui le distingue de la brute, fait qu'il se dirige sans cesse vers quelque rang plus élevé que celui de sa condition.

Ce phénomène s'observe principalement dans les circonstances où de grands intérêts politiques remuent toutes les âmes. Jamais, par exemple, la maison de Bicêtre ne renferma autant de fous de ce genre qu'à l'époque où il ne s'agissait en France que de régénérer les mœurs et les lois. La plupart de ces insensés s'imaginaient qu'ils étaient devenus dictateurs; qu'ils commandaient à des armées, et qu'on leur avait confié l'administration des affaires les plus importantes de l'état. Celui-ci se disait Spartiate; celui-là citoyen de Rome. L'un d'entre eux, en proie au plus bizarre délire, se plaignait amèrement d'avoir été oublié dans une proscription à laquelle il appartenait en première ligne; c'était un orateur subalterne, sorti de la classe

la plus inférieure de la société. Plus loin, se trouvait un vieillard qui s'était proclamé souverain de trois royaumes. Il attendait plusieurs légions d'hommes armés pour ressaisir sa triple couronne et ramener à la raison tous ces démagogues forcenés. Enfin il y avait un individu qui se donnait comme un empereur de la Chine détrôné. « Vous le voyez, nous disait-il d'une voix larmoyante et plaintive, je n'ai plus de troupes; ils m'ont ôté jusqu'à mes serviteurs les plus fidèles. »

Les fous ne sympathisent entre eux que lorsqu'ils déraisonnent sur des points analogues; alors, s'ils se rencontrent, ils se rapprochent et se parlent affectueusement. Dans le cas contraire, chacun vit de son côté; ils s'éloignent les uns des autres; et ce qu'il y a de triste pour l'observateur, c'est de voir ces êtres en divagation se tourner en ridicule, se lancer des regards satiriques, s'injurier, se croire exclusivement en possession de la vérité.

Tout, du reste, se passe ici comme dans le monde, seulement avec des traits plus fortement prononcés. Représentez-vous dans un salon une multitude d'instrumens de musique dont on tire au hasard les sons les plus discordans, vous aurez aussitôt l'idée de ces réunions bruyantes d'individus dont la raison a été obscurcie par des causes si nombreuses et si variées.

Au milieu d'eux se trouvait un homme fort singulier dont je me suis promis de donner l'histoire. C'était le nommé Anselme, dit vulgairement *Diogène*, qu'on tenait renfermé depuis plusieurs années, parce qu'il avait parcouru les rues de Paris avec un costume grec, se prétendant chargé d'une mission philosophique pour guérir les hommes de l'ambition. La lecture des ouvrages de l'antiquité avait tellement bouleversé son esprit, qu'il s'arrêtait sur les places publiques, et haranguait avec une sorte d'éloquence toutes les personnes qui se trouvaient sur son passage.

Les insensés excellent dans l'art de rassembler tout ce qui a du rapport avec l'idée fixe qui les subjugue. C'est ainsi que la plupart d'entre eux manifestent une adresse surprenante à se fabriquer les attributs de la supériorité et de la puissance, des décorations, des sceptres, des couronnes, et tout ce qui sert à flatter leur ambition favorite.

Anselme prenait quelquefois pour se vêtir une simple couverture ; mais il la drapait avec tant d'habileté sur son corps, qu'on s'imaginait voir en lui un véritable initié des écoles du Portique ou du Lycée. Pour son compte, il se donnait comme étant un disciple de Socrate, dont il racontait quelquefois la mort, de manière à provoquer les larmes de ceux qui l'écoutaient. Il s'était du reste identifié avec la doctrine de ce philosophe, dont il récitait de mémoire les dogmes et les opinions.

Anselme était, comme tous les mélanco-

liques, très inégal dans son humeur. Tantôt, il parlait à ne jamais se taire; dans d'autres cas, il avait des réticences qui duraient plusieurs jours. On l'a vu passer des mois entiers dans un silence méditatif; mais à peine avait-il desserré les dents, que sa physionomie s'enflammait comme celle des enthousiastes. Ses gestes avaient quelque chose de théâtral et d'animé; sa voix surtout, dont il variait agréablement toutes les inflexions, intéressait singulièrement en sa faveur.

Rien de plus extraordinaire que le discours qu'il tint un jour à deux autres aliénés qui s'imaginaient être devenus rois, et qui parcouraient les cours de Bicêtre en se disputant la prééminence. « Quel feu vous dévore! leur cria-t-il. Examinez comme je me conduis. M'avez-vous jamais vu en colère? J'aurais pu régner aussi-bien que vous; mais je me devais à la philosophie. » Ce qu'il y a de surprenant, c'est que cette courte apostrophe d'un homme en délire suffit pour les apaiser.

Ils le prirent pour un sage dont il fallait respecter les décisions.

Ce qui donnait à Anselme un si grand ascendant sur tous ses compagnons de misère, c'était l'immensité de son orgueil, qui le rendait indifférent à tout, même aux railleries qu'on lui adressait. Ses yeux exprimaient le dédain, jamais l'impatience et la fureur. Seul parmi tous les autres, il repoussait les dons qu'on voulait lui faire quand on allait visiter la maison des fous. J'ai dit plus haut qu'on avait donné à Anselme le nom de *Diogène*. La vérité est qu'il avait tout l'air de vouloir imiter ce philosophe par le laconisme de ses discours, par la liberté de ses jugemens, par le cynisme de ses réponses.

Il était vêtu d'un manteau composé avec des chiffons de diverses couleurs, et dont toutes les pièces avaient été successivement renouvelées. Il marchait sans chaussure au milieu de la boue, et portait des besaces

remplies de notes manuscrites qu'il disait avoir laborieusement recueillies dans les bibliothéques de la capitale. C'est le propre de beaucoup d'aliénés de déverser en quelque sorte sur le papier les résultats extraordinaires de leurs divagations. On en voit qui écrivent de longues pages sur ce qu'ils pensent, ou plutôt sur ce qu'ils rêvent. J'ajouterai que, lorsque Anselme était dans sa loge, il se tenait immobile sur un mauvais grabat. Il ne ressemblait pas mal à l'un de ces mendians qu'on rencontre en si grand nombre dans la ville de Naples, qui couchent dans des paniers de jonc ou dans les vestibules des maisons.

Malgré l'inconvenance de ses habitudes et la saleté de ses vêtemens, Anselme s'était acquis une certaine réputation depuis son entrée à Bicêtre. Il avait par intervalles des éclairs de raison dont se trouvaient émerveillées toutes les personnes qui avaient occasion de lui parler. Ce qui fait qu'on écoute les fous, c'est qu'ils sont mus par une sorte

d'inspiration passionnée, très propre à faire jaillir de leur cerveau des pensées lumineuses ; ce qui n'arrive guère aux gens calmes qui vivent dans le cercle ordinaire des habitudes de la vie.

La tête d'un exalté ressemble à un volcan dont les laves impures recèlent quelquefois des substances précieuses à recueillir. Anselme ne savait rien coordonner de ce qui était le fruit de ses méditations continuelles. Il avait perdu la faculté qui fait apercevoir les objets dans leurs véritables rapports avec notre nature intellectuelle et morale ; mais parfois il frappait d'étonnement les personnes qui l'entouraient, par la finesse de ses aperçus, par la sagesse de ses maximes, par des sentences profondes et inattendues.

Toutefois, dans le plus grand nombre de cas, rien de moins sensé que les discours et la conduite d'Anselme. Il ne parlait jamais que des voyages qu'il avait entrepris pour

étudier les mœurs de différens peuples. Il citait à tout propos les Grecs les plus anciens, qu'il disait avoir connus et fréquentés. Il inculpait Carnéade, approuvait Platon, élevait Chrysippe jusqu'aux nues.

Sa grande manie était de se renfermer par intervalles dans sa loge, pour y rédiger des constitutions qu'il disait lui avoir été demandées par tous les souverains de l'univers. Il s'inquiétait de la manière d'approprier ses institutions aux états qu'il voulait servir ou réorganiser. Il avait toujours dans la bouche les noms de Minos et de Lycurgue. « Je refais des lois, disait-il, pour toutes les vieilles monarchies de la terre. »

Continuant ensuite son rôle de philosophe, il prétendait qu'on avait voulu lui conférer les dignités les plus importantes, mais qu'il avait constamment dédaigné les grandeurs politiques. Il se félicitait d'être dégagé de toutes les affaires du monde; il

plaignait sincèrement ceux qui se tourmentent pour acquérir un peu de pouvoir. Pour son compte, il ne goûtait que les charmes attachés à une vie purement contemplative.

Toutefois, ces protestations d'humilité, de modestie, cette abnégation des vanités d'un monde frivole, n'étaient qu'apparentes. « L'amour-propre, dit un auteur moderne, est une espèce de poison, un fluide subtil, dont la source corrompue circule malgré nous de l'une à l'autre de nos actions. » Le jour paraissait à peine, qu'Anselme se levait pour vociférer, et faire retentir son orgueil dans l'intérieur de l'hospice. Il promenait fièrement sa lanterne et cherchait à établir son autorité sur tous les individus qu'il rencontrait. Dans ses disputes de science ou d'opinion, la moindre résistance l'irritait à l'excès ; son arrogance était telle, que les surveillans étaient souvent forcés d'en réprimer les écarts.

Il y avait alors dans l'une des cours de Bicêtre un immense tas de fumier que l'on gardait pour l'entretien de quelques jardins du voisinage. Notre philosophe s'en servait comme d'une montagne pour y établir le siége de ses déclamations, ou plutôt de ses boutades contre le genre humain. Quelques gens de lettres, qui avaient entendu parler des qualités singulières de l'esprit d'Anselme, venaient faire des promenades à Bicêtre. Ils ne cessaient de le harceler par des questions plus ou moins piquantes sur différens points de philosophie. Ils avaient l'air de venir chercher des vérités auprès d'un homme dont la raison était égarée.

Quant à Anselme, il ne manquait jamais de se perdre dans des raisonnemens métaphysiques, puisés dans des livres qu'il avait mal compris; il repassait dans ses allocutions toutes les questions oiseuses qu'il avait entendu agiter dans les écoles; mais sa capacité intellectuelle ne pouvait suffire à tous les problèmes qu'il prétendait embrasser.

Anselme s'enflammait en raison du nombre des curieux qui s'étaient rassemblés autour de lui. Il persiflait ses auditeurs sur le prix qu'on attache aux choses humaines, et lui-même ne s'apercevait pas qu'il était le plus ambitieux des mortels; car il avait toute la vanité que donne la science, et ne parlait jamais que pour être applaudi.

Ainsi donc, dans l'asile même du malheur et de la pauvreté, dans les conditions les plus abjectes de la vie, on trouve encore cette ambition dévorante qui nous fait rechercher les louanges et l'approbation d'autrui. L'étude de la science avait rendu Anselme aussi dédaigneux que superbe; elle lui avait inspiré le plus profond mépris pour ses semblables. Il croyait avoir atteint toutes les hauteurs de la sagesse, et se prétendait initié dans toutes les merveilles de l'univers, quoiqu'il n'y occupât que la plus chétive place. Il s'étonnait qu'on fît des lois sans son intervention, et qu'il ne fût pas le

premier mobile de tous les événemens politiques.

La folie d'Anselme n'était point, comme je l'ai dit, une folie continue. Il y avait des intervalles dans son existence où ses jugemens étaient d'une lucidité extraordinaire. Si notre intelligence souffre des éclipses, s'il est des temps où notre âme s'emplit de nuages, et où l'on dirait qu'un corps s'interpose entre les objets et notre raison, il en est d'autres où l'esprit se débarrasse instantanément de ce qui l'offusque.

L'atmosphère influe sur nos idées comme sur les flots de la mer. Notre âme s'ouvre ou se resserre selon le caprice des élémens. Lorsque Anselme reprenait son état de calme, il disait les choses les plus sensées, souvent même d'une profondeur peu commune. Sa tête présentait alternativement la force et la faiblesse, la lumière et les ténèbres, le jugement le plus exquis et la plus complète déraison.

L'existence d'Anselme était à cette époque un objet de curiosité générale. On en parlait fréquemment dans le monde, et il n'était personne qui ne s'inquiétât de connaître à fond son histoire. On voulait savoir ce qui l'avait conduit à cet état de misère et de dégradation. Beaucoup de gens prétendaient l'avoir connu avant qu'il eût perdu la raison, et chacun racontait avec plus ou moins de détail les anecdotes qui le concernaient. Nous écoutions ces diverses narrations avec autant d'avidité que d'empressement. Voici le sommaire de ce que nous pûmes recueillir à son sujet.

Pendant les deux tiers de sa vie, Anselme se montra comme l'homme le plus laborieux et le plus méritant; mais il ne fut jamais heureux, parce que l'ambition le poursuivait partout. Ce qu'il y avait de plus bizarre dans sa destinée, c'est qu'il raisonnait à merveille sur les suites funestes de cette passion, sans jamais pouvoir se prémunir contre ses at-

teintes. Il avouait ses torts, et pourtant il ne savait pas se défendre contre les mouvemens déréglés qui l'agitaient sans relâche. Il disait lui-même que cette frénésie l'avait tourmenté dès sa première enfance, et qu'étant au collége, il se desséchait d'envie toutes les fois que ses compagnons d'étude remportaient un avantage sur lui.

Il ne pouvait lire l'histoire des grands hommes de Plutarque sans être inquiété par une douloureuse impatience. Il ne dormait plus dès qu'on lui parlait des exploits d'un général d'armée ou des succès d'un savant. Le désir de surpasser tous ses concurrens l'exaltait jusqu'à la fureur. Dans le monde et dans les diverses professions qu'il avait embrassées, il se fatiguait sans cesse pour monter plus haut que ses semblables, et ne se trouvait jamais assez élevé.

Les ambitieux courent perpétuellement après un but incertain. Ce sont toujours des

illusions d'optique qui les amorcent, ou des chimères qui les attirent. Ils ne sont pas plus tôt parvenus où ils voulaient arriver, que leur enchantement cesse. Ils parcourent un champ incommensurable, où il y a toujours pour eux quelque chose d'inconnu et qui est l'objet de leur recherche.

Anselme était si malheureux dans la carrière qu'il parcourait, que, lorsqu'il touchait au terme si long-temps désiré, il n'éprouvait pas même les joies que procure une ambition satisfaite. L'avait-on nommé lieutenant, il se désespérait de ne pas être capitaine. Toujours mécontent, et ne connaissant aucune borne pour ses souhaits, il formait sans cesse le projet de se guérir de sa passion brutale. Il espérait y parvenir en changeant d'état; mais son ambition ne faisait que changer d'aliment. Il avait beau s'épuiser en efforts, partout il se retrouvait lui-même; partout il rencontrait des concurrens qui lui disputaient la prééminence.

Enfin l'ambition dévorait Anselme à un tel point qu'il avait l'air d'être victime d'une puissance ennemie qui venait l'attaquer jusque dans son sommeil. La nuit, il s'imaginait qu'il était roi, empereur, qu'il avait le front ceint d'une couronne ; il croyait être assis sur un trône fantastique où il éprouvait les mêmes angoisses, les mêmes combats que dans l'état de veille. Ses rêves de grandeur et de gloire le rendaient quelquefois heureux ; mais bientôt il se réveillait tout humilié de ses méprises.

Abreuvé d'affronts, découragé par tant d'obstacles, Anselme prit un jour une résolution généreuse, qu'il ne tarda pas à exécuter. Il quitta le monde et se réfugia dans la philosophie, afin, disait-il, de mieux écouter les oracles de la raison. Il ajoutait que Diogène lui était apparu dans ses songes et lui avait légué sa lanterne ; mais, tout en abjurant l'ambition des rangs et de la fortune, il ne savait pas qu'il allait être

atteint de l'ambition de l'esprit. En effet, à peine eut-il parcouru les ouvrages de quelques anciens, qu'il se crut initié dans tous les mystères de la sagesse.

On remarquait toujours dans Anselme un penchant à primer qui avait été pour lui une source intarissable de tourmens. Il parlait encore à tout instant des succès qu'il avait obtenus dans le monde, des obstacles qu'il avait rencontrés, de ce qu'il avait fait pour la patrie, des emplois qu'on lui avait refusés, des récompenses qui lui étaient dues, des ministres qui l'avaient repoussé, de l'incapacité des rivaux qui lui avaient été préférés. Il se plaignait surtout de ce qu'on lui avait obstrué les routes qu'il s'était frayées pour arriver à de grands résultats ; il avait soin d'ajouter que, si on venait lui offrir aujourd'hui la place la plus éminente de l'état, il ne manquerait pas de la refuser. Il remerciait Dieu de l'avoir enfin délivré de cette passion funeste qui lui avait rendu la vie si pénible.

Malgré cette conversion apparente, malgré les nobles résolutions d'Anselme, on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il tombait insensiblement dans une mélancolie profonde. Ses regards avaient quelque chose de farouche, et les mouvemens de son âme en délire se caractérisaient par l'expression d'une physionomie égarée. Tous ses discours tenaient du vertige, et le trouble constant de ses idées inspirait une douloureuse compassion. A l'époque dont je parle, ce n'était plus Diogène déridant son front par l'ironie piquante de ses saillies. Il était devenu aussi sombre que Timon, ce malheureux philosophe d'Athènes, qui accablait le genre humain de malédictions, et qui mourut de misanthropie. On va voir que notre pauvre Anselme eut à peu près le même sort.

J'ai déjà dit qu'il travaillait à un code de législation dont il voulait gratifier toutes les puissances régnantes. Quand ce grand projet fut à sa fin, il ne manqua pas de l'en-

voyer à divers souverains, dont aucun ne l'accueillit : ce refus l'humilia à un point qu'on ne saurait exprimer. Le désespoir s'empara de lui, et les atteintes d'une apoplexie foudroyante terminèrent soudainement ses jours.

Ainsi donc ce même homme qui se croyait totalement guéri de son ancienne passion, qui prétendait dédaigner la gloire et les grandeurs, éprouva le plus vif chagrin parce qu'on ne répondait point à ses lettres datées de l'hôpital des fous. Ces beaux préceptes qu'il débitait journellement à ces prétendus rois détrônés, qu'on apercevait journellement dans les cours de Bicêtre, ne lui furent d'aucune utilité pour lui-même. Il mourut de la maladie des ambitieux dans cette loge où l'on avait resserré son existence sans avoir mis des bornes à ses désirs.

Tel est donc l'effet terrible de cette passion insatiable, qu'elle dévore presque tou-

jours celui que les obstacles arrêtent, qu'elle consume le cœur où elle s'est allumée! Dès qu'une fois elle a prévalu dans son âme, l'homme médite vainement sa réforme. Il a beau fréquenter les sages, suivre la route de Socrate, se nourrir des dogmes d'Épictète, l'ambition est au Portique comme dans le Lycée, et les esclaves qu'elle traîne à sa suite ne sauraient espérer la paix que lorsqu'ils descendent dans le tombeau.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES SUR LE SYSTÈME SENSIBLE..... j

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES SENTIMENS MORAUX. 1

SECTION PREMIÈRE.

DE L'INSTINCT DE CONSERVATION, CONSIDÉRÉ COMME LOI PRIMORDIALE DU SYSTÈME SENSIBLE..... 13

CHAP. Ier. De l'égoïsme..... 23

CHAP. II. De l'avarice..... 32

CHAP. III. De l'orgueil..... 40

CHAP. IV. De la vanité..... 45

CHAP. V. De la fatuité..... 51

CHAP. VI. De la modestie..... 58

CHAP. VII. Du courage..... 67

LE PAUVRE PIERRE..... 85

CHAP. VIII. De l'espérance..... 149

CHAP. IX. De la peur..... 157

CHAP. X. De la prudence..... 171

CHAP. XI. De la paresse..... 184

Pages.

CHAP. XII. De l'ennui..... 195

CHAP. XIII. De l'intempérance..... 205

VISION PHILOSOPHIQUE. Entretien d'Épicure avec Pythagore sur la tempérance..... 219

SECTION DEUXIÈME.

DE L'INSTINCT D'IMITATION, CONSIDÉRÉ COMME LOI PRIMORDIALE DU SYSTÈME SENSIBLE..... 279

CHAP. Ier. De l'émulation..... 299

LA SERVANTE MARIE..... 309

CHAP. II. De l'envie..... 331

CHAP. III. De l'ambition..... 341

LE FOU AMBITIEUX, ou Histoire d'Anselme, dit *Diogène*. 353

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

Dr. Wigglesworth

PHYSIOLOGIE
DES PASSIONS.

—

TOME II.

Paris. — Imprimerie et Fonderie de Rignoux, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, 8.

PHYSIOLOGIE

DES PASSIONS,

OU

NOUVELLE DOCTRINE

DES SENTIMENS MORAUX,

PAR

M. LE BARON ALIBERT.

TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

TOME SECOND.

PARIS.

BÉCHET JEUNE, LIBRAIRE,

PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 4;

DELAUNAY, PALAIS ROYAL.

M DCCC XXXVII.

PHYSIOLOGIE
DES PASSIONS,

OU

NOUVELLE DOCTRINE

DES SENTIMENS MORAUX,

PAR

M. LE BARON ALIBERT.

TROISIÈME EDITION,

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

TOME SECOND.

PARIS,

BECHET JEUNE, LIBRAIRE,

PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 4;

DELAUNAY, PALAIS ROYAL.

PHYSIOLOGIE

DES PASSIONS.

SECTION TROISIÈME.

DE L'INSTINCT DE RELATION,

CONSIDÉRÉ COMME LOI PRIMORDIALE DU SYSTÈME SENSIBLE.

Les êtres vivans ne sauraient exister isolément. Ils tiennent les uns aux autres par une sorte d'attraction sociale, qui est un des plus grands phénomènes de l'organisation : ils s'appellent, se cherchent, s'assemblent, se réunissent. On peut même dire que l'ordre et l'harmonie de cet univers dépendent spécialement de ce fait primordial de la nature animée.

C'est à tort que certains philosophes ont nié l'existence du penchant irrésistible qui nous détermine à l'association ; c'est à tort qu'ils ont soutenu que les hommes ne se sont rapprochés que pour arrêter les délits qui pourraient attenter

à la conservation de leur espèce. L'instinct de relation est inhérent à notre nature morale : tout individu qui cherche à se dérober à ses lois doit être regardé comme un être maladif qui lutte contre ses plus nobles impulsions. Il faut avoir été profondément altéré par l'infortune pour se retirer dans son propre cœur et fuir à l'aspect de son semblable.

L'homme qu'on enlève tout à coup à ses relations accoutumées se consume par sa propre flamme. Mille désirs l'inquiètent et semblent l'armer à chaque instant contre lui-même. Jetez les yeux sur un malheureux prisonnier : que ne donnerait-il pas pour communiquer avec ceux qu'il aime! Un auteur ingénieux a décrit de la manière la plus touchante la situation d'un pauvre lépreux qui, séquestré dans une maison solitaire, ouvrait à chaque instant la porte de son jardin pour que les enfans vinssent lui voler des fleurs, et pour entendre ainsi le doux son de la voix humaine. Qui peut retracer les angoisses d'une âme libre dans un corps qu'on a fait esclave? Un proscrit s'était caché pendant les désastres révolutionnaires; le besoin de revoir les hommes le fit errer de village en village, et il trouva la mort au milieu même de ceux que son cœur brûlait de rencontrer.

L'homme est donc un être relatif; ses moyens de bonheur ne sauraient complétement se développer que dans la société de ses pareils. On connaît le mot de cet assassin infâme qui s'était creusé une caverne au milieu des montagnes des Cévennes. C'était là qu'il se cachait pour se soustraire à la vengeance des lois. Un jour, fatigué de la solitude, il abandonna sa sauvage demeure pour se rendre dans une auberge du bourg le plus voisin; il essaya de corrompre le premier individu qui s'offrit à lui, afin de le rendre compagnon de ses crimes; mais il fut bientôt saisi et incarcéré. « Quel motif puissant vous a donc fait quitter les lieux où vous vous cachiez? » lui dit le juge dans son interrogatoire. « J'avais, répliqua-t-il, besoin d'un ami, et je le cherchais. » Réponse bien extraordinaire dans la bouche de cet affreux cannibale.

Ainsi l'homme ne se place jamais hors de toute relation sans s'exposer à des troubles intérieurs qui le tourmentent bien plus que toutes les persécutions extérieures dont il était victime au milieu du monde. Il se dénature en quelque sorte en se dépouillant de ses passions affectives. De là vient que tous les hommes obéissent au penchant social, et qu'ils regardent comme une force ennemie tout ce qui tend à les désunir; de là vient qu'à

mesure qu'ils se perfectionnent, ils cherchent à étendre, à multiplier leurs rapports mutuels. On a vu sans doute certains individus obéir à des résolutions énergiques et se séparer du genre humain; mais bientôt la nature les ramène à la sociabilité; une voix intérieure semble les avertir qu'ils ne sont pas seuls sur la terre. S'ils ont rompu leurs relations, ils ne tardent pas à les renouer. La vieillesse même ne parvient point à isoler l'homme; il veut être acteur jusqu'à la fin.

L'instinct de relation a donné naissance à la société politique. A mesure que les hommes ont obéi au penchant qui devait les réunir, ils ont senti la nécessité d'établir des conventions qui fussent la sauvegarde de tous. Les relations des peuples, comme celles des individus, ont pour but leur conservation. Les nations se sont constituées; elles se sont soumises à certaines obligations réciproques; elles se sont fait une morale particulière pour leur propre sûreté.

Ce n'est point la raison, ce n'est point la science, c'est l'instinct de relation qui a porté les premiers hommes à s'associer, pour se mettre à l'abri des coups du sort les uns par les autres. C'est une impulsion innée et qui leur est commune avec tout

ce qui respire. C'est cette même impulsion qui nous fait apprécier les avantages d'un bon gouvernement : il est naturel que le faible se place sous la protection du plus fort. Dans beaucoup de circonstances, les animaux même ne manquent pas de se donner un chef; et tout ce qui arrive ici-bas à ce sujet est le pur effet d'une inspiration de la Providence, qui est la loi vivante des êtres sensibles.

C'est à l'instinct de relation que se rattache toute la théorie des droits naturels de l'homme, et de ceux qu'il acquiert par les conventions de la sociabilité. J'appelle droit acquis celui, par exemple, que la société peut avoir sur la vie d'un citoyen qui attente à la sûreté de son semblable, ou qui trouble d'une manière grave l'harmonie qui résulte de notre penchant à la bienveillance; celui que nous avons d'exposer notre propre existence pour conserver celle des hommes qui sont en communauté avec nous. Ces droits, que partagent une multitude d'individus, nous rendent égaux dès que nous nous trouvons placés sous l'égide des mêmes lois.

Les contrats politiques doivent en conséquence leur origine à l'instinct de relation; mais, pour en tirer tous les avantages qu'ils sont susceptibles

de procurer, il ne faut pas que ces contrats dégénèrent en esclavage ; car l'esclavage n'est point un contrat, ainsi que plusieurs publicistes l'ont prétendu avec tant de raison. Si on pouvait lui donner ce nom, il n'en serait pas moins nul, puisqu'il serait fondé sur la violence, et que l'un des contractans y souffrirait la plus énorme lésion.

L'instinct de relation doit être affranchi de toute contrainte. Tentez de rapprocher les hommes par une force qui leur soit étrangère, vous verrez aussitôt naître parmi eux l'antipathie et la guerre. Nos relations sociales ne sont merveilleusement secondées que par la bienveillance, la bonté, la générosité, la compassion, l'estime, le respect, la considération, et autres sentimens plus ou moins élevés qui nous distinguent des animaux, et qui sont les plus honorables attributs de la nature humaine.

La sociabilité est cette heureuse disposition de l'âme en vertu de laquelle nous nous trouvons animés d'un sentiment de bienveillance pour nos semblables, et nous sommes naturellement portés à leur faire tout le bien que nous voudrions qu'on nous fît à nous-mêmes. C'est par ce sentiment inné que nous coordonnons notre bonheur à celui des autres, et que nous rattachons notre

propre intérêt à l'intérêt de tous. Quand l'homme a satisfait tous ses désirs, quand sa faim et sa soif se trouvent apaisées, il semble qu'il soit embarrassé de son existence. L'ennui arrive pour le subjuguer : il a besoin de sortir, en quelque sorte, de lui-même, de se réunir à ses semblables, d'éclairer et de charmer son âme par leur entretien. S'il s'isole, il est pénétré d'effroi ; mais, s'il rencontre un être fait à son image, il se rassure. L'attrait de la sociabilité fait la sécurité de l'homme sur la terre.

Je le répète donc, la sociabilité est une de ces facultés innées que la nature a mises dans notre système sensible, et qui sont antérieures à toute expérience. Elle est le résultat d'un penchant particulier auquel toutes les créatures sont soumises. La vie entière de l'homme social n'est que le développement de cette affection primitive de l'économie animale. Ce qui prouve que l'instinct de relation est très naturel à l'homme, c'est que les peuples les plus barbares sont quelquefois ceux qui exercent le mieux l'hospitalité. Presque tous les insulaires qui ont peu d'occasions de se corrompre, sont très doux de caractère, généreux et compatissans. La défiance semble s'accroître à mesure qu'une nation se civilise.

Un instinct naturel constamment dirigé vers le même objet, une certaine conformité d'intérêts et de désirs, etc., ont pu sans doute réunir les hommes et en faire des sociétés plus ou moins régulières; mais la perfection de l'état social ne saurait être que le fruit de l'expérience et de la raison; il faut même, pour qu'elle ait tout son effet, qu'elle prenne, dans certains cas, tout le caractère de la passion qui peut seule la rendre communicative. Il faut que des hommes d'une trempe forte et vigoureuse lui impriment une heureuse influence; c'est le seul moyen d'en étendre les avantages et d'en perpétuer les douceurs.

Il est prouvé que ce qu'on a pu écrire de nos jours sur les prétendus sauvages qu'on a rencontrés dans l'intérieur des bois est absolument imaginaire. Ces individus, qu'on prétend avoir ainsi erré à l'aventure hors du sein de la société, n'étaient que des êtres qu'une aliénation d'esprit portait à fuir loin de leurs foyers domestiques. C'étaient souvent des individus que quelque défaut d'intelligence ou quelque degré plus ou moins grand de stupidité faisait regarder comme un fardeau pour leur famille, et que celle-ci avait l'inhumanité d'abandonner à la pitié publique. Il est d'ailleurs difficile de croire que ces individus aient pu errer long-temps de cette manière, qu'ils

aient même pu, sans devenir la proie des bêtes féroces, passer ainsi un hiver, exposés presque nus à la rigueur de cette saison pendant laquelle la terre n'offre plus d'alimens.

Il y a aussi des hommes que leur condition ou leur état force de vivre habituellement sur les montagnes ou dans les forêts : tels sont les bergers, les bûcherons des Alpes ou des Pyrénées. Il y en a qu'une morosité naturelle, qu'une tournure d'esprit particulière, ordinairement l'effet de quelque affection hypocondriaque, etc., déterminent à ne plus quitter ces lieux que leurs compagnons désertent dans la mauvaise saison. Ils y vivent, moyennant quelques provisions, dans des huttes abandonnées. Cet état d'indépendance, et la disposition de leur âme qui leur rend le commerce des hommes pénible, leur font sans doute trouver ce genre de vie agréable; mais une voix rendue rude par le défaut d'exercice, quelques mots grossiers à peine conservés de leur langue primitive, et qui paraissent inarticulés, un très petit nombre d'idées qu'on prendrait pour une nullité d'idées, un extérieur inculte, agreste et sale, des traits altérés par la mauvaise saison et par la mauvaise nourriture leur laissent à peine quelque ressemblance humaine. Ils perdent en effet leurs qualités sociales et leurs qualités relatives.

Nous devons pareillement compter parmi les êtres parfaitement isolés cette multitude d'individus atteints de folie ou de démence, qui passent leur vie entière dans un état de contrainte ou de détention. Il est manifeste que les aliénés ne sont plus en communication avec le reste du monde; ils agissent sans but et comme au hasard ; ils prennent alors des attitudes et procèdent à des actes dont on n'aperçoit ni la raison ni le motif. Il suffit de les voir dans les cours de Bicêtre ou de Charenton, pour se convaincre qu'il n'y a chez eux ni relation ni correspondance. Ces individus, dont le jugement est plus ou moins altéré, ne sont pas, comme on le prétend, dans un état d'enfance; car, parmi les enfans, il y a certainement des rapports sympathiques ; il y a même des actes continuels d'une raison naissante et progressive que l'observateur ne peut contester.

Mais, quand l'homme jouit de toute la plénitude de sa raison, le besoin de communiquer avec ses semblables se fait impérieusement sentir dans tous les momens de son existence. La force de ce besoin lui donne même une grande supériorité sur tous les animaux. Le privilége de la parole a été accordé à lui seul, afin qu'il pût établir des relations plus variées et plus étendues. Si la parole venait à lui manquer, il se servirait

du langage des signes, qui pourrait lui être aussi profitable que le langage vocal. Il aurait recours au langage pathétique, qu'il emploierait comme supplément dans l'expression de ses sentimens; car l'homme a des larmes et des sanglots pour retracer ses douleurs; il fait parler jusqu'à son silence. On devine son cœur avant qu'il s'explique; on suit dans sa physionomie jusqu'à la trace des moindres affections qui l'agitent.

Chaque passion a son accent particulier, indépendamment des paroles que l'on prononce. Les cris, les gémissemens, etc., ont quelquefois plus d'éloquence que les sons les mieux articulés. Il est dans la voix des nuances tellement propres à exprimer les diverses altérations de l'âme, que les animaux eux-mêmes ne sauraient s'y méprendre. Un homme profondément atteint d'une folie périodique avait un chien danois qui l'abandonnait pendant tout le temps de son délire, mais qui ne manquait pas de venir le rejoindre aussitôt que son accès était terminé. Cet animal aussi fidèle qu'intelligent devinait avec une sagacité surprenante l'instant heureux où il pouvait rétablir ses rapports avec un maître qu'il chérissait.

L'instinct de relation a mille ressources pour se fortifier et s'agrandir. Par le secours de l'écri-

ture nous correspondons d'un pôle à l'autre, et nous faisons voyager en quelque sorte nos sentimens d'affection et de bienveillance. Par l'art plus puissant de l'imprimerie, nous sympathisons avec les hommes qui ne sont déjà plus : nous éprouvons ce qu'ils ont éprouvé; nous nous réchauffons au feu de leurs conceptions, et nous fécondons notre entendement par la lecture des chefs-d'œuvre qu'ils nous ont transmis.

L'homme porte ses regards scrutateurs jusque dans le ciel; il saisit les rapports des astres avec le globe que nous habitons. Il connaît et mesure la situation respective de tous les pays, etc. C'est pour traverser la vaste étendue des mers qu'il s'est approprié l'usage de la boussole. Il a confié sa destinée à l'élément le plus formidable pour aller joindre des mortels inconnus et fonder sa demeure dans des cités étrangères. C'est l'amour des relations sociales qui jette à chaque instant le voyageur sur des plages lointaines, et le fait aborder chez des peuples qui ne se doutaient pas de son existence.

Toutes les habitudes de notre vie fortifient en nous l'instinct de relation. Ce qui distingue à ce sujet l'homme des animaux, c'est le charme qu'il trouve à prendre ses repas en commun. La brute

mange à part et craint qu'on ne touche à sa nourriture : l'homme au contraire a voulu bannir la personnalité d'un acte qui n'a d'autre objet que sa conservation. Son appétit s'éveille et s'aiguise, pour ainsi dire, à l'aspect d'un individu chéri qui s'asseoit à la même table que lui, qui savoure les mêmes mets ; on connaît l'utilité des banquets toutes les fois qu'il s'agit de resserrer les liens et d'en former de nouveaux. Les parens, les amis, tous ceux qui exercent des professions analogues, se rapprochent par intervalles pour assister au même festin ; et c'est ainsi qu'ils célèbrent les naissances, les mariages et tous les joyeux événemens de la vie. Les gens qui appartiennent aux conditions les plus basses de la société n'ont pas de meilleur moyen pour ranimer chez eux le sentiment de la bienveillance, et c'est toujours le verre à la main qu'ils effectuent leurs réconciliations, leurs pactes, leurs contrats et leurs communications amicales.

Il en est de même des plaisirs que peuvent produire les fêtes, les danses, les spectacles, etc. Les hommes aiment à être en présence, alors même qu'ils ne se parlent pas. On connaît l'attrait qui les rassemble sur les promenades publiques. Les émotions reçues en commun sont en général plus vivement senties que celles que l'on

goûte isolément. Les impressions communiquées à une grande masse d'hommes par la représentation d'un drame, ou par la puissance d'un discours éloquent et pathétique, sont un des effets les plus intéressans du besoin pressant de relation. Tous les cœurs manifestent leur rapprochement par des applaudissemens unanimes; tous sympathisent et font éclater simultanément leur approbation. Ce qui frappe de surprise, c'est que tant de personnes inconnues les unes aux autres abjurent soudainement toute défiance pour s'abandonner de concert aux plus douces, aux plus enivrantes agitations, que toutes enfin s'unissent et s'associent pour céder au même entraînement, pour partager le même intérêt, pour être touchées par les mêmes peines.

L'instinct de relation est surtout indiqué par le besoin constant que nous éprouvons de communiquer à autrui les chagrins et les revers qui viennent opprimer notre existence. Lorsqu'une vive peine tourmente notre âme, il est rare qu'on puisse la tenir renfermée dans le cœur sans que cette contrainte n'introduise un malaise accablant dans l'économie animale. Nous allégeons au contraire le poids de nos maux en les confiant à nos semblables. Les animaux n'ont point ce privilége. A l'homme seul est réservé le bienfait inappré-

ciable des consolations. La nature a voulu que tout ce qu'il y a de douloureux dans le fond de notre être pût s'adoucir par les relations sociales.

Ces relations nous sont si chères, que, lorsque le sort nous arrache nos amis, nous les accompagnons jusqu'au cercueil; nous les quittons le plus tard que nous pouvons. Les personnes les plus policées sont précisément celles qui tiennent davantage, et par les liens les plus forts, à leurs relations affectueuses. Il n'y a que les peuplades entièrement sauvages qui puissent prospérer dans la solitude et l'isolement. Il n'en est point ainsi de l'homme civilisé; il préfère le trépas au calme funeste de l'exil ou de l'abandon. L'absence de toute communication est pour lui une mort anticipée. Dans les calamités qui l'accablent, il n'y a donc que la bienveillance, il n'y a que l'amitié qui puissent l'attacher à l'existence et lui en faire supporter le fardeau.

On a avancé fort mal à propos que l'homme éclairé peut se suffire à lui-même. La culture des sciences, aussi-bien que celle des arts, augmente au contraire le penchant à la sociabilité, dont elle multiplie les jouissances. Celui qui a cultivé sa raison est toujours malheureux dans la solitude. Il a un besoin continuel d'exhaler ses idées, de

les agrandir par la communication ; son âme s'indigne du repos qu'on veut lui donner. Ni ses souvenirs ni son instruction ne sauraient lui fournir un aliment convenable ; il lui faut les paroles de ses contemporains ; il préfère le son de la voix humaine à des livres qui sont sans chaleur et sans vie : il ne doit pas végéter en un seul lieu comme la plante ; ses relations sociales lui sont même aussi nécessaires que cette faculté locomotrice qui lui sert à transporter ses organes partout où ses désirs l'appellent. De là vient sans doute qu'il préfère le séjour des villes à celui de la campagne, parce que ses fonctions s'y exercent avec un mouvement plus rapide, parce que ses rapports s'y trouvent dans une sphère d'action plus active et plus animée.

On pourrait dire, et l'on a déjà dit avec raison, que, de tous les peuples, les Français sont ceux qui sont les plus aptes à la sociabilité ; du moins sont-ils les plus propres aux plaisirs de la conversation, qui est un de nos besoins les plus doux et les plus impérieux. La parole écrite et dégagée de l'action du corps se trouve privée de sa plus grande force : la conversation, au contraire, est un moyen mille fois plus puissant pour lui donner cette espèce de vie qui la rend communicative. Il est curieux de voir une multitude d'hommes

intelligens se rapprocher, se pénétrer avec plus ou moins de chaleur de leurs sentimens réciproques, se demander mutuellement des conseils, et s'appuyer généreusement de leur instruction individuelle pour la conduite de la vie, s'entr'aider, se diriger, échanger leurs impressions morales, et s'enrichir tour à tour de toutes les idées qu'ils peuvent avoir acquises par l'étude et la méditation.

Au surplus, le désir de communiquer avec nos semblables se manifeste dans presque tous nos usages sociaux, particulièrement dans celui qui se pratique avec tant de régularité au renouvellement de chaque année. Voyez avec quelle ardeur, avec quel empressement, des hommes qui, jusqu'à ce jour, s'étaient renfermés dans le cercle de la vie privée, accourent chez tous les individus pour lesquels ils conservent quelque bienveillance ou quelque souvenir. Le soin qu'ils prennent de se parer de leurs plus beaux vêtemens, pour procéder à ces visites obligées, est un hommage rendu à l'instinct de relation.

C'est dans ces mêmes jours que les sentimens affectueux qui reposent au fond des cœurs se montrent sous toutes les formes. L'égoïste lui-même sort de sa personnalité, et sacrifie, du moins

en apparence, à toutes les convenances sociales. Tous les visages sont empreints de sérénité et de joie ; toutes les industries sont en jeu pour procéder à des actes de libéralité qui fortifient les relations bienveillantes. Ces divers usages sont utiles pour éteindre des haines, pour favoriser des réconciliations; et l'instinct de relation ne saurait d'ailleurs offrir un plus intéressant spectacle au sein d'un peuple civilisé.

Il est vrai que cette cérémonie a dégénéré en étiquette; elle a subi le sort de toutes les autres formules de politesse. Les hommes, dans leurs relations, ont substitué aux expressions naturelles de l'âme un langage, disons plutôt un jargon, à l'aide duquel ils cherchent à s'abuser sur leurs sentimens réciproques. Ils se rendent des soins que la bouche exprime, et que le cœur désavoue; ils se trompent mutuellement par des assurances vaines; ils ont recours à des mensonges qui plaisent. Enfin la dissimulation est devenue un art profitable à ceux qui le possèdent le mieux.

Mais cet attrait si puissant, qui dérive de l'instinct de relation, ne se manifeste pas seulement chez les hommes qui, dès l'origine du monde, se sont réunis en peuplades, en nations, etc.; on le

remarque en outre parmi les animaux, qui se rapprochent, qui vont en troupes, qui voyagent en alliés fidèles, qui mettent pour ainsi dire leurs intérêts en commun. Dans les forêts du Brésil, les singes forment des républiques plus ou moins nombreuses. Jamais les hirondelles n'entreprennent à part leur pélerinage; jamais les abeilles ne se séparent : les fourmis nous présentent le même phénomène. Les plus petits animaux obéissent à la loi de la sociabilité; ils se rangent, se fortifient par une alliance indissoluble; on dirait qu'ils s'appartiennent les uns aux autres, et qu'ils ne sauraient exister isolément.

Il est digne d'observation que les oiseaux transportés des pays lointains, et qu'on cherche à conserver dans nos climats, s'affectionnent les uns aux autres avec plus d'intimité que s'ils étaient sur leur terre natale; ils ressemblent en cela aux hommes qui quittent leur pays pour aller vivre chez d'autres peuples, et qui sentent le besoin de fraterniser dès qu'ils sont assez heureux pour rencontrer des individus errans, arrivés comme eux d'une patrie éloignée.

On a eu grand tort de prétendre que l'homme est le seul être qui parle, disait un philosophe de beaucoup d'esprit; car les animaux ont aussi

un langage; sans un pareil secours, il leur serait impossible de communiquer entre eux pour leur défense, pour leurs émigrations, pour leurs amours. Par des observations réitérées on pourrait peut-être approfondir ce langage, et, dans beaucoup de cas, parvenir à connaître ce qu'il exprime. Il est certain qu'ils ont un cri pour le contentement, qu'ils en ont un pour la douleur, un pour l'amour, un autre pour la haine, etc. J'ai lu quelque part l'histoire de certains oiseaux de marine qui fréquentent de petites îles situées à l'occident de l'Écosse; ces oiseaux, tels, par exemple, que les goélands, ne se mettent jamais en voyage sans avoir une sentinelle à leur tête; plusieurs d'entre eux veillent pendant que les autres dorment; ils se communiquent leurs anxiétés et leurs alarmes : si des coups de fusil les dispersent, ils ne tardent pas à se rejoindre. Lorsqu'un de ces oiseaux tombe mort par le plomb du chasseur, les autres se rangent tristement autour de lui et paraissent douloureusement affectés de la perte qu'ils viennent de faire; mais quand le danger est passé ils se témoignent par de grands éclats de voix la joie qu'ils ont de se revoir.

Chez les animaux, l'instinct de relation est spécialement fortifié par l'instinct de conservation. Que d'exemples on en pourrait citer! Mon esti-

mable ami M. Noyer a donné l'histoire de certains quadrupèdes vulgairement désignés sous le nom de *cochons-marrons*, qu'on rencontre par bandes dans les forêts de la Guyane. Ils ont toujours un chef à leur tête pour les avertir du péril qui les menace. C'est ce chef qui donne le signal des haltes et des départs ; dès qu'il présume qu'il y a quelque sujet de crainte, il fait aussitôt claquer ses dents, et toute la troupe lui répond par un claquement semblable et simultané. M. Noyer, qui m'a raconté ce fait, me disait avoir été souvent effrayé par ce bruit étrange de leurs mâchoires.

Il est dangereux d'attaquer ces animaux quand ils se trouvent ainsi réunis ; ils entourent en un clin d'œil les chiens qu'on leur a lancés, et cherchent à s'en rapprocher, en rétrécissant le cercle qu'ils ont formé autour de l'ennemi. Ils se mettent successivement sur trois ou quatre rangs et deviennent si terribles, quand ils se sont ainsi associés pour le combat, que le tigre lui-même, malgré son extrême agilité, n'ose s'adresser qu'aux traîneurs ; aussitôt qu'il s'est jeté sur sa proie, il la tue, et se sauve sur quelque arbre, pour revenir ensuite la dévorer quand toute la bande a disparu. Sans cette précaution, qui lui est suggérée par l'expérience, les cris de la victime attireraient

bientôt sur lui tout le corps d'armée, qui le mettrait infailliblement en pièces.

Un spectacle non moins intéressant pour le voyageur curieux est celui que présentent quelquefois les serpens dans les solitudes de l'Afrique. Après une grande tempête, on voit ces hideux reptiles se rassembler, se rouler en spirale, se grouper les uns sur les autres, comme s'ils voulaient former avec leurs corps une pyramide vivante. Lorsqu'on approche de trop près cette masse redoutable, ils font retentir l'air de leurs horribles sifflemens, et menacent de toutes parts les chasseurs qui voudraient les atteindre. Dans le cercle monstrueux qu'ils ont formé, et par la singulière disposition de leurs têtes, ils font face à l'ennemi de tous les côtés. On assure que cette réunion leur est avantageuse, qu'elle leur est suggérée par l'instinct de leur propre conservation, et qu'elle a pour but final de résister aux attaques du féroce caïman, qui pourrait les vaincre individuellement. Ce phénomène est donc le résultat incontestable d'une combinaison sociale fondée sur l'intérêt commun.

Les services que se rendent mutuellement les animaux viennent encore constater l'existence de cette loi de relation qui dirige essentiellement

tous les êtres animés. Des faits intéressans mettent cette vérité hors de doute. On a vu, dit-on, des hirondelles aller au secours de leurs compagnes et les aider dans la reconstruction de leur nid, dont une portion venait d'être détruite par un coup de vent. Plusieurs naturalistes ont fait mention d'un petit pluvier qui entre dans la gueule du crocodile pendant que celui-ci se livre au sommeil. On ajoute même que l'animal aquatique trouve une sorte de plaisir à se faire délivrer des insectes qui le tourmentent, et qu'il semble inviter l'oiseau à pénétrer dans son gosier pour lui rendre cet important service. De son côté, le petit pluvier, habitué à courir sur la grève et à fureter partout, aura sans doute été excité par l'appât d'une nourriture qui convient à ses appétits. Il serait du reste intéressant d'étudier l'histoire des divers animaux qui se trouvent ainsi liés par des besoins réciproques. Un savant illustre, M. Geoffroy-Saint-Hilaire, a émis sur cet objet des idées aussi piquantes qu'ingénieuses.

Les plantes même laissent apercevoir les traces d'une sympathie particulière qui a quelque analogie avec la sensibilité des animaux. On en voit qui prospèrent avec plus de succès lorsqu'on les cultive les unes à côté des autres; en sorte qu'on dirait qu'elles ont aussi leur instinct de relation.

N'est-ce point par une sorte d'affinité élective que le lierre s'attache à l'ormeau, que les lichens vivent sur l'écorce de certains arbres? Ce qu'il y a de positif, c'est que les naturalistes parlent aussi des aversions ou antipathies qui se manifestent parmi les individus du règne végétal; et c'est une remarque très vulgaire, qu'il en est qui se nuisent par leur voisinage.

Ainsi donc tous les êtres animés obéissent au penchant social; et il est d'observation manifeste que ce penchant naturel s'accroît en raison du perfectionnement des individus qui obéissent à cette loi; car un arbre peut croître dans l'isolement; mais il n'en est pas ainsi des animaux. L'homme surtout est essentiellement lié à tout ce qui l'environne; il ne saurait même recevoir un bienfait, il ne saurait éprouver un malheur qui ne rejaillisse sur la société dont il fait partie.

Il serait facile de prouver que toute l'excellence, toute la moralité de l'homme, dérivent de l'instinct de relation. De là vient que les anciens regardaient les actes émanés de cet instinct généreux comme les seuls dignes d'une grande renommée. Aujourd'hui même, si nous sacrifions à ce penchant, c'est souvent pour que la postérité nous honore. En effet, l'instinct de relation donne nais-

sance à toutes les passions bienveillantes, et il suffit qu'une action tende au bonheur d'autrui, pour que nous la regardions comme une action vertueuse. L'amour de soi ne fut jamais un sentiment louable ; il ne saurait être toléré que lorsque nos semblables n'en souffrent point.

Ceux qui prétendent que l'instinct de relation n'est point un penchant naturel ne manquent pas d'alléguer ces combats éternels que se livrent perpétuellement ici-bas les créatures humaines. Mais Dieu pourtant n'a point créé l'homme pour la guerre ; car il ne lui a donné ni griffes, ni défenses, ni aucune arme offensive naturelle ; il l'a au contraire mis au monde avec un corps nu et des membres frêles et délicats ; il l'a fait naître avec une propension irrésistible pour la bienveillance et pour tous les sentimens affectueux ; il l'a gratifié d'une conscience morale qui l'éclaire sur ce qui est bien et sur ce qui est mal.

La guerre n'est donc qu'un état accidentel, lorsqu'elle vient troubler les relations amicales des êtres qui appartiennent au genre humain. L'homme porte naturellement dans son cœur la justice et la paix ; il est régi par un sentiment intérieur qui l'avertit que toute oppression est illégitime. Ce ne serait donc point un rêve que le projet d'une

paix perpétuelle, si nous suivions avec plus de docilité la loi instinctive qui nous rapproche. Mais, sur ce point, les philosophes sont réduits à former de simples vœux : nul ne suit les routes qu'ils enseignent. D'ailleurs, ici-bas, le bien ne s'obtient que pour un temps, et l'on est presque toujours réduit à désirer le mieux.

Les misanthropes ont beau dire ; le plus grand malheur de la vie est d'en rompre les relations. Quelle est la douleur, quelle est la blessure qu'une main chérie ne puisse adoucir ? Ah ! puisque c'est une nécessité de mourir, que ce soit du moins au milieu de nos semblables. Jouissons des regrets que nous leur inspirons. Qu'en échange des pleurs qu'ils iront bientôt répandre sur notre tombeau, ils reçoivent nos vœux et nos bénédictions. Que le dernier battement de nos cœurs soit pour la tendresse ; que notre dernier regard soit à l'amitié. Qu'il est à plaindre celui qui n'a pas de larmes à répandre, celui qui n'a jamais senti l'attrait des affections douces et sociales ! Le premier besoin de l'âme est celui d'aimer et d'être aimé.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA BIENVEILLANCE.

La bienveillance est une des inspirations primitives de notre âme; elle fut l'apanage des premiers hommes qui émanèrent de la création. C'est à l'exercice de cette vertu que la nature attacha leur premier bonheur. La bienveillance ne s'acquiert pas, elle est innée; elle est tellement inhérente à notre organisation, qu'elle ne coûte pas le moindre effort. C'est une faculté nécessaire à l'existence, à l'harmonie du corps social; c'est un des attributs essentiels du système sensible. C'est, comme l'a dit Aristote, le commencement de l'amitié.

Il faut donc compter la bienveillance parmi nos besoins moraux les plus impérieux. La nature l'inspire à tous les hommes, quoique tous n'en soient pas également pourvus. Cette généreuse disposition de l'âme se développe quelquefois spontanément et sans aucune connaissance intime

ou particulière de l'individu vers lequel elle se dirige; elle se déclare souvent entre des personnes auxquelles il a suffi, pour s'affectionner réciproquement, de se rencontrer dans un lieu public, dans un salon, dans un vaisseau, dans une voiture, etc., ces personnes se rapprochent alors par un attrait irrésistible. Dans les grandes réunions, comme, par exemple, aux eaux minérales, où chacun se rend sans autre mobile que celui de sa propre conservation, la bienveillance ne tarde pas à s'exercer. On y voit des malades qui se recherchent, qui se fréquentent pour obéir à l'instinct de relation et en goûter tous les charmes.

La bienveillance est donc celle de nos affections qui est la plus dégagée de tout motif personnel; de là vient que les grands l'éprouvent pour leurs inférieurs. Il semble même que l'homme diffère en cela des animaux, qu'il est souvent mu par des sentimens tout-à-fait désintéressés; sa bienveillance tient uniquement à cette loi de sympathie et de sociabilité qui tend à rapprocher tous les êtres sensibles. Je le demande à ceux qui n'ont pas craint de rattacher la théorie de ce doux penchant à un égoïsme aussi vil que précaire; comment expliqueront-ils cette impulsion naturelle qui nous porte de préférence vers les individus faibles et dénués de tout secours? A l'époque de

nos dernières guerres, quand des soldats farouches firent irruption dans nos foyers domestiques, on les voyait toujours sourire avec une sorte de magnanimité et de complaisance bienveillante à la vue des petits enfans qu'ils avaient occasion de rencontrer dans les bras de leurs mères.

Certes, il n'y aurait aucun charme à étudier la nature humaine, s'il fallait croire qu'elle est mise en jeu par un sordide intérêt. Notre âme a des impulsions plus généreuses qui influent sur ses déterminations morales. La nature a voulu créer en nous le besoin d'aimer les autres, afin de l'opposer à l'amour de nous-mêmes; nous sommes constitués avec ce besoin. Elle nous a doués de plusieurs penchans contraires, afin que ces penchans pussent se contre-balancer dans le système de notre organisation; c'est ainsi qu'elle fait souvent lutter avec avantage l'instinct de relation contre l'instinct de conservation. Sans la bienveillance, le monde ne saurait être gouverné, et les hommes se heurteraient sans cesse de tout le poids de leur égoïsme et de leur personnalité.

Comme la bienveillance est la plus désintéressée de nos passions, et qu'elle dérive uniquement de la sympathie, il est évident que tous les actes qui en émanent doivent avoir part à nos louanges.

C'est là ce qui établit la supériorité de ce sentiment qui prend place parmi les plus hautes vertus. Tout homme qui manque de bienveillance dévie par conséquent de cette loi instinctive dont la nécessité est incontestable; il n'est point digne de faire partie du corps social; car l'homme ne doit pas seulement étendre ses dispositions généreuses sur ses enfans, sur ses parens, sur ses amis; il les doit à tous ceux qui comme lui appartiennent à l'espèce humaine. Le bonheur individuel n'est légitime qu'autant qu'il est en accord avec le bonheur général.

Pour plaire aux hommes, la bienveillance doit donc être le résultat de cet heureux penchant qui nous porte à souhaiter le bien de tout être vivant qui nous ressemble. Le dévouement qu'elle détermine devient alors d'un grand prix. Une action n'est véritablement méritoire que lorsqu'elle est vivement et uniquement inspirée par l'instinct de relation. Toutefois ne perdons pas de vue que, l'homme étant une créature fragile sur la terre, on ne doit pas exiger qu'il fasse une abnégation totale de lui-même dans les services qu'il rend à ses égaux. Ce serait trop attendre de la nature humaine; il n'y a que la Divinité qui soit susceptible de couvrir de sa bienveillance des êtres dont elle n'a rien à espérer.

La bienveillance est une affection expansive; on lui doit l'hospitalité, l'une des plus antiques vertus des mortels: elle se manifeste par des signes extérieurs que personne ne peut méconnaître. Le charme de la relation imprime à tous les traits du visage la plus agréable sérénité : les yeux s'animent, le front se dilate, le visage se colore, les lèvres s'entr'ouvrent, les muscles des joues se contractent avec autant de grâce que de douceur. La physionomie s'épanouit pour exprimer la joie et le contentement de l'âme.

Cependant l'homme se déguise, et son sourire n'est pas toujours chez lui l'indice infaillible de sa bienveillance. La dissimulation étant un des plus grands ressorts factices de la vie civile, cette satisfaction apparente n'est parfois que l'effet d'une complaisance étudiée. Malgré cet inconvénient, le sourire est en général le témoignage le moins équivoque des sentimens agréables que nous éprouvons ou que nous cherchons à inspirer. Nous sommes tellement accoutumés à rencontrer ce signe sur les lèvres d'autrui, que nous regardons comme d'un mauvais présage l'air grave et sérieux des personnes qui entrent en relation avec nous.

Il est, du reste, dans le monde social une mul-

titude d'usages qui dérivent du sentiment de la bienveillance. C'est ainsi que, dans tous les pays civilisés, les hommes qui se connaissent ou s'apprécient passent rarement les uns à côté des autres sans s'accorder un signe extérieur de leur affection réciproque, ce qu'ils témoignent par une inclination de corps, ou en se découvrant la tête. Il est d'autres démonstrations plus ou moins propres à exprimer l'attachement, et que les mères apprennent à leurs enfans dès leur plus bas âge. Il est même des lieux où les hommes ne se rencontrent jamais sans se prodiguer les doux noms de père ou de frère, selon l'âge ou le rang.

Combien n'est-il pas curieux, pour ceux qui voyagent, d'observer les divers gestes ou signes plus ou moins expressifs par lesquels se manifeste la bienveillance! Les Zélandais ont une singulière coutume : c'est de frotter leur nez contre celui de la personne qu'ils reconnaissent et à laquelle ils veulent donner quelque témoignage d'amitié. Les Arabes ont un salut plus noble : ils placent la main droite sur la région du cœur; quelquefois ils se prennent et se serrent la main plusieurs fois de suite, avec plus ou moins d'énergie. La bienveillance des Chinois est aussi exquise que recherchée ; on en voit qui joignent, élèvent, abaissent ou croisent leurs mains ; souvent ils se proster-

nent et demeurent plus ou moins long-temps à genoux ; on connaît la bizarre habitude qu'ils ont de faire porter devant eux un habit de cérémonie, et de s'en revêtir même au milieu d'une rue, toutes les fois qu'ils rencontrent quelque important personnage, et qu'ils souhaitent le complimenter avec les égards qui lui sont dus. Il est des pays en Afrique où c'est rendre un grand hommage aux femmes que de leur appliquer sur le front quatre doigts de la main droite, et de rapprocher ensuite ces mêmes doigts de ses propres lèvres plus ou moins affectueusement. En général, dans presque toutes les contrées du globe, on se fait des questions obligeantes sur la santé; on s'adresse des phrases plus ou moins adulatoires. C'est ainsi que partout on a cherché à embellir l'instinct de relation.

Ce qu'on nomme *politesse,* dans la société, n'est autre chose que le mode obligé d'expression de tous les sentimens de la bienveillance. La politesse est le partage de la haute civilisation et le plus fort lien de la sociabilité. Malheureusement elle n'est quelquefois que l'imitation d'un sentiment purement factice et qu'on n'éprouve pas. Mais les hommes réunis sont tacitement convenus de se témoigner de l'estime et de la considération ; il arrive même que notre vanité nous per-

suade presque toujours que les démonstrations dont on nous accable sont franches et sincères; cette illusion fait que nos relations deviennent plus douces et plus agréables.

On est tellement persuadé que la société politique ne pourrait se maintenir long-temps sans ces actes convenus de bienveillance réciproque, on connaît si bien tous les avantages qu'ils peuvent procurer dans le commerce ordinaire de la vie, qu'on les voit mettre en pratique même entre des personnes qui ont des motifs puissans de se haïr. De là ce propos que l'on tient vulgairement dans le monde : *Il faut du moins être poli.* Il n'y aurait que trouble et que désordre dans les rapports journaliers des habitans d'une même cité, s'ils se témoignaient franchement, et en toute circonstance, les sujets de haine ou d'aversion qui peuvent les animer. Il est donc une morale sociale dont on ne saurait se départir. Quoique les lois de cette morale ne soient point écrites, elles n'en sont pas moins formelles et indispensables à observer.

Il n'est donc pas étonnant que nous exigions de nos semblables des salutations, des visites et autres témoignages de dévoûment ou de bienveillance. Notre vanité nous fait toujours accueillir

avec une sorte de confiance les hommages qui nous sont ainsi adressés, et nous regardons comme offensante toute vérité qui ne serait point en accord avec l'opinion avantageuse que nous avons conçue de nous-mêmes. Il a donc fallu introduire une fausseté obséquieuse et pusillanime dans les rapports sociaux ; et cette coutume est fondée sur ce que l'homme aime constamment à s'abuser relativement à l'impression qu'il croit produire sur ceux qui vivent en communauté avec lui ; de là vient que trop de franchise rompt souvent les liaisons les plus intimes.

Toutefois est-il vrai de dire qu'il est de ces signes extérieurs de bienveillance qui ne causent aucun sentiment agréable, quand ils sont outrés et trop multipliés. L'homme doué d'un sens droit éprouve une répugnance insurmontable pour ces complimenteurs éternels qui abondent dans les sociétés du grand monde. On n'aperçoit qu'un vil calcul dans leurs protestations excessives, et l'artifice est trop grossier pour qu'on s'y trompe : mieux vaudrait la rudesse des anciens que cette ridicule exagération.

Il est digne d'observation que les peuples simples, et qui sont les moins instruits, sont précisément ceux chez lesquels la bienveillance

s'exerce avec le plus d'énergie et de sincérité. Dans l'Inde, on trouve des sauvages qui n'aperçoivent jamais un voyageur sans qu'ils aillent lui offrir l'hospitalité ; on en voit qui font coucher les étrangers sur leur propre natte. Il est des pays où l'on établit des asiles particuliers sur les grandes routes pour le repos momentané des passans. Partout le cœur humain est empreint de cette bonté native qui est un des plus heureux résultats de l'instinct de relation. Ce n'est que chez les nations civilisées qu'on a fatigué tous les sentimens généreux de l'âme en y abusant de tous les bienfaits. La première fois qu'un homme doué d'une bienveillance franche et naturelle fit la rencontre d'un ingrat, il dut être navré d'une douleur profonde.

Enfin la bienveillance est un sentiment tellement propre au cœur humain, que celui qui cesse de l'éprouver doit être considéré comme un être malade ou défectueux. Les mélancoliques, les hypocondriaques, etc., sont dans ce cas. Les maux physiques qu'ils endurent ont pour effet malheureux de les ramener trop à l'amour personnel, et de les arracher au penchant comme au devoir de la relation. D'ailleurs la bienveillance s'use à la longue par le choc réitéré des intérêts individuels. A mesure que l'homme vieillit,

il perd de plus en plus le besoin de s'attacher; il se replie dès-lors dans son propre cœur. Il abjure tout commerce, toute correspondance avec ses contemporains.

Qu'il est triste et déplorable le sort des hommes chez lesquels s'est tout-à-fait anéanti le sentiment de la bienveillance! les plus noires vapeurs les enveloppent; ils cessent de sympathiser avec leur espèce. Les misanthropes voudraient que l'univers entier partageât leur courroux contre le genre humain; ils voudraient faire passer dans toutes les âmes leur mécontentement et leur aversion. Toujours défians et soupçonneux, l'amitié, l'amour, l'estime, la considération, etc., ne sont pour eux que des sentimens illusoires dont ils sont complétement désabusés.

Toutefois la misanthropie paraît être un des plus tristes résultats de l'excès de notre civilisation. O temps mille fois heureux où chacun suivait l'inspiration d'une bienveillance conservatrice, temps si renommé des mœurs patriarcales, où tous les cœurs étaient confians, où tous les malheureux étaient recueillis, où tous les bannis étaient consolés! Dans ce temps primitif, qui fut l'âge d'or de nos premiers pères, jamais l'indigent n'implora vainement l'assistance de son semblable;

jamais le voyageur égaré dans sa route ne manqua d'un toit hospitalier : il s'abandonnait tranquillement à la main secourable de ses frères. La bonté généreuse, la pitié tutélaire, sont aussi anciennes que le monde. L'homme fut bienveillant avant d'être ami.

CHAPITRE II.

DE L'AMITIÉ.

Cette heureuse passion est fondée sur la sympathie naturelle et sur le besoin inné que nous avons de faire partager nos sensations pénibles ou agréables. La vie morale de l'homme n'étant qu'une suite de relations plus ou moins nécessaires à son bonheur, il aime à exister hors de lui et dans un être qui n'est pas lui. Il recherche alors l'individu qui lui est le plus analogue. Il veut que cet individu devienne, pour ainsi dire, sa propriété : il prétend disposer de ses penchans, de ses goûts, de ses volontés, de ses actions, et les faire tourner à son avantage.

L'amitié est une des plus nobles facultés de notre âme : c'est à la fois une des plus pures et des plus délicieuses dispositions de notre système sensible; c'est peut-être la seule passion dont l'excès ne soit pas condamnable. Elle n'est pas appuyée, comme on l'a cru, sur le besoin que nous avons de l'assistance de nos semblables, puisqu'elle se

manifeste principalement à l'âge où nous pouvons nous passer des autres. Il peut certainement y avoir une amitié exempte de tout intérêt personnel.

Le sentiment de l'amitié se manifeste spécialement à une époque déterminée de la vie humaine; c'est précisément celle où l'homme commence à entrer dans le monde, où il travaille à son éducation, où il conçoit des projets, où il compose en quelque sorte son avenir. Un autre motif contribue alors à faire naître l'amitié, et à lui imprimer toute l'énergie dont elle est susceptible. Cet âge est celui de la confiance; notre âme, avide de relations, se plaît à s'identifier avec une autre, et à lui communiquer ce qu'elle éprouve. Il n'y a que le vieillard qui se retire en lui-même, et qui renferme mystérieusement ses pensées: l'amitié n'a plus rien qui l'attache; ce n'est plus pour lui qu'un échange de services, une reconnaissance plus ou moins vive qui s'établit d'après la multitude de ses besoins.

L'amitié doit être considérée comme une émanation nécessaire de l'instinct social; c'est une des affections les plus naturelles à l'espèce humaine. L'homme ne saurait ni souffrir ni jouir sans communiquer ses peines ou ses plaisirs. Ce genre de sympathie, cet échange réciproque d'un même

sentiment, est si favorable à l'existence, que nous cherchons à le développer jusque dans les animaux. Par une suite de notre penchant irrésistible à chérir ce qui nous entoure, nous retenons dans nos demeures jusqu'aux habitans de l'air; nous voulons les fixer près de nous, changer leur naturel sauvage et les combler de bienfaits en les nourrissant de notre propre main. C'est par ce moyen que nous venons à bout de vaincre leur défiance; mais, lorsque nous emprisonnons ainsi les êtres qui ont le plus besoin de liberté, c'est moins pour les rendre esclaves que pour récréer nos yeux de leur présence, que pour les considérer dans leurs mœurs, dans leurs habitudes, et pour captiver, s'il est possible, leur amitié.

Il faut donc convenir que l'amitié est un besoin indépendant de tout égoïsme. La plus grande preuve que ce sentiment dérive d'une source plus pure que celle de l'intérêt personnel, c'est qu'il est des gens que l'on déteste involontairement, et qu'il serait avantageux de chérir. Il en est d'autres que l'on gratifie d'une tendresse qui n'est récompensée par aucun retour. Au surplus, les fondemens sur lesquels s'appuie cette passion diffèrent manifestement selon les âges. Dans les premiers temps de la vie, elle se nourrit de sa propre flamme; elle est pleine d'abandon et de dévoûment; ses élans sont

généreux autant que sublimes, et son héroïsme est souvent comparable à celui de l'amour. Mais il est une autre époque de l'existence sociale, où l'homme met dans ses liaisons toute la réserve de l'expérience ; l'amitié est alors plus prudente et moins désintéressée : des liens de parenté, la proximité des habitations, la conformité des goûts et des pensées, la similitude des professions, quelques bons offices rendus, des témoignages d'obligeance, etc., suffisent pour la faire naître. Nous portons quelquefois un grand attachement à des personnes que nous n'avons jamais vues, par la seule raison qu'elles sentent, qu'elles pensent, qu'elles s'expriment comme nous. Les mêmes malheurs, les mêmes aventures ouvrent, dans certains cas, un commerce d'amitié entre des individus qui auraient quitté la vie sans se rechercher.

Pour se raffermir et prendre plus d'activité, cette passion a besoin d'être traversée par des obstacles, d'être exposée à des périls, d'être cimentée par des épreuves; il en est de ce sentiment comme de tous les sentimens légitimes; c'est la vertu qui le fait durer. Je dirai plus : l'amitié doit tout mettre en commun, le bonheur, l'infortune, toutes les chances de la vie. Je ne connais rien de plus touchant, et qui soit en même temps

plus mémorable que les paroles prononcées par le docteur Dubreuil à son lit de mort. Ce médecin, aussi éclairé que charitable, avait été, comme l'on sait, un dieu bienfaisant pour tous les malades qui s'étaient confiés à ses soins. L'intérêt qu'il inspirait avait conduit dans son appartement une grande quantité de personnes de tout rang et de toute condition. Les pauvres pleuraient dans son antichambre. « Mon ami, dit-il à Pechméjà, qu'il chérissait avec tant de tendresse, « il faut « faire sortir tout le monde ; ma maladie est con- « tagieuse ; il ne doit y avoir ici que toi. »

Dans l'enfance des sociétés, l'amitié a dû être un sentiment bien plus énergique que de nos jours. Quand l'empire des lois était sans vigueur on cherchait une ressource plus sûre dans des appuis particuliers. On augmentait la force individuelle par la présence d'un ami ; c'est ainsi qu'agissaient les preux chevaliers du moyen âge. Le même phénomène avait jadis été observé parmi les Grecs, ainsi que le remarque très judicieusement le docteur Roussel, dans ses savantes recherches sur la nature des républiques anciennes. On sait effectivement que chez ces peuples ce sentiment était d'une énergie prodigieuse, et que partout on lui avait consacré des temples. Qu'elle était belle et noble cette législation à laquelle

Lycurgue donna pour base l'amitié! Le bataillon sacré des Thébains n'était pas nombreux lorsqu'il succomba avec tant de gloire sous la phalange macédonienne; mais le plus tendre lien réunissait en un seul faisceau les jeunes soldats qui le composaient; ce qui le rendait mille fois plus redoutable.

L'ingénieux auteur que je viens de citer remarque, avec non moins de justesse que de discernement, que chez les Grecs l'amitié avait une physionomie analogue à celle de l'amour; qu'elle s'attachait aux avantages extérieurs de la figure et du corps; qu'elle naissait souvent des premières impressions produites par l'organe de la vue, et de certains rapports qui, pour être inexplicables, n'en sont pas moins propres au développement d'une sympathie mutuelle. Certaines dispositions accessoires de l'âme, telles que l'orgueil, la vanité, la prévention, des idées de conquête ou de préférence, lui donnaient un nouveau degré de violence. L'amitié avait ses ravissemens, ses illusions, ses extases; et son enthousiasme pouvait d'autant plus se soutenir à une certaine hauteur, que, quoiqu'elle tirât sa première origine des sens, elle ne pouvait être détrompée ou refroidie par eux.

Ce qui nous rend l'amitié si douce, dit un écri-

vain judicieux, c'est que nous trouvons en elle un sentiment qui nous loue ; les fruits de l'amitié semblent nous indiquer en effet toutes les qualités qui nous font rechercher de nos semblables. L'amitié ennoblit en quelque sorte notre existence ; l'homme s'enorgueillit d'être aimé.

J'ai parlé de certaines passions, telles que l'avarice et la vanité, qui semblent n'appartenir qu'à des individus doués d'une complexion faible et valétudinaire ; mais le sentiment de l'amitié suppose une énergie peu commune dans celui qui en éprouve toutes les émotions. Il y a quelque chose d'expansif et de courageux dans ce sentiment qui fait abjurer tout égoïsme : c'est une vertu active autant que vigilante, qui partage les maux comme les biens de l'existence. Il n'y a en effet de véritable amitié que celle que rien n'arrête dans ses élans généreux, qui suit l'homme dans toutes les chances d'une aveugle fortune, qui ne se laisse ébranler par aucune considération, qui se prononce et ne cesse d'éclater au milieu des revers, qui est ardente à défendre et ingénieuse à consoler.

C'est, ce me semble, une erreur échappée à la plume de madame de Staël, d'avoir dit que l'amitié n'est point une passion, puisqu'elle n'ôte point à

l'homme l'empire de lui-même. Elle s'est exprimée sur ce point autrement qu'elle ne sentait; car l'amitié, telle qu'on la voit se développer spontanément dans le fond des cœurs, est une inspiration forte, entraînante, irrésistible; elle est le résultat d'une morale intérieure, qui a son code, ses maximes, ses devoirs; c'est une faculté magnanime, inséparable d'une volonté ferme, instituée par la nature pour établir le commerce des âmes et pour embellir les destinées du genre humain.

Plutarque a fait un très beau traité sur l'amitié fraternelle : il nous représente ce sentiment comme un devoir sacré dans l'ordre social; rien n'est plus triste en effet que de voir la guerre s'allumer entre des individus formés d'un même sang.

« Un frère est un ami donné par la nature »,

a dit un poète de nos jours. On a souvent fait mention de l'attachement que Pierre et Thomas Corneille avaient l'un pour l'autre. On a aussi parlé de celui de l'académicien Chabanon pour son frère Maugris. Je citerai ses propres paroles : « Jamais, dit-il, mon tendre frère et moi ne « relûmes sans attendrissement ce que Montaigne « a écrit sur La Boëtie. Cet ami si cher, Montaigne « fut obligé de le chercher loin de lui; celui que

« je pleure, la nature l'avait mis près de moi; le « même sang circulait dans nos veines. » Chabanon rapporte lui-même qu'après un long éloignement il revit ce frère à Paris, et que leurs transports de joie tenaient du délire. Ils s'embrassèrent avec une ivresse que rien ne peut retracer. Leurs deux existences s'étaient, pour ainsi dire, identifiées. Il est vrai que leurs cœurs étaient vides de tout autre sentiment, et que nulle autre passion ne pouvait contre-balancer chez eux l'amitié fraternelle, qui est la plus honorable des relations privées quand elle se montre indépendante de tous les calculs de l'égoïsme. Je ne puis résister au plaisir de citer un trait qui a été rapporté dans plusieurs ouvrages, et qu'il faudrait traduire dans toutes les langues. Un homme opulent, ayant à se plaindre de la conduite de son fils aîné, légua toutes ses richesses à son fils cadet. Quelque temps après sa mort, celui qu'il avait chargé de sa malédiction se corrigea de ses écarts, et sa vie devint exemplaire. Son frère, ravi de son retour à la vertu, profita, dit-on, de l'époque du premier jour de l'an pour lui adresser ce billet mémorable : « Je vous renvoie le testament de notre « père qui m'a fait don de tous ses biens. S'il eût « prolongé plus long-temps sa carrière, vous au- « riez eu, je n'en doute pas, une plus grande part « à ses bienfaits. Je dois faire en conséquence ce

« qu'il aurait fait lui-même s'il eût été témoin « de votre repentir : je crois remplir ses vues et « honorer sa mémoire en vous restituant ce qu'il « m'a laissé. »

On s'est imaginé, et l'on a écrit partout que le sentiment de l'amitié ne pouvait s'établir qu'entre des égaux ; mais cette assertion est journellement démentie par ce qu'on observe. Si nous jetons nos regards sur l'histoire de la nature humaine, nous y voyons les personnages les plus éminens appuyer en quelque sorte leur existence sur des êtres qui leur sont inférieurs. Les hommes ne séparent point dans leur souvenir Achille de Patrocle, Alexandre d'Éphestion, Henri IV de Sully.

Les âmes d'un ordre élevé, par l'effet d'une tendance irrésistible, franchissent toutes les distances de convention, et s'engagent réciproquement dans une confiance plus ou moins intime. Ceci est conforme aux vues conservatrices de la nature, qui veut que la force s'allie constamment à la faiblesse. Les rois ne sont donc point isolés sur le trône. Ils peuvent goûter les émotions du plus généreux des sentimens avec autant de sécurité que les autres humains. Ils ont même un moyen certain de ne pas se méprendre sur le

choix de leurs amis ; il leur suffit de conserver ceux que leur a donnés l'infortune.

Gardons-nous toutefois de confondre un sentiment aussi pur et aussi délicat que l'amitié, avec un attachement frivole et passager que l'égoïsme inspire, et qu'un vain plaisir détermine. On a beau s'y livrer avec toute l'ardeur que donne le premier âge ; son exaltation tombe bientôt devant les moindres intérêts de la vie, et l'expérience arrive pour dissiper de trop mensongères illusions.

Plutarque dit avec raison qu'on peut souvent puiser dans les mœurs des animaux des leçons ou des exemples utiles pour la conduite des hommes. On remarque en effet que la plupart d'entre eux sont susceptibles d'une amitié vive. Nous retrouvons particulièrement toute la sublimité de ce sentiment moral dans quelques quadrupèdes employés journellement à nos travaux domestiques. Le chameau du désert, le coursier des villes, le bœuf qui trace les sillons de nos champs, l'âne qui porte le fardeau du pauvre, n'ont été jetés sur la terre que pour sympathiser avec nos misères, que pour mériter à chaque instant notre affectueuse reconnaissance. Le chien surtout est un présent du ciel ; et la nature prévoyante ne sem-

ble avoir varié sa taille, sa force, ses aptitudes, son instinct, que pour l'adapter à la multitude de nos usages, ainsi qu'à la diversité de nos besoins. Il n'y a que les peuples sauvages qui fassent peu de cas de cet animal incomparable, parce que les vertus de relation sont nulles pour eux, et qu'ils sont absolument livrés à l'empire des passions personnelles.

Le chien est le modèle, le véritable prototype de l'amitié. Chaque espèce se distingue par un attribut particulier, qui est, pour ainsi dire, un hommage rendu à ce noble et généreux sentiment. L'une est spécialement vouée à la garde des troupeaux, et le berger solitaire lui confie sans crainte ses plus chères espérances; l'autre veille autour de notre demeure, et nous donne la sécurité au milieu de nos immenses possessions : nous dormons sur la foi de son instinct vigilant et protecteur. Le chien fait tourner tous les jours au profit de l'homme les dons les plus rares dont la nature l'a comblé. Il cherche, il interroge, il suit prudemment les traces de la proie que poursuit l'avide chasseur; on dirait que l'attachement qu'il porte à son maître aiguise en quelque sorte toutes les finesses de son odorat; il s'expose pour lui quand il s'agit de combattre les plus terribles habitans des forêts, et lui

dévoue à chaque instant son infatigable intrépidité.

Mais considérons plutôt ces courageux animaux au milieu des glaciers du mont Saint-Bernard, prêtant assistance aux voyageurs qui s'égarent, les guidant au sein des ténèbres, leur créant des routes au milieu des torrens, à travers mille abîmes, et partageant avec les hommes les plus vénérés les soins périlleux d'une bienfaisance hospitalière. Voyez les chiens de Terre-Neuve s'élancer dans les flots, affronter le courroux des vagues, braver le déchaînement des vents et de la tempête, se réunir pour mieux résister au courant des fleuves, plonger dans les gouffres de la mer, et ramener vers la rive les malheureux naufragés.

Qui n'a pas entendu parler des chiens de la Sibérie ? Il semble néanmoins qu'on n'ait pas assez célébré leur intelligence, leur dévoûment, leurs services, leur générosité. Ces animaux servent à la fois pour les Samoïèdes de bêtes de somme et de bêtes de trait. Ils manifestent une étonnante vigueur, et transportent des fardeaux à des distances prodigieuses. On les attelle à des traîneaux. Plus lestes que nos coursiers, ils savent se frayer des issues au travers des routes

les plus escarpées ; ils ne font qu'effleurer le sol, et passent rapidement sur la neige, sans jamais l'enfoncer. Aussi sobres que laborieux, il leur suffit, pour se nourrir, de quelques poissons qu'on fait mariner et qu'on met ensuite en réserve.

Mais, ce qu'il y a de merveilleux dans leurs habitudes, c'est qu'ils restent libres et livrés à eux-mêmes durant tout le cours de l'été. Tant qu'on n'a pas besoin de leur assistance, ils vivent de leur seule industrie. Ce n'est qu'à un signal qu'on leur donne, aussitôt après l'apparition des premiers froids, qu'ils accourent affectueusement auprès de leurs maîtres pour leur rendre tous les services dont ils ont besoin. Ils les dirigent pendant les ténèbres de la nuit et au milieu des plus terribles orages. Quand les Samoïèdes tombent engourdis sur la terre chargée de frimas, leurs chiens viennent les couvrir de leurs corps et leur communiquer leur chaleur naturelle. Mais que fait l'homme, si ingrat pour tant de bons offices ? il attend que ces animaux soient vieux, pour exiger leur peau et s'en revêtir.

Qu'il devient cher à l'humanité, cet être si pur, si aimant, qui se rend ici-bas l'instrument de la Providence ! Qu'on me désigne une qualité de

l'homme sensible qui ne soit pas son partage! Le chien éprouve toutes les nuances de ce sentiment délicat, qui est une des premières félicités de la vie. On le voit, dans un ménage bien ordonné, témoigner des déférences pour tous les membres de la famille, mais manifester une soumission plus entière à celui qui en est le chef. Il n'abandonne jamais son maître; et lorsque le malheur a chassé tout le monde du domicile de l'indigent, cet incomparable serviteur de l'homme se trouve encore là, pour se mettre de moitié dans sa misère, pour émouvoir la compassion, pour guider ses pas, s'il est aveugle, dans les rues et les carrefours d'une cité vaste et populeuse.

Le chien surtout a le privilége de pouvoir donner des regrets à ce qu'il affectionne. Il s'attache aux restes inanimés qui reposent dans le cercueil, et va s'ensevelir dans le même tombeau. Enfin ces animaux ont un tel discernement en amitié, qu'ils épousent les querelles de leurs maîtres; et jadis, quand les blancs déclaraient la guerre aux nègres, ces derniers avaient aussi des chiens qui luttaient avec courage contre les chiens de leurs ennemis toutes les fois qu'ils les rencontraient.

En amitié le chien ne connaît point ces refroi-

dissemens qui se remarquent si souvent parmi les hommes. La chaleur de la sienne est toujours au même degré. Les saisons de l'année n'influent point sur son humeur, qui est constamment égale. Le temps ne peut rien sur ses prédilections et sur ses préférences. Il a la mémoire des affections comme le courage de la fidélité. C'est en vain qu'après tant d'années de calamités et de souffrances, Minerve a vieilli les traits d'Ulysse pour le rendre méconnaissable aux yeux de ses implacables ennemis; le vieux chien de son palais court à sa rencontre et meurt de l'excès de joie que lui cause l'arrivée d'un maître chéri.

Le chien est d'un naturel si constant, qu'il ratifie rarement le trafic que l'on veut faire de lui. Il revient toujours vers l'homme indifférent qui a eu la cruauté de renoncer à son commerce. Il a la religion de l'amitié. Il veut mourir près de celui qui l'a une fois adopté. Ne dirait-on pas que la Providence a prévu que nous pourrions être abandonnés par nos semblables, et qu'elle a voulu que l'homme trouvât du moins un ami à toute épreuve parmi les animaux qui l'environnent?

CHAPITRE III.

DE L'ESTIME.

L'ESTIME est une sorte de tribut payé à un ensemble de qualités et de vertus propres à resserrer les nœuds de nos relations sociales. C'est une approbation morale donnée à tout homme qui fait un noble usage des talens qui le distinguent. Ce sentiment doit nécessairement appartenir à celui qui est fidèle à sa patrie, à ses engagemens, à sa parole, qui accomplit ses devoirs, qui respecte ses rapports et les rend profitables à ses contemporains. La justice, la bienfaisance, la générosité, etc., tels sont les attributs que l'on gratifie de l'estime publique. Mais cette récompense si désirable n'est pas toujours distribuée avec équité : souvent on la refuse au mérite modeste pour l'accorder à des succès frivoles, mais éclatans.

Ainsi donc, comme l'a dit très judicieusement Puffendorf, l'estime est aux personnes ce que le

prix est aux choses. Comme, dans les coutumes de la vie civile, nous attribuons une valeur quelconque aux objets, pour les comparer avec exactitude dans nos échanges réciproques, de même nous avons recours à une sorte de quantité morale, ou, ce qui est la même chose, à l'estime, pour déterminer le cas particulier que nous devons faire des individus considérés les uns par rapport aux autres, pour assigner le rang qu'ils doivent occuper dans notre pensée, ainsi que le degré de préférence qu'il convient de leur accorder.

L'estime manifestée en faveur de tel ou tel individu n'est en conséquence que l'expression de la valeur morale que nous lui supposons, ou plutôt le témoignage du jugement que nous en portons dans l'intérieur de notre âme. Toutefois ce sentiment a moins de chaleur, et agit sur notre système sensible moins vivement que l'amitié ou l'amour. C'est une espèce de reconnaissance que nous professons individuellement ou en commun pour celui que ses services rendent utile à l'humanité.

C'est parce que l'estime résulte du prix que nous attachons aux qualités plus ou moins éminentes des hommes, qu'elle marque, en quelque sorte, les divers rangs qu'ils doivent occuper dans la carrière de la vie sociale. Malheureusement, ainsi

que je l'ai déjà énoncé plus haut, les passions et mille besoins factices égarent la faculté que nous avons d'apprécier nos pareils, et nous rendent quelquefois injustes dans la répartition de ce sentiment. Mais, quand l'estime est le fruit d'une conviction profonde autant qu'éclairée, elle est le bien le plus précieux auquel il nous soit permis d'aspirer.

Le rang que nous occupons dans l'estime de nos semblables dépend beaucoup de l'opinion, qui maîtrise en général tous les esprits ; et personne n'ignore d'ailleurs combien est puissante l'influence de certains préjugés à cet égard. C'est ainsi que nous faisons peu de cas des personnes que leur indigence réduit à l'état de dépendance ou de servitude ; c'est ainsi que nous flétrissons par un dédain peu mérité une multitude de métiers ou de professions que nous regardons comme peu honorables, quoique nécessaires dans l'ordre social. Le sentiment d'approbation que les vertus excitent en nous varie d'ailleurs à l'infini suivant les usages, les mœurs et les habitudes des nations.

Nous estimons d'ordinaire l'homme qui sait ennoblir tous ses rapports sociaux, qui vit exempt de vices et d'imperfections, qui se dirige dans

toutes ses actions d'après des motifs irréprochables, celui enfin dont l'âme est forte et généreuse sans calcul; car la véritable beauté de caractère est indépendante de toute réflexion : tout ce qui en émane doit être spontané. L'estime ressemble à la gloire : celle qu'on achète ou dont on s'empare par des subterfuges ne dure pas.

On a dit qu'il n'y avait point d'amour sans estime : mais il y a au moins de l'estime sans amour; car il serait absurde de vouloir régler un pareil sentiment sur le degré de plaisir que pourraient nous procurer nos rapports particuliers avec nos semblables. Il est certainement des cas où l'on admire un rival qu'on ne peut rabaisser, et où l'estime devient un sentiment forcé autant qu'involontaire. Je me souviens d'un littérateur qui, se trouvant au spectacle, applaudissait avec transport une scène qui lui paraissait admirable dans l'ouvrage de son plus grand ennemi.

Qui croirait qu'il y a souvent beaucoup d'amour-propre dans l'estime que nous manifestons pour autrui? Rien pourtant n'est mieux prouvé que cette assertion. Prenons pour exemple ce qui se passe chez presque tous les savans. Le géomètre ne s'apprécie jamais mieux qu'en se comparant à un autre géomètre, le physicien à un autre phy-

sicien. Il y a plus, et l'expérience en fait foi ; nous sommes généralement très portés à jeter une sorte de discrédit sur un talent qui n'a aucune analogie avec celui dont nous nous croyons pourvus. C'est ce qui a fait dire à Vauvenargues que l'estime de nous-mêmes devance presque toujours celle que nous professons pour nos semblables.

CHAPITRE IV.

DU RESPECT.

Dans l'ordre social, le respect est l'aveu, exprimé ou tacite, de la prééminence que nous accordons à un autre individu sur nous-mêmes. Ce sentiment se manifeste par des signes extérieurs qui sont de pure convention. Souvent on le témoigne sans l'éprouver; c'est alors une simple concession que nous croyons devoir faire à l'amour-propre des hommes. De là vient que ce mot se trouve dans presque toutes les formules de politesse.

Le respect ressemble quelquefois à la crainte, et l'on est presque toujours obligé de se restreindre dans les paroles qui servent à l'exprimer. C'est un sentiment grave et sérieux, qui prescrit à l'âme une sorte de réserve; il n'est pas néanmoins sans quelque douceur quand il part d'une grande estime et quand c'est l'amitié qui se l'impose.

Le respect est un hommage rendu à une supé-

riorité quelconque. On le doit à la vertu, au rang, à la naissance, à l'expérience, à la vieillesse, à la dignité paternelle. On ne peut s'empêcher de l'accorder à certains personnages illustres, alors même qu'ils sont tombés dans l'abaissement et le malheur. Combien de fois n'a-t-on pas vu une multitude égarée rentrer dans la ligne du devoir au seul aspect d'un homme vénérable, quoique déchu du plus haut degré de la fortune et de la grandeur! Le vulgaire se prosterne comme par instinct devant celui que ses perfections personnelles ont élevé au-dessus de ses semblables.

Nous saluons avec respect les descendans des grands hommes; il est en effet naturel que nous environnions de quelque honneur des familles qui se sont maintenues avec un certain éclat pendant plusieurs siècles, ce qui suppose une longue suite de services rendus à la société. Nous sommes d'ailleurs portés à croire qu'un si beau sang n'a pas dégénéré. On éprouve une sorte de respect religieux pour la vieille épée de Charlemagne, pour le fauteuil du grand Frédéric, pour l'appartement de Voltaire, pour la petite maison de J.-J. Rousseau. Comment ne serions-nous point affectés d'une manière analogue pour les restes vivans d'un homme qui fut extraordinaire!

De là vient que, dans les états monarchiques, la noblesse réveille en nous des souvenirs qui nous intéressent. Si pourtant un individu sorti d'une tige illustre dément la hauteur de son origine par la bassesse de ses actions, il excite alors dans tous les cœurs le sentiment d'une profonde pitié. Il influe tristement sur notre âme, comme une ruine désenchantée d'un fameux monument.

Un des résultats les plus intéressans de la civilisation européenne est sans contredit de nous avoir inspiré du respect pour les femmes, et d'avoir fait ployer la force sous le doux empire des grâces. C'est la raison qui a dicté les sentimens que nous professons pour elles. Les lois de l'humanité ont dû nous prescrire de traiter ainsi des êtres qui ne pouvaient opposer une résistance réelle à nos volontés. On a en outre envisagé les désordres qui résulteraient d'un état où elles seraient contraintes de nous céder tout ce qu'il nous prendrait fantaisie de leur enlever. Nous avons alors fait intervenir l'honneur et toutes les réserves qu'il impose.

Chez le plus grand nombre des peuples, ce touchant intérêt se manifeste en quelque sorte de lui-même, et on en trouve des vestiges jusque dans les lieux étrangers à toute urbanité. Un

ardent missionnaire de la Terre sainte, M. l'abbé Desmazures, a traversé des tribus d'Arabes ennemies sans autre escorte que celle d'une vieille femme, à laquelle il donnait quelque argent pour qu'elle voulût bien l'accompagner dans sa route. Chez les Grecs de l'antiquité, ce même respect était imposé par des lois sévères, et nul peuple ne témoignait autant de déférence pour le sexe qui a le plus de retenue et de modestie.

CHAPITRE V.

DE LA CONSIDÉRATION.

Ce qu'on nomme *considération* dans le monde social se compose de l'estime, du respect et autres sentimens honorables dont un homme a su entourer sa personne. Nul individu, quels que soient son rang, sa dignité, son âge, ne peut s'empêcher de l'accorder à celui qui en est digne. Tous les états, toutes les nobles professions de la vie civile donnent des droits à cette récompense, qui a pour avantage de ne point exciter l'envie, parce qu'on en jouit sans orgueil, et qu'on la perdrait bien vite, si l'on s'abandonnait sans réserve à l'aveugle ostentation d'un amour-propre désordonné.

Une considération bien méritée est la première fortune de l'homme; elle le conduit aux dignités, aux emplois qu'il peut exercer avec avantage: elle vaut mieux pour lui que la renommée; car les biens qui sont exempts de trouble et d'inquiétude sont, sans contredit, les plus précieux. Si la

célébrité est le prix du talent, on peut dire que la considération est le prix du mérite individuel; elle suppose dans celui qui en jouit la réunion de toutes les qualités qui constituent l'homme sociable.

La considération ne s'applique point à la jeunesse, mais bien à l'âge mûr. En effet, l'homme qui entre dans le monde ne cherche communément à agir que par des impressions agréables; son but principal est de plaire. Mais, à mesure qu'il avance dans la carrière des relations, il est animé de l'ambition d'être utile à ses proches, à sa patrie, à tout un royaume; il fait dès-lors agir tous les ressorts de son esprit; il désire occuper des places où ses pareils puissent recueillir les fruits de sa maturité et de ses lumières, à se distinguer par des idées raisonnables et par le don de les exprimer. Quel est le but de tous ces efforts? C'est d'acquérir de la considération, récompense flatteuse qui émane d'un public éclairé, et que garantit l'intégrité de ses jugemens.

Les vertus qui font accorder la considération sont rares; de là vient qu'on y attache tant de prix : on l'obtient moins par les dons du génie que par les qualités éminentes d'un beau caractère. L'homme qui est universellement considéré est

communément irréprochable dans sa vie publique. Il tient les rênes de ses passions, et ne les dirige que pour l'utilité de tous. On loue son désintéressement, son obligeance, sa droiture, sa probité inflexible : jamais il ne dévie des sentiers de la justice, *incorrupta fides*. Il y a autour de sa personne une sorte de magie qui fait que ses concitoyens sont saisis de respect à sa rencontre; car une considération bien acquise est un bouclier sur lequel s'émoussent tous les traits de l'envie et de la fureur.

Il en est de la considération comme de l'estime et de tous les autres sentimens qui honorent la condition humaine : elle est souvent usurpée par des hommes qui n'ont que le masque des vertus qui la donnent. L'homme qui se tient à une distance convenable de ses pareils, qui parle et se tait à propos, qui impose par la dignité de son maintien, par des manières décentes et distinguées, est souvent porté par les suffrages aux places les plus élevées de l'ordre social. Combien d'emplois importans ont été remplis par des individus qui n'avaient que l'art de dissimuler leur incapacité! Il en est qui doivent beaucoup à leur façon de se vêtir, et à d'autres moyens qu'ils savent employer pour établir et conserver leurs rapports sociaux. L'homme qui choque le moins les

amours-propres est souvent celui qui arrive avec le plus de sûreté à la considération personnelle.

Au surplus, la mesure des divers sentimens dont se compose la considération s'établit ordinairement d'après l'opinion commune. L'opinion est la pensée générale d'une nation ou d'un peuple sur les choses et sur les individus : elle est la somme des jugemens identiques d'après lesquels les hommes apprécient leurs semblables. On la représente avec tous les attributs de la souveraineté et de la puissance. On l'assimile à un torrent idéal auquel tout cède, et qui jamais ne rétrograde. L'opinion répare toutes les injustices du sort; elle arrête toutes les usurpations; elle subjugue tous les despotismes; les tyrans sont contraints de la reconnaître et d'en suivre les pentes irrésistibles. L'opinion est le témoignage vivant de notre valeur personnelle; elle nous met en paix avec nos égaux, comme la conscience avec nous-mêmes.

CHAPITRE VI.

DU MÉPRIS.

Si un individu qui a part à nos communes relations déroge à la dignité humaine, s'il foule aux pieds les lois adoptées de l'honneur, s'il se dégrade par des vices honteux, si une conduite abjecte le fait choir des rangs supérieurs de la société, il fait naître en nous un sentiment qui affecte désagréablement notre âme. C'est ce sentiment pénible qui prend communément le nom de *mépris*, sorte de flétrissure que nous infligeons à celui qui manque à l'instinct de relation, à celui qui viole ou qui méconnaît les devoirs que ses rapports lui imposent.

L'homme qui a encouru le mépris de ses égaux est moralement isolé; il n'a plus qu'une faible part aux bienfaits de l'instinct de relation. On évite sa rencontre, parce qu'il a rompu un pacte qui ne subsiste et n'est cimenté que par l'estime. L'homme méprisé est en quelque sorte séquestré dans une atmosphère dont il

supporte douloureusement toutes les fâcheuses influences.

Le mépris est comme le fer brûlant dont on use pour noter d'infamie les criminels ; ses empreintes sont presque toujours ineffaçables. Ce sentiment est aussi utile que la haine dans les rapports sociaux. Où en serions-nous, s'il n'existait pas ! Comment punir les ingrats, les imposteurs, les traîtres, les avares, les calomniateurs? Le mépris est un supplément que nous ajoutons à l'insuffisance des lois pénales, ainsi qu'au désir de la vengeance, qui est la passion la plus véhémente de l'homme.

Il est une foule d'actes dans la vie humaine sur lesquels nos lois n'ont aucune prise, et qui n'en doivent pas moins subir tout le mépris de l'homme de bien; il est une multitude de sentimens libres, et qui n'en sont pas moins exigibles pour la sûreté des rapports sociaux. L'instinct de relation se maintient par une multitude de procédés nécessaires au bonheur commun. C'est l'observation ou la violation de ces procédés qui concilie l'estime ou le mépris; car tout individu qui entre en relation avec ses semblables contracte l'obligation de s'en faire aimer, et d'exciter en eux le sentiment de l'ap-

probation, souvent même celui de la reconnaissance.

Le mépris vient humilier l'homme dans la passion la plus irritable de son être, qui est l'amour-propre. On rencontre des individus tellement déchus de leur dignité primitive, qu'ils sont réduits à se mépriser eux-mêmes. Ceux-là s'enveloppent des ombres du mystère, changent de nom pour se rendre méconnaissables, vont même dans d'autres contrées usurper souvent une considération dont ils sont indignes. Mais la plupart d'entre eux languissent dans la honte, état pitoyable de l'âme, qui résulte de la conviction où l'on est du blâme qu'on a mérité. Les regards de l'homme sans reproche sont pour de tels êtres un supplice sans fin.

Rien du reste n'est plus hideux à considérer au sein du corps social que les manœuvres des gens méprisés. Combien n'en voit-on pas qui cherchent à masquer leur déshonneur par le prestige du rang ou de la fortune! Il en est qui se familiarisent, pour ainsi dire, avec l'ignominie qui les enveloppe. On les voit lutter contre des humiliations méritées avec une audace qui leur procure des triomphes momentanés. On en trouve enfin qui, par un singulier subterfuge, cherchent à se

rapprocher des personnes estimables et justement considérées, s'imaginant qu'une portion de leur renommée va rejaillir sur eux.

Malgré la bizarrerie des jugemens humains, il y a toujours une sorte de justice dans la manière dont nous distribuons le mépris. C'est ainsi que nous avons recours à ce châtiment pour punir l'individu qui n'a pas su se laver de l'insulte qu'il a reçue. En général, nous nous indignons contre celui qui supporte l'outrage sans le repousser. Par une telle indifférence, cet homme se montre indigne de nos regards; nous ne saurions sympathiser avec sa bassesse; et pour peu que nous tenions à lui par quelques liens de parenté, nous préférerions apprendre son trépas plutôt que de le voir ainsi couvert d'opprobre et d'infamie.

La peine du mépris est souvent infligée d'après des lois trop promptement consenties par nos premiers pères, et sur lesquelles la raison nous dit qu'il faudrait revenir. C'est pour cela que nous les désignons sous le nom de *préjugés* dans le langage ordinaire. Mais sommes-nous toujours fondés à les combattre? Est-il facile d'en opérer la réforme, et de faire prendre de nouvelles habitudes à l'opinion? Cherchez à appro-

fondir le plus grand nombre de ces maximes qui exercent un empire si puissant sur l'esprit des hommes, vous verrez que leur origine est intéressante pour la vertu; vous leur trouverez un fondement plus ou moins solide pour le maintien de l'ordre social. La plupart de ces préjugés ont été inspirés par le sentiment des convenances; c'est l'instinct commun qui les a dictés.

Le préjugé qui étend sur tous les individus d'une famille une partie de la honte attachée aux peines infamantes, tient sans doute à ce sentiment qui nous persuade que nos parens nous transmettent leurs qualités avec la vie. Ce préjugé, qui a toute sa force chez les peuples barbares et libres, auxquels la nature parle sans contradiction, doit en avoir peu dans les républiques et dans les gouvernemens monarchiques, où les lois, modérées par l'autorité du monarque, ne laissent aux sentimens et aux usages qu'une partie de leur empire. Cependant la raison et les lois doivent réunir leurs efforts contre certains sentimens même naturels, lorsqu'ils sont contraires à la félicité publique; il serait dangereux de favoriser leur développement.

Toutefois le préjugé des peines infamantes est

fondé sur des observations physiologiques que personne ne peut révoquer en doute; car il est certain, par exemple, que plusieurs altérations ou défectuosités morales sont transmissibles par hérédité. Ne voit-on pas des folies qui sont en quelque sorte un mal de famille? ne voit-on pas des postérités nombreuses manifester les mêmes penchans, se déshonorer par les mêmes vices, se distinguer par les mêmes vertus, briller par les mêmes talens? Ajoutez à cette cause naturelle la force de l'exemple et le pouvoir incompréhensible de l'imitation. Il serait peut-être du devoir du législateur de dédommager dans quelques cas ceux qui deviennent victimes des peines infamantes; mais je doute qu'il soit possible d'opérer l'extinction totale d'un tel préjugé.

D'ailleurs il est avantageux, dans le cercle de nos relations ordinaires, que les fautes graves contre la société ne soient pas tout-à-fait personnelles; il est utile de rendre jusqu'à un certain point les individus qui sortent d'une même tige solidaires les uns pour les autres. C'est en effet ce préjugé qui les force à se surveiller réciproquement, à s'entr'aider pour s'épargner des flétrissures. Il concourt plus ou moins directement à entretenir la pureté dans l'intérieur des familles, et à y conserver le dépôt sacré de l'honneur.

Si un homme provenant d'une race obscure acquiert tout à coup une somme considérable de gloire, tous ceux qui tiennent à lui par les liens du sang participent bientôt à la douce influence des rayons qu'il répand sur ce qui l'entoure; pourquoi ne voudrait-on pas qu'il en fût quelquefois de même pour le déshonneur? D'ailleurs quelle justice ne se plaît-on pas à rendre au fils d'un père avili, quand il se relève de la honte par des actions d'un grand éclat! Si l'opinion aime à punir, elle se plaît pareillement à venger, à réhabiliter ses victimes.

On pourrait toutefois composer un livre fort étendu sur les bizarreries de l'opinion, ainsi que sur les diverses manières dont elle inflige le mépris. N'est-il pas singulier, par exemple, qu'il n'y ait que le duel qui puisse nous laver de l'infamie d'un soufflet? N'est-il pas ridicule de voir, en jurisprudence criminelle, qu'il est plus honteux d'être pendu que d'avoir la tête tranchée? Les nobles et les patriciens de tous les temps avaient porté l'orgueil des priviléges jusqu'à vouloir qu'on inventât des supplices particuliers pour eux. Le principal motif de cette concession venait sans doute de ce qu'on croyait offrir un hommage, dans leur personne, à ceux de leurs ancêtres qui avaient rendu des services plus ou moins importans à la patrie.

L'homme convaincu du mépris qu'il inspire porte sur lui-même un regard épouvanté; le fardeau qui l'accable abat ses facultés intellectuelles; il n'a aucune assurance dans son maintien; il baisse les yeux et n'ose les porter sur son semblable : il est à chaque instant déconcerté par le sentiment involontaire de sa propre humiliation. Les muscles qui meuvent sa physionomie agissent d'une manière détournée : il est timide, défiant, confus autant que surpris des prévenances dont il est l'objet. L'homme qui en méprise un autre est, au contraire, tranquille comme tous les individus animés d'une passion froide. On observe dans ses regards, dans ses attitudes, cette dignité calme qui provient de la supériorité qu'il a tout à coup acquise sur son semblable.

L'homme flétri ne peut se promettre de longs jours; l'air qu'il respire semble lui être pernicieux comme celui des marécages : il a beau se roidir contre le châtiment que lui fait subir l'opinion, il ne saurait supporter autour de lui ce silence contempteur, qui est un des plus grands supplices de l'âme. Je dirai plus : entourez un assassin des plus douces affections domestiques; qu'il trouve une femme qui l'aime, que ses enfans lui prodiguent les plus tendres caresses, il n'est pas consolé, son cœur est de

glace ; le poison est dans toutes ses jouissances. Il faut qu'il meure, parce qu'il a besoin de se faire oublier. Il y a d'ailleurs quelque chose de sec et de dénaturé dans les adieux qu'il fait à la terre; il n'a jamais su vivre, comment voulez-vous qu'il sache mourir?

CHAPITRE VII.

DE LA MOQUERIE.

La moquerie est un penchant qui a ses racines dans l'orgueil et dans la méchanceté de l'homme; elle est le résultat de cette joie cruelle que nous éprouvons à la vue des disgrâces qui peuvent affliger nos semblables. C'est une réaction de notre amour-propre contre des ridicules ou des défauts qui nous choquent. La moquerie est douce à exercer comme la vengeance.

Un philosophe a dit ingénieusement que la moquerie était l'épée de la femme. C'est en effet l'arme des faibles contre les forts; c'est la ressource des petits contre les grands; l'art d'en user est particulièrement départi aux rachitiques, aux bossus, aux boiteux, aux enfans et à tous ceux qui sont inférieurs par leur puissance physique. Les individus robustes et d'une stature athlétique ne se moquent de personne C'est une remarque qu'on peut faire dans les divers ordres de la société.

Le besoin de la moquerie est essentiellement le partage de l'espèce humaine. Il se manifeste chez les peuples mêmes qui n'ont atteint qu'un faible degré de civilisation. Les sauvages de la Californie tournaient en ridicule les missionnaires, lorsque ceux-ci prononçaient mal certains mots de leur langue. Qui croirait que les idiots ne sont pas exempts de cette habitude? Il y a quelques années qu'en traversant le mont Saint-Bernard, M. de Bonstetten, savant distingué de Genève, logea à Martigny, chez son ancien valet de chambre devenu aubergiste. Il lui demanda des détails sur les cretins dont ce village abonde. « Qui les connaît mieux que moi? répondit ce dernier; c'est devant ma maison qu'ils se rassemblent tous les jours; ils sont très gais, et leur conversation est fort animée. Ils se font une sorte de langage à l'aide de leurs cris et de leurs gestes, langage qu'ils entremêlent de quelques sons mal articulés. Ils ne cessent de se moquer des non-cretins, dont ils font le sujet continuel de leurs entretiens. » On voit, d'après ce fait, que la moquerie appartient au plus bas degré de la spiritualité.

Il suffit d'entendre ce qui se dit dans le cercle ordinaire de nos sociétés, pour s'apercevoir de la tendance qu'ont tous les hommes vers une mé-

disance moqueuse que l'esprit assaisonne et rend plus ou moins piquante. Toutes les paroles proférées avec un ton persifleur se rapportent à des anecdotes vraies ou fausses sur tel ou tel individu; on fouille dans les replis les plus secrets de son âme ; on recherche, on découvre, on publie ses actions privées ; et la curiosité n'est mise en jeu que pour satisfaire cet instinct funeste dont il est difficile de se défendre. Le peuple même ne se soulage de ses chagrins, et ne se venge de ceux qui le gouvernent, que par de méchantes plaisanteries.

La malice humaine se repaît de scandale : tous les membres du corps social se combattent avec l'arme du ridicule. Les vengeances particulières s'exercent communément par ce déplorable moyen. Les enfans sont, pour ainsi dire, formés pour la moquerie ; ils bégaient à peine, qu'on leur fait tenir des discours satiriques au moyen desquels ils sont un objet de joie pour tout le monde. Les femmes surtout, occupées à des travaux sédentaires qui n'entravent en aucune manière la conversation, aiguisent à chaque instant ce fer meurtrier; c'est toujours du prochain qu'elles s'entretiennent. On a beau avoir inventé pour elles les promenades, les jeux, les spectacles; c'est précisément dans les lieux où elles se trouvent en

regard qu'elles se livrent avec plus d'abandon et de volupté au besoin continuel de la moquerie.

L'homme aime tellement à faire circuler ce poison, que, lorsque dans un discours, dans une conversation, on parle en général d'un vice, d'un travers, d'un ridicule, les auditeurs saisissent avec avidité tout ce qui peut prêter à des allusions particulières. On ramasse en quelque sorte le trait qui s'était perdu pour lui assurer une direction déterminée. Ainsi la moquerie est ce qui fait le supplice des relations sociales : elle met dans un état continuel de guerre les habitans d'une même ville, d'un même royaume, etc.; elle entretient des rivalités entre les différens peuples; elle perpétue les ressentimens.

En France, la moquerie s'exprime souvent par des chansons, genre d'escrime qu'on excuse, et qui laisse néanmoins des blessures profondes dans le fond des cœurs; ses funestes refrains sont quelquefois très acérés : les chansons passent vite; mais elles se répètent, et, par le secours de la rime, se reproduisent à volonté dans la mémoire. Cruelles interprètes de la malignité humaine, elles voyagent et se transportent à une distance infinie des lieux où elles ont pris naissance. Elles sont colportées par la jeunesse; on est frappé de

leurs traits, sans savoir d'où ils partent. C'est par elles que l'homme est atteint dans tous les rangs et dans toutes les professions. Ces agressions poétiques sont souvent suivies des plus tristes catastrophes. Le poison de la moquerie ressemble à celui dont les sauvages se servent pour infecter leurs flèches ; il laisse dans l'âme offensée les empreintes les plus douloureuses.

L'homme des villes a fait du plaisir de la moquerie un délassement pour ses fatigues journalières ; c'est ce qui a donné lieu à l'invention de la comédie, aliment précieux pour la gaîté. La moquerie est ici réduite en art : c'est un moyen de correction qu'on fait tourner au profit de la morale. On peint les ridicules avec une sorte d'exagération qui amuse à la fois un grand nombre de spectateurs, en provoquant la convulsion salutaire du rire, phénomène propre à l'espèce humaine.

La comédie a pour objet de représenter les vices et d'exposer les fautes que les hommes commettent journellement dans l'exercice de leurs relations, afin d'en préserver ceux qui écoutent. Elle est destinée à réformer les mœurs, ou plutôt les habitudes antisociales des hommes. C'est un enseignement de la vie, un châtiment infligé à

divers ridicules par le ministère de la moquerie. Le mouvement dramatique qu'on donne à cette correction intéresse la société entière ; il sert à l'instruction commune. Ainsi donc la moquerie a un but moral et sérieux dans les productions comiques ; elle satisfait en outre un des besoins impérieux de notre nature, qui nous porte à plaisanter sur les travers d'autrui sans offenser la susceptibilité individuelle.

Considérée sous le rapport moral et dans le commerce ordinaire des hommes, la moquerie est un acte coupable par lequel on cherche à se donner un inférieur. On convertit l'individu dont on se moque en adversaire : nous signalons son côté faible, et nous nous applaudissons des avantages que ses défauts nous donnent sur lui. La moquerie suppose par conséquent l'absence de toute affection bienveillante. Observez l'homme qui a du penchant à railler les autres : à coup sûr, il est aussi présomptueux que malin : rire d'autrui, c'est vanter sa propre excellence.

Les hommes sont d'autant plus enclins à la moquerie, qu'elle sert à aiguiser leur esprit, à animer leur entretien, à faire applaudir leur conversation ; on l'a, du reste, rendue plus piquante en lui faisant subir une multitude de formes. Il en est

une, par exemple, qui consiste dans un silence expressif, ou dans une simple inflexion de la voix; souvent elle tient à la finesse de certains mots usités dans telle ou telle langue. Au surplus, sous quelque forme qu'elle se présente, elle n'en est pas moins une puissance que peu de personnes osent braver. On la redoute à un tel point, qu'on craint généralement de se mettre au-dessus de ce qu'on nomme le *qu'en dira-t-on*. Ainsi, dans le monde, les railleries de l'homme faible font le supplice de l'homme fort.

La susceptibilité française ne s'arrange point de la moquerie directe, et la vengeance suit toujours de près une pareille insulte. On connaît les affronts qui arrivent aux poètes satiriques, ainsi qu'à tous ceux qui se mêlent de tourner en dérision leurs semblables. Il est certain qu'il y a quelque chose de bas et de déloyal dans l'abus d'un art qui peut s'exercer contre des absens. Il existe des lois contre les calomniateurs; il faudrait en établir contre ceux qui se font un jeu de la moquerie. La plupart d'entre eux manquent tellement de justice et de vérité, qu'ils s'irritent à l'excès, si on use à leur égard de justes représailles.

L'homme véritablement bon gémit des sottises d'autrui; il n'y a que le méchant qui puisse se

permettre d'en rire. En agir ainsi est tout-à-fait indigne d'une âme forte et vigoureusement trempée. Depuis que la moquerie, cette fille aînée de la vanité humaine, est devenue plus générale parmi les hommes civilisés, l'homme social a perdu sa force et sa dignité ; on a aboli le respect pour la morale sacrée, et on a profané ce qu'il y a de plus profond et de plus sérieux dans le cœur de l'homme.

On peut dire, en terminant ce chapitre, que les railleurs sont atteints d'une sorte de débilité morale, qui est, pour ainsi dire, de niveau avec la défectuosité de leurs organes physiques. En France surtout, la moquerie est exercée par des hommes médiocres et subalternes, dont la tête est tout-à-fait vide d'idées ; c'est le pays où les sots ont pris le parti de se moquer de tout ce qu'ils n'entendent pas : de là le discrédit jeté par l'opinion sur ceux qui s'attachent à déprécier leurs semblables. De quelque gaîté qu'ils assaisonnent leurs discours, ils se déconsidèrent dans l'esprit des hommes sensés. La plupart d'entre eux subissent le sort de ces bouffons ambulans dont le métier trivial est d'amuser le peuple, et qu'on n'aime à voir que sur leurs tréteaux.

CHAPITRE VIII.

DE LA PITIÉ.

La pitié est une affection sympathique qui se dirige avec plus ou moins d'énergie vers tous les individus souffrans ou malheureux : c'est le contre-poids de l'amour de soi, qui ne pouvait convenablement trouver sa place que dans un être sociable. Il est peu de sentimens qui honorent autant la nature humaine.

On a mal connu et mal déterminé les sources de la pitié dans l'économie animale ; elle n'est point l'effet d'un retour sur nous-mêmes, comme l'ont prétendu certains philosophes qui expliquent tout par la théorie de la personnalité ; mais il est évident que cette faculté sublime tient plutôt au besoin inné que nous avons de sympathiser avec les malheurs de nos semblables, et de faire partager le bien-être dont nous jouissons.

La pitié est un mouvement spontané de l'âme, une faculté native que nous sommes involontai-

rement enclins à exercer. Les hommes les plus habitués à raisonner ne sont pas ceux qui sont les plus portés à la compassion ; la réflexion est souvent ennemie de ce doux sentiment. J'ai connu un propriétaire opulent qui refusait de faire l'aumône parce qu'il avait profondément médité sur l'ingratitude.

C'est par instinct et non par raison que l'homme se montre compatissant : la pitié saisit inopinément son âme. La nature a un besoin insurmontable de ce sentiment, qui nous presse comme celui de la faim ou de la soif. Madame Helvétius passait dans une rue du village d'Auteuil ; elle rencontra une paysanne glacée par le froid et presque nue ; elle se dépouilla spontanément d'une partie de ses vêtemens pour en couvrir cette infortunée. Placez des hommes tout-à-fait sauvages sur le bord d'un fleuve : qu'un enfant, qu'une femme s'y laisse choir ! quel est celui d'entre eux qui ne voudra pas lutter contre le torrent ? quel est celui, qui, dans cette circonstance périlleuse, n'abjurera pas son égoïsme et sa personnalité ?

La théorie de la pitié doit donc s'expliquer par les lois de notre propre organisation morale ; nul doute qu'elle ne soit inhérente à la constitution

particulière de chaque individu, et liée à la conservation de tous. Elle ne saurait provenir, comme on l'a si souvent prétendu, de la faculté que nous avons de nous placer, par l'effet de notre imagination, dans la même situation que ceux dont le triste sort nous intéresse. Il n'est pas vrai d'ailleurs que ce sentiment s'affaiblisse en nous quand nous avons la certitude de ne pas être atteints par les maux qu'endurent nos semblables. Parcourez les asiles du malheur, transportez-vous dans l'intérieur des hôpitaux, vous y observerez des infirmités sans nombre : les plus graves vous toucheront davantage; et pourtant ce sont celles dont il est à peu près certain que vous serez toujours garanti.

La pitié est plus ou moins vivement ressentie par les hommes de toutes les classes; mais il ne faut pas croire qu'elle soit, dans tous les cas, fortifiée par l'analogie des rangs que nous occupons dans la vie. Une telle assertion est contraire aux faits qui sont journellement observés. Les infortunes d'un roi n'ont aucun rapport avec celles qui nous accablent; et pourtant elles provoquent dans notre âme le sentiment de la plus grande commisération ; d'une autre part, les individus qui vivent à côté de nous, et dans une condition semblable à la nôtre, sont quelquefois ceux que

nous plaignons le moins, quoique nous soyons menacés des mêmes malheurs.

Les relations de la pitié sont spécialement propres à l'homme. Quelques quadrupèdes, et surtout le lion, paraissent néanmoins en être susceptibles ; on a même vu des animaux dont la sensibilité avait été plus ou moins cultivée, exercer des actes de compassion dont notre intelligence s'étonne. Mais, dans l'espèce humaine, les mouvemens de cette faculté expansive sont infiniment plus nobles et plus pénétrans. Tous les malheureux de la terre sont placés sous l'égide de la pitié tutélaire. La nature prévoyante ne l'a convertie en passion que pour nous intéresser davantage aux maux d'autrui : elle ne pouvait compter sur les motifs précaires que fournit la raison, parce qu'ils eussent été rarement écoutés.

C'est surtout au sein des sociétés policées que cette passion se communique avec le plus de force et de vitesse ; de là vient que les auteurs de romans en font presque toujours le principal intérêt des situations qu'ils nous représentent ; nous lisons avec une sorte d'avidité les livres consacrés à la description des grandes catastrophes. Notre pitié s'attache même à des êtres qui ne sont plus, et nos âmes compatissantes errent autour du

tombeau qui les a engloutis. Les peines attachées à la condition de l'homme tiennent en général notre sensibilité en haleine, et nous aimons mieux sympathiser avec les craintes qu'avec les espérances de nos semblables.

La pitié est un sentiment si énergique, qu'il est des circonstances où elle nous poursuit longtemps après que nous lui avons résisté. Il y a en nous comme une voix secrète qui nous reproche toute la dureté de notre âme : nous retournons alors, par une pente irrésistible, vers l'être malheureux que nous avions si cruellement délaissé, et nous nous plaisons à réparer les suites d'un injuste abandon.

On voit d'après cela que la pitié n'est pas aussi rare parmi les hommes qu'on le prétend. On trouve partout des orphelins; partout on rencontre des vieillards que les circonstances réduisent à la plus affreuse détresse; mais le hasard ou plutôt la Providence place toujours à côté d'eux un être bienfaisant pour les secourir. La nature a mis d'ailleurs dans la voix humaine des accens propres à émouvoir le cœur d'autrui et à conjurer l'infortune; il est des plaintes, il est des cris éloquens auxquels la partie affective de notre âme ne saurait entièrement se soustraire. C'est ainsi

que le monde se maintient. Il faudrait appeler la pitié la passion conservatrice par excellence.

Les douleurs physiques excitent en général beaucoup moins de pitié que les douleurs morales. Cette remarque est incontestable ; et il est certain que nous apercevons journellement dans les rues et les carrefours de nos cités des individus couverts de plaies ou en proie aux maux les plus hideux, sans éprouver la moindre émotion, tandis que nous pleurons amèrement sur des malheurs fictifs ou supposés, et que nous nous rassemblons devant un théâtre pour goûter en commun le charme prolongé de la compassion ; c'est donc le pouvoir de notre imagination qui grossit à nos yeux ces infortunes mensongères, et qui fait que notre âme en est profondément affectée.

La pitié étant un sentiment relatif à la conservation de l'espèce, il est évident qu'elle doit se montrer plus active chez les jeunes gens destinés à la soutenir que chez les vieillards qui sont près de s'en séparer. Il est également démontré par l'observation que les femmes sont spécialement accessibles à ce doux sentiment, parce que le sort de l'existence individuelle semble leur être plus particulièrement confié. Les physiologistes remarquent enfin que la pitié se montre plus

vive toutes les fois qu'elle se manifeste entre deux personnes d'un sexe différent. Ceci tient à l'influence réciproque que l'homme et la femme exercent l'un sur l'autre, influence dont il sera question quand je traiterai de l'instinct de reproduction.

Nous sommes susceptibles de concevoir le sentiment de la pitié pour des êtres mêmes qui n'appartiennent point à notre espèce. Toutefois est-il vrai de dire que nous prenons une part plus vive aux souffrances de ceux qui se rapprochent le plus de nous par les caractères physiques de leur organisation. C'est ainsi que nous sommes plus fortement émus par le cri des quadrupèdes que par le cri des oiseaux ; c'est ainsi qu'on se détermine plus volontiers à tuer un poisson, un insecte, qu'un animal à sang chaud. M. de Malouet, dans son *Voyage à la Guyane*, fait mention d'une chasse faite aux singes par les Indiens. Il dit que dans cette circonstance il se trouva tellement ému par les plaintes de ces animaux blessés, qu'il donna l'ordre de faire cesser le feu. Ce qui le pénétrait surtout de compassion, c'étaient les gémissemens des femelles portant leurs petits sous leurs bras pour les soustraire au danger. Elles parlaient une langue qu'on n'entendait pas, mais qui semblait retracer à la fois la fureur, l'indignation

et les angoisses du désespoir. La ressemblance éloignée du singe avec l'espèce humaine contribue beaucoup à accroître le sentiment de la pitié ; et, pour me servir de l'expression de M. de Malouet, elle paraît en quelque sorte la commander.

La pitié n'est point un sentiment aveugle comme celui de l'amour, et il y a toujours une sorte de justice dans la répartition que l'on en fait. Elle ne se porte guère que sur les individus qui en sont dignes. Ce ne sont point les scélérats qui l'inspirent : par les crimes qu'ils ont pu commettre, ils n'excitent plus notre sympathie ; ils se sont en quelque sorte séparés de la nature humaine.

En général, quand on sollicite notre compassion, nous avons grand soin de nous enquérir quel est le caractère, quelles sont les vertus des personnes qui cherchent à nous intéresser en leur faveur. Ceux qui nous implorent font aussitôt une description plus ou moins étendue des droits qu'ils ont à notre bienfaisance. Nous cherchons nous-mêmes à justifier nos largesses, à motiver en quelque sorte les services que nous rendons. L'impression de la pitié est d'ailleurs d'autant plus énergique que l'individu qui l'ex-

cite est plus ou moins recommandable par ses vertus et sa moralité.

Le sentiment de la pitié s'exprime souvent par des larmes. Ce symptôme se manifeste principalement quand nous sympathisons avec la douleur morale ; la douleur physique peut néanmoins le déterminer, si elle a lieu chez des individus qui tiennent à nous par les liens du sang. Ajoutons que la nature attache une sorte de bonheur à l'exercice de cette passion; car elle a voulu que l'homme trouvât une satisfaction dans un devoir même qu'elle lui impose.

La pitié est du reste, de toutes nos jouissances, celle qu'on peut regarder comme la plus vraie et la plus naturelle ; nous penchons de nous-mêmes vers la miséricorde et la bonté. C'est l'instinct de relation qui inspira le premier homme lorsqu'il donna du pain à son semblable. Dans la suite, on fit de cet acte un devoir social auquel tous les malheureux se confient; car la terre est peuplée de mendians qui trouveront toujours à vivre tant qu'il y aura parmi ceux qui l'habitent une ombre de civilisation. Au surplus, ainsi que je l'ai déjà énoncé plus haut, la pitié est un sentiment qui dérive si bien des lois de l'organisation humaine, que ceux qui, par corruption, refusent

d'y obéir, allèguent toujours des prétextes pour se faire excuser ; ils imputent d'ordinaire aux personnes qui les sollicitent des vices ou des défauts qui les rendent indignes de leur assistance.

La pitié est un sentiment si légitime, qu'elle vient faire valoir ses droits jusque dans le sanctuaire de la justice. Chez les Romains, un accusé avait la faculté de parcourir les rangs de l'assemblée pour émouvoir la compassion du peuple, aussitôt que la trompette avait sonné l'ouverture des comices, et qu'on allait prononcer sur son sort par centuries : le coupable prenait alors une humble contenance ; sa tête était couverte de cendres ; on faisait suivre le vieux père, les petits enfans, l'épouse désolée, pour mieux apaiser la colère publique. On entendait bientôt les murmures de la pitié au milieu des flots de la multitude, et déjà les cœurs étaient émus avant que l'orateur se fît entendre.

La pitié est, comme toutes les autres facultés de l'âme, susceptible d'affaiblissement et d'altération ; le spectacle continuel de l'ingratitude de l'homme finit par concentrer les affections, et par empêcher tout mouvement expansif qui tendrait à les répandre. Le grand exercice de cette faculté a d'ailleurs des inconvéniens graves ; et ceci est

fondé sur une loi du système nerveux, qui s'émousse par la fréquence des mêmes impressions. On remarque aussi que les grands désastres, qui font ressortir et prédominer l'égoïsme, peuvent également affaiblir les sources de la pitié, et diminuer sa généreuse activité.

On voit d'après cela pourquoi l'homme s'est fait un cœur d'airain contre l'infortune, pourquoi il ne craint pas de se revêtir en quelque sorte d'un bouclier pour résister à la plainte et aux gémissemens. Les malheureux le savent si bien, qu'ils ont réduit en art le don naturel d'implorer la pitié de leurs semblables ; il n'est pas de ruse à laquelle ils n'aient recours pour la surprendre. Les uns tiennent des discours plus ou moins persuasifs, et cherchent à nous attendrir par des pleurs, des prières, des supplications; ils donnent à leur voix des inflexions propres à nous convaincre et à nous toucher; les autres simulent des infirmités dont ils ne sont pas même menacés : telles que ces maladies convulsives qui portent simultanément dans notre âme la commisération et l'effroi. Plusieurs d'entre eux cherchent à gagner le cœur en jouant des airs, avec plus ou moins d'habileté, sur des instrumens de musique; c'est le stratagème des aveugles. Comme la faiblesse exerce un grand empire sur la pitié, les femmes

indigentes font étalage de leurs enfans pour mieux mettre en jeu cette disposition du principe sensitif. On en voit même qui se couvrent la tête d'un voile pour chanter sous ce déguisement, et solliciter l'intérêt des passans par l'attrait du mystère.

La pitié doit être considérée comme partie intégrante de l'ordre social. On y voit les hommes mettre en commun leurs infortunes, et se prêter des secours mutuels pour lutter ensemble contre la maladie et la destruction. Un des plus nobles effets de l'instinct de relation, est de réunir dans le même lieu un grand nombre d'individus, pour qu'ils puissent s'assister les uns les autres, et se protéger de leurs facultés réciproques. La société devient alors une providence sous les auspices d'une pitié généreuse et conservatrice.

Ainsi, la pitié est une sorte de religion établie dans le fond de nos cœurs, ou plutôt c'est celle de nos affections qui nous rapproche le plus de la divinité, et c'est aussi celle qui charme le mieux tous les rapports d'une vie malheureuse et tourmentée, puisqu'elle convertit en jouissance le plus saint des devoirs. Que deviendrait une nation où l'on pourrait ériger en maxime cette sécheresse de l'âme qui nous rend insensibles au cri de l'infortune!

Je dirai plus; la pitié a souvent quelque chose de surnaturel chez les peuples civilisés par une grande vertu. Quand les élémens sont bouleversés, quand la terre est ébranlée jusque dans ses entrailles, les animaux se dispersent par la frayeur; ils prennent la fuite en désordre, sans rien concerter pour leur conservation mutuelle; mais les hommes se rapprochent par une attraction aussi invincible que généreuse; ils se cherchent et s'assistent dans tous les détails de leur vie privée. On les voit appliquer leur réflexion prévoyante et toutes les mesures réparatrices aux plus grandes catastrophes de la nature.

Aucune calamité n'est certainement comparable à celle qui vint engloutir Lisbonne dans ses fondemens. Les habitans crurent à cet instant funeste que la terre était anéantie, et que l'univers allait rentrer dans le chaos. Cependant les prêtres, les médecins, les chefs de police, les officiers de justice, etc., s'élancèrent spontanément sur ce vaste théâtre de la désolation et du désespoir. Les mouvemens d'une pitié sublime se manifestèrent dans ce lieu tout couvert des ombres de la mort. Les femmes surtout se firent remarquer par des prodiges de courage et de dévouement : elles cherchaient les victimes au milieu des décombres, transportaient les malades dans les maisons qui

n'avaient pas été renversées, pansaient les blessures, distribuaient des alimens. Un rayon de la miséricorde divine semblait empreint sur le front de ces messagères du ciel! On se demandait comment la bonté de l'âme pouvait imprimer à de si faibles bras une puissance incompréhensible. [1]

Aujourd'hui surtout, le sentiment de la pitié est plus universellement appliqué. Depuis que les ressources de notre industrie s'accroissent de toutes parts, la bienfaisance s'est en quelque sorte identifiée avec la législation, et nulle part, comme en France, elle ne s'exerce avec plus de zèle et d'utilité; malheureusement la paresse trouve quelquefois son compte dans cette extension des bienfaits de la civilisation, qui semble avoir imprimé à l'homme un caractère plus noble et plus dévoué.

[1] Le même dévouement fut admiré en 1772, dans la nuit du 29 au 30 décembre, à l'Hôtel-Dieu de Paris, lorsque cet établissement devint la proie des flammes. Toutes les religieuses hospitalières se sacrifièrent pour sauver les malades; l'une d'entre elles, à peine âgée de vingt ans, transporta hors du foyer de l'incendie près de trente vieillards, hors d'état de fuir pour se dérober au danger commun. Tout cela s'opérait pendant que le feu traversait les planchers du bâtiment, pendant que le comble et la charpente tombaient avec le fracas le plus épouvantable, pendant que les couvertures et mille autres matières embrâsées s'élevaient dans les airs par la force du vent, et illuminaient la capitale d'une clarté sinistre. Cette personne, que la vertu rendait si forte et si courageuse, se nommait Marie-Anne Martin, dite *la Mère de la Présentation*, morte, il y a dix ans, supérieure de l'hôpital Saint-Louis.

Qui n'admirerait toutefois ces asiles publics où la pitié appelle de toutes parts la vieillesse et le malheur, ces secours prodigués sans relâche aux classes inférieures de la société? « Je voudrais, « s'écriait M. de Montyon, l'un de nos plus fer- « vens philanthropes, que tous les hospices de « charité fussent transformés en autant de palais, « et qu'il n'y eût de luxe que pour les pauvres; « je voudrais que tout malheureux, recueilli la « veille dans les plus humbles habitations, se ré- « veillât le lendemain sous les lambris dorés d'une « bienfaisance inépuisable: que rien ne fût épargné « pour entretenir dans sa nouvelle demeure une « chaleur douce et vivifiante; que des fontaines « de marbre lui apportassent une onde pure pour « étancher sa soif ou pour laver ses blessures; je « voudrais enfin qu'il fût promené dans des jar- « dins délicieux, dans les bosquets les plus frais, « et qu'il y respirât sans cesse le parfum des plantes « salutaires. »

Qui le croirait? celui qui prononçait d'aussi nobles paroles était avare et parcimonieux pour lui-même; il se refusait journellement les jouissances qu'il procurait aux autres dans les plus tristes situations de la vie. Toujours mal vêtu, n'usant que des alimens les plus grossiers et les plus vulgaires, il se couchait sur un mauvais gra-

bat, prenant à peine quelques précautions pour se garantir des rigueurs du froid. Il avait l'air de n'être ici-bas que le gardien ou plutôt le dispensateur du riche patrimoine qui lui était échu. On croyait voir en lui un de ces soldats hospitaliers qui se vouaient jadis à la conservation ainsi qu'à la défense des êtres souffrans.

L'histoire de cet incomparable philanthrope suffirait sans doute pour détruire l'opinion de ceux qui font dériver la pitié de l'intérêt personnel. Il y a manifestement quelque chose de spontané et d'involontaire dans l'exercice de ce sentiment, qui n'a pas toujours besoin d'être sollicité pour se maintenir dans toute sa force. Souvent même, par une disposition singulière de notre système sensible, nous accourons avec empressement auprès d'un malheureux qui ne demande rien, et nous détournons les yeux de celui qui nous implore. Quelle pitié profonde n'éprouvons-nous pas à la vue des enfans abandonnés, qui sont incapables d'apprécier par eux-mêmes toute l'étendue de leur misère! Un des grands bienfaits de la Providence est de nous faire sympathiser avec tous les êtres que le malheur accable. Dieu a voulu que la faiblesse intéressât la puissance, et il a donné aux pleurs le privilége d'attendrir l'âme et de désarmer la férocité.

LES PESTIFÉRÉS

DE VILLEFRANCHE,

OU

HISTOIRE DU MAGISTRAT POMAIROLS.

PRÉAMBULE HISTORIQUE.

Si j'avais eu pour but de donner une histoire complète et détaillée de la peste de Villefranche d'Aveyron, j'aurais insisté davantage sur ses symptômes physiques, et sur toutes les circonstances particulières qui signalèrent ce triste et mémorable événement; mais je ne me suis proposé que de faire ressortir les principaux traits d'humanité qui éclatèrent en cette occasion, et d'en faire un épisode pour le chapitre de la Pitié.

J'ai lu à peu près toutes les descriptions des maladies pestilentielles qui ont ravagé le monde à diverses époques de la civilisation; il me semble qu'il n'en est aucune où le cou-

rage de l'homme se soit autant honoré. Je dirai plus : tous les personnages qui figurent dans cette déplorable histoire ont une physionomie particulière que le génie des arts devrait célébrer.

Jean de Pomairols était véritablement un de ces hommes extraordinaires que la Providence semble envoyer pour consoler la terre de ses désastres et suspendre le cours des calamités humaines. Mais, si on admire d'un côté la noble conduite de cet immortel magistrat, de l'autre on applaudit avec transport à la reconnaissance de ses concitoyens, qui affranchirent de tout impôt la maison de plaisance habitée par leur bienfaiteur. Une pareille récompense devait être décernée par une ville qui elle-même avait obtenu, dès les premiers temps de sa fondation, les priviléges les mieux mérités (1).

La peste de Villefranche est un véritable drame, qu'il suffit d'exposer dans toute son étendue, pour y faire compatir le lecteur. La terreur s'accroît sans cesse au milieu de cette suite de revers et de douleurs désespérantes : situation affreuse de la vie humaine où les hommes ne puisent dans l'air qu'une pâture infectée, où ils ne se rapprochent que pour s'insinuer réciproquement des germes de mort !

Peu d'épidémies ont été aussi meurtrières que celle dont je vais offrir la relation, puisque, sur une population de douze mille hommes, huit mille perdirent la vie (2). L'effroi qu'inspire un pareil sujet semble néanmoins s'adoucir par l'apparition d'un magistrat aussi éclairé que courageux, qui répare tous les maux à l'aide de sa prudence et de sa fermeté ; par celle de ce pieux père Ambroise qui des-

cend d'une colline avec un troupeau de chèvres pour allaiter les enfans que la peste venait de rendre orphelins. Des consuls qui veillent sans relâche, des médecins qui se dévouent, des prêtres qui se consacrent, des dames d'une condition élevée qui se transforment en autant de gardes-malades, des riches qui se dépouillent en faveur des pauvres, des citoyens qui cèdent leurs possessions et leurs demeures, forment autant de tableaux qui jettent le plus grand lustre sur la condition humaine et la rehaussent à ses propres regards.

La faveur accordée à Jean de Pomairols par ses compatriotes est unique dans les annales des temps, et les services par lesquels il l'avait méritée dans une circonstance des plus douloureuses donnent un grand intérêt à l'histoire de Villefranche d'Aveyron. L'af-

franchissement des impôts dont il jouissait fut continué jusqu'en 1794, quoiqu'en 1790 les descendans de ce magistrat, pour se conformer au décret de l'assemblée constituante, qui voulait que toutes les propriétés supportassent désormais l'imposition foncière, eussent demandé la suppression de ce privilége accordé à leur trisaïeul par délibération de la commune, le 16 février 1629. Ajoutons que ce fut avec regret que les habitans de Villefranche virent s'éteindre une distinction qui perpétuait leur gratitude envers un homme dont les bons et généreux offices avaient été si profitables à la patrie.

Il faut le dire à sa louange ; la famille honorable et sans tache dont il s'agit dans cette relation était digne d'un pareil bienfait; car les citoyens de Villefranche avaient constamment trouvé en elle des appuis géné-

reux dans les oppressions injustes qu'ils avaient eues à supporter. Plusieurs de ses membres s'étaient déjà rendus très recommandables dans les guerres contre les huguenots, par leur piété, leur droiture et leur intrépidité. On n'a point oublié la noble conduite de Durrieu, de Toulongeac et de Durant de Pomairols, tous trois magistrats et beaux-frères, qui se sacrifièrent pour maintenir dans toute sa pureté la religion de leurs pères ; le souvenir de leur dévouement sera toujours conservé dans les fastes de notre cité reconnaissante. (3)

Après ces détails préliminaires, nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de trouver ici quelques renseignemens historiques sur la cité de Villefranche, qui est digne du plus grand intérêt à cause du caractère particulier de ses habitans. En effet, cette ex-

cellente ville s'est toujours distinguée par ses vertus hospitalières. Il n'est pas un étranger qui, après l'avoir habitée, ne lui donne les plus vifs regrets en la quittant. Dans tous les temps elle a été surtout très attachée à nos rois : à l'époque de la Ligue on l'appelait *la Ville fidèle*. Elle avait un présidial que Louis XIV nommait son petit parlement. Commerçante et laborieuse dans la paix, elle devenait tout à coup guerrière quand il fallait défendre sa religion et son souverain légitime.

Villefranche avait mérité les faveurs que son nom rappelle, par son courage et ses protestations énergiques toutes les fois qu'on avait voulu lui faire subir un joug étranger. C'est son rare dévouement pour la dynastie de France qui lui fit accorder une multitude de franchises et de priviléges (4). Je me fais gloire de consigner dans ce préambule un

trait héroïque qui honore à jamais notre bonne et intéressante cité. Voici comment les historiens nous l'ont transmis. En 1364, après la mort du roi Jean, ses habitans furent sommés de venir jurer obéissance et fidélité au roi d'Angleterre dans la petite ville de Rignac. Ils prirent dès-lors le parti de lui députer deux citoyens d'un courage universellement reconnu : c'étaient Pierre Polier, premier consul, dont la noble famille se maintient encore si honorablement dans le midi de la France, et Guillaume de Garrigues, qui remplissait alors la charge de juge-mage. Ceux-ci partirent incontinent; mais, voyant qu'on exigeait d'eux un serment pur et simple, sans conditions ni restrictions, ils le refusèrent avec une fermeté toute romaine. On résolut d'abord de les condamner à mort. Toutefois, après une mûre délibération, ils obtinrent la permis-

sion de retourner chez eux pour y prendre des dispositions plus favorables à leur intérêt; mais, à peine arrivés, ils ne firent qu'exhorter leurs concitoyens à la résistance. Ils eurent même le courage d'aller redire aux commissaires anglais qu'ils préféraient s'exposer à tous les supplices plutôt que de trahir leur roi légitime. Polier eut sa grâce, à ce qu'on assure, tandis que l'infortuné magistrat Guillaume de Garrigues fut attaché à la queue d'un cheval, et traîné jusqu'à Villefranche, où le prince de Galles se rendit en personne pour contraindre la ville à la soumission.

Un tel acte de magnanimité ne pouvait étonner personne, quand on songe que cette ville s'était peuplée, presque à sa naissance, d'une multitude de chevaliers qui, pour la plupart, avaient coopéré aux entreprises

généreuses de la Terre-Sainte ; la bravoure, la loyauté, s'étaient religieusement maintenues chez leurs descendans. Toujours incapables de manquer à l'honneur, ils devaient repousser avec indignation les propositions humiliantes de l'étranger. Leurs cœurs ne battaient que pour la défense de leur pays. Cette valeur chevaleresque était même devenue chez eux un attribut tellement héréditaire, que deux siècles plus tard, on rencontrait souvent dans nos campagnes des guerriers laboureurs qui traçaient les sillons de leurs champs portant l'épée au côté et la croix de Saint-Louis à la boutonnière de leur habit. Pendant le jour, ils ne se séparaient jamais de leurs vaillantes armes ; le soir, ils les suspendaient au chaume de leur toit rustique. C'est ainsi qu'ils conservaient la dignité de leur noble origine, et qu'ils ne croyaient jamais y déroger.

La cité de Villefranche mériterait un historien, puisqu'au milieu des guerres et des dissensions elle a toujours gardé la pureté de ses principes ; à quelque époque qu'on l'ait attaquée, elle a pu être soumise, mais jamais vaincue. Si je ne craignais de m'écarter trop de mon sujet, je rappellerais encore une circonstance non moins fameuse que la précédente ; c'est celle de 1480, où elle fut concédée par Louis XI, sous le titre de comté-pairie, à Frédéric d'Aragon, prince de Tarente, fils puîné de Ferdinand Ier, roi de Sicile, qui avait épousé sa nièce, Anne de Savoie. Les réclamations des habitans furent si vives, qu'ils prétendirent que le roi n'avait pas le droit de les mettre hors de sa main au préjudice de leurs priviléges, dont l'un portait expressément que Villefranche serait inséparablement unie au domaine de la couronne de France. Ils pous-

sèrent même l'excès de leur mécontentement jusqu'à fermer les portes de leur ville aux officiers du nouveau seigneur. Ce ne fut que par la force que le prince de Tarente parvint à se faire reconnaître pour leur souverain. Il est d'ailleurs constant que Louis XI fut obligé d'interposer plusieurs fois son autorité pour les ramener dans les bornes d'une obéissance dont ils s'écartaient à chaque instant. C'est ainsi que Villefranche s'indignait de la servitude; la tranquillité ne se rétablit dans son sein que lorsque le roi légitime vint terminer sa longue désolation.

Mais Villefranche n'est pas seulement recommandable par toutes ses courageuses résistances et par sa vieille fidélité pour ses rois; dans tous les temps on a vanté son amour pour les lettres, de même que son ardeur à profiter des lumières de la civilisation, sans

jamais en prendre les vices. On trouve dans le recueil des manuscrits du président Doat des lettres de Julien, évêque de Sabine, cardinal du titre de saint Pierre-aux-Liens, grand-pénitencier du pape en France, par lesquelles, suivant le pouvoir à lui donné par Sixte IV, il ordonne aux abbés de Locdieu, Beaulieu, et au prévôt de Villefranche, de conserver dans ladite ville l'école qui s'y trouvait depuis un grand nombre d'années, et où l'on enseignait la grammaire, la logique, les beaux-arts, même la musique; et d'en choisir le recteur. On disait, à cette époque comme aujourd'hui, qu'instruire l'homme, c'était l'améliorer. Ainsi, quand la lumière des sciences vacillait en Europe, son flambeau se conservait dans une petite ville presque ignorée du reste de la France. (5)

D'après le goût que la cité de Villefranche

a constamment manifesté pour la culture des connaissances humaines, il n'est pas surprenant qu'elle ait vu naître dans son sein des hommes doués de tous les genres d'instruction et de gloire. C'est dans ses murs qu'a reçu le jour l'illustre Polier, premier chevalier de l'ordre du Coq, qui rendit les services les plus signalés dans les guerres contre les Anglais, sous le commandement du comte de Toulouse. A ce beau nom dont la France s'honore, il faut joindre celui de Pons de Gautier, seigneur de la forteresse de Domairan, l'un des plus vaillans capitaines des croisades. Dans des temps plus modernes, c'est à Villefranche que naquit le maréchal de Belle-Isle, petit-fils de l'infortuné Fouquet, surintendant des finances, dont la disgrâce a été si célèbre. Il paraît, du reste, que cette illustre famille n'était point étrangère à la province du Rouergue, et personne

n'ignore que c'est encore à Villefranche que madame Fouquet, mère du surintendant, bisaïeule du maréchal, femme d'une rare piété, fit imprimer un ouvrage qui a pour titre : *Recueil de recettes choisies, expérimentées pour la guérison des maladies, etc.* Enfin la même ville a produit deux hommes aussi distingués par la beauté de leur caractère que par les qualités de l'esprit et de l'âme : le docteur Dubreuil, savant médecin, et Pechméja, auteur du roman de *Télèphe*. Leur tendre amitié fit époque à Paris et dans la petite ville de Saint-Germain-en-Laye, où ils passèrent leurs derniers jours, et où ils moururent à peu de distance l'un de l'autre. Il ne faut pas oublier Valadier, leur contemporain, écrivain modeste, qui voulut vivre dans l'obscurité; mais qui dans la conversation était un modèle d'amabilité et de grâce (6).

Ainsi donc Villefranche n'est pas seulement glorieuse de ses actions, elle l'est de ses souvenirs. Dans les mêmes lieux où elle est située, il y avait jadis un couvent considérable de Templiers. On y remarque encore les vestiges des grottes où ils allaient se reposer. Leurs biens furent donnés dans la suite à l'ordre de Malte; de là vient que postérieurement les acquéreurs de ces biens payaient aux commandeurs de cet ordre des rentes qui n'ont été abolies qu'à l'époque de la révolution française.

Il est d'autres faits qu'il serait peut-être intéressant de reproduire. M. Lacabane, jeune jurisconsulte, aussi intéressant par sa modestie que par sa vaste érudition, a bien voulu faire sur les antiquités de Villefranche des recherches curieuses, desquelles il résulte que cette cité avait jadis une importance

qu'elle a perdue de nos jours. Le danger qu'il y avait, dit-il, de voir les soldats anglais des compagnies qui désolaient le pays, enlever, dans le transport qui s'en faisait ailleurs, les matières d'argent qu'on retirait des mines de la province, porta le duc d'Anjou à faire convertir, sur les lieux mêmes, ces matières en espèces courantes.

Ce prince, par lettres du mois de décembre 1371, confirmées par Charles V, établit en conséquence un hôtel des monnaies à Villefranche. On voit dans ces lettres que cette ville est qualifiée de lieu fort, considérable et antique : *et etiam quòd est locus fortis et magnus, notabilis et antiquus.* Villefranche n'a plus ses richesses ni ses anciennes ressources ; mais la bonté de ses mœurs lui est restée, mais elle est toujours dans un pays où la nature est puissante et

féconde : nul doute qu'on ne tirât un grand parti de sa situation, si les circonstances la favorisaient.

Revenons à cette peste mémorable, qui est l'objet spécial de ce préambule historique. C'est surtout pendant cette longue calamité qu'on aime à voir les principes de la plus pure morale dénués de toute spéculation et de tout intérêt privé. Chaque individu s'y honore par les résolutions les plus courageuses. Au sein d'une catastrophe qui tend à dégrader toutes les âmes, jamais les lois inflexibles du devoir ne furent un instant suspendues ; rien n'interrompait la marche des sentimens les plus généreux. Aucun homme n'aurait voulu commettre une mauvaise action pour prolonger de quelques jours son existence : nulle part l'égoïsme ; partout les émotions secourables de la pitié. Certes, on est glo-

rieux d'appartenir à l'espèce humaine, quand on contemple ces penchans estimables, ces mouvemens forts et passionnés que la nature inspire, que la religion conduit et sanctifie. Il n'y a que les fausses vertus qui s'éteignent au milieu des malheurs publics : celles qui dérivent d'une source divine n'en brillent que davantage, quand elles sont à l'épreuve de l'adversité.

NOTES.

(1) C'est Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, qui jeta les premiers fondemens de la cité de Villefranche. Ce grand et pieux guerrier, immédiatement après la publication de la première croisade par le pape Urbain II, dans le concile de Clermont, eut occasion de traverser le Rouergue. Il allait, dit-on, à l'abbaye de la Chaise-Dieu, en Auvergne, pour implorer le secours de saint Robert, son patron, aux reliques duquel il avait une dévotion singulière. Il était accompagné d'un certain nombre de chevaliers qui devaient partager ses périls dans son pélerinage en Palestine. Il fut frappé d'une agréable surprise à l'aspect d'un site particulier qu'il remarqua sur les bords de l'Aveyron, et qu'il jugea très propre à l'emplacement d'une ville. Cédant alors à sa première inspiration, ainsi qu'aux instances de plusieurs gentilshommes du pays, tels que les Gautier, les Morlhon, les Polier, etc., il ordonna de construire en ce même endroit une *bastide*, comme on s'exprimait alors. Toutefois, son prompt départ pour la Terre-Sainte l'empêcha de donner suite à son projet, et cette *bastide* ne fut long-temps qu'un simple bourg. Mais, en 1252, Alphonse, comte de Poitiers, et frère de Saint-Louis, l'agrandit considérablement, et l'éleva au rang de ville; de là vient que plusieurs auteurs le considèrent comme en étant le véritable fondateur. C'est à

tort d'ailleurs qu'il est dit dans les *Fastes consulaires de Villefranche*, que ce n'est qu'à son retour du concile de Clermont que le comte Raymond remarqua et détermina la situation de la cité qu'il voulait établir, puisqu'il est historiquement prouvé que ce prince n'assista point à ce concile. Il se contenta d'y envoyer des ambassadeurs pour annoncer au pape Urbain II que lui et ses principaux vassaux avaient pris la croix et faisaient leurs préparatifs de départ. J'ai, du reste, sous les yeux un excellent mémoire de M. Lacabane, où tous ces points d'érudition sont parfaitement discutés.

(2) Voici l'inscription qui constate cette grande mortalité, et qu'on lisait alors sur le mur oriental du couvent de Sainte-Claire :

Hìc ad octo millia civium francopolitanorum corpora sepulta jacent, qui, anno 1628, *ab initio maii ad finem septembris, peste urbem depopulante, è vivis erepti sunt. Horum sepultura his muris circumdata est anno* 1630, *consulibus Petro Pomairols, regis conciliario, ac ejusdem in provinciâ ruthenensi quæstore, Claudio de Bruyères, doctore medico, Dominico Alcouffe et Joanne Rivière, procuratoribus.*

Benè precare, viator.

Il est utile que l'on sache que Pierre de Pomairols, mentionné dans l'inscription ci-dessus rapportée, n'est pas celui dont il s'agit dans la relation que je vais donner de la peste de Villefranche. Le magistrat qui rendit les plus grands ser-

vices pendant la durée de cette désolante épidémie, est Jean de Pomairols, juge criminel au sénéchal et présidial de Villefranche. Pierre de Pomairols était du reste pareillement un homme très recommandable ; il était receveur pour le roi dans le bas pays de Rouergue, et fut élu premier consul. Si je fais cette remarque, c'est pour relever une inexactitude qui se trouve à ce sujet dans les Mémoires de l'abbé Bosc. Au surplus, les meilleures annales que l'on puisse consulter sur l'histoire de notre ville, sont celles qui se trouvent entre les mains de M. Drulhe, adjoint à la mairie depuis beaucoup d'années ; je dois à ce respectable citoyen un témoignage public de gratitude pour les faits intéressans qu'il a bien voulu me communiquer. J'ai obtenu aussi des renseignemens précieux de M. Rolland, magistrat très honorable, attaché au tribunal de Rodez ; de M. Dufour, jeune avocat qui commence sa carrière avec distinction, à Villefranche, et de M. Auzouy, habile médecin de Rignac, dont la famille honorée est en possession de l'art d'Esculape depuis le règne de Henri IV.

(3) Durant de Pomairols, martyr de la plus noble des causes, fut indignement massacré dans les guerres des huguenots contre les catholiques. Le corps de cet illustre citoyen, qui est un des aïeux de celui dont il sera question dans la peste de 1628, fut redemandé et obtenu par les habitans de Villefranche. Il fut porté avec grande pompe à l'église des religieux Augustins, et inhumé dans la chapelle de Saint-Nicolas, où se trouvait le tombeau de ses pères. Ce grand

citoyen avait un frère porte-cornette dans la compagnie d'hommes-d'armes du capitaine Vahergues. Le petit-fils de Durant de Pomairols eut plusieurs enfans dont l'aîné suivit la carrière de son père, et deux autres prirent celle des armes. L'un y mourut jeune ; l'autre devint lieutenant-colonel du régiment des chevau-légers de Choiseul-Gouffier, et fut tué en 1672 devant la ville de Mastricht que les Français assiégeaient. En outre, cette famille constamment honorée a fourni un nombre considérable d'officiers de tout grade, blessés ou morts au champ d'honneur : dix-sept d'entre eux ont été décorés de la croix de Saint-Louis.

(4) Les principaux priviléges jadis accordés à la cité de Villefranche par lettres du duc d'Anjou, datées du mois de mai 1369, confirmées par celles du mois de juin 1370, sont les suivans :

1°. Villefranche sera inséparablement unie au domaine de la couronne ;

2°. Les coutumes et priviléges qui lui ont été donnés par les rois de France, et les autres seigneurs de cette ville, sont confirmés ;

3°. Villefranche sera le siége (ainsi qu'elle l'avait été par le passé) du sénéchal, du juge majeur et du trésorier royal de la sénéchaussée du Rouergue ;

4°. Les consuls de Villefranche sont seuls juges civils et criminels de cette ville et de ses dépendances ;

5°. Les consuls de cette ville pourront instituer quatre

sergens qui porteront des bâtons aux armes du roi et de la ville, et qui exécuteront les ordres qui leur seront donnés de la même manière que les sergens royaux ;

6°. Pendant dix ans les habitans de Villefranche seront exempts de tous impôts ;

7°. Pendant dix ans la ville et les habitans de Villefranche seront exempts des droits de francs-fiefs, qu'ils paieront cependant, s'ils acquièrent des justices, des châteaux et des hommages, etc.

Il serait trop long de faire l'énumération des autres franchises et priviléges dont jouissait Villefranche, et qui lui furent long-temps conservés.

(5) Je dois consigner ici, comme un titre de gloire, une pièce tirée d'un manuscrit de Doat, qui prouve que Villefranche avait une école publique dans les temps les plus anciens de son existence :

Tertio nonas augusti 1481.

Julianus miseratione diviná episcopus Sabinensis, cardinalis sancti Petri ad Vincula nuncupatus, Domini nostri papæ major pœnitentiarius in Franciá et nonnullis aliis regnis, provinciis et dominiis apostolicæ sedis legatus ; venerabilibus in Christo patribus Locidei et Belliloci monasteriorum abbatibus ac dilecto nobis in Christo præposito ecclesiæ beatæ Mariæ Villefrancæ Ruthenæ diœcesis, salutem in Domino. Cùm intentæ considerationis indagine perscrutamur, quod per litterarum studia viri suscrescunt scientiis conditi, nominis quoque divini, necnon

catholicæ fidei cultus protenditur, ac omnis conditionis humanæ prosperitas adaugetur; votis illis gratum libenter præstamus auditum, per quæ singulis studio hujusmodi quærendo Christi fidelium opportunitatibus consuli valeat, et studio ipsa potioribus fulto cultoribus continuo suscipiunt incremento; cùm itaque sicut exhibita nobis nuper pro parte dilectorum nobis in Christo consulum et communitatis oppidi Villæ Francæ, ruthenensis diœcesis, petitio continebat à tanto tempore de cujus initio et contrario hominum memoria non existit, in dicto oppido solemnis et particularis schola in quâ scholares et pueri ejusdem oppidi ac confinium illius, in grammaticali, logicali, musicali, et aliis artibus ac scientiis, laudabiliter erudiri, et instrui, ac ab eodem tempore rector sive magister ejusdem scholæ à consulibus prædictis, et pro libito ipsorum eligi, et removeri consueverunt, constituta et hactenùs observata extiterit; pro parte dictorum consulum nobis fuit humiliter supplicatum, ut deinceps ipsam scholam inibi continuari faciendi, et rectorem ipsius scholæ eligendi, et removendi, ipsique rectori in dictâ scholâ pueris et scholaribus existentibus de præsenti et deinceps advenientibus per se, vel alium, grammaticam, logicam, musicam et alias artes hujus modi legendi et docendi; salaria moderata recipiendi, et scholares ac pueros prædictos, si in aliquo deliquerint, corrigendi, et alia faciendi et exercendi, quæ ad regimen scholarium pertinere noscuntur eisdem consulibus, et rectori pro tempore existentibus licentiam et facultatem concedere dignaremur. Nos itaque, qui humanæ conditionis eruditionem nostris potissimè temporibus adaugeri peroptamus,

hujusmodi supplicationibus inclinati, discretioni vestræ auctoritate apostolicâ nobis concessâ per litteras sanctissimi in Christo patris et Domini nostri Domini Sixti, divinâ Providentiâ papæ quarti, quarum transumptis, *idem Dominus noster fidem decrevit indubiam adhiberi mandamus; quatenùs vos, vel duo aut unus vestrûm, si est ità, scholam prædictam continuari faciendi, et rectorem ipsius scholæ eligendi, et removendi, rectorique pro tempore existenti in dictâ scholâ pueris et scholaribus existentibus de præsenti et deinceps advenientibus per se, vel alium, grammaticam, logicam, musicam et alias artes prædictas legendi et docendi, ac salaria moderata recipiendi, et pueros ac scholares prædictos, si in aliquo deliquerint, corrigendi, et alia faciendi, et exercendi, quæ ad regimen scholarium pertinere noscuntur, eisdem consulibus* rectoribus, *et rectori pro tempore existentibus, ordinarii loci et alterius cujuscumque super hoc licentia minimè requisita, licentiam et facultatem concedatis, et nihilominùs dictis consulibus et rectori pro tempore existentibus in præmissis assistentes non permittatis eos per quempiam super præmissis in aliquo molestari seu perturbari, etc., etc., etc. Datum Avinioni anno incarnationis dominicæ millesimo quadringentesimo octuagesimo primo, tertio nonas augusti, pontificatûs ejusdem domini nostri papæ anno decimo.*

(6) Villefranche n'est pas la seule ville du Rouergue qui ait produit des hommes recommandables. Dans tous les temps, cette province a été fertile en esprits de l'ordre le plus élevé

et d'un mérite universellement reconnu. Il serait trop long de consigner ici la liste de ceux qui ne sont déjà plus, et dont toutes les biographies font mention. Je me borne à parler de ceux qui vivent. C'est en effet cette contrée qui a vu naître l'éloquent évêque d'Hermopolis, auquel on doit d'avoir régénéré toute la jeunesse de France par les trésors de son enseignement, et de lui avoir communiqué les plus généreuses inspirations; M. de Bonald, écrivain fécond, original, qui a ramené la philosophie à sa destination la plus sublime, à ce qu'elle exprime véritablement, à l'amour de la sagesse et de la vertu; M. Laromiguière, qui s'est montré si clair et si lumineux dans sa profonde analyse des sensations et des idées; M. Valette, professeur au collége de Saint-Louis, qui, jeune encore, brille déjà par l'élévation autant que par la pureté de ses doctrines; M. Monteil, auteur d'une excellente topographie du département de l'Aveyron; M. Planard, dont les ouvrages dramatiques ont été justement applaudis; M. le président de Gaujal, historien du Rouergue, qui s'est rendu cher à sa patrie par le digne monument qu'il vient de lui élever; le respectable abbé Périer, instituteur des souds-muets ; M. le baron Capelle, qui joint à une connaissance étendue des lettres et des arts des talens si remarquables pour l'administration des affaires publiques; M. Dubruel, député fidèle et constamment courageux, qui, dans les temps les plus difficiles, a rendu des services signalés à la religion; M. le marquis de Bournazel, dont le beau caractère et la loyauté toute française rappellent si bien les vertus antiques

de ses aïeux ; M. de Galy, évêque de Carcassonne ; M. de Morlhon, archevêque d'Auch ; M. l'abbé Mazars ; M. l'abbé Carrière ; M. Auguste Auzouy, devenu en si peu de temps l'un de nos plus savans légistes ; M. le général Higonet ; M. le comte de Monstuéjouils, neveu de l'estimable abbé de ce nom, qui fut si cher à Louis XVIII ; M. le comte Maurice Mathieu ; MM. de Séguret, Clausel de Coussergues, de Lauro, Rodat, Cabrières, Monseignat, Foulquier ; M. Girou de Buzaraingues, auquel on doit plusieurs Mémoires très intéressans sur l'économie rurale ; M. Vaïsse de Villiers, auteur de plusieurs écrits qui ont obtenu des distinctions honorables ; M. le vicomte de Corneillan, M. le comte Dulac, et M. de Campmas, administrateurs devenus si chers à la cité de Villefranche par tout le bien qu'ils y ont opéré, etc. Il est d'autres noms que je pourrais citer, parce que ceux qui les portent ont pareillement contribué à rétablir l'ordre dans les idées morales.

J'ajoute qu'on a eu tort d'avancer que les Rouergats ont plus d'aptitude pour les sciences que pour les beaux-arts, puisque la musique a été cultivée par eux depuis un temps immémorial ; s'ils ont négligé la sculpture et la peinture, c'est parce qu'ils ont manqué de maîtres. Toutefois les belles médailles de M. Gayrard et les paysages de M. Richard prouvent qu'ils ont à un très haut degré le talent de l'imitation. Dans des lieux où la nature parle avec tant d'énergie, il est impossible qu'on n'ait pas le sentiment de tout ce qu'elle peut inspirer.

LES PESTIFÉRÉS

DE VILLEFRANCHE,

OU

HISTOIRE DU MAGISTRAT POMAIROLS.

(*Fig.* V.)

En France, il est beaucoup de provinces où l'on n'a besoin ni de livres ni de chroniques pour rappeler les faits qui peuvent intéresser une ville, un bourg, un hameau ; les traditions ne s'y perdent jamais, à la faveur des entretiens du soir. Il n'est pas un vieillard qui, pour gagner le sommeil ou charmer les ennuis de la veillée, ne raconte à ses enfans l'histoire complète de leur pays. Ces derniers suivent l'exemple de leurs prédécesseurs. Quand on altère un récit dans une famille,

on le rectifie dans une autre. C'est ainsi que tout se confie au souvenir ; c'est ainsi que tout se conserve et se transmet religieusement dans des lieux où tous les cœurs sont vrais, où toutes les mémoires sont fidèles.

Je me propose de consigner ici un de ces événemens extraordinaires tel qu'il m'a été communiqué dans ma jeunesse, et dont une population entière pourrait garantir l'authenticité. Il prouvera qu'au sein des calamités les plus désastreuses, l'humanité s'élève parfois jusqu'au dévouement le plus héroïque ; que l'amitié, l'amour maternel, la piété filiale, etc., perdent rarement leurs droits ; que, dans les cas les plus désespérés, tous les sentimens généreux qui distinguent l'homme des animaux combattent avec une énergie digne d'admiration. Thucydide fait lui-même cette remarque, lorsqu'il nous trace le tableau de cette peste fameuse qui pénétra dans Athènes par le Pirée, et qui résista à tout l'art d'Hippocrate.

On a beaucoup écrit sur les divers fléaux qui ont désolé le monde; mais on n'a presque rien dit de la maladie pestilentielle qui jadis dépeupla Villefranche d'Aveyron, et dont les détails sont si touchans ; ces détails sont comme relégués dans de vieux manuscrits, ou dans les registres de cette intéressante cité. Un seul auteur contemporain, Durand de Monlauseur, observateur exact et qui mériterait plus de renommée, a publié un court manifeste qu'on retrouve encore dans les bibliothéques de nos anciens châteaux. (1)

J'ai recueilli pour mes lecteurs les principales circonstances de cette déplorable histoire. On verra que, lorsqu'il s'agit de détourner un grand malheur, la pitié, cette faculté instinctive du cœur humain, source intarissable de mille biens, est plus efficace que toutes les lois. Il n'y a que les passions qui soient communicatives. La prudence même, si elle veut se faire écouter avec fruit,

doit emprunter leur secours ; il faut imiter la nature, qui nous intéresse aux maux de nos semblables par un sentiment aussi doux qu'il est irrésistible.

Villefranche, qui fut le siége de l'affreuse peste dont je vais parler, est une cité peu étendue, mais fort agréable par sa position. Elle est bâtie au confluent de deux rivières, dont le cours rapide n'est point sans quelque charme pour l'observateur (2). Elle est contenue dans une vallée riante, autour de laquelle s'élèvent des collines fertiles qui semblent la préserver des orages et des autres calamités atmosphériques. La Suisse, tant préconisée par ceux qui la visitent, n'offre pas de site plus pittoresque ni de paysage plus attrayant. La vue se repose surtout avec volupté sur la jolie plaine du Radel, dont l'Aveyron baigne les bords et rafraîchit la verdure. Cette plaine est voisine d'un coteau où rampent des vignes fécondes que les habitans cultivent avec gaîté. Les brouillards

viennent rarement troubler ce beau ciel, et les vents n'y soufflent que pour le purifier.

L'intérieur des murs de la ville renferme une multitude d'ouvriers diligens qui s'exercent sur différens métaux, comme matière première de leur travail. Le bruit des marteaux qui rendent le cuivre malléable anime cette population naturellement vive, affable et spirituelle. On y fabrique aussi des toiles qui sont d'une utilité précieuse pour l'économie domestique et pour la marine. La cité de Villefranche est fameuse, dans cette contrée méridionale de la France, par ses bosquets, ses jardins, ses prairies, ses ruisseaux, ses colombiers, ses fêtes, ses processions, son urbanité. Dans la saison de l'été, quand les nuits sont éclairées par la pleine lune, on rencontre souvent de joyeux vignerons qui parcourent les rues en fredonnant dans leur patois des chansons dont ils sont eux-mêmes les inventeurs. (3)

Ce fut en 1628, dans le mois d'avril, que la peste vint semer l'épouvante parmi les habitans de Villefranche. On assurait alors que cette maladie arrivait du septentrion, et qu'elle avait successivement parcouru Saint-Flour, Aurillac, Cahors, Figeac, d'où elle se propageait vers le midi, et principalement vers la belle contrée du Languedoc. Cette année, du reste, fut tristement signalée par une multitude de fléaux épidémiques qui éclatèrent presque en même temps dans plusieurs villes de l'Europe.

Quand nous sommes accablés d'un grand malheur, il semble que nous nous soulagions de son poids en le rapportant à quelque cause manifeste. Les astrologues, qui étaient encore très nombreux au commencement du dix-septième siècle, ne manquèrent pas d'attribuer ce terrible phénomène à l'apparition d'une comète qui eut lieu à cette époque et qui devint l'objet de toutes les conversations.

La contagion dont il s'agit ressemblait d'ailleurs à ces pestes de l'antiquité dont les historiens nous ont laissé des tableaux si hideux et si effrayans. C'était un égarement frénétique du cerveau, un feu dévorant qui gagnait les entrailles après avoir vivement affecté la tête, une soif brûlante qui contraignait les malades à s'échapper de leur lit pour aller en chancelant s'abreuver à des sources impures, un frissonnement convulsif de tous les membres; souvent une impuissance absolue de se mouvoir, une paralysie de tout le système sensible; des sensations étranges et toujours importunes, des angoisses déchirantes qui simulaient les effets sinistres des poisons les plus redoutés, des anxiétés qui semblaient suspendre la respiration. La peau de ces infortunés était souillée par des taches livides et par d'autres signes horribles que la plume se refuse à décrire. La fièvre ardente qui les consumait altéra, chez la plupart d'entre eux, le cours régulier de la raison. Presque aussitôt des maux fan-

tastiques vinrent se joindre à tant de maux réels : les terreurs les plus vives s'emparèrent de tous les esprits ; durant la nuit les malades étaient agités par des rêves sinistres, et se croyaient voués à la colère céleste.

On peut même ajouter que ce délire glaçait d'effroi tous les spectateurs ; je ne connais rien de plus lamentable que de voir des êtres que l'on chérit, livrés tout à coup à tous les désordres d'une imagination aliénée, ne plus reconnaître la voix de leurs proches, ne plus répondre à leur empressement ; mieux vaudrait trouver son ami glacé par le froid de la mort. Or, ce symptôme fatal se présenta fréquemment dans la peste de Villefranche : un jeune homme était vivement épris d'une belle personne qui le payait d'un tendre retour ; la contagion épidémique attaqua l'amant, qui guérit par les soins éclairés qu'on lui prodigua ; mais, à l'époque de son rétablissement, il ne put

reconnaître celle qui était depuis long-temps promise à ses vœux. Il passa les restes d'une trop longue vie dans un état de stupeur et dans une pitoyable imbécillité.

Mon intention n'est point de rapporter ici tous les affreux symptômes qui signalèrent la marche de ce fléau dévastateur : l'unique objet de cette relation est de rappeler quelques circonstances qui développèrent dans toute leur énergie les plus nobles sentimens qui puissent honorer l'espèce humaine. Je veux, en quelque sorte, ressusciter la gloire d'un magistrat modeste, qui, dans les temps les plus désastreux, puisa ses lumières dans son cœur, et rendit à sa patrie des services que la renommée aurait dû préconiser avec plus d'éclat ; je veux raconter ce qu'il mit en œuvre pour tempérer des maux qui sont au-dessus de tout pouvoir humain, et pour réparer les effets de la destruction. Au milieu d'un danger public, on aime à voir l'homme de

bien lutter courageusement contre l'infortune. Quand tous les cœurs sont resserrés par la crainte, on admire avec transport ces âmes privilégiées qui conservent leur flamme et leur chaleur. Ce spectacle console des crimes de l'égoïsme et de la corruption de l'humanité.

Ainsi que la lèpre, la peste est un mal jusqu'ici invincible. Elle ressemble à ces ouragans qui déracinent les arbres, à ces vastes incendies dont aucun effort ne saurait triompher. On peut comparer ses prompts et inévitables ravages à ceux qui résultent des autres grandes catastrophes de la nature, tels que les tremblemens de terre, les éruptions volcaniques, les trombes, les éclats du tonnerre, les inondations, les longues sécheresses, les chaleurs immodérées, les froids excessifs, la nielle qui prive les arbres de leurs fruits, les charbons des végétaux, les épizooties, les famines, la multiplication funeste de certains insectes, etc.

Les jours de peste ressemblent aux jours de justice du Créateur; des villes entières sont ensevelies et comme frappées par un trait invisible. Au milieu de ces calamités déplorables, l'homme tourne vainement ses regards vers le ciel; il n'aperçoit dans les airs aucune trace de la colère de Dieu. Les vents se taisent; le soleil répand ses rayons sur la nature entière. La foudre n'a pas grondé; aucun météore menaçant ne s'est montré dans l'espace; les jours ne sont pas moins purs que de coutume; les nuits ne sont pas moins douces; les fleurs brillent; la nature étale ses plus riches productions; et pourtant l'homme succombe de toutes parts; les douleurs succèdent aux douleurs; l'homme seul gémit quand tous les animaux sont dans la joie; pour lui seul, le cours de la providence semble momentanément suspendu.

Depuis long-temps on aurait dû prévoir l'arrivée de la peste dans Villefranche; car plusieurs villes d'alentour en étaient déjà

infectées. Ce fut un homme décédé presque subitement qui causa les premières alarmes ; sa maison fut aussitôt fermée par ordre supérieur et signalée au peuple comme un lieu infect. Insensiblement la contagion se propagea ; plusieurs personnes perdirent la vie ; on constata leur genre de mort par une visite des gens de l'art ; on ensevelit leurs corps avec des précautions infinies ; leur cercueil fut traîné jusqu'au cimetière avec de longues cordes auxquelles se trouvaient attachés des crocs de fer. Tous les citoyens étaient consternés ; la cloche n'annonçait plus que des funérailles.

Il arriva à Villefranche ce qu'on avait remarqué à Milan et dans d'autres lieux ; plusieurs personnes ignorantes s'obstinaient à ne pas croire à la contagion. Un incident particulier excita surtout une grande rumeur parmi le peuple : une jeune fille était morte de la peste sans avoir voulu révéler son mal ; l'un des magistrats ordonna aussitôt

la visite du corps et la clôture de la maison : cette détermination rigoureuse déplut à la multitude. Un homme dans la vigueur de l'âge, mais aussi imprudent que téméraire, dominé par une aveugle fureur, s'approcha avec des paroles menaçantes; il se promenait avec une agitation extraordinaire; il prétendait que la peste n'était nulle part et que l'on voulait décrier la ville; toutes ses expressions étaient offensantes pour l'autorité.

Dans une semblable conjoncture, il suffit souvent d'un individu pour troubler toute l'harmonie du corps social; les oisifs ne cherchent que des prétextes pour se livrer à la rébellion et méconnaître le frein du devoir; les séditions grossissent comme les nuages. On remarquait, principalement dans les rues du quartier le plus infecté, des groupes de vieilles femmes qui vociféraient comme des furies; les mendians s'attroupaient; leurs murmures confus et les haillons de leur indigence produisaient sur les spectateurs l'im-

pression la plus douloureuse ; le tumulte allait toujours croissant ; on avait déjà menacé les jours du médecin délégué pour constater le nombre et la situation des pestiférés ; déjà même les ordres des consuls avaient été méprisés : il ne faut point un esprit vulgaire pour ramener le calme au milieu de tels désordres.

A cette époque vivait un des citoyens les plus recommandables que Villefranche ait jamais possédés ; je veux parler de Jean de Pomairols, conseiller du roi et juge criminel au sénéchal et siége présidial du Rouergue. Cet homme, incomparable dans l'art de gouverner les âmes, n'eut qu'à se montrer ; sa noble figure, sa réputation, l'ascendant de ses vertus, suffirent pour intimider les plus turbulens. « Mes amis, leur dit-il, le fléau qui nous accable vient du ciel ! si vous voulez que Dieu nous pardonne, éloignez-vous à l'instant et laissez-vous diriger par des magistrats qui vous aiment. » A ces simples pa-

roles, l'émeute se dissipa. Depuis cet instant, Pomairols devint en quelque sorte le dieu protecteur de cette commune, et tous les cœurs lui furent acquis ; le salut de la ville entière fut confié à ses bons soins.

Sur ces entrefaites, il s'était formé à Villefranche un conseil pour délibérer sur les précautions sanitaires : ce conseil se composait de citoyens choisis dans les trois ordres de la société. Les sages mesures qu'il adopta auraient dû servir de modèle dans tous les lieux de la France où le fléau se manifestait. On commença d'abord par suspendre toutes les relations qui pouvaient devenir dangereuses ; on plaça des archers à toutes les portes de la ville, pour en interdire l'entrée aux personnes suspectes. Tout individu atteint de la peste ressemble à l'ennemi du genre humain ; on le fuit quand il est vivant ; on a horreur de ses dépouilles quand il est mort ; on abandonne aux flammes tout ce qui a pu lui être de quelque usage.

On refusa en conséquence de recevoir les marchandises, particulièrement les étoffes qui pouvaient servir de réservoir à l'infection; on ne laissait passer que les comestibles, tels que le pain, le froment, les viandes fraîches, les légumes, le vin, les fruits, et l'huile de noix dont on fait une grande consommation dans le pays, pour éclairer l'intérieur des maisons et préparer les alimens; le vinaigre surtout était devenu un objet très recherché des malades, et qu'on se procurait à tous prix. On n'osait ouvrir les lettres qu'après les avoir préalablement imprégnées de cette liqueur purifiante.

Un des premiers soins de ce conseil de salubrité fut aussi d'arrêter le vagabondage, en séquestrant tous les mendians dans les maisons des riches qui s'étaient retirés à la campagne. Quelques uns d'entre eux furent employés pour nettoyer les rues ou pour d'autres travaux relatifs à la santé publique; ce qui était d'autant plus nécessaire, que la

ville nourrit chaque année une quantité immense de pourceaux dont la chair est très employée dans les usages économiques.

Afin de mieux intercepter les communications funestes, on ferma le palais de justice, ainsi que les églises, où tout le monde se rendait pour y trouver un refuge et implorer la miséricorde du Créateur ; on empêcha pareillement les réunions qui avaient lieu sous les quatre arceaux qui environnent la grande place. Des quarantaines furent ordonnées ; on ne se parlait qu'à la fenêtre ou à travers des palissades ; on se saluait affectueusement, mais à une certaine distance. Cette contrainte continuelle n'était pas un des moindres supplices des habitans, qui sont naturellement affables et communicatifs. L'homme du Midi fait son bonheur de la vie de relation ; il est doué d'une activité expansive qu'il lui est bien difficile de concentrer.

Pendant que d'habiles magistrats veillaient

à la sûreté de la ville, la générosité publique s'exerçait dans tous les sens. Pomairols donnait son linge, ses provisions et jusqu'à ses meubles pour soulager les indigens. Le conseiller Vaïsse, le chanoine Destampes, venaient offrir leurs maisons et leurs jardins pour en faire un asile aux pestiférés ; d'autres citoyens s'empressaient de céder à la commune des propriétés qui pouvaient convenir dans cette fâcheuse circonstance; les prêtres, les religieux de divers ordres, accouraient également pour faire hommage de leurs services et porter leurs consolations aux affligés.

Le courageux Durand de Monlauseur se multipliait en quelque sorte comme la maladie ; même au sein des ténèbres de la nuit, il allait exercer sous les plus humbles toits sa fonction périlleuse ; son ardeur infatigable créait à chaque instant de nouveaux secours ; et quand ses efforts étaient impuissans, il ralentissait du moins le cours de

l'horrible contagion en isolant ses victimes. Laval et Bruyères se signalèrent par des prodiges de zèle. Le médecin Rivière, vieillard impotent, mais qui n'avait aucune infirmité de l'esprit, ne voulut point que ses derniers momens fussent inutiles à la patrie; il se fit transporter sur une chaise au milieu des pestiférés pour les assister de ses conseils.

Des femmes vertueuses vendaient leurs bijoux pour les transformer en aumônes, s'occupaient à faire des quêtes, préparaient des bouillons pour les pauvres. On se souvient dans le pays que l'une d'entre elles, née dans un rang très élevé, voulut adopter un enfant que la peste avait privé de sa mère ; on ajoute que Dieu lui fit la grâce de le sauver, et qu'elle le conserva au milieu de sa propre famille comme un dépôt sacré. Un vieillard célibataire légua tout son bien à deux orphelins qui avaient éprouvé le même malheur. Les exemples de dévouement se multipliaient de plus en plus.

Il serait difficile de décrire toutes les scènes touchantes d'amitié, de compassion, qui eurent lieu à cette époque; l'égoïsme et l'avarice ne se montraient guère dans une ville où les mœurs avaient conservé toute leur simplicité première : on remarqua même quelques familles ennemies que la pitié réconcilia par les services mutuels qu'elles eurent occasion de se rendre. Il y avait cette différence, relativement à ce qu'on avait observé dans les autres pestes, qu'ici tous les citoyens étaient sans défiance et qu'ils voulaient tous se secourir.

Durant la peste d'Athènes, les gens de la campagne venaient se réfugier dans la ville; durant celle de Villefranche, tous les gens de la ville se réfugiaient à la campagne. On a eu tort néanmoins d'avancer que les personnes riches s'étaient séparées des pauvres : c'est l'usage dans tout ce pays, que la classe aisée de la population passe une bonne partie de l'année dans ses métairies pour y surveiller

les travaux rustiques ; et l'on était alors dans la belle saison. D'ailleurs, en partant, les propriétaires laissèrent leurs maisons ouvertes aux indigens. La crainte qu'ils éprouvaient ne fut donc en aucune manière nuisible à leurs concitoyens. Il faut même dire à leur louange qu'ils s'étaient totalement détachés de leurs biens pour les prodiguer aux familles pauvres, sur lesquelles le fléau s'était particulièrement appesanti : le malheur est comme la mort ; il rapproche toutes les conditions. D'une autre part, c'était une scène non moins touchante de voir les villageois exercer leur bienveillante hospitalité envers tous ceux qui fuyaient le théâtre de l'épidémie ; ils allaient dans la campagne leur cueillir la sauge, la menthe et autres plantes odoriférantes auxquelles on attribuait alors une vertu préservative contre le mal pestilentiel.

Au milieu de cette ville désolée, deux hommes s'élevaient comme deux divinités tutélaires, Pomairols, dont j'ai déjà fait men-

tion, et le père Ambroise, religieux de l'ordre de Saint-François, dont je ferai connaître plus bas les vertus et le sublime caractère. Tous deux bravaient les dangers, sans jamais quitter leur poste ; on admirait la prudence et l'intrépidité du premier, l'âme généreuse et compatissante du second. Pomairols conservait les propriétés de tous ceux que la crainte avait forcés de prendre la fuite ; mais le père Ambroise était, pour ainsi dire, une providence pour tous ceux qui étaient présens ; il les soutenait par ses exhortations. Ces deux hommes semblaient s'être partagé le domaine de la bienfaisance ; pendant que Pomairols chassait les malfaiteurs qui profitaient des désordres publics pour piller les maisons et usurper les dépouilles des morts, l'esprit du Seigneur semblait s'être réfugié dans le cœur du père Ambroise ; le magistrat intimidait les méchans ; le prêtre les convertissait.

Les services de Pomairols sont connus ;

son nom vit dans le cœur de ses concitoyens, et dans le monument qui perpétue la mémoire de ses bienfaits. Personne n'ignore que ce magistrat est d'autant plus digne de louange, que par ses soins éclairés la police fut beaucoup mieux faite à Villefranche qu'à Marseille, où la peste fit, à la même époque, des ravages extraordinaires. Mais il n'est pas inutile d'apprendre à mes lecteurs ce qu'était le père Ambroise, dont on a tant loué les vertus charitables, sans jamais les récompenser, sans doute parce que son royaume n'était pas de ce monde. Il semble du reste que des hommes qui ont déjà fait abnégation de tous les intérêts terrestres soient plus propres que d'autres à secourir les affligés.

Le nom du père Ambroise n'a point été mentionné dans les fastes de Villefranche; il n'est question de lui que dans un ancien manuscrit, qui fut long-temps conservé dans les communautés de sa profession. On y assure qu'il avait été militaire, et qu'avant

d'embrasser l'état monastique, il était chevalier de l'ordre de Saint-Lazare, ordre si recommandable par le souvenir de ses bonnes actions, et qui figure avec tant de gloire dans les annales de l'humanité malheureuse. C'est la première des milices qui furent consacrées à la pitié; protectrice des lépreux, elle recueillait des malades que la société repousse, et que la honte environne.

Ainsi donc, par dévouement autant que par état, ce bon père Ambroise avait dès long-temps endurci son cœur et son âme à toutes les fatigues de la vie. Toujours calme et serein au milieu des plus violentes tempêtes, il voyait la mort sans effroi. Soutenu par Dieu, il payait à peine un tribut au sommeil. Il était doux, pacifique, bienfaisant comme la religion qui le guidait; le peuple le rangeait déjà parmi les saints. Les magistrats l'envoyaient partout où ils voulaient calmer la turbulence des oisifs qui se rassemblaient dans les lieux publics; la charité, qui pour

tant d'autres n'est qu'un devoir, s'était transformée chez lui en un zèle ardent qui le dévorait. Il se porta dans tous les lieux infectés, et ne contracta jamais la peste ; il paraissait invulnérable, et spécialement protégé par la Providence.

On dit aussi que le père Ambroise était doué d'une instruction peu commune, et qu'il la développa avec quelque succès dans une occasion si douloureuse. Rien n'égalait son activité ; sa pitié inépuisable présidait à tous les besoins. Pour neutraliser le fléau, il fit allumer des feux comme on l'avait pratiqué jadis dans la peste d'Athènes. On mit en usage les fumigations avec des baies de genièvre et autres substances odorantes ; il regardait les frictions avec l'huile de noix comme un des plus puissans préservatifs.

Ce fut le père Ambroise qui donna l'idée de faire nourrir par des chèvres un certain nombre d'enfans que la peste venait

de priver de leurs mères. Quel spectacle plus attendrissant que celui d'une multitude d'orphelins étendus sur une chétive paille, et recevant à chaque instant du lait de ces impatiens animaux, que des femmes charitables étaient occupées à contenir ! (4)

Je pourrais citer d'autres faits qui prouveraient l'inépuisable philanthropie de ce vénérable religieux. Au quartier du Pech, on entendait des cris dans une maison obscure et qui tombait de vétusté ; c'étaient deux enfans qui, trop jeunes pour discerner la mort d'avec la vie, se lamentaient vainement, depuis plusieurs heures, auprès du corps inanimé de leur mère. Nul des habitans n'osait approcher de ce foyer pestilentiel. Mais l'intrépide père Ambroise ne balança point à pénétrer dans ce cloaque infect, pour ramener au jour ces victimes infortunées.

Il faut pourtant le dire à la gloire de Villefranche : Pomairols n'était pas seulement

secondé par le père Ambroise. Le conseil de salubrité, dont nous avons parlé plus haut, se composait d'hommes si pieux et si charitables, que rien n'avait été négligé pour diminuer la somme des maux qui pesaient sur notre malheureuse ville. J'ai déjà dit qu'un membre du présidial avait offert sa maison et son jardin spacieux; que d'autres particuliers avaient également donné leurs maisons pour recueillir les malades; car personne n'ignore que l'isolement des pestiférés est d'une nécessité indispensable, pour borner la propagation du mal. L'emplacement dont on fit choix était d'autant plus commode, qu'il était voisin de l'antique ruisseau de la Bodomie, dont les eaux vont se perdre dans l'Aveyron; c'est là que de pauvres femmes, la tête couverte de leur feutre noir, venaient, à tous les momens du jour, laver le linge et les vêtemens qui devaient servir aux personnes atteintes de l'épidémie.

L'établissement formé par le conseil pou-

vait exister à part, sans aucune communication avec le reste de la ville. Non seulement on y avait construit des chambres particulières pour recevoir les individus infectés; mais chaque ordre de gens utiles à la conservation des autres y occupait un logement séparé. On y avait établi des boulangers, des bouchers, des cuisiniers pour apprêter les vivres, des serviteurs pour les distribuer, jusqu'à des parfumeurs pour désinfecter les dépouilles des morts et tous les objets qu'on croyait susceptibles de recéler quelque principe de contagion. On y voyait aussi des officiers chargés de faire la police, et un greffier qui enregistrait les hardes des malades, afin que rien ne fût dérobé. Tous ces employés vaquaient à leurs fonctions avec autant d'assiduité que de zèle. On avait réservé des logemens pour les médecins dont la présence était constamment nécessaire, ainsi que pour les pharmaciens qui préparaient les breuvages et exécutaient les prescriptions. Les religieux

de Saint-François s'y étaient introduits par charité pour consoler les agonisans; aucun genre de secours n'avait été négligé. Non loin de là se trouvaient le cimetière (5) et les hommes de peine vulgairement désignés sous le nom de *corbeaux*, destinés à purger la ville de ses cadavres. Enfin les convalescens avaient à part leur infirmerie et leurs promenades. Ils pouvaient y faire leur quarantaine pour la sécurité de leurs concitoyens.

Dans les divers quartiers de la ville, on avait institué des personnes pour s'informer de tous les malades qui étaient nouvellement atteints par la peste. A peine les premiers symptômes s'étaient manifestés, qu'on les amenait dans l'établissement par ordre des magistrats. Ce qui étonne, c'est que les habitans d'une petite ville aient manifesté autant de prudence, dans un siècle où l'hygiène publique était si peu avancée. Je ne crains pas de le dire: une

institution si sagement conçue pourrait servir de modèle pour tous les pays qui sont encore en proie à cette contagion meurtrière.

Toutefois, malgré la sagesse de ces précautions, plusieurs individus qui se trouvaient atteints de la peste s'obstinaient à cacher leur mal. On avait beau les menacer de la prison ou d'autres peines afflictives, ils résistaient à toutes les ordonnances. Les amis ne voulaient jamais se quitter ; les liens du sang ne pouvaient se rompre ; aucune fille ne consentit à abandonner sa mère. Certains malades entraient même en fureur quand on venait à les découvrir ; ils prétendaient que leur transpiration serait interceptée, si on les enlevait de leur domicile. Ils inventaient mille prétextes pour ne point obéir à la volonté des magistrats ; ils disaient hautement qu'on ne cherchait sans doute qu'à les faire mourir plus vite : tant ils étaient aveuglés sur ce qui pouvait leur être salutaire !

On fit afficher des proclamations, mais elles furent sans utilité. Pour ne pas se séparer de leurs proches, la plupart des habitans préféraient languir dans de mauvaises huttes où l'air circulait à peine: personne n'ignore combien il est difficile de détruire les préjugés du peuple, et de le délivrer de ses pernicieuses habitudes. Vainement on promettait aux pauvres du bouillon, de la viande, tous les soins de propreté; il était impossible de les persuader. Ils préféraient le danger, la misère; ils se révoltaient même contre les archers qui voulaient les entraîner de force. Il est vrai que, dans beaucoup de circonstances, Pomairols n'avait qu'à paraître, tout rentrait dans l'obéissance. Le père Ambroise achevait de convaincre les plus mutins. Ce vénérable religieux, au déclin de ses ans, ressemblait à saint Vincent de Paul; il pénétrait tous les cœurs par ses paroles consolatrices.

Cependant la contagion s'étendait de plus

en plus, et l'alarme était universelle. Comment peindre la désolation qui règne dans une ville de pestiférés ? comment retracer la terreur profonde des habitans, le découragement de l'industrie, l'interruption des travaux journaliers, le désespoir des ouvriers auxquels on n'ose confier la moindre tâche, le cours de la justice suspendu, le commerce interdit, les marchés déserts, les temples fermés et les prêtres réduits à prier dans les rues, la séparation des familles, tous les liens de relation relâchés ! Quand la peur isole les citoyens, les occupations manquent aux pauvres, et les riches restent sans serviteurs ; aucun laboureur n'osait apporter ses denrées à Villefranche. Quelques villageois se présentaient par intervalles devant ses portes ; mais ils s'en retournaient glacés d'épouvante dès qu'ils apercevaient le drapeau funéraire, qui flottait sur les tours de la ville et sur le clocher de la principale église. La famine menaçait le peuple ; l'espérance avait éteint son flambeau. (6)

Dans ce temps si fertile en événemens funestes, combien d'individus moururent sans obtenir une larme, un regret de leurs contemporains ! On aurait eu moins à gémir sans doute, si la peste n'était tombée que sur des hommes dégoûtés de la vie par le poids des années; mais elle enlevait une jeune fille et laissait subsister un vieillard aveugle; on remarqua même, dans cette déplorable circonstance, que tous les gens robustes étaient promptement moissonnés, tandis que les goutteux, les paralytiques, étaient épargnés.

Le fléau dévastateur planait d'ailleurs sur tous les âges, sur toutes les conditions ; et vers le milieu de l'épidémie, la dépopulation fut si considérable, qu'il n'y avait plus de fossoyeurs pour faire la sépulture des morts. On trouva un jour, dans le cimetière de la Bodomie, une femme errante, qui tenait dans ses bras le cadavre de son enfant; elle suppliait le gardien de ce triste lieu de lui prêter assistance pour creuser la terre, et y déposer une si chère

dépouille : elle implorait ce service avec autant d'instance que si elle eût sollicité une aumône. Son humble contenance, son attitude suppliante, fléchirent cet homme, qui l'aida dans ce douloureux ministère.

Je l'ai déjà dit plus haut, aussitôt qu'une maladie pestilentielle se manifeste dans une contrée, la première pensée du peuple est d'en rechercher les causes dans les altérations des objets qui frappent immédiatement ses sens : on voit alors naître et s'accréditer les opinions les plus extravagantes; on se flatte de tout expliquer. C'est ainsi qu'on vit autrefois les Romains attribuer la peste qui, sous le règne de Marc-Aurèle et des Antonins, ravagea l'Europe et l'Asie, à une misérable cassette qu'un soldat avait trouvée dans le temple d'Apollon lors de la prise et du pillage de Séleucie par Lucius Vérus ; les historiens prétendent que ce soldat, ayant eu l'imprudence d'ouvrir cette cassette qui était d'or, et qui ne contenait

que quelques secrets ridicules des anciens Chaldéens, il en sortit une vapeur méphytique qui porta en tous lieux la destruction. C'est ainsi qu'on lit dans Forestus, écrivain d'ailleurs très recommandable, que la peste qui se déclara en Hollande dans le seizième siècle, et qui s'étendit principalement dans le territoire d'Egmont, fut occasionnée par une baleine qu'il avait vue lui-même venir échouer sur le rivage, et qui s'y était putréfiée. A Villefranche, on rapporta le fléau au passage d'une comète, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer en commençant cette relation; aussi le peuple ne cessait de consulter les astrologues.

Il est des faits qu'on n'ose revêtir de la dignité historique. Il n'est pas néanmoins inutile de consigner ici qu'il y avait, à l'époque dont je parle, des femmes du peuple, qu'on accusait d'avoir fait un pacte avec le démon, et de flétrir, d'un souffle infernal, tous les actes importans de la vie, de ma-

nière à leur imprimer une malheureuse fatalité. Cette superstition tenait à l'ignorance du temps. Les femmes qu'on prétendait être coupables de sortilége, finissaient par s'en croire atteintes, et spéculaient souvent sur la terreur que pouvait inspirer leur présence ou leur médiation. Toutes les personnes dont l'existence paraissait mystérieuse, étaient soupçonnées d'un pareil crime. Rien n'égalait l'effroi que répandaient les prétendues sorcières dans les environs de Villefranche ; il est facile de croire à la magie, quand on voit tant de victimes frappées par une puissance surnaturelle. Aussi nos paysans épouvantés disaient-ils que notre malheureuse cité avait sans doute mérité la malédiction du ciel, et que la main de Dieu s'était appesantie sur elle.

On a souvent remarqué qu'il n'y a plus de guerre parmi les hommes, quand ils sont aux prises avec la nature. Le résultat ordinaire d'un fléau aussi grand que celui de la

peste est de suspendre la méchanceté humaine. Il y avait néanmoins, dans ces temps malheureux, un malfaiteur avide descendu en France des montagnes de la Savoie ; je veux parler du brigand Barleti, qui suivait le théâtre de l'épidémie, comme les vautours les champs de bataille. Il profitait des désastres publics pour s'introduire dans les maisons désertes ou mal gardées. Il s'était ligué avec une troupe de compagnons féroces qui vivaient dispersés, mais qu'il ralliait au besoin pour le pillage. On éprouvait une frayeur insurmontable toutes les fois qu'on entendait parler de ce voleur insigne, qui était d'une taille gigantesque, et que les archers n'avaient jamais pu atteindre. Barleti connaissait d'ailleurs mille détours pour se dérober à la poursuite des tribunaux, et ses crimes restaient impunis. Il se risquait rarement, quoiqu'il fût d'une inconcevable intrépidité ; il ne s'arrêtait jamais dans les hôtelleries. Enfin, après avoir si long-temps trompé la vigilance des magistrats, il trouva

la mort sur le théâtre même de ses forfaits. On assure qu'il contracta la peste par le contact de quelques étoffes de laine dont il s'était emparé; et ce qu'il y a de plus extraordinaire dans la destinée de ce misérable, c'est que, dans la maladie qui termina ses jours, il reçut les soins les plus touchans de quelques religieuses dont il avait spolié le couvent quelques mois auparavant. Cet homme avait causé de grands soucis à tous les habitans de la province du Rouergue. La Providence en fit justice. (7)

On prétend qu'à la peste de Milan les habitans ne voulurent point supprimer les divertissemens du carnaval, et que la plupart d'entre eux se livraient encore à des saturnales sur le bord de la tombe. Il n'en fut pas de même à Villefranche; la tristesse était dans tous les lieux, et on n'eut à gémir d'aucun trait d'immoralité. Un sentiment unique agitait tous les citoyens, c'était celui de la pitié; ils se sacrifiaient les uns pour les

autres. Pomairols surtout prêchait d'exemple. « Mourons, puisque Dieu le veut, s'écriait le père Ambroise ; mais espérons en lui jusqu'à la fin. » Un jour ce bon religieux fit aux habitans une grande exhortation près du cimetière de la Bodomie : « Mes bons frères, leur disait-il, sachons nous résigner au milieu des périls qui nous menacent : le jour de demain ne nous appartient pas. La vie est un fleuve qui se tarit par le malheur aussi-bien que par les années ; vainement nous voudrions en prolonger le cours. Celui qui a chanté, celui qui a pleuré, doivent arriver en même temps au bout de la carrière ; heureux qui se détache de bonne heure de ce qu'il doit quitter ! L'homme ici-bas est réduit à se consoler de tout, même de sa propre mort. » Ainsi parlait le père Ambroise; on adressait ensuite des prières à saint Charles Borromée, qui est le patron des pestiférés, comme saint Lazare est celui des lépreux. Aucun habitant de la ville ne maudissait la Providence ; chacun d'eux atten-

dait son sort sans faire entendre le moindre murmure.

Ce qui prolongea la durée de la peste, fut la croyance où était le peuple qu'on pouvait impunément communiquer avec les malades ; ce furent les relations que voulaient toujours conserver les personnes rapprochées par les liens du sang et de l'amitié. Il y avait, par exemple, une jeune fille qu'on voulait amener de force aux infirmeries, parce qu'elle était atteinte du charbon ; mais sa mère la tenait étroitement embrassée, en disant qu'il était barbare de vouloir la priver de son enfant. L'habitude, d'ailleurs très louable, qu'ont les habitans de la ville de se faire mutuellement des présens à des époques déterminées de l'année, de se prêter des meubles dans toutes les occasions, de s'assister réciproquement de leurs récoltes et provisions particulières, rendait encore plus facile la communication de la maladie. Aussi les magistrats avaient-ils la plus

grande peine à empêcher ces libéralités charitables et fraternelles. Le père Ambroise séparait avec bonté ceux qu'il trouvait occupés à s'entretenir dans les rues ; il blâmait leur imprudence ; il ne cessait de leur dire qu'ils exposaient la ville aux plus grands dangers, en étendant le foyer de l'infection : qu'on ne s'étonne donc pas si l'épidémie, qui avait d'abord marché très lentement, fit ensuite beaucoup de progrès ; en sorte que, sur la fin du mois de juin, il n'y avait pas un seul quartier de la ville où elle n'eût pénétré.

Enfin, cette peste dévorante, qui s'était déclarée au mois d'avril, et dans la saison la plus tempérée de l'année, diminua sensiblement dès le commencement d'août, à l'époque ordinaire des plus fortes chaleurs, au point que le quinzième de ce mois, jour de la fête de l'Assomption, il n'y avait plus un seul malade dans la ville. Comme les habitans avaient adressé beaucoup de vœux

et de prières à la Vierge, à l'occasion de ce grand fléau, ce fut à son intercession qu'ils attribuèrent leur délivrance. Bientôt tous les fugitifs retournèrent dans leurs maisons; le présidial reprit ses séances; l'industrie et le commerce rentrèrent dans toute leur activité.

Le spectacle le plus doux, dont puissent jouir des hommes qui ont été long-temps en proie au fléau dévastateur de la peste, est sans contredit celui où ils voient tout à coup l'épidémie cesser ses ravages. On dirait que les cieux sont apaisés, et que la fin du châtiment arrive. Le sommeil revient consoler les hommes; l'habitant respire en liberté; il est comme s'il venait d'échapper au naufrage. On recommence les travaux des champs; on cueille les fleurs; on sème le grain. Tous les sentimens généreux de l'âme reprennent leur énergie; partout cesse l'isolement; toutes les langues se délient pour faire éclater les transports de la joie la plus

vive. Les mères sont dans un ravissement inexprimable ; leurs embrassemens leur sont rendus.

On remarquait néanmoins sur tous les visages l'expression des regrets, et cette profonde mélancolie qui succède toujours à un grand désastre ; car il n'y avait pas un seul individu dont le cœur n'eût été déchiré par les plus douloureux sacrifices. C'était en vain que le père Ambroise prêchait et prodiguait ses consolations sur une terre punie par le ciel ; tous les souvenirs étaient remplis d'amertume, et les habitans de Villefranche retournaient d'autant plus difficilement à la gaîté, qu'on apprenait de toutes parts que les mêmes malheurs pesaient sur les pays voisins.

Cependant Pomairols, à la sollicitation de ses concitoyens, s'était rendu à la campagne, pour s'y délasser de ses pénibles travaux ; mais il n'avait pu y jouir d'une tran-

quillité convenable ; car il fallut encore qu'il travaillât à faire exécuter les ordonnances du roi, et qu'il prît une part active à ce qui se passait loin de lui. On venait l'obséder jusque dans sa retraite ; on assiégeait toutes les avenues de son jardin, pour le consulter ; du fond de sa solitude il apaisait encore des discordes ; d'une autre part, la reconnaissance attirait chez lui une multitude de personnes. On accablait d'éloges cet homme incomparable, auquel il n'a manqué que d'être sur un plus grand théâtre, pour acquérir une célébrité européenne ; car il avait tout en partage pour être en semblable occasion le modèle des magistrats. On admirait surtout en lui la prévoyance dans le conseil, la circonspection, une vigilance de tous les instans, la bonté, le désintéressement, la résignation qui triomphe des maux de l'humanité, un courage insurmontable, une âme toujours supérieure au danger, et qui met à profit toutes les ressources. On assure que les ministres du roi approuvèrent

singulièrement sa conduite et l'excellence de ses réglemens.

Pomairols prit enfin le parti de rentrer à Villefranche, où son arrivée fut un vrai jour de fête pour ses concitoyens, qui accoururent au-devant de lui. Les bénédictions des pauvres furent la récompense de toutes ses peines. On jeta des fleurs sur son passage; dans les contrées méridionales, c'est un grand signe de joie que de parer l'intérieur des cités avec la verdure des campagnes; on avait planté des arbres dans les rues. Cette réception tempéra un peu le deuil et l'affliction des habitans. Après des malheurs si grands, c'est un besoin, pour le cœur humain, de revenir aux émotions douces qui rattachent à la vie. Un an s'était écoulé sans que l'hymen eût une seule fois consacré les nœuds de l'amour; les premiers mariages furent célébrés, et, sur la fin du mois de septembre, la population se livra avec transport à tout ce que la vie de relation peut

avoir de plus attrayant et de plus enchanteur.

La procession qui fut faite en action de grâces de la cessation du fléau ressemblait beaucoup à celles qui avaient eu lieu sous Louis XI et sous Henri II à la suite de deux pestes non moins mémorables par leurs ravages (8). On renouvela le vœu particulier d'après lequel les consuls de Villefranche, parés de la robe rouge, devaient se rendre tous les mois dans la chapelle de Notre-Dame des *Treize-Pierres* pour y célébrer l'office et y faire chanter les louanges du Créateur. Cette pieuse solennité mériterait une description particulière. Les prêtres sortirent des temples, escortés par tous les fidèles; leurs mains étaient armées de flambeaux, dont la lumière a toujours été regardée comme le symbole de la présence divine. Les membres du chapitre et des diverses corporations, les religieux des divers ordres, portant les reliques des martyrs de la foi chrétienne, y as-

sistèrent et parcoururent les rues avec les pieds nus.

Les spectateurs affluaient, sans toutefois déranger l'ordre et l'harmonie de la marche. Ils se pressaient autour du dais, où se trouvait en habits pontificaux l'évêque Bernardin de Corneillan, l'un des prélats les plus recommandables du temps (9). Cette procession fut particulièrement remarquable par la quantité de pénitens qui y parurent revêtus de longs sacs, comme les anciens Ninivites. On y vit surtout une confrérie de pélerins qui s'était formée sous les auspices de saint Jacques de Compostelle, dont l'église a subsisté jusqu'à nos jours. La pompe de cette cérémonie ne doit pas surprendre; car, dans le Midi, la religion n'a point cet aspect sombre et mélancolique qu'elle manifeste dans les pays du Nord. Son culte extérieur est une fête continuelle; tout y respire l'allégresse et le bonheur. Aussi vient-elle s'associer à tous les actes, à toutes les situations

de la vie ; naissances, mariages, funérailles, elle préside à tout, et toujours avec son cortége ordinaire. Elle couvre de fleurs la tombe et le berceau ; alors même qu'elle accompagne l'homme de la terre au ciel, elle fait entendre une musique qui, en éloignant de la pensée ce que la mort a d'horrible, n'y laisse plus voir que l'état d'un paisible sommeil.

Les services de Pomairols avaient été profitables à un grand nombre de citoyens ; la reconnaissance devait être publique. C'était un vieil usage à Villefranche que toutes les réunions communales étaient d'avance notifiées au peuple au son de la trompette : un homme s'arrêtait à tous les coins de rues pour proclamer à haute et intelligible viox ce qui pouvait toucher à l'intérêt général. On annonça par cette voie une assemblée à laquelle tous les notables se rendirent. L'un d'eux prit la parole pour prouver combien il était important de récompenser le zèle et le courage qu'avait montré le juge

criminel dans cette funeste épidémie. Il rappela avec l'accent d'une éloquence passionnée tout ce que venait d'exécuter ce vertueux magistrat pour garantir les propriétés de chacun de ses concitoyens, la manière dont il avait exposé ses jours, sa conduite pleine d'honneur, son loyal dévouement qui avait surmonté tous les obstacles. En effet, il est remarquable que pendant cette longue désolation, Pomairols n'avait pas quitté un seul instant la ville, quoiqu'il n'eût cessé de voir la mort autour de lui dans la personne de ses domestiques, dont plusieurs avaient été victimes de la peste. Il est constant qu'il avait conservé le bien des familles, assisté les pauvres, soumis les rebelles et déconcerté les manœuvres des méchans. L'orateur ajouta en conséquence qu'il fallait consacrer le souvenir de tels bienfaits par un monument durable : des applaudissemens unanimes sanctionnèrent cette proposition.

Il fut donc délibéré que la cité de Ville-

franche laisserait à la postérité un témoignage authentique de sa reconnaissance, en exemptant de tout impôt et redevance les possessions dont Pomairols jouissait dans toute l'étendue de son ressort, qu'elle s'obligerait à les payer pour lui, et que cette faveur s'étendrait sur ses descendans en ligne directe ; on ordonna de plus que cette mémorable décision serait gravée sur une plaque de bronze ; et pour donner encore une plus grande publicité au sentiment de gratitude qui animait toute l'assemblée, on arrêta que le portrait de Pomairols serait placé dans l'hôtel-de-ville, avec une inscription qui rappellerait à la postérité les services éminens rendus à la patrie par un magistrat si recommandable. (10)

Telle est l'histoire fidèle d'un événement qui jeta le plus grand deuil sur les anciens jours de ma patrie ; je l'ai racontée d'après les traditions les plus authentiques. Ce n'est point par des fictions qu'on parvient à émou-

voir le cœur de l'homme ; c'est par des scènes véritables, telles qu'elles se sont passées dans l'intérieur de la vie humaine. Nous sommes naturellement portés à nous placer dans des dispositions tragiques, et à faire passer dans le fond de nos âmes tous les tristes sentimens qu'ont éprouvés nos aïeux. Nous aimons à nous attendrir sur la destinée de ceux qui ont été victimes d'un sort ennemi. Après tant d'années, nous nous affligeons encore de leurs peines, et nous répandons les plus douces larmes ; nous conservons religieusement dans nos souvenirs les impressions douloureuses qu'ils nous ont laissées.

L'effroi moral que nous causent de tels récits a d'ailleurs un autre avantage : il nous apprend à n'apprécier le monde que ce qu'il vaut ; et, comme de toutes les créatures l'homme est celle qui offre le plus de prise au malheur, il n'est peut-être pas inutile de lui présenter, par intervalles, le tableau de sa fragilité sur la

terre. Nul d'entre nous ne voudrait de la vie, s'il savait d'avance à quelles conditions l'Éternel nous la donne, combien ses jouissances sont fugitives, et surtout avec quelle rapidité ce vain fantôme se dissipe. Comment se défendre d'une profonde mélancolie, quand on songe que nos relations ne sont que d'un jour, et qu'il n'existe aucun objet aimé dont on ne se sépare?

Nous voguons ici-bas sur une mer chanceuse, où toutes les passions nous poussent comme des vents contraires. Avons-nous pénétré dans la science, les erreurs nous attendent; sommes-nous comblés des dons de la fortune, mille illusions nous éblouissent; avons-nous travaillé pour le repos de notre vieillesse, des pirates viennent nous ravir le fruit de nos labeurs! Les hommages, la gloire, la prospérité, tout cela ne fait qu'assembler des regrets : heureusement que Dieu nous attend!

NOTES.

(1) Il y a plusieurs manuscrits sur la peste de Villefranche qui m'ont été communiqués; mais je ne connais qu'un seul opuscule, imprimé en vieux français, lequel a pour titre : *Manifeste de ce qui s'est passé en la maladie de la peste à Villefranche de Rouergue, avec quelques questions curieuses de cette même maladie*, par M. Durand de Monlauseur, docteur en médecine en ladite ville, etc. Tolose, 1629. L'auteur de cette dissertation s'y plaint beaucoup d'un charlatan nommé Buisson, qui fit payer à un prix exorbitant un prétendu parfum de santé, dont il se disait l'inventeur. Il s'exprime avec amertume contre des abus qui occasionnèrent à notre ville des frais inutiles, sans être en aucune manière profitables à la santé publique.

(2) Quiconque dans ses voyages a vu les bords de l'Alzou, et surtout l'endroit où les vagues écumeuses de cette petite rivière viennent s'unir à celle de l'Aveyron, ne peut s'éloigner qu'à regret. Il serait difficile de trouver un site plus frais et plus enchanteur. Les arbres y étaient jadis surchargés d'inscriptions que l'aspect de ce délicieux paysage inspirait à ceux qui venaient s'y promener. Que manque-t-il à ces aimables lieux pour avoir autant de renommée que la fontaine de Vaucluse ? Un Pétrarque pour les chanter.

(3) Il faut lire l'intéressante description que donne de Villefranche l'un de nos écrivains les plus ingénieux, M. de Jouy, de l'Académie Française, dans son *Ermite en Province.* Consultez aussi le travail que M. Monteil a publié sur le département de l'Aveyron. Cet ouvrage est écrit avec autant d'exactitude que d'agrément.

Aujourd'hui surtout la cité de Villefranche est devenue un point de mire pour tous les hommes laborieux, qui cherchent à captiver ou à ressaisir la fortune. L'exploitation des mines qui l'avoisinent semble lui donner une physionomie nouvelle. Quelques grands capitalistes s'y rendent, et ne manqueront pas d'y faire des bénéfices considérables, quand on aura donné aux travaux commencés l'extension qu'ils méritent. Si les lumières s'y concentrent, si on y multiplie les ouvriers, et si on agrandit leur instruction en les soumettant à des études particulières, qui apprennent à interroger le sol, nul doute que Villefranche n'acquière une certaine importance ; nul doute que beaucoup d'étrangers ne viennent un jour saluer son industrie et vivre de sa prospérité. M. le comte d'Arros, préfet du département, a ouvert des communications nouvelles; les ressources de notre pays ont pris un grand développement par son habileté administrative. On ne doit pas moins d'éloges à M. le comte Dulac, qui, par sa présence et la nature de ses fonctions influe directement sur les opérations importantes qu'on vient d'entreprendre.

(4) M. Berthon a représenté la scène touchante des chèvres

amenées par le père Ambroise sur la place de Villefranche, dans un petit tableau, qui est un véritable modèle en son genre. Il faut espérer qu'il voudra bien multiplier par la gravure cette heureuse production de son beau talent. M. Berthon a aussi contribué à la perfection typographique de cet ouvrage, par deux vignettes de sa composition; sous ce point de vue, il partage ma vive reconnaissance avec M. Bergeret, peintre toujours inspiré, qui a si bien reproduit l'enthousiasme de la *servante Marie ;* avec M. Arsenne, auquel je suis redevable de l'ingénieuse allégorie qui sert de frontispice à mon livre ; avec M. Dévéria, dessinateur plein de verve; avec MM. Robert-Lefèvre et Constant-Desbordes, artistes non moins justement renommés, dont j'aurai occasion de parler ailleurs.

(5) En 1636, le cimetière de la Bodomie fut donné aux frères ermites de Saint-Antoine pour y bâtir une petite retraite à leurs frais. Ces moines pieux avaient choisi de préférence ce lieu pour ne s'y nourrir que de la pensée de la mort. Toutes les processions s'y arrêtaient, et les orphelins sauvés par le père Ambroise allaient y prier tous les ans pour les huit mille victimes du fléau pestilentiel.

(6) C'est surtout dans le mois de juillet que le désordre et la mortalité furent à leur comble. Les consuls allèrent tenir leurs assemblées à la campagne; on institua alors des proconsuls, qu'il est bon de nommer ici, parce qu'ils se montrèrent intrépides: ce furent les sieurs Alary, Ségui et Gardes;

les deux derniers moururent de la maladie. On établit aussi un capitaine de santé, et le choix tomba sur l'avocat Delcros, homme plein d'éloquence, de zèle et d'énergie. Il n'avait été nommé pour remplir cette pénible tâche que pendant l'espace de quinze jours. Mais comme le danger allait toujours croissant, et que tous les fonctionnaires avaient disparu, il ne voulut pas quitter son poste. Il servit jusqu'au moment où il succomba sous la violence du mal. Pomairols l'avait électrisé par son exemple.

(7) Le brigand Barleti était monté sur un cheval qui semblait partager ses inclinations féroces, et qui le dérobait à toutes les recherches par la vitesse de sa course. Vainement on avait dépêché des cavaliers sur tous les chemins pour parvenir à l'atteindre. Il se cachait et prenait ses repas dans les bois avec tous les aventuriers qui s'étaient associés à ses terribles dévastations.

(8) En 1463, sous le règne de Louis XI et le consulat des sieurs Soulages, docteur, Bernard Rouzies, Brenguié-Baudis et Bernard Syrven, il se manifesta une épidémie qui emporta quatre mille habitans, c'est-à-dire plus de la moitié de la population d'alors. En 1558, sous le règne de Henri II, il y eut encore une peste qui fit périr cinq mille personnes. La ville fut entièrement abandonnée de ses habitans, et il fallut y en appeler de nouveaux. Le parlement de Toulouse fut obligé de rendre un arrêt pour faire rentrer à Ville-

franche les officiers du siége présidial et de la sénéchaussée, qui s'absentaient continuellement sous prétexte de la contagion.

(9) Personne n'ignore que la noble famille de Corneillan est d'une très haute illustration. Elle a fourni plusieurs prélats à l'Église, parmi lesquels il faut surtout distinguer celui qui occupait le siége de Rodez pendant la peste de Villefranche. Bernardin de Corneillan n'était pas seulement un évêque très éclairé en matière de religion, c'était un homme d'état très estimé de Louis XIII, et qui rendit beaucoup de services à son pays. Il obtint du roi que les états du Rouergue continueraient de s'assembler pour déterminer, selon l'usage, la répartition et la levée des impôts.

(10) Le portrait dont il s'agit dans la délibération de la commune de Villefranche, prise le 16 février 1629, fut placé dans la principale salle de l'hôtel-de-ville. Il est de la grandeur de sept pieds d'élévation sur quatre de largeur. L'écusson de la ville s'y trouve réuni avec celui de Pomairols. Voici l'inscription qui décore le bas du portrait :

Talis erat qui me funestis cladibus ictam
Sustinuit præsens et in ipsâ morte refecit.
Quàm nunc illa manet magnæ pietatis imago
Parva! sed ad seros major ventura nepotes,
Si quid amor patriæ, si quid benefacta, juvatis.

On voit dans le cadre du même tableau, et au-dessus de

la tête de Jean de Pomairols, un phénix renaissant de ses cendres, avec ces mots, *durat et lucet.* Nous avons aussi obtenu de M. Broquère, peintre fort distingué, qui fait le plus grand honneur à l'académie de Toulouse, un portrait de ce magistrat qui mérite l'approbation de tous les connaisseurs, et qu'on s'est empressé de faire graver.

Presque toutes les familles dont les ancêtres ont signé la délibération qui concerne Pomairols existent encore dans notre ville ou dans son voisinage. Tels sont les d'Ardenne, les Maritan, les Durrieu, les Bruel, les Reynaldi, les Borelli, les Gaillardi, les Cabrol, les Rouziés, les Valadier, les Rolland, les Resseguier, les Colonges, les Rivière, les Delbreil, les Cardailhac, les Gailhard, les Redolin, les Murat, les Albaret, les Cayrou, les Astruc, etc. Cette inauguration fut faite avec autant de pompe que de solennité. Tous les citoyens avaient l'air de conclure un pacte de famille. Des larmes de joie coulaient de tous les yeux. Rien ne manquait à cette scène touchante, qui avait pour objet de célébrer la résurrection de la patrie.

CHAPITRE IX.

DE L'ADMIRATION.

L'ADMIRATION est un mouvement physiologique de l'âme qui se manifeste en nous à l'aspect d'une haute perfection ; c'est une sorte de sympathie presque toujours inattendue pour celui qui l'éprouve. Elle le saisit inopinément, et, pour ainsi dire, à son insu ; de là vient qu'elle se dirige surtout vers ce qu'on nomme le *sublime* dans les beaux-arts. Cette passion a nécessairement pour objet les choses merveilleuses de la nature.

Toutes les fois que l'organe de nos perceptions est frappé par des objets ou des phénomènes dont il ne peut démêler ni le mécanisme ni la nature, l'âme est saisie d'un sentiment agréable qui s'entretient par l'ignorance où nous sommes des vraies causes de ce que nous voyons ou de ce que nous entendons. Ainsi, comme on l'a dit souvent, une chose que nous jugeons admirable n'est souvent qu'une sensation nouvelle inexpli-

quée. Cette faculté, source des plus vifs plaisirs, est presque toujours altérée ou anéantie chez les mélancoliques, les hypocondriaques; et ce désenchantement ajoute à l'horreur de leur situation.

Les peuples qui sont hors de la sphère de la civilisation admirent particulièrement les prodiges de la force physique; quelques sauvages de l'Amérique méridionale se font une ceinture avec les dents des ennemis auxquels ils ont ôté la vie, ce qui ajoute à l'espèce de considération dont ils jouissent dans leurs tribus. Mais chez les hommes dont l'esprit a subi une certaine culture, ce sont les résultats intellectuels qui obtiennent de préférence le sentiment de l'admiration; nous sommes généralement plus frappés des perfections de l'esprit que de celles du corps, sans doute parce qu'elles sont moins accessibles à notre analyse. Les beautés morales excitent une surprise plus profonde; elles saisissent l'âme à l'improviste, et l'entraînent par un mouvement indéfinissable.

Le sentiment de l'admiration s'attache surtout aux effets prompts et inattendus, plutôt qu'aux choses long-temps cherchées et élaborées; son feu nous pénètre spontanément. L'orateur qui nous charme est toujours celui qui sort des routes

communes et produit des émotions qu'on n'avait pas prévues. C'est moins l'éclat ou le faste de ses paroles qui nous entraîne, que la hauteur ou les traits rapides de sa pensée.

L'admiration donne les mêmes jouissances que l'enthousiasme; il est des âmes disposées par leur nature à tous les plaisirs qu'elle procure, et qui aiment à s'exalter sans cesse par ce doux et ineffable sentiment. L'admiration prolongée peut conduire à l'extase silencieuse : c'est alors que toutes les idées accessoires s'évanouissent ; une seule et grande idée envahit le système sensible et l'absorbe dans son entier.

Il est probable que le sentiment de l'admiration n'est point étranger aux animaux; car plusieurs d'entre eux paraissent l'éprouver à un très haut degré. La femelle du rossignol écoute chanter le mâle avec une disposition qui la porte sans doute à partager son amour ; tous les oiseaux doués d'une ouïe exquise et délicate, apprennent les airs qu'on leur fait entendre par le secours des serinettes et des autres instrumens. Ils en répètent avec exactitude tous les tons, tous les accens, toutes les inflexions. Il n'est pas difficile d'apercevoir le ravissement dans lequel les plonge cette mélodie inconnue.

Les plaisirs admiratifs semblent provenir spécialement de tout ce qui nous donne les idées de l'espace et de la grandeur, ainsi que de tous les objets dont nous ne saurions atteindre ni mesurer les bornes. C'est ainsi que l'admiration qui s'adresse à Dieu est à chaque instant entretenue par le spectacle de l'univers. Elle a inspiré l'éclat et la pompe de tous les cultes qui célèbrent journellement sa toute-puissance.

Tout ce qui sort des sensations coutumières de la vie, tout ce qu'on a peine à comprendre est propre à produire le phénomène de l'admiration. C'est l'opinion habituelle des poètes qui se livrent à la composition de l'épopée ; c'est aussi celle de nos prosateurs modernes qui semblent donner la préférence au genre romantique. Partout où la nature se montre à la fois sauvage et imposante, partout où elle offre à l'œil du spectateur des montagnes élevées, des rochers sourcilleux, des précipices profonds, des fleuves rapides, des arbres gigantesques, notre âme est frappée par ce mouvement soudain de notre existence, auquel vient se mêler parfois un sentiment d'épouvante ou de mélancolie. Les ruines d'un majestueux édifice produisent un effet analogue, en nous laissant apercevoir les traces des changemens opérés par le pouvoir des siècles

ainsi que les vestiges de leur ancienne magnificence.

Il est donc des circonstances où, comme l'a dit un ingénieux philosophe, l'admiration agit sur notre âme comme une espèce de terreur; l'homme éprouve surtout ce genre particulier de sensation lorsqu'il se trouve un instant sur le sommet des monts les plus élevés de la terre. C'est alors que ses organes sont, pour ainsi dire, subjugués par tous les points de vue dont il s'environne. Dans cette contemplation vague et solitaire, l'imagination est effrayée autant qu'éblouie par la multitude des tableaux, par la puissance des contrastes, par l'illusion des perspectives. Placez-vous sur ce vaste et majestueux promontoire; portez vos regards sur ces rochers immenses qui bordent une mer en fureur; écoutez l'horrible fracas des ondes qui viennent s'y briser, et de ces masses énormes qui se détachent par la violence des tempêtes ; suivez le cours de ce torrent dont les eaux jaillissantes font autant de bruit que le tonnerre; saluez ces pics escarpés qui semblent ne sortir du sein des flots que pour aller se perdre dans les nues ; osez approcher de ces écueils, de ces gouffres qui s'entr'ouvrent pour engloutir les vaisseaux qui s'y confient ; observez les luttes de tous ces grands cétacés qui s'agitent

dans des abîmes sans fond; entendez les cris d'alarme de ces oiseaux aquatiques qui semblent en accord avec les scènes désastreuses de l'Océan, vous serez frappé d'une terreur profonde; mais rien ne pourra affaiblir votre admiration pour l'Être des êtres qui a imprimé tant de puissance à la nature, tant de merveilleux à ses créations. Votre esprit trouvera un charme inépuisable dans ces surprises inattendues qui sont un des plus grands plaisirs de la vie; dans ce sentiment de l'infini qui nous distingue de tous les animaux; dans ces conceptions suprêmes qui ne connaissent aucun obstacle, qui affranchissent l'âme de toute entrave et la font voguer dans l'immensité.

Envisagée dans les rapports habituels de la société, l'admiration est une des plus douces émotions par lesquelles nous puissions agiter notre âme. Dans les grandes villes, n'est-ce pas une observation intéressante pour le physiologiste que celle de cette multitude d'individus qui luttent à la porte de nos spectacles, qui se précipitent dans les foules pour jouir plus tôt du plaisir de l'admiration? On ne court avec tant d'empressement au théâtre que pour y exalter son imagination, que pour y chercher des sensations nouvelles, que pour y réveiller des souvenirs, etc. Ce plaisir convient à toutes les conditions, à tous les

rangs, à tous les âges ; on dépense son or pour en jouir.

L'admiration est un sentiment que l'on se confie réciproquement et qu'on aime à goûter en commun ; quand ce mouvement physiologique est simultanément communiqué à une multitude d'hommes rassemblés, il est une des plus délicieuses jouissances dont l'âme puisse se pénétrer. Il arrive même que, toutes les fois que ce mouvement s'empare d'une grande assemblée, si un seul individu, déterminé par un motif particulier, refuse d'obéir à l'entraînement de la sympathie générale, il subit aussitôt le blâme ou l'improbation des assistans.

Dans la représentation des pièces dramatiques, cette passion exhalante ne peut long-temps se contenir ; et les spectateurs sont bientôt contraints d'exprimer hautement leur gratitude pour celui qui imprime un si doux ébranlement à toutes les âmes. Les applaudissemens volontaires ou arrachés spontanément à ceux qui écoutent, portent dans le cœur de l'homme admiré un sentiment délicieux qui est la récompense de ses efforts, et dont il jouit avec toute l'étendue de son amour-propre. Ce bruit salutaire agit même comme un heureux stimulant pour son organe

intellectuel ; il semble accroître les forces de son entendement, et son ivresse augmente en raison du grand nombre d'individus qui partagent cette approbation générale et simultanée.

On a déjà vu que l'admiration peut se mêler à d'autres passions et agir de concert avec elles dans l'économie animale ; c'est ainsi qu'on la voit s'unir à la compassion dans les catastrophes les plus déplorables. On aime à savoir comment un grand homme est parvenu à se soustraire aux dangers qui menaçaient son existence et sa haute fortune ; ces deux sentimens mettent aussitôt notre âme dans une situation qui offre un double intérêt. Nous bénissons la Providence qui l'a protégé ; nous triomphons avec son courage, et nous sympathisons avec sa victoire.

L'admiration des hommes prend des directions analogues aux circonstances politiques, aux progrès des lumières, à ceux de la civilisation. On la voit souvent abjurer ses premiers plaisirs et se détourner, pour ainsi dire, de ses anciennes lois. Il arrive parfois que des hommes d'un esprit inventif et d'un génie extraordinaire viennent servir de guides à leurs semblables et fournir des points de vue nouveaux pour l'admiration. Ils amènent des différences dans la manière de

sentir, et opèrent les plus grands changemens dans notre nature morale. D'une autre part, combien d'hommes paraissent dans des siècles qui ne sont point à leur niveau, et dans lesquels ils ne peuvent ni être entendus, ni être admirés!

Quelle que soit la source de l'admiration éprouvée, ses phénomènes sont d'un avantage infini pour l'homme civilisé. J'aurais pu, en effet, considérer ici ce sentiment comme la source première de tous les grands progrès de l'esprit humain; car c'est par elle que nous apprécions tous les miracles des arts, tous les prodiges de la méditation et de la pensée; cette faculté augmente la vie intellectuelle et morale; elle agrandit la sphère de toutes les conceptions. L'homme s'admire sans cesse dans la contemplation de l'homme; le bonheur qu'il éprouve est accompagné d'une sorte de fièvre qui remplit l'âme et l'identifie, en quelque sorte, avec tous les illustres personnages qui l'ont précédé dans la carrière de la vie.

Ajoutons que le charme particulier qui dérive de ce doux sentiment fait souvent oublier toutes les rigueurs de la destinée humaine. On assure que Michel-Ange, devenu aveugle sur la fin de sa carrière, s'approchait des beaux monumens,

et que, promenant ses mains savantes à leur surface, il se procurait encore des momens d'extase et de ravissement. Un auteur très estimable, et connu à Paris par ses nombreux travaux sur la métaphysique, le malheureux Lasalle, accablé sous le poids des ans, et contraint par l'indigence de venir réclamer mes soins à l'hôpital Saint-Louis, oubliait sa misère par la lecture des anciens, dont il était idolâtre. Un jour je m'approchai de son lit pour le consoler : « Je n'ai perdu aucun des attributs de mon être, me répondit-il en me montrant les œuvres d'Homère ; je suis toujours jeune, puisque je conserve jusqu'à mon dernier jour le bonheur de sentir et la faculté d'admirer. »

CHAPITRE X.

DE L'ENTHOUSIASME.

Par enthousiasme, il faut entendre cet état d'exaltation de l'âme, qui nous dirige constamment et avec force vers le même objet. On est subjugué par une idée fixe que l'on embrasse et que l'on chérit avec transport. Cette passion est contagieuse: elle agit souvent sur une grande masse d'individus; elle se communique parfois à des cohortes innombrables, et marche à la manière des épidémies.

L'enthousiasme est une puissance qui met tous les hommes en sympathie, qui fait palpiter simultanément tous les cœurs en les agitant de la même pensée. C'est une véritable fièvre de l'âme, ou plutôt c'est le feu du ciel descendu en elle pour l'embraser; de là tant de nobles délires qui nous entraînent.

Il faut avoir Dieu en soi pour analyser ce transport céleste, cette agitation ardente de tout

le système sensible. C'est peut-être la force morale qui a le plus influé sur les révolutions politiques du globe. Elle imprime en effet à la volonté humaine une énergie incompréhensible, qui fait tout entreprendre et tout achever. Ce que le génie conçoit, l'enthousiasme le propage. On peut s'avancer par la raison; mais on s'élève par l'enthousiasme.

Les poètes ont comparé l'enthousiasme à une flamme qui tend à remonter vers le ciel d'où elle est émanée; qui s'élance et s'agrandit sans cesse dans le vague de l'infini. Si elle s'affaiblit, c'est quand elle est parvenue dans les régions les plus élevées; souvent même c'est pour renaître et pour éclater encore avec plus de violence.

On s'achemine à l'enthousiasme par l'admiration; c'est la faculté des âmes puissantes et privilégiées. Semblable au torrent qui s'accroît par les digues mêmes qu'on lui oppose, cette passion triomphe de tous les obstacles; elle frappe, subjugue, et soumet tout à sa domination; elle laisse en tous lieux sa divine empreinte. L'enthousiasme est l'élan d'une âme méditative, qui se berce dans le merveilleux, et qui cherche les modèles de la perfection idéale au milieu des éclairs d'une inspiration surnaturelle.

Quelle est noble et belle cette disposition de notre être, qui donne à l'âme plus d'intelligence pour comprendre, plus d'éloquence pour émouvoir, plus de tendresse pour aimer ! L'Esprit-Saint descendu sur les apôtres est le symbole de cette faculté suprême, que les hommes appliquent à tous les genres de spéculation et de pensée. Les poètes ne se livrent jamais à leurs compositions sans demander aux Muses mythologiques ce feu pénétrant et spontané, qui féconde les sujets les plus arides. Toutes leurs invocations sont fondées sur le besoin qu'ils ont de cette passion inspiratrice.

Il faut entendre Pindare gratifié par Hiéron d'une lyre d'or, et rassurant les peuples contre les éruptions de l'Etna ; le poète, qui s'est élancé par l'enthousiasme, est comme l'aigle qui goûte une sorte d'ivresse dans ces flots de lumière au sein desquels il se balance. Le délire qui l'enflamme est pour lui un don des dieux; il laisse une magie immortelle dans tous les lieux qu'il a célébrés ; il attache une multitude d'idées sublimes à une montagne, à une caverne, à un fleuve, à un ruisseau.

Il y a quelque chose de prophétique et de sacré dans les effets inexplicables de l'enthousiasme ; c'est par son secours que l'homme s'élève sans

cesse vers Dieu, et qu'il parvient, en quelque sorte, à s'initier dans les profonds mystères de son existence. Tout ce qu'il y a de grand et d'auguste dans cet univers, c'est l'enthousiasme qui le révèle ; l'enthousiasme fait en un jour ce que la raison fait en plusieurs siècles.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux dans cette sorte de vie toujours ardente et toujours passionnée, ce sont ces accords, ces alliances généreuses, qui s'établissent entre les esprits, souvent même entre des individus placés à la distance d'un pôle à l'autre, pour se pénétrer des mêmes désirs, pour se rattacher à la même bannière, pour vouer le même culte à la même opinion.

L'esprit humain est naturellement porté à s'exagérer sa puissance; il se flatte sans cesse de traverser les limites de la nature. L'homme trouve une sorte de volupté à porter la conviction dans l'âme de son semblable, à exercer sur sa croyance un empire inconnu. Ce penchant à l'exaltation se rencontre jusque dans les dernières classes du peuple ; les pâtres, les cultivateurs, particulièrement ceux dont la vie est solitaire et contemplative, se croient en commerce avec les esprits célestes ; c'est le besoin d'exciter l'étonnement, qui a créé les magiciens, les

prétendus devins, etc. Ces remarques méritent d'être approfondies. Les visionnaires ne sont que des penseurs égarés, qui cherchent à agrandir le champ de la réflexion, à imprimer plus de mouvement à la volonté.

Le langage ordinaire est insuffisant pour retracer les émotions sublimes de l'enthousiasme. Cette passion entraînante et victorieuse est au-dessus du dialecte commun. C'est dans l'inspiration poétique que l'homme religieux, par exemple, cherche des images dignes de l'immensité de l'Éternel et de la stabilité de son sanctuaire; il appelle à son secours, comme les Hébreux, toutes les métaphores puisées dans la considération du monde extérieur. La contemplation de la nature semble lui communiquer ce superflu d'activité morale qui lui assure tant d'empire sur ses semblables. L'âme émue s'exprime par des paroles cadencées : c'est alors que la mémoire lui est plus fidèle, et qu'elle met, pour ainsi dire, ses trésors à sa disposition.

Mais la musique vient concourir encore avec plus de puissance aux communications de l'enthousiasme. Cet art divin fortifie l'admiration et nous arrache en quelque sorte à la terre; il exalte tous les sentimens de la vie. Il n'en est point qui

soit plus propre à faire éclater la sympathie et à provoquer l'effusion des larmes; les malheureux en usent pour obtenir la pitié. D'autres hommes empruntent ses accords pour allumer le courage; la voix des capitaines n'est jamais plus terrible et ne se fait jamais mieux entendre des soldats que lorsqu'elle est précédée du bruit des clairons et des trompettes; des sons qui frappent l'air avec véhémence dissipent la crainte en absorbant la réflexion; ils électrisent toute l'existence. La musique agit pareillement par des impressions plus douces sur le système sensible. On a souvent dit que l'ouïe était le sens de l'amour : je l'appellerais volontiers le sens de l'enthousiasme, parce qu'il sert en quelque sorte de route à tous les genres de prestige et de séduction.

Parmi les phénomènes physiologiques qui prennent leur source dans l'enthousiasme, aucun sans doute n'est plus remarquable que celui de l'improvisation. Ce talent magique, dont on s'étonne, n'est que la faculté propre à certains hommes d'exalter à volonté l'organe spécial de la pensée, de manière à lui faire concevoir et exprimer, plus ou moins rapidement, un certain nombre d'idées sur un sujet indiqué, souvent même sur des matières tout-à-fait étrangères aux méditations

habituelles de celui qui parle. On se souvient de l'étonnante harangue que récita le poète Gianni sur les vaisseaux lymphatiques, en présence du célèbre Mascagni, dont les découvertes sur cet objet ne sont connues que par un petit nombre de savans. Tous les beaux vers d'Homère ont été, dit-on, produits dans l'un de ces momens inspirateurs où se trouve parfois le système sensible. Il paraît même que l'action de l'âme, artificiellement excitée, rencontre souvent des résultats intellectuels qui ne lui seraient jamais suggérés dans le calme de la solitude et d'une froide réflexion.

Les gestes, les regards, le son de la voix, les accens, etc., contribuent à faire valoir les paroles prononcées par les improvisateurs, et ajoutent singulièrement à l'effet qui en résulte. L'enthousiasme les pénètre d'une sorte de fureur ; leurs yeux brillent d'un éclat insolite. Il est digne d'observation qu'ils s'expriment avec plus de facilité dans une assemblée nombreuse que dans un petit auditoire ; ajoutons qu'ils deviennent plus éloquens à mesure qu'ils avancent dans leur sujet, et que la plupart d'entre eux sont agités d'une émotion si extraordinaire, qu'ils tombent dans une sorte d'évanouissement aussitôt qu'ils ont terminé leur discours et que l'inspiration les abandonne.

Au surplus, tous les esprits ne sont point également appelés à cette élévation intellectuelle qui fait apercevoir d'un coup d'œil toute la sphère de la pensée humaine; cette flamme immortelle qui constitue l'enthousiasme, est étrangère au plus grand nombre d'hommes, dont la plupart languissent ici-bas dans l'abaissement et les misérables intérêts de la vie commune. On la reconnaît néanmoins aux symptômes extérieurs qui l'accompagnent. Examinez cet ardent apôtre d'une religion consolatrice; la gloire de ses entreprises éclate, pour ainsi dire, jusque dans ses attitudes et dans son maintien; toutes les vertus sont dans son âme; toute son âme est dans ses yeux. On lit aisément dans l'expression imposante de sa physionomie la grande pensée qui le fait agir. Sa bouche respire la douce confiance, l'entière résignation, la bonté touchante, la patience inaltérable, l'indulgence infinie, le généreux pardon. Rien ne résiste d'ailleurs à l'entraînement de son caractère. On dirait que l'homme inspiré par l'enthousiasme a les attributs de l'astre du jour; sa présence seule échauffe et vivifie tout ce qui l'environne.

CHAPITRE XI.

DE LA RECONNAISSANCE.

La reconnaissance est un sentiment inné de l'organisation, à l'aide duquel nous rendons à un bienfaiteur, par nos actions, ou du moins par nos souhaits, ce que nous en avons reçu. Malheureusement, il en est de ce mot comme de beaucoup d'autres qu'on prononce trop souvent dans la société. Il est devenu si banal, qu'on l'emploie à chaque instant dans de simples formules de politesse, sans en apprécier la force ni la valeur.

La reconnaissance est un sentiment mixte; c'est le souvenir d'un bienfait, accompagné du désir de s'acquitter. Quand on veut bien définir les sentimens moraux, on questionne souvent les sourds-muets de naissance, parce qu'ils sont mieux initiés que nous dans les secrets du langage et de la vraie signification des mots. Ce sont eux qui ont dit que la reconnaissance était la mémoire du cœur. Il ne faudrait pas conclure de

là que les ingrats manquent de mémoire ; cette faculté de l'intelligence fait au contraire leur plus grand supplice.

Le sentiment de la reconnaissance a besoin de se répandre toutes les fois qu'il agite vivement le système sensible. Ce besoin lui est commun avec presque tous les autres mouvemens de l'âme qui se rattachent à l'instinct de relation ; mais, lorsqu'il est profond et sincère, il éclate mieux par des actions que par de vaines paroles. La reconnaissance n'est point d'ailleurs une affection de longue durée ; on l'a très judicieusement comparée à un fer rougi par le feu ; sa chaleur s'évapore à mesure que l'on s'éloigne de l'époque où l'on a reçu le bienfait.

La reconnaissance n'en est pas moins l'un des sentimens les plus nobles et les plus élevés de la nature humaine ; elle tient à une perfection intérieure de l'âme, que la civilisation se plaît à perfectionner. Elle est l'indice d'une moralité pure, qu'on cherche à développer chez tous les hommes. Dans la plupart de nos livres, on aime à récréer les jeunes imaginations par la peinture touchante de cette heureuse disposition de notre âme. Elle est quelquefois la source de l'intérêt de nos drames ; on la met en scène comme l'amour,

et on lui donne sur nos théâtres toute l'approbation due à un mouvement de l'âme qui est aussi noble que généreux.

Mais la reconnaissance n'est pas seulement une affection destinée à rapprocher deux individus qui se rendent quelques bons offices dans le commerce de la vie ordinaire. C'est un lien plus ou moins étendu, à l'aide duquel des familles d'hommes se rattachent et tiennent les unes aux autres au sein de la société.

C'est quelquefois un sentiment universel qui est simultanément éprouvé par tous les membres d'une nation; de là vient que nous trouvons une sorte de bonheur à voir récompenser un homme qui a bien mérité de la patrie, et qui s'est signalé par des services publics; nous sanctionnons en quelque sorte par notre approbation la couronne qu'on lui décerne, et nous partageons la satisfaction générale. Nous ressentirions la plus vive peine, si les chefs qui président aux destinées du gouvernement manquaient de justice à son égard.

Il n'y a, comme on le voit, rien d'acquis et de factice dans ce sentiment, qui émane, comme l'amitié, de l'instinct irrésistible de nos relations sociales. Les sauvages même n'ont point été dis-

pensés de ce devoir moral que la justice impose. La reconnaissance est aussi pour eux un besoin primitif de leur organisation. Si, chez l'homme civilisé, elle n'était souvent altérée par l'orgueil et la vanité, elle serait la plus douce de nos impulsions naturelles.

CHAPITRE XII.

DE L'INGRATITUDE.

Qui eût pu le penser et le prévoir? La reconnaissance, cet attribut divin de l'organisation, ce sentiment pur et délicat que la nature aurait dû rendre ineffaçable, a eu aussi sa part dans la corruption sociale. L'ingratitude est venue désenchanter l'âme du bienfaiteur. Elle a détruit ou profondément altéré ces rapports d'estime, d'obligeance et d'amitié, qui sont le fondement de toute relation dans l'espèce humaine. L'ingratitude indigne le cœur ; l'examen de l'homme moral n'offre aucun vice qui soit plus affligeant et plus odieux.

L'ingratitude n'est point une passion ; c'est un état négatif, une apathie coupable de l'âme ; c'est une infirmité du cœur ou une altération défectueuse de notre système sensible ; c'est presque toujours le résultat de la vanité en révolte contre cette espèce de suprématie que le

bienfaiteur exerce sur celui qu'il oblige. Les ingrats ne méritent aucun pardon ; ce sont eux qui, en se multipliant, ont rendu la générosité si rare sur la terre.

Il ne faut pas toutefois que les gens de bien se lassent de secourir l'infortune. « L'ingratitude ne décourage point la bienfaisance, dit un profond écrivain [1] ; mais elle sert de prétexte à l'égoïsme. » Cette pensée n'a besoin d'aucun commentaire physiologique; car on est généreux par l'entraînement de son instinct. Ce n'est donc que par système ou par dépravation qu'on résiste si souvent aux inspirations natives du caractère.

Pourquoi crier contre l'ingratitude? dit un célèbre philosophe; c'est contre l'orgueil qu'il faut exhaler ses plaintes, puisque nous lui devons cette hideuse maladie. L'homme qu'on oblige, ajoute-t-il, s'imagine toujours qu'on n'a pas fait pour lui ce qu'il méritait, et le bienfaiteur croit à son tour avoir fait plus qu'il ne devait. Mais l'orgueil n'est pas la seule passion qui ferme l'âme à tout sentiment de reconnaissance; on est ingrat par avarice; on est ingrat par ambition : l'amour

[1] Maximes et réflexions sur divers sujets de morale et de politique, par M. le duc de Lévis.

même, ce premier bonheur de la vie, ne fait-il pas rompre les pactes les plus sacrés?

D'autres écrivains ont voulu excuser les ingrats en calomniant les bienfaiteurs; ils ont prétendu que ces derniers n'agissaient le plus souvent que par spéculation ou par amour-propre. Une assertion aussi générale est un outrage à l'espèce humaine; car l'homme naît avec un penchant heureux, qui est indépendant d'aussi vils motifs; lorsqu'il n'est point déchu de sa loyauté primitive, il est mu à chaque instant par le besoin impérieux de se consacrer à ses semblables. « Celui qui, en donnant, prévoit et brave l'ingratitude sans néanmoins cesser d'être généreux, est le seul homme qui mérite le nom de bienfaiteur, » dit un de nos meilleurs moralistes. [1]

[1] Telle fut aussi la maxime de Lamoignon de Malesherbes:

Lamoignon, ton nom seul vaut un panégyrique,

a dit un de nos poètes, qui a célébré cet immortel magistrat par les vers les plus dignes et les plus touchans. (*Poëme sur le dévouement de Lamoignon-Malesherbes*, par D. C.) De nos jours, on rencontre parfois de ces âmes actives et désintéressées qui s'agitent sans cesse pour alléger les peines d'autrui; le grand homme que je viens de citer semble même revivre dans son honorable postérité; quand on fréquente les membres de sa vertueuse famille, quand on est témoin de tous les actes par lesquels s'honore leur bienfaisance silencieuse, on croit voir l'ombre de Lamoignon planer encore sur les malheureux comme l'étoile de l'espérance.

Il est donc criminel celui qui manque à l'instinct des relations sociales, celui qui marche en sens contraire des inclinations douces et bienveillantes que la nature lui a données. L'homme coupable d'ingratitude doit être comparé à l'homme qui refuse d'acquitter les dettes qu'il a contractées ; il mérite les mêmes peines : il a violé le contrat de relation ; il a pris le temps et le crédit de son bienfaiteur ; il en a usé tout à son aise. Ne doit-il pas payer ce qu'il a reçu par des sentimens ou par des offices analogues ?

Remarquons néanmoins que celui qui sent tout le prix d'un bienfait doit aussi sentir tout le poids de la reconnaissance ; car, comme je l'ai déjà dit, l'homme qui oblige son semblable acquiert sur lui une espèce de supériorité qui blesse le cœur humain. Une âme libre peut se cabrer à l'aspect d'un tel joug, sans qu'on puisse précisément lui imputer le crime d'ingratitude. Il vaut donc mieux penser au contraire que ses scrupules proviennent de ce qu'elle apprécie toute l'étendue de sa dette. D'autres âmes, non moins délicates, peuvent craindre qu'un service important ne vienne rompre cette égalité qui fait le charme et la vie d'une liaison. Qui ne sait pas d'ailleurs que les bienfaiteurs se paient quelquefois avec usure de leurs propres mains ?

Les victimes de l'ingratitude excitent du reste un intérêt plus vif que celles qui sont en butte à un malheur ordinaire. Nous éprouvons communément pour ces personnes un sentiment qui se compose de l'estime plus ou moins grande qu'elles nous inspirent, et de cette pitié naturelle qui nous fait participer aux maux de nos semblables. L'idée de leur perfection morale et les principes de justice dont nous sommes imbus allument alors dans nos âmes une vertueuse indignation.

Plus nous considérons le rang et les qualités particulières du bienfaiteur, plus nous sommes courroucés contre l'ingrat ; de là vient que le meurtre d'un souverain qui fut aussi bon que juste, ou celui d'un père sensible et généreux, font frissonner d'épouvante les hommes les moins compatissans. Qui a pu lire sans éprouver ces douloureuses émotions l'histoire des filles du roi Léar, qui, après s'être enrichies de ses dépouilles, l'ont livré à tout le dénûment, à tous les besoins de la vieillesse? Il y a quelque chose d'auguste et d'imposant dans le caractère de cet infortuné monarque, alors même qu'il va mendier son pain de village en village ; si les élémens, si les injures des saisons viennent l'assaillir au milieu des forêts désertes qu'il est contraint de traverser, il

ne murmure point contre la destinée. « Vents, s'écrie-t-il, vous pouvez mugir sur la tête d'un roi malheureux ; la reconnaissance ne vous a point liés à mon sort ; ce n'est pas de moi que vous tenez votre empire. »

J'en ai dit assez, je pense, pour démontrer que les torts de l'ingratitude peuvent enfanter les plus grands coupables. Il faut bien que cette monstrueuse imperfection de notre être soit un crime, puisque celui qui s'en est souillé n'ose interroger son âme sans éprouver un amer déplaisir ; puisqu'il expie à chaque instant son injustice par les regrets les plus cuisans ; puisque la honte colore son visage toutes les fois que l'occasion le met en présence de l'homme qui l'a obligé ; puisqu'il se détourne pour éviter sa rencontre ; puisqu'il ne saurait jouir sans trouble des bienfaits dont on l'a comblé. Le code de notre législation n'inflige point de peines à l'ingrat ; mais son juge le plus sévère est dans son propre cœur ; c'est là que ses remords prennent naissance. Il est aussi pour son orgueil un châtiment cruel et inévitable : c'est le souvenir de son bienfaiteur.

CHAPITRE XIII.

DU RESSENTIMENT.

Le ressentiment figure parmi les principes d'action, qui tendent à nous protéger contre les atteintes d'une violence ennemie; il faut le considérer comme une affection instinctive qui tient au désir de notre conservation, et qui a pour but de repousser l'attaque. Communément c'est une provocation injurieuse qui détermine cette émotion particulière dans le fond de notre âme; mais tôt ou tard cette émotion provoque des actes de réaction ou de défense. L'homme est donc moralement armé, et il doit se placer dans une disposition malveillante toutes les fois qu'on le blesse, et qu'il y a opposition entre son intérêt particulier et l'intérêt d'autrui.

Dans nos relations publiques ou privées, mille causes nous mettent en guerre avec les individus qui partagent avec nous les avantages de l'ordre établi pour notre bonheur, et qui trouvent un profit particulier à nous nuire ou à nous

opprimer. Le but social de ce que nous éprouvons alors est de voir souffrir à nos semblables des maux aussi graves que ceux dont nous leur attribuons l'origine. Le ressentiment est de longue durée; car nous sommes constitués de manière à oublier plus facilement le bien que le mal qu'on nous a fait.

Le ressentiment est tellement instinctif dans notre organisation, qu'il s'y manifeste dans l'enfance même de notre raison; toutefois il s'établit d'ordinaire après une délibération préalable; et l'homme a ceci de particulier qui le distingue des animaux, qu'il légitime, en quelque sorte, son animadversion par une connaissance plus ou moins approfondie du juste et de l'injuste. Le ressentiment suppose aussi qu'il apprécie convenablement les obligations des autres envers lui-même.

Le ressentiment dérive donc de nos rapports nécessaires avec la justice. Cette affection est le plus souvent muette; aucun acte extérieur ne la révèle; elle se cache parfois sous le masque imposant d'une courageuse modération; l'homme a la faculté de conserver plus ou moins longtemps dans son âme ce principe d'aversion, qui est fondé sur des motifs d'utilité personnelle; qui

le tient en garde contre les piéges que peut lui tendre un adversaire ; ce principe le dispose tôt ou tard à nourrir un sentiment plus prononcé, qui est celui de la haine ; il le porte à la vengeance ou à quelque résolution hardie dont le succès assure son triomphe.

Toutefois, comme dans notre économie morale, la vertu se compose de pensées plus hautes que celles qui tiennent à la personnalité, nous aimons à immoler le ressentiment ; nous trouvons qu'il y a du courage à triompher d'une passion aussi impérieuse ; nous ne craignons pas de verser le blâme sur celui qui s'abandonne aux mouvemens d'une nature trop impétueuse et trop courroucée ; le ressentiment peut d'ailleurs prendre sa source dans de fausses préventions ; il est souvent le résultat d'une antipathie fortuite, ou d'une susceptibilité individuelle, qui déprave le caractère ; c'est ce qui arrive chez les mélancoliques et autres esprits naturellement chagrins et soucieux, qui prennent en horreur le genre humain.

La volonté, ce don du ciel, est une faculté essentiellement réprimante dans une créature presque toujours gouvernée par la conscience ; elle agit ici d'une manière tout-à-fait indépendante du corps ;

c'est un rayon divin qui la guide. Qu'y a-t-il de commun en effet entre une passion calme, qui nous élève jusqu'au plus haut bien, et ces inclinations intéressées et violentes, résultat évident d'une exaltation vicieuse ou de l'effervescence de nos organes ?

Ainsi tous les efforts que l'on met en usage pour surmonter un ressentiment légitime, reçoivent l'approbation générale; il y a de la magnanimité à se dompter soi-même, à se séparer, en quelque sorte, de sa colère, pour se donner des impulsions bienfaisantes et généreuses. Tel est le précepte de la plus pure morale, et tel est aussi l'un des dogmes fondamentaux de l'ordre social; nous en avons fait une maxime de vertu. Le ressentiment est donc une passion qu'il est glorieux de déposer aux pieds d'un autre tribunal que le nôtre; et s'il appartient à la justice de punir, il n'appartient qu'à l'homme de pardonner. [1]

[1] Nec vero audiendi, qui graviter irascendum inimicis putabunt, idque magnanimi et fortis viri esse censebunt; nihil enim laudabilius, nihil magno et præclaro viro dignius placabilitate atque clementiâ. (Cic. *de Officiis.*)

CHAPITRE XIV.

DE LA HAINE.

Il est des passions qui affectent désagréablement le cœur humain, et qui néanmoins sont d'une utilité constante dans le système de la conservation des êtres. C'est ainsi que l'homme nourrit naturellement, dans son âme, le ressentiment, la haine, la vengeance; ces sensations morales veillent, en quelque sorte, sur la durée de son espèce. Toutes les fois qu'elles sont fondées et légitimes, nous les jugeons dignes de notre approbation.

Certains philosophes regardent la haine comme une passion étrangère au cœur humain. Mais faut-il nier qu'il y ait des poisons, parce qu'ils sont pernicieux, et qu'on les évite? Si on veut approfondir l'organisation de l'homme, il faut bien se résoudre à y voir les choses qui la constituent. La haine y tient une place comme l'amour ; ces deux sentimens dérivent d'une même

source et ont chacun leur destination ; l'un tend à nous conserver, l'autre à nous défendre.

Notre constitution morale est profondément altérée, lorsqu'un égoïsme froid et lâche nous isole, et nous empêche de sentir nos rapports naturels; lorsque la vue du méchant ne nous inspire aucune indignation; lorsque les maux d'autrui ne nous touchent plus, et qu'on peut voir égorger ses semblables, ses parens, ses amis, sans s'élancer sur les assassins; enfin, lorsqu'une indifférence stupide pour nous-mêmes nous fait abandonner notre propre défense, et ne nous laisse pas même l'instinct des plus chétifs animaux, qui se serrent les uns contre les autres pour réunir leurs forces, pour haïr de concert et repousser l'ennemi commun.

La haine est donc un des élémens de notre constitution morale ; c'est une arme naturelle donnée à l'homme pour sa conservation. Aussi est-elle d'une grande intensité chez les sauvages, qui ne sont protégés par aucune institution sociale ; on dirait même qu'elle s'accroît chez eux en raison de la vigueur physique de leur organisation. Les Patagons, ces colosses de l'espèce humaine, qui se couvrent avec les peaux de divers quadrupèdes, éprouvent à un tel point

l'énergie de cette passion, qu'on les prendrait pour ces mêmes animaux féroces dont ils empruntent la dépouille. Il existe, chez certains peuples d'Afrique, des haines qui datent depuis des siècles, et qu'aucune circonstance n'a pu affaiblir. Jamais aucun d'entre eux ne pardonna la mort d'un père ou d'un fils. L'homme qui habite ces contrées brûlantes exècre son ennemi avec toute la fureur d'un enfant robuste; c'est ainsi que le philosophe Hobbes qualifie le sauvage. S'il vient à succomber, sa famille hérite de ses flèches et de son invincible antipathie.

La haine se montre rarement entre les animaux qui appartiennent à la même espèce, parce qu'ils n'ont aucun intérêt à l'exercer. Ils diffèrent de l'homme en ce qu'ils ne sont mus énergiquement que par deux besoins, celui de se conserver, et celui de se reproduire. Leurs querelles sont par conséquent éphémères; elles n'ont lieu que lorsqu'il s'agit de se disputer un peu de pâture ou une femelle. Si leurs besoins sont satisfaits, ils n'ont plus de motifs pour se haïr.

Les passions haineuses semblent donc particulièrement réservées à l'espèce humaine. Elles exercent leur action sur presque tous les événemens de la vie; elles coopèrent à des catastrophes

qui bouleversent le monde entier. L'histoire nous représente les premiers effets de la haine dans un meurtrier qui souilla ses mains du sang de son frère. N'était-ce donc pas assez que l'homme fût en butte ici-bas aux terribles atteintes des élémens qui l'environnent, qu'il fût journellement à la merci des vents, de la grêle, du tonnerre, et de mille accidens imprévus qui rendent son existence si précaire! Fallait-il aussi qu'il fût réduit à éviter la rencontre de son semblable, qu'il trouvât des assassins au milieu des forêts les plus paisibles et les plus isolées, qu'il y fût terrassé par celui qui est fait à son image, et à qui souvent les mêmes mamelles ont prodigué le même lait! fallait-il enfin que le poison lui fût versé jusque dans l'intérieur de ses foyers domestiques, et que ses dieux pénates fussent ensanglantés par la main de ses proches! Ah! pourquoi le rêve d'une paix fraternelle n'est-il que le rêve d'un homme de bien!

CHAPITRE XV.

DE LA VENGEANCE.

Les sauvages regardent la vengeance comme un sentiment si légitime, que quelquefois ils vont s'offrir d'eux-mêmes à ceux dont ils ont encouru l'animadversion. S'ils sont personnellement offensés, ils poursuivent sans relâche leurs ennemis; ils suivent la trace de leurs pieds empreints sur le sable; ils savent distinguer, sur le gazon où ils se sont couchés, la grandeur et la proportion de leur taille. La manière dont la mousse, les feuilles et les branches des arbres de la forêt ont été froissées devient un indice pour eux; ils marchent dans le plus profond silence, ont toujours l'oreille au guet; ils voient de très loin ceux qu'ils veulent atteindre, et dès qu'ils s'en trouvent rapprochés à peu de distance, ils se traînent sur le ventre à la manière des serpens pour arriver jusqu'à eux sans en être aperçus. Faut-il les attendre, ils se cachent dans les broussailles; ils y supportent la faim et la soif jusqu'au moment propice où ils peuvent, comme le jaguar

ou la panthère, s'élancer sur leur proie et la déchirer.

La vengeance n'est pas seulement un mouvement prompt et spontané chez les peuples non civilisés; elle fermente dans leur âme pendant un grand nombre d'années. Un voyageur fort éclairé et fort estimable, M. le docteur Robelot, m'a raconté le fait suivant, qui trouve naturellement ici sa place: une peuplade de sauvages, par suite d'une guerre avec les Américains, s'était vue repoussée des bords chéris de la belle rivière de l'Ohio, où ils avaient fixé leur résidence. Ils avaient été les témoins du massacre d'un de leurs chefs auquel ils portaient la plus grande vénération; ils conservèrent dès-lors le plus vif ressentiment contre ceux qu'ils regardaient comme leurs assassins. Au bout d'un laps de temps très considérable ils apprirent que le congrès des États-Unis avait fait don, à titre de récompense militaire, au capitaine Benhever, père d'une famille nombreuse, d'un terrain situé à l'endroit même où cette tribu avait autrefois son établissement. Ce dernier y avait formé une plantation où il cultivait avec succès le tabac et le maïs à l'aide de quelques serviteurs. Un jour, au moment où il s'y attendait le moins, il fut assailli lui et tous les siens par une bande de ces mêmes

sauvages qui, durant la nuit, pénétrèrent dans sa maison et en assommèrent tous les habitans. Après cette terrible catastrophe, il fut constaté que ces sauvages avaient fait à travers les plus épaisses forêts et les rivières un trajet de plus de cinq cents lieues, et qu'ils étaient restés pendant plus de quinze jours à épier le moment favorable pour assouvir leur vengeance sur cette famille, qui fut la seule immolée.

La vengeance a donc pour but une réparation légitime; et si dans le sein de la société les lois se réservent de l'exercer, c'est pour qu'elle soit plus équitablement répartie. Souvent elle se transmet par hérédité; on confie à un fils le soin de venger un affront, une injure ; c'est un devoir qu'on s'impose, un engagement que fait prendre l'autorité d'un mourant. La vengeance n'est point d'ailleurs une passion qui se montre la même chez tous les hommes; elle est implacable et féroce chez les peuples sauvages; mais chez les peuples civilisés elle se montre adroite, rusée, artificieuse : partout on lui voit prendre le caractère des mœurs et des habitudes nationales.

Considérée sous le rapport physiologique, la vengeance offre des phénomènes analogues aux autres mouvemens plus ou moins violens qui agis-

sent sur l'économie animale; c'est une passion soumise à tout le pouvoir de l'imitation; de là vient que dans les conspirations, dans les rassemblemens et dans les émeutes populaires, elle électrise les hommes par masses : le vêtement ensanglanté d'une victime suffit souvent pour soulever la multitude et la porter à tous les excès ; dès-lors tous les bras se meuvent avec une égale énergie.

La vengeance est en outre un sentiment contagieux, et il n'en est point qui obéisse mieux à l'impulsion de l'éloquence et de la parole. Chez les Grecs, les poètes suivaient les armées ; ils récitaient des odes ou des poëmes lyriques pour échauffer les cœurs et allumer tous les feux de l'indignation. On compose des chansons guerrières et qui sont analogues à cette disposition haineuse de l'âme ; et c'est sans doute pour se rendre plus terribles à leurs ennemis que les hommes ont imaginé de marcher au combat au son d'un instrument qui imite le bruit du tonnerre ; ses roulemens précipités portent dans les cœurs une sorte d'effroi, et nul n'est plus propre à presser, à accélérer les pas des bataillons furieux ; il frappe les oreilles avec une sorte de véhémence qui électrise les cœurs, et communique au cerveau une activité particulière. Il est digne d'observa-

tion que tous les individus ralliés par le tambour militaire prennent involontairement une contenance fière et menaçante. Les hommes qu'on emploie pour en faire valoir les effets sont ordinairement dirigés par un soldat de haute taille, qui, par ses gestes animés et sa pantomime hardie, rappelle l'audace et les attitudes du gladiateur.

D'après ce que je viens d'exposer, il est aisé de voir que le ressentiment, la haine, la vengeance, auraient pu trouver place dans le même chapitre. En effet, ces trois mouvemens de l'âme ne sont que la même sensation transformée, et vont au même but dans le système de notre conservation. Le ressentiment est une passion sourde qui couve ses noirs projets pour ne les faire éclater que lorsqu'on est assuré de leur réussite : *manet altâ mente repostum*. La haine se tait, ou elle s'exhale par des imprécations ; elle plane sur nous comme une destinée terrible qu'on ne peut éviter ; mais la vengeance est une passion toute musculeuse, si l'on peut ainsi parler. Elle est précédée par la colère, qui accroît instantanément la somme et la puissance des forces physiques.

Tout est en action dans le sauvage irrité qui brandit sa lance, ou qui balance dans l'air son

épouvantable massue. Tous les symptômes dont il est agité éclatent, pour ainsi dire, en dehors; ses veines se gonflent, ses bras se roidissent, son visage s'enflamme, ses yeux étincellent: son âme s'élance en quelque sorte au-devant du terrible adversaire. Le ressentiment est pénible; la haine est douloureuse, mais la vengeance a ses voluptés et ses jouissances. On l'a comparée au sentiment de la soif, comme pour exprimer à la fois combien ce besoin est impérieux, et combien il est doux de le satisfaire.

CHAPITRE XVI.

DE LA JUSTICE.

La justice dérive manifestement de l'instinct de relation. Elle a été substituée à la vengeance personnelle au milieu des hommes réunis en société ; c'est l'intérêt commun qui la dicte et qui est son unique base. Les individus qui se rassemblent pour obéir aux mêmes lois, doivent, comme on l'a dit si souvent, se soutenir mutuellement, comme les pierres qui entrent dans la construction d'un édifice.

Qu'on me permette une comparaison non moins juste, et tirée de ce qui se passe dans l'économie animale. La vie est un assemblage de phénomènes, qui se maintient par l'action simultanée ou successive de plusieurs fonctions ; si un organe s'arrête ou se meut irrégulièrement, les autres risquent d'avoir le même sort ; il en est ainsi du corps politique, et c'est pour conserver l'équilibre dans toutes ses parties que la justice a été proclamée et perfectionnée.

Aristote a raison de dire que la justice est en quelque sorte le complément de la vertu; car elle n'a pas seulement pour objet l'homme isolé; elle se rapporte tout entière à l'avantage de nos semblables; vous ne pouvez faire grâce à un individu au préjudice du corps auquel il appartient. Les rayons de la justice humaine sont comme l'air salutaire que nous respirons; chacun en profite; elle est un bien aux dépens duquel tout le monde vit. La justice est donc celui de nos attributs moraux qui mérite le plus d'admiration.

L'intervention des lois est le plus bel usage que l'homme ait pu faire de sa raison, dit Vauvenargues; on cherche une distinction entre l'homme et les animaux, ajoute cet écrivain célèbre, elle est trouvée; c'est celle qui nous fait consentir à diminuer notre liberté, pour jouir sans trouble du bonheur que nous espérons; c'est celle qui nous met sous l'empire des lois pour nous affranchir de la tyrannie de la force. Quand vous entrez dans une ville ou dans un royaume, et que vous y voyez régner l'ordre et la tranquillité, dites-vous à vous-même : c'est l'effet de la justice; car le système total des actions d'un peuple doit tendre au bonheur de tous ceux qui le composent.

Si le bonheur était irrévocablement le partage

de l'homme sur la terre; si en naissant il se trouvait soudainement environné de tous les biens que la nature lui réserve ; si ses besoins étaient nuls ou tout à coup satisfaits; s'il végétait comme l'arbrisseau dans l'atmosphère pour y puiser une pâture commune, la justice serait certainement un bien chimérique pour lui. Jamais on ne vit les habitans d'une ville se disputer l'eau du fleuve qui les désaltère, ou les rayons du soleil qui les réchauffe. La justice ne compte parmi les vertus que parce qu'elle a pour objet de maintenir la propriété, que parce qu'une immense quantité de terre ne suffit point à l'avidité du possesseur. La justice n'a donc de mérite que par son utilité, je dirai même par sa nécessité.

Si l'on pouvait produire dans le cœur de l'homme une humanité parfaite, un désintéressement à toute épreuve, la justice serait pareillement une chose superflue. Mais malheureusement l'homme se défie avec juste raison de ses semblables; il a besoin de s'en défendre. Il est agité lui-même par une sorte de tendance à l'usurpation; de là vient qu'il implore la justice pour rendre ses relations plus sûres et plus agréables.

Pour disposer le cœur humain à se passer de la justice, il faudrait le remplir de bienveillance

et lui faire abjurer tout sentiment de personnalité; car la justice n'est qu'une digue opposée à toutes les entreprises des hommes agités par les passions égoïstes; mais les peuples s'égarent au milieu du torrent de la civilisation. Les passions fermentent; les citoyens se dépravent; la discorde s'établit, et la terre est à la fois troublée par les égaremens de la puissance qui gouverne et la licence des gouvernés.

La justice a donc pour but principal de veiller au bonheur que procure la vie de relation, bonheur qui ne saurait avoir lieu sans l'égalité de tous les hommes devant la loi. Elle a aussi pour objet d'empêcher nos semblables de violer les conventions qui leur ont été suggérées par la nature même de leur organisation. L'espèce humaine est si faiblement constituée au physique et, d'une autre part, ses facultés intellectuelles ont tant de puissance, si on les compare avec celles des animaux, que c'est par ces facultés mêmes qu'elle a dû principalement se soutenir dans le monde, et se garantir de toute atteinte ennemie.

L'homme ne gagnerait rien à vouloir n'user que de sa force physique pour repousser les attaques de ses semblables. La moindre maladie, le moindre trouble survenu dans l'économie de

ses fonctions l'en ferait bientôt repentir. Il fallait donc qu'on fît de la justice un devoir public; sans cette précaution, les hommes seraient bientôt victimes de leur contrat de relation ; les grands manqueraient de foi envers les petits; car celui qui se trouve le plus fort s'inquiète peu de recourir à la raison.

Une des plus grandes preuves de la faiblesse de l'homme, c'est qu'il a besoin de lois pour être juste. Qu'est-ce en effet que la société? C'est une réunion de citoyens qui mêlent et confondent leurs intérêts en se plaçant sous la surveillance des mêmes institutions, qui s'imposent des devoirs pour leur conservation et celle de leurs familles, qui marchent tous sous l'autorité d'un chef paternel, chargé de satisfaire à tous les droits, de répartir avec équité tous les avantages, et de maintenir l'équilibre dans des rapports réciproques.

N'allez pas croire néanmoins que la justice soit une vertu acquise ou factice; elle découle, il est vrai, le plus souvent d'un système réfléchi de nos relations sociales; mais elle n'en est pas moins un sentiment inné; c'est parce qu'on la voit éclater spontanément dans le cœur des hommes qu'on a conçu le dessein d'en faire une vertu

d'ordre public. Pour en retirer tous les avantages qu'elle peut procurer, on l'a appliquée au bonheur et à la sûreté des peuples. Ainsi donc le principe de la justice est dans notre âme; nous n'avons fait que l'étendre et l'affermir par nos institutions. C'est une vertu perfectionnée dont on ne peut pas plus demander l'origine que celle de l'amour, de la pitié, et de tant d'autres sentimens qui embellissent la nature humaine.

Le sentiment de la justice est aussi inhérent à notre organisation morale que les autres passions, telles que l'amitié, la sympathie, etc. En effet, il ne saurait y avoir de dissidence d'opinions sur la nécessité de respecter la vie de son semblable, de ne point ravager la terre, d'épargner les animaux ainsi que les arbres dont la nature nous a gratifiés, sur l'obligation de nourrir et d'élever les enfans. La morale est une; elle est et sera constamment la même dans tous les siècles; elle a toujours été vraie de la même manière. Dès les premiers temps, on a eu la même horreur pour le vice, pour le crime, pour les vexations arbitraires, etc. Dans toutes les circonstances, un homme en a défendu un autre quand il l'a vu opprimé et persécuté.

Il est des vérités immuables qu'on retrouve tou-

jours dans son cœur, pour peu qu'on les cherche; ces vérités dureront sans interruption comme celui qui les a créées; et c'est sur elles qu'il faut appuyer la législation. Cicéron avait une connaissance profonde du cœur humain; quand il écrit sur les lois, il les fait dériver de la nature de l'homme. Il faut particulièrement méditer ce qu'il répond aux philosophes qui ont voulu détruire les fondemens du droit social : *Sunt hæc quidem magna, quæ nunc breviter attinguntur; sed omnium, quæ in hominum doctorum disputatione versantur, nihil est profecto præstabilius, quàm plane intelligi, nos ad justitiam esse natos, neque opinione, sed naturâ, constitutum esse jus.*

Il est digne de remarque que les Galibis et autres sauvages de la Guyane qui n'ont dans leur langue aucun terme pour exprimer le mot *loi*, n'en éprouvent pas moins dans toutes les occasions le sentiment profond de l'équité ; la nature n'a pas besoin de paroles pour instruire les mortels; il est des règles instinctives qui sont dans notre âme avant de se trouver dans nos discours : la science du devoir est contemporaine de la création. La loi qui prescrit ou qui défend, la loi véritable et primitive, qui nous porte au bien, qui nous détourne des routes du mal, n'est point une invention de l'esprit humain ; elle ne prend point le ca-

ractère d'une loi du jour où elle est écrite, mais du jour où nous l'apportons avec nous dans la vie ; c'est la raison du sage réduite en précepte : *Lex est ratio summa, insita in naturâ, quæ jubet ea quæ facienda sunt, prohibet quæ contraria.* La distinction du juste et de l'injuste se transmet donc immuablement à tous les hommes à mesure qu'ils se succèdent sur la terre, et nous en jouissons comme du soleil des Hébreux, comme du soleil des Grecs et des Romains.

La justice est tellement un sentiment inné et primitif, qu'on en trouve des vestiges chez les peuples les plus ignorans et les plus barbares, chez ceux mêmes qui sont étrangers à toute civilisation. Le trait suivant est authentique et récemment publié par un voyageur ; un sauvage de la Louisiane avait tué, dans un accès de colère, le père d'un de ses amis ; il prit la fuite, et s'absenta pendant environ vingt années. Au bout de ce temps il lui prit envie de retourner dans sa terre natale. Mais, par esprit de justice, il se crut obligé d'aller offrir sa tête à celui qu'il avait privé de l'auteur de ses jours : celui-ci se détermina à le percer d'une flèche, et tous deux s'imaginaient remplir le plus saint des devoirs.

Ainsi donc le caractère obligatoire du prin-

cipe moral est dans le cœur de tous les hommes. L'esprit humain porte les idées du juste et de l'injuste comme l'arbre porte des fruits ; il est naturellement conduit à distinguer le vice de la vertu, et toutes les idées relatives à cette faculté se sont successivement établies dans notre entendement par la puissance de la réflexion. Cicéron remarque qu'elles sont tellement inhérentes à l'organisation humaine, que les brigands eux-mêmes ne laissent pas d'y avoir recours quand il s'agit de leur avantage personnel ; tout chef de voleurs ou de pirates serait bientôt désavoué par les siens, s'il s'obstinait à partager inégalement le butin entre les compagnons de ses crimes.

L'attribut de notre système sensible, qui contient tous les germes de la justice, est la conscience ; on dirait qu'elle est chez nous un organe particulier pour ces idées que l'homme trouve partout où il existe ; il suffit qu'il en fasse l'objet de ses méditations. Les idées du bien et du mal sont aussi positives que celles de la beauté et de la laideur ; les unes et les autres nous font éprouver des sentimens d'aversion ou de plaisir, de satisfaction ou de mécontentement.

Ceux qui s'obstinent le plus à nier l'existence

de la justice ne manquent jamais de l'invoquer dès qu'ils sont opprimés ou malheureux. Quand nous voyons un grand coupable devenir la victime de quelque catastrophe, nous disons toujours qu'il a mérité son sort, et nous éprouvons une jouissance aussi complète que si nous nous étions vengés nous-mêmes de sa personne. La justice est donc l'âme, le ressort, le garant, le premier besoin des mœurs sociales ; ses dogmes fondamentaux ont dû se développer insensiblement dans l'esprit des hommes civilisés sans qu'il ait fallu de grands efforts pour les développer.

Quelqu'un a dit avec raison que la justice était au corps social ce que la médecine était au corps humain. On a pareillement comparé les crimes aux maladies aiguës, et les vices à des infirmités chroniques qui minent à la longue les fondemens des empires. Dès-lors les punitions qu'on établit pour mettre obstacle aux bouleversemens de l'ordre public peuvent être comparés à des remèdes plus ou moins énergiques, qu'on met en usage selon que l'état est plus ou moins corrompu ; les lois pénales ne sont par conséquent que des moyens curatifs plus ou moins salutairement appliqués aux maux innombrables qui accablent la société.

Les peines destinées à la répression des délits ont pour but de maintenir les liens réciproques qui nous enchaînent dans l'état social, et que resserre l'instinct de relation. Nous avons substitué ces lois aux effets funestes et incertains qui auraient pu résulter de la vengeance individuelle, passion trop active, et presque toujours surabondante, qui n'eût jamais été en juste proportion avec les offenses. D'ailleurs, pour être bonnes, les lois ne doivent porter l'empreinte d'aucun ressentiment particulier; la raison seule doit présider à leur institution ; c'est le besoin qui les dicte; c'est l'expérience qui les consacre.

La justice a donc pour objet de guérir et de corriger les déréglemens dont la volonté humaine est susceptible ; tous nos écarts dans le monde social émanent de ces déréglemens. L'homme est souvent mal éclairé sur ses intérêts particuliers; il est entraîné par les plaisirs des sens; il est à chaque instant agité par d'immenses désirs, et par des prétentions exagérées sur les avantages dont jouissent ses semblables; il agit souvent comme s'il se haïssait lui-même. L'homme est un être ardent, présomptueux, avide, trompeur, inhumain, qui tend à sa ruine, et qui consomme celle des autres. Il a, comme le remarque Pufendorff, mille besoins, mille pen-

chans factices qui le dénaturent à ses propres regards : il a l'orgueil qui l'enivre, la vanité qui le trompe, l'envie qui le ronge, l'avarice qui l'avilit, l'ambition qui l'égare, la superstition qui l'aveugle, le fanatisme qui le défigure; il est dévoré par la soif de l'or et des richesses, par la frénésie de la gloire et des grandeurs, etc.

Quel affreux spectacle, dit le même publiciste, si toutes ces diverses passions entraient à la fois en fermentation, et se déployaient en même temps et avec une violence extrême chez le même individu! Aussi, dans quelque condition que la nature ait placé l'homme, qu'il serve ou qu'il commande, qu'il soit pauvre ou riche, qu'il soit isolé ou que son sort se rattache à celui d'une postérité nombreuse, il est malheureux, si le frein des lois ne lui est imposé, et s'il n'est contenu dans le cercle de ses obligations par la crainte de certaines peines. Il lui faut la justice pour le maintenir à l'abri de toute offense de la part des êtres avec lesquels il se trouve en relation.

La justice est certainement une passion naturelle, puisqu'elle renferme toutes les idées morales qui découlent de l'instinct de relation,

puisque notre âme s'indigne à l'aspect de tout ce qui la blesse, puisqu'elle se réjouit par la présence de tout ce qu'elle inspire, puisqu'elle est gravée dans le cœur de l'homme comme une vertu toujours en action, qui nous fait regarder comme sacrés tous les devoirs qu'elle nous impose. Les souverains ne gouvernent que par elle ; quand les lois s'exécutent, les méchans s'éloignent ; la justice conserve la paix.

La France languissait au milieu des tourmentes de la dissension, au milieu des maux de la guerre et des envahissemens d'un long despotisme. Louis arriva, et avec lui parut la justice comme l'arc-en-ciel après la tempête. Il entra dans son royaume comme un médiateur désiré, pour réconcilier les cœurs en apaisant l'effervescence des esprits. Louis prouva que c'est moins par la puissance des armes que par celle des grandes pensées qu'on influe sur le bonheur des hommes et la prospérité des nations. Il ne revint en France que pour tout réunir ; il portait avec lui cette Charte immortelle, si long-temps méditée sur la terre de l'exil, et qu'il regardait avec raison comme le plus précieux bien de la vie sociale.

C'est au milieu de nous qu'il vint réaliser cette maxime vraie autant que profonde du plus illustre

et du plus vénéré de nos magistrats, que *la justice est la véritable bienfaisance des rois* [1]. Aux plaintes sans nombre de tant de conditions mécontentes, il opposa la modération, cette vertu première des gouvernans; et, ralliant l'expérience du passé à toutes les espérances de notre avenir, il prépara par des institutions prévoyantes tout le bonheur dont nous jouissons. « Je ne mourrai pas tout entier, disait-il à des députés qui le visitaient presque à ses derniers jours; je laisse à mon peuple des lois qui renferment le secret de sa conservation et de sa durée. » [2]

[1] Cette maxime est de Malesherbes; c'est une erreur de nos auteurs critiques en littérature de l'avoir attribuée à un prédicateur célèbre, qui ne l'a énoncée que d'après lui. Pour mettre hors de tout doute ce que j'avance, il me suffira de consigner ici quelques lignes écrites par ce magistrat à un de nos académiciens les plus honorables : *J'avais dit comme citoyen que la justice est la vraie bienfaisance des rois; devenu ministre, j'ai insisté auprès du roi, pour que sa bienfaisance fût soumise aux règles de la justice*, etc. (*Voyez* l'*Essai sur la vie, les écrits et les opinions de M. de Malesherbes*, par M. le comte de Boissy-d'Anglas.) Rien n'est donc plus authentique que cette sentence; elle est de celui qui proposa le premier de diminuer les impôts du peuple. Il n'appartenait qu'au ministre dont les grands talens furent ennoblis par un grand courage, de la concevoir et de l'accréditer.

[2] *Non omnis moriar*, etc. Telles furent les propres expressions de Louis XVIII quand les députés lui apportèrent la dernière loi consentie par la majorité de la Chambre, et lorsqu'il était déjà en proie aux symptômes de la douloureuse maladie qui l'a enlevé à l'amour des Français.

D'autres le diront mieux que moi, tout ce qu'a fait ce prince si grand par son esprit, et qui était devenu si puissant par sa justice ; ce monarque révéré, ce politique profond qu'on admirait toujours davantage à mesure qu'on le voyait de plus près. D'autres parleront de cette raison supérieure qu'il fit éclater dans tous les conseils, de ces augustes paroles qui changeaient à son gré les cœurs, et qu'on citait partout comme des oracles. Ils loueront en lui ce génie sans écart qu'il dirigeait si bien par ses sages principes, cet éminent savoir, ce rare discernement dans les conjonctures les plus délicates, et surtout la fermeté de cette âme sublime, mûrie par l'étude et la méditation, perfectionnée en quelque sorte par l'infortune. On citera cette urbanité, cette politesse exquise, cette élocution ornée, cette grâce inimitable dans les entretiens privés, cette incomparable érudition, digne des plus beaux siècles de Rome et d'Athènes, mille autres qualités communes aux Bourbons, qui joignent l'art de plaire à l'art de régner.

Quant à moi, je ne rappelle ici que ce qui a trait à cette vertu suprême, la plus estimée des mortels, parce qu'on lui doit l'harmonie des ressorts monarchiques, et que Louis la possédait au plus haut degré. Nul roi ne fut plus que lui

persuadé que la justice est le nerf vivifiant d'un état, et l'égide conservatrice de l'édifice social. L'histoire écrira comment il sut tenir la balance entre les prétentions des divers partis. Qui n'a pas été frappé de sa mémoire reconnaissante pour les services de ses sujets, de l'équité de ses actes, de la prudence de ses décisions, de cette scrupuleuse observation de la règle, de ce constant amour de l'ordre qui perpétue les empires, de ce religieux emploi du temps, de cette ponctualité diligente qui le rendait, pour ainsi dire, présent à toutes les affaires de son royaume ? Il ne faut qu'une invasion pour abattre des remparts, pour renverser des murailles ; un tremblement de terre peut engloutir les tours des plus superbes villes ; mais la justice survit à toutes les ruines : elle a le cours tranquille et puissant de ces fleuves bienfaisans dont aucun obstacle n'arrête la salutaire influence ; elle est toujours là pour rendre à chacun ce qui lui appartient, pour comprimer les hommes qui font manquer le but de l'autorité politique, et ce but n'est autre chose que le bonheur de tous.

LE

SOLDAT DE LOUIS XIV,

OU

HISTOIRE DE JACQUES DES SAUTS.

AVERTISSEMENT.

Il n'est pas inutile de donner à nos lecteurs quelques renseignemens historiques sur l'homme véritablement extraordinaire qui fait le sujet de l'épisode suivant. Son véritable nom était Jacques Blaisonneaux. *Comme il aimait singulièrement à entendre le bruit des vagues, et qu'il fréquentait surtout une très belle cascade de la rivière d'Oyapock, près de laquelle il avait fixé son habitation, les gens du pays le désignaient sous la seule dénomination de* Jacques des Sauts. *Ceux qui savaient combien il s'était distingué dans les combats, l'appelaient aussi* le soldat de Louis XIV. *M. Noyer, ingénieur-géographe et député de Cayenne, en a fait mention dans un*

mémoire intéressant, qu'il a rédigé sur la Guyane française, et qu'il a eu l'extréme complaisance de me communiquer.

On jugerait très mal de cet individu, si on établissait son opinion d'après les récits fabuleux que, dans son extrême vieillesse, il se plaisait à faire sur sa propre personne. Les habitans des rives de l'Oyapock savent que, plusieurs années avant sa mort, Jacques des Sauts n'était absolument que l'ombre de lui-méme; et qu'il n'avait plus que de faibles lueurs de cette raison supérieure qui l'éclairait dans l'âge mûr. En proie au délire sénile, il était souvent tourmenté par des visions fantastiques : triste fin de l'homme sur la terre ! Survivre à la raison qui nous guide est un état pire que le tombeau.

Aucun homme d'ailleurs n'était plus in-

téressant à mettre en scène que ce vieillard centenaire, qui s'était rendu dans le désert l'oracle de la justice, et qui a offert dans ses derniers jours le spectacle affligeant de la vertu délaissée. Plein d'ardeur pour son instruction, le métier de soldat, qu'il faisait depuis tant d'années, n'avait pu le détourner de ses études favorites. D'autres qualités non moins éminentes le distinguaient. Il était un de ces guerriers intrépides qui, tourmentés par la faim à la bataille de Malplaquet, jetèrent loin d'eux le pain qui devait leur servir de nourriture, pour courir plus vite au combat. On verra qu'ayant été blessé à cette même bataille, il fut pansé par les mains pieuses de Fénelon, et miraculeusement guéri. Soit reconnaissance, soit admiration, il portait toujours avec lui les immortels ouvrages de ce prélat ; et, lorsque, après ses exercices pénibles, il ren-

trait dans sa caserne, il charmait ses loisirs en lisant les Aventures de Télémaque.

Jacques n'était point un propriétaire malaisé, quand il s'établit sur la rivière d'Oyapock. Les riches colons qu'il avait eu occasion de connaître dans ce pays, et dont il s'était concilié l'estime et l'attachement, l'avaient merveilleusement secondé dans le projet qu'il avait conçu de faire lui-même un établissement considérable dans la solitude qu'il avait choisie. Ils lui avaient donné une multitude d'arbres et d'arbrisseaux, tels que des gérofliers, des cannelliers, etc., nouvellement apportés à Cayenne, et qui s'étaient parfaitement acclimatés dans son jardin. Il avait employé plusieurs années à enrichir cette possession, et il en avait tiré un parti inconcevable. Les Galibis, qui excellent dans la construction des carbets,

l'avaient aidé à bâtir son pavillon, au-devant duquel ils avaient habilement pratiqué des escaliers de terre, où croissait un gazon odorant. Aucune difficulté ne l'arrêtait; et il avait d'autant plus de mérite, que le sol qu'il cherchait à féconder n'était pas bon: mais que ne peut un travail assidu! Cette île, auparavant couverte de plantes parasites, donnait des légumes succulens; le jardin fournissait les meilleurs fruits; les poules, les faisans dorés, les paons, les canards variés, etc., abondaient dans sa basse-cour, dont un agami faisait la police [1].

[1] Je ne puis résister au plaisir de consigner ici quelques lignes sur cet oiseau véritablement extraordinaire, communément désigné sous le nom d'*agami*, ou d'*iagami*, d'après les Indiens de l'Amazone. Les naturalistes n'ont pas tout dit sur l'instinct merveilleux qui le caractérise; il semble que le sentiment profond de l'ordre et de la justice lui ait été spécialement départi. A peine est-il apprivoisé et introduit dans les basses-cours, qu'il étonne par sa vigilance et la nature des services qu'il rend au propriétaire. Il prend en quelque sorte

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans la destinée de Jacques des Sauts, ce sont les

sous sa protection spéciale les poules, les dindons, les oies, les pintades, et autres espèces volatiles qui lui sont confiées ; il rôde autour d'elles ; il ramène celles qui s'écartent; il sépare les coqs qui se battent ; il soutient le plus faible contre le plus fort ; il conserve le grain aux poussins, et le défend contre la voracité des mères gloutonnes. Il est constamment en sollicitude ; quand la nuit arrive, il se perche au sommet de quelque arbre des environs, ou sur le toit élevé de la maison pour mieux surveiller ses enfans adoptifs ; le chien du berger n'est pas plus fidèle. M. Alexis Chevallier, homme d'une instruction remarquable, et doué d'un grand talent pour l'observation, a vu chez un sauvage de la Guyane un agami qui aimait si tendrement son maître, qu'il se mettait en devoir de le défendre sitôt qu'on feignait de l'attaquer ; il lardait de coups de bec l'agresseur, et c'était avec la plus grande peine qu'on lui faisait lâcher prise. Il ne craignait ni les chiens ni les chats ; il évitait leurs morsures en sautant adroitement par-dessus ces animaux, qu'il poursuivait à son tour, et finissait par mettre en fuite. Son instinct orgueilleux et protecteur se complaisait surtout dans l'intérieur de l'habitation dont la garde lui était confiée ; il n'en sortait jamais que pour aller chercher les poules qui s'en étaient écartées. Il semblait les compter quand il les voyait sortir le matin de leur cabane particulière, et lorsque le soir elles y rentraient. Il poursuivait

relations amicales qui s'étaient établies entre lui et les sauvages, avant qu'il fût devenu

vigoureusement les retardataires, et la crainte qu'il inspirait à toute la troupe les forçait à se tenir dans les limites qui leur étaient tracées. Quand son maître reconnaissant l'appelait pour le caresser et le faire manger dans le creux de sa main, il avait toujours l'œil tourné sur son troupeau favori; il le rejoignait avec le plus grand empressement. L'agami a autant de courage que le coq; mais il n'en use que pour combattre les animaux étrangers à son peuple. Cet oiseau a été décrit; il est de la grosseur d'une poule, et monté sur de hautes jambes, comme les échassiers. Il est assez remarquable par son plumage, qui, depuis le milieu du col jusqu'aux épaules, ou à la naissance des ailes, est d'un violet foncé; mais chatoyant et reflétant presque toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les plumes de sa tête sont relevées et comme frisées; leur finesse leur donne l'apparence du velours noir; ses yeux vifs et brillans lui donnent un air de fierté. Son cri n'a aucune analogie avec celui des autres oiseaux; c'est une espèce de roulement saccadé, sourd et mélancolique, brusque dans la colère, et traînant dans l'état calme; ce cri singulier semble sortir de son ventre, particulièrement lorsqu'on l'entend le soir dans le silence des bois; de là vient qu'on l'appelle l'oiseau *ventriloque*. On s'étonne que cet animal singulier, auquel la nature a donné pour demeure les vastes déserts de l'Amérique, devienne au besoin si sociable et si familier. Comme il est fortement organisé,

aveugle, et lorsqu'il remplissait parmi eux les fonctions de juge, ou plutôt de conciliateur. Jacques profitait de la chasse des Indiens, et les Indiens profitaient de ses récoltes. On venait le voir de toutes les extrémités du désert.

Jacques vécut long-temps dans sa petite île, de cette vie contemplative, qui a tant d'attrait pour l'homme sensible, quand il touche à la fin de son existence. « C'est dans la solitude qu'il faut attendre la mort, disait-il aux personnes qui venaient le visiter. Je suis tranquille ici, parce qu'il n'y a ni ambition ni vanité. Ne croyez pas pour cela que j'aie pris mes semblables en aversion; je veux encore les voir; mais c'est pour

M. Alexis Chevallier croit que rien ne serait plus facile que de le naturaliser en France, et de développer en lui toutes les dispositions instinctives qu'il manifeste entre les tropiques.

les secourir quand l'infortune les accable. » *Personne, en effet, n'accordait l'hospitalité avec plus de dévouement et d'abandon. On sait comme les vents sont impétueux aux environs des rivières de la Guyane ; on sait que ces rivières sont traversées par des cataractes qui barrent leur cours, et rendent leur passage périlleux. Avec quel empressement il portait des secours aux malheureux rameurs, qui devenaient les victimes du raz des marées, de l'ouragan ou de quelque intempérie de l'atmosphère !*

L'anecdote de Jacques des Sauts rappelle celle du baron de Saint-Casteins, gentilhomme béarnais, dont la famille existe, dit-on, encore dans le midi de la France. Cet officier, plein de valeur et de moralité, servait autrefois dans le Canada. Lorsque le régiment de Carignan, auquel il appartenait,

fut cassé, profondément blessé d'un passe-droit qu'il n'avait point mérité, il ne voulut pas retourner dans son pays; il se détermina à vivre désormais chez les Abénakis, leur disant que les montagnes de l'Acadie valaient mieux pour lui que les Pyrénées. Ceux-ci le mirent à la tête de leur nation, et lui donnèrent le titre de grand-chef. Il se maria parmi eux et d'après leurs usages. Il épousa même une jeune Indienne, qui, pour le rejoindre, avait remonté plus de deux cents lieues à travers les bancs, les écueils et les cataractes des fleuves; elle était arrivée au Port-Royal, mourante de lassitude.

Le baron de Saint-Casteins se mit à commercer, et rassembla bientôt dans ses coffres, plus de trois cent mille écus en monnaie d'or : il en usait pour acheter des denrées dont il gratifiait les sauvages, qu'il avait

adoptés pour ses amis; ceux-ci lui apportaient en retour des peaux de castor, d'hermine, de loutre et de loup marin, qui étaient d'une valeur triple de ce qu'il accordait. M. de Saint-Casteins était d'ailleurs, pour les Abénakis de l'Acadie, ce que Jacques des Sauts était pour les Galibis et les Palicours de la Guyane. Il exerça long-temps parmi eux les fonctions de juge et d'arbitre souverain dans toutes les querelles.

Il prenait part à leurs occupations, à leurs amusemens; il entretenait surtout parmi eux une émulation industrielle, et les gouvernait constamment par une politique sage, tout-à-fait appropriée aux intérêts de ce beau pays. Il spéculait sur le blé, les légumes, sur la pêche des saumons, des morues, etc., et sur l'abondance des pelleteries de tout genre. Il possédait à fond la

langue algonkine, à l'aide de laquelle il communiquait facilement avec les différens peuples de ces contrées. Plusieurs navires venaient tous les ans dans ces parages, pour charger des marchandises. Comme ses magasins étaient pleins de richesses, et qu'il exerçait une influence générale, on assure que les gouverneurs du Canada et même ceux de la Nouvelle-Angleterre avaient fini par le craindre, et par beaucoup le ménager; on ajoute aussi qu'il eut plusieurs filles, qu'il les maria à des Français, et qu'il fut en état de donner à chacune d'elles une dot très considérable.

Jacques des Sauts fut moins heureux que M. de Saint-Casteins. Ses ressources diminuaient à mesure que les années s'accumulaient sur sa tête. M. de Malouet, dans son Voyage à la Guyane, *a consacré quelques*

lignes à ce vieillard vénérable, qui, en 1777, *avait atteint sa cent dixième année. Il y en avait alors quarante qu'il habitait cette solitude. Mais, à l'époque où il le visita, il était déjà tombé dans un dénûment presque absolu. Quelques vêtemens le couvraient à peine, pour le garantir des insectes.*

Toutefois, malgré son état de cécité et les rides de son visage, Jacques conservait encore de la souplesse dans tous ses membres; il n'était ni courbé ni trop décrépit; il allait et venait. M. de Malouet lui fit boire du vin et manger du pain, dont il se passait depuis long-temps. Les deux négresses qui s'etaient consacrées à le servir, depuis leur première jeunesse, étaient déjà d'un âge avancé. Elles le nourrissaient du résultat de leur pêche, et avec les productions d'un petit jardin qu'elles cultivaient sur les rives du fleuve.

Le vieillard avait encore sur son visage la glorieuse cicatrice qui attestait ses exploits à la bataille de Malplaquet. [1]

[1] « Je passai deux heures dans sa cabane, dit M. de Malouet, étonné, attendri du spectacle de cette ruine vivante. La pitié, le respect, en imposaient à ma curiosité. Je n'étais affecté que de cette prolongation des misères de la vie humaine dans l'abandon, la solitude et la privation de tous les biens de la société. Je voulus le faire transporter au fort; il s'y refusa. Il me dit que le bruit des eaux dans leur chute était pour lui une jouissance, et l'abondance de la pêche une ressource ; que, puisque je lui assurais une ration de pain, de vin et de viande salée, il n'avait plus rien à désirer. » Jacques des Sauts avait du reste excité l'intérêt des différens gouverneurs qui s'étaient succédé dans la colonie; on en parlait même dans toute la France, et il fut un temps où les peintres l'avaient représenté recevant les secours de l'immortel Fénelon, qui pansa ses blessures après la bataille de Malplaquet. Madame Charlotte N..., dont le crayon est à la fois si facile et si spirituel, a eu une idée non moins heureuse ; elle en a fait le sujet d'un tableau, où l'on voit cet intéressant vieillard soutenu par deux jeunes négresses, qui consolent ses derniers jours, et tempèrent par leurs bons offices toutes les rigueurs de la destinée ; rien n'est plus pittoresque que cette composition. Jacques des Sauts est en face de sa cascade favorite,

Jacques éprouva, dans le désert, toutes les chances de la mauvaise fortune. Aussitôt qu'il fut devenu aveugle et infirme, les esclaves qu'il avait comblés de biens l'abandonnèrent successivement, et lui firent perdre tout le fruit de ses longues économies. Ses plantations furent totalement négligées. Son âme perdit tout son feu, et le chagrin s'empara de lui; il se promenait dans son jardin, rêvant à son triste avenir. Il écoutait encore la cascade écumante; mais il n'entendait plus la voix des hommes qui venaient lui demander l'hospitalité; lorsqu'il était assis sous ses bananiers, les enfans

qu'il semble écouter encore avec une sorte de volupté; sa tête vénérable offre l'expression de sa noble et courageuse vertu. La résignation de ce patriarche du désert, les soins que lui rendent, au milieu d'un abandon général, deux êtres compatissans qu'on croirait envoyés par la Providence, le respect admirable dont il est encore l'objet, laissent dans l'âme l'impression la plus touchante.

ne venaient plus jouer autour de lui ; ils le regardaient avec une sorte d'effroi ou de commisération. Jacques excitait la même pitié que Bélisaire, et avait, comme lui, toutes les misères de la vieillesse. Au milieu de cet abandon général, si quelques personnes charitables se présentaient pour le visiter, il cherchait à les reconnaître par l'attouchement de ses mains tremblantes ; il était plein de joie quand elles arrivaient, plein de tristesse quand elles s'en allaient. Enfin, après bien des souffrances et des tribulations, Dieu retira à lui son serviteur.

LE

SOLDAT DE LOUIS XIV,

OU

HISTOIRE DE JACQUES DES SAUTS,

ANECDOTE DE M. DE PRÉFONTAINE.

(*Fig.* VI.)

Au milieu des eaux de l'Oyapock, l'un des plus grands fleuves de la Guyane, se trouve une très petite île à laquelle se rattachent d'intéressans souvenirs. C'est là que vivait depuis quarante années un soldat plus que centenaire, congédié des armées de Louis XIV, communément désigné, dans ce pays, sous le nom de *Jacques des Sauts*, parce qu'il n'aimait rien tant que le bruit des cascades. Dans ses promenades soli-

taires, ce vieillard, naturellement triste et mélancolique, parcourait les bords de cette immense rivière, qui a plus de deux lieues de large à son embouchure. Son bonheur était d'entendre le mugissement des vagues, qui, à l'époque des nouvelles lunes, se soulèvent avec une rapidité effrayante, et forment comme un vaste promontoire à la surface de la mer.

On publiait alors beaucoup de fables sur les motifs qui avaient déterminé Jacques des Sauts à quitter le sol de la France pour venir se fixer dans ce lieu sauvage et inhabité. Comme il portait une large cicatrice sur le visage, on prétendait qu'il s'était expatrié à la suite d'un duel où il avait eu le malheur de tuer son adversaire. Quelques personnes disaient avec plus de vraisemblance que ce brave et loyal militaire espérait un avancement qu'il n'avait point obtenu, et que, tourmenté par un secret dépit, il s'était réfugié dans un autre continent pour oublier

les mécomptes d'une ambition déçue. Mais il ne serait pas surprenant que le goût de la tranquillité eût suffi pour entraîner Jacques des Sauts sur ces plages abandonnées. Il est un temps où l'homme, fatigué des agitations de son existence, aspire au repos, et où la paix du désert devient pour lui comme un objet d'envie. Ce qu'il y a de certain, c'est que Jacques ne faisait entendre aucune plainte, et qu'il avait emporté, dans sa retraite, toute son admiration pour le grand roi qu'il avait servi ; il n'en parlait qu'avec attendrissement.

Jacques des Sauts avait du reste dans son esprit des ressources particulières, qui le portaient à préférer le calme de la solitude au tumulte des villes : il avait fait d'excellentes études, et le bonheur de la méditation était pour lui la première des jouissances. Dans l'effervescence de ses jeunes années, il s'était enrôlé sous les drapeaux de Louis XIV ; mais au milieu des camps il n'avait pas cessé de

s'instruire. Après avoir obtenu son congé, et long-temps avant qu'il fût devenu aveugle, il avait été chargé de diriger les biens que les prêtres de la Compagnie de Jésus possédaient à Cayenne. On assure même que c'est dans leur commerce, qu'il avait fortifié son goût pour la littérature. Fénelon surtout était son auteur favori : son plaisir était d'en parler. Grièvement blessé à la bataille de Malplaquet, il avait été pansé par les mains de ce prélat généreux et compatissant ; étant encore soldat, il avait eu occasion de le revoir à Cambrai, et il se glorifiait d'avoir monté la garde devant son palais.

Jacques s'exprimait pareillement avec enthousiasme sur le maréchal de Villars, de Catinat et autres grands hommes, qui avaient illustré le siècle où il vivait. Il avait demeuré quelque temps à Paris, où il avait vu applaudir les vers de l'immortel Corneille ; tous ces souvenirs donnaient beaucoup de charme à sa conversation. De là vient que plusieurs

personnes marquantes par leur rang et leur instruction allaient le visiter dans sa demeure. Jacques les accueillait de manière à leur inspirer autant d'estime que de respect. Il portait, dans ces mêmes jours, l'uniforme dont il était revêtu à la bataille de Malplaquet; ses cheveux blancs flottaient sur ses épaules; et, comme il avait laissé croître sa barbe, tout contribuait à donner à sa physionomie un aspect martial autant que vénérable.

Les hommes ne sont jamais à leur véritable place sur la terre : Jacques avait une élévation dans les idées, qui le rendait digne d'une condition meilleure. Rien n'égalait son industrie et son activité. On voyait autour de lui un certain nombre d'esclaves dont il avait fait autant d'amis, et qui le servaient par dévouement. Malgré la paresse de quelques uns, jamais il ne les gourmandait. Il n'usait d'aucun de ces instrumens de punition auxquels avaient recours des colons

avares et cruels. Jacques n'était ni dur ni avide de richesses. Il n'était pas venu à Cayenne pour faire fortune : il voulait vivre et mourir tranquille dans son habitation. Ses nègres reconnaissans lui payaient, par toute leur affection, les bienfaits dont il les comblait.

Jacques des Sauts se plaisait beaucoup dans sa petite île. On sent déjà toutes les dispositions qu'il eut à faire pour fertiliser une terre aride et pauvre, tout-à-fait rebelle au travail de l'homme. Il parvint néanmoins à améliorer ce sol ingrat par toutes les ressources de l'industrie européenne : il pratiqua d'abord dans sa solitude une plantation de manioc, qui lui donna la facilité d'être utile aux autres, et de verser ses libéralités sur tous ceux qui avaient besoin de son assistance ; il cultiva pareillement le rocou, l'indigo, le coton, et par ses soins le café venait aussi en abondance au bord de la rivière d'Oyapock. Il parvint, dit-on, à

faire ramper une vigne autour de sa maison, merveille inconnue dans ce climat. Enfin il avait associé à sa vie solitaire une multitude d'animaux domestiques d'un très bon choix. Sa basse-cour était très bien peuplée, et on ne la voyait jamais sans beaucoup d'intérêt et de curiosité.

La maison de Jacques n'était point un carbet ordinaire ; c'était un pavillon spacieux, dans lequel il pouvait exercer à son aise l'hospitalité : elle était pourvue des meubles les plus commodes. Tout ce qui peut satisfaire les goûts d'Europe s'y trouvait rassemblé. Cette maison n'avait ni colonnes ni portiques; mais elle était régulièrement construite et sainement disposée. Le jardin qui l'environnait n'était pas moins agréable; on y avait pratiqué des abris contre le soleil d'Oyapock, qui brûle souvent ce qu'il éclaire. C'est surtout dans les plaines arides du désert qu'il faut regarder les arbres comme des amis : ils nous désaltèrent par le doux suc de

leurs fruits, et nous protégent par le bienfait de leur ombre ; Jacques était heureux sous les berceaux qu'il avait formés. Tous les végétaux à larges feuilles étaient habilement distribués autour de sa demeure, et y répandaient une délicieuse fraîcheur.

A voir la petite île de Jacques des Sauts, on eût cru qu'il avait enchanté ce lieu : tout s'y ressentait de la présence de l'homme ; ses plantations prenaient de jour en jour un accroissement considérable. A peine le soleil luisait sur l'horizon, que le travail commençait : on bêchait, on ensemençait ; les nègres chantaient pour donner plus d'ardeur à leurs mains diligentes. Mais c'était le vieillard qui donnait la direction à toutes les entreprises ; il était enivré de voir que tout lui prospérait. Il y a une sorte de bonheur attaché aux créations d'un propriétaire qui arrive, pour la première fois, dans un pays inculte. Rien d'ailleurs n'est plus propre à charmer les loisirs d'un militaire, que les occupations

de l'agriculture. Quand Jacques se promenait dans son jardin avec sa longue barbe et son visage balafré, on l'eût pris facilement pour l'un de ces vieux Romains qui après la guerre s'en retournaient à leur charrue.

Jacques se trouvait infiniment mieux dans sa petite île, que s il se fût enfoncé dans l'intérieur des terres; il s'était en quelque sorte fortifié dans ce lieu sauvage, pour s'y préserver de tous les accidens. Au moindre signal, ses serviteurs accouraient pour exécuter ses ordres, et ses armes à feu ne le quittaient jamais. D'ailleurs il évitait ainsi les tigres rouges, qui s'étaient prodigieusement multipliés dans les forêts de la Guyane. Un autre motif le retenait au milieu du fleuve; c'était le voisinage des Indiens, qui lui apportaient des provisions abondantes, particulièrement du lamentin, et autres poissons dont la chair est plus ou moins délectable. Jacques, à son tour, donnait du tafia, des fruits provenus des arbres qu'il avait cultivés, souvent d'autres objets

plus ou moins précieux pour ces peuples, tels que des couteaux, des serpes, des miroirs, etc. Un jour il fit présent d'un tambour aux Oyampis, nation guerrière et valeureuse; ce qui le mit en grand renom parmi les sauvages : c'était un commerce naturel de bons offices. Moyennant une rétribution déterminée, les Galibis l'aidaient quelquefois à garantir son jardin des chenilles et des guêpes qui découpaient les feuilles de ses arbrisseaux ; on brûlait çà et là des substances aromatiques, dont la flamme éloignait les fourmis, et purgeait l'air des moucherons, qui semblent s'acharner de préférence sur les individus nouvellement débarqués.

L'homme solitaire soupire après son semblable ; Jacques promenait souvent ses regards sur les bords du fleuve. Comme les patriarches de la Palestine, il semblait appeler les voyageurs par ses vœux pour leur offrir le couvert et l'hospitalité ; avec quel bonheur il recevait ceux qui voulaient bien

s'arrêter dans sa retraite ! Combien de fois sa maison servit d'asile aux missionnaires qui allaient planter la croix sur ces plages solitaires ! Il était surtout fort lié avec le père Fauque, homme indulgent et modéré, qui contribua d'une manière si active à réparer les maux faits à la religion, à l'époque où les Anglais surprirent le fort Saint-Louis et le livrèrent au plus affreux pillage.

Il n'y avait pas beaucoup de temps que le soldat de Louis XIV s'était établi dans la rivière d'Oyapock, lorsqu'il contracta des liaisons particulières avec les sauvages dont j'ai déjà fait mention, et qui vivaient de chasse et de pêche ; ces êtres errans s'étaient apprivoisés à l'aspect de ce vieillard vénérable ; car tout en lui invitait à la confiance. On a eu tort de dire que les Indiens ne sont point susceptibles d'affection ; ils s'attachèrent particulièrement à Jacques ; il est vrai que celui-ci leur rendait des services journaliers. Il possédait des moyens de guérison contre

des maux physiques dont ces peuples sont fréquemment atteints, et qui tiennent à l'abus fréquent qu'ils font des nourritures, aussi-bien que des boissons, dans un pays où la nature est prodigue de ses biens. D'ailleurs, comme il connaissait à fond la langue des Galibis, il les instruisait par ses entretiens. Il ne cessait de les étonner par le récit des batailles et de tous les événemens mémorables du règne de Louis XIV. On rend les hommes plus sociables en agrandissant la sphère de leurs besoins moraux; Jacques était parvenu à leur inspirer ce qu'ils éprouvent rarement dans leurs indolentes habitudes, l'admiration et la curiosité.

A l'époque dont il s'agit, les Indiens sentaient d'autant plus le besoin de se rapprocher des Européens, qu'ils étaient sans cesse inquiétés par des Nègres marrons réfugiés dans les bois, et n'y vivant que de rapines; ils étaient fort bien accueillis de Jacques, qui se faisait un devoir de respecter leurs cou-

tumes. Il assistait à leurs mariages, à leurs sépultures, qui n'ont jamais lieu sans un grand appareil. Pour lui prouver leur reconnaissance, les femmes des sauvages, aux longs cheveux de jais, lui apportaient le produit de la pêche de leurs époux. Il les bénissait, et récitait des oraisons sur la tête de leurs enfans ; il devenait le parrain de ceux qu'on élevait dans le culte catholique.

Les jours de fête, le vieillard ornait d'un beau plumet le chapeau qui couvrait sa tête séculaire ; il se rendait alors dans les diverses tribus, pour leur apprendre à adorer en commun le Créateur de l'univers. On était attendri de le voir prosterné : la prière est plus touchante quand elle sort d'une voix affaiblie par les infirmités de notre nature. Que ne peut d'ailleurs l'autorité de l'âge et de la sagesse ! Le bien qu'il opérait ne saurait se décrire. Un jour il mit la paix entre deux peuplades, qui se disputaient une forêt dans un pays où la terre était d'ailleurs trop spacieuse pour ses habitans.

Dans une autre circonstance, il prévint une guerre qui allait se déclarer parce qu'un naturel de la tribu des Caraïbes avait jeté une flèche en signe de menace dans l'un des villages voisins ; il leur apprit à ne prendre les armes que pour des motifs graves et importans.

Jacques des Sauts n'était pas un homme d'un génie très supérieur, et c'est pour cela peut-être qu'il était plus propre que d'autres à faire l'éducation des Indiens ; il était doué de ce sens droit et exquis qui dirige le commun des hommes dans la conduite de la vie, et qui est préférable aux autres facultés de l'esprit. Il s'attachait à réveiller chez eux les inspirations de la conscience ; c'était par elle seule qu'il voulait les faire participer aux bienfaits de la civilisation. Il fallait, pour ainsi dire, qu'il rendît les vertus élémentaires pour des intelligences bornées ; les rayons de la vérité ne pénètrent dans les esprits que par une sorte de gradation. Il s'attachait surtout à leur développer ce grand précepte de

l'Évangile, qu'il ne faut pas faire aux autres ce que nous ne voulons pas qu'on nous fasse.

Jacques était devenu d'autant plus précieux aux sauvages, que le besoin de la justice les attirait à chaque instant vers lui. Quoiqu'ils eussent des chefs dont ils reconnaissaient l'autorité, ils aimaient mieux s'adresser au vieillard, dont la longue expérience, dont l'esprit conciliateur, arrangeaient tous les procès, terminaient toutes les contestations. Son intervention était d'autant plus nécessaire, que plusieurs tribus indiennes vivaient alors dans un état d'inimitié. Ce qui embarrassait Jacques, quand il se rendait au milieu d'elles, c'est qu'il ne trouvait point, dans la langue des Galibis, assez de mots pour exprimer ce qu'il avait à leur dire ; il tâchait alors d'y suppléer par des circonlocutions, par des images, par des comparaisons, par des paraboles. Ses discours étaient brefs et concis ; ne voulant pas lasser leur attention, il ne les voyait que

quelques instans, et se contentait d'apaiser leurs querelles toutes les fois qu'il en survenait ; c'était pour leur propre intérêt qu'il cherchait à resserrer parmi eux les liens de la concorde et de la sympathie.

Ainsi donc Jacques était devenu, sans s'en douter, une sorte de magistrat, un excellent conciliateur parmi toutes les tribus indiennes. Il avait du reste toutes les qualités nécessaires pour remplir un si doux emploi ; car il était d'une grande modération : son âme était droite et pure, et il avait toujours marché dans les voies de la probité et de l'honneur. Je ne sais qui a dit qu'il valait mieux avoir un bon juge que de bonnes lois ; car les lois ne corrigent jamais les juges, et les juges corrigent les lois. Jacques les interprétait avec le bon sens plutôt qu'avec son esprit ; il portait dans son âme cette lumière vive et prompte, qui nous éclaire sur la rectitude de nos actions, ce sens moral dont on use tous les jours dans les tri-

bunaux, pour délibérer sur la moralité des hommes. Il recevait toutes les plaintes; il prenait connaissance de tous les délits; et soumettait toutes les conduites au témoignage de la conscience et de la raison. Son allure guerrière plaisait aux sauvages, qui fuient l'homme trop civilisé; il s'était lui-même singulièrement attaché ces peuples simples, qui sortent des mains de la nature.

On cherche presque toujours à imiter ce que l'on admire : Jacques n'avait pas de grands efforts à faire pour influer sur le caractère des Indiens ; il prêchait d'exemple, et c'était toujours dans de courts entretiens qu'il leur développait les avantages de la civilisation. Son expérience, son grand âge, l'équité de ses décisions, lui conciliaient facilement les suffrages. Lorsqu'il s'arrêtait à l'entrée d'un carbet, ou sur le bord du fleuve, les Indiens accouraient ; il n'avait pas besoin, pour fixer leur attention et gagner leur amitié, de leur présenter des liqueurs spiri-

tueuses, ou de se barbouiller le visage avec du rocou; il ne suivait aucun de leurs usages, et il n'en était pas moins vénéré par eux. Son vieux uniforme était son unique parure. Cet empire qu'il exerçait était d'autant plus remarquable, que les sauvages de ces contrées sont légers et indifférens. C'était un spectacle curieux de les voir, assis sur leurs talons, se tenir dans une immobilité parfaite, pendant que Jacques leur adressait ses exhortations.

Il y avait surtout grande amitié entre Jacques et les Palicours. Les naturels qui composent cette intéressante tribu, se distinguent des autres par l'élégance de leurs manières, par le soin qu'ils prennent de se tapirer, et de s'ajuster divers ornemens qui servent à les parer, principalement dans les jours de fête. Les Palicours sont habiles dans l'art de conduire des pyrogues, et de les diriger contre les courans; ils savent manœuvrer sur mer et en cadence; ils bravent les vents et les tempêtes; ils sont très

intelligens dans la construction des carbets; ils se montrent aussi légers à la course que des cerfs : on aperçoit à peine, sur le gazon, la trace de leurs pas; ils sont moins sujets à l'ivrognerie que leurs voisins; ils se nourrissent d'alimens moins grossiers; ils se montrent fidèles et désintéressés.

Malheureusement le peuple indien est, en général, insouciant et frivole. Il faudrait beaucoup d'années pour l'assujettir à des institutions morales; mais il n'en est pas moins vrai de dire que, pendant tout le temps que Jacques a vécu parmi eux, il leur avait fait un bien véritable. Toutes les fois que, dans quelques contestations, on le prenait pour arbitre : « Suivez la justice, leur disait-il; la nature ne veut pas que les hommes soient méchans; elle ordonne qu'ils soient heureux les uns par les autres. Tous les bons penchans sont en vous; il ne s'agit que de les suivre. Obéissez à Dieu auquel vous devez tous les biens qui font vos délices. »

Un jour les Indiens le regardaient planter des arbres dans son jardin ; il prit de là occasion de leur dire combien l'imprévoyance est funeste. Il ajoutait que l'homme est né pour le travail ; qu'il faut jouir de la terre sans la dépeupler ; qu'un arbre qui nous nourrit de ses fruits est aussi un être vivant qui doit remplir sa destinée ; que c'est un crime de le déraciner, et que nous lui devons la culture et l'arrosement pour les services journaliers qu'il nous rend. Cette exhortation de Jacques était d'autant plus opportune, qu'un des plus grands inconvéniens de la vie des sauvages est l'espèce d'apathie dans laquelle ils sont presque toujours plongés ; cette indolence amène souvent parmi eux des pénuries funestes. Jouissant du présent et s'inquiétant peu de l'avenir, il ne leur vient jamais dans la pensée de semer des graines sur un terrain où ils pourraient tout obtenir à souhait.

Jacques était surtout utile aux Indiens en

fortifiant, parmi eux, l'instinct de relation, en corrigeant leur insouciance moqueuse, et en modérant les folles joies auxquelles l'ivresse les assujettit ; il tempérait surtout le penchant qu'ils ont pour la vengeance. Il perfectionnait leurs mœurs en leur persuadant qu'ils avaient des devoirs ; mais il évitait de les entretenir de leurs droits, pour ne point les porter à en franchir les limites, et pour ne point éveiller l'orgueil, qui a des racines si profondes dans le cœur humain. Il trouva chez eux une vertu bien rare, et que les peuples civilisés ne possèdent souvent qu'à un très faible degré : c'est une grande fidélité dans leurs promesses et dans leurs moindres engagemens.

Tous les jours le vieillard faisait sa promenade à une heure déterminée. Il avait une pyrogue dans laquelle il demeurait plus ou moins long-temps, en côtoyant les bords de la rivière d'Oyapock. Il rentrait rarement chez lui sans avoir arrangé quelque différend,

apaisé quelque querelle ; il traitait tous les contendans avec une égale affabilité. Il ne se passait pas de jour qu'il ne donnât quelque leçon utile à ces hommes ignorans et grossiers.

Les sauvages, dit un ingénieux voyageur [1], n'ont ni code, ni digeste, ni cette nuée de gens de loi, qui éternisent les contestations dans les familles ; leurs démêlés se terminent presque toujours par un simple arbitrage. Ceux qui ont eu occasion de les observer s'étonnent de leur docilité et du respect qu'ils témoignent pour les personnes qui s'emploient à les réconcilier ; ils attendent leur jugement avec un sang-froid imperturbable. Quand la raison n'est pas balancée par la cupidité, dit le bon Plutarque, elle va droit à la justice. On s'apercevait néanmoins, au temps dont il est ici question, qu'à mesure que le sentiment de la propriété augmentait, les procès se multipliaient, particulièrement parmi ceux qui avaient appris à cultiver

[1] Le père Lafiteau.

la terre ; Jacques se voyait alors forcé de porter la paix dans l'intérieur des familles, en limitant les possessions.

Il est important de remarquer que tous ces sauvages, qui vivent dans des lieux peu éloignés les uns des autres, parlent néanmoins un langage différent, qu'ils communiquent peu entre eux, qu'ils ont une variété de mœurs, d'habitudes, d'industrie ; que chaque tribu a ses défauts, ses qualités, etc. Le besoin seulement peut les rapprocher dans quelques circonstances. Un jour il arriva qu'il n'y avait pas une seule fille à marier dans un village indien ; le chef s'en plaignit à Jacques, qui prit occasion de cet événement pour lui démontrer les avantages de la sociabilité et les inconvéniens de l'isolement continuel dans lequel vivaient, depuis long-temps, les diverses peuplades de la Guyane. Pour les porter à la paix et entretenir parmi eux les liens d'une utile confraternité, il mettait sans cesse devant leurs yeux

le triste exemple des Roucouyennes, qui ne cessaient de se battre avec les Oyampis, et qui s'épuisaient par le fléau de la guerre.

J'ai déjà fait observer que l'attention des Indiens se fatigue aisément : Jacques ne faisait point de trop longues harangues ; toutefois, quand il leur parlait, la satisfaction était peinte sur tous les visages. Il se trouvait parmi les Galibis un homme perfide, qui dirigeait toutes ses recherches vers les poisons ; il avait attenté à la vie de beaucoup de naturels avec le suc des lianes vénéneuses. Les siens le bannirent de leur village, et le livrèrent aux bêtes féroces des déserts. Après un long exil, Jacques lui fit trouver grâce devant sa tribu. Il obtint la même faveur pour une jeune fille de la tribu des Noragues, qui s'était rendue criminelle avec un Européen, et qui avait été déportée, pour ce délit, sur la terre de la civilisation. Le vieillard fut sensible à ses larmes et attendri par son désespoir : elle avait voulu s'étrangler avec ses cheveux.

Il y avait alors beaucoup de mauvais sauvages dans les déserts de la Guyane; c'est ainsi qu'on désignait ceux qui fréquentaient les Nègres marrons, qui troublaient la paix des familles, qui devenaient vagabonds ou perturbateurs. Il ne se passait guère de jour qu'on ne vînt dénoncer au vieillard des pères inhumains, des fils ingrats, des chefs qui outre-passaient les bornes de leur pouvoir, entre autres, le nommé Augustin, qui, corrompu par le voisinage de certains colons, exerçait les plus grandes vexations sur une peuplade de la rivière de Kourou. Tous ces individus étaient soumis à l'autorité de Jacques des Sauts. « Les malheurs de votre tribu, dit-il à ce dernier, viennent de ce que vous avez méconnu les lois naturelles de la justice. Vous abusez de votre autorité comme de la terre. La nature ne vous a rendu puissant que pour défendre vos semblables ; un chef n'est grand que quand il protége. »

On amenait aussi à Jacques des Indiens

qu'on accusait de donner des maléfices; d'autres qui s'étaient habitués à commettre des larcins, etc. Enfin on venait lui confier jusqu'à des querelles de ménage, suites inévitables de la polygamie. « Il n'est pas bien, leur disait-il, que vous accabliez vos femmes sous le poids de la peine et du travail; tout se partage dans un hymen bien assorti. »

Le soldat de Louis XIV améliora, dans plusieurs points, la jurisprudence des sauvages. Personne n'ignore qu'ils s'attribuent le droit de vie et de mort sur leurs semblables. Comme ils appliquent à toutes les actions humaines les lois rigoureuses de la justice, si quelqu'un d'entre eux est tué dans un village, ils en concluent que sa mort a eu lieu pour des motifs très légitimes; ils s'apitoient alors sur le sort de l'assassin sans donner le moindre regret à sa victime. Ils sont tellement convaincus de la nécessité de la peine du talion, que bien loin de prendre la fuite, on les voit souvent venir offrir leur

tête en expiation du meurtre qu'ils ont commis. Mais Jacques leur apprit à pardonner, à vaincre le ressentiment, et à résister au mouvement de la vengeance, qu'ils regardent comme une vertu, ou plutôt comme le résultat d'une loi écrite dans le fond de leur âme.

Je ne dois pas oublier de dire que Jacques était plein de joie toutes les fois qu'il voyait arriver des Français. Il en venait beaucoup à cette époque, où le superflu des populations européennes poursuivait la fortune jusque dans les déserts. Tous ceux qui passaient dans ces parages prenaient un singulier plaisir à s'entretenir avec lui, à interroger sa mémoire; on aime à discourir avec les vieillards, parce qu'ils sont essentiellement raconteurs; ce sont des livres que l'on consulte. Jacques reçut la visite de plusieurs personnes de distinction. M. Dubuc, frère de l'intendant général, dont le nom est si cher à toutes nos colonies, se rendit un jour dans sa petite île. Il le trouva

pansant des lépreux, et distribuant des remèdes à d'autres malades. Il fut touché, jusqu'aux larmes, des modestes vertus de cet excellent homme. Il lui fit plusieurs questions intéressantes sur l'agriculture ; il le félicita sur la prospérité de ses plantations, et sur l'attachement extraordinaire que lui témoignaient les nombreux serviteurs qui le secondaient dans ses travaux. « Les Nègres qui sont autour de moi, répondit Jacques des Sauts, ne sont pas mes esclaves. Si j'en ai fait l'acquisition, si je les ai échangés pour de l'argent, c'est afin qu'ils m'assistent dans mes entreprises, à la charge par moi de les rendre heureux ; ce sont des amis qui m'environnent ; n'en faut-il pas dans la solitude ? » Jacques se plaisait surtout dans la société de M. de Préfontaine, militaire aimable, et d'une instruction fort étendue. Cet homme spirituel avait présenté au gouvernement des vues dont on profita pour l'amélioration du sol de la Guyane. Il était toujours content, malgré les injustices nombreuses dont il avait été l'objet ; sa conversa-

tion, ses accès de gaîté enchantaient le vieillard, et tempéraient par intervalles le penchant qu'avait ce dernier vers les idées tristes et mélancoliques.

Quelques années après, on vit paraître sur les rives de l'Oyapock un certain nombre de jeunes savans qui cherchaient, sur cette terre nouvelle, des plantes rares et des animaux inconnus ; c'étaient des disciples de la célèbre école de Linnæus, qui, conduits par le flambeau de sa méthode immortelle, se répandaient dans tous les continens. Ils venaient de visiter la montagne d'Argent. Leur étonnement fut extrême quand ils arrivèrent près de l'asile de Jacques des Sauts. L'apparition de ce beau jardin au milieu d'une rivière hérissée de rochers, et entrecoupée de cascades, leur fit reconnaître aussitôt la présence et l'habileté d'un Européen. Ils avaient besoin d'un guide éclairé pour les diriger sur un sol masqué par tant de productions sauvages, et qui impriment à

la Guyane l'aspect le plus bizarre et le plus singulier. Ils entrèrent dans l'habitation du vieillard, où ils le trouvèrent divisant son temps entre les soins qu'exigeaient la culture de ses plantations et cette espèce de magistrature dont les Indiens l'avaient revêtu. Celui-ci les reçut avec la plus franche cordialité; il s'empressa de remplir leurs vœux, et de les conduire dans ces forêts vierges, jusqu'à ce jour, presque inaccessibles à l'homme.

Rien ne peut se comparer aux sensations qu'on éprouve à la première vue des forêts imposantes de la Guyane, véritable image du chaos par l'obscurité qui y règne et par la difficulté qu'il y a de s'y frayer un chemin. Il n'y pénètre qu'une lumière de reflet, et le soleil y entretient à peine quelques rayons qui brillent d'une manière vacillante. Les têtes épaisses de ces immenses futaies s'élancent à l'envi vers les régions de l'air, qu'elles ont tant besoin d'aspirer. Les lianes odoriférantes, dont quelques unes portent l'agréable vanille, croissent

dans tous les sens, et présentent au voyageur mille obstacles qu'il ne peut surmonter, qu'armé d'une hache, pour couper et élaguer de toutes parts cette inépuisable végétation.[1]

Le vieillard enrichissait ses nouveaux hôtes des fruits de son expérience. Il ne cessait de leur faire admirer les sites, les plaines, les montagnes, les rivières, les anses de ces beaux fleuves qui semblent se partager l'immense étendue des déserts, mais surtout la puissance de cette fécondité qui encombre en tous lieux la terre américaine. Il leur fournit une multitude de renseignemens sur les noms vulgaires donnés aux végétaux par les indigènes

[1] Nous avons déjà fait une honorable mention de M. Alexis Chevallier, qui a vécu cinq ans parmi les Galibis, et qui n'approcha d'eux que pour les rendre meilleurs. Depuis son retour en France, cet estimable citoyen, aussi versé dans les beaux-arts que dans les sciences physiques, a eu recours à son talent en peinture, pour nous représenter ces forêts vierges, qui semblent être sorties vivantes de sa palette; on dirait qu'il les a en quelque sorte évoquées des sombres déserts qu'il a parcourus, tant il a si bien recomposé cette nature sauvage, et les prodiges qu'elle renferme.

de cette contrée et sur l'agriculture pratique.

Les jeunes voyageurs reçurent aussi de Jacques des Sauts des instructions non moins précieuses sur les animaux de toute espèce qui habitent ces déserts. Ceux-ci, frappés d'épouvante à l'approche de l'homme, font retentir de leurs cris perçans la profondeur de ces solitudes. Ce bruit est tellement étourdissant, qu'on peut à peine découvrir d'où il part; mais au moindre péril qui les menace, on voit des milliers d'oiseaux fuir à tire-d'aile pour éviter la flèche des Galibis. Jacques s'appliqua surtout à leur faire connaître les quadrupèdes qui servent de gibier, tels que l'agouti, grand dévastateur de denrées ; le cariacou, joli chevreuil, qui s'enfonce dans les bois les plus solitaires, et qu'il est très difficile de surprendre ; le tapir, le tatou, et autres mammifères, qui sont d'autant plus nombreux, qu'ils sont plus éloignés des fleuves.

Les naturalistes s'arrêtèrent quelque temps

dans l'île de Jacques des Sauts. Ils étaient ravis de voir et d'entendre cet excellent homme dont le travail remplissait les jours, et que les Indiens appelaient du doux nom de père; tout en lui piquait leur curiosité. Ils auraient bien voulu savoir la cause de son départ pour la Guyane et les motifs de l'exil auquel il s'était condamné. On disait, en effet, que Jacques avait essuyé un passe-droit à l'armée; que, quoique né plébéien, il avait des titres incontestables pour devenir officier de fortune. Il est triste, quand on se sent appelé par son courage à une glorieuse destinée, d'être confondu dans la foule des guerriers vulgaires ; mais il est des adversités qui élèvent l'âme, et celui qui a été abaissé par l'injustice des hommes grandit en quelque sorte par le silence. Le vieux soldat avait l'âme trop fière et trop indépendante pour laisser rien percer de son secret; il dédaignait de se plaindre, et conservait cette dignité calme qui convient au véritable courage. On dit qu'il se sépara des disciples de Linnæus avec

des regrets inexprimables. « Que vous êtes heureux, leur dit-il en les embrassant, vous reverrez votre patrie ! »

Jacques des Sauts avait vécu plus qu'aucun homme de son siècle. Sa grande âme avait su s'élever constamment au-dessus des malheurs qui l'avaient accablé ; c'était l'homme de bien par excellence. L'infortuné devint aveugle ; il aurait supporté ce malheur ; mais l'abandon de ceux qu'il aimait fut pour lui comme un coup de foudre. L'ingratitude est donc partout ! elle est dans le désert comme au milieu de la civilisation. Qu'il est triste ce moment d'une existence vieillie où il faut regarder l'amitié, la tendresse, l'amour comme de vaines erreurs ; où les jouissances obtenues par nos affections ne sont que des songes ; où l'homme végète désabusé !

C'est un grand malheur pour l'homme de pousser trop loin la carrière de la vie et des infirmités qui l'accompagnent. Il arrive alors

que son âme s'affaiblit avec son corps, et qu'il retombe dans les inconvéniens de sa première enfance. Il ne jette plus que les dernières lueurs d'une raison obscurcie, et il n'est plus qu'un objet de commisération pour ceux qui l'entourent : tel était ce bon Jacques, dont tout le monde se séparait depuis qu'il était souffrant et malheureux. La vieillesse est un ensemble de maux dont le plus funeste est de nous isoler au milieu de nos semblables.

A peine Jacques eut-il subi tous les désagrémens de son grand âge, que tout languit autour de lui. Les fleurs de son jardin se flétrirent; les arbres se desséchèrent et ne portèrent plus de fruits; la terre se dépouilla de toutes les richesses qui ne viennent que par la culture et le travail, et ces lieux, qui avaient prospéré si long-temps par ses soins, n'offrirent bientôt que des souvenirs.

Jacques, ne pouvant plus rendre les mêmes services, vit insensiblement déserter sa de-

meure par les esclaves qu'il avait affranchis. Leur éloignement aurait infailliblement déterminé sa mort, sans deux jeunes négresses qui s'attachèrent irrévocablement à lui pour adoucir l'amertume de sa situation. Elles mirent tous leurs soins à le nourrir. Il n'y a que les femmes qui ne se séparent jamais du malheur ; la nature a rempli leur âme de tant de bienveillance et de pitié, qu'elles semblent jetées comme des êtres tutélaires entre l'homme et les vicissitudes du sort.

Le souvenir de Jacques n'est point encore éteint dans la Guyane française. Les voyageurs passent rarement dans cette sauvage contrée sans se montrer de loin l'asile que s'était choisi le brave soldat de Louis XIV. Ce spectacle leur cause néanmoins un sentiment pénible et douloureux ; car il n'y a plus rien de remarquable dans l'île qu'habitait jadis le malheureux aveugle d'Oyapock ; on n'y trouve pas le moindre vestige de la petite maison qu'il avait bâtie ; tout y a disparu, jusqu'aux arbres qu'il avait plantés.

CHAPITRE XVII.

DE L'AMOUR DE LA GUERRE.

Quand la justice est impuissante, quand son égide cesse de protéger les hommes, ils retombent sous la tyrannie du plus fort. Les conventions sont dissoutes; la guerre s'allume. Mais ce n'est que lorsque les lois de relation sont violées que les peuples se menacent et qu'on en vient aux armes; encore même, dans cette suspension de toute justice, a-t-on jugé nécessaire d'établir des règles pour diminuer les inconvéniens de cet état extraordinaire des nations.

Lorsque l'on considère cette haine destructive qui, toujours et dans tous les lieux de la terre, a porté les peuples à s'armer réciproquement les uns contre les autres, on est tenté de croire que la nature, en donnant à l'homme ce penchant funeste, a voulu compenser la trop grande facilité qu'il a de se multiplier, sa supériorité morale le mettant à l'abri des dangers que pouvaient lui faire craindre les différentes espèces d'animaux;

car celles-ci, étant destinées à se servir mutuellement de pâture, n'ont pas besoin de se détruire elles-mèmes.

Les Indiens sont le peuple auquel cet instinct sanguinaire parle le moins; mais il a fallu, pour l'anéantir, toute la force des opinions religieuses. C'est à la métempsycose, dogme que Pythagore alla chercher chez eux, qu'est due la répugnance qu'ils ont pour répandre le sang. Il est néanmoins très rare de rencontrer chez eux une seule tribu dont la haine ne circonscrive en quelque sorte les limites. Parmi nous il n'est aucune contrée, aucune ville, aucun bourg qui n'ait ses dissensions particulières, et qui souvent ne nourrisse une secrète animadversion contre ses voisins.

Le monde est une proie que les conquérans se disputent; les peuples sont presque toujours occupés à délibérer sur leur défense, à fortifier leurs remparts : il n'est pas de ville en France qui n'ait eu ses vieilles tours, et dont on ne puisse citer la résistance et les exploits. La guerre fait le tour du globe; si son flambeau s'éteint dans quelques lieux, c'est pour se rallumer dans d'autres. Des troupes belliqueuses traversent d'immenses continens pour aller troubler dans leurs foyers des hommes silencieux et paisibles. On en

voit qui se permettent des irruptions sacriléges sur des territoires qui leur étaient absolument inconnus.

Quel douloureux spectacle qu'une vaste arène où règne la mort, où la vengeance s'exerce dégagée de tout frein, où la victoire sourit au carnage, où l'homme disparaît sans deuil de la terre qu'il a ensanglantée, où la fortune seconde tour à tour l'un et l'autre parti, où l'ordre et la discipline ne font qu'assurer d'horribles succès ! La guerre est un feu que le ressentiment prolonge, et qui laisse après elle les plus déplorables traces de dévastation.

Quel génie malfaisant rassemble de toutes parts ces orgueilleuses cohortes ? qui a organisé ces cavaleries redoutables ? qui a forgé ces armes terribles d'où la mort est lancée comme la grêle sur tant de milliers d'hommes qui se disputent la domination et le pouvoir ? qui a formé ces cabinets secrets où des mains habiles conduisent à volonté les destinées des empires, et font mouvoir par un signe d'innombrables guerriers ? L'homme a reçu des forces ; il n'est content que lorsqu'il les consume pour sa propre ruine. Il s'est créé des chemins sur la surface mobile d'un élément irrité. C'est là aussi qu'il a voulu combattre ; c'est là qu'il

se fait suivre par la victoire. Sa vie se soumet à tous les hasards.

Ce qui inspire tant d'attrait pour la guerre est, sans contredit, la faveur signalée dont paraissent jouir quelques hommes que la fortune n'abandonne jamais. Il en est auxquels toute la terre semble, pour ainsi dire, se donner. Celui qui est devenu grand par la puissance des armes ne veut plus d'égal; il s'agite sans cesse pour que rien ne s'oppose à ses vastes desseins. Son âme impatiente se joue des périls comme des obstacles. De là vient que les époques les plus mémorables de l'histoire sont marquées par le fléau de la guerre. C'est la guerre qui fait encore sortir les monarchies de l'obscurité où elles languissent, et qui leur imprime tant de célébrité.

Quand l'homme est fort, il devient avide : il veut que tout ce qu'il ne possède pas lui appartienne. Trouvez-moi sur la terre un être qui n'ait plus rien à désirer ; cet être est certainement chimérique, et n'a jamais existé. Que l'homme parvienne au rang le plus éminent; qu'il commande, qu'il ordonne, qu'il soit l'arbitre des biens de la terre, qu'il soit revêtu des honneurs les plus éclatans, qu'il reçoive l'encens des peuples, il veut encore s'étendre. Il ne tient compte ni des fleuves,

ni des montagnes, ni des déserts, ni de tout ce qui sépare les divers climats. Il aspire à tout envahir, et l'espoir d'une conquête nouvelle vient à chaque instant éveiller ses insatiables besoins.

Il est en outre certain qu'il y a chez tous les hommes un penchant irrésistible qui les porte à s'entre-détruire; et quand on songe à cette ardeur pour *tuer*, qui anime en tous lieux la race humaine, l'esprit s'égare et se perd en vaines conjectures [1]. En effet, à peine sommes-nous

[1] La guerre serait-elle donc une dépendance de la loi générale de destruction qui pèse sur l'univers ! « Dans le vaste domaine de la nature vivante, dit l'éloquent M. De Maistre, il règne une violence manifeste, une espèce de *rage* prescrite qui arme tous les êtres *in mutua funera*. Dès que vous sortez du règne insensible, vous trouvez le décret de la mort violente écrit sur les frontières mêmes de la vie. Déjà, dans le règne végétal, on commence à sentir la loi. Depuis l'immense catalpa jusqu'à la plus humble des graminées, combien de plantes meurent! et combien sont *tuées !* Mais, dès que vous entrez dans le règne animal, la loi prend tout à coup une épouvantable évidence. Une force à la fois cachée et palpable se montre continuellement occupée à mettre à découvert le principe de la vie par des moyens violens. Dans chaque grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle a chargés de dévorer les autres. Ainsi il y a des insectes de proie, des reptiles de proie, des oiseaux de proie, des poissons de proie, des quadrupèdes de proie. Au-dessus de ces nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la main destructive n'épargne rien de ce qui vit; il tue pour se nourrir; il tue pour se vêtir; il tue pour se parer; il tue pour attaquer; il tue pour s'instruire; il tue pour s'amuser; il tue pour tuer. Roi superbe et terrible, il a

dans le monde, que tout vient aiguiser notre instinct belliqueux. Dans les pays civilisés, le courage est préconisé comme la première des vertus. Le même phénomène s'observe chez les nations sauvages. Le père Lafiteau fait remarquer que de tous les peuples qu'il a visités, les Iroquois sont peut-être ceux qui appartiennent de plus près au dieu de la guerre, et que c'est pour eux une sorte de nécessité que de combattre. Cette observation s'applique même à tous les sauvages américains ; on les voit souvent porter la désolation jusque dans les pays les plus éloignés. Ils passeront des années entières sur les chemins, et feront deux ou trois mille lieues pour casser une tête ou enlever une chevelure.

Qui croirait que chez les sauvages ce sont principalement les femmes qui attisent les feux de la guerre ? à la vérité, quand quelque motif de ressentiment les enflamme. Alors elles prennent la posture de suppliantes pour exhorter leurs maris à une prompte vengeance, surtout si quelques unes d'entre elles ont été privées d'un mari, d'un père, d'un fils, etc. On les voit quelque-

besoin de tout, et rien ne lui résiste. » On peut ajouter à ces paroles énergiques de M. De Maistre que la guerre est aussi ancienne que le monde. Il semble que la nature, en jetant l'homme sur la terre, lui ait dit ces mots : *Défends-toi.*

fois se vêtir comme les guerriers de leur nation, se mêler avec eux, se servir de leur arc et de leurs flèches, combattre, vaincre et ramener des prisonniers.

Pour ce qui est des hommes sauvages, il n'est d'ailleurs pas nécessaire de les exciter à la guerre. Se mesurer avec l'ennemi est pour eux le plus impérieux des besoins. Quand une armée se lève, elle se grossit bientôt de tous les individus qui se rencontrent sur son passage; partout où elle s'arrête, partout où elle se répand, elle rallie de nouveaux combattans. Le jour de leur départ pour la guerre est pour eux un jour de fête. Ils s'arment de toutes pièces et avec un soin particulier; ils portent avec eux des frondes, des piques, des arcs, des javelots. Ils se teignent le corps de rouge et de noir ; et se servent principalement du suc de curcuma pour imprimer à leur physionomie un aspect plus terrible.

Les guerres se multiplient surtout dans les lieux où il y a beaucoup de peuplades, et par conséquent un certain nombre de chefs. Il suffit que l'un d'eux ait à se plaindre de son voisin, pour qu'aussitôt on sonne de la conque afin de rassembler tous les combattans. Ils se saisissent de leur massue, communément faite avec le bois le

plus dur ; la plupart ont des arcs de cèdre rouge. Comme ils n'aiment pas les longs discours, celui qui les dirige les harangue avec des paroles vives et concises : il s'exprime plutôt avec le geste qu'avec la voix. Ajoutons que, quand les sauvages veulent déclarer la guerre, il leur suffit d'aller planter sur la terre ennemie une grande flèche surmontée de laine ou de coton. Quelquefois c'est un casse-tête peint avec des couleurs particulières, ou orné des plumes d'un oiseau de proie.

Les sauvages dansent et chantent à la veille de leurs combats. Ils attendent avec une impatience extrême le lever du soleil pour courir aux armes ; ils brûlent de rencontrer l'ennemi, et la bataille ne tarde pas à se livrer avec autant d'ordre que d'acharnement. A la vue des préparatifs de guerre, les vieillards et les enfans éprouvent une joie qui ne peut se décrire. Les combattans sont barbares après la victoire ; ils insultent aux vaincus par d'horribles cris ; tout ce qui tombe sous leurs mains est immolé à leur cruauté ; leur fureur ne s'arrête que par la lassitude.

Quelques publicistes semblent penser que les guerres doivent se multiplier à mesure que les sociétés s'étendent et se perfectionnent ; il est vrai que l'homme civilisé a plus de motifs pour combattre.

Il combat pour sa patrie; il combat pour sa gloire; il combat pour sa religion; il combat pour sa propriété. On connaît l'assertion de Montesquieu : « Sitôt que les hommes sont en société, ils perdent le sentiment de leur faiblesse; l'égalité qui était entre eux cesse, et l'état de guerre commence. » [1]

Toutefois est-il prouvé que les anciennes républiques, par le seul état de leur barbarie, étaient bien plus portées à la guerre que les modernes; que ces guerres étaient plus cruelles et plus dévastatrices; que les agressions étaient plus fréquentes. Les soldats, avides et plus ardens pour le pillage, n'avaient ni l'ordre ni la discipline de nos jours. D'ailleurs, qui ne sait pas que les plans

[1] Pour réfuter cette assertion, un écrivain d'un très haut mérite, M. Massabiau, dans son important traité sur l'*Esprit des institutions politiques*, se contente de renverser la phrase de Montesquieu : *Sitôt que les hommes sont en société*, dit-il, *le fort perd le sentiment de sa force, et le faible celui de sa faiblesse; l'inégalité qui était entre les hommes cesse, et l'état de paix commence.* L'auteur que je cite s'est du reste montré physiologiste habile dans cet ouvrage plein de vérités utiles qu'il développe dans toute leur profondeur. Il a très habilement indiqué les leviers puissans qui impriment le mouvement aux passions humaines; il a surtout très bien démontré que ce sont les sages institutions qui donnent la vie au corps politique. C'est peu d'avoir des lois; il faut veiller autour d'elles pour maintenir leur empire; car un des manéges du despotisme est d'endormir ceux qui les observent.

d'attaque de nos aïeux contribuaient singulièrement à grossir le nombre des morts et des blessés; que les pertes finissaient par devenir énormes, et que les nations vaincues étaient totalement ravagées? Une fureur aveugle animait les combattans; on a donc beaucoup gagné à l'invention des armes à feu et aux réformes sans nombre introduites dans la tactique militaire.

D'après ce que je viens d'exposer, il semblerait, au premier coup d'œil, que l'amour de la guerre est un sentiment naturel; car presque toujours l'homme est obligé de prévenir l'insulte, et de ne laisser échapper aucun des avantages que lui donnent les circonstances et sa position. Les animaux les plus féroces se respectent pourtant dans leur espèce. Rien n'est plus sensé que le discours tenu à des Français par un sauvage du Canada. Comme il était grand-chef de Hurons, et qu'il avait été employé dans plusieurs négociations, ses idées morales avaient pris un développement extraordinaire. Voyant les chiens de sa nation en paix avec ceux des Iroquois, il ne concevait rien aux guerres qui jettent dans la vie des hommes tant de désolation et tant d'amertume. « Si c'est la raison qui produit cela, disait-il, c'est un triste don que la nature fit à l'espèce hu-

maine. Quelle cruauté de nous avoir fourni cet instrument de malheur ! » [1]

Par quelle fatalité travaillons-nous à éteindre cette flamme innée, qui nous excite à la sociabilité? Les besoins des hommes, leurs maux, leur faiblesse, tout nous atteste que le vrai bonheur sur la terre consiste à nous réunir et à nous aimer réciproquement. C'est donc la malice humaine, c'est le vil intérêt, ce sont les passions exaltées qui ont banni de la terre la concorde et la paix. L'homme a plus de perfections que les animaux; mais il a plus de facultés pour être méchant. [2]

Il faut même croire que les nations ne deviennent belligérantes que pour obéir à l'instinct de conservation; car la paix est nécessaire à l'homme pour goûter les biens de la terre, pour jouir des saisons et de la nature. Quand on a vu néan-

[1] Voyages du baron de Lahontan dans l'Amérique septentrionale. Le Canadien dont il s'agit se nommait *Acadio ;* les Français l'avaient surnommé le *Rat.* Il était fort connu des gouverneurs.

[2] L'auteur de l'*Esprit des institutions politiques*, que je viens de citer, me paraît avoir résolu cette question. Rapportons ici ses propres paroles : « Par leurs intérêts véritables, et par les premières impulsions de la nature, les hommes sont en état de paix. Par mille intérêts faux et par la violence de leurs passions, les hommes sont en état de guerre : cela est clair et positif, et il ne l'est pas moins, que la seconde de ces deux causes agit bien plus généralement et bien plus efficacement que la première. »

moins que la guerre était inévitable, on a cherché à l'ennoblir par des règles et des procédés auxquels il est déshonorant de ne pas obéir ; c'est ainsi qu'on est convenu qu'il fallait être esclave de ses promesses, respecter les prisonniers, se montrer généreux au milieu des combats. Malheur à celui qui viole de semblables lois ! car toutes les passions se tournent en ennemies contre nous-mêmes, quand nous ignorons l'art de les modérer.

L'humanité veut même que l'on fasse tout pour éviter une guerre reconnue juste; car, comme on l'a dit si souvent, les armes ne sont qu'un moyen d'arriver plus vite à la paix : *finis belli ultimus pax*. La guerre surtout est un crime quand on la fait par des motifs d'avarice ou d'ambition ; si cette grandeur d'âme, que l'on fait paraître à soutenir de longs travaux, et à s'exposer aux plus affreux périls, n'est accompagnée d'un grand fond de justice ; si on l'emploie pour soi-même et pour ses avantages particuliers, au lieu de l'employer pour le bien commun, loin que ce soit une vertu, c'est un vice des plus condamnables; c'est un attentat à la morale des nations ; c'est une pure férocité.

L'homme entreprend quelquefois la guerre par la seule envie que lui inspire l'état florissant de

son voisin, par le désir qu'il a de s'enrichir d'un bien qu'il convoite, de s'approprier des villes ou un territoire qui peuvent agrandir ses moyens de prospérité ou de puissance, souvent même pour se soustraire à des obligations contractées par ses ancêtres ; dans quelques cas, il cherche à abattre une puissance qui deviendrait trop prépondérante par la nature de ses succès et le bonheur de ses entreprises.

La défiance suffit quelquefois pour lui faire aiguiser ses armes, et songer à des préparatifs d'attaque ou de défense. Mais, je le répète, quand la guerre n'a d'autre motif que l'utilité de celui qui l'a déclarée, il est au moins douteux qu'elle soit légitime. Je ne connais qu'un motif de guerre irrécusable, la nécessité ; les armes sont justes et saintes pour ceux à qui on ne laisse d'autre ressource que les armes. On connaît la maxime citée par presque tous les publicistes : *Justum est bellum, quibus necessarium ; et pia arma quibus nulla nisi in armis relinquitur spes ;* c'est alors seulement qu'on use du droit de la guerre comme du plus déplorable droit des nations civilisées.

Il est néanmoins des motifs de guerre que la vertu peut sanctionner. Les hommes réunis ont droit d'user de la force toutes les fois qu'il s'agit

de se maintenir, et d'obéir à l'instinct de conservation. Il est certainement du devoir de tout citoyen de défendre les intérêts de sa patrie, de veiller à ce qu'aucun étranger ne puisse porter atteinte à ses propriétés, à son honneur : l'honneur n'est point un bien idéal et fantastique ; il est le premier besoin de l'homme ; il est l'élément du monde civilisé ; c'est le plus noble des principes qui servent à faire mouvoir notre existence morale ; c'est le sentiment le plus pur, le plus délicat, le plus incompatible avec toute souillure. L'honneur est un trésor qu'il faut conserver dans son entier, et qui perd tous ses charmes quand on l'entame ; il est le plus puissant ressort du corps social. L'honneur est préférable à tout, même au bonheur, si le bonheur pouvait exister sans lui.

Tous les sentimens forts et exclusifs mènent à des guerres. C'est ainsi qu'elles sont fréquentes chez les peuples qui attachent un grand prix à la liberté. Toutefois la guerre est un fléau si terrible, qu'on ne doit en aucun cas l'entreprendre que d'après des raisons justificatives ; elle doit être préalablement discutée. Dans les sociétés bien ordonnées, on imprime communément une sorte de solennité aux divers actes d'hostilité devenus nécessaires par l'urgence des cas ou des conjonc-

tures; on justifie une agression par une déclaration motivée et authentique : en agir autrement serait violer le droit de la nature et le droit des gens. Il n'appartient qu'à des brigands indisciplinés de fondre sur un ennemi à l'improviste.

Les peuples sont comme les hommes; ils cachent souvent les motifs bas et frivoles qui les font agir. Pour couvrir des vues ambitieuses, pour s'arroger tout ce qui leur est utile ou avantageux, il en est qui prennent des prétextes; c'est une sorte d'hommage qu'ils rendent à la justice. Il en est d'autres qui se complaisent dans les horreurs de la guerre, qui la font par plaisir, qui la portent en tous lieux comme s'ils étaient des animaux féroces; on peut dire d'eux ce que Tacite disait des anciens Germains : *Nec arare terram aut expectare annum tam facilè persuaseris, quàm vocare hostes et vulnera mereri.* Mais le genre humain doit fondre sur eux par une sorte d'extermination; il est utile alors que les plus saintes coalitions se forment pour arrêter le fléau désolant de la guerre qui semble envelopper le monde comme un incendie. Il est vrai que, sur la route escarpée de l'ambition, les hommes deviennent tôt ou tard les victimes de leur propre orgueil. On dirait qu'il y a une providence qui suit dans leur marche les plus puissans guerriers, et qui les

renverse soudainement au milieu de leurs attentats et de leurs entreprises chimériques.

L'état de guerre (lorsqu'elle est fondée et légitime) est peut-être le seul où il soit permis à l'homme de faire à son ennemi plus de mal qu'il n'en a reçu : car il est difficile de mesurer, d'une manière exacte et rigoureuse, la défense à l'attaque. Sans offenser la justice, on peut donc combattre jusqu'à l'instant où l'on a tout-à-fait détourné le péril évident qui nous menaçait. Nous devons pareillement ne pas discontinuer les hostilités que nous n'ayons recouvré les biens et les propriétés dont une bataille antérieure nous avait privés. De là vient que les moyens qu'on emploie pour repousser les agresseurs sont presque toujours extrêmes. Il y a néanmoins des devoirs d'humanité qu'il faut remplir envers les vaincus. Pufendorff veut qu'autant que notre propre sûreté le permet, on suive, dans le châtiment qu'on inflige à l'ennemi dont on s'est rendu maître, les règles observées par les tribunaux politiques pour la réparation des dommages et la punition des crimes ou des délits.

La guerre a ses lois, ses préceptes, ses leçons, ses coutumes, etc. Certains publicistes ont avancé sans raison que tout ce qui se trouve dans une

ville conquise est à la disposition des assiégeans. Les vieillards, les femmes, les enfans, les malades, tout ce qui n'est point en armes est communément respecté. Il est d'autres soins que l'humanité prescrit, que l'intérêt de la civilisation ordonne ; ne sommes-nous pas remplis d'admiration pour les vainqueurs qui prennent soin des funérailles des vaincus, qui protégent la faiblesse et le malheur ? Quel cœur ne sympathise avec la famille de Darius quand elle se prosterne aux pieds d'Alexandre !

Chez les anciens, les temples étaient pareillement inviolables, et il n'y avait pas de plus sûr asile pour quiconque venait y chercher un refuge. Enfin les monumens des sciences et des arts ne se trouvaient pas moins sous la sauvegarde de l'honneur militaire. Démétrius, maître de la ville de Rhodes, donna ordre qu'on épargnât le tableau du Jalysus, qui était le chef-d'œuvre de Protogène, et ce trait fut célébré par tous les historiens. [1]

[1] La même déférence doit, ce me semble, être témoignée en faveur de tous les hommes qui ont illustré leur nom par leurs talens et par leurs ouvrages. Peu de personnes connaissent la lettre adressée au poète Ducis, à l'époque où les troupes alliées effectuèrent leur rentrée en France : je la rapporte textuellement ici comme un titre de gloire pour le noble et généreux ennemi qui l'a écrite : « Il y a long-temps, monsieur, qu'on sait que la guerre « n'est pas l'amie des muses ; croyez cependant qu'il n'y a pas eu

C'est un axiome fondamental, que nul citoyen n'a le droit de se rendre justice lui-même, et de combattre pour son propre compte, quand il fait partie d'une nation civilisée; il y aurait trop d'inconvéniens dans l'exercice d'un semblable droit. La guerre civile en serait le triste résultat, et les peuples ne tarderaient point à s'ensevelir dans le désordre et la confusion. La guerre civile est suivie de tous les malheurs qui accompagnent les grandes catastrophes de la nature. Elle paralyse les lois en brisant le frein d'une populace avide et corrompue, et fait sortir des hommes nou-

« de ma faute, et que si j'avais été instruit plus tôt de votre séjour à « Versailles, j'aurais donné les ordres nécessaires pour écarter de « vous les désagrémens et les peines qu'elle entraîne après elle. Ce « n'est qu'à Paris que j'ai appris, par M. Alexandre de Humboldt, « que vous habitiez la ville où j'avais mon quartier-général; dès « mon retour, j'ai recommandé qu'on eût pour vous tous les égards « que vous méritez à tant de titres. Il serait possible cependant que « vous eussiez encore quelque chose à désirer de nous; veuillez « bien me le faire connaître; je m'empresserai de faire tout ce qui « dépendra de moi pour vous prouver l'estime que nous faisons de « vos talens, et le respect que nous professons pour vos vertus.

« *Signé* le comte de BULOF-DENNEWITZ,
« commandant le 4e corps d'armée prussien. »

Depuis notre restauration politique, on a annoncé la mort de cet illustre général; dans ce cas, la lettre qu'on vient de lire doit être conservée comme un des plus précieux traits de son panégyrique. Honneur au guerrier qui respecte les hommes de génie! sa gloire s'en ressentira; car le talent est aussi une puissance qui perpétue les grands souvenirs.

veaux de la plus vile poussière. L'intérêt personnel étouffe à chaque instant l'intérêt public. Dans ces luttes intestines, on se bat en quelque sorte au milieu des ténèbres; tous les rangs sont usurpés; tous les liens sont rompus, ceux du respect et de la subordination, ceux du sang et de la reconnaissance. Les masses et les individus ne se meuvent que par leur égoïsme.

La guerre civile dégrade et démoralise les générations. L'aigreur se transmet de famille en famille; on se calomnie, pour ainsi dire, en naissant; les enfans sont élevés pour la vengeance. Le ressentiment devient un point d'honneur, et le point d'honneur justifie les crimes. Le mot de *patrie* est vain et superflu; toute maxime de justice est repoussée. La prudence, la modération, toutes les vertus, toutes les obligations humaines sont méconnues ou faussement interprétées au milieu des agitations sans but d'une multitude effrénée. C'est alors surtout que la vengeance communique à l'homme un génie inventif; on frémit d'horreur quand on songe à tout ce qu'elle inspire.

Ainsi donc la guerre privée traîne après elle des maux inséparables; ainsi donc, pour arriver plus sûrement à la paix, aucune guerre ne sau-

rait être entreprise sans le consentement du chef de l'état ; un général d'armée, quelles que soient sa gloire et sa réputation, n'est que l'instrument de la puissance publique. Des soldats révoltés ressemblent à des frénétiques qui se détruisent par une force aveugle ; l'intérêt de tous est d'obéir, puisqu'il n'y a que l'obéissance et la subordination qui fassent arriver à la victoire. Il n'appartient qu'à celui qui gouverne de mouvoir les hommes par sa politique, et de mettre en œuvre, quand il le faut, tous les grands courages qui doivent soutenir les institutions d'une monarchie. Résister à son souverain, c'est outrager la nation qu'il représente ; quand les rois vivent pour le bonheur des peuples, les peuples doivent mourir pour la gloire des rois.

LA PÉROUSE

A LA BAIE D'HUDSON.

AVERTISSEMENT.

Parmi les faits maritimes qui honorent le plus la nation française, il faut, sans contredit, mettre en première ligne la destruction des établissemens anglais à la baie d'Hudson, si promptement et si glorieusement exécutée, en 1782, *par l'illustre navigateur La Pérouse, dont la perte a été si douloureuse pour notre patrie. Cette mémorable expédition a été trop succinctement rapportée; elle fut conçue par Louis XVI, qui ne respirait que pour le bonheur de son peuple, et qui voulait tout faire pour affermir sa prospérité.*

Je crois à propos de consigner ici quelques détails relatifs à cette fameuse baie d'Hudson, qui fut long-temps un objet d'envie pour tous les peuples amis du commerce; ces détails

serviront d'introduction au fait militaire que je veux raconter.

La baie d'Hudson est généralement regardée comme une mer enclavée au milieu des terres ; elle ne communique avec l'Océan que par son détroit, où la marée se fait encore sentir. Lorsque La Pérouse s'y rendit, il y avait dans les établissemens qui s'y trouvent non seulement des moyens de résistance considérables, mais un grand nombre de familles anglaises que des spéculations particulières y retenaient, et qui étaient en relation avec les sauvages pour la préparation et le trafic des pelleteries.

Cette portion de mer qui porte le nom de baie d'Hudson, *fut primitivement découverte par un pilote danois nommé* Frédéric Anschild, *lequel était parti de Norwège pour découvrir un passage qui le fît arriver des mers d'Europe à celles d'Asie. On assure qu'il demeura tout un hiver dans cette*

baie, et que les sauvages, qui alors n'étaient point irrités contre les Européens, pourvurent à tous ses besoins; dans la suite, Hudson eut occasion de connaître ce navigateur; c'est d'après les journaux que lui communiqua ce dernier, qu'il exécuta le même voyage.

Mais le capitaine Hudson fut très malheureux dans son entreprise; sa déplorable aventure est connue de tous les marins. Cet homme, couvert de gloire, devait bientôt recueillir le fruit de ses travaux, lorsque l'ingrat Green, qu'il avait comblé de bienfaits, et quelques autres révoltés, vinrent le saisir au milieu de son sommeil; ces êtres démoralisés jetèrent leur capitaine dans une frêle barque, pour l'abandonner à la merci des flots. Ils montèrent ensuite sur la cime d'un rocher, pour contempler son désastre avec une joie féroce, et le voir lutter contre la tempête. Hélas! les vagues mugissantes ne secondèrent que trop les desseins perfides de

ces scélérats ; le bateau s'engloutit dans ces mers ignorées. Green put jouir de la détresse et du désespoir de son illustre victime. [1]

La compagnie de commerce établie à la baie d'Hudson, date de 1669. *Les Anglais durent beaucoup, en cette occasion, à un Français nommé* Groiseileiz, *qui, découragé dans son pays, se rendit à Oxford pour offrir son projet au roi d'Angleterre. Le roi lui accorda un vaisseau pour réaliser les espérances qu'il avait conçues ; c'est dans ce même lieu, dit le voyageur Ellis, qu'on vit s'établir la première colonie d'entrepreneurs, lesquels formèrent une association autorisée par des lettres-patentes.* [2]

[1] Cet événement a fourni le sujet d'un poëme à lord Byron ; il est intitulé : *Christian et ses compagnons*. C'est absolument le même trait ; il n'y a que les noms qui se trouvent changés.

[2] Au commencement de ces lettres, il est dit : *comme notre cher cousin le comte Robert a entrepris à ses dépens et avec des frais considérables, une expédition pour la baie d'Hudson, au nord-ouest de l'Amérique, pour la découverte d'un nouveau*

Les Anglais firent, dans la suite, de grands efforts pour faire fructifier leur nouvelle branche de commerce. Ils construisirent successivement des magasins couverts de plomb, et plusieurs petits forts en pierre de taille sur le territoire de la baie ; le capitaine Nelson y éleva surtout une redoute protégée par des pièces de canon. Bientôt on y vit de nombreux négocians s'y calfeutrer dans leurs comptoirs, pour s'approprier les ressources du Nord. Ils excitaient la sauvage industrie de ces peuples chasseurs, en faisant briller à leurs yeux, pour échange, d'autres moyens de subsistance et de conservation.

passage dans la mer du Sud, et de quelque nouveau commerce en fourrures, minéraux et autres marchandises importantes, et que ces entreprises ont déjà produit des découvertes suffisantes pour encourager les participans à poursuivre leurs desseins, dont il y a apparence qu'il pourra revenir des avantages considérables à nous et à nos royaumes, etc., etc. Ainsi sur la requête de ces entrepreneurs, et pour l'avancement de leurs travaux, le roi leur accorde le commerce et le territoire de la baie d'Hudson, etc.

Qu'arriva-t-il? on ne tarda pas à se repentir, en France, d'avoir rejeté ou dédaigné les plans de commerce proposés par Groiseileiz *et* Ratisson, *qu'on avait pris d'abord pour des visionnaires, ou des spéculateurs à systèmes plus ou moins chimériques. On résolut même de chasser les Anglais de ces postes si importans, et on y réussit. Malheureusement ceux-ci prirent leur revanche dans la suite, et les établissemens qu'ils avaient fondés leur furent rendus.*

Tel était, depuis long-temps, l'état des choses entre deux nations, presque toujours rivales ou belligérantes, quand le choix de Louis XVI tomba sur La Pérouse pour aller détruire, à l'improviste, tous les forts que les Anglais possédaient à la baie d'Hudson. Il commandait le Sceptre, *vaisseau de soixante-quatorze canons; deux simples frégates l'accompagnaient,* l'Astrée *et* l'Engageante : *l'une confiée à son meilleur ami,*

M. Fleuriot de Langle[1]*; l'autre à M. de la Jaille. On embarqua un détachement de troupes aux ordres de M. de Rostaing; M. le Certain devait diriger l'artillerie, et M. de Monneron présider à l'opération des siéges. Ces braves marins et leurs compagnons étaient alors dans toute la force de leur âge et dans toute l'ardeur de leur talent; ils furent à peine en mer, que les plus grandes espérances vinrent se mêler aux craintes qu'on avait d'abord conçues sur le succès de l'expédition.*

[1] La Pérouse avait conçu une amitié singulière pour M. Fleuriot de Langle, qui avait partagé ses glorieux périls; le danger rapproche les cœurs; la campagne de la baie d'Hudson les avait étroitement liés l'un à l'autre. On sait qu'il se l'associa pour tous ses voyages ultérieurs, et qu'il eut la douleur de le voir massacrer par une horde de sauvages. M. de Langle avait beaucoup de conformité pour le caractère avec M. de La Pérouse; ils avaient du penchant pour les mêmes études. Cet habile officier a eu un fils père de sept enfans; l'aîné est aspirant de deuxième classe, et embarqué dans ce moment. Ce jeune marin aime son état avec passion, et ne désire rien tant que de marcher sur les traces de son grand'père.

Les biographes, ce me semble, n'ont point fait assez ressortir les belles actions de Jean-François Galaup de La Pérouse; ils n'ont point donné assez de détails sur le personnel de ce grand capitaine [1]. *Il était né à Alby, département du Tarn, en* 1741; *il fut élevé dans sa famille jusqu'à l'âge de seize ans, époque où il entra dans la marine par l'effet d'une vocation naturelle, et par les inspirations d'un brave marin qui fréquentait beaucoup ses parens. Il se rendit à Brest, d'où il partit pour plusieurs expéditions glorieuses. On ne le vit reparaître dans sa ville natale, qu'en* 1783, *après son triomphe de la baie d'Hudson. Dans ce même temps, il épousa mademoiselle Éléonore de Broudou, femme ornée de tous les agrémens de son sexe. Cette intéressante personne lui a survécu de*

[1] J'ai pris néanmoins lecture d'un très bel éloge de ce navigateur par M. Féral, avocat distingué au barreau de Toulouse. Son manuscrit n'est point encore publié. M. Vinaty a traité le même sujet avec un succès non moins remarquable.

quelques années, et nous l'avons vue à Paris n'ayant d'autre culte que sa douleur.

La Pérouse était d'une taille peu élevée; ses cheveux blonds se bouclaient naturellement sur son front, quand il était en mer, et qu'il ne prenait aucun soin de sa toilette. Ses yeux bleus étaient pleins de feu; son sourire était franc; il fraternisait de suite avec ceux qu'il rencontrait, parce qu'il avait une physionomie ouverte, et qui exprimait tous les sentimens généreux. Dans les derniers temps de sa vie, il avait acquis un embonpoint presque aussi considérable que celui de M. le Bailli de Suffren; il était vif et emporté comme Lamotte-Piquet; il laissait à peine à ses domestiques le temps de le servir. Son imagination était pleine d'audace, sa conversation aussi agréable que spirituelle, et il savait rendre tous ses sentimens de la manière la plus brillante.

La Pérouse était affable et très communi-

catif ; il avait reçu de la nature une chaleur d'âme extraordinaire. Dans son enfance, on le citait comme un modèle de l'amour fraternel ; il chérissait tendrement sa sœur, mariée depuis à Villefranche d'Aveyron, et devenue mère d'une famille honorable [1]. *Ils avaient été constamment élevés ensemble sous le toit paternel ; dans leur première enfance, on les portait tous deux à dos de mulet, dans un double panier d'osier : c'est dans ce modeste équipage qu'on les faisait voyager d'une ville à l'autre, pour aller visiter leurs grands-parens. Si nous consignons ici cette minutieuse anecdote, c'est parce que La Pérouse lui-méme la rappelait quelquefois dans ses entretiens familiers. L'histoire attache à la vie des grands hommes une sorte de magie qui en rehausse les moindres détails.*

[1] Je veux parler de madame Dalmas, dont le fils a très bien servi dans la marine. M. de La Pérouse avait aussi une autre sœur, madame Barthez, dont les enfans portent l'illustre nom de leur oncle, par autorisation de S. M.

La Pérouse était passionné pour sa profession ; il regardait l'Océan comme sa patrie ; il s'était si bien accoutumé au bruit des vagues et au fracas des élémens, qu'il s'endormait continuellement dans les temps de loisir qu'il passait à terre. Quelques jours avant son départ pour la baie d'Hudson, il s'était laissé aller à un profond sommeil, quand son fidèle compagnon, M. Fleuriot de Langle, entra dans sa chambre, pour lui communiquer une affaire importante : « Mon ami, s'écria-t-il, pourquoi m'as-tu réveillé ? je rêvais la victoire. »

Ce que l'on vantait surtout dans La Pérouse était la générosité ; on verra qu'il a manifesté cette vertu dans toutes ses guerres, dans toutes ses négociations, et qu'il donnait toujours plus qu'on n'attendait de lui. Quand les matelots lui rendaient le plus léger office, il leur attribuait des récompenses doubles de celles que l'on accorde ordinairement. Sa conduite envers le capitaine Samuel Héarne,

auquel il rendit son épée et ses manuscrits, est une leçon admirable pour les vainqueurs ; il ne vit en lui qu'un rival de gloire malheureux.

La Pérouse était un rigoureux observateur de la discipline militaire ; il avait un geste significatif qui exprimait sa volonté avec énergie, quand il était en regard de ses subordonnés ; il gourmandait avec la sévérité la plus éloquente celui qui s'écartait de ses devoirs. Il avait d'ailleurs grand soin d'animer par ses discours les personnes qu'il amenait dans ses vaisseaux, et qui devaient concourir à ses entreprises. Nous ignorons si le trait suivant est authentique : on rapporte qu'un jour dans ses courses de l'Inde, quelques matelots de son équipage s'étaient livrés à des murmures, et avaient osé parler de leur désertion. La Pérouse fit aussitôt jeter à la mer les entrailles d'un bœuf, et leur montrant de loin les poissons affamés qui venaient s'en saisir : « J'espère bien, leur cria-t-il de loin, que personne ne

me quittera; dans tous les cas voilà mes sentinelles. »

Il serait trop long de rapporter ici tous les traits de valeur qui ont illustré la vie de ce grand capitaine; je laisse à d'autres le soin de dire quelle fut sa belle conduite à la malheureuse journée de Conflans, et combien il fut terrible dans cette défaite [1]. *La Pérouse ne fut pas moins intrépide dans ses campagnes de l'Inde; avec deux navires il osa combattre contre une flotte entière de Marates qui désolaient nos colonies d'Asie; on se souvient que devant Mahé il mit en fuite dix mille Barbares. On sait qu'à la conquête de la Grenade il fut brave jusqu'à la témérité* [2].

[1] La Pérouse était embarqué sur le *Formidable;* jamais vaisseau de guerre n'a mieux justifié le nom qu'il portait que dans cette mémorable journée.

[2] Voici comment s'exprime M. Féral, à l'occasion de la conquête de la Grenade, où La Pérouse seconda si bien les projets du comte d'Estaing : « C'est surtout dans ces instans « décisifs où le calme de l'âme doit s'unir à la vivacité de « l'exécution, qu'apparaît toute la supériorité de La Pérouse;

Dans les guerres des États-Unis, La Pérouse se fit particulièrement estimer par le général Washington ; aussi rien n'égale les expres-

« d'Estaing veut attaquer la Grenade ; notre marin est avec « lui ; la place périlleuse lui est assignée ; il l'accepte avec « joie ; il mouille son vaisseau sous le canon de la colonie ; « les feux qui l'entourent ne troublent aucun de ses mouve- « mens, ne suspendent aucune de ses manœuvres. Il protége « avec un admirable sang-froid le débarquement de notre « armée ; et dans ce combat où brille toute la vivacité de nos « armes, dans ce combat le plus français peut-être des guerres « de l'autre siècle, il a su mériter les hommages des soldats « et des matelots, du chef et des guerriers. La flotte de Byron « vogue à pleines voiles vers la colonie conquise ; elle vient « réparer une défaite ou nous punir d'un succès. D'Estaing « l'attend sans crainte, et tout est préparé pour la recevoir. « C'est La Pérouse qu'il fait le confident de ses dispositions ; « c'est lui qu'il interroge et consulte sur la sagesse de ses « projets ; c'est à lui qu'il confie la difficile et dangereuse « mission de porter les ordres dans l'escadre ; et qui pourrait « mieux les exécuter que celui qui les inspira ? » Le reste de cet éloge est écrit avec le même talent. Quoique ce petit ouvrage ne soit encore qu'une ébauche, on peut dire de M. Féral ce que Pline disait de Pompée Saturnin : sa composition est belle et majestueuse ; ses expressions harmonieuses et marquées au coin des bons modèles : *Gravis et decora constructio, sonantia verba et antiqua.*

sions flatteuses dont se servit ce dernier, lorsqu'il lui fit annoncer par M. le comte d'Estaing, qu'il était admis dans l'ordre de Cincinnatus. Dans cette occasion l'on vit une preuve manifeste de l'estime et de la reconnaissance que la marine française inspirait alors à tout le continent de l'Amérique. Ce fut M. le maréchal de Castries qui envoya l'agrément du roi à La Pérouse, pour qu'il pût désormais porter cette décoration honorable qui attestait ses services dans la guerre des États-Unis : ce ministre ne brillait pas seulement par l'étendue de ses vues et par l'intégrité de son administration ; il savait discerner le mérite, et se rendre le moteur de tous ses succès.

Mais c'est surtout après ses exploits de la baie d'Hudson que La Pérouse devint l'objet de l'admiration générale ; on le comparait déjà au capitaine Cook, qu'il semblait avoir pris pour modèle : de toutes parts on le félicitait. J'ai sous les yeux une lettre de M. le duc de Castries, aujourd'hui gouverneur du châ-

teau de Meudon, dans laquelle ce brave serviteur de nos rois lui témoigne toute la satisfaction du maréchal son père, qui administrait alors notre marine avec autant d'éclat que de distinction. « Croyez-vous, ajoute-t-il, que je ne regrette pas beaucoup de n'avoir pas été à la place de M. de Rostaing? oui, je vous l'assure, j'aurais été au comble de la joie de servir le roi à côté de vous, et j'espère que vous auriez été satisfait de mon zèle autant que de mon activité. »

La Pérouse n'était pas seulement un militaire intrépide; son esprit se distinguait par les qualités les plus éminentes; il avait profité de ses loisirs pour faire une étude approfondie des sciences nautiques, et personne ne connaissait mieux que lui l'étendue et les limites de l'Océan. Comme au dix-huitième siècle, les plus grandes entreprises avaient pour but spécial le progrès des sciences, et qu'on ne voyageait plus pour conquérir de vaines richesses, c'est surtout à la baie

d'Hudson que notre navigateur eut occasion de satisfaire le goût plus prononcé qui le portait à faire des recherches sur l'histoire naturelle. On regrette vivement que son temps ait été si court pour l'observation.

Ce qui l'avait surtout intéressé, ce sont les terribles combats que se livrent les ours des mers septentrionales. De concert avec de Langle, La Jaille et Monneron, il aimait à voir ces animaux haletans de fatigue se rouler dans les neiges et gravir avec leurs griffes des montagnes de glaces, se harceler sans interruption, courir, se précipiter, s'atteindre; ne se reposer que pour recommencer le combat; s'étouffer dans d'horribles étreintes, et s'entraîner réciproquement jusque dans les gouffres de l'Océan. C'est aussi dans ces parages que La Pérouse et ses compagnons eurent occasion d'être témoins des effroyables luttes de la baleine avec l'espadon.

La Pérouse fut d'une admirable bonté pour

tous ses compagnons de gloire ; il sollicita des grâces pour eux auprès du roi : « Ils ont partagé mes dangers, disait-il, ils doivent avoir droit à mes récompenses. » C'est après l'expédition de la baie d'Hudson, que M. le chevalier de Langle, qui avait si bien commandé l'Astrée, *fut créé capitaine de vaisseau. M. de La Jaille obtint une pension sur l'ordre de Saint-Louis. M. Saulnier de Mondevit, M. de Beauregard, furent tous deux créés lieutenans. M. le chevalier de La Monneraye ; MM. Dubordier, officier suédois, Lefèvre, Doré, de Vienne, Dubuisson, Dubreuil, Riboulet ; les chevaliers de Launoi et de La Silvestrie, furent également distingués par des promotions ou des récompenses, selon l'importance de leurs services. Quand tous ces braves marins vinrent le remercier, il leur répéta ces belles paroles de Dugay-Trouin :* JE SUIS TROP RÉCOMPENSÉ QUAND J'OBTIENS L'AVANCEMENT DE MES OFFICIERS.

Tous ces détails étaient utiles à conserver, et la plupart des renseignemens que je donne

sur cette brillante campagne de la baie d'Hudson eussent été peut-être égarés, sans le zèle d'un magistrat que tout le monde révère, sans l'activité de M. de Cardonnel, digne représentant de la ville d'Alby, homme doublement cher à ses compatriotes et par ses lumières et par ses sentimens honorables. Sans les sollicitudes qu'il s'est données, ils eussent été la proie de quelques épiciers ignorans, qui, ne connaissant ni l'importance ni la valeur de cette correspondance, en usaient déjà pour envelopper les objets de leurs ventes journalières; on ne sait point encore par quelle coupable inadvertance on avait mis à leur disposition des documens si précieux [1]. *Je conserve la même reconnais-*

[1] C'est ainsi qu'on trouva un jour chez un marchand de poivre l'une des meilleures comédies de Collin-d'Harleville; c'est ainsi qu'on vient de découvrir au milieu des papiers et des parchemins séculaires d'une étude de notaire à Melun, un manuscrit précieux des poésies complètes de Thibault V, comte de Champagne. On pourra peut-être se procurer d'autres renseignemens qui ajouteront à ce que je vais raconter des exploits de La Pérouse à la baie d'Hudson.

sance pour M. le comte de Pins, l'un des hommes les plus spirituels de nos jours, qui m'a fourni des anecdotes importantes, et pour M. Féral, auteur d'un Éloge académique de ce célèbre navigateur. Madame de Pecheloche, qui est la propre nièce de M. de La Pérouse, et plusieurs membres de cette digne famille, à laquelle des liens d'amitié m'unissent depuis l'enfance, m'ont également favorisé pour ce travail.

J'ai écrit plusieurs parties de cet épisode sous la dictée des compagnons de gloire de La Pérouse. Les bons marins me sauront gré, je pense, de leur avoir conservé ces détails honorables; ils m'approuveront d'avoir publié des faits propres à intéresser leurs loisirs, et à immortaliser la valeur sublime et chevaleresque de cet incomparable capitaine.

La baie d'Hudson est, pour ainsi dire, un lieu inabordable ; c'est là surtout que la nature semble fermer le monde par d'impé-

nétrables barrières. Quand on songe aux dangers de cette navigation, exécutée sans guide, sans cartes, et sans aucun renseignement sur l'état des forces qu'on avait à combattre, on ne peut s'empêcher de convenir que cette campagne est une des plus brillantes de notre marine. M. Robert-Lefévre, peintre du roi, a bien voulu se charger de reproduire la scène touchante où ce navigateur, aussi remarquable par son humanité que par son courage, fait apporter des secours aux Anglais malheureux. Personne n'était plus digne de consacrer un si noble souvenir; cet artiste habile brille surtout par l'expression et la vérité : le tableau religieux, qu'il a exécuté pour le Mont-Valérien, prouve qu'il est éminemment appelé à la peinture dramatique. M. Robert-Lefévre a un fils qui est déjà un marin fort distingué, et auquel je dois des renseignemens précieux pour l'épisode dont je vais m'occuper.

De retour dans ses foyers, La Pérouse ne

jouit pas long-temps des fruits de sa gloire. De nouveaux périls l'attendaient, et l'on connaît les malheurs qui nous ont privé de ce grand capitaine. Sa fin a été comme celle de tant d'autres navigateurs, dont les revers ont sanctionné la gloire; son corps a été redemandé à toutes les plages; son nom a été vainement redit à toutes les mers : on n'a pas trouvé une seule planche du navire qui le transportait; tous ceux qui ont couru à sa recherche ont vu leurs espérances s'évanouir.[1]

[1] On n'ignore pas néanmoins que depuis peu de mois on croit avoir trouvé la croix de Saint-Louis qui décorait jadis la poitrine de La Pérouse, suspendue comme un bizarre ornement à l'oreille d'un sauvage insulaire. Une expédition française est déjà partie pour examiner les parages où, d'après nos conjectures, les deux vaisseaux du célèbre et infortuné navigateur ont péri par un épouvantable naufrage. On espère recueillir quelques notions et quelques restes peut-être des objets qui lui ont appartenu. C'est un devoir national pour les Français de rassembler ces souvenirs d'une de nos plus belles entreprises, dirigée particulièrement par les augustes pensées de Louis XVI. M. de Surville, capitaine de frégate, est chargé de cet honorable soin; MM. Quoy et Gaimard l'accompagnent en leur qualité de naturalistes.

LA PÉROUSE

A LA BAIE D'HUDSON.

(*Fig.* VII.)

La Pérouse était déjà capitaine quand son gouvernement lui confia l'une des entreprises les plus périlleuses dont nos annales maritimes aient fait mention. La guerre, qui jette tant de diversité sur les fortunes humaines, divisait la France et la Grande-Bretagne. Il est mille occasions où pour se défendre il faut aller au-devant de l'ennemi, où pour être plus certain de le vaincre, il convient de l'attaquer. L'homme illustre que je viens offrir à l'admiration des marins, reçut l'ordre formel d'aller détruire les établissemens des Anglais à la baie d'Hudson. Au temps dont je parle nul en

effet n'était plus digne que lui de présider à cette expédition mémorable ; nul n'était plus capable de défendre les intérêts de son pays et de promener avec gloire le pavillon de son roi.

Cependant La Pérouse brûlait de voir le jour où devait s'effectuer son embarquement. Le navigateur est ami du danger ; il trouve une sorte de plaisir à s'abandonner à la fortune. Les chances de l'Océan plaisent à son âme impatiente. « Vos frégates sont-elles bien armées ? disait-il à chaque instant au courageux de Langle, son meilleur ami, ainsi qu'à La Jaille, qui tous deux devaient partager sa destination [1]. Quand mettrons-nous à la voile ? » Enfin ce moment arriva. La Pérouse appareilla dans la rade du cap Français, et après que tous ses compagnons eurent pris connaissance de ses desseins, il s'éloigna à la vue d'une population qui ne cessait de faire

[1] M. Fleuriot de Langle montait *l'Astrée*, et M. de La Jaille s'était embarqué sur *l'Engageante*

des vœux pour son triomphe et son prochain retour.

La Pérouse avait à son bord des officiers intrépides, capables de le seconder dans les conjonctures les plus délicates. Il possédait au plus haut degré l'art de commander à leur courage. Les deux frégates qui étaient sur le point de lever l'ancre pour escorter son vaisseau, emportaient les documens les plus certains pour se rejoindre en des lieux déterminés, en cas de séparation ou d'attaque imprévue.

Chacun des compagnons de La Pérouse avait d'ailleurs son rôle à remplir, pour tout ce qui pouvait étendre la géographie et perfectionner la navigation; de Langle devait tracer des cartes, observer la situation du pays, tenir une note exacte des températures, étudier la hauteur et la direction des marées; La Jaille se proposait de faire des recherches sur l'intensité de la force magnétique dans les

parages du Nord ; mais La Pérouse, en sa qualité de chef de l'expédition, s'occupait du but principal de l'entreprise; il donnait son attention à tous les détails. Sa conduite était réglée d'avance par des notes et des instructions écrites de la main de son souverain. Louis XVI lui avait marqué jusqu'au temps qu'il devait employer pour cette importante mission : *Surtout*, lui disait ce bon roi, *ne faites la guerre qu'au gouvernement ; épargnez les individus ; nous voulons effrayer notre ennemi, mais nous ne voulons pas le détruire.*

C'est sur la côte septentrionale de la terre de Labrador que se trouve cette vaste baie, séjour des frimas et des tempêtes ; contrée aride qui semble repousser tous les mortels ; dernière habitation du monde, que le soleil réchauffe à peine de ses rayons, où s'accumulent les glaces de tant d'hivers, où la boussole cesse de diriger le navigateur, où les pierres se fendent, où les fontaines s'arrêtent,

où le mercure coulant subit une prompte congélation. Tout est muet dans ces tristes lieux; on n'y entend que les cris discordans de quelques oiseaux de marine, et les mugissemens de l'ours polaire, qui règne seul sur cette plage abandonnée.

Quelques êtres humains y apparaissent néanmoins comme des ombres; ce sont des Indiens sauvages qui viennent trafiquer sur les pelleteries. Le sourire hideux de cette race ignoble, à l'aspect du gain qu'elle convoite, rappelle l'existence fabuleuse des cyclopes. Rien surtout n'est plus effrayant que la tribu farouche des Clistinos, qui attachent des queues d'animaux à leur noire chevelure; les eaux de la baie d'Hudson ressemblent à celles du Phlégéton, qui imprimaient les plus hideuses formes à ceux qui s'en trouvaient imprégnés.

Malgré les périls de cette navigation, les Français et les Anglais se disputaient cet

affreux séjour, où des forts et des comptoirs ont été établis pour devenir le centre d'une activité commerciale ; on regardait ce point du globe comme une source de richesses, comme un entrepôt pour tous les peuples industrieux. C'est à la baie d'Hudson que les Canadiens, les Esquimaux, etc., viennent, chaque année, proposer leurs peaux de castor, de daim, d'ours, de loutre, de martre et d'hermine ; c'est là qu'ils se plaisent à accomplir des échanges, pour se procurer des fusils, des sabres, des épées, des couteaux à gaîne, des hameçons pour la pêche, du rhum, de l'eau-de-vie, et toutes sortes de liqueurs fermentées. La Pérouse était si bien instruit de leurs goûts, de leurs habitudes, de leurs penchans, qu'il avait chargé son vaisseau d'une multitude d'objets à leur usage, et propres à tenter leur cupidité ; il était d'ailleurs si bien approvisionné, qu'il pouvait passer un hiver dans ces régions hyperboréennes.

Ajoutons que La Pérouse avait toutes les

qualités pour s'acquitter avec succès de sa mission ; ceux qui l'ont connu savent que rien n'arrêtait ses déterminations énergiques ; qu'une audace prudente, qu'un sang-froid imperturbable, le rendaient en quelque sorte maître des événemens et des circonstances ; c'est ce qu'il avait déjà prouvé dans ses campagnes de l'Inde. Les marins, accoutumés à se trouver à chaque instant dans les situations les plus fortes de la vie, portent une sorte d'inflexibilité dans les exploits militaires ; tous leurs sentimens sont absolus ; leur courage est dans une effervescence continuelle.

Le ciel favorisa les projets du plus intrépide de nos capitaines ; personne n'ignore avec quelle dextérité il profita des courts instans que lui laissait la saison, et comment, dans les parages qu'il venait affronter, il devança l'arrivée des tempêtes. Les guerres de mer sont presque toujours des guerres de surprise ; mais à peine embarqué, La Pérouse ne souhaitait rien tant que de prendre terre pour

se mesurer avec l'ennemi ; il bénissait le vent favorable qui le conduisait au combat.

Son vaisseau naviguait sans aucun obstacle, depuis plusieurs semaines, quand tout à coup l'île de *la Résolution* lui apparut malgré les brumes de l'Océan. Cette île déserte est au nord de l'entrée de la baie d'Hudson ; son sol est presque toujours couvert de verglas; on y aperçoit à peine quelques traces de végétation ; aucune fleur n'y brille ; aucun fruit n'y mûrit ; aucun être vivant n'y réside, à l'exception de quelques troupeaux de rennes, qui parcourent en bramant des champs de neige d'une immense étendue, pour chercher la mousse comestible : on y voit affluer, par intervalle, les hirondelles du Groënland et des légions de pétrels bleus, qui se reposent sur toutes les côtes. Les matelots de l'équipage éprouvèrent néanmoins une grande satisfaction à l'aspect de cette île inhabitée. Hélas ! c'est quand la navigation doit être longue,

que chaque rencontre est un motif de joie et d'espérance, que chaque site offert à la vue est, pour ainsi dire, un ami.

Ici commencent les grands dangers de cette navigation; La Pérouse ordonne à ses officiers de se mettre en bon ordre et d'obéir scrupuleusement à leurs chefs. Malgré la rigueur du froid, devenu soudainement excessif, tous se tiennent à leur poste pour exécuter les manœuvres convenables; les difficultés se multiplient, et les navires ne tardent pas à s'embarrasser au milieu des glaces. La Pérouse n'éprouve pas la moindre émotion; il se place sur le pont de son vaisseau, pour y faire ses remarques.

Il promène ses regards étonnés sur ces montagnes de neige, qui forment, de toutes parts, comme d'immenses promontoires; mais souvent il perd de vue ce qui l'intéresse quand les vapeurs nébuleuses de l'atmosphère viennent entourer son équipage.

Ce qui le rassure néanmoins, c'est le courage de sa troupe au milieu des écueils qui le menacent. Il n'a besoin d'aucun effort pour faire observer la discipline; plus heureux que le navigateur Hudson, qui l'a précédé dans ces tristes parages, il n'a pris à son bord ni traîtres ni ingrats : on verra, dans cette relation, que le malheur ne démoralisa personne. [1]

La Pérouse a décrit lui-même tous les embarras qu'il éprouva au milieu de ce détroit

[1] Les malheurs du navigateur Henri Hudson se trouvent rappelés dans notre Avertissement. Il passa tout l'hiver de 1610 dans ces tristes lieux, où il endura toutes sortes de misères. Ce fut au printemps de cette même année, lorsqu'il voulut mettre à la voile pour retourner dans sa patrie, que le féroce Green fit révolter contre lui tout son équipage. Nous avons déjà dit qu'il fut abandonné dans une chaloupe, sans vivres et sans armes; nous ajouterons qu'on n'épargna même pas son fils Jean Hudson, qui était en bas âge; cet enfant fut sacrifié avec sept autres personnes qui appartenaient à cette malheureuse expédition. Green ne jouit pas du fruit de son énorme crime; il fut tué lui-même dans une action particulière, peu de temps après.

si formidable, qu'il eut tant de peine à franchir ; il se vit une fois sur le point de perdre son gouvernail. Les deux frégates qui voguaient de compagnie avec lui, se trouvèrent considérablement endommagées ; les matelots marchaient çà et là sur une vaste plaine de glace, et communiquaient sans peine de l'un à l'autre vaisseau. La Pérouse passa treize jours dans cette immobilité désolante, dont il profita néanmoins pour continuer ses observations. Ce qui étonne le plus dans l'homme, c'est son immense curiosité, qui contraste si bien avec la rapidité de ses jours et la fragilité de son existence.

Ce serait peut-être ici le cas d'exprimer toutes les sensations que l'on éprouve quand on arrive pour la première fois dans ces contrées hyperboréennes. Notre navigateur les retraçait lui-même avec l'accent le plus animé, quand il semblait se complaire à prolonger ces entretiens avec ses bons compatriotes de la ville d'Alby. Son éloquence

toujours passionnée rappelait celle de Duguay-Trouin, lorsqu'étant de retour à Saint-Malo sa patrie, pour se délasser de ses fatigues, ce dernier racontait à sa famille émerveillée les brillans avantages qu'il venait de remporter sur les Portugais. Il y a quelque chose d'aventureux dans les récits des marins, qui donne le plus grand attrait à leur conversation ; celle de La Pérouse était une peinture ravissante de tout ce qu'il avait vu et admiré : on ne se lassait pas de l'interroger ; on ne se lassait pas de l'entendre.

Le spectacle des mers du Nord donne en effet les plus vives émotions ; partout où la nature règne, et joue, en quelque sorte, avec sa puissance, elle intéresse le voyageur instruit ; les marins n'en parlent qu'avec enthousiasme. Il faudrait la magie d'Ossian, pour reproduire les formes surprenantes et variées qu'affectent les glaces des mers septentrionales, pour représenter ces scènes de nuit, que la lune éclaire de son pâle flambeau.

On croit y voir figurer des tours, des palais, des rochers transparens au travers desquels toutes les couleurs se reflètent : on y distingue mille teintes de pourpre, d'émeraude et d'azur ; tout y a, dit-on, l'aspect d'un enchantement et d'une féerie ; mais le point de vue devient plus éblouissant encore quand le jour arrive, et que les rayons du soleil, pénétrant tout à coup dans ces cavernes de cristal, les font briller d'une splendeur plus vive.

A chaque instant les difficultés renaissaient ; d'énormes glaçons, pareils à des îles flottantes, heurtaient les vaisseaux et les soulevaient d'une manière effrayante. Cependant La Pérouse était sans crainte ; d'un signe savant et d'un air silencieux, il rassurait les matelots et les soldats, quand tout à coup une obscurité profonde vint l'envelopper ; en quelques minutes, les élémens furent, de toutes parts, bouleversés.

Les ouragans du Nord ont une puissance

invincible, qui déconcerte les calculs du navigateur ; là le vent a plus de puissance pour détruire que le tonnerre ; ses mugissemens ressemblent au bruit du canon dans le bombardement d'une ville assiégée. Aux secousses extraordinaires que reçoit alors le navire, il faut ajouter l'engourdissement de ceux qui le conduisent; les matelots pétrifiés perdent jusqu'au sentiment de leur conservation. Si les glaces se fondent, c'est pour se convertir en torrens.

La Pérouse aurait sans doute échoué sur cette côte affreuse, où il n'eût pas trouvé le moindre secours, sans une circonstance qui mérite d'être racontée. Au milieu des ténèbres, et quelques heures avant le point du jour, son équipage fut, à sa grande surprise, récréé par l'apparition soudaine d'une aurore boréale. La Pérouse a parlé, dans sa correspondance familière, de ces feux nocturnes qui se montrent sur les mers du Nord, et qui ressemblent à des fanaux allumés dans

le ciel, pour guider les navigateurs au sein d'une nature toujours glacée et toujours mourante; il a décrit, avec complaisance, ces clartés magiques, ces étincelles éblouissantes, ces fusées électriques qui sillonnent à chaque instant les airs comme les flammes d'un vaste incendie ; ces fantômes aériens, qui affectent mille formes bizarres, qui se dessinent en arcs d'azur, ou s'étendent en colonnes d'un beau saphir, qui réfléchissent par intervalles toutes les ondulations de l'Océan, qui souvent ne s'évanouissent que pour reparaître avec plus d'éclat. On entend un long craquement, qui imite la détonation du salpêtre; un cliquetis lointain semblable à celui de la foudre. Rien ne saurait amortir la splendeur de ces perspectives merveilleuses : on croit voir Phaéton traînant en désordre le char du soleil, et inondant de sa lumière les plaines brillantes du firmament.

Le météore avait déjà disparu que les ma-

telots cherchaient encore ses traces dans les airs ; mais leurs mains habiles avaient profité de sa lueur, pour disposer leurs ancres et amarrer leurs vaisseaux aux glaces environnantes ; enfin le jour parut et ramena l'espoir dans tout l'équipage.

Après avoir dépassé l'île de *la Résolution*, La Pérouse fit la rencontre de plusieurs Esquimaux, qui, le voyant arriver de loin, s'imaginèrent qu'ils pourraient trafiquer avec lui ; ils allumèrent des feux à son approche ; mais notre capitaine avait mieux à faire qu'à commercer. Toutefois, pour en obtenir des renseignemens utiles à l'expédition, il leur abandonna quelques unes des marchandises qu'il avait apportées ; il put même s'entretenir avec eux à l'aide d'un interprète canadien qu'il avait à son bord.

Les Esquimaux furent d'ailleurs un objet de curiosité pour La Pérouse. Ces indigènes nagent avec autant d'habileté que des pho-

ques ; on les prendrait pour des amphibies ; il en est qui portent des canots sous leurs bras ou sur leurs épaules, et qui cheminent sur la glace avec une surprenante vélocité : ces peuples d'ailleurs ne sont pas aussi féroces qu'on l'a prétendu ; ils ne se montrent cruels que lorsqu'on les irrite. Nos marins admiraient leur adresse à lancer des pierres par le moyen de la fronde ; ils n'étaient pas moins frappés de leur habileté dans la construction de leurs armes et de leurs instrumens de pêche. C'est ainsi que, dans un pays privé de toute civilisation, l'homme est encore le premier des êtres vivans par son habileté industrielle.

Cette entrevue ne fut pas longue ; La Pérouse était pressé d'accomplir son dessein. On était au 30 juillet, lorsqu'il eut la vue du cap Walsingham. C'est la partie la plus occidentale du détroit d'Hudson ; il continua d'avancer, et, malgré la contrariété des brisans et des marées, il pénétra enfin dans

cette baie si redoutable par la fréquence de ses brouillards et la violence de ses tempêtes.

Ici sa patience fut encore mise aux plus rudes épreuves : il naviguait depuis quelques jours avec une sorte de sécurité, quand tout à coup les brumes redoublèrent d'épaisseur, et lui masquèrent la route qu'il devait tenir. Il fut contraint de rester en place; et, quand le brouillard se dissipa, il vit que les trois bâtimens étaient enclavés au milieu des glaces. Pour la première fois il ne put dissimuler ses terreurs; il craignit d'hiverner dans ces tristes lieux. La frayeur gagna les trois vaisseaux; les commandans se mirent à délibérer; les matelots se prosternèrent : on invoqua le Dieu qui préside au destin des navigateurs; car, si le marin a pour ennemi le hasard, il a pour refuge la Providence.

Tout à coup, et comme si le ciel jetait tou-

jours un regard de miséricorde sur le mortel qui lutte contre l'adversité, le vent change, et en quelques heures, La Pérouse est dégagé de tout embarras ; il profite de ce moment pour forcer de voiles, et triompher des plus inexpugnables remparts. Le 8 août, il aperçoit le pavillon du premier fort qu'il doit abattre : il s'en approche et anime, par les plus vives exhortations, la troupe qui doit le seconder. Hélas ! ce n'est ni le travail ni la peine, c'est le repos forcé qui fatigue le marin, quand il navigue sur des mers contraires. Il maudit les obstacles qui le retardent ; il veut aller aussi vite que les vents qui le poussent ; il faut avoir langui au milieu des écueils pour concevoir son impatience et ses angoisses.

La Pérouse n'était plus qu'à une lieue et demie de ce fort redouté, qui faisait tressaillir son courage. Il charge un officier d'aller sonder les lieux et de bien apprécier les distances ; il veut connaître les points par

lesquels l'ennemi est le plus accessible, et il donne déjà les ordres pour opérer une prompte descente : on débarque sans difficulté ; Rostaing, compagnon de gloire de La Pérouse, reçoit l'avis de se préparer à l'attaque ; il rassemble ses soldats ; les armes brillent ; on avance jusqu'à la portée du canon ; presque aussitôt le gouverneur est sommé de se rendre ; celui-ci n'oppose aucune résistance ; il eût pu néanmoins se défendre dans un fort bâti en pierre de taille et très bien armé ; mais c'était la nuit, et le propre des ténèbres est de grossir la peur par l'incertitude qui les accompagne.

Les portes s'ouvrirent, et les Anglais se rendirent à discrétion. On battit le tambour ; on se mit à démolir le fort ; les magasins furent aussitôt investis par nos matelots, qui portaient des torches de résine ; les marchandises extraites de leur intérieur devinrent, en un instant, la proie des flammes ; en quelques heures tout fut consumé.

Presque au même instant survinrent plusieurs tribus de sauvages qui habitaient le lac supérieur et les environs de la baie d'Hudson. Les Esquimaux surtout étaient en nombre considérable ; ceux-ci conservaient depuis long-temps un ressentiment contre les Anglais, parce que plusieurs individus de leur nation avaient été massacrés par des Canadiens à la suite du capitaine Héarne [1]. Ils furent avertis de l'incendie du fort de Prince de Galles, par des colonnes de flamme et de fumée, qui s'élevaient dans l'atmosphère.

Ils se rapprochèrent des vaisseaux français ; ils étaient groupés dans leurs canots, et ressemblaient à des tritons, tels que la mythologie fabuleuse nous les décrit. La Pérouse leur fit des distributions considérables en quincaillerie ; il leur donna surtout de la poudre, du plomb et des fusils, armes précieuses pour

[1] Ce déplorable événement, auquel Héarne était tout-à-fait étranger, lui causa le plus vif chagrin ; car cet habile homme de mer avait autant d'humanité que de courage.

ces peuples, qui subsistent du produit de leur chasse ; à peine avaient-ils obtenu ce qu'ils désiraient, qu'ils remontaient sur leurs légers esquifs et s'éloignaient avec la vitesse des oiseaux de proie.

Ce qu'il faut admirer ici, c'est la célérité avec laquelle La Pérouse remplit sa périlleuse mission, ses fatigues, et son habileté à surmonter les plus grands obstacles. Cependant sa tâche n'était pas tout-à-fait remplie ; il lui restait à prendre le fort d'York ; c'est par la rivière de Nelson qu'il pénétra jusqu'au chef-lieu des établissemens anglais, situé dans l'île *des Haies*.

Cette importante factorerie servait alors d'asile à tous les malheureux naufragés. Les voyageurs nous la représentent comme un ensemble de maisons construites avec le bois des sapins qui croissent dans cette contrée, et dont on a épuisé les forêts environnantes ; les fenêtres sont en peau de phoque ou de

daim. C'est là que les Anglais entretiennent des bœufs, des pourceaux et autres animaux domestiques ; enfin tout ce qui est nécessaire aux divers besoins de la vie. Ils y font croître le froment, des légumes, des pommes de terre : que ne peut l'infatigable industrie d'un peuple toujours occupé d'agrandir ses ressources !

Ce fut le 11 du mois d'août que La Pérouse mit à la voile, pour transporter ses troupes au fort d'York ; ici les difficultés devaient encore s'accroître, parce qu'il n'avait ni cartes ni guides, pour se diriger sur une côte que tant d'écueils environnent. Les prisonniers qu'on avait à bord s'obstinaient à garder le plus profond silence ; dans cette embarrassante conjoncture, nos marins furent, en quelque sorte, conduits par leurs suggestions intérieures, et neuf jours après leur équipage mouillait déjà dans la rivière de Nelson, qui, malgré la rapidité de ses courans, n'en était pas moins le point

le plus important pour arriver jusqu'aux établissemens des Anglais.

La Pérouse se soutenait toujours par l'inconcevable énergie de son âme ; il avait solennellement promis que le fort d'York serait en notre puissance le jour de la fête du roi ; sa promesse fut rigoureusement accomplie ; nos soldats débarquèrent dans la vase : il sut leur créer un chemin et leur faire franchir un immense espace à travers les bois, les rochers et les marais fangeux.

La Pérouse, qui s'était d'abord mis à la tête des chaloupes, sentit néanmoins la nécessité de retourner à son vaisseau, mouillé dans un parage où la mer est constamment en butte à des coups de vent ; mais de Langle son ami le remplaça dans le commandement, et le lendemain, 24 août, nos troupes se trouvèrent en présence du fort. Les Anglais étaient tranquilles, et ne se doutaient

pas que l'Océan venait de leur apporter un ennemi aussi redoutable.

Aucune résistance ne fut opposée, et la garnison capitula à la première sommation de M. de Rostaing; le lendemain, jour de la Saint-Louis, des salves d'artillerie retentirent au milieu de nos voiles triomphantes, ainsi que La Pérouse l'avait ordonné. En même temps on vit arriver M. de Carbonneau, officier plein de courage, qui avait failli être victime d'une violente tempête. Les soldats qui étaient à sa suite s'étaient sauvés nus et presque mourans de faim; ils avaient eu toutes les peines du monde à regagner le rivage.

Les Français trouvèrent dans les magasins de la grande factorerie d'York, du bœuf salé, des farines, des comestibles de tous genres. D'après les ordres de La Pérouse, ces provisions furent distribuées aux matelots et aux hommes qui en si peu de

temps avaient enduré tant de peines : on crut voir Annibal partageant le butin aux soldats qui l'avaient secondé dans la plus éclatante de ses victoires.

Ainsi se termina cette mémorable expédition. La Pérouse profita des premiers loisirs que lui laissaient les fatigues excessives qu'il venait d'essuyer, pour s'occuper des malades atteints du scorbut, qui étaient devenus très nombreux dans ses trois vaisseaux, et avaient été singulièrement affaiblis par la rigueur des élémens ; il veillait à la bonne qualité de leurs alimens, et épuisait pour eux toutes les ressources qu'il avait apportées d'Europe. Il y avait d'ailleurs plusieurs matelots qui étaient attristés par la présence des lieux, et qui soupiraient après la terre natale ; ils se lamentaient et se croyaient aux rives de l'Achéron ; mais La Pérouse avait à ses gages un musicien écossais, qui désennuyait tout l'équipage par des accens mélodieux et pleins de charme.

Sur ces entrefaites, les gouverneurs anglais furent amenés à bord de nos vaisseaux. Quel fut l'étonnement de La Pérouse d'entendre nommer, parmi eux, le brave capitaine Samuel Héarne, déjà fameux sur ces mers par tous les périls qu'il avait bravés. Ils se regardèrent tous deux avec une admiration réciproque; à peine l'a-t-il reconnu, qu'il lui rend son épée, et que toute la troupe lui porte les armes. Héarne s'incline et se montre reconnaissant de cette courtoisie; s'il est cruel d'être contraint de se rendre, il est doux de trouver dans son ennemi les égards dus au courage et au malheur; il est beau de voir le vainqueur compatir au sort du vaincu. Le marin d'ailleurs se laisse rarement aigrir par des contrariétés passagères; quand son génie ne peut déployer ses ressources, il se résigne et subit son destin.

Les deux capitaines se rapprochent, et ont ensemble un entretien qui mériterait

d'être reproduit dans cette relation, parce qu'il décèle le caractère particulier des deux nations belligérantes. Héarne parlait de richesse ; La Pérouse ne parlait que d'honneur : il apprit qu'un manuscrit précieux se trouvait parmi les papiers saisis au fort du Prince de Galles ; c'est celui qui contenait des détails relatifs au voyage entrepris à la rivière de Cuivre, qui était alors un objet d'un grand intérêt pour la Grande-Bretagne, et qui excitait la curiosité de tous les voyageurs. La Pérouse ne fit aucune difficulté de le rendre, à la condition expresse que la publication en serait faite par le gouvernement anglais, afin que tous les peuples pussent en profiter.

Ému par ce généreux procédé, Héarne prit tant de confiance en La Pérouse, qu'il lui donna les plus précieux renseignemens sur les pays qu'il avait parcourus, sans violer néanmoins aucun des secrets dont la garde lui était confiée. Le capitaine français écoutait, avec

un plaisir inexprimable, cet homme aguerri depuis long-temps à braver toutes les glaces du pôle, et dont le courage avait été déjà éprouvé par les circonstances les plus périlleuses.

Mais La Pérouse ne se contente pas d'ennoblir ainsi la victoire qu'il a remportée; il sent le besoin d'être généreux, parce qu'il est devenu le plus fort. On vient lui apprendre que plusieurs Anglais sont malades; il respecte l'hôpital qui les recèle, et leur fait prodiguer les soins les plus éclairés.

On lui annonce en même temps que plusieurs habitans des forts d'York ont fui dans l'intérieur des bois; qu'ils y sont sans aucun moyen de défense, et qu'ils peuvent devenir la proie des sauvages [1]. Il songe

[1] Nous avons déjà dit que les Indiens étaient irrités contre les Anglais, à cause du massacre de plusieurs de leurs compagnons, commis quelques années avant par des Canadiens qui étaient à la solde du capitaine Héarne.

aussitôt à tous les périls dont ils sont menacés ; il ordonne qu'on leur délivre des armes ; il veut même qu'on leur laisse un magasin rempli de provisions qu'ils puissent trouver à leur retour ; il porte l'attention jusqu'à leur conserver des objets propres à faire des échanges avec les naturels du pays, et à se concilier leur bienveillance : il va jusqu'à leur ménager un asile, pour les abriter contre les tempêtes. [1]

[1] « En brûlant le fort d'York, j'ai eu l'attention, dit La Pérouse par sa dépêche au roi, de laisser subsister un magasin assez considérable, dans un lieu éloigné du feu, et dans lequel j'ai fait déposer des vivres, de la poudre, du plomb, des fusils, et une certaine quantité de marchandises d'Europe propres à faire des échanges avec les sauvages, afin que quelques Anglais que je sais s'être réfugiés dans les bois, lorsqu'ils reviendront dans leur ancien établissement, trouvent de quoi pouvoir suffire à leur subsistance, jusqu'à ce que l'Angleterre ait pu être instruite de leur situation. Je suis assuré, ajoute-t-il, que le roi approuvera ma conduite à cet égard, et qu'en m'occupant du sort de ces malheureux, je n'ai fait que prévenir les intentions de S. M. » Ces paroles sont dignes d'admiration ; mais ce qu'il faut louer aussi dans La Pérouse, c'est sa modération, au milieu de beaucoup de richesses, qu'il eût

Telle fut l'admirable conduite de La Pérouse après la destruction des forts de la baie d'Hudson; satisfait de la victoire, il en rejeta les droits. Fidèle aux ordres qu'il avait reçus, il ruina les possessions, mais il conserva les individus; c'est ainsi que la guerre se ressent des bienfaits de la civilisation, et qu'elle couvre, du manteau de l'honneur, les misérables intérêts des peuples. Ce beau trait a dû être conservé dans les annales de la marine française, et les Anglais eux-mêmes n'en parlent qu'avec admiration.

La Pérouse avait la permission d'envoyer directement au roi un officier, pour l'instruire du succès de ses armes; c'est ce qu'il s'empressa de faire: il rendit compte, avec la plus scrupuleuse exactitude, de toutes les circonstances de cet événement. Il ne s'occupa ensuite que des apprêts de son départ; il fit jeter à la

pu facilement s'approprier, si, dans toutes les circonstances, son désintéressement n'avait égalé sa valeur.

mer toutes les marchandises qui eussent été d'un trop grand encombrement: et bientôt on vit errer à la merci des flots tous les trophées pris sur Albion. La Pérouse ne voulait point s'enrichir; son unique but était de punir une nation rivale, un ennemi trop ambitieux, trop dévoré de la soif de l'or, que les siècles n'ont pu éteindre. Ses vaisseaux le ramenèrent triomphant dans sa patrie, et sa victoire ne lui laissa pas de remords.

CHAPITRE XVIII.

DE L'AMOUR DE LA GLOIRE.

Se mettre en relation avec l'univers, exister dans tous les lieux de la terre, occuper sans cesse de notre nom des peuples qui nous sont inconnus, faire autorité dans tous les siècles, tels sont les priviléges qui résultent de la magique organisation de notre être ; telle est la palme promise aux grandes productions du génie et de la vertu. L'homme veut avoir des témoins, des approbateurs pour tout ce qu'il entreprend de louable et de généreux ; il aime à se rendre digne des regards publics ; il se plaît à entendre le bruit flatteur qui lui donne le sentiment complet de sa propre excellence.

L'amour de la gloire est encore un de ces penchans irrésistibles qui proviennent de l'instinct de relation. C'est un besoin pour nous de correspondre et de sympathiser avec tous les êtres qui se trouvent séparés de nous ; nous aspirons à vivre jusque dans le souvenir des hommes qui

nous succèdent; nous voulons trouver en eux des confidens, des amis, des admirateurs; l'homme, sur cette malheureuse terre, est un atome qui s'agite sans cesse pour paraître grand; il cherche à être aperçu, apprécié de loin : de là vient qu'il poursuit avec tant d'ardeur cette renommée merveilleuse, qui est le résultat d'un assentiment unanime des contemporains et de la postérité.

De tous les plaisirs qui s'attachent à l'âme, il n'en est aucun qu'on puisse comparer à celui de la gloire. Cette joie humaine a cet avantage sur toutes les autres, qu'elle est également vive pour tous les âges; la vieillesse même est ouverte à ses douceurs : à son lit de mort, le malade s'attendrit et se montre encore sensible aux acclamations universelles.

Cette jouissance a quelque chose de si enivrant, que le cœur humain peut à peine y suffire; elle s'empare de toutes les facultés de l'existence : on a vu des hommes s'évanouir à l'annonce d'une grande dignité, d'une faveur inattendue du prince, ou d'une récompense de la patrie. Le même phénomène s'observe au milieu d'un triomphe : *Vous voulez donc me faire mourir à force de gloire,* disait le philosophe de Ferney à ceux qui le couronnaient à

la représentation d'*Irène*. Si l'on pouvait concevoir tout le bonheur qu'éprouva Pétrarque quand les applaudissemens du peuple romain le conduisirent au Capitole, qui pourrait ne point envier ce genre d'émotions si délicieuses et si profondes ?

La gloire est donc un des biens les plus désirables de notre vie ; c'est une admiration prolongée qui nous console de la mort et du néant de notre poussière ; il est beau pour l'homme d'abjurer quelquefois les besoins grossiers de son organisation, pour éterniser sa mémoire ; il est beau de ne pas mêler toujours, avec les intérêts de la terre, les penchans sublimes que le ciel nous a donnés.

« Que ne peut l'amour de la gloire ! dit le profond Vauvenargues ; après avoir enfanté le mérite de nos beaux jours, il couvre d'un voile honorable les pertes de l'âge avancé. L'homme se survit, et la gloire, qui ne vient qu'après la vertu, subsiste après elle. » En effet, ce noble et généreux amour doit être considéré comme le plus puissant ressort des actions méritoires ; on lui doit les grands exploits, les grands monumens, les grandes inventions ; toutes les prospérités du corps social lui appartiennent.

La gloire n'est pas seulement la passion qui donne le plus de contentement et de bonheur ; c'est celle qui donne le plus d'espérance. Jamais ce beau feu ne s'amortit ; il s'accroît même tant que l'homme existe ; ses besoins recommencent alors même qu'elle a tout obtenu. « L'ardeur que l'on a pour elle, disait un des plus grands rois de notre dynastie, n'est point un de ces faibles désirs qui se ralentissent par la possession ; ses faveurs, qui ne s'obtiennent jamais qu'avec effort, ne donnent aussi jamais de dégoût ; et quiconque se peut passer d'en souhaiter de nouvelles est indigne de celles qu'il a reçues. »

La gloire est une récompense accordée à tous les genres de prééminence parmi ceux qui partagent les bienfaits de la vie sociale : c'est un prix que l'on attache à tout ce qu'il y a de plus honorable dans les conquêtes de la raison, dans les découvertes du génie, dans les travaux héroïques de la vertu. La gloire donne un grand éclat à la destinée des hommes qui la méritent ; il n'y a même pas d'autre mesure pour les distinguer des hommes vulgaires ; il fallait assigner divers rangs aux qualités plus ou moins éminentes, qui résultent de l'inégalité des esprits et des caractères ; il fallait attribuer des droits à toutes les supériorités intellectuelles et morales.

Toutefois la gloire ne consiste point dans ces futiles couronnes décernées à des talens frivoles et passagers, à quelques inventions brillantes dans les sciences ou dans les beaux-arts. Qu'importe qu'on répète votre nom, parce que vos exploits militaires ont fait répandre avec plus ou moins d'habileté le sang des hommes, parce que vous avez conquis des terres à votre patrie, parce que vous avez reculé les limites d'un empire? La gloire n'échoit qu'au génie bienfaisant, qu'à la vertu puissante, qui influe comme la Divinité sur le bonheur des autres; on a beau célébrer vos lumières, il faut prouver qu'elles ont été profitables à vos concitoyens; il faut avoir servi le monde comme une providence. Par l'importance de vos services, par l'utilité de vos actions, il faut avoir bien mérité de l'humanité entière.

Comme l'opinion fait la gloire, elle lui donne quelquefois des bases fausses, et qui varient au gré des caprices de la fortune; car la nature, les circonstances, le hasard, entrent pour quelque chose dans les faveurs qu'elle dispense. Mais la véritable gloire est celle qu'on acquiert par ses propres labeurs, celle qu'on n'a point usurpée, et qui est en accord avec notre conscience; celle qui nous suit malgré les obstacles, et qui est souvent confirmée ou agrandie par le malheur.

Il est une vaine gloire qui ne profite point à celui qui l'obtient ; elle ne donne que des plaisirs orgueilleux ; c'est un fantôme que l'on poursuit et qui attire sans cesse ses sectateurs par des illusions décevantes ; l'homme qui se fatigue à la poursuivre ressemble à ce mineur haletant qui se tourmente pour trouver une substance qui n'a point de valeur ; il fend les rochers, creuse le flanc des montagnes et n'arrive à rien.

La plus solide gloire appartient à une civilisation tout-à-fait perfectionnée; comme elle est le résultat de cette multitude de sentimens agréables que s'inspirent les hommes réunis en société, elle n'existe que chez les peuples qui peuvent s'élever jusqu'aux élans sublimes de l'enthousiasme. Il n'y a plus de gloire dans un pays où les vertus publiques sont dédaignées, où toute exaltation est interdite, où tout est comprimé jusqu'au don inappréciable de l'admiration. Qu'y a-t-il de commun entre des hommes insoucians ou barbares, et cette passion impérieuse qui imprime à l'âme une volonté si ardente en accélérant les progrès de l'esprit humain ? L'opinion est sans pouvoir au milieu des ténèbres de l'ignorance.

Si nous jugions de la gloire par l'influence

qu'elle peut exercer sur notre bonheur, elle ne serait pas toujours un bien désirable; c'est au milieu des dangers, au milieu des contrariétés et des violences qu'elle cueille ses lauriers, qu'elle remporte ses trophées. Quelle que soit la valeur de nos succès, l'envie est toujours là pour épier les côtés faibles de la grandeur humaine ; elle prend jusqu'à l'arme du ridicule pour éteindre dans toutes les âmes le sentiment d'admiration qui la consacre. Quel courage ne faut-il point à l'homme modeste pour braver cette expression ennemie qu'il rencontre à chaque instant sur le visage de ses détracteurs!

C'est ce qui a fait regarder la gloire comme une vie imaginaire, aussi chanceuse que cette vie corporelle qui fuit avec tant de rapidité ; cependant, quand elle n'aurait d'autre mérite que de nous arracher à l'oisiveté, à la paresse, ses avantages seraient incontestables. Que préférez-vous que l'on dise à votre dernière heure? que vous avez méconnu vos rapports sociaux, que vous êtes resté dans votre égoïsme, sans autre motif que votre mépris pour les choses humaines? Comparez deux hommes dont l'un a vécu pour la gloire et l'autre pour la volupté, disait un philosophe de la bonne école : lequel est plus heureux par ses souvenirs ?

Concluons que l'amour de la gloire est une des impulsions les plus naturelles, les plus instinctives de notre être. Comment se soustraire à un penchant qui nous fait tendre à la perfection, qui nous berce à chaque instant dans le vague heureux de l'infini? Sans cette noble perspective, le travail ne serait qu'un lourd fardeau, une tâche insupportable, traînant à sa suite l'ennui et le dégoût. L'homme semble exister doublement quand il se pénètre de cette flamme céleste qui donne tant de magie à son nom, tant d'étendue à ses relations. Rechercher la gloire, c'est donc reconnaître en quelque sorte notre destination future; c'est approfondir le secret de notre avenir; c'est pressentir notre immortalité.

CHAPITRE XIX.

DE L'AMOUR DE LA TERRE NATALE.

C'est pour le philosophe un spectacle intéressant de voir comme ici-bas les hommes se réunissent par peuplades, par royaumes, etc., selon qu'ils sont soumis aux mêmes mœurs, aux mêmes habitudes; selon qu'ils sont dominés par les mêmes intérêts; selon qu'ils reçoivent l'influence de tel ou tel climat. Dans la société même, au sein d'une même ville, on les voit se sous-diviser encore pour mieux se défendre, pour s'aimer davantage, pour sympathiser d'une manière plus intime. La même force qui nous rassemble par l'effet de l'analogie de l'organisation, des coutumes, du caractère, cette même force, dis-je, nous fait tenir au sol qui nous a vus naître, à la terre où pour la première fois nous avons respiré la vie, où nos premiers ans se sont écoulés.

Ce puissant amour de la terre natale est nécessaire au genre humain. Il est en effet avantageux que les habitans de chaque contrée mettent en

commun leur force, leur puissance et leur énergie, pour résister à des rivalités, à des antipathies, à des prétentions particulières. Sur la terre où Dieu fait briller le même soleil, il est bon que les hommes se séparent naturellement par troupes, par sections, par tribus, etc., pour s'assurer mutuellement une défense devenue nécessaire, pour se fortifier contre des attaques, pour se préserver d'une usurpation étrangère.

De là vient sans doute que chacun ici-bas s'imagine que son pays natal est distingué des autres par des faveurs singulières, par des attributs rares et particuliers. Il n'est pas une ville qui ne soit pénétrée d'admiration pour ses divers établissemens, pour ses édifices, ses murailles; il n'est pas un bourg qui ne trouve un orgueilleux plaisir à vanter les avantages de sa position, la fertilité des campagnes qui l'environnent. La nature a eu besoin de cette illusion pour retenir chaque homme dans ses foyers.

Les Samoyèdes et les Lapons se plaisent dans leurs déserts glacés et dans leurs chétives cabanes: ils vont même jusqu'à s'imaginer qu'ils sont l'objet spécial d'une prédilection de l'Être suprême. Ils parcourent les phases de leur vie comme s'ils se trouvaient environnés de toutes les jouissances du

printemps ; pas un d'entre eux ne voudrait aller habiter les contrées riantes du Midi ; ils aiment trop la fumée de leurs chaumes humides ; ils aiment trop à voir briller la neige de leurs montagnes. On n'est pas moins frappé de surprise quand on voit tant d'autres peuples chérir à l'excès une terre où se succèdent les plus sombres hivers.

Proposez à ce pêcheur norwégien de le conduire dans les plus beaux lieux de ce monde ; montrez à son imagination des arbres chargés de fruits, des bosquets toujours verts ; promettez de renouveler pour lui les prodiges des jardins d'Alcinoüs, il vous dira qu'il préfère la vue du vaste Océan ; qu'il n'aime rien tant que les tempêtes ; que les plus riches paysages ne valent pas ses rochers où ses ancêtres ont eu leur berceau ; qu'il préfère ses nuages à votre brillant soleil, le jonc de ses terres sablonneuses à toutes les fleurs de vos prairies ; qu'il veut finir ses jours au milieu des glaces resplendissantes, et que rien n'est égal pour lui au bonheur qu'il a de ramener sa barque vers le rivage pour y retrouver sa femme et ses enfans.

Les peuples en apparence les plus malheureux sont ceux qui se montrent le plus attachés au sol

de la patrie. Les Esquimaux surtout sont remarquables sous ce rapport. Lorsqu'on les transporte dans d'autres climats, ils ne peuvent oublier leur huile de baleine, leur chair de phoque, leurs canots, leurs chiens, leurs traîneaux. Ils aiment le Nord comme certains oiseaux de mer qui ne se plaisent que dans les régions hyperboréennes. Si l'on pouvait décrire ce qui se passe dans l'âme d'un habitant de la Sibérie lorsqu'il est assis près de sa maîtresse sous l'indigent ombrage d'un triste et lugubre sapin, on verrait qu'il éprouve les mêmes ravissemens que celui qui se trouve sous le beau ciel de la Provence : un brin d'herbe suffit pour enchanter sa vue.

L'amour de la terre natale se montre surtout avec énergie chez les peuples tout-à-fait dépourvus de civilisation. Le genre de vie du sauvage est tellement propre à renforcer ses premières relations, qu'une douce habitude les lui rend plus chères que la vie. L'instinct qui le ramène continuellement à la nature ne lui laisse voir dans le monde que les endroits où il a saisi et vaincu sa proie, que le ruisseau qui l'a désaltéré, que la mousse sur laquelle il s'est reposé, que la cabane où il a dormi. L'impression répétée de ces objets, d'autant plus forte qu'ils sont moins variés, l'identifie avec eux, et forme insensiblement ces liens

indestructibles et touchans qui attachent tous les peuples simples au lieu de leur naissance ; ainsi les Cafres, les Floridiens tiennent irrévocablement à leurs forêts, parce qu'ils ne conçoivent pas ce qu'ils pourraient gagner à les abandonner. [1]

Les Californiens, par exemple, n'ont ni soucis ni inquiétudes. Ils ne connaissent aucune de ces commodités de la vie dont la privation est pour nous le plus grand des malheurs ; ils sont sûrs d'avoir du plaisir et des jouissances, parce qu'ils ne souhaitent que ce qu'il leur est facile d'obtenir. Ils vivent sans défiance ; aucune contestation ne s'élève entre eux. Ils sont exempts de maladies ; l'exercice de la chasse raffermit leur santé ; ils nagent aussi - bien dans les fleuves qu'ils marchent sur la terre. Ils ne sont pas jaloux de leurs femmes ; car leurs femmes ne les quitteraient jamais, et sont aussi attachées à leurs maris qu'à la terre natale. Ils n'ont d'autres ennemis que quelques bêtes féroces dont ils savent adroitement triompher ; et leur plus grand soin est de façonner les flèches qui doivent les combattre.

[1] Les Galibis changent souvent de lieu ; mais leur vie errante ne prouve pas qu'ils n'aiment point la terre natale ; pour eux, le désert est toujours la patrie ; s'ils voyagent, c'est pour leur subsistance ; ils reviennent toujours au lieu qu'ils ont quitté.

Que trouver de mieux dans des lieux où la civilisation aurait établi son empire !

L'amour de la patrie est le même chez tous les sauvages connus. On a partout publié l'histoire de l'O-tahitien conduit en France par M. de Bougainville ; on se rappelle la sensation de joie qu'il éprouva quand on le conduisit au Jardin des Plantes, et avec quel transport il embrassa l'arbre à pain, qui lui rappelait son pays ; cette fièvre de l'âme, qui le consumait en Europe, ne cessa que lorsque, ayant obtenu de s'en retourner, il crut reconnaître, du haut du vaisseau qui le portait, son toit paternel. Se dépouiller de l'habit européen, se jeter à la mer, aborder en nageant la côte la plus voisine, reprendre son arc et ses flèches, tout cela fut chez lui l'effet d'un sentiment qu'il avait à peine manifesté en France, mais qui reprit tout son empire à la vue de l'île où il était né.

C'est aussi l'amour de la terre natale, qui détermine certains nègres transportés dans nos colonies (lors même que le vaisseau est déjà loin des côtes) à se révolter contre les blancs, et à les massacrer, pour exécuter le dessein qu'ils ont de regagner à la nage la rive africaine. L'abîme va les engloutir ; mais le sentiment énergique qui les guide ne leur permet pas de calculer les dan-

gers, et de mesurer les distances. C'est encore ce même amour, qui porte quelques uns de ces malheureux à s'étrangler, ou à terminer leur carrière par le poison; ils s'imaginent que, dans peu de jours, ils se retrouveront dans leur pays.

L'attachement pour le sol natal est indépendant de celui de la propriété, selon la remarque de tous les voyageurs. Continuellement, disent-ils, on voit sur la terre étrangère l'Européen tourmenté du désir de revoir son pays : il n'a pourtant rien à regretter, rien à prétendre dans sa patrie, qui souvent l'a rejeté de son sein; il n'y possédait rien; il y vivait dans l'isolement, tandis que, dans la contrée où il a porté ses pas, l'hospitalité la plus franche lui a été accordée; il a donc tous les élémens du bonheur, et cependant une idée vague le poursuit et le préoccupe sans cesse; au sein de l'abondance et des plaisirs, il éprouve un vide que rien ne peut suppléer; cette inquiétude ne tarde pas à se convertir en un sentiment douloureux, qui ne lui laisse pas le moindre repos.

On connaît l'affection vive que les bergers des Alpes conservent, dans tous les temps, pour les montagnes qu'ils ont tant aimées; on sait comme le chagrin les accable quand des circonstances les en éloignent. Voyez le soldat suisse quand il com-

bat pour ses rochers; ses souvenirs l'enflamment: il croit défendre ses aïeux. Il a le courage de la vertu, parce qu'il a le délire de la patrie. Nous avons conservé quelque temps à l'hôpital Saint-Louis une jeune fille du canton de Berne, qui était devenue profondément mélancolique; elle passait les jours et les nuits à regretter la terre natale; elle chantait sans cesse l'air favori du *ranz des vaches*. Cette infortunée languit et se dessécha par la consomption.

Les médecins connaissent une affreuse maladie qui est le résultat des tourmens qu'on éprouve quand on est éloigné de la terre natale; c'est la maladie des exilés; c'est celle des jeunes guerriers que les circonstances entraînent loin de leurs foyers et de leurs parens chéris. On voit quelquefois une armée entière d'adolescens abattue et désespérée : c'est surtout lorsqu'on a franchi ces montagnes escarpées, lorsqu'on a traversé des fleuves, lorsqu'on a tout bravé pour parvenir dans des contrées lointaines, que cette affection éclate et met en révolte une innombrable quantité d'individus, lesquels donnent alors un libre cours à leurs plaintes et à leurs regrets; c'est lorsque les communications sont totalement interrompues que le mal redouble. Il est digne d'observation que les habitans de la campagne

y sont en général plus sujets que les citadins Le paysan regrette toujours sa bêche et sa charrue. Revoir le champ de son père, reposer sa tête sous l'arbre qui ombragea son berceau, presser contre son cœur le sein maternel, embrasser les compagnons de son enfance, voilà à quoi se bornent ses vœux.

La nostalgie est une douleur profonde que l'on cherche parfois à dissimuler; mais ceux qui en sont atteints trahissent bientôt le secret de leur âme par la distraction de leurs regards, par un air inquiet et rêveur. J'ai vu plusieurs de ces jeunes militaires dont les yeux étaient constamment tournés vers le ciel; ils semblaient s'attacher au nuage qui prenait la direction de leur pays; ils auraient voulu suivre le vent qui soufflait du côté de leur patrie. Faites voyager un nostalgique sur une terre émaillée de fleurs, faites-le respirer dans une atmosphère parfumée d'ambrosie, vous ne parviendrez point à lui faire oublier le toit de ses pères. Qui peut redire sans émotion ces paroles si touchantes d'un de nos cantiques sacrés : *Nous nous sommes assis sur les bords des fleuves de Babylone, et nos larmes ont coulé en nous ressouvenant de Sion.*[1]

[1] *Super flumina Babylonis illic sedimus, et flevimus cum recordaremur Sion.*

Quand nous sommes livrés à toute la turbulence de nos passions, la terre natale nous est quelquefois insupportable ; l'amour de la liberté, l'ardeur bouillante de la jeunesse nous entraînent loin des lieux où nous avons reçu le jour ; nous brûlons de quitter le toit domestique ; mais, quand nous avons prodigué toute notre existence au-dehors et dans des pays éloignés, nous redemandons à la nature les premiers biens, les premiers amis que le ciel nous donna ; nous nous empressons de repasser les mers, de retourner vers les rivages que nous avions délaissés. On dirait qu'il y a, dans l'air de la patrie, une saveur délicieuse qu'on ne goûte jamais sur une terre étrangère ; et personne n'ignore qu'il n'est point de meilleure pâture pour un cœur malade ou convalescent.

Il en est de la terre natale comme de toutes les premières impressions de la vie ; il faut avoir quitté ses dieux pénates, pour sentir combien il est doux de les retrouver. Après une longue absence, comme on reprend avec transport ses liens primitifs ! comme on se rattache à tout ce qu'on a aimé ! avec quelle avidité nous reportons nos regards sur tous les objets qui se représentent à nous ! avec quelle ivresse nous revoyons le toit qui nous a vus naître, le sol qui nous a nourris ! Nous analysons tous les changemens qui se sont

opérés dans la maison, dans le jardin, dans la prairie; nous examinons si l'arbre a pris de l'accroissement, si le cours du ruisseau a été détourné ; nous cherchons les lieux témoins des jeux de notre enfance ; nous pleurons de joie en revoyant le site où nous avons exprimé nos premières affections, nos premiers regrets; nous nous rappelons les soins dont on a entouré notre jeunesse. De pareils sentimens ne peuvent se décrire. Les souvenirs de l'imagination sont les plus attendrissans, et ce sont ceux que donne la patrie.

Des peuples hospitaliers consolent vainement l'homme qu'on a banni ; il a toujours le front chargé d'affliction. C'est toujours vers son pays qu'il dirige ses vœux et ses espérances ; il ne cesse d'appeler par ses vœux le vaisseau qui doit le ramener parmi les siens. On dirait que cet amour pour le sol natal, qui s'accroît et s'agrandit de plus en plus par le temps, par les distances, tient à une certaine disposition de notre âme, à certains élémens, à certains principes de notre constitution physique, qui réagissent à certaines époques, et nous forcent à venir nous replacer, pour ainsi dire malgré nous, sous le soleil qui éclaira notre berceau.

Les animaux ont aussi l'instinct de la terre

natale : on observe que, lorsque certains d'entre eux ont été transportés à une grande distance, ils reviennent avec une rapidité inconcevable aux lieux où on les a pris ; ils ont, en quelque sorte, le sens qui fait apprécier les espaces. Il est constant que ce sentiment affecte surtout les oiseaux de mer et ceux des montagnes ; aussi est-il difficile de les déplacer sans qu'ils éprouvent un ennui insupportable, qui détermine quelquefois leur mort ; quand on cherche à les rendre esclaves, on s'aperçoit qu'ils sont bientôt atteints d'une profonde mélancolie : ceux qui habitent des sites sauvages sont précisément ceux qu'il est impossible de dépayser.

Les insectes ailés ont le même penchant, et il est difficile de les détacher du sol où ils ont pris naissance. M. le baron de Besner, gouverneur de Cayenne, conçut autrefois le projet de naturaliser dans cette île des abeilles de France. Aucune précaution ne fut négligée pour venir à bout de cette entreprise. Les ruches furent placées dans une habitation à l'abri de tout trouble, et dans l'exposition la plus favorable à leur entretien ; mais le lendemain, quand on alla les visiter, toutes les abeilles avaient disparu. Quel fut néanmoins l'étonnement du gouverneur, quand il apprit que ces mouches avaient été se placer sur le mât du vais-

seau qui les avait apportées d'Europe, et qui était sur le point de retourner en France ; elles voltigeaient et ne cessaient de bourdonner autour des voiles avec une sorte d'inquiétude. [1]

Ce n'est donc point un besoin factice que ce penchant irrésistible dont nous venons de traiter ; il ne saurait être le résultat de l'habitude : c'est un penchant naturel, parce qu'il entre dans les vues de la Providence ; de là vient qu'on voit tant de gens qui ont fait le tour du monde, et qui reviennent toujours étonner leurs concitoyens par le récit de tout ce qu'ils ont vu et observé. Si la famine chasse le Savoyard de ses montagnes, il ne tarde pas à y revenir quand sa petite industrie lui a procuré de quoi subsister le reste de ses jours.

Les sauvages prétendent qu'il faut être ingrat ou pervers pour se complaire dans des pays éloignés de celui où on a un père, une mère, une épouse ou des enfans. Il n'y a pas long-temps

[1] Ce fait paraît si extraordinaire, qu'on n'y ajouterait aucune croyance, s'il n'était attesté par toute la colonie ; tous les gens du pays le racontent. Cependant ce fait ne doit pas surprendre ceux qui ont fait une étude particulière de ces merveilleux insectes, et qui ont été à même d'apprécier les effets sans nombre de leur intelligence et de leur instinct.

que l'un des leurs déserta sa tribu : il y revint quelques années après ; les siens le reconnurent et le punirent en lui donnant la mort. Je tiens ce trait d'un missionnaire de la Louisiane. Ainsi donc la patrie est tout pour une âme sensible. « Oui, c'est en ce lieu que je suis né, s'écrie avec transport Cicéron ; aussi je ne sais quel charme s'y trouve qui ravit délicieusement mon cœur, et qui me rend encore ce séjour aussi doux qu'agréable ; et ne nous dit-on pas que le plus sage des mortels, pour revoir sa ville d'Ithaque, refusa l'immortalité ? [1] »

[1] *Quare inest nescio quid, et latet in imo sensu meo, quo me plus hic locus fortassè delectet : si quidem etiam ille sapientissimus vir, Ithacam ut videret, immortalitatem scribitur repudiasse.*

COURAMÉ,

OU

L'AMOUR DE LA TERRE NATALE.

AVERTISSEMENT.

Les habitans des pays chauds semblent inspirer un intérêt plus vif depuis quelques années. Il est vrai qu'on les connaît mieux depuis que tant de contrées nouvelles ont été soigneusement parcourues et visitées ; depuis que des voyageurs aussi instruits que zélés et courageux nous ont fourni les documens les plus authentiques sur les mœurs et les coutumes de ces différentes nations.

C'est Bernardin-de-Saint-Pierre, ce sont MM. de Chateaubriand et de Humboldt qui ont particulièrement inspiré le goût de puiser des sujets dans cette nature enchanteresse, et ils ont eu, dans toute l'Europe éclairée,

de brillans imitateurs [1]. *Il serait long et minutieux de citer ici les nombreux ouvrages dont notre littérature s'est enrichie; plusieurs de ces productions ont eu un succès incontestable, et il y a peu de temps qu'une dame de haute distinction a écrit l'histoire d'une jeune Négresse avec une grâce d'autant plus aimable, qu'elle n'a pas eu besoin de la chercher.*

[1] M. Ferdinand Denis, jeune écrivain de la plus grande espérance, a si bien senti la vérité de cette assertion, qu'il a composé un ouvrage intéressant sur les scènes de la nature dans le climat des tropiques. Son but est d'apprécier toute l'influence qu'elles peuvent exercer sur l'imagination et les inspirations qu'on peut en recueillir. M. Ferdinand Denis n'a point borné là ses recherches; il prépare, dit-on, des matériaux pour l'histoire de l'éloquence et de la poésie, chez les peuples tout-à-fait sauvages ou peu avancés dans la civilisation. Il veut prouver qu'elles sont l'une et l'autre des facultés naturelles ou primitives, et qu'on les rencontre partout soit en ébauche, soit dans un état plus ou moins perfectionné. Sous ce point de vue, M. Denis a recueilli beaucoup de faits dans ses intéressans voyages, et il exprime avec un grand charme les impressions qu'il a reçues sur les terres qu'il a visitées.

J'estime, pour mon propre compte, que la connaissance des peuples non civilisés est singulièrement utile pour procéder à l'examen approfondi, ou, pour ainsi parler, à l'anatomie la plus intime de nos passions; pour les analyser telles que Dieu nous les donne, et sans aucune de ces altérations dont elles se trouvent à chaque instant frappées par la corruption de l'ordre social. C'est dans cette étude qu'on peut se former une idée juste de nos penchans natifs, ainsi que de la nature primitive de notre système sensible.

Ceux qui écrivent sur la théorie du sentiment moral doivent procéder, ce me semble, comme les divers observateurs qui s'appliquent à d'autres sciences. Ils doivent appuyer leurs principaux points de doctrine sur des faits recueillis chez tous les peuples, dans toutes les classes d'hommes et dans

tous les rangs de la société; ils doivent enfin mettre leur philosophie en action en exposant avec vérité leurs mœurs, leurs caractères, leurs habitudes.

Sous ce point de vue, je pense que les sauvages doivent être, pour le physiologiste, un sujet important de méditation. Il est beaucoup de gens qui cherchent à nous désenchanter sur le genre de bonheur dont ils jouissent ; la vérité est qu'ils n'ont été malheureux que depuis que nous les avons poursuivis dans leurs déserts, depuis que nous avons porté la hache dans leurs pays, et que nous sommes venus diminuer leurs ressources.

L'histoire exacte de Couramé née dans la tribu des Noragues, se rattache naturellement à ce que nous venons d'écrire de l'a-

mour de la terre natale. Les vieillards de Cayenne, qui ont conservé le souvenir de cette intéressante personne, attestent qu'elle n'avait pas cessé un seul moment de regretter son pays, malgré les richesses dont on l'avait environnée, malgré les nouveaux goûts qu'on avait cherché à lui inspirer depuis qu'elle vivait au milieu de la civilisation; ils ajoutent qu'elle arrosait de ses larmes le lit où on voulait la faire dormir, et qu'elle passait des journées entières sans vouloir prendre aucune nourriture.

Pour changer son instinct, qui était si puissant chez elle, on lui avait donné la plus brillante éducation. On l'avait initiée dans tous les beaux-arts; et pourtant elle conservait toujours l'empreinte des premiers sentimens qu'elle avait apportés de son désert; on assure même que, toutes les fois

qu'elle pouvait échapper à madame de Sainte-Croix, elle allait de suite se baigner dans la mer ou dans les rivières les plus voisines, et qu'elle y nageait avec la vitesse d'un poisson, comme font les Noragues et les Galibis; cette habitude, contractée dès l'enfance, était si impérieuse, que sa mère adoptive avait attaché une jeune esclave à ses pas, crainte d'accident.

Les sauvages ont des airs favoris, des airs qui tiennent au pays où ils sont nés, et qui le leur rappellent; lorsqu'ils les chantent, les larmes coulent de leurs yeux. En général, il est difficile de les assujettir à nos lois, à nos usages, à nos mœurs, à nos habitudes. Ils abhorrent la vie casanière, et préfèrent la vie errante, la vie du désert. Recevoir tous les jours et sans contrainte les rayons d'un soleil bienfaisant, respirer un air pur,

être en quelque sorte le maître de la forêt, jouir seul du silence mystérieux qui y règne, y poursuivre en toute liberté l'élan, le chevreuil, le farouche bison ; attaquer le sanglier dans sa retraite ; déclarer la guerre aux poissons ; parcourir les fleuves avec la pirogue qu'on a creusée, voilà pour eux le vrai plaisir, voilà le vrai bonheur.

Comme un premier voyage est douloureux à l'âme quand il nous sépare des auteurs de nos jours ! combien sont pénibles les émotions qui nous agitent, quand nous venons à perdre ce que nous avons toujours aimé ! Telles étaient les angoisses déchirantes de Couramé quand elle se vit tout à coup enlevée à des parens qu'elle idolâtrait. « Ramenez-moi, s'écriait-elle, au pays où je suis née ! O ma mère ! ajoutait-elle en versant un torrent de larmes, suis-je donc oubliée de toi ! »

Madame de Sainte-Croix avait beau la combler de biens ; que pouvaient ses dons sur une jeune fille qui savait se passer de tout, et dont les besoins étaient si bornés ? Il n'y a d'ailleurs que de la vanité, je dirai même de l'égoïsme, dans les caresses que l'on prodigue à un enfant d'adoption ; on veut s'en faire un appui pour la vieillesse, un amusement pour le temps actuel ; mais, dans les soins touchans que nous recevons de celle qui nous a donné la vie, tout appartient au plus tendre amour, et ce sentiment est inépuisable.

Depuis la première publication de cet ouvrage, un homme de lettres, déjà connu par des productions agréables, avait conçu le projet de mettre en scène l'aventure de Couramé ; j'ai dû le détourner d'un semblable dessein quand il a bien voulu me le communiquer. Comme l'amour des sexes est parmi

nous le ressort spécial des compositions dramatiques, il faudrait nécessairement, pour obéir à cette convention théâtrale, altérer le caractère simple et naïf de cette jeune personne, qui n'était absolument agitée que par le souvenir de la terre natale, souvenir tout-à-fait identifié avec celui de sa véritable mère : or son histoire a excité un intérêt trop général dans la colonie, où elle a vu le jour ; elle est trop authentique et trop avérée dans tous ses détails, pour qu'il soit permis d'y substituer des faits étrangers ; il ne faut rien ajouter, ce me semble, aux idées pures et innocentes que peut inspirer un tel sujet.

Tous les arts d'ailleurs savent s'unir quand il s'agit de célébrer la plus douce, comme la plus impérieuse de nos inclinations natives. Déjà quelques uns de nos jeunes poètes ont agréablement retracé les regrets, les impa-

tiens désirs, la fuite de Couramé ; d'habiles musiciens ont marié leur talent à leurs compositions intéressantes. M. Boyeldieu, dont le génie a tant de puissance, n'a pas dédaigné de reproduire, dans une simple romance, les chants naïfs des rives de l'Approuague; M. Naderman a composé des chœurs de Galibis, qu'on répète dans tous les pays où on a voué une sorte de culte aux accords qui expriment des sentimens passionnés. Le même sujet a été transporté sur la toile ; un habile professeur de peinture, un artiste des plus ingénieux et d'une raison parfaite, qui donne un but moral à tous ses travaux, M. Constant-Desbordes, vient d'exécuter la scène touchante du départ de Couramé, avec un talent bien propre à enflammer l'émulation de ses élèves.

Il y a déjà beaucoup d'années que Cou-

ramé a cessé de vivre dans son carbet héréditaire, qui était situé sur les bords d'une des plus considérables rivières de la Guyane. Je dois des remercîmens au respectable colon américain, qui, après avoir lu l'histoire que j'en ai donnée, a bien voulu me faire don de ses flèches, de son pagara, et de quelques autres meubles qui ont été à son usage ; il a pu se procurer ces objets précieux avec d'autant plus de facilité, que la tribu à laquelle appartenait Couramé, depuis qu'elle avait quitté madame de Sainte-Croix, se trouvait fixée dans un lieu très voisin de son habitation. Je ne puis assez dire combien j'ai été flatté d'une attention aussi aimable, et j'aime à lui témoigner ici le sentiment de ma vive gratitude.

Couramé était digne de sa célébrité ; car, après avoir été la plus belle personne de sa tribu, elle était devenue la mère de famille la

plus chérie et la plus respectée parmi les Noragues : jamais, dit-on, depuis son départ de Cayenne, elle n'avait témoigné le moindre regret relativement aux avantages de sa condition passée. Quoique pourvue des agrémens et de toutes les qualités que l'on envie, elle fut constamment heureuse parmi les siens. Le bonheur de l'âme est sans nuage, quand il est acquis par des vertus.

COURAMÉ,

OU

L'AMOUR DE LA TERRE NATALE;

ANECDOTE DU DOCTEUR VALAYER.

(*Fig.* VIII.)

Ce n'est point un personnage imaginaire que je mets en scène ; c'est un simple événement que je raconte ; aucun ne prouve mieux que l'amour de la terre natale est gravé dans tous les cœurs en caractères ineffaçables.

Une jeune Indienne, de la tribu des Noragues, s'était égarée, à l'âge de neuf ans, dans les forêts de la Guyane. Elle fut recueillie par des chasseurs, et remise entre les mains de madame de Sainte-Croix, veuve

d'un riche colon de Cayenne, qui la conserva chez elle, et l'adopta. Dans le désert, cette pauvre fille s'appelait *Couramé*, mot qui, dans la langue des Galibis, signifie *belle*. Il est dans les habitudes des sauvages de donner à leurs enfans des noms qui se rapportent à quelque attribut agréable, ou à tout ce qu'il y a de plus riant dans la nature extérieure, qu'ils sentent et qu'ils comprennent si bien ; cette coutume s'est conservée parmi eux depuis les premiers hommes de la création.

Arrivée chez madame de Sainte-Croix, Couramé vit convertir son nom en celui de *Démétrie*, et elle fut baptisée sous les auspices de sa mère adoptive, qui la fit élever à la manière française. Les plus tendres soins lui furent prodigués : rien ne fut épargné pour lui donner une éducation brillante, dont elle profita. A mesure qu'elle embellissait, on cherchait à rehausser en elle les dons de la nature par le luxe et l'élégance

des vêtemens. On l'appliqua à l'étude de la musique, mais particulièrement à celle de la danse. Personne n'ignore que dans les villes on a fait un art très compliqué de ces mouvemens harmoniques de notre organisation, qui sont l'expression d'une vie joyeuse et satisfaite. Rien d'ailleurs ne manquait à Couramé. Elle ne connut jamais les privations ; mais, par une maladresse singulière, on parlait sans cesse en sa présence du désert où elle avait été trouvée, des misères attachées à la condition des sauvages, du sort heureux qui attendait Couramé dans le monde par l'effet des bontés de sa bienfaitrice, des obligations qu'elle contractait envers madame de Sainte-Croix, etc. On voulait par ces discours lui faire chérir son nouvel état. On verra bientôt que cette manière d'agir était au moins inconsidérée, et qu'elle produisait un résultat contraire : tant il est vrai que les penchans natifs prennent plus de force par les contradictions ! Il y a dans chaque être vivant un principe inné

qui fixe le genre de ses désirs, de ses inclinations caractéristiques. L'oiseau né d'un œuf que couve une mère étrangère n'en obéit pas moins à ses impulsions intérieures, au sens moral dont la nature l'a intrinsèquement gratifié.

Malgré les biens, malgré les faveurs dont on la comblait, Couramé était sans cesse rêveuse et mélancolique. On remarquait en elle cette tristesse profonde qu'éprouvent tous les êtres qu'on a transplantés. Elle languissait comme ces arbrisseaux qui se courbent ou se dessèchent quand on veut les faire croître sur un terrain qui les repousse. Ses penchans résistaient à tous les goûts qu'on voulait lui donner ; elle soupirait après la terre natale. Une inspiration secrète l'avertissait qu'elle était faite pour une autre existence; et une sorte de *sauvagerie* perçait toujours à travers les manières élégantes que l'on acquiert par la civilisation. Il y avait dans ses regards quelque chose de vague et

de distrait qui semblait l'isoler au milieu des personnes qui l'entouraient. Couramé questionnait avec avidité tous ceux qui arrivaient de la rivière d'Approuague. On lui avait dit que le pays où elle avait reçu le jour était à l'est de Cayenne ; aussi avait-elle les yeux constamment tournés vers le soleil levant. Enfin, dans ses promenades journalières, elle ne pouvait contempler la surface de la mer sans être tourmentée du vif désir de retourner aux lieux où elle avait pris naissance.

Couramé jouait quelquefois avec les filles de son âge ; mais ses amusemens étaient loin de la satisfaire ; les enfans qui partageaient ses distractions n'étaient point de sa tribu ; elle pleurait parce qu'elle n'avait ni sœur ni frère ; elle regrettait les joies de son pays : enfin, au milieu de l'abondance et de la richesse, tout lui manquait, puisque sa mère n'était pas là. Elle avait déjà neuf ans quand elle fut trouvée dans les forêts de la Guyane ; à cet âge, tout ce qui tient au sentiment ne

s'oublie pas. Des rêveries continuelles l'agitaient, et durant la nuit elle était souvent suffoquée par ses sanglots et par ses larmes. Quelquefois elle s'endormait; mais aussitôt la voix de sa mère venait retentir jusque dans les rêves de son sommeil. Malgré les peines qu'elle endurait, Couramé restait toujours belle ; on remarquait dans tous les traits de sa physionomie cette langueur, cette mélancolie touchante qui, comme l'a dit un ancien, est en quelque sorte une grâce dans la douleur.

Chez madame de Sainte-Croix, Couramé était d'ailleurs l'objet de toutes les complaisances. Toutes les personnes spirituelles qui fréquentaient cette maison voulaient concourir à son instruction ; elle avait tous les maîtres que peut procurer une grande opulence. Couramé les écoutait, et on parlait de ses progrès comme d'un prodige. On lui faisait surtout apprendre la langue française ; mais pour elle il n'y avait qu'une langue qui dût être préférée dans le monde,

c'était celle des Galibis, si pauvre en mots superflus, mais si riche en mots affectueux et tendres; Couramé n'avait rien oublié de ce dialecte sauvage, dont on n'usa jamais pour déguiser la pensée, et que sa mère lui avait appris dès ses premiers ans.

Il est du reste remarquable que l'éducation donnée à Couramé, loin d'éteindre en elle l'amour de la patrie, n'avait fait que fortifier ce penchant, en développant toute l'énergie de son âme. On écrivait beaucoup, à cette époque, sur les sauvages de la Guyane, qu'on avait le projet de civiliser; on cherchait à éclairer sur ce point le gouvernement de France. Or, Couramé lisait avec une avidité extrême tout ce qu'on publiait de la nation errante des Galibis, de l'industrie des Noragues, de leurs jeux et de leurs habitudes. Enfin, à tout instant, son imagination était bercée par des récits sans nombre qui rallumaient dans son cœur le désir de retourner dans sa patrie; elle voulait mourir aux lieux

où était son berceau. Terre chérie, terre où j'ai vu le jour, s'écriait-elle, qui me rendra vos charmes et le bonheur que vous me donniez ! qui peut songer à vous sans vous regretter, sans brûler de vous revoir !

Cependant madame de Sainte-Croix s'apercevait depuis long-temps que Couramé n'était point heureuse. A chaque instant du jour on la voyait répandre des larmes et se cacher dans les endroits les plus solitaires de la maison. Au milieu de tant de gens qui la chérissaient, elle avait l'air d'être une créature d'une autre espèce ; on ne savait à quoi attribuer tant de mélancolie. D'une autre part, Couramé n'osait dire le motif de son chagrin ; elle craignait de passer pour ingrate et d'affliger sa bienfaitrice.

Madame de Sainte-Croix s'imagina un instant qu'un sentiment irrésistible s'était peut-être emparé de son cœur, car cette intéressante personne entrait déjà dans sa quinzième année : mais quand une pensée remplit déjà toute

notre âme, aucune autre ne saurait y trouver place. D'ailleurs on voyait bien qu'elle écoutait avec indifférence toutes les louanges que l'on prodiguait à sa beauté. Que faisait donc alors madame de Sainte-Croix ? Elle cherchait à consoler Couramé ; elle la prenait dans ses bras. Vaine tentative ! Qu'importent les caresses d'une mère adoptive quand on embrasse en espérance celle qui nous a porté dans son sein, qui nous a nourri de son lait ?

La seule distraction qu'éprouvait Couramé au milieu des regrets qui la consumaient, était la lecture de quelques ouvrages d'histoire, qui se trouvaient dans la bibliothéque de madame de Sainte-Croix, et dont sa bienfaitrice lui avait fait don ; en effet cette respectable dame avait un esprit très cultivé ; elle regardait les livres comme des amis consolateurs qui empêchent l'âme de trop s'appesantir sur ses impressions chagrines. Couramé profitait de cette ressource, ainsi que de la conversation du docteur Valayer, vieillard

respectable, dont je tiens cette anecdote, et qui, depuis plus de quarante ans, était l'idole de la colonie. Cet homme, vertueux autant qu'éclairé, était le médecin de l'âme aussi-bien que celui du corps ; il avait pénétré tous les secrets de Couramé ; mais il se gardait bien de lui en faire part. En général, le docteur mettait dans ses relations avec ses malades une réserve délicate et prudente qui lui conciliait tous les cœurs.

Quelque temps après, un événement particulier apporta des changemens heureux dans l'existence de Couramé. A cette époque, Cayenne avait pour gouverneur M. le baron de Besner ; mes lecteurs seront peut-être curieux de savoir quel était cet homme qui a laissé de si honorables souvenirs dans cette île. Ceux qui l'ont connu disent que c'était un philanthrope très éclairé, qu'il portait l'âme la plus active dans un corps faible et valétudinaire, qu'il avait l'accent allemand, mais le cœur tout-à-fait français. On lui demandait

un jour, dans un salon de Paris, pourquoi, avec une santé si frêle et si languissante, il ne craignait pas d'aller vivre sous un ciel inhumain, et de compromettre ainsi sa vie. *On ne meurt jamais où l'on commande*, répondit-il avec fermeté. Je cite ce trait, parce qu'il dévoile son caractère énergique et entreprenant. Le baron était d'ailleurs tourmenté par le plus vif désir de contribuer au bonheur des hommes; son ardeur pour les projets était infatigable. Il aimait surtout les Indiens, et voulait améliorer leur sort en les amenant à la civilisation; il s'abandonnait enfin à tous les rêves de l'homme de bien, quand il s'agissait de la colonie.

Pour mieux venir à bout de ses desseins, le baron imagina d'attirer à Cayenne, sous divers prétextes, quelques Indiens de la Guyane. Il voulait leur faire apprécier tous les avantages dont on jouit dans les villes. Pour cela, il fallait qu'ils y vinssent. Son but était de rapprocher de nous ces hommes

agrestes, d'en faire des peuples amis, de les plier insensiblement à des habitudes qui pouvaient les ennoblir à leurs propres yeux. Il s'était particulièrement flatté d'influer sur les mœurs des Noragues, qui, de tous les sauvages, sont ceux qui montrent le plus de moralité, qui respectent leurs parens, qui ont le plus de justice et de bonne foi, etc. Dans un voyage qu'il avait fait au beau quartier d'Approuague, il était entré dans leurs cases, et il s'était persuadé qu'on pourrait tirer un grand parti de cette intéressante tribu. Il prétendait en faire des cultivateurs sous les mains desquels auraient prospéré les terres fertiles qu'ils habitaient. Il lui était d'ailleurs d'autant plus facile de communiquer avec eux, que la plupart étaient baptisés, et avaient déjà reçu quelques uns des bienfaits de la civilisation.

M. de Besner fit dire en conséquence à leur chef Almiki, qu'il serait peut-être intéressant pour lui de venir un jour au sein de la mé-

tropole, avec quelques uns des siens, pour y délibérer sur des affaires qui le concernaient, et qui se rapportaient à la prospérité de sa tribu. Le message fut adroitement rempli par un missionnaire qui avait beaucoup d'ascendant sur sa volonté.

On sait avec quelle difficulté les sauvages établissent des rapports extérieurs, à moins qu'ils n'y soient contraints par la force ou par la nature même de leurs besoins. Mais, depuis quelque temps, les Noragues se trouvaient dans une grande pénurie : ils manquaient de haches, de sabres, de fusils, et autres objets qui sont pour eux de la plus grande importance. Ils s'imaginèrent avec raison, que, sous ce point de vue, ce voyage leur serait profitable. Ils adhérèrent sans hésiter à la proposition du gouverneur. Le vieux Almiki, trop âgé pour quitter son carbet, consentit au départ de son fils, qui se fit accompagner par quelques hommes et quelques femmes de la tribu.

Cependant, le bruit s'était répandu à Cayenne que les Noragues allaient arriver. Couramé était d'une joie qui ne peut se décrire. Elle s'imagina de suite qu'elle allait revoir sa mère, et son amour pour la terre natale reprit toute sa force. Dans son impatience, elle comptait les jours et les heures. Le présent pèse toujours aux âmes actives; elles ne s'alimentent que d'espoir.

Couramé repassait dans sa mémoire tous les mots de cette langue primitive, qu'elle savait si bien avant d'avoir été éloignée de son pays. Elle était bien sûre d'être reconnue des siens : d'ailleurs elle portait ses cheveux lisses et pendans, comme toutes les femmes des Galibis. Quoiqu'elle vécût dans une maison opulente, quoique sa mise fût extraordinairement recherchée, elle conservait toujours quelque chose du costume indien ; le corail pendait à ses oreilles ; son col était entouré d'une chaîne de graines rouges ; ses bracelets étaient composés de

petites coquilles de mer. Madame de Sainte-Croix, qui tirait vanité des grâces et de l'adoption de Couramé, se plaisait à donner à sa parure les caractères distinctifs de sa nation.

Enfin ce fut une joie universelle de voir arriver les Indiens, ainsi qu'on l'avait annoncé. Ils marchaient à la file et l'un à la suite de l'autre, selon l'usage qu'ils observent dans les bois quand ils sont obligés de les traverser. Toute la population de la colonie était accourue au-devant d'eux pour les voir passer. C'est le propre de l'homme civilisé d'envisager l'homme sauvage comme un objet de curiosité ; la jeune Couramé surtout ne se possédait pas de joie en apercevant des gens de sa tribu : elle leur demandait des nouvelles de sa mère dans la langue des Galibis. Les gestes, les signes, rien n'était épargné pour se faire entendre ; elle cherchait à lire dans leurs regards ; elle croyait voir en eux ses parens, son carbet, toute la terre d'Approuague.

Parmi les Indiens qui vinrent en députation chez M. le baron de Besner, on remarquait plusieurs hommes de haute taille et de bonne mine ; on distinguait surtout parmi eux le fils d'Almiki, dont le costume était plus soigné que celui de ses compagnons. Il était armé comme un guerrier ; il avait le regard noble ; mais sa figure était triste et mélancolique. Son front devint moins austère quand il aperçut Couramé ; mais celle-ci dirigeait particulièrement son attention sur un groupe de femmes noragues qui marchaient à la suite en portant des liqueurs fermentées, ainsi que de la farine de manioc pour composer de la bouillie à leurs maris. Elle ne s'apercevait d'ailleurs en aucune manière des émotions qu'elle pouvait exciter.

Toutes les femmes indiennes étaient vêtues plus modestement que de coutume. La plupart d'entre elles s'étaient parées avec des plumes d'oiseaux ; elles portaient des jupes de zingue ou de toile bleue, qui est la cou-

leur favorite des Noragues ; quelques unes avaient cherché à donner de l'éclat à leur peau par des couleurs artificielles. Elles marchaient avec des brodequins, sorte de chaussure de jonc et de coton très élégamment travaillée. Malgré ce costume un peu bizarre, Couramé était ravie de les voir, et trouvait que leurs ornemens étaient préférables à ceux dont on usait pour l'embellir. Elle enviait leur sort, et il lui tardait d'être confondue avec elles.

Quant aux Indiens, ils étaient en extase devant les grâces de Couramé, qu'ils avaient de suite reconnue, et qu'ils considéraient avec le plus grand étonnement. C'était un spectacle intéressant de voir ces habitans des forêts se mêler avec les gens de la ville ; on les introduisit chez le gouverneur ; ils ne tardèrent pas à demander des serpes, des haches, des fusils, et autres outils ou instrumens dont ils avaient le plus grand besoin. Les femmes noragues montraient des paniers

de jonc et des vases de terre, qu'elles donnaient aux dames de la ville, recevant en échange des colliers de jais, des bracelets, et autres objets de verroterie, etc. Pendant ce temps, Couramé se mêlait avec elles; elle cherchait sa mère, qui, ne soupçonnant pas que sa fille existait encore, n'avait pas quitté son carbet.

Le gouverneur reçut les Indiens avec la plus franche cordialité; car, comme je l'ai dit plus haut, son vœu le plus ardent était de leur faire aimer les jouissances de la civilisation. Ceux-ci étaient à peine arrivés, qu'ils parlaient déjà de se remettre en voyage. Pour les retenir, on chercha à intéresser leur curiosité; mais rien ne pouvait les captiver; l'admiration des sauvages est passagère et s'évanouit instantanément. Chez eux il n'y a que les passions conservatrices qui soient permanentes. Aussi ne trouvaient-ils rien d'extraordinaire dans les tableaux et autres chefs-d'œuvre de l'art qu'on leur présentait;

ils jugeaient toujours la nature plus vraie, et il leur tardait d'y retourner. Tout ce qui n'était pas relatif à leurs besoins ne faisait aucune impression sur eux. Les glaces qui se trouvaient dans le salon du gouverneur ne les étonnèrent pas, parce qu'ils s'étaient souvent mirés dans la rivière d'Approuague ; on essaya de les surprendre par la peinture ; ils crurent voir l'image d'un objet qui se réfléchit dans l'eau.

Pour mieux les intéresser, on leur donna une petite fête. Ils furent d'abord ravis de cette multitude d'instrumens à vent dont se composait la musique du régiment qui était alors en garnison à Cayenne ; eux qui n'avaient que de mauvaises flûtes de bambou dont ils tiraient les sons les plus monotones. Les Indiens aiment les sons bruyans et tumultueux, parce qu'ils n'expriment rien de fixe et de déterminé. Le gouverneur n'avait d'ailleurs rien négligé pour que les Noragues n'éprouvassent ni désagrément ni contrainte.

Il leur fit servir un grand festin. Ce qui les étonnait, c'était cette multitude de plats qu'ils voyaient paraître successivement. Ils ne concevaient pas les usages de tant de superfluités déjà introduites dans les maisons des riches Européens.

Après le repas, on eut recours à des jeux pour mieux les distraire. M. le baron de Besner désira que Couramé parût devant les Indiens. Elle fut ravissante en exécutant une danse noragues, embellie par tous les prestiges de l'art. Les Indiens l'entouraient et semblaient la suivre en observant la cadence avec une précision remarquable; ils s'extasiaient devant la grâce inimitable de ses pas. La danse naît du besoin que nous avons de rendre nos sensations par des signes. Couramé joignait à tous les agrémens que donne l'éducation ces grâces natives qui tiennent au pays où on a reçu le jour. Les sauvages exécutèrent ensuite quelques pantomimes ; cette espèce de divertisse-

ment est très en usage dans la nation des Galibis.

La fête aurait été incomplète, si l'on n'eût pas fait chanter les Indiens, qui étaient un objet de curiosité pour toute la colonie. La musique des Noragues est triste et monotone comme celle de tous les Galibis; mais les sons en sont très expressifs quand ils peignent les angoisses du malheur et de la tristesse; ils ont presque toujours pour objet la compassion et le courage. L'un d'eux entonna une complainte sur la défaite des Roucouyonnes par les Oyampis; mais ce qui intéressa le plus, ce fut une jeune sauvage qui fit entendre des accords tristes et tout-à-fait inconnus ; elle chanta un hymne qui exprimait les regrets d'une mère dont la fille avait été submergée par le raz des marées à l'embouchure de l'Approuague ; rien n'est plus fréquent qu'un pareil malheur. Mais Couramé ne put entendre de tels regrets sans répandre un torrent de larmes; elle s'ima-

gina aussi que sa mère la pleurait, et cette idée la plongea dans une tristesse qui l'empêcha de prendre aucune part à tout ce qui se passait autour d'elle.

Cependant la jeunesse, la grâce, les attraits de Couramé avaient produit la plus grande impression sur les Indiens. Qui ne l'aurait admirée? elle était belle comme une statue sortie de la main des Grecs. On ne saurait peindre la joie des sauvages quand ils retrouvent accidentellement quelqu'un de leur tribu qui leur a été ravi par la civilisation, et qu'ils peuvent réincorporer dans leurs rangs. Couramé ne cessait de communiquer avec eux dans la langue des Galibis, langue douce et persuasive, qui suffit d'ailleurs pour exprimer les choses les plus importantes de la vie ; elle leur témoignait par tous les moyens le désir ardent qu'elle avait de revoir le lieu de sa naissance.

Les sauvages éprouvent tous les senti-

mens à un degré d'exaltation extraordinaire ; ils sont aussi ardens quand ils aiment que quand ils se vengent ; ils eurent à peine vu Couramé, qu'ils la prirent dans une affection prodigieuse. Celle-ci, méditant sa fuite, se mêlait avec les femmes noragues. Les Indiennes l'entouraient et semblaient vouloir s'en emparer ; il ne leur fallut qu'un instant pour s'entendre ; les signes, les regards, tout parlait. Ainsi l'on voit les animaux sauvages encourager à la désertion ceux que l'homme tient sous sa dépendance. Couramé écoutait toutes les communications avec un trouble continuel ; elle s'affermissait de plus en plus dans le projet qu'elle avait de quitter la ville pour se rendre dans sa tribu ; elle prenait les Indiennes à l'écart, et ne cessait de les questionner.

La nuit s'avançait ; le baron de Besner avait fait tendre des hamacs dans une grande salle de la maison du gouvernement, afin que les Indiens pussent s'y reposer. Durant

ce temps, Couramé veillait et préparait furtivement son départ. Une seule inquiétude la dévorait; c'était le chagrin qu'elle allait causer à madame de Sainte-Croix : cette pauvre fille flottait entre deux sentimens contraires. La nature n'a pas voulu qu'il y eût des plaisirs purs dans cette vie ; rien n'est plus pénible pour l'âme que ces penchans opposés, que ces combats intérieurs qui la tyrannisent en sens divers ; quand notre cœur est combattu par deux puissans intérêts, nous tombons dans un état de perplexité indéfinissable.

La lune brillait de tout son éclat, et Couramé profitait de sa clarté pour contempler de sa fenêtre la surface de la mer. Avec quelle joie elle promenait ses regards sur cette plaine azurée que les pirogues des Indiens allaient bientôt sillonner ! Cayenne n'est pas très éloignée du canton d'Approuague, et pourtant il lui semblait qu'elle avait des régions immenses à traverser avant de parvenir au terme de ses vœux ; pour un cœur

impatient, ce n'est point l'espace, c'est le désir qui fait la distance.

Enfin l'aurore parut, et Couramé rassembla toutes ses forces pour quitter la maison de sa bienfaitrice. Mais quel douloureux regret s'éleva dans son âme! On peut aller avec transport vers la terre natale, et pourtant donner encore des larmes à la terre de l'hospitalité; Couramé sanglotait en abandonnant la maison où on l'avait si bien accueillie et si bien aimée. Elle écrivit à sa mère adoptive une lettre, où elle se confondait en expressions vives d'attendrissement et de reconnaissance; enfin, elle déposa fidèlement sur une table tout ce qu'elle avait reçu des mains généreuses de madame de Sainte-Croix, et laissa dans un pagara tous les bijoux qui faisaient sa parure.

Revêtue d'un simple habit indien, ses cheveux lisses couvraient seuls ses épaules. Pendant que tout le monde dormait encore,

elle sortit et courut avec précipitation vers le rivage, où les Noragues l'attendaient. A cette heure matinale, peu de personnes se trouvèrent sur son passage ; sa nudité lui servait en quelque sorte de voile, et l'empêchait d'être reconnue ; elle s'élança dans la pirogue ; on chanta l'hymne de départ, et on rama en cadence vers la terre d'Approuague.

Les Indiens s'éloignèrent chargés de présens du gouverneur. Sans doute les vents furent favorables ; sans doute la traversée fut prompte, et la pirogue qui conduisait Couramé arriva heureusement à sa destination ; mais aucune expression ne peut rendre l'affliction qu'éprouva madame de Sainte-Croix, lorsqu'elle apprit la fuite précipitée de cette fille adoptive qu'elle avait comblée de biens et chérie si tendrement. Dans les premiers momens, elle refusait de croire au malheur qu'on lui annonçait ; cependant ses doutes ne tardèrent pas à s'éclaircir quand elle entra dans la chambre de Couramé, et qu'elle jeta les

yeux sur la lettre d'adieux que cette pauvre fille venait de lui écrire.

Madame de Sainte-Croix était inconsolable de cet événement; elle ne crut pas néanmoins devoir faire la moindre réclamation auprès des Indiens; car Couramé n'avait fait qu'user de son droit en retournant auprès de sa véritable mère. Elle supporta donc ce violent chagrin ; et cinq années s'écoulèrent sans qu'on entendît parler de la fugitive, qui était probablement heureuse dans le carbet de sa mère ; cette idée adoucissait les regrets de madame de Sainte-Croix.

On avait à peu près oublié Couramé à Cayenne ; quelquefois seulement on se bornait à rappeler son nom dans les conversations. Par le plus singulier des hasards, il arriva que le respectable docteur Valayer fut conduit sur les rives de l'Approuague ; il avait acquis une propriété dans ces lieux si

fertiles, et il allait la visiter. Il entrait aussi dans ses projets d'y faire des promenades de botanique ; car le docteur était passionné pour cette branche de l'histoire naturelle, et il était regardé comme un des meilleurs élèves de Bernard de Jussieu.

On ne peut se peindre la surprise qu'il éprouva, lorsque, ayant été visiter les Indiens Noragues, la première personne qui s'offrit à sa rencontre fut Couramé, qu'il n'eut pas de peine à reconnaître. Il était entré dans son carbet, où il la trouva entourée de toute sa famille. Elle avait pris pour époux le fils d'Almiki, chef de la tribu, le même qui avait fait partie de la députation près le gouverneur de Cayenne, lorsque Couramé portait encore le nom de Démétrie ; c'était celui dont la noble stature avait été tant admirée dans la fête donnée aux Indiens par le baron de Besner ; il était juste que la plus belle des femmes de la tribu fût unie au plus courageux. Couramé se trouvait

aussi près de sa mère, qui vivait encore, et dont elle consolait tous les instans. Des hamacs, des vases de terre, quelques instrumens pour la pêche et la chasse, deux chiens fidèles, voilà ce qui meublait le carbet où elle aimait à passer ses jours.

Le docteur Valayer considérait avec étonnement tous les changemens qui s'étaient opérés dans la manière d'être de Couramé. Ce n'était plus cette jeune fille que la mélancolie et l'ennui desséchaient au milieu du luxe et de la richesse; c'était une femme livrée tout entière aux soins maternels, et qui coulait sa vie dans la paix domestique. Elle n'avait pas cessé d'être belle, et n'avait rien perdu de son goût pour la parure; elle portait un collier fait avec des dents de tigre; ses cheveux étaient ornés de quelques pierres brillantes, ramassées dans le sable de la rivière des Rubis; ses bracelets étaient de rouabes, graines sauvages qui ressemblent un peu au jayet.

On a raison de dire qu'un carbet bien ordonné est l'asile des vertus patriarcales; le docteur Valayer prétendait n'avoir jamais vu de tableau plus touchant. Il bénissait le jour où ses intérêts particuliers et l'amour de la botanique l'avaient conduit dans cette contrée. Couramé était heureuse de son bonheur et de celui des siens. Le docteur lui fit une multitude de questions sur son nouvel état, et il résulta de ses réponses qu'elle était mille fois satisfaite d'avoir été rendue à sa condition primitive. Il lui demanda ce qu'elle avait fait de tous les talens qu'on avait pris soin de développer en elle pendant son séjour à Cayenne; il voulut savoir si elle regrettait une bibliothéque fort curieuse dont madame de Sainte-Croix lui avait fait présent pour perfectionner son éducation. « Voilà mes livres, répondit-elle en montrant ses enfans et le nouveau-né qu'elle allaitait. Je suis épouse et mère; tout mon esprit est passé dans mon cœur. De tout ce qu'on m'a appris, je n'ai rien conservé que la crainte de

Dieu, qui m'a soutenue dans toutes mes afflictions ; je lui dois la continuation du bonheur dont il m'a comblée sur la terre, et la prospérité de mon carbet. »

Il s'établit ensuite entre le docteur Valayer et Couramé une conversation durant laquelle ils eurent occasion de balancer les inconvéniens de la civilisation avec ceux de la vie sauvage. « Ne me parlez plus de votre science, disait celle-ci ; elle ne donne que des incertitudes. Que faut-il au Norague pour être heureux ? Son arc et sa liberté. Mes enfans connaissent et aiment Dieu ; mais ils ne cherchent point à pénétrer les secrets de la Providence ; leur raison n'est jamais tourmentée ; ils goûtent ici-bas le bonheur, sans s'inquiéter d'où il leur vient. Pour nous conduire dans la vie, nous avons la prudence, ce génie conservateur des êtres sensibles. Cette indépendance que vous poursuivez avec tant d'ardeur, nous la possédons ; car, au milieu de nos bois, au sein d'une nature aussi bien-

faisante qu'hospitalière, il n'y a ni despotisme ni servitude. Nous ne faisons aucun cas de votre gloire, parce que nous sommes affranchis de l'opinion. »

Durant cet entretien, le brave Almiki son époux, dans un coin de son carbet, fumait des écorces odoriférantes, et semblait être en extase devant le bon sens et le savoir de sa femme. Le docteur Valayer admirait de son côté le choix des expressions de Couramé, qui contrastaient singulièrement avec la condition d'une sauvage; il approuvait ses résolutions; il était attendri de ses bons sentimens. Le croira-t-on ? quelque temps après, ce bon et respectable vieillard, qui m'a raconté cette histoire, éprouva lui-même aussi vivement que Couramé l'amour de la terre natale; il vendit tout ce qu'il possédait dans la colonie pour retourner en France; et les lieux qui l'avaient vu naître ont été ceux qui l'ont vu mourir.

SECTION QUATRIÈME.

DE L'INSTINCT DE REPRODUCTION,

CONSIDÉRÉ COMME LOI PRIMORDIALE DU SYSTÈME SENSIBLE.

Dieu a pris soin de l'avenir, en imprimant à tout être animé ce penchant irrésistible qui le porte à se reproduire, et à répandre lui-même le bienfait de la vie. La nature charge en quelque sorte les individus de travailler à la perpétuité des espèces. L'homme, en transmettant le souffle divin qui fait mouvoir son organisation, remplit à son tour les fonctions de créateur ; les âmes circulent comme les mondes, et la naissance vient à chaque instant réparer les désastres de la mort.

L'instinct de reproduction est un instinct primitif, un instinct fondamental auquel la maladie seule peut nous soustraire. Il est même des saisons et des circonstances où ce besoin naturel éclate avec une effervescence insolite, et provoque une sorte de tumulte dans les organes des sens ; cette disposition se manifeste dans les diverses classes d'animaux.

Chez certains quadrupèdes, les premières impulsions de la force créatrice s'effectuent avec une impétuosité très remarquable et difficile à contenir. Partout où un être respire, il est pressé d'obéir au plus impérieux des penchans, et comme l'a dit un de nos plus brillans poètes :

Le besoin de créer tourmente la nature.

Assurer l'ouvrage de la reproduction est un point essentiel auquel la nature ne manque jamais. Les oiseaux et les quadrupèdes ovipares prennent autant de soin pour la conservation de leurs œufs que les autres animaux pour nourrir les petits qui sortent vivans de leur sein. On a de la peine pourtant à se rendre raison de la tendresse d'un animal pour un embryon qui n'a reçu encore aucun des attributs de la vie ; cet amour anticipé semble n'avoir aucune prise sur l'imagination, qui, pour l'ordinaire, échauffe le sentiment. Les émotions d'une mère pour son enfant tirent sans contredit leur plus grande force des images sensibles que cette faculté lui retrace. Mais comment expliquer les prévoyantes sollicitudes d'une femelle, qui s'attache à un corps inerte et dépourvu de tout mouvement, pour le vivifier de sa chaleur maternelle, et en faire sortir un être qui porte le sceau de sa nature et de sa ressemblance ?

L'instinct de reproduction est tellement inné dans l'économie des êtres vivans, qu'il se montre parfois avant le développement complet du sexe, et devance la marche physique de l'accroissement. Souvent ses feux s'allument dès la première enfance. On chercherait vainement à l'éteindre dans ces êtres dégradés qui veillent à la garde des sérails ; la faculté génératrice a disparu ; mais la nature est toujours là pour agir, alors même qu'on veut tromper ses intentions bienfaisantes.

Remarquons aussi que la nature n'a pas voulu que le sentiment qui entraîne un sexe vers l'autre fût un sentiment réfléchi, mais le résultat d'un mouvement spontané, et, pour ainsi dire, involontaire. Sans cette loi primordiale, ses desseins seraient mal accomplis. C'est donc pour mieux répondre à ses vues conservatrices, que les impulsions irrésistibles de la sympathie ont la vitesse des traits lancés ; et c'est encore pour exprimer cette rapidité d'action, aussi manifeste dans l'ordre physique que dans l'ordre moral, que les fastes de la mythologie fabuleuse représentent avec un carquois le dieu qui préside à l'instinct de reproduction.

Quoique les actes qui dérivent de cet instinct fondamental soient enveloppés d'un voile mys-

térieux dans l'état de société, ces actes n'en sont pas moins l'objet de tous les entretiens, je dirai même le but de toutes les entreprises. Nous éprouvons, à la vérité, quelque honte à manifester devant nos semblables celles de nos passions qui sont purement physiques et corporelles, parce que plusieurs de ces passions sont empreintes de trop de personnalité pour inspirer des idées agréables ; toutefois, dans le monde civilisé, le rapprochement des sexes n'inspire point cette aversion, parce qu'il est accompagné d'un sentiment moral qui l'ennoblit toujours, et qui ne s'observe pas chez les animaux.

De là vient que, partout où l'instinct de reproduction a été embelli par des idées morales, les femmes sont devenues un objet de culte et d'adoration. Mais, chez les peuples qui n'ont encore atteint aucun degré de civilisation, elles sont dans un esclavage qui les ravale au-dessous des bêtes de somme ; elles ne s'offrent aux regards de l'homme que comme de vils instrumens de reproduction. La fameuse loi des obstacles, que j'aurai occasion de développer plus bas, n'apporte aucun charme dans des rapports qui devaient être resserrés par les préludes enchanteurs de la résistance ; et dès-lors l'on jouit mal d'un bien qu'on a peu désiré et peu attendu.

Il est digne d'observation que, dans toutes les classes d'animaux, ce sont spécialement les femelles qui se trouvent chargées du dépôt précieux de la fonction reproductrice ; dans l'espèce humaine, tous les goûts des femmes se rapportent à leur destination spéciale ; elles n'ont en général que des passions exhalantes, et qui toutes se lient à la conservation de l'espèce. Ces passions les caractérisent même dans toutes les époques de leur vie ; la petite fille s'amuse avec des poupées ; la vierge rêve d'amour ; la femme parvenue à l'âge mûr fait son bonheur de la maternité ; les vieilles s'attachent aux enfans, et les soins qu'elles leur prodiguent sont une occupation délicieuse pour leurs derniers jours.

L'homme a sur tous les animaux l'avantage de se propager dans tous les climats ; il semble que la nature ait voulu attester dans tous les lieux sa supériorité en lui ouvrant partout les sources de l'existence. Mais il est remarquable que l'instinct de reproduction se montre beaucoup plus faible chez les peuples sauvages que chez ceux qui ont plus ou moins participé aux bienfaits de la civilisation : cela doit être ainsi ; en effet, les désirs des hommes, et l'activité qui en est le résultat, ne doivent point avoir des limites plus étendues que leurs idées ; or, le sauvage n'a que

celles qui sont relatives aux premiers besoins de la nature ; et ces besoins, comme on le sait, sont très bornés. Ne voyant rien au-delà de son existence physique, et n'ayant aucun de ces penchans artificiels que nous confondons souvent avec nos impressions naturelles, parce qu'ils ont le même pouvoir sur nous, il a une profonde indifférence pour toutes les choses qui nous mettent si fort en mouvement, faute de savoir si elles peuvent lui être bonnes.

La faim et la soif sont les seuls principes déterminans capables d'arracher le sauvage à son apathie. Le besoin d'une femme est sans contredit un sentiment nécessaire qu'il éprouve; mais, outre qu'il peut le satisfaire sans peine, et qu'il n'a point à craindre les obstacles qui l'irritent et lui donnent de la force parmi nous, il est peu tourmenté par un semblable aiguillon; ce sentiment doit, par sa nature, être subordonné aux autres besoins; car la nécessité de se reproduire met entre ses retours de bien plus grands intervalles que celle de se nourrir, et ces intervalles sont bien plus considérables pour l'homme sauvage que pour l'homme civilisé.

Des chasses longues et pénibles, une nourriture toujours prête à s'échapper de ses mains,

toutes les rigueurs de la nature, contre lesquelles le sauvage a sans cesse à lutter, laissent peu de place dans son cœur aux inquiétudes de l'amour; l'impulsion de son tempérament doit être modérée. L'amour dans l'espèce humaine n'ayant point, comme dans les animaux, de ces périodes d'ardeur où le besoin, devenu commun, établit entre les mâles une concurrence souvent funeste, s'il se fait sentir plus fréquemment, c'est du moins sans impétuosité. Le sauvage jouit donc paisiblement d'un bien dont l'attente ni aucune difficulté ne lui ont ménagé le prix.

Il est vrai que ces effervescences courtes et accidentelles n'ont pas une influence bien essentielle sur les facultés dans lesquelles réside la conservation de l'espèce. Ce serait une erreur de croire que, pour satisfaire aux droits qu'elle réclame, il faille cette ardeur inquiète et perpétuelle qui, dans certains états de civilisation, agite les deux sexes; qui, devenue le principal mobile de leurs actions, se mêle toujours, quoi qu'on fasse, même sans qu'on s'en aperçoive, à tous les autres motifs, à tous les autres intérêts. Une certaine modération va peut-être plus directement au but de la nature; car rien n'assure la maturité des fruits comme une chaleur douce et graduée; et s'il était moins difficile à l'homme

façonné par les mœurs sociales d'apercevoir le véritable plan de la nature à travers celui que lui tracent ses préjugés et ses passions factices, il serait convaincu qu'elle sait remplir son objet à peu de frais; il verrait qu'il est très malaisé, pour ne pas dire impossible, de déterminer le point où elle souffre une défaillance réelle.

Pour bien juger des lois primitives que la nature prescrit aux êtres sensibles, il faut du reste placer l'homme social, qui tend toujours à s'en écarter, à côté de l'homme sauvage, qu'elle tient irrévocablement sous son empire; une ardeur passagère suffit à ce dernier pour assurer la perpétuité de son espèce; et, dans plusieurs classes d'êtres vivans, les mâles ne se rapprochent de leurs femelles qu'une fois l'an. Toutefois les sauvages, malgré la faiblesse relative de leur penchant à se reproduire, n'en sont pas réduits là; on remarque même que la plupart d'entre eux ont plusieurs femmes.

La polygamie ne se présente communément aux yeux du vulgaire qu'avec l'appareil du luxe et de la mollesse, parce qu'elle forme le voluptueux cortége des despotes de l'Asie; mais les despotes abusent de tout et n'inventent rien, pas même leurs plaisirs. Il est vraisemblable, au con-

traire, que l'idée de la pluralité des femmes a pris sa source dans les affections simples et primitives de l'espèce humaine encore au berceau : en effet, l'histoire nous fait voir la polygamie déjà en usage chez les hordes errantes de l'ancien continent; et si l'on y fait attention, ce n'est pas la seule chose qui leur a été commune avec les sauvages de l'Amérique. Tacite dit que les Barbares, excepté les Germains, avaient plusieurs femmes; et on peut juger par là combien est hypothétique le principe de Montesquieu, qui prétend que la polygamie et le mahométisme ont été renfermés dans les limites de l'Asie et de l'Afrique par les obstacles que leur offrait le climat de l'Europe.

Au surplus, les facultés physiques de l'homme pour l'instinct de reproduction tiennent manifestement au climat et à l'abondance des alimens. C'est surtout dans les contrées du Midi que cet instinct est le plus vif; c'est dans les lieux où la nature comble l'homme de ses dons qu'il est plus enclin au sentiment de l'amour; c'est dans les lieux les plus voisins du soleil que les besoins de la création semblent égaler sa puissance. Les moyens de l'homme se proportionnent surtout à sa situation : l'instinct qui rapproche les deux sexes acquiert de l'activité dans toutes les régions

où la douceur du climat et la fécondité naturelle du sol dispensent l'homme des soins pénibles que lui coûte ailleurs sa subsistance.

Jusqu'ici nous n'avons considéré l'instinct de reproduction que dans l'état sauvage; mais, dans l'état de société, on le voit tirer sa plus grande force des rapports dans lesquels les deux sexes se trouvent placés, et prendre de l'accroissement à mesure que les relations se multiplient. C'est la civilisation, progressivement dictée aux hommes par le perfectionnement de leurs facultés, qui a couvert la jeune fille de son égide, et lui a fait un vêtement de sa pudeur; c'est la civilisation qui a créé, développé tous les sentimens généreux qui se montrent dans le cœur d'une mère; c'est elle enfin qui a formé la chaîne conjugale et réuni les premiers époux dans une même cabane, en imprimant une sorte de stabilité à leur union.

Partout où les femmes règnent par le double ascendant de leurs charmes et de leurs vertus, elles ne sauraient partager leur empire. L'amour est un sentiment exclusif qui ne s'attache qu'à un seul objet. L'inconstance au contraire n'est qu'un penchant grossier, contraire aux lois du système sensible, qui se blase par l'abus des jouissances. Il faut donc que l'instinct de repro-

duction devienne pour l'homme civilisé un sentiment unique et religieux ; il faut qu'il soit environné de devoirs sacrés.

L'amour, tel que nous le concevons dans l'état de société, est peut-être ce qu'il y a de plus factice chez les peuples civilisés; la nature sans doute en a fourni le fond; mais tout le reste est notre ouvrage, et jamais il n'y en eut de plus embelli. Institutions , usages, amusemens, tout tend, au milieu de nous, à donner de l'énergie à ce sentiment. Tandis que d'un côté une subsistance assurée en augmente le principe matériel, de l'autre le loisir dont on jouit dans les grandes villes lui donne une pente que l'habitude fortifie, et fait de l'amour un besoin plus ou moins fréquent, plus ou moins impérieux.

Alors le sexe destiné à recevoir la prière de l'autre acquiert une considération qui fait naître la galanterie. Ce simulacre léger de l'amour, qui le précède, le suit ou le remplace, cet hommage perpétuel, qui, à son défaut, flatte toujours les femmes en leur rappelant le pouvoir qu'elles tiennent du sentiment qu'il représente, devient une loi de la société, qu'elles mettent tout leur art à maintenir. Ce pas une fois fait, on voit sans cesse les hommes aller de la galanterie à l'amour,

et de l'amour à la galanterie ; on est amoureux quand on le peut, mais on est toujours galant.

Cette disposition imprime une teinte légère à toutes les âmes ; il en résulte un caractère général qui se retrouve partout. Tous les arts le reçoivent et lui prêtent une nouvelle force en multipliant ses séductions : ils semblent n'être animés que par un seul objet, qui, dans leurs imitations, ne change sans cesse de forme que pour changer de charme, et ajouter celui de la variété à tous les autres. Ces imitations, où l'amour est toujours associé à des vertus, viennent, après avoir ennobli cet objet, le présenter à notre imagination enflammée, et le graver dans nos cœurs en traits profonds, que nous prenons pour ceux de la nature, parce qu'ils sont ineffaçables.

Parmi les usages qui, dans les sociétés policées, contribuent plus qu'on ne pense à faire naître et à nourrir le sentiment de l'amour, il en est un dont l'effet est d'autant plus sûr qu'il est continuel : c'est l'usage des vêtemens. Indépendamment de l'accord ou du contraste recherché des couleurs, qui rendent plus séduisant l'objet qu'elles parent, les vêtemens annoncent par leurs différentes formes les différences des deux sexes ; ils en fortifient l'attrait naturel,

par cela seul qu'ils les cachent ; l'effort qu'on fait pour chercher ces différences rend alors plus actifs les feux qu'elles allument.

Le prestige qu'opèrent les voiles est même tel, que, lorsque la curiosité est arrivée au même point que les sens et n'a plus rien à désirer, si l'objet qu'elle a trouvé vient à se cacher encore, l'imagination abusée de nouveau court aussitôt après lui, et ce jeu se renouvelle toujours avec les mêmes effets et les mêmes suites. Enfin, dans la société, les précautions mêmes de la sagesse tournent contre elle, et si les barrières qu'elle met entre les deux sexes parviennent quelquefois à arrêter les actions, elle rend toujours plus impétueux le sentiment qui nous y porte.

Les effets des vêtemens se rattachent donc à la loi des obstacles, qui est un des phénomènes les plus importans de l'organisation animée, et qui est fondée sur des vues du plus grand intérêt pour la propagation de l'espèce. Si la nature inspire la résistance au sexe qui doit être vaincu, c'est pour ajouter à l'intensité d'un sentiment si généralement utile dans le système de ses opérations; elle gagne à tous ces artifices.

La loi des obstacles, fondée sur la nature du

système sensible, peut servir à résoudre divers problèmes qui, au premier aspect, semblent insolubles. Ce qui fait tant durer l'amour dans quelques circonstances, c'est le refroidissement de l'un ou de l'autre des deux amans : l'ardeur de l'un paraît s'accroître par les entraves que l'autre met à ses projets et à ses entreprises. La résistance étant un moyen naturel d'excitation, on voit le motif de la part active que nous prenons au récit d'une passion traversée par une longue infortune. L'amour heureux ne touche point l'âme ; un roman perd tout son intérêt quand les héros sont parvenus à leur but; ils n'ont plus besoin de notre pitié.

L'amour fuit la puissance, et les souverains, comme Ixion, sont souvent condamnés à n'embrasser que des nuages. Le propre de cette passion est donc de réagir contre les obstacles. Les poètes, qui sont les plus fidèles interprètes de l'âme, sont tellement imbus de cette vérité, que leurs représentations dramatiques sont constamment remplies de traits qui le prouvent, et qu'ils ne manquent jamais de les reproduire toutes les fois qu'ils entreprennent de nous tracer une peinture fidèle du cœur humain.

La pudeur, qui prend place parmi les senti-

mens innés, est un obstacle naturel qui a pour effet de rehausser le prix de ce qu'on accorde. Ce sentiment est si avantageux dans l'intérêt de toutes les femmes, qu'elles mettent le plus grand empressement à se surveiller et à se défendre sur ce point, quels que soient d'ailleurs les motifs de division qui puissent régner entre elles : de là vient qu'on les voit se prêter un mutuel secours dans tous les embarras qu'elles ne peuvent confier à des hommes, et se séparer en outre, par la barrière de l'opinion, de toutes celles qui n'ont plus à rougir des outrages faits au sentiment qui contribue le plus à les embellir.

Les motifs qui expliquent le phénomène de la pudeur servent pareillement à rendre compte de la timidité qui règne entre les deux sexes à l'instant où ils commencent à s'attirer l'un l'autre par des rapports réciproques. Cet embarras mystérieux se manifeste à l'époqne où les caractères physiques qui annoncent une fonction nécessaire commencent à s'établir ; c'est alors que la jeune fille s'observe elle-même avec une sorte d'étonnement, et qu'elle entrevoit déjà une de ses destinations spéciales ; c'est alors que le jeune homme annonce la supériorité de ses attributs; c'est dans ce même temps, que les individus des deux sexes, lorsqu'ils se rencontrent, se témoignent des égards

particuliers qui se continuent jusqu'à l'âge où le sort des relations conjugales est définitivement fixé.

Au surplus, je n'expose ici que très succinctement les diverses causes qui, dans la société, s'unissent pour donner plus de puissance et d'activité au sens de l'amour. Je dois imiter la réserve de mes devanciers; en général, chez tous les peuples où on a vivement éprouvé cette passion, on a été très retenu pour la peindre; il semble que ses atteintes aient inspiré aux auteurs une sorte de crainte, et que les philosophes de l'antiquité aient trouvé peu digne de leur sagesse de s'occuper d'un sujet aussi peu grave. A cette époque littéraire, la langue suivait en quelque sorte la sévérité des mœurs; on gardait le silence sur une passion dont on redoutait les conséquences funestes; mais pourtant elle ne perdait rien de sa vivacité, et la Grèce fut pleine de monumens qui attestent combien l'amour maîtrisait et subjuguait des peuples dont les sens étaient si exquis et si délicats.

Cette influence extraordinaire de la civilisation relativement à l'instinct reproducteur s'étend jusque sur les animaux domestiques : il est hors de doute que parmi eux le rapprochement des

sexes serait moins fréquent, si, errans dans les déserts comme les espèces sauvages, ils étaient réduits à soutenir ou à défendre une vie précaire et presque toujours menacée; c'est la surabondance de nourriture, et le repos dont la plupart jouissent, qui leur permettent de vaquer dans tous les temps à l'œuvre de la propagation.

Il semble en effet qu'il n'y ait qu'un seul temps ou une seule saison pour tous les actes de la faculté génératrice : c'est principalement lorsque le soleil réchauffe et vivifie la terre; c'est quand les arbres se parent de leur verdure, et que les animaux respirent la douce haleine du printemps; c'est alors, dis-je, qu'ils sont mus par cet instinct si puissant, auquel nul d'entre eux ne saurait se dérober; c'est quand la fleur se colore et s'épanouit que les oiseaux viennent conclure leurs accords, qu'ils travaillent à la construction de leurs nids, et qu'ils font entendre des accens de joie et de sympathie; c'est au milieu des parfums d'une nature rajeunie que les postérités se renouvellent. Les douces émanations de l'atmosphère viennent imprimer un mouvement favorable au cours ralenti des humeurs; elles devancent le réveil des organes qui doivent perpétuer les espèces.

C'est en outre par le concours d'une multitude

d'impressions agréables que tous les êtres vivans sont invinciblement portés à seconder les vues finales de la nature dans l'œuvre de la reproduction. La première de ces impressions est celle que produit la beauté, dont l'empire est si étendu; la beauté résulte d'un ensemble de qualités relatives à l'excellence de notre organisation, et dont l'effet le plus ordinaire est de produire tous les phénomènes de la sympathie; elle consiste dans la réunion pleine, entière et bien ordonnée de tous les attributs qui constituent un être vivant. La beauté s'est ensuite chargée d'autres élémens qui résultent du caprice, de la fantaisie, et des conventions. Dans l'ordre social, il est une beauté de physionomie qui est presque toujours l'effet d'une disposition habituelle de l'âme; les traits de la face s'accoutument insensiblement à la direction qui leur est donnée par les divers sentimens qui nous agitent; il est même assez ordinaire que cette beauté d'expression soit préférée à celle qui provient de la régularité des formes physiques, parce qu'elle indique des perfections morales auxquelles on ajoute le plus grand prix.

Lorsque j'ai traité plus haut du phénomène de l'amour dans l'état social, j'ai eu occasion de dire quelle était l'influence des parures et des

vêtemens pour fortifier les effets de la beauté, et prolonger son empire; il est digne d'observation que, lorsqu'on se livre à une étude approfondie des penchans primitifs de l'homme et des mœurs qui en sont la suite, on retrouve des habitudes semblables chez les sauvages, qu'il faut moins regarder comme des êtres dégénérés que comme des êtres sortis des mains de la nature, et qui du moins en conservent encore l'empreinte. Pour obvier aux inconvéniens de leur nudité, le plus grand nombre d'entre eux cherchent à se peindre le corps avec des substances colorantes; ce déguisement est une sorte de prestige qui, d'après leurs idées, augmente l'attrait de leurs relations. Ils empruntent aux oiseaux leur plumage doré; ils se couvrent avec les fourrures des quadrupèdes; nul doute qu'ils n'aient le projet de s'embellir. Leurs femmes mettent des fleurs autour de leur tête; elles se fabriquent des colliers avec les plus belles graines de leurs végétaux, avec des coraux, et autres objets qui brillent à la vue; elles portent souvent des bracelets, qui servent à conserver des souvenirs, à perpétuer des regrets. Le voyageur Péron parle d'une jeune sauvage de la terre de Diémen, qui réduisait du charbon en poudre très fine, pour s'en teindre ensuite le visage; on ne peut exprimer l'air de confiance que donnait

à sa physionomie ce bizarre ornement. Dans tous les pays où la civilisation n'a point encore pénétré, on remarque les mêmes usages. Les individus des deux sexes ont à peine atteint l'âge de la puberté, qu'ils mettent déjà tous leurs soins à rehausser les dons qu'ils tiennent de la nature et de la jeunesse.

Nous venons de voir comment la nature sollicite les êtres vivans à la reproduction par le spectacle continuel de la beauté physique et morale. On peut ajouter qu'en général elle agit vers ce même but par le concours de tous les sentimens agréables ; de là vient que les organes de la vie de relation contribuent comme de concert à l'accomplissement de la plus importante des fonctions. Qui peut ignorer, par exemple, combien les impressions, reçues par le sens de l'ouïe, influent sur la plus attrayante des sympathies? La plupart des animaux, et particulièrement les oiseaux, ont des accens qui leur sont propres, quand ils éprouvent l'aiguillon de l'amour. Ces accens tiennent à un état de spasme qui se communique plus rapidement que les mouvemens ordinaires et habituels; un rossignol, qui chante, est dans une sorte de délire, et ce délire est bientôt contagieux pour la femelle qui le détermine. Les espèces fortes témoignent également

par des cris et des sons de voix particuliers la violence de leurs désirs ; ces cris se font principalement entendre dans la saison où les besoins sont impérieux et difficiles à satisfaire.

Les animaux varient du reste par leurs attributs; mais chacun d'eux se montre avec l'ensemble de ses perfections instinctives et corporelles, quand il est mu par le besoin de se reproduire ; c'est ainsi que les oiseaux qui n'ont aucun charme dans la voix sont remarquables par un plumage richement coloré ; les plus beaux perroquets de l'Inde font le supplice de nos oreilles ; le paon de nos jardins nous fatigue par ses cris discordans ; mais il n'étale jamais mieux sa ravissante parure que lorsqu'il est capable d'engendrer ; c'est surtout dans la saison des amours que le cygne se fait admirer par sa blancheur et par le mol abandon de ses attitudes. Il existe en Afrique une tourterelle qui n'est jamais plus attrayante que lorsqu'elle s'anime pour la reproduction. « On remarque, dit Bernardin de Saint-Pierre, sur son plumage gris de perle, précisément à l'endroit du cœur, une tache sanglante que l'on prendrait pour une blessure ; il semble, ajoute cet ingénieux écrivain, que cet oiseau, consacré à l'amour, porte la livrée de son maître, et qu'il ait servi de but à ses flèches. » Les plus brillans

colibris n'ont qu'un bourdonnement monotone; mais ils flattent l'œil qui les considère, et déploient une grâce infinie dans leurs mouvemens.

Il importe maintenant de parler d'une passion qui, par son but spécial, se rattache d'une manière essentielle au penchant instinctif qui nous occupe : cette passion est la jalousie, mouvement naturel de l'âme qui dérive des lois inhérentes à notre existence. Chez les animaux, elle est manifestement l'effet du besoin urgent qu'ils ont de se reproduire, puisqu'elle se trouve constamment proportionnée au nombre des mâles par rapport aux femelles; mais chez l'homme civilisé, ses phénomènes se compliquent, parce qu'elle devient alors le fruit d'une combinaison d'idées acquises par nos relations sociales.

La jalousie est presque ignorée de l'homme sauvage; cette passion fougueuse et sombre a rarement ensanglanté sa cabane, et les forêts qu'il habite. On sait que les habitans de l'île de Pâques et quelques autres insulaires, offrent leurs femmes aux étrangers, quand ils veulent leur témoigner de la considération. Dans ce procédé, dont l'idée seule ferait frémir un héros de roman, ces peuples ne donnent presque rien; car, d'après leurs mœurs et le tour d'esprit

qui leur est propre, ne voyant dans ce genre de possession que ce que la nature y a mis, ils sont sûrs de l'y retrouver même en le cédant.

La passion de la jalousie est un bien dans le système de la nature, qui, peut-être, l'a instituée au milieu des plus forts animaux, pour les rendre plus aptes à la copulation, en les excitant à des combats singuliers; ils jouissent mieux d'une femelle qu'ils ont disputée, et celle-ci trouve de son côté une sorte de charme à devenir la propriété du plus fort. L'amour ne veut pas d'une possession tranquille; il faut bien que le but final de la jalousie soit de donner plus d'essor à l'instinct reproducteur, puisqu'elle consume tous les êtres vivans, puisqu'elle vient les troubler au milieu de leurs plaisirs, puisqu'ils annoncent ouvertement les prétentions qu'elle leur inspire.

Considérée dans l'ordre social, la jalousie sied mieux à l'homme qu'à la femme ; car elle suppose des emportemens et des violences qui ôteraient à celle-ci tous ses avantages. Mais le plus funeste abus que cette passion ait pu faire de son odieux empire, est d'avoir soustrait à tous les regards la plus intéressante moitié de l'espèce humaine, d'en avoir confié la garde à des satellites flétris : triste et déplorable condition, où la

beauté ne fait qu'obéir, où la pudeur n'a d'autre barrière que la précaution des verroux, où l'amour n'a plus d'ailes, et par conséquent plus de puissance! C'est là que la jalousie a ses esclaves ; c'est là qu'elle se montre constamment empreinte d'égoïsme et de personnalité.

Quel contraste entre les temps modernes et l'antiquité! l'amour est asservi dans des lieux tout pleins encore du souvenir de ses triomphes. Aucune circonstance n'a pourtant changé dans le beau climat où l'on encensait jadis ses autels ; c'est le même astre qui l'éclaire; ce sont les mêmes fleuves qui l'arrosent ; mais la chute de la civilisation a perverti le mouvement des âmes ; tous les sentimens humains ont profondément dégénéré par la barbarie des mœurs asiatiques. La servitude, comme un souffle empoisonné, porte l'abattement et la mort partout où elle se fait sentir ; elle y arrête et corrompt les germes de la reproduction. Ces tristes résultats ne sont que trop attestés par tous les monumens de l'histoire.

On observe généralement que le tourment de la jalousie est dans un rapport constant avec les mœurs et les habitudes des peuples ; que le climat lui imprime des modifications, comme à tous les états de l'âme affectée. Dans les régions brû-

lantes du midi, elle prend un caractère d'exaltation qui devient l'effroi de l'innocence ; c'est là principalement qu'elle fomente ses troubles ; c'est là que mille catastrophes viennent empoisonner cette félicité idéale des êtres sensibles, qui n'a que quelques heures d'enchantement.

Toutefois, il est une jalousie délicate, dont tous les motifs sont honorables, et à laquelle il est difficile de ne point compatir : c'est celle qui tend à maintenir, dans toute leur intégrité, la plus auguste des associations, les plus saints nœuds de notre destinée ; c'est celle qui tend à affermir cette fidélité inviolable, dont tous les actes sont des vertus, dont tous les devoirs sont des jouissances ; elle fait la sécurité de nos plus tendres affections ; elle est le garant de l'honneur conjugal ; elle est la sauvegarde du bonheur domestique.

Au reste, les physiologistes sont encore loin d'avoir apprécié toutes les puissances de l'instinct de reproduction ; on sait seulement que ces puissances sont inépuisables quand il s'agit d'éterniser les espèces ; on sait aussi qu'elles sont empreintes d'une sagesse qui frappe l'homme religieux d'un saint respect. Si je voulais étonner mes lecteurs et renouveler à chaque instant leurs surprises, je

n'aurais qu'à m'étendre sur la diversité des générations animales ; je n'aurais qu'à montrer la longue chaîne d'un amour créateur liant par les nœuds les plus variés tout le système des êtres sensibles ; je n'aurais qu'à peindre la nature arrivant toujours à ses fins par les moyens les plus efficaces et les plus ingénieux, faisant concourir à ses desseins suprêmes jusqu'au soleil, qui réchauffe la terre de ses rayons, jusqu'aux nuages qui se résolvent en pluie pour la vivifier.

Il semble, au premier aspect, que la nature change ou perfectionne le mécanisme de ses opérations à mesure qu'elle s'élève dans l'échelle des êtres vivans ; toutefois elle n'est pas moins admirable jusque dans les moyens qu'elle emploie pour perpétuer la race des animalcules les plus exigus, et des végétaux les plus imperceptibles. En général, elle adapte à ses grandes lois une multitude de lois secondaires, et c'est là ce qui trompe les plus vigilans observateurs ; mais tout ce qu'elle commence, tout ce qu'elle achève n'en tourne pas moins à l'avantage de l'œuvre qu'elle sait si bien accomplir.

On ne peut s'empêcher d'admirer la sagesse du Créateur pour la manière dont il a réparti la force de reproduction. Dans l'économie de cet univers,

les animaux ont des époques déterminées pour s'unir ; les arbres ont différens temps pour leur floraison, comme si la nature voulait prolonger la parure du printemps, et faire succéder les fruits pour la satisfaction de l'homme qui s'en nourrit.

Mais rien surtout n'est plus intéressant à considérer que les mœurs et les coutumes des animaux dans la reproduction des espèces ; on dirait que nous trouvons en eux le type de nos vices comme celui de nos vertus. Prenons pour exemple les habitans de l'air, chez lesquels le moral de l'amour se montre avec le plus de force et d'intensité ; quoi de plus varié que le mode de leurs engagemens ? Il en est qui ne s'accouplent que pour une saison ; d'autres contractent des nœuds éternels. On assure qu'excepté le cas de viduité, les cigognes ne quittent jamais l'objet de leur affection, et que tous les ans elles sont fidèles au même mâle et au même nid. Il en est enfin qui poursuivent alternativement plusieurs femelles. Comment expliquer l'immoralité apparente du coucou d'Europe, qui dédaigne de s'apparier, et se montre constamment polygame ; qui ne couve point ses œufs, qui ne connaît point ses petits, qui va violer le nid des bruans, des rouge-gorge, etc., pour y déposer sa progéniture, en confiant à d'autres le soin de la nourrir ?

Sans doute de pareils faits sont surprenans; mais nous devons présumer qu'ils sont relatifs à certaines circonstances que les observateurs n'ont point encore appréciées; car il est difficile de concevoir pourquoi la nature a dicté de semblables lois, et quels avantages elle y attache. [1]

L'observation nous démontre que les animaux dont la structure est la plus composée et la plus parfaite sont aussi ceux qui se reproduisent avec le plus de lenteur; c'est ainsi que la nature consomme plus de temps pour mettre au jour un rhinocéros, que pour produire une souris. Cette loi s'applique à tous les règnes et à toutes les productions; le cèdre du Liban ne saurait se développer avec la même vitesse que la tige du chanvre ou celle de l'utile froment.

[1] L'histoire jusqu'ici inconnue de certains lézards de terre, qui se rencontrent en si grande abondance en Amérique, n'est pas moins extraordinaire. Quand les femelles de ces lézards sont prêtes à faire leur ponte, elles cherchent un nid de pous de bois, dans lequel elles font un trou avec leurs pates; ce trou fait, elles y déposent leurs œufs. Les pous de bois, qui ont l'instinct de réparer promptement les brèches que l'on fait à leurs nids, ont bientôt bouché le trou qui contient les œufs du lézard; ces œufs ne tardent pas à éclore à l'aide de la température du nid. Les petits lézards, en naissant, trouvent immédiatement leur nourriture dans les pous de bois au milieu desquels ils sont nés; ils continuent à s'en nourrir jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour aller chercher pâture ailleurs. Combien d'autres faits inexpliqués frappent d'étonnement nos naturalistes!

Nous remarquons encore que plus les êtres vivans sont petits, plus la faculté génératrice semble les multiplier sur la terre ; les œufs de la reine abeille sont mille fois plus nombreux que ceux des oiseaux ; les pucerons sont dans le même cas ; et l'énergie reproductive a été, pour ainsi dire, prodiguée aux animaux microscopiques. Cette condition est la même pour certains végétaux, dont les vents dispersent avec tant de profusion les poussières fécondantes.

Enfin il est une autre loi de la nature, non moins sage et non moins prévoyante, c'est que plus le nombre des êtres procréés est abondant, plus la vie chez eux se consume avec rapidité, et plus elle est exposée aux accidens qui la détruisent. Ajoutons enfin, comme un fait démontré, que plus les divers modes de la faculté génératrice se rencontrent dans une organisation, moins la sensibilité s'y prononce ; c'est ce que nous prouve l'examen plus ou moins approfondi des animaux à sang froid, des polypes, et surtout des plantes. Ainsi procède la main toute-puissante de celui qui tient toutes les destinées du monde ; abstenons-nous d'expliquer tant de faits merveilleux, pour ne pas multiplier les obscurités.

Nous ne saurions considérer ici l'instinct de

reproduction sous tous les points de vue qu'il nous présente; il est pourtant des climats où cet instinct semble spécialement se diriger du côté du règne végétal, et où les arbres font, pour ainsi dire, la chasse à l'homme; telles sont les forêts vierges du Brésil, où, sans la hache du bûcheron, nul mortel ne trouverait à reposer sa tête. Quand la nature est livrée à elle-même, on est comme effrayé de sa puissance productive; le sol est partout embarrassé par une multitude de plantes rampantes et parasites, d'herbes, d'arbres et d'arbrisseaux sauvages.

Ces productions irrégulièrement entassées, inutiles ou malfaisantes, gênent et contrarient le travail de tout individu qui veut, pour la première fois, contraindre la terre à lui fournir des denrées plus analogues à ses besoins et à ses goûts; mais elles n'en attestent pas moins cette surabondance de vie et cette vigueur, qui sont les attributs de la nature encore dans sa jeunesse et livrée à sa propre impulsion.

C'est surtout dans certains pays de l'Amérique que l'homme disparaît, en quelque sorte, pour faire place à une végétation surabondante; c'est là surtout qu'on rencontre ces espèces nombreuses de lianes qui quittent sans cesse la terre

pour grimper et s'élever au haut des arbres; qui, après en avoir embrassé et parcouru toutes les branches, retombent par leur propre poids pour prendre de nouvelles forces et s'élancer de nouveau : en sorte que cette plante singulière, s'étendant plutôt qu'elle ne se multiplie, semble, dans les progrès de son accroissement prodigieux, vouloir envahir tout l'hémisphère.

C'est sans doute la liane qui a contribué à donner aux forêts de l'Amérique ce caractère pittoresque et ces beautés originales dont furent frappés les premiers Européens qui les visitèrent. Quoique la nature soit toujours muette pour ceux qui ne la cherchent point, les immenses rochers que cette plante rampante couvre de ses feuilles semblent perdre de leur dureté, et s'animer en quelque sorte sous cette enveloppe végétale; des arbres déjà étonnans par leur prodigieuse grandeur reçoivent de cette parure sauvage un aspect encore plus imposant. Si l'on ajoute à tout ce que je viens de dire les jeux bizarres et les entrelacemens multipliés qu'entraîne leur continuelle reproduction, les retraites impénétrables où se forment, où se préparent dans l'ombre et le silence les plus augustes mystères de l'univers, on concevra aisément que le concours de tous ces objets a dû présenter l'image de la nature dans

toute sa majesté, et pénétrer d'un sentiment d'admiration mêlé d'effroi les hommes qui ne l'avaient jamais vue sous ses véritables traits.

On comprend néanmoins, d'après cette simple esquisse, que, si la Providence multiplie les êtres avec tant de profusion, les germes qu'elle fournit doivent nécessairement s'étouffer et périr sous les débris d'une végétation surabondante ; il en est des plantes comme des animaux; elles se dévorent, pour ainsi dire, entre elles, à mesure qu'elles s'amoncèlent sur le sol qui les entretient. Mais on dirait que l'homme est fait pour commander à l'univers, pour y établir l'équilibre et une juste subordination ! tout semble lui dire qu'il doit aider la nature et la seconder dans ses opérations !

Dieu a créé les espèces; mais l'homme multiplie les individus ; il laboure et sème avec discernement; il couvre la terre de moissons abondantes; il fait croître la vigne féconde là où l'on n'avait vu que d'arides rochers; il sauve les grains que le torrent des pluies ne manquerait pas d'engloutir; lui seul dirige l'eau des fleuves et des fontaines pour assurer la fertilité ; ainsi l'homme industrieux n'a rien gâté dans ce monde, et la vie y circule par ses heureux soins. Dans les champs

cultivés, la végétation n'est qu'harmonie; c'est l'homme qui modère l'essor de sa puissance reproductive; c'est lui qui par ses travaux renouvelés peuple les solitudes des productions les plus salutaires. La nature lui est donc en partie redevable de ses charmes et de son éternelle fécondité.

Je termine ici ces considérations; car il est peut-être téméraire de vouloir pénétrer trop avant les motifs d'après lesquels la nature modifie ou fait éclater sa puissance ; à quelques recherches que l'on se livre, de quelque manière qu'on envisage les phénomènes qui se présentent à nos yeux, mille problèmes restent insolubles. Tout est prodige; mais tout est problématique dans l'étude de cette force qui embrasse tous les mondes, et qui fait d'un embryon plus exigu que le ciron un être aussi volumineux que la baleine ou l'hippopotame.

Que n'a-t-on pas fait pour soulever le voile qui couvre le grand œuvre de la propagation des espèces! Ce sujet qui nous occupe est plus vaste qu'on ne le croit quand on l'aborde pour la première fois. Que de choses à rechercher sur les variétés des races humaines, si l'on veut apprécier convenablement toutes les circonstances

dont la vie se compose. Que nous a révélé le microscope? que nous ont appris nos expériences? Nous ne possédons que des faits épars. L'homme met vainement son esprit à la torture: la plus étonnante des fonctions sera toujours pour lui le plus incompréhensible des mystères.

Mais surtout nous ne connaîtrons jamais les rapports qui existent entre la vigueur ordinaire qui nous rend capables des plus grands efforts musculaires, et cette faculté suprême qui transmet le don de l'existence. Ces deux genres de puissance sont si différens, que la nature, avare de la dernière envers les grandes espèces, l'a répandue avec une profusion digne d'elle sur les espèces faibles ; un simple moucheron en a beaucoup plus qu'un éléphant; et pour ne pas sortir du cercle que nous trace l'espèce humaine, les peuples de l'Inde et des contrées méridionales de l'Asie, qui ont été tant de fois subjugués par les nations les plus robustes du Nord, sont en général d'une débilité remarquable; ils semblent n'avoir de force que pour engendrer.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'AMOUR CONJUGAL.

Le mariage est une convention sociale par laquelle deux individus de sexe différent mettent en commun les plaisirs aussi-bien que les douleurs inséparables de leur existence; ils s'allient l'un à l'autre pour mieux résister à cet inexorable destin qui semble poursuivre l'humanité sur la route pénible de la vie. Je n'ai pas besoin de dire que la reproduction est le but primitif de cette union : c'est la relation la plus douce, et en même temps la plus naturelle. Le premier besoin des cœurs ainsi rapprochés est d'unir leurs biens, leurs vœux, leurs projets, leurs espérances : est-il un contrat plus important, un engagement plus utile que celui qui fait de l'amour un devoir, ou, pour mieux dire, une religion?

L'affection conjugale est le premier sentiment qui dérive de cet instinct nécessaire dont nous venons de développer les principaux résultats; le premier désir que la nature suggère à l'homme

est de partager le sort d'une femme, avant de partager le sort de ses semblables; car, selon la juste remarque d'Aristote, l'établissement de la famille doit précéder celui de la cité.

Disons plus; la cité ne saurait exister sans le mariage. Il fut inspiré par son génie prévoyant, ce roi qui, au milieu d'une fête publique et tumultueuse, fit enlever les plus belles filles des Sabins, pour affermir les prospérités de la ville qu'il avait fondée. Peu de temps après, la paix fut demandée par les femmes mêmes qu'il avait ravies; elles devinrent les garans précieux de l'alliance qui devait s'établir entre deux peuples nouveaux.

Mais l'affection conjugale n'a pas seulement pour but la propagation de l'espèce; elle a aussi pour fin spéciale de procurer toutes les choses qui servent au maintien, à l'agrément de la vie. La tâche se partage entre les deux membres de l'association; le travail, le courage, l'esprit, les talens, tout concourt à fortifier les nœuds de cette amitié morale entre deux êtres également dominés par le besoin de leur conservation mutuelle.

L'habitude où l'on est de désigner par le même nom l'homme et la femme qui forment l'associa-

tion du mariage, annonce assez que leurs âmes doivent être désormais confondues, que leurs intérêts sont identiques, et qu'on ne saurait plus les séparer. Il faut donc considérer le mariage comme une institution autour de laquelle viennent s'appuyer mutuellement deux existences, comme l'entrelacement de deux destinées, comme l'enchaînement harmonique de deux êtres qui se réfugient sous le même toit, qui respirent le même air, qui se nourrissent des mêmes alimens pour perpétuer la même race, et obéir par un concert admirable à l'instinct tout-puissant de la reproduction.

Il est sans doute difficile de maintenir l'exaltation dans une relation à laquelle on a ravi la loi des obstacles; mais il est une communauté d'intérêts, une fréquence de communications qui suppléent au défaut de cette loi, et procurent souvent les jouissances les plus délicieuses. Le pouvoir de l'habitude resserre l'union des sexes, lorsque d'ailleurs il n'y a pas trop de disparate dans les sentimens et le caractère des deux époux. Le cœur se détache difficilement du cœur auquel il s'est donné, lorsqu'il y tient par une véritable tendresse, et par cette longue familiarité qui est un des plus forts cimens de la sympathie humaine.

On ne saurait assez se persuader combien le lien qui unit deux époux se fortifie par l'habitude de se voir et de mettre en commun les plus chers intérêts de la vie. Je dirai plus; ce lien est souvent plus difficile à rompre que celui de l'amour; il semble que, par l'effet du temps, les goûts, les volontés, les penchans s'adaptent et s'amalgament, pour ainsi dire, les uns avec les autres; et l'on ne saurait séparer des époux qui se sont tourmentés toute leur vie, sans qu'ils éprouvent des regrets déchirans.

Il a fallu, du reste, que l'association du mariage fût déclarée inviolable et sacrée, et qu'on fît une obligation rigoureuse de la fidélité, afin que la paix fût permanente entre deux personnes qui s'unissent souvent par la convenance des fortunes, par l'effet du hasard, par des occasions que fait naître la fréquentation des mêmes sociétés, souvent même par cette disposition naturelle que nous avons à satisfaire le besoin d'aimer avec plus de promptitude que de discernement; il a fallu enfin que les plaisirs qui résultent de cette union fussent déclarés vertueux, et décorés du titre de *légitimes*. Cette ressource supplée à la perte de l'illusion et au manque de cette fameuse loi des obstacles, qui, comme je l'ai dit ailleurs, ne retarde nos

plaisirs que pour en accroître l'enchantement et la durée.

Le bonheur des époux doit descendre du ciel; c'est Dieu qui consacre cette sainte et innocente intimité. Que celui qui emmène la jeune fille loin du toit paternel songe bien qu'il n'est que le dépositaire du trésor qu'on lui confie! Qu'il se souvienne qu'il l'a arrachée aux larmes d'une mère qui s'en est séparée avec déchirement. Trompera-t-il la foi de ce tendre père qui l'a conduite à l'autel, qui s'est privé pour lui du soutien de sa vieillesse, et qui désormais va s'ensevelir dans une accablante solitude? Vouera-t-il à la douleur la vierge pure qui est venue embellir sa maison de tout le charme des vertus domestiques! Ah! qu'il soit plutôt l'appui constant de celle qui, comme une tige féconde, vient fertiliser sa famille par un nouveau sang! qu'il partage son amour! qu'il n'empoisonne pas sa jeunesse! qu'il l'entoure de soins et d'une inaltérable félicité!

Les mariages seraient toujours heureux, si le ciel avait nécessairement pourvu chaque homme ici-bas de la seule femme qui puisse sympathiser avec la nature propre de son organisation; si les êtres qui se conviennent se rencontraient tou-

jours sur la route de la vie, et si, dans l'ordonnance de ce vaste univers, ils se rapprochaient naturellement l'un de l'autre comme les corps soumis à la loi irrésistible de l'attraction. On connaît l'ingénieuse allégorie de Platon, qui dit qu'au commencement des siècles l'épouse et l'époux venaient ensemble au monde, et ne constituaient qu'une seule créature animée ; dans un accès de colère, Jupiter sépara en deux un tout si harmonieux et si parfait ; depuis ce temps chacun cherche sa moitié sur la terre, et presque toujours l'union des sexes est livrée aux chances du hasard.

Il conviendrait de tracer un code pour le mariage, et de le fonder sur une connaissance approfondie du cœur humain. Il faudrait apprendre aux époux à prolonger le charme des nœuds qui les lient. La femme retient par sa modestie l'homme qui la protége par sa puissance ; il importe qu'elle maintienne dans sa vie intérieure tous les avantages de la loi des obstacles ; elle doit étendre sur tous les charmes dont il a plu à la nature de l'embellir ce voile religieux qui la couvrait lorsqu'elle fut introduite dans le temple de l'Hymen ; elle doit rester pure jusqu'à son dernier jour. La décence et la retenue sont la coquetterie du mariage.

Toutefois, sous le rapport moral, tout doit être commun dans le mariage, même la pensée; de là vient que les cœurs doivent être assortis pour cette délicieuse union. Il y a si peu d'âmes qui se répondent! Pour produire des volontés analogues, il conviendrait peut-être de varier l'éducation des femmes selon la condition et le caractère des maris auxquels elles sont destinées; ce serait sans doute le plus sûr moyen de fixer parmi eux un bonheur qui doit être isolé et caché, pour ainsi dire, dans les détails de la vie domestique.

On a peint l'Amour avec un bandeau; c'est l'Hymen qu'il faudrait représenter ainsi, disait une femme de beaucoup d'esprit. En effet, tout s'altère, tout se ternit dans l'union physique la mieux assortie; la beauté même, par le seul résultat de la possession, perd une partie de ses prestiges. Il n'y a que les défauts qui sont permanens, et qui refroidiraient bientôt l'association conjugale, sans le charme inépuisable des grâces, qui triomphe seul de l'ennui attaché à des impressions trop uniformes.

L'homme brille dans son ménage par la force de son âme et par l'étendue de son esprit; le courage est en lui l'ornement de l'amour; son dé-

vouement est d'autant plus pur et plus désintéressé, qu'il est l'apanage de la puissance. La femme répond à ces hautes qualités par tous les tendres sentimens que la nature lui donne ; il semble qu'elle ne veuille enchaîner son époux que par les sacrifices qu'elle s'impose; elle ajoute plus d'importance au contrat qui la lie; elle sait mettre d'ailleurs dans ses rapports habituels une réserve, une sorte de tempérance, un parfum de vertu qui prolonge la jeunesse de ses organes, ainsi que le bonheur de sa situation.

La femme bien ordonnée, et telle que je la conçois, ne saurait plaire qu'aux yeux d'un époux ; c'est pour lui seul qu'elle existe. L'homme, livré à une vie errante et agitée, a besoin d'un être doux et dévoué, qui le ramène à ses foyers, qui le seconde, à chaque instant, dans la diversité de ses projets, dans l'étendue de ses espérances. On rencontre à la Louisiane une peuplade chez laquelle cette harmonie conjugale existe et se conserve dans toute sa pureté ; il y a peine de mort contre la femme qui ne prend pas soin de son mari pendant qu'il est dans un état d'ivresse; elle le défend contre les calamités qui le menacent durant la courte absence de sa raison. L'homme, de son côté, respecte les nœuds qu'il a formés ; il apprécie avec bon-

heur tous les services rendus par sa compagne fidèle.

On connaît la déplorable influence que la superstition exerce, chez presque tous les peuples de l'Inde, sur le sexe le plus faible et le plus délicat. Là surtout les femmes sont persuadées qu'elles n'ont rien à faire dans ce bas-monde dès qu'elles sont privées de leur appui. La première d'entre elles qui se brûla sur le corps de son mari, était sans doute une veuve livrée à tout l'excès de l'amour conjugal; dans la suite, on convertit en obligation, ou en devoir pieux, cet acte extraordinaire de dévouement; telle a dû être l'origine de cette affreuse cérémonie de l'Indostan, que les prêtres de Brama se plaisent encore à perpétuer.

Qui croirait que ce sacrifice, tout horrible qu'il est, passe pour aussi méritoire qu'il est volontaire? La femme qui s'y soumet est dans la conviction intime qu'elle va recevoir dans le ciel le prix de son dévouement; elle se croit réclamée par l'âme invisible d'un époux adoré; son front rayonne de joie et d'espérance; elle se précipite vers le bûcher comme si elle était mue par un avant-goût de la félicité qui l'attend. Tout l'appareil déployé dans cette barbare cérémonie contribue d'ailleurs à exalter

son âme ; le chant des prêtres, le roulement des tambours, le retentissement de la trompette, les acclamations des spectateurs, l'ivresse du peuple, tout sert à roidir son courage et à l'élever au-dessus des faiblesses de l'humanité ; elle embrasse la mort pour échapper au mépris du vulgaire. Il y a quelque chose de surnaturel dans cet enthousiasme qui fait braver toutes les craintes, dans cette inconcevable faculté de l'existence qui nous rend, pour ainsi dire, impassibles au sein des tortures qu'invente de toutes parts le fanatisme humain.

La diversité des mœurs et des législations apporte nécessairement des changemens au contrat qui attache l'homme à la femme dans l'unique but de procéder à la reproduction de l'espèce. Je ne sais où j'ai lu le récit d'une ancienne coutume de certains peuples sauvages, dont quelques voyageurs ont fait mention : dans les premiers temps, les hommes se rassemblaient par douzaines dans un même lieu, sans doute pour s'y défendre ; ils adoptaient en commun un pareil nombre de femmes, et les enfans qui en provenaient appartenaient à la compagnie qui s'était formée. Ceci ne ressemble pas mal aux habitudes de certains oiseaux du Nouveau-Monde, dont les femelles, pour leur sûreté individuelle, vont

pondre et couver dans le même nid afin d'élever de concert leur postérité naissante.

Au surplus, il faut le dire à la honte de l'homme corrompu, considérés sous un point de vue général, les animaux sont souvent mieux guidés que nous dans le choix que nécessite la reproduction des espèces ; ils mettent plus de sûreté dans leurs alliances; ils n'ont pas besoin comme nous de régler les articles de leur contrat ; ils ignorent toutes ces contestations misérables qui s'élèvent parmi les époux au sein de notre civilisation ; s'il nous était permis de voir ce qui se passe dans la caverne qu'habite le lion des déserts, nous le trouverions toujours tendre et toujours affectueux pour sa femelle ; le tigre même obéit à cette puissante sympathie, et la paix règne dans son affreux repaire. Il n'y a que l'homme qui ait mis l'enfer dans son ménage; lui seul donne et reprend arbitrairement sa foi; lui seul porte à chaque instant la désolation dans le cœur de l'être faible qu'il doit chérir et protéger.

Je m'abstiens dans ce chapitre d'une multitude de discussions qui tiennent un grand espace dans d'autres ouvrages. Quoi qu'en disent certains publicistes, il ne doit y avoir qu'un seul moyen d'obéir à l'instinct de reproduction ; c'est celui qui

est en usage dans toute l'Europe civilisée. Nous avons beau faire des raisonnemens ; la polygamie est une coutume barbare, naturellement repoussée par les lois organiques de l'économie animale, et qui est contraire au bonheur de l'existence. Une seule circonstance pourrait la justifier : c'est celle où le sort aurait jeté dans quelque île déserte un petit nombre d'hommes et beaucoup de femmes ; mais, dans les cas ordinaires de la vie, la raison s'unit à l'expérience pour nous montrer que, partout où il y a des peuples polygames, le sexe le plus faible doit subir le joug le plus honteux. Il faut une si grande somme d'amour pour la félicité du mariage ! Il faut tant de soins pour la postérité qui en émane, que l'idée seule d'une marâtre jette l'inquiétude dans les familles.

Mais la polygamie compromet le sort de l'humanité ; elle enlève au cœur ses plus pures et ses plus ineffables jouissances ; le bonheur quitte celui qui se blase au sein d'un odieux partage ; l'homme qu'enflamme un violent amour ne peut entendre que la même voix. Nous lisons avec attendrissement l'histoire de Rachel, épouse qui fut si long-temps et si vivement désirée ; mais l'antique Écriture nous peint aussi le désespoir de Lia : les tours de la maison de Laban retentis-

saient nuit et jour de ses angoisses et de sa désolation. Combien de larmes la jalousie faisait verser dans ces temps si vantés où la pluralité des femmes semblait autorisée par l'innocence des mœurs !

Je connais des auteurs célèbres qui n'ont point parlé du mariage avec cette gravité philosophique qui convenait à des écrivains de leur ordre. Les anciens ne se permettaient point cette indifférence moqueuse pour les choses les plus importantes de la vie ; ils ne se jouaient point de ce qui fait la sûreté des familles ; ils n'insultaient point par d'indécentes plaisanteries à nos rapports les plus doux et les plus naturels ; ils ne frondaient point ce que les lois consacrent comme l'institution la plus honorable. L'esprit, chez eux, ne raillait point le sentiment ; ils ne savaient pas rire de ce qui console ; ils n'offensaient point la sainteté de l'hymen en affaiblissant l'importance des vertus conjugales.

Nous sommes loin de l'âge d'or ; nous avons perdu la trace des mœurs et des habitudes primitives. Toutefois il est encore des épouses qui savent embellir par mille vertus la plus touchante des associations humaines. Je voudrais faire connaître à mes lecteurs une femme incom-

parable, qui a été le modèle de la piété conjugale (*Fig.* VIII) [1]. On l'avait unie à un des plus beaux hommes de l'Angleterre. Son mari séjourna quelque temps dans l'Inde, où le retenaient des affaires commerciales; il y contracta le fléau de la lèpre, qui est la plus horrible des infirmités physiques de l'homme. Sa physionomie s'altéra au point de devenir absolument méconnaissable; son front se hérissa de tubercules hideux : on ne pouvait le contempler sans horreur. Le malheur d'une semblable maladie est de traîner après elle une multitude de dégoûts insurmontables; la lèpre ôte à l'humanité toutes ses formes; tout se dénature par ses ravages, jusqu'à la voix, qui est rauque et rugissante comme celle des lions; le sourire même du lépreux a quelque chose de sinistre qui ne sympathise point avec notre nature, et qui porte l'épouvante dans le fond de l'âme.

Malgré les répugnances de tout genre que pouvait inspirer la fréquentation habituelle d'un être aussi malheureux, sa tendre épouse ne le quittait pas; elle veillait sur lui comme une divinité tutélaire; elle devinait en quelque sorte toutes ses volontés et tous ses goûts; cette belle

[1] Lady St.....

personne semblait s'être identifiée avec ce corps pâle et défiguré que la vie disputait encore à la mort; elle pansait ses plaies, qui étaient d'une fétidité repoussante. Un jour que je lui avais prescrit d'exposer les pieds du malade aux rayons du soleil, je la trouvai dans une attitude qui me fit frissonner ; elle appuyait contre son sein la tête défaillante de l'infortuné lépreux ; elle l'entourait de ses jeunes bras pour le réchauffer et endormir ses douleurs. Dans d'autres instans, comme il était devenu aveugle, elle cherchait à le distraire par ses lectures; elle employait son cœur, son âme, son imagination, ses paroles, à adoucir, à pallier ses maux, à tromper, pour ainsi dire, sa grande infortune. Il était facile de voir que l'héroïsme de cette épouse incomparable provenait surtout des principes qu'elle s'était formés sur les devoirs attachés à l'association du mariage. Le besoin de se consacrer est essentiellement le partage des femmes ; elles n'ont d'autre activité que celle du cœur ; elles ne s'agitent que pour se dévouer.

C'est surtout au sein d'une nature perfectionnée qu'il faut chercher les consolations ainsi que les vraies jouissances de l'union conjugale ; chez les sauvages, cette même union n'est qu'une servitude abjecte du côté des femmes. L'empire, au

contraire, se partage avec équité chez les peuples qui ont su profiter de la civilisation européenne. Le mariage est ici le contrat de deux êtres qui doivent porter en commun le doux fardeau des sollicitudes du ménage, qui se joignent pour triompher des mêmes difficultés, pour se consoler ou pour souffrir ensemble, qui mêlent leurs attributs pour assurer la conduite de leur vie, qui échangent leurs moyens et leur capacité pour la conservation de l'espèce humaine.

Le mariage est un lien que l'espoir embellit, que le bonheur conserve, et que le malheur fortifie. Les époux convenablement assortis se paient réciproquement un tribut de condescendance; ils s'attirent par la sympathie et s'enchaînent par l'estime. L'accord de leurs âmes n'a besoin, pour se maintenir, ni d'illusion ni de mystère. L'amour conjugal est un amour sans fièvre, sans trouble, sans égarement; c'est une affection paisible et enchanteresse, dont l'influence se prolonge dans un riant avenir. Elle a pour cortége l'amitié, l'estime, le dévouement, l'abnégation de soi-même, et mille autres vertus conservatrices. Un pareil sort est digne d'envie; c'est le seul qui puisse charmer les loisirs du sage et semer de quelques fleurs la carrière de l'homme de bien.

CHAPITRE II.

DE L'AMOUR MATERNEL.

L'AMOUR maternel est le plus tendre sentiment de la nature animée; c'est le mouvement le plus doux, le plus généreux qui puisse émaner de l'instinct de reproduction. La conservation des espèces vivantes s'y trouve irrévocablement attachée. Contemplez cette jeune mère près de son enfant : on dirait que le Créateur lui a fait don de son auréole protectrice, ou plutôt il semble qu'elle ait transporté son existence dans un autre être ; rien de personnel ne se glisse dans ce qu'elle éprouve : elle a cessé de vivre pour elle; c'est sa fille qui la recommence.

On a eu raison d'avancer que l'amour maternel est un penchant primitif, fondamental dans l'économie animale. La femme adoptée par l'homme sauvage nourrit toujours ses enfans de son propre lait; dans des marches longues et pénibles, elle en porte jusqu'à deux sur son dos, où ils se trouvent doucement retenus par une couverture

de laine ou de coton nouée sur sa poitrine ; elle se délecte sous ce doux fardeau. La femme sauvage ne maltraite jamais son fils. Est-il malade, elle ne l'abandonne plus ; elle le comble de soins et de caresses. Meurt-il, on la voit s'agenouiller sur son tombeau et pleurer amèrement le trésor qu'elle a perdu. Souvent elle reste immobile pendant plusieurs jours sur le tertre qui couvre une aussi chère dépouille. L'anniversaire de ce trépas est constamment pour elle un jour de deuil. [1]

Nul être sur la terre ne peut donc se soustraire à ce penchant, auquel la nature a confié la vie ; et tous les animaux veillent avec tendresse sur le fruit de leur accouplement. C'est même chez

[1] Le trait suivant ne prouve pas moins que rien n'est plus inhérent à l'organisation animée que le sentiment maternel. Un négociant de ma connaissance était au village de Zambi, situé à l'est de la baie de Nazareth, à l'embouchure de la rivière qui porte ce nom ; ce village est le plus considérable du pays Orongout, où l'on allait faire la traite des Nègres. On avait proposé à ce négociant l'achat de deux Négresses qui, devenues mères pour la première fois, s'occupaient du soin de l'allaitement. Celui-ci, ne se souciant point d'avoir à bord des enfans à la mamelle, proposa au courtier de les confier à d'autres nourrices, et qu'à cette condition seulement il ferait l'emplette des deux femmes, dont il admirait d'ailleurs la jeunesse et la beauté ; mais les deux mères se prosternèrent aussitôt aux pieds de l'acheteur, en les inondant de larmes, et le conjurant par des cris et les gestes les plus expressifs de ne point les emmener sans leurs enfans ; elles préféraient la mort à cette cruelle séparation.

ces derniers qu'il est intéressant d'étudier l'instinct maternel, parce qu'il n'est point altéré, comme chez l'homme, par les institutions sociales. La tortue supplée par la ruse à la lenteur de ses mouvemens progressifs ; elle cache ses œufs dans les endroits les plus reculés et les plus inaccessibles ; la femelle du caïman, après avoir recélé les siens dans le sable, ne les perd pas de vue, et les défend de tout son pouvoir contre l'avidité des Nègres.

Les oiseaux changent absolument de mœurs et de caractère aussitôt que leur ponte est commencée ; leur affectueuse sollicitude ne s'exprime dès-lors que par un tendre et mystérieux silence : si l'on entend quelques cris dans l'intérieur du nid, ce sont ceux des petits qui arrivent à la lumière, et qui demandent de la nourriture ; la mère comprend tous leurs naissans désirs. Mais c'est surtout la cigogne qui est remarquable par sa vive et constante sollicitude : l'ouvrier qui démolit une maison ne peut souvent parvenir à la séparer de sa couvée.

Enfin ce sentiment profond qui attache tout être vivant à sa progéniture se montre dans toute sa force jusque dans les quadrupèdes, jusque chez les tigres et les panthères; et, dans

une forêt d'Afrique, une lionne reconnut, à ce qu'on assure, un voyageur qui, quelques années auparavant, lui avait enlevé un de ses lionceaux; elle courut sur lui, et ses compagnons eurent toutes les peines du monde à le délivrer.

Qui n'admirerait les effets de cette vigilance maternelle qui se prolonge pendant tout le temps nécessaire au maintien de l'espèce? L'estimable docteur Sarrazin s'amusait un jour à prendre des oiseaux, et s'était caché derrière un buisson. Tout à coup un bruit particulier vient frapper son oreille; il regarde, et aperçoit une perdrix qui n'est pas très éloignée du filet qu'il avait tendu; non loin d'elle étaient ses petits, qui paraissaient tranquilles en suivant doucement ses pas. Mais la mère n'eut pas plus tôt remarqué le piége, qu'elle se tourna tout à coup vers sa progéniture, en changeant le diapazon de sa voix. Ceux-ci, avertis par ce cri d'alarme, furent saisis d'effroi, et restèrent interdits; il s'établit, entre tous les membres de cette famille, une sorte de colloque qui semblait exprimer l'inquiétude et la perplexité; mais ensuite un cri plus aigu fut pour eux un avertissement qui les détermina à prendre la fuite. Le mâle s'envola, les petits le suivirent, et la mère ne partit que quand toute la troupe fut en l'air. La raison tant vantée de l'homme

aurait-elle mieux combiné ce plan d'évasion ou de défense?

L'amour maternel communique un courage qu'on croirait au-dessus des forces de la nature, et ce courage subsiste pendant tout le temps que les petits ont besoin de la protection de leur mère; on a vu les plus timides volatiles braver des dangers, et surprendre les spectateurs par des actes de hardiesse ou de témérité. Le Grand-Connétable est un rocher distant de cinq ou six lieues de la côte de la Guyane (*Fig.* IX); il ressemble de loin à un navire à la voile; il n'est abordable que du côté du sud, et il est rare qu'on puisse y débarquer commodément; il serait impossible de le gravir. C'est un ovale immense qui semble sortir majestueusement du sein des flots à mesure qu'on s'en approche. Ce rocher est en quelque sorte l'asile de la maternité; car des troupes innombrables de goélands, de mouettes, de paille-en-queue, d'hirondelles de mer, de chevaliers, de plongeons, qui nagent autour et se jouent au milieu des flots d'écume, viennent y déposer leurs pontes. Toutes les fois que des bâtimens s'avancent pour le reconnaître, on tire un coup de canon pour se donner le spectacle amusant de les voir s'envoler de leur retraite. [1]

[1] Nul vaisseau partant d'Europe et de l'Amérique septentrionale

L'air est aussitôt obscurci par une quantité prodigieuse d'oiseaux que cette détonation épouvante, et qui semblent se réfugier au milieu des nuages amoncelés par la tempête. On assure que les Indiens, qui viennent en grand nombre à Cayenne, sur leurs pirogues, pour y faire des échanges, ont cherché plus d'une fois à pénétrer dans cet immense rocher pour y recueillir des œufs dont ils se régalent. C'est alors qu'il est intéressant de considérer l'ardeur avec laquelle les femelles qui les couvent défendent leur progéniture; ne connaissant point l'homme, elles le redoutent peu. L'amour maternel leur donne une force dont il est difficile de se faire une idée. Animées par le commun danger, elles combattent avec un courage surnaturel, et crèvent parfois les yeux à leurs agresseurs. Ceux-ci, vaincus et repoussés, finissent presque toujours par abandonner leur entreprise. [1]

n'aborde Cayenne sans avoir reconnu et salué le beau rocher appelé *le Grand-Connétable*, rocher isolé en mer, dont la forme n'est ni hérissée ni caverneuse; il est aride, mais constamment échauffé par les rayons d'un soleil brûlant; il est chargé de plusieurs milliers de nids de différentes espèces d'oiseaux qui dérobent ainsi leurs petits à la dent des serpens dont le continent est infesté. Un brave officier de nos armées, M. de Saint-Laurent, a visité en deux occasions le *Grand-Connétable*. Quand on arrive à son sommet, on trouve une vaste plate-forme jonchée d'œufs, à un tel point, qu'il est impossible de la parcourir sans les écraser.

[1] Ce trait rappelle les *guacharos*, dont parle M. de Humboldt, dans

Mais l'instinct de la maternité, qui donne tant de courage à des oiseaux et à des êtres d'une complexion faible et timide, frappe au contraire les bêtes les plus féroces d'une sorte de crainte et de pusillanimité. On lit, dans un Voyage du docteur Mac Keevor, un trait touchant et relatif à la femelle d'un ours blanc poursuivie par quatre chasseurs ; lorsqu'elle vit le danger qui la menaçait, on raconte qu'elle poussa des cris lamentables, et qu'elle embrassa affectueusement ses deux petits; elle les plaçait ensuite sur son dos, les couvrait de caresses, et s'efforçait de les dérober à l'ennemi par la fuite, en plongeant dans l'eau et à de grandes distances. Les premiers chasseurs, touchés par ses plaintes, se retirèrent; d'autres, moins humains, les remplacèrent, et lui tirèrent une balle dans la poitrine. Elle périt, ne cessant de regarder ses oursons avec le plus vif regret. Le même attachement se remarque dans les loutres marines ; au rapport de plusieurs naturalistes, quand on leur enlève leur progé-

ses immortels voyages ; ces oiseaux habitent dans les cavernes et le creux des rochers. Comme ils fournissent une graisse abondante aux Indiens, ceux-ci en font tous les ans un grand carnage. Les cris plaintifs des mères, quand on vient leur enlever leurs nids, et qu'on entre dans les grottes avec des torches de nopal, ont quelque chose d'horrible et de déchirant ; on les voit planer au-dessus de la tête des agresseurs, comme pour défendre leurs couvées, et se réunir en quelque sorte pour mieux repousser l'ennemi commun.

niture, elles tombent dans une tristesse affreuse; elles suivent long-temps le ravisseur, et semblent vouloir fléchir sa pitié par leurs gémissemens.

Dans l'espèce humaine non corrompue, l'amour maternel acquiert néanmoins une plus intéressante énergie ; c'est un sentiment qui se perfectionne par l'étendue des rapports au milieu desquels il se développe ; comme l'instinct de relation embellit tout, rien n'égale le charme que l'éducation imprime à ce genre particulier de sensation ; tous les projets qu'il suggère sont des plaisirs; toutes ses fatigues sont des jouissances. La femme née dans les classes supérieures de l'ordre social, ne borne donc point sa tâche aux soins matériels qu'exige la conservation corporelle de son enfant. Elle agrandit la sphère de son intelligence; elle coordonne son existence morale; elle lui inculque tous les attributs de son esprit; elle lui imprime toute la sensibilité de son âme ; elle le revêt en quelque sorte de son caractère ; en lui transmettant son idiome, elle forme seule le doux son de sa voix, et jusqu'au jeu innocent de sa physionomie naissante ; il n'est pas un seul de ses mouvemens dont elle ne facilite la grâce, dont elle ne modère la précipitation ; c'est ainsi qu'elle influe sur ses destinées futures.

Il n'y a rien de réfléchi, tout est spontané dans l'amour d'une mère. Il fallait bien que la nature environnât son tendre ministère de toutes les illusions du bonheur; car, si l'on songeait d'avance à tous les écueils dont l'inexpérience humaine est menacée, quelle est celle qui ne frémirait de la périlleuse tâche qu'elle s'impose? Tout Paris se souvient de cette soirée désastreuse qui fut si funeste à l'amour maternel. Un ambassadeur d'Allemagne [1] donnait une fête à l'occasion du mariage d'un illustre conquérant; mille flambeaux éclairaient un palais magique élevé avec autant de célérité que d'imprévoyance. Tous les arts avaient uni leurs merveilles pour enchanter ce beau lieu; les colonnes étaient couvertes de festons, de guirlandes, de chiffres enlacés, et autres ornemens symboliques auxquels un vernis combustible avait imprimé les plus fraîches couleurs.

Qui eût cru que les larmes étaient si près de la joie? Un torrent de feu naquit d'une simple étincelle, et enveloppa en un instant cette belle enceinte où tant de familles réunies se livraient à l'innocent plaisir de la danse (*Fig.* x). Des cris sinistres, les gémissemens prolongés de la douleur succédèrent tout à coup au son des instrumens qui avaient donné le signal de la fête; les

[1] Feu M. le prince de Schwartzenberg.

voûtes de l'édifice tremblaient, et déjà plusieurs victimes étaient écrasées. Le peu d'eau que l'on jetait à la hâte ne faisait que nourrir ce vaste embrasement; tout s'engloutissait dans ce gouffre dévorateur. On s'embarrassait dans la fuite; mais ce qu'il y avait de plus touchant au milieu de ces scènes d'horreur et de désespoir, c'est le courage sublime d'une multitude de femmes pâles, échevelées, s'élançant au milieu des flammes, et disputant leurs filles à l'horrible incendie; toutes les craintes personnelles s'évanouissaient devant les intérêts sacrés de la maternité malheureuse. En quelques minutes, ce théâtre d'allégresse fut converti en un monceau de cendres; une princesse adorée y perdit la vie; et le lendemain, quand on fouilla les décombres, on trouva le cadavre d'une autre mère qui tenait le corps de son enfant étroitement embrassé. Non loin d'elle on apercevait les fragmens d'un collier, des bracelets, des pierreries, quelques diamans épargnés par le feu, et autres ornemens, tristes restes de la vanité humaine, dont la vue affligeait les regards en rappelant à l'âme contristée la futilité de nos biens et la fragilité de notre nature.

Souvenirs cruels de l'amour maternel! Que de séparations déchirantes il impose? L'histoire d'une jeune dame de la Guadeloupe, doit trouver ici

sa place. Cette Américaine, qui était la plus belle créature de la colonie, fut attaquée de la lèpre. En peu de temps son visage se défigura, et elle perdit tous ses avantages extérieurs. Elle avait un fils unique qu'elle adorait; un jour qu'elle voulut l'embrasser, elle éprouva l'étrange sensation d'un voile qu'on aurait interposé entre ses lèvres et les joues de son enfant. C'est un des effets sinistres de cette maladie de paralyser les nerfs qui animent la superficie de la peau; ce funeste symptôme s'était manifesté en une seule nuit. Aucune expression ne peut rendre la douleur de cette infortunée après cette affreuse découverte. Mais ce ne fut pas là son unique tourment. Elle trouva le moyen de se procurer un miroir, qu'on lui dérobait depuis long-temps : elle frissonna d'horreur à l'aspect d'elle-même. Quel épouvantable fléau que celui qui imprime à la physionomie tous les traits de la plus dégoûtante laideur, et qui ensevelit ses victimes toutes vivantes dans une solitude absolue ! Quelle horrible situation que celle qui rend une mère l'objet d'une répugnance invincible pour ses enfans, qui la force à concentrer le plus délicieux sentiment de la vie, et à s'interdire désormais tous les témoignages d'une tendresse si vivement ressentie !

Tout est excès dans l'amour maternel; mais

quelque pénibles que soient ses fatigues, elles sont souvent bien douces au cœur qui les éprouve. On se rappelle la situation déplorable où se trouva madame la marquise de Bonchamps, dans les forêts de la Vendée, quand, pour se dérober à la poursuite de quelques soldats furieux, elle fut contrainte de se cacher, pendant toute une nuit, dans le creux d'un arbre avec sa petite fille qu'elle tenait comme elle pouvait sur ses genoux. Malgré l'horrible gêne qu'elle éprouvait dans cette retraite, qui pouvait à peine les contenir toutes deux, et où elle respirait avec tant de difficulté, l'idée de sauver son enfant lui procurait, disait-elle, une joie indicible.

Je me souviens d'avoir vu à Paris une malheureuse femme (*Fig.* XI) dont l'enfant succombait aux plus cruels symptômes d'une variole confluente. Il est dans le cours de cette maladie une affreuse période qui réclame les soins les plus attentifs. Cette tendre mère, s'abandonnant à tous les mouvemens de son cœur, suçait avec ses propres lèvres l'éruption hideuse qui consumait son malheureux enfant; elle veilla pendant plusieurs nuits près de son lit sans que sa santé en éprouvât la moindre atteinte; elle l'arracha des bras de la mort. Que de douleurs elle lui épargna! Elle aurait voulu lui donner son âme.

Quelques philosophes qui attribuent toutes nos idées morales et affectives au pouvoir de l'éducation, ont voulu nier l'existence de l'instinct maternel. Ils ont allégué l'exemple de certaines femmes d'O-taïti, qui regardent comme un déshonneur de devenir mères, et qui étouffent leurs enfans à l'instant même où ils voient le jour; ils ont aussi parlé des épouses des Moxes, qui, lorsqu'elles accouchent de deux jumeaux, en enterrent un, sous l'horrible prétexte qu'ils ne sauraient exister en même temps. Mais ces abominables coutumes ne sont que le résultat de quelques superstitions adoptées. Il faut pareillement attribuer au trouble du cerveau et à un état complet de délire les crimes d'infanticide dont la société gémit si souvent; c'est la nature vaincue par l'inflexible loi de l'honneur.

Il est des enfans mystérieux qui trouvent l'opprobre et le malheur aux portes mêmes de la vie. Mais ces êtres dont la pitié publique s'empare, et qu'on expose sur des pierres, ou à la porte de nos hospices, sont presque toujours marqués d'un signe de reconnaissance par les coupables mères qui s'en séparent. Une jeune femme, livrée à la dissipation et à toutes les joies mondaines de notre grande ville, poursuivie par des créanciers, fut obligée de partir pour l'Inde, et abandonna

dans l'hôpital Saint-Louis une pauvre fille âgée de six ans; elle ne put séjourner long-temps sur la terre étrangère. Peu de temps après elle repassa les mers pour la réclamer, avec le regret humiliant de l'avoir ainsi délaissée.

J'en ai dit assez sur ce sentiment inépuisable auquel le monde doit sa durée, sur cet amour qui est le premier auquel on répond, sur cette passion attractive la plus naturelle, la plus riche en émotions, qui ne connaît ni les refroidissemens ni les caprices, qui s'accroît par les contrariétés, qui ne cesse qu'avec l'existence. L'amour s'envole, l'amitié s'altère, l'ambition s'affaiblit; mais il y a quelque chose d'impérissable dans l'instinct maternel, qui le soutient toujours au même degré. L'enfant moissonné dans son aurore conserve toujours son culte dans le cœur de celle qui l'a conçu; elle ne veut pas être consolée. [1]

[1] Si Dieu réserve à l'âme maternelle
Un bonheur pur, qu'il n'a point fait pour nous,
Il mêle aussi parmi ces biens si doux
D'affreux chagrins qui ne sont que pour elle.

Voyez le beau poëme de *l'Enfant prodigue*, par M. Campenon (de l'Académie Française). L'auteur a cru devoir faire figurer la mère de l'enfant prodigue dans la plus morale et la plus instructive de nos paraboles sacrées; sachons-lui gré de cette création; car tout le naïf, tout le sublime de la Sainte Écriture, se retrouve dans ce qu'il ajoute au plus touchant des récits; sa poésie était digne d'exprimer d'aussi divines pensées.

CHAPITRE III.

DE L'AMOUR PATERNEL.

L'amour paternel est à la fois le sentiment le plus digne d'un cœur généreux et la plus douce jouissance de l'homme sensible; il nous console du malheur de vieillir; il nous fait entrevoir une sorte d'immortalité sur cette terre où tout nous échappe. Un père croit revivre dans des enfans; il voit moins en eux ses héritiers que les continuateurs de son existence.

Il n'en est pas de l'homme comme des animaux, dit le bon Plutarque : notre raison ne s'accroît que par degrés, et la prudence est l'apprentissage continuel de nos jours. Il importe donc que l'amour paternel soit un sentiment durable. Un père doit assister ses enfans jusqu'à sa dernière heure; il doit les rendre dignes du corps social pour lequel ils sont formés. La vie d'un chef de famille est accompagnée de tant de soucis qu'elle ressemble à une tâche dont il faut ren-

dre compte aux hommes à mesure qu'on la remplit, et à Dieu quand elle est finie. La nature a voulu d'ailleurs que les parens trouvassent une grande joie à voir prospérer les êtres qu'ils ont procréés, et qu'ils en retirassent autant d'orgueil que de contentement. [1]

Du sentiment paternel dérive donc une sorte d'autorité qui a pour fondement et pour but le bonheur de ceux qui y sont soumis. L'homme qui ne sent pas cette vérité ne sera jamais digne d'exercer ce doux empire établi par la nature, où celui qui commande n'est heureux que par la félicité de ceux qui obéissent, où l'excès de l'indulgence est presque toujours plus à craindre que celui de la sévérité, et où le pouvoir du chef trouve constamment dans son cœur un pouvoir qui empêche d'en abuser.

Le pouvoir paternel est le premier que l'homme reçoit de la nature; il garde en quelque sorte les mœurs de la famille [2]. Ce pouvoir doit néanmoins

[1] C'est par vanité que l'homme aspire à perpétuer sa race, tandis que la femme semble tenir plus directement ce désir de la nature : « Cette moitié du monde à qui la nature dit, *sois homme*, reçut avec la sensibilité un mélange d'ambition et de gloire. Mais celle à qui elle dit, *sois mère*, dut être formée toute d'amour. » (*Madame Cottin.*)

[2] « La maison paternelle est un temple où le feu nécessaire à la

se modifier selon les âges et les progrès de la raison chez les enfans ; il devient par conséquent moins nécessaire à mesure que ceux-ci font une étude plus ou moins sérieuse de leurs obligations morales. [1]

Pour s'assurer du devoir des pères, il n'y a qu'à examiner l'état d'ignorance où se trouve l'homme qui arrive à la vie ; il achète par mille écarts le peu de sagesse qui le conduit. Comment ne pas croire que le premier soin d'un chef de famille est de diriger ses enfans vers leur propre bonheur, et de créer en quelque sorte leur destinée sociale en les faisant vivre pour les plus nobles et les plus généreux desseins ! Sous ce point de vue, sa fonction est comme sacrée.

Comprimer les mauvais penchans, déraciner les vices, surveiller les actions, rectifier les paroles, épurer les désirs, diriger les efforts, enno-

vie morale s'entretient, alors même qu'il n'est pas attisé par des mains très pures. » (M. Droz.)

[1] Ce pouvoir ne doit pas être trop restreint. Mon excellent ami M. Dubruel, questeur de la Chambre des Députés, a fait une très noble proposition sur l'autorité paternelle. Son but est de représenter les inconvéniens graves qui résultent de l'état actuel de notre législation sur un objet qui se lie si essentiellement à la morale, à l'intérêt de la société et au bonheur des familles.

blir les opinions, composer les habitudes, voilà la fonction d'un cœur paternel; parmi les affections de famille, il n'en est aucune qui ait des devoirs plus étendus; un père est à la fois le guide, le soutien, le juge et le conseiller de ses enfans. Dans l'ordre social, rien ne remplit la vie comme de semblables sollicitudes.

Les sauvages, selon la profonde et judicieuse remarque de M. de Bonald, n'existent, pour ainsi dire, que par leurs souvenirs; doués de peu de prévoyance, ils semblent n'être émus que par la présence des ossemens de leurs pères. Mais les hommes civilisés ne s'occupent que de leurs enfans; ils ne s'inquiètent que pour leur avenir. « Cette disposition, ajoute ce penseur éloquent, est à la fois effet et cause de l'état stationnaire des uns, et de l'état progressif des autres. »

Le bonheur des pères est généralement plus caché que celui des mères, parce que les mouvemens de leur âme sont plus réservés et plus contenus; ils n'en goûtent pas moins un bonheur ineffable à remplir la tâche qui leur est assignée par la nature, à développer les rejetons naissans dont ils sont eux-mêmes la première souche, à les faire croître sous leurs mains tutélaires, à leur donner mille soins qui concourent au bon-

heur de l'existence. Un père n'est jamais insensible près du berceau où l'on a déposé son enfant; il ne saurait jamais haïr son sang, ni conspirer contre la vie qu'il a allumée; il est donc aussi pour lui des émotions et des jouissances indéfinissables.

Un père s'attache d'autant plus à ses enfans qu'il leur a fait plus de bien; son amour s'accroît comme le succès des soins qu'il a prodigués. Il vient néanmoins un jour où semblent cesser les joies paternelles. Pour quelques heures de bonheur, pour quelques années d'une satisfaction orgueilleuse, que de chagrins l'attendent quand on viendra réclamer son fils pour la défense de la patrie, ou sa fille pour une alliance, quand les chambres de sa maison resteront tout à coup désertes, quand il se trouvera seul avec sa vieille compagne sous le toit où ses enfans ont été nourris!

Il est néanmoins une circonstance plus déplorable; c'est celle où, contre le cours ordinaire des choses humaines, nos enfans nous devancent dans le tombeau, celle où la Providence vient tout à coup tarir la source de nos plaisirs les plus doux. Qu'y a-t-il de plus douloureux pour l'homme que de voir éteindre sa génération, et de traîner des jours désolés par des calamités

irréparables! Un père privé de sa postérité est comme un arbre dont la foudre a consumé tous les rameaux, et qui se dessèche par ses racines. N'avoir plus rien à aimer sur la terre, s'éveiller et s'endormir sans espérance, porter seul le poids de la vieillesse, ce n'est pas exister; c'est respirer la vie sans la sentir.

CHAPITRE IV.

DE L'AMOUR FILIAL.

L'amour filial est l'affection qui a le plus besoin de vertu pour se soutenir long-temps dans la carrière de la vie. Quand on songe qu'il est en grande partie fondé sur la reconnaissance, sentiment frivole et passager, qui s'évapore, pour ainsi dire, après quelques instans d'existence, il n'est pas étonnant qu'on ait besoin de toute la force de l'éducation pour le maintenir.

La piété filiale est-elle donc plutôt une passion acquise qu'une passion innée? sont-ce les bienfaits du père et de la mère qui la développent? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'existe qu'à un très faible degré chez les animaux; la nature n'avait aucun besoin de l'établir chez eux pour la conservation des espèces. Si le poussin va se tapir sous le ventre de la poule, c'est pour chercher un peu de chaleur; car il abandonne sa mère aussitôt qu'il peut se passer d'elle. Il en est

ainsi des quadrupèdes, qui deviennent étrangers aux auteurs de leur naissance quand les soins protecteurs cessent de leur être nécessaires. Mais dans l'espèce humaine, où la puissance conservatrice se mêle constamment à des phénomènes intellectuels, un fils doit le respect à son père, alors même qu'il est sorti de sa juridiction.

Les législateurs ont si peu compté sur l'instinct de la nature pour l'entretien de l'amour filial, qu'ils en ont fait un précepte consacré par toutes les religions : *Tes père et mère honoreras, etc.* Quand il y a un mauvais fils dans une maison, la malédiction y entre par toutes les portes. « Malheur à celui qui a démérité de l'auteur de ses jours, disait un ancien, le remords s'attache à lui, et le suit comme une ombre qui inquiète sans cesse ses pas ; la terre d'hospitalité le repousse ; on abandonne la route qu'il a prise, on cite avec effroi les lieux où il a séjourné ; on craint qu'il ne brûle les moissons ou qu'il n'empoisonne les pâturages ».

On explique ainsi pourquoi, dans tous les gouvernemens policés, on a établi des peines si graves contre les parricides ; une loi de la Chine voulait qu'on rasât le lieu où était né le fils barbare qui avait immolé son père à sa fureur ; les Persans

n'étaient pas moins sévères quand il s'agissait de venger l'humanité d'un crime aussi inouï.

Mais c'est la corruption des mœurs, c'est la dépravation du caractère, ce sont les vices de tout genre qui portent communément les hommes à se séparer de leurs parens dès qu'ils n'ont plus besoin de leur appui; ils dissipent en ingrats tous les fruits des tendres soins qu'on leur a prodigués. La voix de la nature ne suffit donc pas pour nous rappeler dans toutes les circonstances à ce sentiment doux et religieux qui influe tant sur notre bonheur individuel.

Il semble que l'amour filial se soit affaibli depuis qu'on l'a tant préconisé comme une rare vertu. Dans une fête de l'ancienne Grèce, on vit deux jeunes guerriers s'attacher au char de leur mère commune, et la conduire en triomphe au temple de Junon; les artistes les plus célèbres s'emparèrent de ce sujet intéressant, et transmirent cet exemple à la postérité. Le même soin se remarque chez les peuples qui ont fait de grands progrès dans la civilisation; c'est là que les historiens, les romanciers, les poètes célèbrent sans cesse par leurs éloges nos inspirations les plus naturelles, qu'on a converties en devoirs sociaux.

Observez néanmoins les hommes dans leur caractère primitif, vous trouverez chez eux l'amour filial dans son énergie la plus active. Ceux qui ont parcouru les montagnes de la haute Écosse savent combien les parens y sont tendrement chéris et respectés ; quand le peu de ressources contraint les enfans d'entrer en service dans des maisons opulentes, ceux-ci mettent une partie de leurs gages en réserve, et le but de cette économie est de secourir un père et une mère, s'ils se trouvent dans l'indigence ; sont-ils à la guerre, c'est toujours la même habitude ; aucune privation ne leur coûte pour remplir ce devoir sacré ; l'amour filial influe même sur toute leur conduite morale. Un militaire qui a commis un acte de bassesse ou de lâcheté n'ose plus revoir les auteurs de ses jours : il n'a d'autre ressource que de s'éloigner ; et, pour un montagnard écossais, ce n'est plus vivre, que de vivre loin de la patrie. [1]

[1] Ce que nous disons de l'Écosse peut s'appliquer à bien d'autres pays ; partout on trouve des enfans dont les affections n'ont rien perdu de leur simplicité native. Rien n'est plus touchant que l'aventure d'un petit matelot, déjà racontée par M. le comte de Las Cazes, aussi remarquable par les qualités éminentes de son esprit, que par la fidélité de son caractère. Ce jeune garçon était Anglais : le mal du pays s'empara de lui ; mais surtout il brûlait de revoir une tendre mère dont il était séparé depuis long-temps. Que fait-il ? Il quitte le dépôt où on l'a placé. A peu de distance de Boulogne-sur-Mer se trouve une forêt, où il se réfugie pour y vivre à l'abri de toute surveillance ; c'est là que le désir dont il est tourmenté lui suggère le

Il faut, du reste, être devenu père pour sentir toute l'étendue des fautes qu'on a commises comme fils. Malheureusement, nous sommes ingrats pendant tout le temps que nous sommes jeunes, et quand le tourbillon des passions nous entraîne : ce n'est que très tard que nous nous reprochons notre injustice pour des parens vertueux, presque toujours injustement accusés de tyrannie ou d'une inflexible sévérité. On voudrait alors recommencer la vie pour tout réparer; notre âme s'épuise en vains regrets; et plus on pénètre le fond de sa conscience, plus on se sent

projet de se construire une petite nacelle pour voguer sur la mer à la manière des sauvages, et se rendre par ce moyen près de celle qu'il lui tardait de pouvoir embrasser. Impatient, il grimpait à tout instant jusqu'à la cime des arbres les plus élevés : il voulait s'assurer s'il n'y avait pas quelque vaisseau qu'il pût aller joindre à l'aide de son petit canot. Il fut découvert ; et comme personne ne pouvait se douter de ce qui se passait dans son âme, on le soupçonna de tramer quelque mauvais dessein. Toutefois la hardiesse de ce jeune homme fit un grand bruit à Boulogne. Napoléon se trouvait alors dans cette ville : il se fit amener le déserteur, qui parut devant lui avec le frêle esquif qu'il avait fabriqué pour arriver plus vite à sa destination. L'empereur voulut savoir le motif qui l'avait porté à se soustraire à tous les regards, et pourquoi il était si pressé de retourner à Londres ; celui-ci répondit que sa mère était malade, et que son vœu le plus ardent était de la rejoindre. Napoléon, touché par les larmes de ce garçon, et admirant sa piété filiale, lui accorda de l'argent et des vêtemens : il donna en même temps des ordres pour qu'on le ramenât dans son pays natal. Ce jeune homme fut alors l'objet de toutes les conversations ; on n'en parlait guère sans éprouver le plus vif attendrissement.

l'âme opprimée par les plus tristes et les plus douloureux souvenirs.

Un fils est-il tenté d'être ingrat, qu'il songe au temps où sa mère prenait soin de ses jeunes ans; où elle le tenait dans ses bras pour lui procurer quelques instans de sommeil; où elle l'agitait pour le distraire des douleurs de l'enfance; où elle tarissait ses premières larmes; où elle écoutait tous ses cris; où elle le couvrait de caresses pour l'encourager, en quelque sorte, à vivre; où elle ne prenait elle-même des forces que pour les lui consacrer.

L'amour filial ne s'enseigne pas; c'est une affection de notre instinct, qui naît avec nous, qui fait partie de notre nature, qui coule, pour ainsi dire, avec notre sang. Au collége d'Henri IV, on vit, il y a quelques années, deux enfans, dont les succès avaient été couronnés le même jour, se transporter spontanément sur le tombeau de leur père, pour y déposer les palmes qu'ils venaient de remporter. Mais c'est surtout dans les périls dont notre existence est souvent menacée, qu'il faut admirer cette piété sublime, attribut si honorable dans notre destinée humaine; l'histoire gardera toujours le souvenir de cette fille incomparable qui vint s'offrir en holocauste, au milieu

des massacres révolutionnaires [1]. Quand les mœurs sont pures, le plaisir, la douleur, l'espérance, le danger, la crainte, la liberté, l'innocence, tout se rapporte à cet heureux sentiment.

Le nom de Prascovie a retenti dans toutes les contrées [2]; c'était une religieuse non cloîtrée, pieuse à son père comme à son Dieu. Personne mieux qu'elle n'a prouvé que les enfans auprès des vieillards remplacent quelquefois la Providence; elle était fille d'un militaire exilé dans les déserts de la Sibérie; plus elle appréciait l'infortune de son père, plus elle en était navrée. Un jour, elle conçut le projet de se rendre à Saint-Pétersbourg, pour se jeter aux pieds de l'empereur. Malgré l'opposition de ses parens, qui n'avaient aucun espoir d'obtenir leur grâce, et qui la retinrent pendant plus de trois années, sans jamais consentir à son éloignement, elle partit, dit-on,

[1] Mademoiselle Élisabeth de Cazotte; on se rappelle les paroles courageuses qu'elle prononça, et qui pour cette fois du moins désarmèrent les bourreaux : *Vous n'arriverez au cœur de mon père qu'après avoir percé le mien.* Le nom de mademoiselle de Sombreuil s'associe par la même gloire à celui de mademoiselle de Cazotte, et n'est pas moins digne de notre respect.

[2] Cette histoire intéressante a exercé la plume de la célèbre madame Cottin; le même sujet a été traité par M. Xavier de Maistre, et le public jouit de cette intéressante production par les soins de M. Valery, aussi savant bibliographe qu'élégant écrivain.

avec la somme la plus modique, et le vêtement le plus léger, pour traverser des contrées arides, couvertes de glaces et de frimas. Elle se confia au ciel, et son attente ne fut pas trompée.

Jeune et sans autre recommandation que son malheur et sa beauté, elle marcha, surmontant toujours la neige, la pluie, les orages, le tourment de la faim et celui de la soif. Elle arriva enfin près du souverain qu'elle voulait implorer, toujours soutenue par son amour filial, toujours accueillie par des âmes bienfaisantes, surveillée et guidée en quelque sorte par le Dieu qui l'avait inspirée. Le succès couronna son héroïque entreprise ; elle obtint le rappel d'un père chéri. On raconte que l'idée de hasarder un si long voyage lui était venue en songe : les malheureux rêvent toujours d'espérance. Le dévouement filial est une sorte de religion ; il trouve le prix des sacrifices qu'il s'impose, dans cette joie pure dont il pénètre notre âme, et qui est la plus douce récompense de nos vertus.

LE

BANQUET DE PLUTARQUE

AVEC SA FAMILLE.

AVERTISSEMENT.

Il y a eu véritablement un opuscule de Plutarque qui portait le titre que nous donnons à cet épisode, et qui sans doute s'est perdu à travers les temps de barbarie et de décadence; je le recompose d'après quelques notes de Corona, l'un des plus savans bibliographes de l'Italie. On sait qu'il était rempli d'admiration pour le vieillard de Chéronée, et qu'il le regardait, après Pythagore, comme le philosophe le plus moral de l'antiquité.

J'ai déjà parlé dans cet ouvrage de cet estimable médecin, aux entretiens duquel je dois tant de choses intéressantes. Il a eu grand tort de ne pas écrire; il était attachant comme Plutarque, universel comme Varron, et dissipait en quelque sorte, dans ses conversations privées, les plus rares trésors de la science.

Ainsi que Plutarque, Corona brillait aussi par ses propos de table ; il y traitait, pour ainsi dire, en se jouant, des plus graves sujets de philosophie ou de morale. Il connaissait toutes les doctrines philosophiques, et avait l'art de les rendre faciles. Si des sténographes avaient pu recueillir tout ce qu'il disait au milieu d'un cercle ou d'un festin, on aurait composé le livre le plus instructif.

Son âme, agrandie par son long commerce avec les anciens, avait un continuel besoin de révéler les faits déposés dans son incomparable mémoire; et, dans la chaleur de ses entretiens, il avait l'air de porter avec lui la ville de Rome ou celle d'Athènes. Cet homme, aussi doux que spirituel, s'exprimait d'ailleurs sans affectation ni pédanterie ; de là vient qu'on l'aimait toujours dès qu'on était à même de l'admirer.

LE

BANQUET DE PLUTARQUE

AVEC SA FAMILLE.

Plutarque est, sans contredit, un des plus beaux génies qui aient honoré le temps de l'ancienne Grèce. Rempli d'une science profonde, et passionné pour elle, il n'était heureux que quand il la prodiguait à ses semblables. Mais c'est au milieu de ses enfans, c'est dans l'intérieur de ses foyers domestiques qu'il est intéressant de le présenter. C'était à Chéronée, sa ville natale, c'était en Béotie qu'il rassemblait les préceptes de cette morale divine qui a fait les délices de tant de lecteurs.

Plutarque regardait la philosophie comme

le véritable remède à tous les maux. Il en usait pour consoler les siens des pertes qui nous affligent dans le cours de la vie. Fut-il jamais un père plus tendre? On aime à relire l'exhortation touchante qu'il adresse à son épouse Timoxène, à l'occasion de la mort d'une fille ravie à leur commun amour dès ses premiers ans. Il est vrai que rien n'est plus difficile que de donner un contre-poids à la douleur d'une mère. Toutefois, fidèle aux dogmes de Pythagore, Plutarque voulait qu'on mît un frein à la tristesse comme à la joie. La modération était sa vertu; nourri de bonne heure à l'école des sages, il n'y avait puisé que des maximes de résignation et de douceur.

On dit que Platon n'était nulle part plus éloquent que dans les jardins de l'Académie; mais c'est dans les banquets qu'il fallait entendre Plutarque; c'est là qu'il exhalait les nobles rêveries de son âme; c'est là qu'il

s'abandonnait à tout l'entraînement de la conversation familière. La candeur régnait dans ses discours. On n'oubliait rien de ce que proférait ce philosophe si riche de l'expérience des temps et des hommes : tout était avidement recueilli. « Le banquet chasse la haine, disait-il; il semble que cette coupe placée au milieu de ma table soit une source abondante de bienveillance et d'amitié pour chacun de mes convives ; cette source ne tarit jamais pour moi, alors même que ma soif est apaisée. »

Les banquets de Plutarque étaient comme ceux de Socrate; on s'en trouvait bien le lendemain, par l'instruction solide qu'on en retirait : aussi les personnes les plus savantes de Rome et d'Athènes venaient-elles s'y ranger. Tous les progrès de l'expérience et de la raison s'y communiquaient au milieu des épanchemens d'une gaîté douce et fraternelle. Plutarque ne manquait pas d'amis :

comme il était à la fois prêtre d'Apollon et le premier des archontes, il était souvent visité par ses coopérateurs dans le sacerdoce et la magistrature. Son beau-père Aristion; Patrocléas son parent; Sextus son neveu; Sosiclès le poète, deux fois couronné aux jeux pythiques; Théon le puriste, savant dans diverses langues; Maximus le rhéteur, qui avait une instruction aussi étendue que variée; Cléomène et Thyphon, profondément initiés dans l'art d'Esculape, et qui possédaient toute la confiance du maître de la maison, assistaient à ces modestes réunions. On y voyait parfois quelques uns de ces artistes célèbres, qui se créaient un nom immortel en ajoutant des beautés nouvelles à celles de la nature; car le vieillard de Chéronée professait une admiration sincère pour tous les genres d'illustration et de renommée.

On ne venait, du reste, jamais aux repas de Plutarque sans être personnellement prié.

On évitait d'y recevoir ces individus parasites que les anciens appelaient des *ombres*, et qui, plus avides que des harpies, venaient dévorer les mets de la table des Grecs, sans se rendre aucunement agréables aux véritables convives. Il n'y avait pas non plus de bouffons, comme on en trouvait chez le roi Philippe ; tous les plaisirs qu'ils procurent, ainsi que ceux de la musique, ne valent pas les fruits d'une conversation sérieuse; d'ailleurs Plutarque n'admettait chez lui que des gens graves, des hommes d'état, des orateurs, des personnes utiles dans la banque ou dans le négoce, des savans de toutes les sectes, etc.; car, malgré sa prédilection particulière pour les doctrines de Pythagore et de Platon, il était lui-même un philosophe éclectique, comme on peut en juger par ses ouvrages; il faisait cas de toutes les opinions, pourvu qu'elles fussent empreintes du sceau de la sagesse; il puisait le vrai partout où il se trouvait.

Quand Plutarque invitait, il avait soin de nommer les autres convives ; car son intention n'était point de rassembler ceux qui n'auraient pas été unis par les liens de la sympathie ou de l'amitié. La conversation roulait toujours sur des matières intéressantes ; on agitait les questions les plus difficiles ; on proposait des doutes ; on éclaircissait des problèmes ; on discourait sur divers points de jurisprudence, de politique ou de morale ; on donnait des préceptes sur la conduite de la vie ; on parlait aussi d'agriculture, et des saisons les plus propices soit à la vigne, soit au froment.

Le vin de Tanagre donne des inspirations aux Béotiens ; ceux qui en boivent avec modération ressemblent à ces vases dont la chaleur fait évaporer les parfums ; mais quelquefois aussi il provoque une sorte d'étourdissement qui accroît momentanément les forces, et par conséquent la confiance. Au milieu de ces

propos de table, les convives se laissaient souvent entraîner par la chaleur de la discussion. Le maître du festin se levait aussitôt, et ramenait ainsi le calme et la paix parmi les dissidens.

Comme tous les Grecs, Plutarque s'exprimait toujours par images ; sa conversation était animée, attrayante, inépuisable ; les maximes les plus lumineuses découlaient de ses entretiens, et il les énonçait avec autant de simplicité que de modestie. Ses auditeurs étaient en admiration devant une doctrine si profonde ; car il avait toute l'antiquité présente à sa mémoire. Il savait peindre les peuples en masse par leurs vices et par leurs vertus ; il les faisait, en quelque sorte, mouvoir par leurs propres lois et par leurs institutions les plus importantes. On l'eût cru inspiré par les grands hommes dont il retraçait les prodiges ; on eût dit qu'il avait été témoin de toutes les époques de l'histoire, et

qu'il avait, par ses conseils et par sa sagesse, présidé à tous les événemens de la politique humaine. Un pareil triomphe ne doit pas surprendre : Plutarque est l'écrivain le plus essentiellement dramatique; tout revit par lui; nul n'a présenté des vues plus justes sur les temps écoulés, et ne s'est mieux identifié avec les héros de tous les siècles.

Plutarque avait ses possessions dans le beau climat de la Béotie, où toute sa famille jouissait de sa gloire, comme on jouit de l'ombrage d'un chêne protecteur. Il regardait cette terre comme sacrée, parce que ses ancêtres y avaient leur tombeau; c'est là qu'il goûtait, dans toute leur pureté, les charmes de la vie domestique. Les malheureux s'arrêtaient souvent sous son toit hospitalier, certains d'y être secourus. Plutarque prenait surtout un grand soin de ses esclaves dans l'état de vieillesse et de maladie. A l'exemple de Pythagore, il laissait mourir paisiblement

dans leurs étables les animaux qui avaient consumé leurs forces dans la culture et le labourage des champs.

Plutarque n'était pas seulement le modèle des philosophes, il était le modèle des citoyens et l'homme de bien le plus accompli. Ce qu'on n'a point assez répété, c'est qu'il rendit les plus éminens services à la ville de Chéronée; c'est qu'étant archonte éponyme, on lui dut les plus utiles établissemens; qu'il fut pour les temples d'une magnificence extraordinaire; qu'il soulagea le peuple par ses largesses, et qu'il gouverna avec une équité parfaite ceux qui s'étaient confiés à ses soins. Il partageait leurs joies, leurs peines, jusqu'à leurs moindres sollicitudes; il apaisait leurs plus petites querelles, persuadé qu'il ne faut qu'une étincelle pour donner lieu au plus vaste incendie.

Mais indépendamment de ces banquets

auxquels assistaient les personnages les plus considérables de la Grèce, Plutarque avait aussi ses repas de famille. Un père aime à jouir des espérances que lui donnent ses enfans, et les sentimens de la nature sont ceux qui procurent le plus de bonheur. Est-il quelqu'un, disait le vieillard, auquel il soit plus doux de parler qu'à un fils, qu'à une épouse, qu'à un frère? Une famille est comme un arbre dont tous les rameaux se protégent et se partagent la rosée du ciel, dont toutes les feuilles se développent par le même soleil, et souffrent des mêmes intempéries. Une des plus grandes fautes de Platon est d'avoir cherché à détruire dans sa république imaginaire ces premiers rapports qui dérivent du sang et de la naissance; c'est d'avoir voulu étouffer dans son origine la plus agréable comme la plus importante des relations humaines.

Plutarque était courbé sous le fardeau de

l'âge. Son plus jeune fils, qu'il avait gratifié de son propre nom[1], était à la veille d'épouser Euridice, jeune Béotienne qui avait en partage la modestie et la beauté. Ce fils était l'objet de ses prédilections ; l'homme se complaît toujours dans le dernier rejeton que le ciel lui accorde : c'est en s'occupant de son avenir qu'il prolonge sa joie et ses illusions paternelles. Plutarque avait un autre sujet de satisfaction : deux de ses neveux venaient de triompher aux jeux pythiques de Delphes. « Timoxène, dit-il à sa tendre épouse, je veux contempler, avant de mourir, la postérité dont je m'honore ; faites préparer un banquet, et prenez jour pour que nos enfans y soient rassemblés. Plût aux dieux, ajouta-t-il, qu'ils pussent tous en faire partie ! » voulant ainsi rappeler à leur commun souvenir ceux dont une mort affligeante les avait privés.

[1] Le plus jeune des fils de Plutarque portait le nom de son père, comme sa fille, qui mourut à l'âge de deux ans, portait le nom de Timoxène, qui était celui de sa mère.

Les ordres de Plutarque furent suivis en tout point. A deux stades de Chéronée se trouvait la maison champêtre où le vieillard se plaisait à récréer ses loisirs. L'air y était embaumé par le parfum des plantes les plus salutaires, et les bois environnans étaient arrosés par une multitude de fontaines qu'on avait en quelque sorte divinisées ; on y faisait croître les lauriers qui servaient aux fêtes d'Apollon ; on avait animé par des statues cet asile pieux et solitaire ; on l'avait orné de ces monumens qui font revivre la mémoire des héros, et impriment une sorte de fixité au sentiment de l'admiration comme à celui des regrets.

C'est là que le festin fut célébré. Au jour déterminé pour cette réunion touchante, l'aurore paraissait à peine que tous les membres de la famille entrèrent dans le bain et se parfumèrent. Plutarque se revêtit de sa robe traînante pour recevoir Euridice et ses parens, qui devaient arriver dans le même char. On avait invité quel-

ques philosophes d'Athènes, qui, à l'heure convenue, se rendirent dans la salle du banquet pour y occuper les places d'honneur. Ils se couchèrent sur des lits dont les couvertures étaient couleur de pourpre. Les athlètes couronnés et les filles de Lamprias, qui sortaient de l'enfance, se montrèrent pareillement avec tout l'éclat des grâces et de la jeunesse.

Plutarque ne put se défendre d'un noble sentiment d'orgueil en voyant autour de lui tous les rejetons de sa race antique et respectée; car une postérité vertueuse est la plus belle couronne du vieillard. Heureux le père qui voit ses enfans grandir sous ses yeux et marcher aux plus brillantes destinées ! plus heureux encore celui qui voit fructifier ses exemples et ses instructions ! Le véritable contentement de l'âme est où la famille respire ; c'est là que l'on trouve un refuge contre les caprices du sort et contre le choc continuel des persécutions extérieures ;

c'est là que des jours sereins succèdent à des nuits tranquilles. Les distractions bruyantes d'un monde frivole valent-elles les plaisirs que l'on goûte au milieu des siens ?

Ainsi parlait l'homme vertueux que tous les habitans de Chéronée révéraient comme un père. « Vous nous avez promis des conseils pour le salut de notre nouvel état, lui dirent ses enfans ; donnez-nous les moyens de vous ressembler. Que nous importent les maisons, les terres, les richesses, si les leçons de la philosophie ne nous en apprennent la direction et l'emploi ? La nature inspire ; mais l'homme perfectionne. Il faut ici-bas des leçons pour tout ce qui se pratique, et la vertu même n'est que le fruit d'un long et pénible apprentissage. »

« Il est certain, répondit Plutarque, que peu d'hommes sont destinés à être rois, mais que tous à peu près deviennent pères de fa-

mille. Nous ne sommes pas nés pour une vie errante : il faut une maison ; et la meilleure est celle où l'on ne jouit que des biens acquis par des moyens légitimes ; celle où on les dépense de manière à n'amener dans l'âme aucun repentir ; celle qui subsiste dans la modération et dans les limites du nécessaire. La confiance, le respect filial, l'intimité fraternelle, tels sont les sentimens dont il faut embellir les foyers domestiques. Pour moi, ajouta, Plutarque, je rends grâces aux dieux de ce qu'ils m'ont fait vivre assez pour être témoin de la prospérité de ma famille : combien d'hommes sur la terre ont été privés de ce bonheur ! Hélas ! les pères de Sophocle et d'Euripide n'existaient plus quand les Athéniens applaudissaient avec transport aux chefs-d'œuvre de leurs glorieux enfans ; celui de Platon ne l'a jamais entendu dans son immortelle école de philosophie ; Néoclès ne put embrasser Thémistocle après la bataille de Salamine ; et moi je suis le chef d'une

grande lignée dont les étrangers même n'approchent qu'avec respect; je jouis à la fois de ses succès et de son bonheur. »

En parlant ainsi, Plutarque considérait avec une vive satisfaction les deux jeunes athlètes récemment arrivés de la solennité de Delphes, et le couple heureux dont il avait béni les engagemens. Timoxène attendrie pouvait à peine contenir ses larmes; les convives étrangers partageaient l'ivresse de la famille. Dans un même banquet célébrer à la fois un mariage et deux triomphes aux jeux pythiques, c'était ouvrir tous les cœurs au sentiment de l'amour et de l'espérance. Plutarque continua : ses paroles étaient douces et paisibles; elles portaient l'empreinte de son beau caractère.

« Quand nous avons bu à une source, dit le vieillard, il faut qu'elle coule encore pour ceux qui nous succèdent dans la carrière de

la vie; il faut que les arbres qui nous survivent fournissent des fruits à nos descendans. Nous ne devons point éteindre le flambeau parce qu'il va cesser de nous servir; nous devons léguer notre expérience à ceux qui arrivent; c'est ainsi que le nautonnier donne sa prudence et ses signaux à tous ceux qui vont après lui affronter les hasards d'une mer orageuse; je vous laisse donc les préceptes que j'ai puisés moi-même dans les entretiens d'un père qui me chérissait; si j'ai rempli mes charges avec droiture; je me plais à espérer que vous suivrez mes traces, et que vous acheverez le bien qui me reste à faire. » Plutarque raconta ensuite les infortunes qui avaient signalé les premières années de son hymen; les sacrifices qui avaient déchiré son âme par la mort d'Autobule et celle de Charon, par la perte d'une fille adorée, si vite enlevée à sa tendresse. A quoi il ajouta qu'il ne connaissait qu'un moyen d'apaiser le ciel dans les afflictions qu'il

nous envoie, c'est de les supporter avec résignation.

Ce récit douloureux produisit l'effet d'un nuage qui vient obscurcir le plus beau jour : il troubla le moment de joie à laquelle s'abandonnait cette vertueuse famille. Plutarque lut néanmoins dans tous les regards qu'on était toujours désireux de l'entendre : on aime à rappeler les pertes du cœur; et les regrets qu'on partage ont moins d'amertume. Il reprit donc le fil de son discours, et recommanda de la manière la plus touchante à celle qui venait donner le bonheur à son fils de veiller particulièrement aux soins domestiques. Il insista sur les avantages de cette vie intérieure à laquelle une femme doit constamment se dévouer, à l'exemple de Panthée et de Pénélope. « Soyez pleins de force contre le malheur, dit-il aux deux époux ; vos caractères doivent s'allier pour se charmer et pour se défendre. Bienheu-

reux celui qui n'abandonne pas ses foyers et qui se contente des biens véritables que la nature a placés près de lui ! C'est au milieu des siens qu'il faut jouir du présent et attendre son avenir ; ce n'est pas le site, ce n'est ni le champ ni le verger, c'est une épouse et des enfans qui nous attachent à la patrie. »

Plutarque se tournant ensuite vers son fils aîné Lamprias et vers le reste de sa famille : « Mes amis, leur dit-il, connaissez-vous rien de comparable aux plaisirs que procurent les liens du sang, fortifiés chaque jour par les soins les plus tendres et les plus généreux ? Est-il quelque bien sur la terre qu'on puisse préférer à cet accord harmonique de tous les membres d'une maison pour les mêmes projets et les mêmes travaux, à ce dévouement mutuel, à cette confiance réciproque, à cet échange continuel de services affectueux pour prévenir les mêmes besoins,

à ce rapprochement intime des cœurs, à cette union des forces et des moyens pour atteindre les mêmes avantages? O vous tous qui avez une part dans mon héritage, et qui allez bientôt me remplacer dans cette vie de peines et de tribulations, que le sentiment qui vous unit ne soit jamais gâté par les intérêts de la terre! Soyez frères par la vertu comme vous l'êtes par la naissance; que vos actions s'épurent par vos pensées : car si le corps est l'instrument de l'âme, sachez que l'âme est l'instrument de Dieu! »

Quand Plutarque eut fini son exhortation, on vit entrer dans la salle du festin les ménétriers de Chéronée, qui chantaient des hymnes en l'honneur des nouveaux époux : on sait que la musique était l'art favori des Béotiens. Il arriva aussi un chœur de jeunes filles, parées de tuniques blanches; elles portaient des corbeilles de fruits, des branches de lierre et autres symboles de l'hymé-

née. Mais leur apparition donna lieu à une scène à laquelle on était loin de s'attendre : parmi les philosophes venus d'Athènes pour la cérémonie, il s'en trouva deux, zélateurs outrés de la doctrine du Portique. Ils eurent à peine entendu les premiers accords de la lyre et de la cythare, qu'ils prirent leurs manteaux pour se retirer ; on eut beau leur représenter que Socrate et Anthisthène assistaient volontiers à de tels divertissemens, ils n'en tinrent compte, et s'éloignèrent.

Nonobstant cet incident, la fête se continua, et on observa d'ailleurs toutes les coutumes communes aux Grecs de la Béotie. Comme c'était un banquet de famille, il y eut des groupes d'enfans qui entourèrent la table de Plutarque : ils récitèrent des odes de Pindare et des scènes de Ménandre, pour lesquelles le vieillard avait une sorte de prédilection : ils portaient des vêtemens analogues au caractère de leurs rôles. C'était, du

reste, l'usage d'apprendre aux Grecs, dès leur plus bas âge, des fragmens des auteurs les plus célèbres, tels que ceux d'Homère ou de Platon : c'est ainsi qu'on leur faisait sucer, pour ainsi dire, avec le lait, les plus hautes leçons de la philosophie et de la sagesse. Les enfans sont imitateurs jusqu'à la surprise; ils changent les traits de leur visage ainsi que le son de leur voix, selon la nature des sentimens qu'ils veulent exprimer : on en voit qui savent assortir leurs gestes à la dignité des personnages qu'ils représentent, et qui donnent à leurs dialogues un intérêt tout-à-fait théâtral.

Ainsi se termina cette fête, à laquelle la présence de Plutarque avait imprimé le caractère le plus auguste et le plus religieux : la nuit était déjà fort avancée, quand les deux familles se séparèrent. Eurydice pleurait en recevant les adieux des auteurs de ses jours : quels que soient les charmes d'un hymen

assorti, quoiqu'il fasse entrevoir dans l'avenir un état plus heureux que celui que l'on quitte, la maison paternelle est un doux asile auquel on ne renonce qu'en éprouvant les plus vifs regrets. Les nouveaux époux fixèrent leur résidence à Chéronée, où ils surent se maintenir riches et considérés; ils brillaient tous deux de cette sagesse qui est le plus sûr garant du bonheur, parce qu'elle n'a besoin d'être secondée ni par le rang ni par la fortune.

Pour ce qui est de Plutarque, il acheva, dans la solitude, le peu de jours qui lui restaient; car il était déjà parvenu à un âge très avancé : le ciel se plaît à accorder une longue carrière à ceux qu'il a doués d'une immense raison, comme le prouvent les exemples de Pythagore et d'Hippocrate. Quelque temps après, le vieillard eut un songe dans lequel il crut voir Mercure qui l'enlevait de la terre au ciel : c'était le présage de sa

fin prochaine; et ses jours se terminèrent aussi paisiblement qu'ils s'étaient écoulés. Tous ses concitoyens assistèrent à ses funérailles, et lui élevèrent un magnifique monument. Pendant une longue suite d'années, les plus illustres enfans de la Grèce, électrisés par son souvenir, venaient faire des libations sur son tombeau, et rendre hommage à une aussi brillante renommée. Plutarque avait eu d'ailleurs toutes les qualités qui font aimer l'homme sur la terre; il eut toutes les récompenses que procurent le génie et la vertu.

CONSIDÉRATIONS MORALES

SUR

LE SENTIMENT DE L'AMOUR.

Ce chapitre n'est qu'une addition à ce que j'ai déjà dit plus haut dans mes considérations générales sur l'instinct de reproduction : il sagit du sentiment de l'amour, tel qu'il se développe chez les peuples civilisés. J'avais déjà fait mention des mœurs et usages qui s'unissent en quelque sorte pour nourrir et fortifier cette passion sublime et généreuse; j'avais déjà parlé de l'utilité des obstacles, du but suprême de la résistance, du prestige des vêtemens et de la parure, de l'influence des beaux-arts, et de tous les attrayans accessoires qui alimentent de concert cette flamme céleste.

J'avais néanmoins peu insisté sur ces divers points théoriques de notre nature morale; j'avais même cru d'abord qu'il fallait garder le silence sur une passion dont les développemens et les écarts se trouvent si souvent en opposition avec les leçons sévères de la sagesse : j'imitais en cela les philosophes de l'ancienne Grèce, qui cachaient

à leurs disciples certains mystères, pour ne pas créer des désirs précoces : C'est folie, me disais-je, d'appeler la tempête quand le temps est calme : *Quare in tranquillo tempestatem adversam optare dementis est.*

J'abandonne, toutefois, ma résolution première; je cède aux demandes réitérées de quelques jeunes lecteurs qui m'ont représenté qu'une telle omission était une lacune répréhensible dans mon livre; que je devais me hâter de la remplir. Comment, en effet, ne pas parler plus longuement d'une matière qui comporte tant d'idées de morale, et peut donner lieu à tant de conseils utiles pour la conduite de la vie! Dans un ouvrage consacré à la peinture de nos passions, comment négliger de faire connaître les lois les plus secrètes de l'existence animée! D'ailleurs, comme on l'a très bien dit avant nous, la théorie des sentimens agréables est une fleur qui appartient de droit à la médecine.

L'amour figure en première ligne dans le grand système de la vie humaine. Dieu en a fait une loi, ou, pour mieux dire, une nécessité de notre organisme. Il fallait sans doute que celui de nos sentimens qui tient un rang si élevé dans l'économie de cet univers, fût aussi irrésistible que les bat-

temens de notre cœur; il fallait assurer ainsi la fonction la plus nécessaire à la durée de ce monde: sous ce rapport, l'amour peut donner carrière à des considérations très importantes.

Laissons toutefois aux poëtes, aux romanciers, le soin de décrire ses ravissemens, ses douleurs, ses larmes, ses égaremens, ses catastrophes : de semblables tableaux répugnent à l'austérité philosophique. Contentons-nous d'exposer ici les principaux caractères de cette passion, la plus fertile en émotions, la plus féconde en phénomènes moraux; ne parlons de l'amour que sous le point de vue des idées généreuses qu'il fait naître; sachons le représenter comme celui de nos sentimens qui entre le mieux dans les desseins de la Providence, et qui puise ses plus grandes forces dans l'attrait qu'il nous inspire pour la vertu.

ARTICLE PREMIER.

DE L'AMOUR TEL QU'IL S'EST ÉTENDU ET EMBELLI PAR LES PROGRES DE LA CIVILISATION.

Dans quels détails il faudrait entrer, si l'on voulait représenter l'amour dans tous ses rapports avec le perfectionnement de la civilisation européenne! Mme de Staël dit, avec raison, que Newton a plus de véritables juges que cette passion extraordinaire. Il est, en effet, dans le cœur humain une multitude de sensations qui lui ressemblent plus ou moins, et qu'on prend pour elle. Un simple attrait porte quelquefois ce nom dans la société, et ce n'est souvent que l'échange de deux fantaisies réciproques.

Or, l'amour tel que nous le concevons ici n'est point ce sentiment vulgaire : c'est le sentiment qui fait qu'on se donne à l'être qu'on préfère à tout, qui fait qu'on trouve plus doux de vivre pour un autre que de vivre pour soi-même. Ce sentiment n'a rien qui tienne à la personnalité. Il ne saurait se manifester sans l'abandon de tous les intérêts ordinaires de la vie. L'amour remplit toutes les profondeurs de l'âme, à un tel point, que les au-

tres sentimens peuvent à peine y trouver leur place; l'amitié même devient importune, à moins qu'elle ne soit appelée à recueillir ses plus tendres secrets.

Deux êtres qui s'aiment, se concentrent dans leur existence réciproque; ils s'isolent du reste des humains : de là vient, comme le remarque Smith [1], que nous prenons peu d'intérêt à eux, à moins qu'ils ne se trouvent dans l'infortune. Il n'y a que le désœuvrement qui puisse nous faire donner quelque attention à leurs confidences; nous sympathisons toutefois avec ceux dont les inclinations sont injustement contrariées, et c'est sur ce point de moralité que se fonde l'intérêt des drames que l'on représente tous les jours sur nos théâtres. Nous aimons à les voir triompher des obstacles qu'ils rencontrent, et nous donnons des larmes aux divers malheurs qui les accablent.

Ainsi l'amour dont il s'agit dans ces considérations, ne saurait appartenir qu'aux âmes d'une haute lignée. Toutes les sensations éprouvées par le système humain, viennent en quelque sorte se réunir et se confondre dans cette passion, la plus absorbante de toutes celles qui maîtrisent notre économie morale. L'amour est un enthousiasme

[1] *Théorie des sentimens moraux.*

sans repos; il est même constant que cet enthousiasme se développe avec plus d'énergie et d'activité chez le sexe le plus faible, sans doute parce qu'il y est soumis à plus de réserve, tandis qu'il s'exhale avec plus de liberté chez le sexe le plus fort. On demandait un jour à une dame, remarquable par les qualités éminentes de son esprit, ce que c'était qu'aimer : *Pour un homme*, répondit-elle, *c'est être inquiet; pour une femme, c'est exister.*

De là vient, comme le remarque ingénieusement un auteur de nos jours, que chaque sexe a, pour ainsi dire, son rôle moral, qui lui est assigné dans la plus douce des relations, soit par la nature, soit par la société. On conçoit aisément pourquoi les femmes, qui regardent l'amour comme le premier besoin de l'âme, pardonnent moins l'indifférence que l'infidélité, et pourquoi les hommes agissent souvent par un procédé contraire [1].

Quel sujet inépuisable pour les méditations d'un philosophe, qu'une passion qui tient un rang si élevé dans l'échelle des sentimens humains, qui fait éprouver tour à tour toutes les joies et toutes

[1] *Caractères et Réflexions morales,* par le vicomte de L. C.

les amertumes de l'existence, qui s'ennoblit par la délicatesse, qui s'embellit par la modestie, qui s'agrandit et s'étend continuellement dans le domaine de l'imagination et de la pensée, pour y puiser toutes ses perfections, pour y multiplier ses délices !

Quelle est donc la nature de ce sentiment, auquel la civilisation donne tant d'attrait et attache tant de jouissances ? En est-il un plus digne d'être admiré, quand il se manifeste dans une âme pure ? en est-il un qui le surpasse par la profondeur, et surtout par le charme de ses impressions ? L'amour est le sentiment qui atteste le mieux notre destinée immortelle, celui qui transporte le plus loin nos vœux et nos espérances. L'homme qui l'éprouve dans sa plénitude, est sans cesse agité de la soif de l'infini ; il ne voit aucun terme à ses joies enivrantes, et toute son existence morale n'est qu'un long et insatiable désir.

Quelle est cette passion si délectable, qui ne fait vivre que de la vie d'un autre, qui n'estime aucun bien qu'autant qu'elle le donne, qui anime et embellit tout pour opérer ses triomphes, qui fait tout chérir autour d'elle, jusqu'à la souffrance, qui rend ses faveurs intarissables par les entraves même qu'elle leur oppose, qui poursuit ses vic-

times dans le sommeil comme dans la veille, qui les surprend dans le monde comme dans la solitude, et les ravit parfois à leur insu ? Cette délicieuse monomanie est, dit-on, de tous les âges : dans la jeunesse, on vit pour aimer; dans la vieillesse, on aime pour vivre.

L'amour pur est celle de nos affections qui exalte le mieux les vertus, ou plutôt qui les communique toutes. Ne dirait-on pas qu'un dieu intervient dans tous les moyens qui la font éclore ? Appliquons, si l'on veut, à ce noble sentiment l'emblème sublime de la Divinité, reproduit avec éloquence par un profond écrivain [1], dans son beau point de vue métaphysique. L'amour est comme le *buisson ardent de Moïse*, qui brûlait toujours sans jamais se consumer : « Il est, comme l'être absolu, infini, principe éternel et inépuisable du feu de la vie, qui, sous des formes innombrables, s'allume pour s'éteindre, s'éteint pour s'allumer de nouveau, et reproduit sans cesse le magnifique phénomène de l'univers. »

L'amour a un caractère qui lui est propre. Ceux qui s'en trouvent profondément atteints, ne sauraient avoir qu'une seule pensée, parce qu'ils n'ont qu'une seule espérance : de là vient qu'on

[1] M. Ancillon.

les trouve dans un recueillement continuel, et qu'ils sont, comme tous les monomanes, en proie à une idée fixe : ils se déplaisent dans la société et parmi les gens du monde, parce que personne n'y est à leur niveau. Cette fièvre qui les consume, fait qu'ils sont constamment portés à importuner les autres de leurs plaisirs et de leurs peines, et qu'on est peu disposé à les partager.

N'ayant qu'un seul genre de sensation à exprimer, les amans parlent toujours sur le même ton, et reviennent toujours à la même idée. Il y a, d'ailleurs, dans leurs discours, une exagération qui nous paraît peu sensée et digne de plaisanterie. Toutefois, cette exagération, par laquelle ils cherchent à fortifier leur langage, n'est absolument rien en comparaison de ce qu'ils éprouvent; car ce sentiment s'élève quelquefois à un degré que la parole ne peut exprimer.

Il n'y a pas jusqu'au langage poétique des amans qui ne prouve leur aliénation et leur délire. Ils ne parlent que par images, par métaphores, par allégories. S'ils craignent de se déclarer, ils emploient le langage indirect du symbole, et cherchent humblement à figurer tout ce qu'ils ressentent. Dans le trouble qui égare leur esprit, ils s'imaginent que toute la nature prend une

part active à leur situation. Si le ciel se couvre d'un épais nuage, c'est pour se conformer à l'état de leur âme; si le ruisseau murmure, c'est pour compatir à leurs peines; si le tonnerre gronde, c'est pour les venger.

« Bien qu'il y ait des passions aussi violentes que celle dont il s'agit, dit le célèbre Cureau de la Chambre, il n'en est pourtant aucune qui inspire des paroles aussi peu sensées, puisque les amans ne profèrent pas un mot qui ne soit dénué de vraisemblance. Quelque soin, quelque intérêt qu'ils aient de persuader ce qu'ils éprouvent, tous leurs discours n'en sont pas moins de perpétuelles hyperboles. Ils ne parlent que de leurs chaînes, de leurs tourmens; ils jurent qu'ils ont plus d'amour que tous les hommes ensemble, que leur passion est infinie, qu'elle ne s'éteindra jamais, etc. » *Toujours*, est, en effet, leur mot favori. Ainsi les amans parlent de l'amour comme d'une félicité éternelle. Cependant il n'est que trop vrai qu'on survit d'ordinaire à ce sentiment, qui ne devait mourir qu'avec nous.

En général, le bonheur que donne l'amour repose sur deux états de l'âme, l'illusion et la crédulité. Tout devient un temple, tout se convertit en divinité, dans les lieux où il se manifeste. C'est

sous cet aspect qu'il tient sa place en première ligne parmi les sentimens qui se développent chez les nations civilisées; c'est là qu'il se complique d'une multitude d'incidens qui en fortifient l'attrait et l'activité.

Dans cette sorte d'exaltation, les amans se jugent mal, parce que l'enthousiasme qui les anime, entretient chez eux une déception continuelle, et parce qu'ils ne se trouvent guère dans une situation qui leur permette de s'examiner et de s'apprécier convenablement. On a donc eu raison de représenter l'amour aveugle. Il ne fait pas toujours des choix équitables, et le monde entier rit de ses méprises.

L'amour, comme l'a dit Platon, est la maladie des âmes oisives. Cette passion se fortifie et s'agrandit surtout au milieu du luxe, du faste, de la mollesse et de la magnificence des cours. C'est là que ses tendres inquiétudes s'emparent de l'âme avec toute leur énergie; il lui faut des jardins enchantés comme ceux d'Armide. On se plaît à la contempler au sein de la grandeur et de la gloire. Nul doute que cet amour ne soit préférable à celui que les poëtes nous représentent dans les chaumières et dans les hameaux. Ce qu'ils ont écrit sur le prétendu charme de nos bergeries, n'est certainement qu'une fiction mensongère.

Il faut pourtant en convenir, l'amour pur est un sentiment plus universel qu'on ne le croit communément. Il s'arrange quelquefois des plus déplorables situations de la vie, et le malheur même a sa part dans les jouissances qu'il procure. On l'a vu se glisser jusque dans l'asile de l'indigence, pénétrer dans les hospices, dans les hôpitaux, dans les prisons, dans tous les refuges de l'infortune, pour prodiguer ses consolations dans les douleurs morales et corporelles. Je ne puis me rappeler sans une émotion profonde le sort d'un pauvre lépreux, devenu le rebut de l'espèce humaine, par le mal horrible qui l'avait entièrement défiguré. Le désespoir s'empara de son âme et il abrégea ses jours, ne pouvant supporter l'idée d'être désormais un objet d'épouvante pour l'unique femme qu'il adorait. Ainsi donc l'amour est partout; on le rencontre sur toutes les routes, excepté peut-être sur celle de l'ambition.

Buffon, qui a tant préconisé le physique de l'amour, et qui en a tant déprécié le moral, trace, à mon avis, le tableau le plus inexact de la nature civilisée. Il est aisé de voir que ce grand écrivain n'avait constamment dirigé son attention spéciale que sur les animaux, chez lesquels cette passion n'est qu'une impétuosité passagère. Mais le premier homme qui porta ses regards sur la femme

au sein de la plus haute civilisation, dut être vivement frappé des avantages de la beauté morale. Il chercha bientôt à se mettre en rapport avec l'être qu'il aspirait à conquérir. C'est alors que, par une magie particulière, la force déposa son empire et se prosterna, pour ainsi dire, aux pieds de la faiblesse. L'homme mit, dans les soins qu'il rendait à l'objet de son culte, cette délicatesse exquise qui inspire si bien le plus doux des sentimens : tout fut embelli et perfectionné dans ce commerce enchanteur.

C'est du temps de la chevalerie, que la vanité fit tout le bien que la vertu opère de nos jours. Dans cette espèce de lutte qui s'établissait entre la barbarie et la civilisation, il était utile de présenter l'amour sous un aspect si pur et si métaphysique; il fallait mêler quelque lueur d'humanité à ce qui renforçait les préjugés de l'orgueil; il fallait donner des entraves à la férocité. On a beaucoup parlé de ces héros incomparables, qui ne respiraient que la gloire et l'amour, qui avaient mis la valeur au service des grâces, et dont la vie entière n'était qu'un pieux délire.

Sans cette manière de pratiquer l'amour, les chevaliers de ce temps se seraient infailliblement précipités dans tous les désordres et dans tous les

excès. L'amour, à cette époque, était une sorte de religion qui mettait un frein à leur impétuosité naturelle. La décence, les mœurs, la vertu, tous les sentimens honnêtes et généreux, étaient en quelque sorte soutenus par l'exemple des dames, qui commandaient. C'est bien alors que l'on pouvait dire que l'amour était une divinité. Les femmes offraient le vrai modèle des grâces, et le sentiment qu'elles inspiraient, pouvait être considéré comme le premier et le plus puissant ressort de la vie sociale.

Le vertueux Vauvenargues a donc raison, lorsqu'il prétend qu'il peut y avoir un amour exempt de toute grossièreté, et qu'on cherche souvent dans cette passion autre chose que l'intérêt des sens. Ce qui prouve que c'est précisément l'âme qui nous attire, c'est qu'on ne s'adresse pas toujours à la plus belle. D'ailleurs, on peut consulter les femmes sur ce point : combien en est-il qui n'ont et ne veulent ici-bas que des jouissances purement morales, et qui ne s'abandonnent que pour faire une loi de la constance ! C'est ainsi que beaucoup d'entre elles envisagent un sentiment sur lequel repose tout le système de la félicité humaine, et qui devient, par leur influence, le mobile unique de la perfection.

C'est surtout Pétrarque qui entendait bien l'a-

mour dont il s'agit ici : pour lui, il n'y avait que Laure parmi les femmes. Son amour fut certainement le plus parfait modèle d'un sentiment pur et religieux, qui ne s'alimentait que de sa propre flamme :

Vingt ans il fut heureux du seul bonheur d'aimer.

Pétrarque, du reste, était le contemporain des chevaliers[1] qui soutenaient l'honneur au péril de leur vie. Il s'était exalté par leurs leçons. Faut-il s'étonner s'il fut constamment irréprochable ! Ce qui l'attirait surtout dans la retraite qu'il s'était choisie, c'est l'extrême pudeur de cette Laure adorée, dont les chastes rigueurs perpétuaient l'amour dans son âme, toujours brûlante et toujours passionnée. Ainsi donc l'amour prend un caractère particulier dans tous les siècles. A cette période de notre histoire, il s'était, pour ainsi dire, *idéalisé*. On l'eût pris pour une étincelle du feu du ciel, détachée du firmament pour venir embraser les créatures mortelles.

Une vive admiration conduit quelquefois à ce sentiment sublime. Dans tous les temps, on a vu les grands hommes traîner à leur char des femmes plus ou moins accessibles au prestige d'une haute

[1] *C'est le* 6 *avril, en* 1327, *que Pétrarque rencontra Laure pour la première fois dans une église d'Avignon.* (Fig. XIII.)

renommée. On se souvient encore de ces jeunes personnes qui, élevées ensemble dans un couvent, et mues par un même enthousiasme, se précipitèrent à l'envi sur la coupe où Bonaparte venait de se désaltérer. Parmi elles, on en citait une qui éprouvait tous les symptômes d'un amour véritable, et qui aurait donné volontiers sa vie pour obtenir un regard de ce général aussi puissant qu'extraordinaire.

Je suis naturellement conduit à reproduire ici une anecdote du moyen-âge, qui nous a été communiquée par un de nos médecins les plus érudits, un savant ingénieux, qui, à l'exemple de Galien, fait toujours entrer la philosophie dans l'art qu'il professe, parce que rien de ce qui tient à l'étude de l'humanité ne lui est étranger [1].

Jadis, lorsque le roi de France Louis XII, surnommé le Père du peuple, passa à Gênes, où il fut reçu avec des honneurs extraordinaires, la dame Thomasine Spinola se trouva en tête d'un groupe de ses compagnes nobles, chargées de complimenter l'illustre monarque. A sa première vue, Thomasine fut d'abord frappée de ses qualités personnelles, de sa bonne mine, de sa grâce. Bientôt après, sa réputation de bravoure, le charme de sa conversation, firent naître dans

[1] M. le docteur Kühnholtz..

l'âme de la bonne et sensible Génoise un amour pur et sans tache : elle voua dès lors à ce grand roi un culte d'admiration qui ne se démentit jamais. Cet amour, néanmoins, devint si violent, que, quelque temps après, le roi étant tombé malade, et le faux bruit de sa mort s'étant répandu dans toute l'Europe, la jolie et spirituelle *adoratrice* du roi de France fut attaquée d'une maladie de langueur qui termina ses jours. Le roi et toute sa cour, en apprenant cette funeste nouvelle, éprouvèrent la plus vive affliction.

Tel était donc l'amour dans le moyen-âge. Il s'élevait quelquefois si haut, qu'il s'affranchissait de toute idée terrestre. Dans des temps plus modernes, on a pu voir des exemples de cet enthousiasme *admiratif*, dont les effets sont inexplicables. Le monde matériel semble disparaître devant ceux qui l'éprouvent; les sens se taisent dans cette circonstance, et l'amour semble alors ne se manifester que par son essence divine. On voit combien ce beau sentiment diffère de ces feux désordonnés qui agitaient Héloïse et Abailard, et que les poëtes n'ont pas craint de célébrer. La scandaleuse histoire qu'ils ont tant préconisée, est un tableau vulgaire qui offense la modestie, et qu'on doit voiler devant le lecteur. L'amour pur est un don céleste : il ne faut pas le souiller par le remords.

ARTICLE II.

DE L'INFLUENCE PHYSIOLOGIQUE DE L'AMOUR SUR LES AUTRES SENTIMENS DE LA VIE HUMAINE.

Rien n'est, en effet, plus important que l'étude de cette influence; mais la langue manque de mots pour retracer toutes les modifications avantageuses que l'amour imprime aux autres passions. L'homme ne saurait jamais traduire ce qu'il éprouve; il est toujours au-dessous de ce qu'il sent. *Nihil dulcius est, nihil fortius, nihil altius, nihil lætius, nihil jucundius, nihil planius, nec melius in cœlo et in terra :* c'est ainsi qu'on a parlé de l'amour, quand on l'a comparé à celui que goûtent les âmes pures.

Pour peu qu'on songe aux divers phénomènes affectifs qui s'opèrent dans un cœur vivement épris, on ne tarde pas à se convaincre qu'ils sont liés au culte de la vertu, qu'ils en dérivent, ou qu'ils s'y rapportent. L'homme le plus vil, le plus corrompu, compte, pour ainsi dire, les qualités morales de sa maîtresse, et c'est à ces qualités qu'il rend hommage. On voit qu'il met au premier rang dans son estime, ce qui mérite l'approbation

générale. Ainsi donc l'amour ennoblit tous les caractères; il les dirige nécessairement vers tous les actes auxquels le monde attache le plus de gloire, et ce sentiment ne s'allume jamais mieux qu'à l'aspect de toutes les perfections dont la nature humaine est susceptible.

En général, les inflexions de la voix chez les amans méritent d'être remarquées : ces inflexions ont ceci de particulier, qu'elles décèlent une âme timide et craintive. Les hommes les plus durs et les plus farouches de caractère subissent cette métamorphose. Cet état d'appréhension provient manifestement du degré de probabilité qu'ils obtiendront ou n'obtiendront pas les faveurs qu'ils sollicitent. C'est ce degré de probabilité qui rehausse ou affaiblit l'espoir qui les agite. Souvent même une impression trop rapide précipite en eux les mouvemens du cœur, au point de les rendre muets et immobiles. Le mêe phénommène a lieu dans les deux sexes. On a beaucoup parlé de Stratonice, et du savant Érasistrate, qui devina ce qui se passait dans son âme.

Parfois, l'amour maîtrise et subjugue l'âme, jusqu'à produire l'extase. Qu'est-ce donc que l'extase, si ce n'est une attention forte, qui tient l'âme attachée à un cœur dont, pour ainsi dire, toutes

les palpitations lui appartiennent? C'est l'âme qui s'unit à la beauté morale. Cette sorte de ravissement se porte à un tel excès, qu'il suspend plus ou moins long-temps toutes les autres facultés vitales.

On connaît le pouvoir que l'amour exerce sur l'émulation, ce tourment honorable, qui appelle l'homme au perfectionnement : il n'influe pas moins sur la volonté; nous lui devons souvent tout ce que nous sommes, et c'est pourquoi les moralistes se méfient avec raison d'un sentiment qui dépasse tous les autres, qui s'empare de l'existence entière, par les exigences les plus énergiques.

L'amour place l'âme au-dessus de toutes les craintes : il enivre et donne une confiance aveugle, tout s'aplanit, tout cède devant la volonté immense d'un cœur agité par une grande espérance. On a vu souvent des hommes traverser des espaces inconnus, franchir des précipices, surmonter tous les périls de la nuit, au milieu des plus épaisses ténèbres, s'exposer sur de frêles appuis, pour arriver jusqu'à l'objet de leur culte. L'amant brave le courroux des vagues, pour aller protester de son amour; il ne devient tremblant que lorsqu'il s'agit de repasser l'élément qu'il avait d'abord courageusement affronté.

L'amour agit spécialement sur l'imagination, ce grand réservoir d'images et de fantômes. C'est

l'imagination qui est la messagère de ce sentiment délectable ; et, sous ce point de vue, ses agitations ont un enchantement qu'on ne retrouve dans aucune autre passion humaine. Nous éprouvons des transports indicibles, en dirigeant nos regards sur un portrait, ou en contemplant les cheveux d'une maîtresse adorée. Quelquefois même, l'amour a le précieux privilége d'être mis en action par les objets les plus éloignés, de franchir toutes les distances, de se communiquer avec la rapidité de l'éclair, de s'échanger par le secours de quelques caractères chéris : une lettre vient nous charmer ou nous attrister en provoquant nos larmes.

Il faudrait des volumes pour rendre compte de tous les phénomènes qui se rapportent à cette influence active de l'amour sur les autres sentimens dont se compose la vie humaine. Mais, parmi ces phénomènes, le plus remarquable est sans contredit l'énergie qu'il imprime à la mémoire. La mémoire, qui est la plus vaste et la plus étonnante faculté de l'esprit, devient indélébile quand elle se revêt de cette passion. Il est un temps où, sans éprouver les tourmens de l'amour, on se rappelle ceux qu'on a éprouvés, où, sans être dans la joie, on se souvient de celle qu'on a ressentie. Dans le jardin de Sainte-Périne, j'ai vu de mes yeux le banc de pierre où deux amans s'étaient re-

connus, après avoir été séparés pendant plus de quarante ans. Aucune expression ne peut rendre la douce consolation qu'ils éprouvèrent, en se trouvant réunis, par l'effet du hasard, dans ce refuge commun de la vieillesse et du malheur : ils ne cessaient de s'interroger et de s'attendrir. Cette scène touchante m'a été souvent racontée par les infortunés qui ont passé leurs derniers jours dans cette retraite hospitalière.

L'amour donne des souvenirs enivrans : les lieux qu'on a parcourus avec un objet chéri parlent toute la vie à l'imagination et à la pensée; on ne saurait les revoir sans éprouver un doux frémissement; on croit encore sentir les fleurs de la terre où l'on a aimé. *C'est là qu'il était, lorsqu'il parla pour la première fois à mon cœur; c'est là qu'il pleura de repentir, pour m'avoir chagrinée.* Ainsi s'exprimait une femme qui avait été jadis vivement éprise.

Il est particulièrement impossible qu'on oublie jamais les personnes qui ont captivé notre attachement dans le jeune âge. On a consigné dans quelques journaux un événement qui a eu lieu à Fahlun en Allemagne. Un jour qu'on travaillait pour y établir une nouvelle communication entre deux puits de mine, on trouva le cadavre d'un

jeune homme conservé dans son entier, et imprégné de substances bitumineuses. Ce corps, qui était d'abord dans un état de mollesse, ne tarda pas à se durcir par le contact de l'air atmosphérique. Mais les traits de cet individu ne furent d'abord reconnus de personne; on se rappela seulement que la catastrophe à la suite de laquelle il s'était trouvé englouti dans les entrailles de la terre, datait au moins de cinquante ans. On avait déjà cessé de recourir aux renseignemens, lorsque tout à coup une femme décrépite s'avança, appuyée sur ses béquilles : elle approcha de ce cadavre momifié, et reconnut presque aussitôt celui à qui elle avait été promise, il y avait près d'un demi-siècle. Elle se jeta sur ce corps raidi, qui ressemblait à une statue de bronze; elle l'arrosa de ses larmes; elle se pama d'une sorte de joie d'avoir, avant de descendre dans le tombeau, revu l'objet de son ancienne tendresse. On peut plus aisément se figurer que décrire la situation horrible de ce couple infortuné, dont l'un, enterré depuis si longtemps, avait encore toutes les apparences de la jeunesse, tandis que celle-ci, courbée sous le poids des ans, n'avait conservé que son amour.

On peut voir maintenant combien sont profondes toutes les blessures que l'amour fait à l'âme. Les cordes d'une imagination ardente vibrent

tout le reste de la vie, dès qu'une fois elles ont été fortement ébranlées. Je ne fais, du reste, qu'esquisser ici la matière qui est l'objet spécial de cet article. Pour traiter complétement de ce premier phénomène du système sensible, de cette source de biens et d'immortalité, il faudrait en quelque sorte passer en revue toutes les passions qui rehaussent le mieux la nature humaine; car toutes s'unissent, toutes s'entremêlent et se prêtent un mutuel secours, pour agrandir sa puissance et contribuer à son exaltation.

ARTICLE III.

DES CHARMES ET AUTRES MOYENS D'EXCITATION QUE LA NATURE MET EN OEUVRE POUR PROVOQUER OU ENTRETENIR LE SENTIMENT DE L'AMOUR.

Il serait peut-être trop long d'exposer ici tout ce qui sert à développer le sentiment de l'amour. La beauté, qui contribue tant à le faire éclore, est aussi difficile à définir que ce sentiment même. Comme nous l'avons dit ailleurs, c'est une réunion d'attributs propres à toutes les espèces vivantes, et dont la contemplation excite la sympathie, cet état de deux êtres dont les cœurs se répondent et battent, pour ainsi dire, ensemble. On s'est donné beaucoup de peine pour en démêler les causes; mais la beauté n'a pas de règles qui la déterminent rigoureusement. Burke rejette avec raison toutes les conditions physiques au moyen desquelles on a prétendu la caractériser [1].

Il y a d'ailleurs dans la beauté, des charmes, dont la physiologie la plus subtile ne saurait ni péné-

[1] *Recherches philosophiques sur l'origine de nos idées du sublime et du beau.*

trer ni approfondir le principe. Il est des agrémens incompréhensibles dont on est ravi, pour ainsi dire, à l'improviste. Ces agrémens diffèrent à l'infini; en sorte qu'on peut assurer que partout où la beauté règne, elle a un mode particulier de séduction et d'entraînement.

Ce n'est pas là tout : l'état des premiers hommes sortis de la main du Créateur a dû subir des altérations; il était réservé à l'être le plus perfectible, d'éprouver différentes dégradations, ce qui n'arrive que rarement aux animaux, dont les facultés semblent être limitées. Il est certain, en effet, que le type primitif de la beauté humaine a dû se pervertir par l'apparition de certaines maladies, dont les suites ont engendré beaucoup d'imperfections héréditaires.

Nous l'avons dit aussi : dans l'ordre social, la beauté d'expression est presque toujours celle que l'on préfère, parce qu'elle est le reflet de la sensibilité intérieure. Les dispositions habituelles de l'âme constituent à la longue un état particulier de la physionomie, qui révèle et traduit, en quelque sorte, toutes les nobles impulsions dont le caractère est susceptible. Au surplus, Barthez remarque judicieusement que, chez une personne aimée, l'on admire souvent des traits de beauté

purement arbitraire; il y a plus : un des plus singuliers phénomènes de cette passion est de transformer successivement les défauts en qualités agréables [1].

Il est une qualité native qui, dans beaucoup de circonstances, supplée la beauté et en fortifie le charme : c'est la grâce, tant célébrée, qu'il n'est pas moins difficile d'expliquer. Il n'y a rien d'acquis dans les élémens qui la constituent. Elle est accordée par la nature, et réside communément dans ces mouvemens doux et faciles, par lesquels s'exprime la jeunesse de notre organisation. La grâce, dans aucun cas, ne saurait être le résultat d'une opération réfléchie du cerveau : elle exclut tout ce qui est le fruit d'une étude pénible; elle consiste souvent dans de simples attitudes qui répondent plus ou moins harmoniquement à des sentimens agréables qu'on éprouve ou qu'on communique. La grâce met le sceau à la perfection des êtres animés; elle rehausse les qualités et fait éclipser les défauts. Il y a néanmoins dans ce rare attribut quelque chose d'incompréhensible qui échappe à l'œil qui l'observe : on aime ses prestiges sans les connaître; on les admire sans les pénétrer.

[1] *Théorie du beau dans la nature et dans les arts.*

On voit déjà que le sentiment de l'amour doit être le plus agréable de tous, par toutes les idées qui s'associent pour le faire naître. Au pouvoir de la beauté et des grâces mystérieuses qui l'accompagnent, viennent se joindre tous les arts, dont la civilisation a tant agrandi le domaine. Hume remarque judicieusement que rien ne dispose tant à cette passion, comme une semblable étude. Les dispositions d'esprit qu'elle donne, font entrer l'âme dans une douce mélancolie, et la retirent des occupations vulgaires de la vie matérielle. Tout ce qui élève la faculté de l'imagination, doit agrandir sa sphère et allumer les plus vives flammes. Lord Byron dit aussi que l'amour le plus digne d'être apprécié, et qui offre le plus de chances de durée, appartient spécialement aux poëtes, parce que, armés de leur prisme enchanteur, ils ne cessent d'apercevoir des charmes dont la source paraît inépuisable. Dans leur délire extatique, est-il quelque chose de comparable aux perfections qui les frappent?

La musique surtout est celui de nos arts qui a les rapports les plus directs avec l'état de notre âme, et dont les effets sont les plus pénétrans. Aucun n'a une action plus pathétique et plus remuante; aucun ne produit avec plus de puissance et de vérité les différentes situations de

l'être moral. Le chant, d'ailleurs, a été primitivement l'interprète des plus vives passions, et particulièrement de celle de l'amour : dans tous les temps, et chez tous les peuples, elles ont été ainsi exprimées. L'instinct suggérait ce moyen, afin qu'elles pénétrassent plus vite, et, pour ainsi dire, plus avant dans les cœurs. Nous ne connaissons plus la force de ce moyen naturel, depuis que l'usage de la simple parole nous a accoutumés à un genre de communication plus simple que les accens qui proviennent de la mélodie.

Les effets du chant rappellent nécessairement ceux de la danse, qui est éminemment propre à exciter le même genre d'émotion, parce qu'elle établit les premières relations entre les deux sexes, et qu'elle tend d'une manière spéciale à la manifestation des divers attributs qui constituent la grâce et la beauté. Rien, d'ailleurs, n'est plus propre à mettre en jeu la sensibilité morale, que cette harmonie momentanée dans les gestes, dans les regards, dans les attitudes; rien ne berce et n'agite avec plus de volupté le système sensible, que ces pas habilement mesurés, que ces balancemens plus ou moins agiles, ces rapprochemens instantanés, qui semblent déterminer la plus délicieuse des sympathies. On a fait de nos jours un art très compliqué et très savant de ces mouvemens

naturels, qui sont l'expression d'une vie joyeuse et satisfaite.

Dans les grandes villes de l'Europe, on va même jusqu'à l'assaisonner de tous les plaisirs du mystère; les jouissances que procurent les bals masqués sont fondées sur la curiosité, qui est une faculté inhérente à notre cerveau : c'est, en effet, le propre de l'esprit humain de chercher et de poursuivre tout ce qu'on lui cache, d'en faire l'objet des plus douces rêveries. Ces masques noirs, dont les femmes s'affublent dans les lieux publics consacrés aux divertissemens de toutes les classes, sont un hommage à la bienséance, ou plutôt le résultat d'un raffinement de culture sociale. A la faveur de ce déguisement, elles écoutent des discours ou reçoivent des aveux qu'elles ne pourraient entendre dans toute autre situation de la vie. Ceux qui ne craignent pas de les entretenir ainsi ne sauraient, d'ailleurs, lire sur leur visage l'effet produit par leurs confidences. C'est ainsi que, pour moins alarmer la pudeur, les troubadours du moyen âge se plaçaient sans cesse dans un monde idéal et purement imaginaire, et qu'ils disaient en vers ce qu'ils n'auraient jamais osé déclarer en prose. Cette licence est si bien tolérée de nos jours, qu'on laisse chanter à de très jeunes personnes des paroles auxquelles on mettrait la plus grande im-

portance, si on en ôtait la mesure et la rime. Il est reçu que le langage poétique n'agit sur l'âme que par une impression indirecte, et qu'à la faveur du rhythme on peut donner un libre essor à la plus ardente des sensations.

Tels sont, en raccourci, les principaux moyens que la civilisation invente pour étendre et agrandir l'empire de cette passion, la plus véhémente de toutes, pour entretenir des illusions si chères et si entraînantes; c'est ainsi que l'amour nous arrive, par les avenues de tous nos sens. Voyez, en effet, ces théâtres où rien n'est épargné pour aiguiser et mettre en jeu la susceptibilité nerveuse des peuples, où cette passion, qu'on nous retrace dans les situations les plus diverses, fait successivement passer notre âme à travers les plus tendres émotions; voyez la multitude écoutant avec avidité ces récits dramatiques où l'art s'applique à relever l'intérêt des inclinations contrariées, à faire éclater leur effervescence; cet amour, que tant de spectateurs enivrent de leurs applaudissemens, est manifestement regardé comme le premier bien de la vie.

Nous avons vu l'amour au sein de nos grandes villes; d'autres séductions se présentent, si nous suivons les effets de cette passion primordiale dans les lieux où il n'y a ni bals, ni spectacles,

ni plaisirs factices. Transportez un amant dans nos bois solitaires, au milieu des richesses du printemps et de toutes les splendeurs de la campagne animée : quel changement dans son existence! quel état de fascination dans ses organes! Tout ce qu'il perçoit par les sens de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, lui cause des ravissemens inexprimables. J'ai parlé quelque part de l'influence physiologique des parfums sur nos affections tendres et bienveillantes. Voyez cette beauté naissante que le besoin d'être aimée anime déjà du désir de plaire : elle n'ignore pas que les fleurs dont elle pare son sein ajoutent encore à ses attraits; et l'homme charmé qui attend d'elle le bonheur les lui porte en hommage, pour éveiller dans son âme le plus délicieux des sentimens. Les amans seuls goûtent les vrais plaisirs de l'admiration. La poésie les délecte, la musique les enivre de ses accens passionnés : autour d'eux, tout est divinisé, agrandi; le soleil a pour eux plus d'éclat et de magnificence; ils trouvent plus de douceur et de suavité dans l'air qu'ils respirent; il y a plus de sève dans la vie des plantes; le chant des oiseaux est plus mélodieux; partout, la nature leur paraît empreinte de gaîté, de félicité, d'immortalité.

ARTICLE IV.

DE L'UTILITÉ DES OBSTACLES POUR NOURRIR ET DONNER PLUS D'INTENSITÉ AU SENTIMENT DE L'AMOUR.

C'est certainement une idée heureuse dans l'ordre social, d'avoir attaché l'estime et l'admiration à la répression du plus doux des sentimens, d'avoir entouré de blâme ses excès, et d'avoir imposé les sacrifices qui coûtent le plus à la fragilité de notre être. Nous l'avons déjà dit dans cet ouvrage, les privations font fermenter l'amour ; il vit davantage par ce qu'il refuse que par ce qu'il accorde : de là vient que dans l'homme, et dans toutes les espèces vivantes, l'union des sexes est presque toujours la suite d'un tendre combat.

L'amour est comme un torrent qui bouillonne au milieu des digues qui l'environnent. Qui peut douter qu'il ne s'entretienne par la multiplicité des obstacles qui s'opposent à son développement, par les attentes non satisfaites, par les craintes qu'il nous inspire, par les incertitudes où il nous balance ! Le propre de cette passion est de réagir contre la défense ; mille circonstances en fournis-

sent la preuve. Quand, par exemple, une mère sage et prévoyante lit dans l'avenir tous les inconvéniens d'une union mal assortie, lorsqu'elle cherche à étouffer les étincelles d'un premier amour dans l'âme de sa jeune fille égarée par des préventions trop favorables, n'est-il pas d'observation constante, que l'homme qu'on cherche à éloigner n'a pas de plus ardent défenseur que celle qu'il a su conquérir, et qu'il trouve toujours son absolution dans le vif attachement qu'il a inspiré?

Cette intéressante théorie présente, sous leur véritable point de vue, beaucoup d'autres phénomènes de l'amour moral. On explique par elle, pourquoi, dans les rapports plus ou moins sympathiques de deux amans, l'ardeur de l'un semble toujours s'accroître par le refroidissement de l'autre. Si les feux de tous deux étaient d'une égale intensité, ils seraient probablement moins durables. On sait que les indifférens sont ceux que les femmes préfèrent, lorsque d'ailleurs ceux-ci se trouvent doués de toutes les qualités requises pour plaire et pour captiver, et que les hommes à leur tour s'attachent aux femmes les plus coquêtes, le prestige dont elles usent étant un moyen d'excitation.

Tel est sans doute le but de la résistance que la

femelle oppose d'abord au mâle dans presque toutes les classes d'animaux. La nature a voulu aussi que les sensations nouvelles, même celles qui promettent les plus douces voluptés, fussent précédées d'un trouble extraordinaire. Le philosophe Hume explique par le même phénomène physiologique pourquoi les jeunes filles sont si tremblantes quand elles sont sur le point de contracter le lien conjugal. Il remarque très bien que rien n'est plus voisin de la crainte que l'incertitude. Leurs larmes et leur embarras proviennent de ce qu'elles n'ont point une idée exacte de leur situation prochaine [1].

J'ai déjà parlé, dans cet ouvrage, de la pudeur, sentiment inné, l'honneur du sexe le plus faible, et la plus noble parure de la beauté. Beaucoup de philosophes ont cherché à expliquer et à indiquer les causes de ce sentiment exquis et délicat. La pudeur est certainement une réponse aux attaques du plus fort; mais, en contenant les désirs, elle leur donne plus d'intensité; en retardant les approchemens, elle les épure et les embellit.

Il est, en outre, impossible d'écrire sur l'amour sans parler de cette disposition du système sen-

[1] *Œuvres philosophiques.*

sible que la nature imprime surtout aux femmes : je veux parler de la coquetterie, dont les manéges, plus ou moins ingénieux, ont pris une extension si considérable au sein de la haute civilisation, mais dont on retrouve des vestiges dans l'état sauvage. On a donné à ce mot différentes acceptions. Considérée sous son vrai rapport, la coquetterie est une sorte de provocation, une attaque indirecte et détournée, un appel à l'attention, une envie déguisée de plaire et de fixer; la coquetterie est l'art de faire illusion, en voilant les défauts, en faisant valoir les dons de la nature, en variant à chaque instant les jouissances de la surprise; c'est, enfin, l'art de mettre à profit toutes les ruses d'amour que peut suggérer l'ambition des hommages.

Dans la société, les femmes ont souvent besoin d'user de la coquetterie comme d'un préservatif contre les séductions sans nombre dont on les entoure : la plus jolie d'entre elles qui n'emprunte rien à cet art est comme un souverain qui ne sait pas régner; elle est presque sûre de voir déserter ses autels; car personne n'ignore que les caprices, les variations d'humeur et de fantaisie, les oppositions, les prétextes, les retardemens, les difficultés imprévues, les attentes vaines, les rigueurs simulées, sont d'une ressource infinie

pour assurer et maintenir le triomphe de l'amour. Il ne faut donc pas s'étonner si la coquetterie est partout où il y a des femmes, et si elle vient partout au secours des attraits naturels.

Ainsi donc l'amour a besoin de combattre pour se maintenir long-temps dans les cœurs qu'il enflamme, et les refus qu'il éprouve contribuent singulièrement à sa durée. Je ne puis m'empêcher de rapporter, à ce propos, l'opinion attribuée à une femme célèbre qui brillait dans Paris par le charme de sa conversation et par une connaissance approfondie du cœur humain. « Il paraît, dit-elle dans ses Mémoires, que pour aimer à tout jamais, il n'est rien de tel que de s'être aimé véritablement, et d'en être resté là : on n'avait pas eu le temps de montrer ses défauts; on n'avait pas souffert des imperfections d'un autre : on est resté réciproquement dans une illusion que le temps n'a pas détruite; on s'est complu dans une idée de perfection qui nous sourit toujours avec une douceur ineffable; et quand on vient ensemble à l'autre bout de la vie, quand on se revoit sous des cheveux blanchis avec sagesse et dignité, on éprouve une émotion si tendre et si pure, si solennelle, qu'on n'y saurait comparer aucun sentiment, aucune autre impression de l'humanité. »

Que de choses j'aurais à dire, si je voulais

exposer tout ce qui se rapporte à la théorie des obstacles! Dans des considérations générales, j'ai déjà traité de l'heureuse influence des vêtemens pour fortifier l'amour par l'attrait du mystère. La mode la plus digne d'être accréditée est, sans aucun doute, celle qui assemble le plus de voiles autour d'un objet vivement adoré, parce qu'elle impose le plus de respect et de retenue.

Les femmes, comme l'a dit Pope, sont des énigmes qui cessent d'intéresser aussitôt qu'on les a devinées. Celles qui nous charment davantage sont celles qui nous offrent le plus de choses inconnues : elles sont d'autant plus attrayantes, qu'on ne sait pas se rendre compte des agrémens qui sont leur partage. Elles perdraient bientôt leur magique pouvoir, si l'on parvenait à les expliquer. O femmes! voulez-vous faire durer votre empire? N'imitez pas Psyché; ne cherchez point à voir de trop près le dieu qui vous donne la félicité : sachez qu'en amour il n'y a de vrai bonheur que celui qu'on attend; ne cédez jamais à un sentiment qui ne rend heureux que par l'espérance.

ARTICLE V.

—

DES MÉCOMPTES DE L'AMOUR ET DES SUITES FACHEUSES DE CETTE PASSION POUR L'AVENIR DE CEUX QUI S'Y ABANDONNENT.

Dieu a voulu que toutes nos actions fussent méritoires, et voilà pourquoi chaque passion nous arrive avec ses inconvéniens, ses embûches, ses dangers, ses infortunes réelles. Hélas! en amour, que de mécomptes! que de déceptions! La nature semble avoir attaché toutes les peines à ce sentiment, que nous avions d'abord envisagé comme la source du bonheur et des plus doux plaisirs. Quand il dépasse certaines limites, quand il éclate avec trop de violence, de combien d'erreurs, de quels désordres n'est-il pas la cause! Que de destinées il peut engloutir!

Tout le monde connaît le langage extravagant des troubadours. *Ah! gardez-vous de me guérir; j'aime mon mal : j'en veux mourir. Peines pour peines, je préfère celles d'amour. Ah! que ne puis-je encore l'attendre, dût-elle encore ne pas venir!* etc. Voilà ce qu'ils ne cessent de dire et de

répéter dans leur délire, lorsqu'ils regrettent les émotions de la jeunesse. Cependant, quand je me recueille en observateur, quand je songe aux longues amertumes que tous ces amans se préparent, quand j'entrevois le désenchantement futur, quand j'analyse enfin tout ce qui va se passer dans la courte durée de cette révolution morale qu'on appelle *amour*, il est impossible que je ne sois pas pénétré de la plus profonde compassion pour celui qui se trouve enchaîné par un semblable lien. Il n'y a certainement que l'irréflexion qui puisse faire regarder ce sort comme digne d'envie.

Les malheurs de l'amour viennent de ce que, dans ce besoin qui tourmente, on jette, pour ainsi dire, son âme au devant du premier objet que l'on rencontre, et de ce qu'on satisfait son cœur avec plus d'empressement que de choix. Un amour qui commence est surtout impatient; il y a d'ailleurs quelque chose d'électrique dans son développement, qui nous interdit toute prévoyance. On dirait que, dans cette manifestation subite de la plus souveraine de nos passions, les traits qui en partent, sont lancés au hasard, comme ces poussières fécondes qui voltigent au gré des vents variables. De là sans doute dérivent tant de nœuds mal assortis. Une rencontre fortuite décide souvent du malheur de toute la vie.

Il semble que, dans plus d'une circonstance, la nature nous abandonne et nous rende le jouet des moindres circonstances.

L'amour a mille manières de nous faire souffrir ; mais la plus cruelle est sans contredit celle qui nous vient par la perte plus ou moins prompte de l'objet auquel notre cœur s'est d'abord consacré, quand nous sommes condamnés à lui survivre. En cette déplorable conjoncture, tous les raisonnemens consolateurs sont insupportables à l'âme : c'est alors que le reste de nos jours s'écoule dans les regrets, et que les blessures de l'âme ne peuvent s'adoucir que par la patience et la résignation. Nous vivons à de bien tristes conditions sur la terre, puisqu'il faut se séparer si vite de ce que nous aimons !

Hélas ! il faut aussi faire entrer dans les mécomptes de l'amour la perte inévitable de la beauté et ce désenchantement sinistre qu'amène la vieillesse. Telle est pourtant la perspective affreuse de tous ceux dont l'ivresse délirante ne soupirait qu'après l'infini : leur bonheur n'a duré qu'un jour ! Un homme de lettres, doué d'une vive imagination, employé jadis dans les théâtres de l'ancienne couronne, revint à Paris après trente ans d'une émigration forcée. Pendant ce

long intervalle, une tendre correspondance avait entretenu ses plus douces illusions avec une femme dont il ne s'était séparé qu'avec regret. Que devint-il, hélas! en revoyant celle qu'il avait laissée si belle et si attrayante! Il fit, dit-on, un bien triste retour sur lui-même, en s'écriant que le bonheur n'existe point où nous sommes, et que l'amour n'est que vanité.

Quelquefois c'est la roue de la fortune qui déconcerte l'amour, en s'arrêtant tout à coup devant ceux qui abusent de ses dons. Femmes légères et frivoles, voulez-vous guérir de la manie des conquêtes, jetez un coup d'œil sur celles qui vous ont précédé dans la carrière trompeuse que vous vous plaisez à parcourir! On a vu naguère dans les rues de Paris, une mendiante, autrefois saluée comme la reine des belles. Décorée d'un titre qui appartenait à la haute société, elle se trouvait au faîte de l'opulence; il n'y avait ni chevaux ni carrosses assez brillans pour la traîner dans les spectacles, où elle figurait comme un ornement. Le cœur se serre et s'afflige au-delà de toute expression, quand on songe que cette malheureuse personne, couverte des haillons de la misère, mourante parfois de faim et de soif, subit aujourd'hui la pitié commune : reléguée désormais parmi les femmes les plus vulgai-

res, elle va tristement frapper à la porte des hommes chez lesquels elle allumait autrefois les plus vives flammes, de ceux même dont elle avait dédaigné les vœux et raillé les hommages. La pauvreté l'accable, la honte est dans ses yeux, et la désolation dans son âme : elle est tellement défigurée par la détresse, qu'on n'a plus besoin de l'interroger, pour apprendre d'elle ses douleurs, pour s'attendrir et la soulager.

Mais on peut aussi mettre en tête des vives peines que donne la passion qui nous occupe, celle qu'éprouve l'amante ou l'amant désabusés. Mme de Staël a parfaitement décrit cette situation déplorable de l'âme, quand on découvre qu'on est victime d'une trahison. « C'est bien, dit-elle, le cœur qui reçoit la blessure; mais l'amour-propre y verse ses poisons. Sans doute aussi un sentiment plus noble que celui de l'amour-propre nous déchire, quand nous sommes contraints de renoncer à l'estime que nous avions conçue pour le premier objet de notre affection, et qu'il ne nous reste plus, d'un souvenir aussi profond, que le souvenir des vaines apparences qui l'ont causé. » Qu'il est à plaindre celui qui voit ses illusions s'évanouir, qui s'aperçoit qu'il a tout sacrifié à un objet indigne de son culte, qu'il adorait une fausse divinité! Que devient-il, hélas! quand la raison vient

le détacher de son idole, quand ses yeux se dessillent et cessent d'être aveuglés ! Quelle affreuse réalité après le rêve d'un bonheur aussi ineffable !

Faut-il parler de quelques autres méprises de l'amour, qui jettent l'âme dans des angoisses indicibles ! Qu'on se représente la situation funeste d'un homme qui s'aperçoit qu'une femme tendrement chérie déroge à la fidélité promise ! Qu'on se représente aussi l'exemple récent de la plus pure des créatures, qui, victime de la fourberie la plus criminelle, adopte un galérien pour époux ! Que devenir, quand on a pris le vice pour la vertu ? J'ai vu depuis cette personne infortunée, frappée d'abord de mélancolie et d'aliénation, et qui a fini par s'ensevelir dans un cloître. Elle rougissait de honte d'avoir été immolée, et ses souvenirs la poursuivaient comme des remords.

Mais, qu'il est surtout à redouter, ce sentiment incompréhensible, lorsqu'il égare et dénature les facultés de notre raison ! qu'il est affreux, cet amour, tel que nous l'a fait la perversité du siècle où nous vivons, cet amour qui n'éclate qu'au milieu des catastrophes, qui arrache des larmes de sang, qui ne s'exprime que par des accens terribles, et qui contraint ses victimes à boire dans la coupe du désespoir ! Le suicide, qui suc-

cède fréquemment à un amour funeste, n'est point, il est vrai, dans tous les cas, le triste résultat d'un bouleversement subit des facultés mentales, qui brise la vie et ses ressorts : c'est quelquefois un suicide médité et raisonné, produit par une tendance irrésistible à une mort tout-à-fait volontaire : tel fut celui de cette jeune fille qui, naguère, se précipita dans la Seine après la lecture du fameux roman de *Werther;* tel est encore celui de cette multitude d'amans malheureux qui, de nos jours, s'ouvrent avec tant de violence les portes du tombeau.

La plume se refuse à rappeler tant de tristes exemples dont fourmillent nos tables de mortalité. Toutefois, pour montrer à nos lecteurs dans quel étrange égarement d'idées peut nous entraîner cette passion, quand elle viole les règles du devoir, transcrivons ici l'affreux événement qui consterna, il y a plusieurs années, une famille des plus recommandables du comté de Devonshire. Un jeune homme orné de toutes les qualités brillantes de l'esprit, avait d'abord désespéré d'obtenir une belle et intéressante personne dont il était éperdument épris : mais, contre son attente, elle lui fut accordée; et ce passage subit d'un état de crainte à une joie trop vive porta dans ses fonctions intellectuelles un dérangement difficile

à expliquer. Cette union fut célébrée avec une grande pompe; mais, qui le croirait! le surlendemain de ces noces, qui promettaient tant de bonheur, pendant la durée d'un bal qui prolongeait la fête, on entendit une détonation effrayante. Le nouvel époux s'était déjà retiré dans son appartement : il avait cessé de vivre; mais, avant de mettre fin à ses jours, il écrivit les funestes lignes qu'on va lire, et que nous rapportons ici textuellement, pour qu'on juge mieux la singularité de ce fatal délire.

« A l'heure où vous recevrez cette lettre, mon « ami, la grande question de l'éternité sera réso- « lue pour moi : je meurs, pour que demain, je n'a- « perçoive pas de diminution dans mon bonheur; « je meurs, enivré de ma félicité; j'en laisse le « souvenir à Clémence, ou l'exemple que je lui « donne. Vous m'appellerez fou, égoïste, ingrat; « je ne mérite aucun de ces noms odieux. Si je « n'avais craint de laisser à ma famille l'opprobre « qu'entraînent des assassinats multipliés, j'eusse « voulu engloutir avec moi, vous, l'ami de mon « enfance, mes deux sœurs chéries, et cette « femme, le modèle et l'ornement de son sexe, « dont les vertus égalent les attraits, et qui, depuis « deux jours, m'appartient tout entière.

« Comblé des faveurs de la fortune, brillant de

« santé et de plaisir, uni à l'ange que mon cœur « chérissait, aimé par deux sœurs heureuses et « charmantes, je prends sans effroi et sans re- « mords ce remède trop tardif qui resterait à des « maux inévitables, et que je ne veux pas connaître.

« Serais-je heureux père? Les charmes de Clé- « mence ne vont-ils pas s'évanouir? Son âme su- « blime et passionnée ne peut-elle pas cesser « d'être aussi pure? Ne deviendrais-je pas moi- « même époux coupable et malheureux? O mon « ami! une larme, une seule larme, qui coulerait « de mes yeux, empoisonnerait toute ma vie, et « peut-être deviendrais-je un jour aussi criminel « que je fus vertueux.

« Mon ami, je ne vous presse point de suivre « mon exemple; peu d'êtres attachent comme moi « une idée terrible et insupportable à la première « des douleurs que l'on ne peut éviter : songez « pourtant que les chagrins et les infirmités vous « attendent, et qu'une mort prolongée est cent « fois plus redoutable que celle que je me donne « aujourd'hui de sang-froid.

« Souffrir physiquement est encore le moindre « des malheurs de l'humanité; mais perdre ses « amis, ses enfans, sa femme, les voir languir, « se consumer, craindre pour leurs jours, être

« près de leur lit funèbre, sans pouvoir leur faire « passer la moindre partie des forces que l'on « épuise sans les soulager, douter qu'on les con- « sole, n'oser leur montrer des regrets : cela est « affreux; je m'y refuse.

« Être trahi, végéter seul après avoir tout perdu « par la mort ou par l'abandon : ce sont là les ris- « ques de la vie. L'excès de la félicité doit-il « éblouir, au point de ne pas redouter un len- « demain qui peut amener des tortures aussi « inouïes [1] ? »

Ce fatal événement fit frémir dans le temps toutes les consciences; il excita l'indignation de toutes les âmes sensibles et religieuses. Voyez par quels cruels sophismes cet époux sans cœur et sans courage, réduit, pour ainsi dire, son immoralité en système, et cherche à se faire absoudre d'un égoïsme aussi criminel que révoltant! Nouvellement lié par des sermens aussi doux que sacrés, il quitte soudainement le monde, pour ne pas voir arriver les temps de malheur. Mais que

[1] La lettre délirante que nous transcrivons est authentique. Elle fut publiée dans le temps par plusieurs journaux, et postérieurement insérée dans une très intéressante production de Madame la comtesse de P..., qui a pour titre : *Le Spleen.*

penser de l'être perfide qui livre tout à coup à l'isolement celle dont il avait juré d'être le consolateur et l'appui? De quel opprobre il se couvre, celui qui se sépare d'un cœur qui s'est confié à sa foi, et qui brise sans motif un lien dont le dévouement est la loi suprême! Quel épouvantable forfait, de laisser sa compagne seule lutter contre le sort et tous les orages de la destinée humaine! Qui pourra l'excuser, cet homme, d'avoir renversé toutes les espérances d'une famille en pleurs? Il cesse d'appartenir à l'espèce humaine; les lois de l'univers le repoussent.

Sur la terre, il est donc des êtres pour qui l'amour est un don funeste de la colère du ciel! Cet amour, tant préconisé, peut donc assembler toutes les tempêtes sur la vie de l'homme; il peut faire éprouver successivement ce que l'existence a de plus affligeant et de plus amer. Si cette flamme, qu'on dit céleste, était comme au temps fabuleux de l'âge d'or, si la terre qui nous porte, produisait ses biens sans aucune culture, si son sein s'ouvrait de lui-même pour nous combler de ses trésors, si les arts de la civilisation devenaient superflus, si l'homme ici-bas devait disparaître sans s'être courbé sous le poids des années, sans être assailli par les infirmités, il pourrait peut-être s'abandonner à cette chimère flatteuse et décevante que

les poëtes nous représentent comme un avant-goût des joies célestes, comme une fraction de cette félicité suprême que nous attendons pour l'autre vie; on pourrait excuser en lui ce passe-temps d'une carrière oisive. Mais quand on songe que l'homme ne s'appartient pas, qu'il fait partie du corps social qui le gouverne, qu'il a été placé par Dieu sous l'empire du devoir, que dire alors d'une passion qui l'éloigne de ses semblables, qui l'empêche de se livrer à la bienveillance universelle, qui le rend étranger à toutes les vertus primitives? comment tolérer un sentiment qui consume sans fruit le temps d'une vie si courte, qui trouble et détruit toutes les espérances de l'avenir? Interrogez tous ceux qui ont été plus ou moins assujettis aux servitudes qu'il impose: que de regrets quand le bandeau des illusions est tombé! que de fâcheux souvenirs dans l'âge où il n'y a plus d'espérance!

Ainsi donc, malheur à l'homme qui se laisse enivrer par les délices éphémères d'une passion qui expose à tant de périls, et qui condamne notre âme à tant de souffrances! car il viendra un temps où il cessera d'entendre la voix harmonieuse de celle qui avait su le charmer, où la beauté, cette prérogative mondaine, perdra pour lui tous ses charmes, où il sera peut-être réduit à

pleurer sur son tombeau : la terre alors ne sera à ses yeux qu'une vaste et lugubre solitude. L'amour n'a qu'un trait dans son carquois pour ceux qui sacrifient à ses autels : son flambeau est comme celui de la vie; une fois éteint, nulle puissance ne saurait le rallumer.

Il faut néanmoins en convenir, les maux que nous redoutons ne sont pas aussi fréquens qu'on pourrait le présumer. « L'amour est rare, dit un écrivain de nos jours; c'est un feu sacré dont chacun dans sa vie reçoit quelques atteintes : mais le vent le plus léger dissipe ces étincelles légères, dont on s'exagère la violence[1]. » Pour la plupart des hommes, ce n'est souvent qu'un accès de fièvre, qui a ses courtes périodes d'ardeur et de décadence. L'amour pur a ses élus sur la terre, et il n'est pas donné à tout le monde d'éprouver ici-bas tout ce qui fait la félicité ou le malheur de cette passion.

[1] Le duc de Lévis.

ARTICLE VI.

—

DES MOYENS QU'ON PEUT EMPLOYER POUR GUÉRIR OU MODÉRER LA PASSION DE L'AMOUR.

Les hommes, par l'effet des vices de l'éducation, mêlent souvent à leurs idées originelles une multitude d'opinions et de sentimens factices qui en altèrent la rectitude et la simplicité. L'amour excessif, ou plutôt l'amour délirant, tel qu'on le rencontre dans la haute civilisation, est certainement une maladie; nous sommes souvent consultés pour remédier à ses effets si désastreux. S'il est donc une passion qui réclame toutes les lumières de la prudence et toutes les ressources de notre raison, c'est sans contredit celle qui nous occupe, et qui est généralement réputée invincible.

Toutefois, les médecins sont convaincus que les exhortations, les remontrances, les reproches, ne peuvent rien contre une semblable maladie; ils remarquent même que de pareils moyens ne font qu'exaspérer ses symptômes. Les anciens le savaient si bien, qu'ils avaient recours à cette

méthode fameuse désignée depuis ce temps sous le nom de *méthode perturbatrice*. On allait à Leucate pour guérir de l'amour, comme on allait à Anticyre pour guérir de la folie.

On ne connaît pas, dit l'ingénieux Roussel, l'origine de l'opinion qui faisait regarder le saut de Leucate comme un remède contre l'amour. Cette sorte de pratique s'établit vraisemblablement sur quelque fait extraordinaire, que le vulgaire, selon sa coutume, érigea en règle générale. Il est, en effet, assez conforme aux lois de la sensibilité, que des états extrêmes de l'âme puissent être changés par des secousses extraordinaires d'un autre genre, et il ne faut peut-être pas moins que cela pour détruire des rapports moraux que leur véhémence et l'habitude rendent presque toujours indélébiles [1].

On assure, du reste, qu'au temps dont nous parlons, on agissait avec prudence dans l'emploi de cette méthode. Ce qu'il y a de positif, c'est que les amans malheureux se rendaient à ce rocher, devenu si fameux, dans la seule espérance de se guérir; on dit même que ce moyen, qu'on employait dans les cas extrêmes, n'était pas sans quelque danger. On prenait, à ce qu'on assure, de

[1] *Doutes sur Sapho.*

sages précautions pour rendre la chute des malades moins périlleuse.

A propos de cette méthode, que les anciens qualifiaient de *perturbatrice*, à cause des violentes commotions qu'elle imprime à tout le système de la vie, je me trouve naturellement conduit à raconter la triste aventure d'une jeune femme qui s'était noyée par les suites d'un désespoir d'amour. Cette bien intéressante personne dut en grande partie son salut au schall rouge qui couvrait ses épaules, et qui surnageait précisément dans le lieu où elle avait disparu. Après plusieurs heures d'une recherche pénible, les bateliers parvinrent à l'arracher de l'eau, et à la transporter dans une maison voisine. Je fus indiqué et appelé pour lui porter des secours contre cet état fâcheux de mort apparente. Je parvins à lui rendre l'usage de ses sens par tous les soins qui conviennent à ce genre d'accidens. Revenue à elle, je m'empressai de l'interroger sur la nature et l'intensité des souffrances qu'elle avait dû éprouver pendant la durée de sa submersion. Ce sont des angoisses qu'il serait hors de propos de détailler ici : elle était déjà rétablie depuis plusieurs jours, qu'elle croyait lutter encore contre le torrent qui avait failli l'engloutir. Mais, ce qu'il y eut de plus remarquable dans ce tragique événement, c'est que

la jeune dame se trouva totalement guérie de la passion funeste qui avait égaré sa raison. *J'ai fait le saut de Leucate*, s'écria-t-elle, *et on ne saurait croire le prix que j'attache à la vie, depuis que j'ai été si près de la mort. Avec quelles délices je sens battre mon cœur dans ma poitrine!* Une circonstance non moins singulière dans le cas que je cite, c'est que Mme de *** était enceinte à l'époque dont nous parlons. Six mois après elle accoucha d'un fils, auquel, d'après mon conseil, on donna le nom de *Moïse*, comme pour consacrer la mémoire des périls que cet enfant avait encourus.

Il est, du reste, une méthode curative plus facile à mettre en œuvre, et peut-être plus efficace que celle dont nous venons de parler : c'est la méthode de *diversion*. Le grand et admirable Bossuet trace avec une sage philosophie les moyens de modérer les passions; mais il pense qu'elles doivent être prévenues dès leur principe, et il fait consister le plus sûr moyen de les vaincre, dans le gouvernement de la faculté de l'attention, qui doit être dirigée vers d'autres objets : c'est ainsi que l'ardeur guerrière substituée à l'amour, en éteint toutes les flammes. L'ambition produit le plus souvent les mêmes effets; et les philosophes ont judicieusement comparé les passions à ces liqueurs fortes qui se neutralisent par une mixtion habile.

Bossuet dit très bien qu'il importe de ne point attaquer de front cette passion malheureuse. Évitez surtout ces raisonnemens fastidieux qui n'offrent aucun dédommagement à une âme vivement éprise, à une imagination enchaînée par les plus rians tableaux; jetez plutôt dans un vaisseau celui qui est si profondément blessé; qu'il aille respirer sous un autre ciel et sentir les bons effets d'une température étrangère. En pareille circonstance, rien de plus superflu que les sermons. C'est comme si on opposait aux flots impétueux de l'Océan une digue faite avec des roseaux.

Rien n'est donc plus important que d'imprimer une direction salutaire à cette passion si véhémente, qui éclate avec la rapidité de la foudre, qui n'excepte personne, qui souvent atteint les sages et les philosophes, dont on ne saurait assez redouter la toute-puissance, dont on ne saurait assez tôt prévenir les excès. Tous les gens prudens l'ont décidé. Il en est de l'amour comme de certaines maladies qu'il importe d'étouffer dans leur principe, et qui ne manquent pas de s'accroître, quand on se croit assez fort pour les combattre. La réflexion, cette faculté précieuse de notre esprit, si utile dans les circonstances les plus délicates de la vie, n'est certes ici d'aucun avantage: elle couve et nourrit, au contraire, ces feux brûlans

qui donnent au sang plus de vitesse, plus d'énergie à la sensibilité. Mieux vaut interdire toute pensée à ces êtres dont la raison est bouleversée, et qu'on ne peut plus confier à eux-mêmes. De là vient sans doute que les médecins ne manquent jamais de prescrire les déplacemens, les voyages lointains, les distractions fortes et les exercices du corps. Il faut bercer les malades dans d'autres espérances, et dissiper leur aveuglement, en agitant leur âme par des secousses contraires.

C'est pour obvier aux désordres que peut entraîner l'amour, c'est pour éviter la profanation de ce sentiment sublime, que la société a voulu célébrer l'union des sexes en présence de l'auteur de la vie, que la religion est descendue sur la terre pour l'ennoblir par les nœuds du devoir, pour l'entourer des plus saintes lois.

Voulez-vous guérir un amant, parlez-lui sur tout de la brièveté de la vie et de tout ce que lui prescrit ici-bas l'instinct de relation. Il est, du reste, une remarque à faire relativement aux guérisons qu'on peut opérer en amour : c'est que les femmes, qui d'ordinaire sont plus vivement atteintes par ce sentiment, donnent souvent aux hommes, le touchant exemple de cette victoire sur les pas-

sions, de ce renoncement à soi-même, de cette résignation, qui les rendent dignes de la plus haute estime. Je ne voudrais pas terminer cet article sans offrir pour modèle au beau sexe de notre époque, une femme du moyen âge, dont la renommée est immortelle : c'est celle que François Ier surnomma la *belle Paule*, dans les murs de Toulouse, au retour de sa triste mais noble captivité. En 1532, elle avait à peine quatorze ans quand elle fut choisie pour complimenter le roi chevalier et lui présenter les clefs de la ville[1]. Tout le monde a parlé de cette personne

[1] Paule de Viguier, baronne de Fontenille, issue d'une très ancienne famille, naquit à Toulouse en 1518, vingt ans après la mort de la célèbre Clémence Isaure, fondatrice des Jeux floraux. La pureté de ses mœurs était exemplaire. On pouvait lui appliquer ce que saint Jérôme avait déjà dit d'une illustre Romaine, descendante des Gracques et des Scipions, et qui portait le même nom qu'elle : *Nobilis genere, sed multò nobilior sanctitate.* Sa beauté, d'ailleurs, n'avait jamais eu d'égale. Lorsqu'elle paraissait en public, la foule qui se pressait sur ses pas était si grande et si tumultueuse, qu'elle résolut de se renfermer dans son hôtel, et de ne plus sortir que voilée, ce qui suscita une grande émeute. Pour comprimer ce mouvement séditieux, le conseil de la cité obligea la belle Paule à se *montrer deux fois par semaine à visage découvert.* On rapporte aussi, qu'en 1563, Catherine de Médicis, ayant accompagné son fils à Toulouse, demanda à voir la belle

si pure et si belle, dont tous les traits auraient pu réaliser la perfection idéale des peintres, et qui n'usa des dons de la nature que pour donner du lustre à sa vertu. L'air noble et réservé de la belle Paule, dit un auteur du temps, réfléchissait l'image de cette sagesse incorruptible qui devait la diriger dans toute la conduite de sa vie. Parmi les charmes extérieurs qui l'embellissaient, elle avait surtout reçu en partage la modestie, cette pudeur de l'âme, cet attribut, qui est la première des grâces. Tout était ravissant dans cette femme angélique, devenue l'objet de l'admiration générale. Quand elle sortait de sa demeure, elle était

Paule. Elle parut si éblouissante aux yeux de cette reine, quoiqu'elle eût alors quarante-cinq ans, que Catherine demeura interdite à la vue de tant de perfections réunies en une seule personne. Le connétable de Montmorenci, qui se trouvait près d'elle, s'écria d'une voix émue, que la baronne de Fontenille était la merveille de son siècle et l'honneur de cette ville savante de notre Midi, qui était alors regardée comme le sanctuaire des arts et de la gloire. Paule mourut en 1610, après avoir vécu près d'un siècle; elle occupait un rang distingué parmi les poëtes de son temps. Nous devons ces renseignemens à M. Francis Lacombe, jeune littérateur d'une grande espérance, qui les a recueillis, sous les auspices de M. Alexandre Du Mége, très érudit archéologue, l'un des membres les plus éclairés de la célèbre Académie des Jeux Floraux.

obligée de se couvrir d'un voile, pour se dérober aux regards des curieux qui se pressaient sur son passage. Qui eût pu dire qu'une personne aussi pure éprouverait aussi les peines de l'amour! Contrariée dans son premier choix, elle s'inclina devant l'autorité paternelle, et n'épousa celui qu'elle préférait que lorsque la mort vint rompre un premier lien qui s'était formé par obéissance. De combien de chagrins elle fut abreuvée avant de recouvrer le calme qu'elle avait perdu !

L'amour, cette grande merveille de la création, d'où dépend le bien ou le mal de la vie, est sans contredit le sentiment auquel on résiste le moins. La religion peut cependant préserver de ses entraînemens et de ses excès. Demandons au ciel la prudence quand le feu de cette passion nous dévore. Je m'étonne que les biographes aient généralement oublié ce trait si touchant de la vie de Mme de La Vallière. Un jour qu'elle se trouvait prosternée au pied de la croix, le roi arriva et pénétra dans sa solitude. Elle crut s'apercevoir qu'elle était encore sincèrement aimée; elle crut sentir qu'elle aimait encore: mais sa conversion était arrêtée dans son âme; elle s'y était affermie par le plus vif repentir; sa résolution fut donc inébranlable, et se tournant tout à coup vers le crucifix, *Gloire à vous seul, ô mon Dieu!* s'écria-

t-elle ; *je puis donc vous faire un sacrifice digne de vous !* Tout e notre sainte religion se retrouve dans ces admirables et courageuses paroles.

Heureuse la femme qui apprend ainsi à se dompter soi-même pour résister aux piéges d'un monde corrupteur, qui sait réprimer une pente funeste, et se dérober aux empressemens de la séduction ! Heureux l'homme qui peut pareillement se contraindre, et mettre un frein à des désirs condamnables en imprimant un pieux essor à sa volonté ! « Il n'est pas réellement donné d'aimer, dit un écrivain de nos jours, à celui qui n'a point de retenue dans les sensations, de rectitude dans les penchans, de dignité dans la pensée » (1). La paix véritable du cœur est dans la modération de nos jouissances. Le ciel a donc voulu qu'ici-bas nous fussions en butte aux passions; mais il nous a fait un précepte de la victoire : tout bonheur qui vient de notre âme doit être soumis aux lois du devoir.

On vit heureux quand on est sage.
C'est du sein des tranquilles nuits
Que naissent les jours sans nuage.
En moissonnant trop tôt les roses du bel âge
On n'en recueille point les fruits.

(Bernis.)

(1) M. de Sénancour.

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR

LA JALOUSIE,

DANS SES RAPPORTS AVEC LE SENTIMENT DE L'AMOUR.

La jalousie est une sorte de haine acquise par la crainte qu'on a d'être dépossédé de ce qu'on aime. Nous prenons tel ou tel individu en aversion, en raison du dommage qu'il nous cause ou pourrait nous causer, quand il cherche à détourner de nous l'attachement d'une personne qui nous est chère. La jalousie vient presque toujours troubler les amours sincères : c'est un affreux poison que le malin génie de la terre jette au milieu des gens heureux. N'est-il pas extraordinaire de voir un sentiment tout-à-fait empreint de personnalité, venir se mêler à une passion spécialement caractérisée par le dévouement le plus absolu?

La jalousie des sexes est le partage de beaucoup d'espèces. Voyez ces oiseaux si faibles qui se livrent des combats à mort. Voyez quelle audace se manifeste dans ces colombes, ordinairement si timides quand nos forêts retentissent de leurs

accens mélancoliques. On connaît la force prodigieuse que la jalousie communique aux grands animaux; on peut même dire qu'ils se montrent plus francs que l'homme dans le développement de cette passion impétueuse: jamais, en pareil cas, on ne les voit dissimuler leur fureur ; ils ne mettent aucun artifice dans leur vengeance; ils ne font aucun effort sur eux-mêmes, pour contenir les émotions qui les agitent: ils annoncent ouvertement ce qu'ils convoitent avec ardeur.

Sur ce point, écoutons Buffon, ce grand et judicieux naturaliste. « Chez l'homme, dit-il, cette passion suppose toujours quelque défiance de lui-même, quelque connaissance sourde de sa propre faiblesse. Les animaux, au contraire, paraissent d'autant plus jaloux, qu'ils ont plus de force, d'ardeur et d'aptitude aux jouissances qu'ils attendent. Notre jalousie dépend de nos idées, et la leur, du sentiment. » Chez eux, elle est toujours spontanée; elle éclate sans être précédée ni de réflexion ni de raisonnement.

S'il est curieux d'observer la jalousie, c'est surtout sous l'influence de la civilisation. C'est là qu'on peut étudier à loisir cette frénésie de l'âme, qui est à la poursuite de l'amour pour empoisonner ses délices, cette maladie grave et compliquée où

viennent se confondre l'amour-propre qui s'irrite, et la soif ardente de la vengeance, maladie d'autant plus dévorante qu'on la comprime. Où trouver, du reste, une définition qui puisse exprimer tous les divers caractères de cette passion complexe, où se réunissent les plus pénibles sentimens qui puissent affecter notre existence morale!

Tout le monde voit cette passion, et pourtant elle a mille aspects difficiles à décrire: c'est, si l'on veut, une sorte *d'hallucination* qui rend l'homme constamment visionnaire, toujours défiant, toujours crédule; c'est parfois une exaltation cérébrale qui ne fait voir partout que trahison, une fureur qui se convertit en rage contre un objet adoré; c'est une fièvre qui, dans d'autres cas, fermente sourdement dans l'âme, que le moindre soupçon réveille, qui ronge le cœur, et jette celui qui l'éprouve dans l'abattement le plus honteux. La jalousie est commune aux deux sexes: elle est véhémente chez l'homme; mais elle n'est pas moins active dans le cœur des femmes, qui ne subsistent guère que du bonheur d'aimer.

On a dit que cette passion était étrangère aux sauvages: cependant le célèbre navigateur La Pérouse a fait mention des Koriaques, qui tuent leurs femmes sur un simple soupçon, et qui immo-

lent avec fureur leurs amans. C'est, à ce qu'il assure, une horde errante et féroce, incapable de subir la moindre culture. Feu M. Noyer fait aussi mention d'une guerre affreuse de jalousie, déclarée à la tribu des Roucouyens, par la tribu des Oyampis, qui finirent par les exterminer dans les déserts de la Guiane. On raconte que les Galibis empoisonnent leurs femmes quand elles sont infidèles, mais que leur vengeance ne s'étend pas jusqu'à l'homme qui leur est préféré. Le défaut de cette passion peut néanmoins tenir à des idées préconçues que l'on appelle *préjugés :* telles étaient sans doute celles des sauvages dont a parlé M. de Bougainville, et qui offraient leurs épouses aux étrangers, comme un présent d'hospitalité.

Dans l'état de civilisation comme dans l'état sauvage, la jalousie est une source d'événemens funestes : elle rend l'homme hardi, imprudent et téméraire. Il est question, dans les mémoires du temps, du beau Lestorières, contraint à chaque moment de se mesurer avec ses rivaux, à cause de ses avantages extérieurs, qui lui gagnaient le cœur de toutes les femmes. N'est-il pas étrange de voir ici-bas tant de gens vouloir se tuer pour un sentiment destiné à perpétuer la vie? La fréquence des duels parmi les amans jaloux tient surtout à la nature de l'homme, qui nécessairement doit

toujours s'inquiéter du jugement que portera de lui celle dont il ambitionne l'approbation et le suffrage. Cette envie de se livrer à des combats singuliers provient du plus noble mobile de la nature humaine, qui est celui de l'honneur, de ce désir qu'on a d'être excellent en soi, et par comparaison à un autre.

La jalousie suit les phases de l'amour, ce miracle continuel de la nature animée. Cette passion prend la teinte et la couleur des temps où elle se manifeste. Dans le moyen âge, elle offrait d'étranges contrastes, qu'il est intéressant de rappeler. Dans ces siècles bizarres, caractérisés par un mélange de barbarie et d'humanité, on voyait des maris commodes devenir les confidens des galanteries de leurs femmes; il est vrai que dans d'autres cas ces mêmes hommes se livraient à des vengeances dont l'humanité frémit. On lit dans l'histoire des troubadours le trait affreux du comte Raymond de Castel-Roussillon, qui vient présenter à son épouse Marguerite la tête de Guillaume de Cabestaing, son page et son rival, aussitôt qu'il a pu se convaincre de son infidélité (voyez la figure XIV). A cette même époque, comme de nos jours, on remarquait aussi la jalousie sans amour, qui dérive de notre vanité, et qui est le résultat de notre corruption sociale. Nous rougissons presque tou-

jours d'un pareil sentiment, et nous mettons notre art à le déguiser.

A l'exemple du philosophe Hume, je pourrais raconter à mes lecteurs les effets les plus étranges de la jalousie. Je me souviens d'avoir vu un mari qui portait en lui le germe d'une maladie mortelle, chercher les moyens d'empoisonner furtivement sa femme, pour qu'elle ne pût lui survivre. Un autre fit jurer à la sienne de se consacrer à un éternel veuvage, dans le cas où elle viendrait à le perdre. J'ai beaucoup connu un homme de lettres que la jalousie rendait tout-à-fait délirant. Possesseur d'une femme très belle, qui lui avait inspiré quelques craintes, il profita de son sommeil pour couper les boucles de ses cheveux, qui pendaient élégamment sur ses épaules. Son but était de la rendre difforme aux yeux de ceux dont elle paraissait accueillir les hommages; mais cet acte insensé fit qu'on redoubla d'intérêt pour elle.

Personne ne peut dire pourquoi la nature a rendu ce sentiment si exclusif. Ce qu'il y a de certain, c'est que la jalousie n'éclate jamais mieux que chez l'Asiatique polygame. C'est dans l'Orient que cette passion est constamment mise en jeu pour faire le tourment de ceux qui l'éprouvent.

Hume amuse ses lecteurs par le récit de l'aventure de Tournefort, qui, introduit en sa qualité de médecin dans le sérail du Grand-Seigneur, fut immédiatement placé dans une galerie d'où il vit une quantité de bras nus sortir au travers du mur des appartemens, pour être soumis à son examen, comme si l'inspection de la face et des autres parties du corps n'eût pas été nécessaire pour déterminer son jugement. Il fut un temps, dit le même philosophe, où, pour réparer les désastres occasionés par le double fléau de la guerre et de la peste, une loi de la république d'Athènes permit d'avoir deux femmes, et l'on sait à quels tourmens intérieurs le poëte Euripide fut exposé par la jalousie des deux compagnes auxquelles il s'était malheureusement associé.

J'ai vu la jalousie sous diverses formes : c'est, en général, une colère aveugle, qui éclate sans motif comme sans discernement. Celui qui est assez malheureux pour éprouver ses atteintes se livre à des emportemens forcenés contre l'objet qui lui est le plus cher : sitôt que l'accès se déclare, son visage pâlit, il y a dans ses actions, dans son attitude, dans ses regards, quelque chose d'insensé qui détruit toute sympathie, sa physionomie retrace alternativement le dépit et la rage, des mouvemens spasmodiques agitent ses lèvres ;

souvent, il n'a point assez de force pour proférer des paroles; mais alors il s'en prend aux choses inanimées, il brise les meubles qui se présentent à sa rencontre, il pénètre jusque dans le boudoir de celle qu'il soupçonne coupable de trahison, disperse ses pierreries et tous les ornemens de sa toilette, interrompt ses projets de bal, et croit déconcerter ainsi toutes ses espérances.

L'amant jaloux n'écoute d'ailleurs aucune justification; il regarde l'empressement qu'on lui témoigne comme le résultat d'une dissimulation malicieusement combinée. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, est à chaque instant dénaturé par son imagination épouvantée: soyez le témoin de ses perplexités, quand on lui raconte les détails d'une prétendue infidélité qu'on a dû commettre à son égard; voyez comme il calcule toutes les probabilités du malheur qu'il redoute: il veut tout savoir, dût chaque circonstance le poignarder. Il prodigue ensuite les reproches avec des gestes menaçans, qui semblent tenir de la convulsion. Connaissez-vous des fureurs pareilles à celles qu'inspire un rival préféré?

Il se manifeste néanmoins chez la plupart des jaloux des alternatives de repentir, qui sont suivies des plus vifs regrets: il n'est pas rare de les voir

rentrer dans un calme parfait, après les accès les plus violens; c'est d'ailleurs le propre de tous les mouvemens effrénés, d'être remplacés par une sorte d'affaissement; l'amant le plus irrité devient tout à coup l'amant le plus humble et le plus soumis. Après avoir accablé de ses invectives celle qu'il adore, il se désole de l'avoir offensée; mais à peine a-t-il obtenu sa grâce, qu'il revient le soir errer comme un fantôme autour de sa demeure; il y cherche encore des terreurs imaginaires. Enfin le jaloux ne connaît aucun repos : il marche escorté de toutes les craintes, il s'attache à des chimères, il s'irrite, il verse des larmes; tantôt il exhale, tantôt il concentre le chagrin qui le consume: s'il s'endort, il rêve qu'il est outragé; s'il s'éveille, le soupçon, l'affreux soupçon, vient le saisir et peser sur lui comme une vérité terrible.

Si la jalousie a des inconvéniens graves et funestes, c'est surtout dans le secret intérieur des ménages; car il n'y a aucun moyen de réprimer les violences sourdes et obscures de la tyrannie domestique. Par quels degrés de souffrance la femme ne doit-elle pas passer, avant d'avoir acquis le droit même apparent de se plaindre! La jalousie est ici d'autant plus dangereuse, qu'elle s'exerce dans l'ombre, entre la force et la faiblesse, et que celle-ci ne peut être secourue ni défendue: on sait que le

jaloux cache au public le tourment qui l'agite; il en fait mystère avec autant de soin qu'on dissimule une imperfection physique.

On voit, par cette courte description, que la jalousie parcourt successivement toute l'échelle des sentimens pénibles. De là vient que les poëtes en font souvent le ressort de l'intérêt de leurs drames: il y a, dans la jalousie, des contrastes, des oppositions, des sensations contraires, qu'ils se plaisent à faire ressortir dans leurs compositions théâtrales; ils aiment surtout à représenter ces transitions brusques de l'amour le plus tendre à une haine profonde, de l'emportement à la douceur, de la fierté à la soumission, de l'indignation à la bonté, de l'extravagance au repentir. C'est d'ailleurs la jalousie qui donne lieu aux catastrophes les plus effrayantes. Les auteurs la décrivent comme une passion sombre et farouche; ils ne veulent pas d'un amour, s'il n'est agité par les furies, s'il n'est secondé par la vengeance. Lisez dans le Dante la fin déplorable de l'infortunée Pia, exilée et contrainte de mourir au milieu des vapeurs homicides d'un marais, soit qu'elle ait manqué à la foi conjugale, soit qu'il faille la regarder comme une victime innocente d'un mouvement de jalousie.

Au surplus, malgré le triste tableau que je

viens d'offrir, la jalousie n'en est pas moins un sentiment utile. Elle a commencé avec le monde; elle est aussi ancienne que les ouragans, les tempêtes qui troublent par intervalles l'harmonie de cet univers. Comme tant d'autres passions, elle nous porte au bien général, quand elle est modérée et bien entendue. J'ai déjà dit, dans mes considérations sur l'instinct de reproduction, qu'elle était comme instituée par la nature pour mieux assurer l'accomplissement de ses desseins suprêmes. Elle n'est donc point une affection honteuse; elle est encore une preuve manifeste de la sagesse du Créateur : chassez d'ici-bas la jalousie, l'amour cessera de régner.

Les femmes savent si bien qu'elle sert d'aiguillon au sentiment de l'amour, qu'elles cherchent parfois à l'inspirer, pour réchauffer des cœurs indifférens. Ainsi donc la jalousie est une passion conservatrice: si l'on se tourmente, c'est pour ne pas perdre ce qu'on aime. Quelques philosophes ont voulu la comparer à l'avarice. Il y a pourtant cette différence, que celle-ci est un mal incurable. La jalousie se guérit, au contraire, quand l'amour cesse d'être aveugle; car ce dieu, qui n'y voit goutte lorsqu'il arrive, ne voit jamais plus clair que lorsqu'il s'en va.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SECTION TROISIÈME.

Pages.

De l'instinct de relation, considéré comme loi primordiale du système sensible. 1

Chap. Ier. De la bienveillance..... 27

Chap. II. De l'amitié. 39

Chap. III. De l'estime. 55

Chap. IV. Du respect..... 60

Chap. V. De la considération..... 64

Chap. VI. Du mépris..... 68

Chap. VII. De la moquerie..... 77

Chap. VIII. De la pitié..... 85

Les Pestiférés de Villefranche, ou Histoire du magistrat Pomairols..... 101

Chap. IX. De l'admiration..... 189

Chap. X. De l'enthousiasme..... 199

Chap. XI. De la reconnaissance..... 207

Chap. XII. De l'ingratitude..... 211

Chap. XIII. Du ressentiment..... 217

Chap. XIV. De la haine..... 221

Chap. XV. De la vengeance..... 225

Pages.

CHAP. XVI. De la justice..... 231

LE SOLDAT DE LOUIS XIV, ou Histoire de Jacques des Sauts..... 247

CHAP. XVII. De l'amour de la guerre..... 301

LA PÉROUSE A LA BAIE D'HUDSON..... 321

CHAP. XVIII. De l'amour de la gloire..... 377

CHAP. XIX. De l'amour de la terre natale..... 385

COURAMÉ, ou l'Amour de la terre natale..... 399

SECTION QUATRIÈME.

DE L'INSTINCT DE REPRODUCTION, CONSIDÉRÉ COMME LOI PRIMORDIALE DU SYSTÈME SENSIBLE..... 445

CHAP. Ier. De l'amour conjugal..... 478

CHAP. II. De l'amour maternel..... 494

CHAP. III. De l'amour paternel..... 509

CHAP. IV. De l'amour filial..... 515

LE BANQUET DE PLUTARQUE AVEC SA FAMILLE..... 523

CONSIDÉRATIONS MORALES SUR LE SENTIMENT DE L'AMOUR. 551

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA JALOUSIE, DANS SES RAPPORTS AVEC LE SENTIMENT DE L'AMOUR..... 612

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.